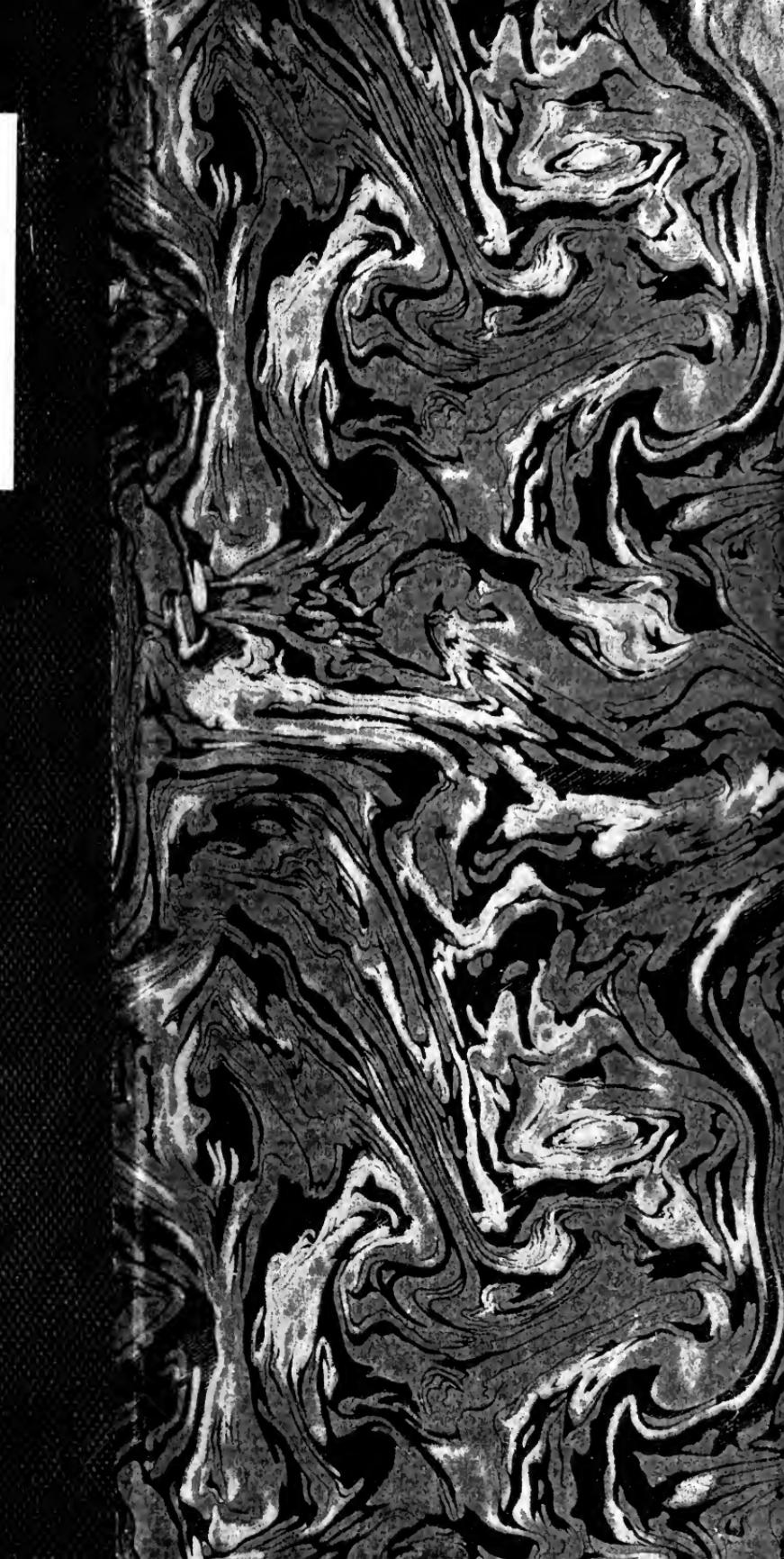
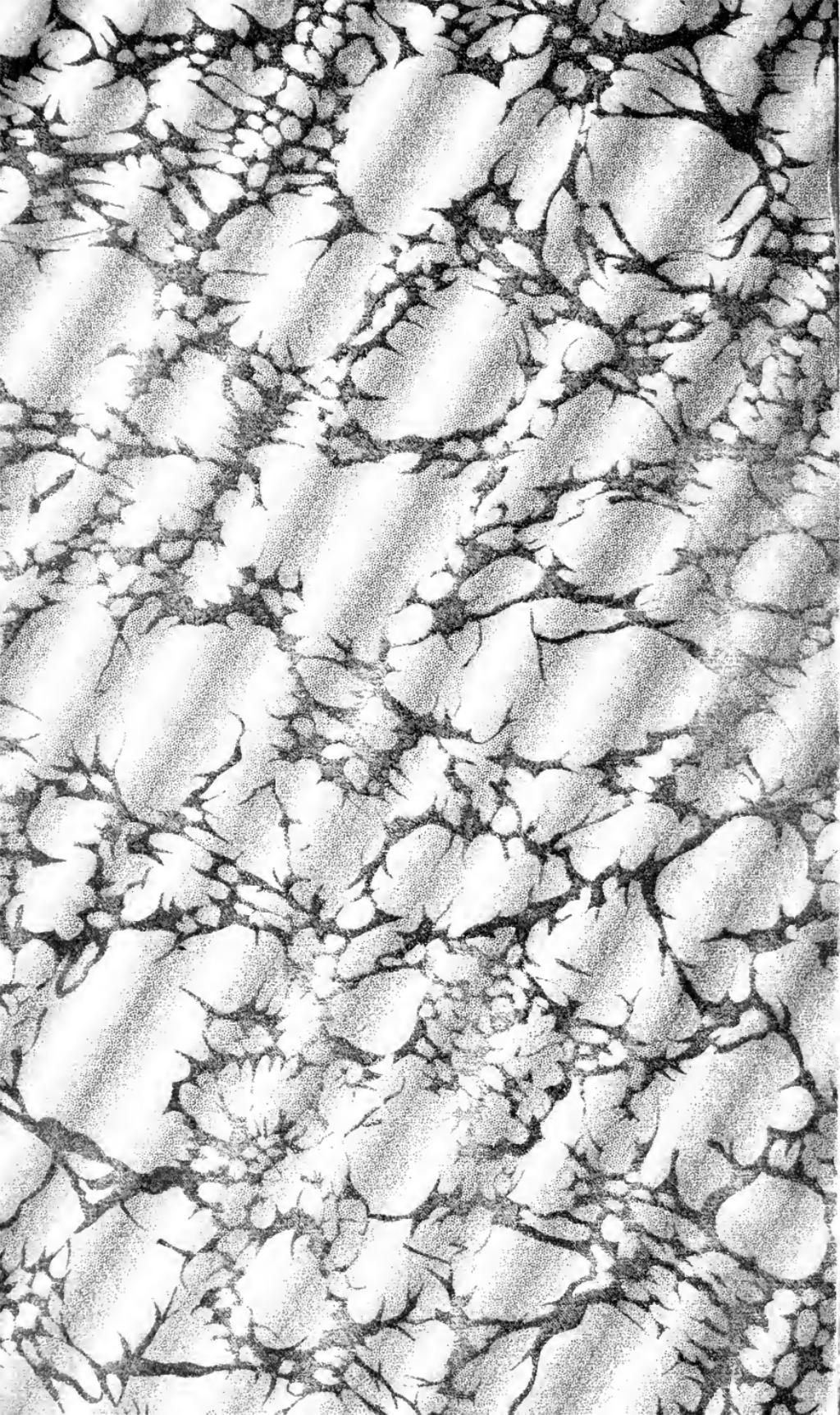


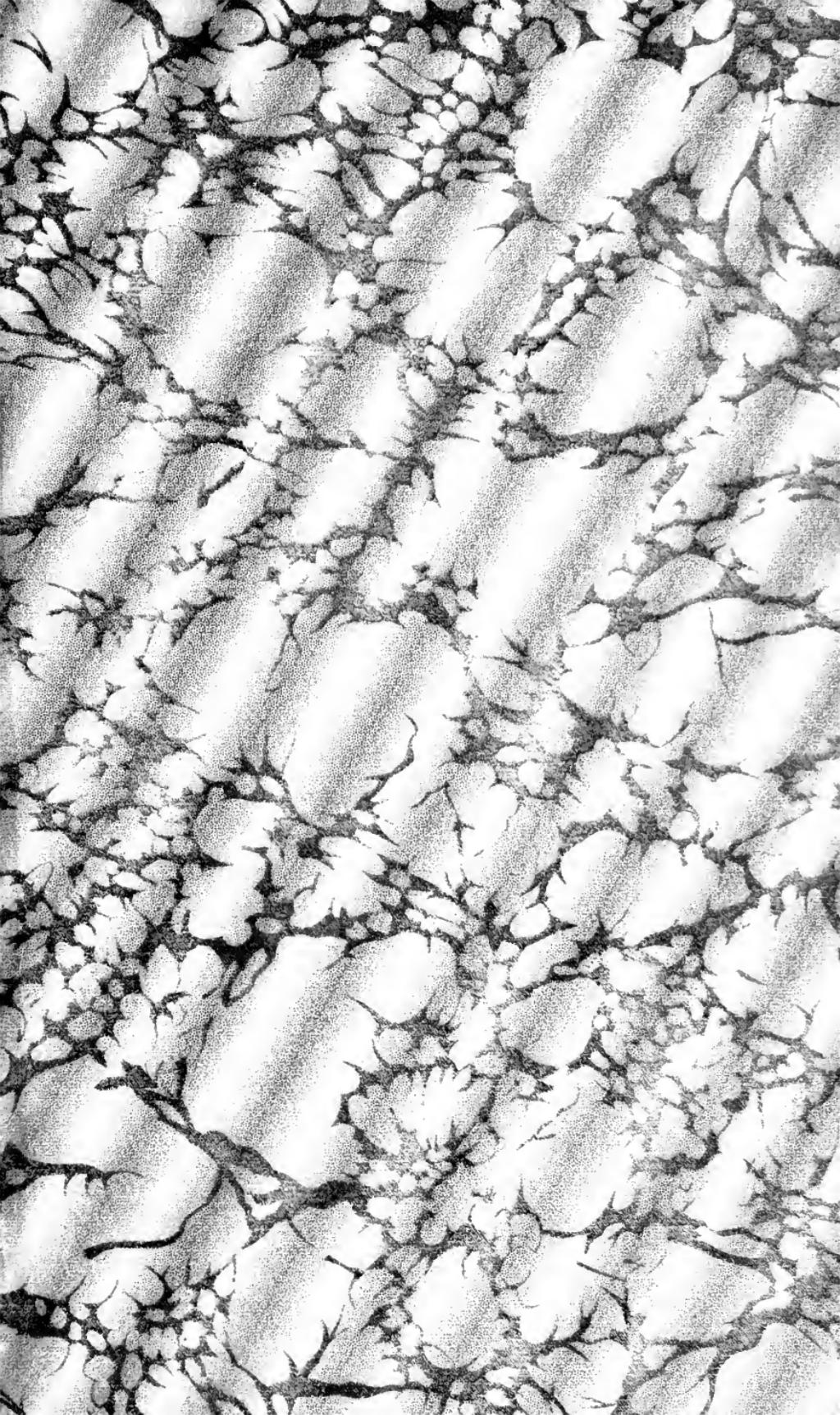
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES



3 1761 01720656 6

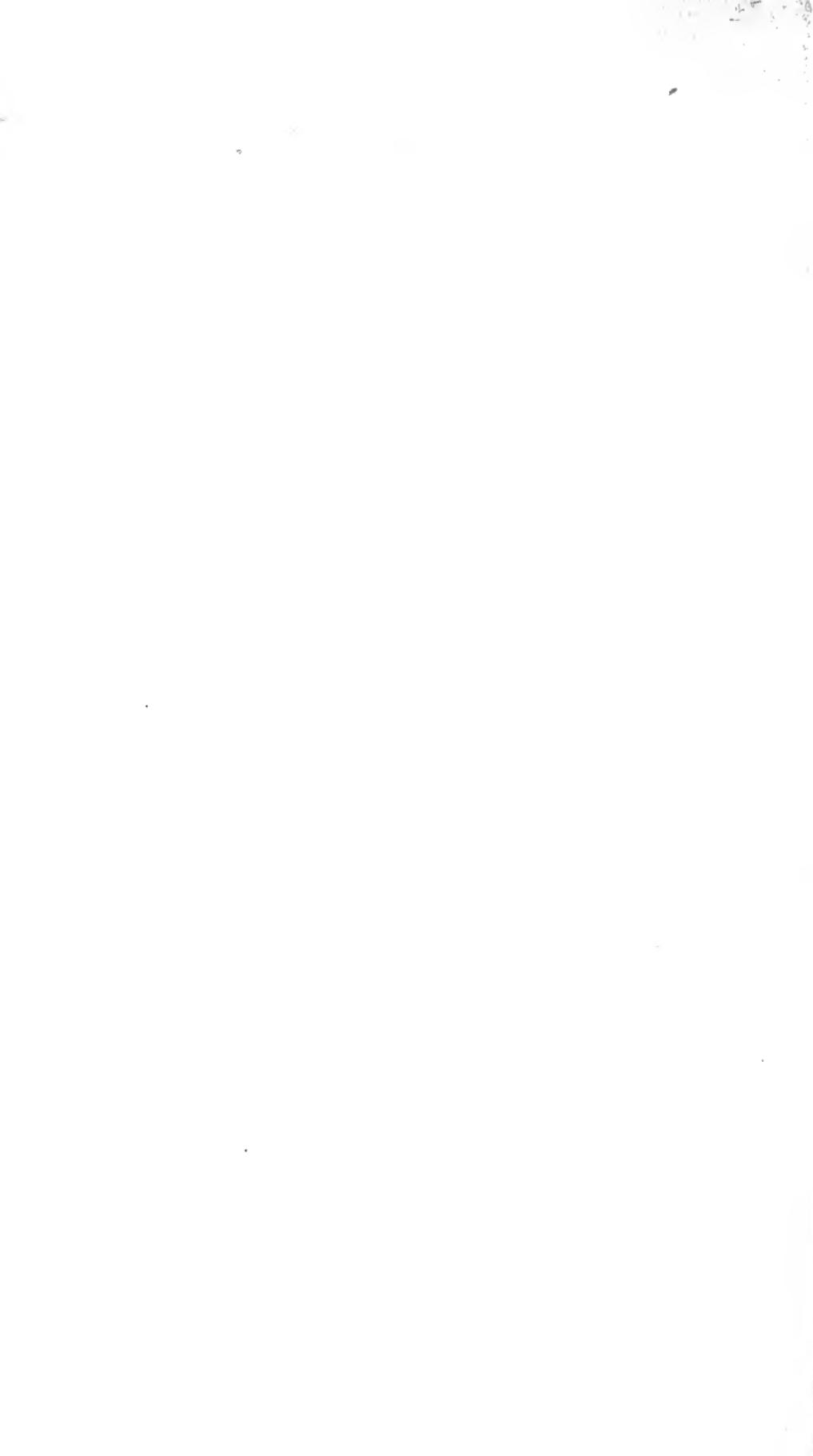




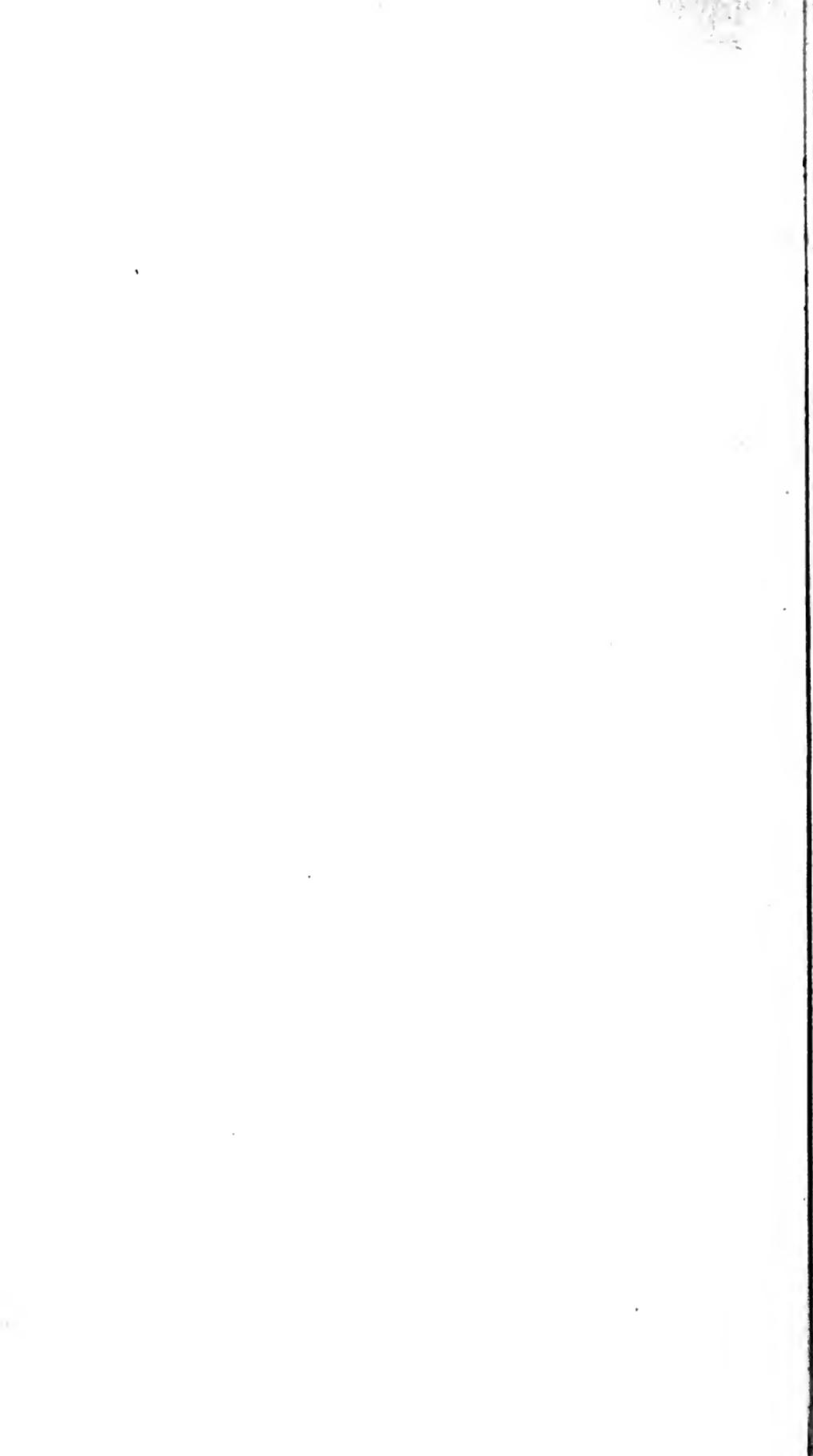




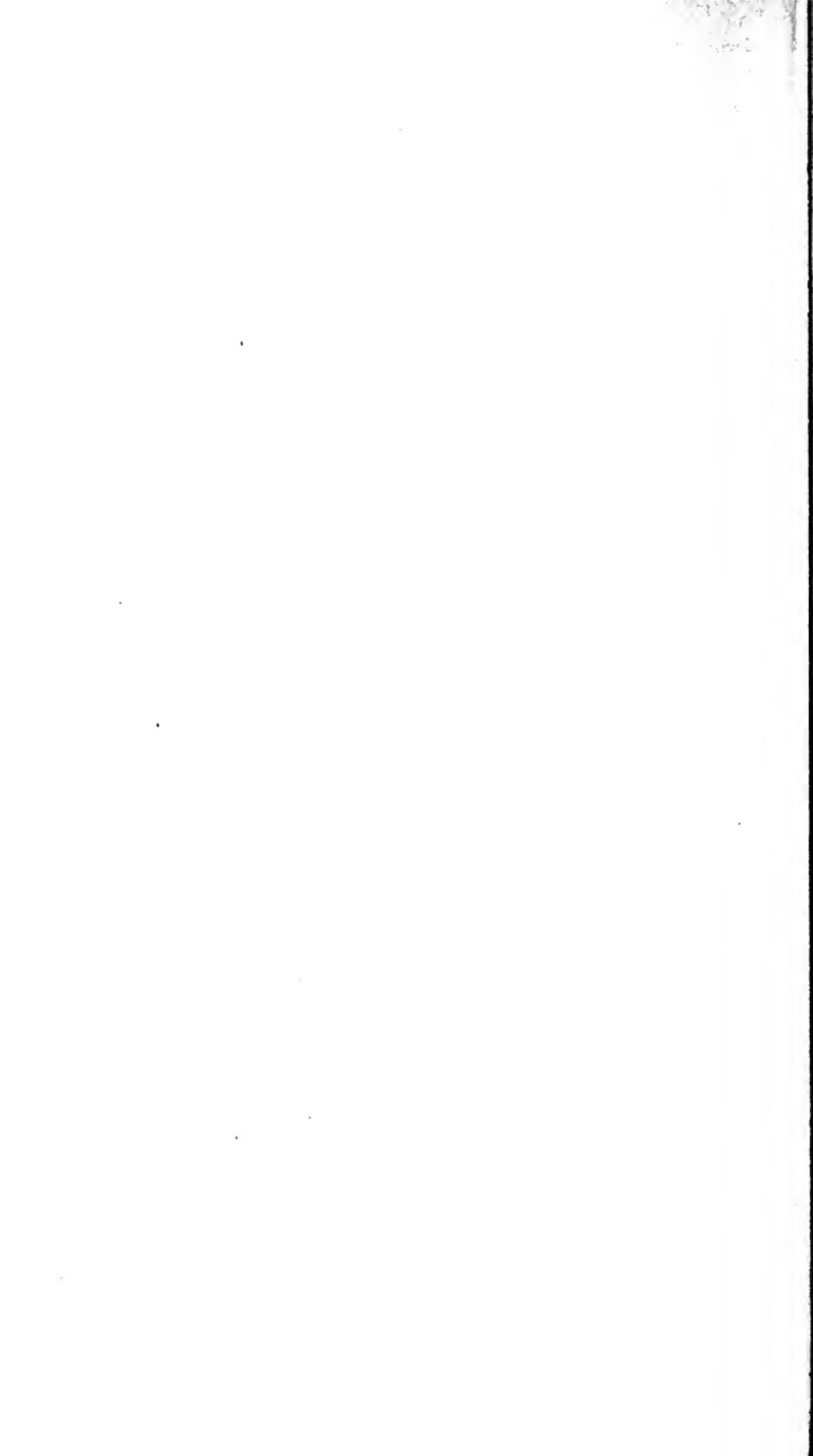












OEUVRES CHOISIES
D'YOUNG ET D'HERVEY.

I.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
Rue de la Harpe, n. 80.



YOUNG.



Le Temps est armé d'une lance, &c.

D'après del

Bordel 10.

Volume 10.

LES

NUITS D'YOUNG,

SUIVIES

DES TOMBEAUX ET DES MÉDITATIONS
D'HERVEY, ETC.

TRADUCTION DE LE TOURNEUR.

Nouvelle Édition.



TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,
RUE GUÉNÉGAUD, n° 9.

1827.

286074
4
33
24

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Si Edouard Young n'eût été qu'un habile théologien, sa vie intéresserait peu la postérité; mais le grand poëte, l'écrivain original est sûr d'accompagner à l'immortalité les Swift, les Shaftesbury, les Pope, les Addison, les Richardson, dont il fut ou l'ami ou l'associé littéraire. Il eut part au célèbre ouvrage du *Spectateur*. Il a survécu le dernier de ce groupe d'auteurs fameux qui ont illustré l'Angleterre et le commencement de notre siècle.

Young eut moins de goût que ces écrivains. Mais on dirait qu'il dédaigna d'en avoir. Ennemi jusqu'à l'excès de tout ce qui sentait l'imitation, il abandonna son imagination à elle-même. Né pour être original, il a voulu l'être, et remplir une

tâche qui lui fût propre. Quittant les routes ordinaires, c'est au milieu des tombeaux qu'il est allé bâtir le monument de son immortalité. C'était le placer dans des lieux où il avait le moins à craindre de se voir suivi par des rivaux. Mais quand le même goût et les mêmes chagrins y en entraîneraient d'autres, ils verraient bien-tôt que, s'il est aisé d'y bâtir avec plus de régularité, il ne l'est pas d'atteindre à la même hauteur.

Le poëme des Nuits avec ses défauts, n'en est pas moins la plus sublime élégie qui ait jamais été faite sur les misères de la condition humaine, et le plus hardi monument où les grandes beautés de la poésie brillent unies aux grandes vérités de la morale. C'est un ouvrage unique dans son genre.

Young est né en 1684, à Upham, comté de Hampshire. Il fit ses humanités au collège d'Oxford, et à l'âge de vingt-quatre ans son droit au collège d'All-Souls ; mais il avait trop d'imagination pour se con-

tenter de ces connaissances. L'instinct de son génie naissant l'avait porté de bonne heure à la poésie. Dès sa jeunesse, il sentit cette passion pour la gloire qui présage ordinairement les grands talens, et qu'étoffe souvent l'amour des richesses. Young courtisa long-temps la fortune et la gloire ; il n'obtint que la dernière, que les hommes ne sont pas libres de refuser au génie.

Il débuta par sa tragédie de *Busiris*, en 1719, qui fut suivie deux ans après de la *Vengeance*. Ces deux pièces, et surtout son poëme sur le jugement dernier, avec le *Triomphe de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, annoncèrent aux Anglais qu'un grand écrivain de plus venait prendre son rang parmi ceux qui fixaient alors leur admiration. Les grands le recherchèrent. Il s'en trouva un qui voulut sérieusement lui être utile : le duc de Warthon se déclara publiquement son Mécène, et fut encore son bienfaiteur.

Quand on s'écarte de son goût, le pre-

mier obstacle qui nous arrête dans une autre route , suffit ordinairement pour nous ramener à la première. Young quitte le droit , et porté par le tour de son esprit à l'étude de la morale et de la théologie , il prend les ordres. Il fut presque aussitôt nommé chapelain du roi ; et deux ans après , en 1730 , le collège où il était agrégé lui donna la cure de Wettwin , dans le Hersfordshire , estimée 300 livres sterling de revenu. Dès l'année suivante , il quitta son agrégation pour épouser la veuve du colonel Lee , fille du comte de Litchfield. S'il eut à se plaindre de la fortune , qui le borna à sa curé , elle l'en dédommagea en lui donnant pour compagne une épouse douée d'excellentes qualités , et surtout d'une grande douceur de caractère.

On lui fit toujours à la cour un accueil fort honorable et fort stérile. Il jouissait cependant de la plus grande faveur auprès du prince de Galles ; et peut-être eût-il obtenu à la fin une place considérable :

mais la mort de ce prince, arrivée en 1751,acheva de faire évanouir les espérances qu'il pouvait encore avoir d'avancer dans les dignités de l'église.

J'avoue qu'à la première lecture des Nuits, je fus étonné d'apprendre d'Young même, qu'il avait été courtisan. Qu'y a-t-il en effet de commun entre la cour et un homme de génie, amoureux de la solitude, qui ne se repaît que d'idées tristes et sombres, et qu'on voit toujours rêvant au milieu des tombeaux sur l'immortalité? Aussi ne faut-il pas croire que cette mélancolie profonde que respirent ses Nuits, ait été toute sa vie l'état de son cœur. Sans doute, il eut toujours pour la retraite ce goût naturel aux âmes sensibles et nécessaire aux gens de lettres ; mais ce penchant n'exclut point en lui une ambition fondée sur des talens du premier ordre, et qui ne faisait qu'ajouter les espérances du courtisan aux vertus de l'homme de bien. L'expérience et les années l'avaient déjà détrompé de cette illusion, lorsque

la douleur vint étouffer dans son cœur tous les désirs de fortune et l'enfoncer dans la solitude.

Vers l'année 1741, la mort en moins de trois mois lui enleva sa femme, et les deux enfans qu'elle avait eus de son premier mari. Il les aimait aussi tendrement que s'ils eussent été les siens, et ils le méritaient. Ces trois pertes successives accumulèrent les larmes dans le cœur de ce vieillard, âgé de près de soixante ans. Dégouté du monde et de la vie, privé tout-à-coup de tout ce qu'il avait de plus cher, c'est alors que, pour ainsi dire, il descendit vivant dans la tombe de ses amis, s'ensevelit avec eux, et tirant le rideau entre le monde et lui, il ne chercha plus ses consolations que dans cet avenir où l'homme triste et malheureux se plaît à se réfugier. Ses larmes ne furent pas stériles pour sa gloire; et son génie, loin d'être oisif et muet dans sa douleur, semblait attendre ces trois coups de foudre pour s'élancer dans le sombre empire de

la mort , et pénétrer jusqu'aux régions heureuses dont il est le passage. Telle fut l'occasion de son beau poëme des Nuits , celui de ses ouvrages qui est le plus original , et qui n'est propre qu'à lui.

Semblable à ces lampes sépulcrales , son génie brûla dix années sur les tombeaux de ses amis. A force de répandre ses regrets , leur amertume s'adoucit ; il vécut plus tranquille , et même il vécut long-temps depuis. On peut s'étonner qu'un chagrin si actif et si profond n'ait pas abrégé ses jours. Comment cette imagination brûlante , dont la sombre tristesse avait concentré les feux , et qui a pénétré ses écrits d'une flamme qui allume encore l'imagination de tout lecteur sensible ; comment , dis-je , cette fièvre continue de la douleur et de l'enthousiasme n'a-t-elle pas en peu d'années fatigué , desséché ses organes et dévoré sa vie ?

Enfin la mort qu'il avait tant invoquée , arriva le 12 avril 1765. Elle le frappa dans son presbytère de Wettwin. Si sa mo-

deste piété lui fit souhaiter de quitter la vie sans bruit et sans appareil, les hommes ont accompli son vœu à la lettre. Les muses mêmes n'ont pas pleuré sur sa tombe. Il y est descendu dans un profond silence. Les solennités les plus succinctes avec lesquelles on congédie le pauvre, furent négligées pour lui. La cloche attendit pour sonner que le cercueil fût sorti de la maison ; et ce corps, qu'avaient illustré une âme vertueuse, un génie sublime, ne reçut pas même les honneurs vulgaires. Il était le fondateur d'une école de charité dans sa paroisse ; les écoliers et le maître dédaignèrent d'accompagner leur bienfaiteur à son tombeau!....

Les Anglais rendent un témoignage honorable à sa mémoire. Sa vie prêchait la vertu aussi éloquemment que ses écrits. Il est aisé de voir par ses Nuits qu'il parlait d'après son cœur : c'est même le désir et le zèle qu'il avait de féconder dans les autres les vérités morales et religieuses dont son âme était nourrie, qui ont occa-

sioné la plupart des défauts de son poëme, considéré uniquement comme ouvrage littéraire.

Quand il était à son presbytère, il employait ordinairement plusieurs heures du jour à se promener dans le cimetière de son église. Son poëme fait aussi deviner qu'il veillait ou se relevait souvent dans la nuit pour aller méditer. On y trouve une foule d'idées et de sentimens qu'on n'éprouve point pendant le jour, et qui ne peuvent naître que dans l'âme du spectateur solitaire d'un ciel nocturne. Il n'est personne qui n'ait observé quelquefois combien les affections sont différentes dans ces heures de ténèbres et de silence. C'était dans ces couleurs fortes et sombres qu'il trempait ses pinceaux pour envelopper le tableau de ce monde d'un crêpe funèbre, et faire mieux sortir à côté de ses ombres tout l'éclat de l'immortalité.

Les âmes sensibles qui conçoivent qu'il est possible d'être heureux sans rire, se garderont de conclure du caractère sé-

rieux de cet auteur, qu'il fallait donc qu'il fût un homme insociable, un misantrope à fuir. Il aimait les hommes ; il ne haïssait que leurs vices ; et sa mélancolie, pour être si profonde, ne laissait pas d'être douce. Il ne parlait pas toujours de tombeaux et de mort : il aimait les jeux et les amusemens innocens.

Il faut maintenant que je prévienne le lecteur sur les libertés que j'ai prises dans cette traduction des Nuits. Ce sont les défauts que j'ai cru remarquer dans l'ouvrage qui m'y ont autorisé.

Le plus général, celui qui m'a paru le plus propre à inspirer le dégoût, c'est une abondance stérile, une reproduction des mêmes pensées sous mille formes presque semblables, un retour perpétuel de l'auteur aux idées qu'il a déjà épuisées. Les Anglais en ont porté le même jugement. J'ai élagué toutes les superfluités, et tout ce qui m'a paru bizarre, trivial, mauvais, répété et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Mon inten-

tion a été de tirer de l'Young anglais un Young français qui pût plaire à ma nation , et qu'on pût lire avec intérêt , sans songer s'il est original ou copie. Il me semble que c'est la méthode qu'on devrait suivre en traduisant les auteurs des langues étrangères , qui avec un mérite supérieur , ne sont pas des modèles de goût. Par là , tout ce qu'il y a de bon chez nos voisins nous deviendrait propre , et nous laisserions le mauvais , que nous n'avons aucun besoin de lire ni de connaître.

Ce n'est cependant point l'extrait , ni l'esprit d'Young , mais la traduction entière des Nuits que je donne ici. J'ai pensé qu'on ne serait pas fâché de connaître en entier un poëme si singulier et depuis long-temps célèbre dans l'Europe. Mais mon but a été , comme je l'ai déjà dit , de faire de cette traduction un ouvrage qui pût trouver une place dans notre littérature.

Un autre défaut que j'ai entrepris , non

pas de faire disparaître tout-à-fait, je le crois impossible, mais du moins de diminuer, c'est le peu d'ordre qui se trouvait dans l'assemblage des différens morceaux dont chaque Nuit était composée. Elles n'ont point un objet distinct et particulier. Elles ne forment point un tout séparé. Le poëte quitte une matière dans un chant pour la reprendre dans un autre. Il y revient plusieurs fois, selon que les mêmes sentimens se renouvellement dans son âme, ou qu'il découvre de nouvelles réflexions et de nouveaux rapports. Ce qui aurait pu servir à former une seule nuit, est morcelé et dispersé par lambeaux dans les neuf nuits de l'original, sans que chaque portion appartienne plutôt à une nuit qu'à toute autre. On conçoit aisément que l'auteur, méditant sans plan et sans méthode sur les principales vérités de la morale et de la religion, devait retomber souvent sur les mêmes sujets, que l'idée de la mort lui rappelait autant de fois la vanité de la vie, l'immortalité, etc., et

qu'il devait sans cesse rentrer et tourner dans le même cercle.

Rien ne m'a paru porter une atteinte plus mortelle à l'intérêt qui a besoin d'être entretenu dans un ouvrage aussi sérieux, et qui par lui-même fatigue le lecteur, en le forçant continuellement à penser. Ce défaut ôtait à chaque nuit le charme de la variété, dont la première source est dans la nouveauté des objets. C'est du moins l'impression que j'ai ressentie à la lecture de mon premier essai où j'avais exactement suivi l'ordre de l'original. Malgré le penchant qui porte un traducteur à tout admirer dans l'auteur qu'il a une fois adopté, malgré les élans fréquens et les idées sublimes qui réveillent l'admiration à chaque page des *Nuits*, le sentiment déplaisant que causait la vue de ce désordre et de cette éternelle uniformité, ne s'effaçait point de mon âme. J'ai donc regardé cette première traduction comme un architecte ferait l'amas des matériaux d'un édifice, taillés et tout

prêts à placer, mais entassés au hasard dans huit ou neuf places différentes et mêlés dans des décombres. J'ai assemblé, assorti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragmens qui pouvaient s'y rapporter, et former une espèce d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres, et des neuf nuits de l'original, j'en ai formé vingt-quatre. Dans cette espèce de bouleversement de mon original, je ne crois avoir qu'un reproche légitime à craindre, celui d'avoir attenté au désordre sublime de la douleur et du génie. Mais je me flatte de n'avoir pas profané ces élans de l'enthousiasme, cette succession rapide et tumultueuse des mouvements et des transports d'une âme agitée qui s'élance et bondit d'idées en idées, de sentimens en sentimens. Il ne faut qu'une sensibilité ordinaire, pour vous faire reconnaître d'abord que ces endroits sont consacrés au génie, et vous avertir d'en écarter la main téméraire et glacée de la méthode.

Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu, à raison de mon talent, et de la différence du génie des deux langues. Quand il m'est venu quelque idée qui pouvait servir de liaison aux autres, quelque épithète qui complétait une image, la rendait plus lumineuse, ou donnait plus d'harmonie au style, j'ai cru que c'était mon droit de l'employer. S'il était vrai que j'eusse quelquefois embelli l'original, ce serait une bonne fortune dont je lui rends tout l'honneur. Je ne la devrais qu'au sentiment dont il me pénétrait. Quand notre langue résistait à l'expression anglaise, j'ai traduit l'idée; et quand l'idée conservait encore un air trop étranger aux nôtres, j'ai traduit le sentiment. Pour me faire mieux entendre, j'en citerai un exemple. Dans la quatrième nuit on lisait : « Le souvenir de la mort « de Narcisse fait rebrousser les pensées « les plus joyeuses de l'âge le plus gai « droit à la vallée des morts. » Voilà le mot à mot de l'anglais. Laissant cette

image trop sauvage pour nous, j'y ai substitué l'idée qu'elle faisait naître. « Le jeune homme, dans la fougue de l'âge et des plaisirs, suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort : il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux. »

Je ne doute point que cette prophétie de l'auteur ne se soit accomplie jusqu'à un certain point. Plus d'un lecteur aura donné des larmes à Narcisse, à Philandre, à Lucie. Plus d'un homme se sera enfermé avec Young, aura passé des heures délicieuses à rêver avec lui à la mort, à l'immortalité, aux malheurs de la condition humaine, aux étranges phénomènes de cette vie. « Que ne suit-on les lecteurs au fond de leur cabinet, dit le comte de Bissi ; on verrait que les ouvrages mélancoliques sont ceux qui plaisent et attachent le plus. » Soyez, tant qu'il vous plaira, gai, léger, frivole dans la société : dès que vous êtes seul, vous n'aimez plus tant à rire. Un ouvrage perpétuelle-

ment plaisant vous fatiguera bientôt, vous ennuiera. Ce n'est pas lui que vous choisirez pour vous consoler, si vous avez quelque sujet particulier de tristesse, ou si vous éprouvez ce sentiment vague et confus qu'on nomme ennui, et dont le vrai remède est placé dans l'attendrissement de l'âme et dans les pleurs de la sensibilité. Dès que l'âme est atteinte de ce malaise, lorsqu'elle éprouve cette espèce de plénitude et de satiété qui lui donne du dégoût pour la vie, rapportez-la dans la solitude : livrez-la quelques heures à ces auteurs mélancoliques qui étaient dans un état analogue au sien, lorsqu'ils ont écrit, et dès qu'ils auront tiré d'elle quelques larmes, vous ne tarderez pas à la sentir soulagée.

Il me reste à parler des autres ouvrages d'Young, que j'ai ajoutés à ses *Nuits*.

On peut regarder son poème sur le Jugement dernier comme un heureux essai de son génie dans le genre où il devait exceller. Il annonce cette imagination

brillante et féconde dont il a déployé toutes les richesses dans ses *Nuits* : il dé-cèle son amour pour les sujets lugubres et sombres. Il le donna vers l'année 1723, et les Anglais le reçurent avec les plus grands applaudissements. J'en ai supprimé quelques morceaux qui déparaient l'ouvrage, et faisaient longueur, surtout après la lecture des *Nuits*.

On sera moins content de sa *Paraphrase* d'une partie du livre de *Job*. Cette longue suite d'interrogations sans réponse, et le défaut de variété dans les tours, y jettent une monotonie fatigante, qu'il n'était guère possible de corriger.

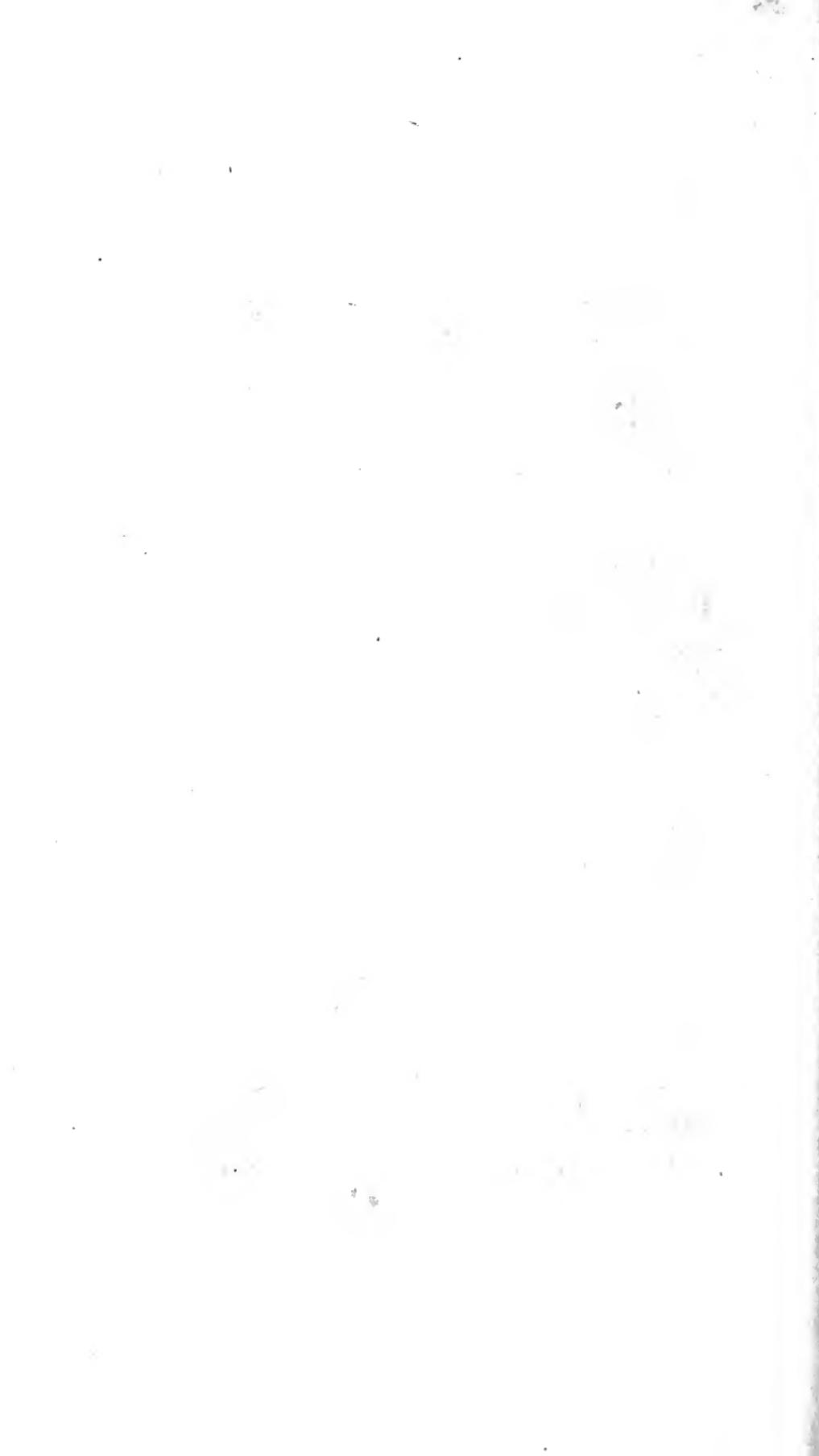
Le public ne sera pas fâché de trouver ensuite l'épître qu'il adressa dans sa vieillesse à Voltaire.

Il reste peu de chose à glaner dans ses autres ouvrages, après ce que j'en ai recueilli sous les titres de *Revue de la vie*, et de *Pensées sur différens sujets*.

Il s'est aussi essayé dans le genre lyrique, mais sans succès. Ce poëte si su-

blime, si original dans ses *Nuits*, n'est plus dans ses odes qu'un versificateur froid et vulgaire. Cette imagination si fougueuse, si amoureuse du désordre, s'éteint dès qu'il touche la lyre.

Le poëme, où il me paraît avoir montré le plus de sagesse et de goût, c'est *le Triomphe de la Religion*, ou *l'Amour vaincu*, qu'il donna peu de temps après son *Jugement dernier*. Le sujet est des plus propres à intéresser. La malheureuse Jeanne Gray, dont on connaît la fin tragique, en est l'héroïne. Si ma traduction a quelque mérite, et si j'ai rendu mon original, on ne sera point étonné du grand succès qu'il eut en Angleterre. Cet ouvrage attira tous les yeux sur ses talens et établit sa réputation. Beautés d'imagination, de sentiment, de morale, tout est prodigué dans ce récit poétique et touchant. On y trouve les scènes les plus théâtrales et les tableaux les plus pathétiques. Young est sublime dès qu'il peut s'attrister. C'est le peintre du malheur.



LES

NUITS D'YOUNG.

PREMIÈRE NUIT.

Les misères de l'humanité.

Doux sommeil, toi dont le baume répare la nature épuisée. Hélas ! il m'abandonne. Semblable au monde corrompu, il fuit les malheureux. Exact à se rendre aux lieux où sourit la fortune, il évite d'une aile rapide la demeure où il entend gémir, et va se reposer sur des yeux qui ne sont point trempés de larmes.

Après quelques momens d'un repos agité, et depuis long-temps je n'en connais plus de tranquille, je me réveille.... Heureux ceux qui ne se réveillent plus !... Pourvu toutefois que les songes effrayans n'épouventent pas les morts dans le fond des tombeaux.

Quels flots tumultueux de rêves insensés

ont battu mes sens pendant le sommeil de ma raison ! Comme j'errais de malheurs en malheurs ! J'éprouvais toutes les horreurs du désespoir pour des infortunes imaginaires. Rendu à moi-même et retrouvant ma raison, qu'ai-je gagné à m'éveiller ? Hélas ! je n'ai fait que changer de maux, et je trouve la vérité plus cruelle encore que le mensonge. Les journées sont trop courtes pour suffire à ma douleur. Et la nuit, oui, la nuit la plus noire, au moment même où elle s'enveloppe des ténèbres les plus profondes, est encore moins triste que ma destinée, moins sombre que mon âme.

Maintenant arrivée au milieu de son cercle, assise au haut des airs sur son trône d'ébène, la nuit, comme un Dieu dans une majesté voilée et sans rayons, étend son sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quel silence absolu ! Quelle obscurité profonde ! L'œil ne voit aucun objet : l'oreille n'entend aucun son. Toute la création dort. Tout paraît mort. Il semble que le mouvement qui donne la vie à l'univers se soit arrêté, et que la nature fasse une pause. Repos terrible ; image prophétique de la fin du monde !... Qu'elle ne tarde

plus ! Destin, hâte-toi de tirer le rideau : je ne peux plus perdre.

Silence ! obscurité ! couple solennel, augustes enfans de l'antique nuit, vous dont la présence fortifie l'âme, vous qui guidez vers la sagesse les pensées naissantes, vous dont la puissance invisible relève l'homme abattu, et l'affermi sur sa raison, assistez-moi, je vous remercierai dans le tombeau. C'est là votre empire ; c'est là que ce corps fragile dont la poussière vous appartient, doit bientôt en tombant rendre hommage à votre terrible divinité. Mais que fais-je en implorant votre vaine puissance ? Qu'êtes-vous devant celui dont la voix, interrompant le silence éternel du chaos, envoya les étoiles du matin commencer leur course joyeuse au-dessus du monde naissant, et lui annoncer son créateur ? Être suprême, c'est toi que j'invoque ! Toi, qui du sein du néant fis jaillir le soleil dans l'univers comme une étincelle brillante, frappe mon âme et fais-y luire la sagesse. Voici l'heure où l'avare, au milieu des mortels endormis, veille à côté de son trésor. Tu es le mien ; c'est sur toi que mes yeux sont ouverts ; c'est dans ton sein que je cherche un asile.

Mon âme, comme mes sens, est dans les ténèbres. Daigne, à travers cette double nuit qui l'environne, daigne transmettre jusqu'à elle un rayon qui l'éclaire et la console. Je voudrais, faisant trève à mes chagrins, éloigner ma pensée du spectacle de mes maux, et parcourir utilement les scènes variées de la vie et de la mort. Sois mon guide. Inspire-moi de grandes vérités. Dirige mes actions ainsi que mes chants. Enseigne à ma raison à discerner le bien; force ma volonté à le vouloir; enchaîne-moi à la vertu, que je m'acquitte enfin avec elle des longs arrérages que je lui dois.

Une heure sonne... Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues. C'est donc sagesse à l'homme de donner au temps une voix. Le son de l'airain frémissant retentit au fond de mon âme. Si j'ai bien entendu, la cloche a sonné la dernière de mes heures. Où sont maintenant celles qui l'ont précédée? Elles sont avec les années qui ont vu naître le monde. Ce signal m'annonce qu'il faut quitter la vie. O combien il me reste de choses à faire! mes espérances et mes craintes se réveillent dans le trouble. Tout mon être est en alarmes.

Où vais-je?... Du bord étroit de la vie, j'abaisse mes regards tremblans... Dieu ! quel abîme sans fond ! épouvantable éternité, c'est toi que mon œil rencontre. Je n'en peux douter : tu dois t'attacher à mon être... Et comment l'éternité peut-elle appartenir à un être fragile, à moi, qui n'ai pas une heure en propriété ?

Que l'homme est un être étonnant ! après Dieu, c'est le plus inconcevable. Pour avoir une idée juste de lui-même, il faut qu'il la compose de mille idées qui lui paraissent extravagantes. Quel contraste de richesse et de pauvreté, d'abjection et de grandeur ! Que l'homme est vil ! Que l'homme est auguste ! Et le Dieu qui a fait cette étrange créature, qu'est-il donc ? Assemblage merveilleux de deux natures différentes, l'homme est le centre d'où partent deux infinis opposés : il forme la nuance délicate qui unit les deux extrêmes. Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres, qui descend depuis Dieu jusqu'au néant. Rayon éteint de la divinité, esquisse imparfaite, portrait effacé de la grandeur suprême ; le frêle enfant de la poussière et l'héritier de la gloire ; un faible immortel ; un insecte infini ; un ver, un Dieu !...

Épouvanté de moi, je me confonds et me perds dans mon être. Ma pensée étrangère dans sa propre demeure me parcourt tout entier avec un étonnement mêlé d'effroi. Mon âme se cherche et se replie sur elle-même pour se voir. Interdite et flottante, elle se regarde avidement et frémit en ne pouvant se reconnaître. Quel étrange mystère l'homme est pour lui-même ! Que de majesté il conserve dans cet état de misère où il est abaissé ! Quel air triomphant règne encore dans les traits de cet être souffrant ! Ma raison indécise et muette reste suspendue entre la terreur et la joie, et ne sait que prononcer sur mon être. Tantôt l'admiration me ravit et me fait éprouver ses transports ; tantôt la frayeur m'abat, et je suis tremblant devant moi. Hélas ! qui peut conserver ma vie ? mais aussi qui peut détruire mon être ? Le bras d'un ange ne saurait me préserver du tombeau : mais des légions d'anges ne peuvent m'y tenir relégué.

Non, l'immortalité de mon âme n'est point une simple conjecture ; tous les objets de la nature m'en répètent la preuve. Le ciel attentif au bonheur de l'homme a disposé partout des lumières qui l'éclairent sur son être.

Le sommeil même est chargé de l'instruire.

Quand ce Dieu taciturne soumet à sa douce puissance mes membres assoupis, mon âme toujours éveillée poursuit sans le secours des sens son vol infatigable. Tantôt elle foule d'un pied fantastique la verdure et les fleurs. Tantôt enfoncée dans la sombre épaisseur d'une forêt solitaire, elle la traverse triste et pensive : elle s'afflige de ne pouvoir découvrir les traces consolantes des pas du voyageur. Quelquefois tombée soudain du sommet d'un rocher, elle se sent avec horreur rouler de précipices en précipices ; c'est la surface d'un lac qui l'a reçue dans sa chute ; elle nage avec effort au travers de son onde écumante, regagne ses bords escarpés, et gravit péniblement le penchant de la montagne. Combien de fois elle se sent portée sur l'aile des vents, au milieu d'une foule de fantômes bizarrement vêtus, légers enfans de l'imagination ! Mais soit qu'elle jouisse d'un doux mensonge, soit qu'elle souffre de ses chimères, ses erreurs mêmes lui disent qu'elle est d'une nature plus noble que la poussière qui s'élève sous mes pas, que son activité n'a point de bornes, qu'elle aime à prendre l'essor vers les hauteurs, et que

toujours prête à s'enlever vers le lieu de son origine , elle plane librement au-dessus du corps mortel que son poids attache à la terre. Ainsi la nuit dans son silence même me révèle une âme immortelle : la nuit dans son obscurité m'annonce un jour éternel. Le sommeil qui engourdit mes sens instruit ma raison , et les vains songes ne voltigent point en vain autour de moi.

Les songes de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles. Ce sont les rêves que l'homme fait éveillé , qui lui sont funestes. Combien de fois j'ai formé des assemblages d'idées, plus extravagans que les tableaux désordonnés du sommeil! Je voulais unir des choses insocia-
bles et donner un être à l'impossible. Insensé! Je me promettais des plaisirs stables sur le théâtre changeant du monde; des jours clairs et sereins au milieu des tourmentes de la vie; un bonheur calme sur les flots agités! Quel univers enchanteur habitait ma jeunesse! De quelles riches couleurs mon imagination me peignait tous les objets! Ce n'étaient que rians tableaux , que perspectives agréables et variées, que plaisirs sur plaisirs dans un long enchaînement. Dans quels transports je me prome-

nais au milieu de cette draperie magnifique dont j'avais tapissé mon séjour ! Semblable au ver qui file la soie , je me plaisais à m'en-velopper de ces voiles tissus par ma folie. J'épaississais le bandeau qui dérobait à la rai-son la vue des cieux et de la vérité. Perdant par degrés sa lumière, aveuglé par mes mains, et rampant dans les ténèbres que j'avais for-mées , je me roulais dans ma chaîne et m'en entourais sans fin. J'idolâtrais mon erreur : le monde et mon cœur étroitement unis, cimentés ensemble , étaient devenus inséparables. Je me repaissais du fol espoir de trouver ici le bonheur , lorsque tout-à-coup je me suis éveillé au bruit perçant de la cloche funèbre qui ne cesse de sonner tout le jour et d'en-voyer des milliers d'hommes aux autels de l'in-satiable mort. Frappé de terreur à mon réveil, je me suis regardé et j'ai frémi en me voyant moi-même à demi décédé. Douces illusions , richesses imaginaires, qu'êtes-vous devenues ? De cet empire si brillant et si vaste où mon âme faisait la souveraine , que lui reste-il au-jourd'hui ? Une frèle demeure d'argile qui déjà tombe en ruines de toutes parts. Oui , les fils dont l'industrieuse araignée ourdit sa toile ,

sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie. Ils se rompent au moindre souffle.

Demeures célestes, où les immortels goûtent des plaisirs qui n'ont point de bornes ni dans leur mesure ni dans leur durée, ce n'est que dans votre sein qu'on peut trouver le bonheur. Dès qu'il peut finir, il cesse d'être. Le bonheur fuirait des cieux, si la crainte de le perdre y pouvait entrer. Mais il est en sûreté dans cet asile, où ne peut monter l'influence de ces sphères qui, roulant sur nos têtes, entraînent les mondes inférieurs dans le tourbillon de leur inconstance et versent sur eux les changemens et le malheur. Ici, c'est le théâtre des tristes vicissitudes. Chaque heure enfante des révolutions sur notre globe infortuné. Qu'il est rare que, dans la variété de ses combinaisons infinies, le sort amène les plus heureuses, et ce sont toujours celles qui passent le plus rapidement! Si le temps est armé d'une faux énorme dont le large tranchant coupe, comme l'herbe des campagnes, les empires dans leur racine, chacune des heures a aussi son glaive en main. Elles vont moissonnant nos plaisirs à

mesure qu'ils naissent, et se font un jeu cruel de détruire autour de nous tous les germes du bonheur. Avec quelle rapidité j'ai vu le mien décroître et s'évanouir ! Le bonheur sur la terre ! Mot d'orgueil ; où est la chose ? J'ai cru le saisir et je n'ai embrassé qu'une ombre. [On n'en peut trouver ici bas que dans la vertu. Elle se le donne, comme le soleil se donne sa lumière. Elle ne le perd point en perdant des biens périssables. Mais quand on l'emprunte de la fortune ou des hommes, il est inconstant comme elle, il passe comme eux.] Ah ! si j'avais bien pesé les objets de mes désirs avant de m'y attacher, que je me serais épargné d'amertume et de regrets !

O mort, souveraine propriétaire de tous les êtres, il t'appartient d'effacer les empires sous tes pas et d'éteindre les astres. Le soleil lui-même, tu ne dois le souffrir qu'un temps dans l'univers. Un jour viendra que ton bras, le détrônant de sa sphère, le précipitera dans la nuit. Eh ! ne peux-tu donc te contenter de ces grandes victimes ? Pourquoi ta haine s'attache-t-elle à un atôme, et me choisit-elle pour s'épuiser sur moi ? Ne te suffisait-il pas qu'un de tes traits m'eût atteint, sans m'en décocher

trois, coup sur coup? Ils ont déchiré mon cœur de trois mortelles blessures, avant que l'astre de la nuit eût arrondi trois fois son globe mélancolique.

C'est en vain que le temps coule et change mes heures; en vain je change de situation et de lieux. Le plaisir a fait avec moi un divorce éternel. Il ne vient plus s'unir à mes réflexions. Elles s'aigrissent toutes sur mon cœur et l'abreuvent d'amertume. La pensée, trop active pour mon repos, me tourmente sans relâche. La cruelle, profitant du calme et des ténèbres de la nuit, m'entraîne dans le passé, promettant de m'y consoler. Imprudent, je la suis dans les sombres détours de ces temps qui ne sont plus: mais, comme un assassin perfide, elle me trahit et m'y perce le sein. Elle s'étudie à me chercher partout des chagrins. Elle me ramène aux lieux où furent mes plaisirs: et je ne trouve qu'un désert où leurs fantômes sont restés pour tourmenter ma mémoire. Je déplore les richesses évanouies de mes premières années; je gémis sur les débris épars de mon bonheur: tous les objets qui m'avaient charmé, tous ces biens si chers dont je jouissais avec transport, me font au-

jourd'hui trembler d'effroi ; et chacun de mes plaisirs passés enfonce un trait dans mon cœur.

Mais pourquoi me plaindre, ou pourquoi ne plaindre que moi ? Le flambeau de l'univers ne luit-il que pour moi seul ? Suis-je le seul infortuné ? Ah ! je déplore une destinée commune à des milliers d'hommes. Sous une forme ou sous une autre, il se fait à tous les mortels une substitution éternelle des douleurs de leur mère : la peine est un héritage que la femme transmet à tous ses enfans avec la vie.

Quelle foule de fléaux divers opprime l'humanité ! La guerre, la famine, la peste, les orages, l'incendie, les volcans, les divisions intestines, les tyrans désolent tour-à-tour et ravagent ensemble l'espèce humaine. Ici des hommes dépossédés de la lumière, ensevelis vivans dans la profondeur des mines, oublient qu'il est un soleil : sur les mers, des êtres immortels comme le despote qui les enchaîne à la rame, y vivent attachés ; toujours luttant contre les tempêtes, tant qu'ils respirent, ils sillonnent les flots, et ne recueillent que le désespoir. D'autres, pour des maîtres durs, mutilés dans les combats, vont aujourd'hui, étendant le bras qui leur reste,

mendier un morceau de pain noir le long des royaumes que leur valeur a sauvés. La misère et les maladies incurables dans une ligue cruelle assaillent à la fois une multitude de désespérés, et ne leur laissent d'asile que dans le tombeau. Vois-tu cette foule de morts que les hôpitaux gémissans rejettent de leur sein? Vois-tu cette autre foule de mourans qui se pressent à leurs portes et sollicitent la place que les morts ont laissée? Combien d'infortunés, nourris autrefois dans le sein des plaisirs, implorent aujourd'hui la main froide et lente de la charité, et l'implorent en vain! Riches voluptueux, quand le plaisir vous lasse, dans ces momens d'ennui où le monde vous devient insipide, venez respirer dans ces tristes asiles : ouvrez vos mains, donnez et ranimez en vous le sentiment du plaisir en voyant ce que souffrent les malheureux : mais vous êtes sans pudeur, et si vous rougissez encore, c'est de la vertu.

Encore si le malheur ne saisissait que le vice! Mais ni la prudence ni la vertu ne peuvent nous défendre de ses aveugles mains. Les maladies attaquent la sobriété comme l'intempérance; on est puni sans être cou-

pable. Vous fuyez en vain dans le fond des forêts : vous n'empêcherez pas les chagrins de vous y suivre. Souvent nos précautions mêmes nous exposent davantage, et les pas que nous faisons pour éviter la mort, nous la font rencontrer. Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom : nous nous étonnons tous les jours de trouver tant de différence entre ce bonheur que nous cherchons et l'objet que nous avions confondu avec lui. Nos désirs sont accomplis et nous ne sommes point satisfaits. La vie la plus fortunée a ses peines. Le cours le plus doux de la nature nous fatigue. Nos meilleurs amis nous offensent sans le vouloir : ils sont innocens, et notre repos est cependant troublé. Sans accidens, que de calamités ! Que d'hostilités, sans ennemis ! Ah ! nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espèce de misère.

Que la partie de ce globe occupée par l'homme est petite ! Le reste n'est qu'une étendue stérile et désolée ; des rochers, des déserts, des mers glacées, ou des sables brûlans, sauvages repaires des monstres, des serpents, des poisons et de la mort. Cet affreux

tableau de notre globe est celui de notre vie. Qu'elle est misérable cette royauté dont l'homme est si fier ! Que ses plaisirs sont resserrés ! Que ses maux sont vastes ! Les noirs chagrins l'assiègent, les douleurs le déchirent, les passions l'agitent et le tourmentent, les fléaux le dévorent, le gouffre de la mort s'ouvre à tout moment sous ses pas et menace de l'engloutir. O lune, notre malheureux globe est encore plus changeant que le tien. Je te vois pâle et triste ; serais-tu un témoin sensible des malheurs de l'espèce humaine ?

Que faisais-je en ne pleurant que sur moi ? Le faible enfant et le malheureux vieillard n'ont d'espoir que dans la pitié d'autrui. La nature a voulu par là nous apprendre à être compatissans. Un cœur qui ne souffre que de ses maux, mérite les peines qu'il endure. Une sensibilité généreuse qui intéresse le genre humain dans ses pleurs, s'ennoblit et se transforme en vertu. En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes : en partageant leurs malheurs, nous sentons moins la violence des nôtres. Recevez donc, ô mes semblables, la part que je vous dois dans mes larmes.

Que la félicité humaine est un objet de pitié pour l'homme dont l'œil peut percer dans l'avenir, seulement de l'intervalle d'une heure ! La fortune te sourit, Lorenzo, tu te laisses endormir à ses chants flatteurs, tremble en recevant ses dons ; elle vend le bonheur. N'attends pas l'orage pour t'alarmer. Le calme est plus menaçant que la tempête. Les faveurs du ciel sont des épreuves et non des récompenses. Jouis du présent, mais en te défiant de l'avenir.

Ne crois point que je me fasse un plaisir barbare de troubler ta paix : je voudrais l'assurer ; mais ta joie ne m'en impose point. Ton orgueil, je le sais, sollicite de moi l'aveu de ton bonheur. Pardonne à un ami qui ne sait point mentir pour te flatter. Tes plaisirs sont le gage de tes peines. Bercé dans un songe agréable, tu rêves au bonheur sur les bords d'un précipice. Sais-tu que le mortel heureux contracte une dette avec le malheur ? L'adversité comme un créancier sévère s'apprête à te demander les intérêts accumulés de ses délais : elle fait de la prospérité passée un fouet déchirant qui rend le sentiment de l'infortune plus poignant et plus cruel. Nos vains

plaisirs , comme de faux amis dont la tendresse s'est changée en haine, se révoltent contre nous ; et déchirant le sein qu'ils ont caressé , ils empoisonnent la paix de nos jours. Ne te livre donc point aux excès de la joie. En la modérant , tu la goûteras mieux. Les transports trop vifs étouffent le bonheur dans nos mains , et une jouissance trop exaltée nous laisse plus malheureux que nous ne l'étions par la privation même. Lorenzo , crains ce que les hommes appellent bonheur.

Le mien est mort avec toi , mon cher Philandre. Ton dernier soupir a rompu le charme : la terre désenchantée a perdu son éclat. Où sont ces fantômes brillans , cette riche parure dont l'embellissait ta présence ? Je ne vois plus qu'un désert sombre et nu , une terre dépouillée , inondée de pleurs , où je suis laissé , dans ma vieillesse , abandonné comme un être de rebut. Le grand enchanter est mort ! et ce pays d'illusion s'est effacé. Quel changement subit ! Que l'univers me paraît différent de ce qu'il était hier ! Cher Philandre ! tu n'es donc plus qu'une cendre inutile et vaine , jetée et perdue dans la nuit du tombeau ! tu touchais à l'objet de tes plus chères espérances. Qu'il

t'avait coûté de travaux et d'efforts ! Quelle noble ardeur t'enflamait pour la vertu ! Comme ta jeunesse marchait à grands pas vers elle ! Mais tandis que ta gloire éblouit nos yeux, la mort perfide, cachée dans ton sein et riant de tes projets, travaillait dans l'ombre et minait sourdement ta vie.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture. C'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. Souvent l'idée la plus riante finit par devenir une pensée douloureuse. Que notre vue est faible et bornée ! elle ne peut porter au-delà du moment présent. L'instant qui suit est derrière un nuage épais. Nous voulons le pénétrer, mais en vain. Le temps ne nous est distribué que par parcelles : chaque moment jure au destin de garder sur notre sort un profond silence, jusqu'à ce qu'il vienne se mêler au cours de notre vie. Et tandis que l'avenir se tait sur notre destinée, chaque moment qui passe peut commencer l'éternité.

Par les lois de la nature, tout ce que nous pouvons jamais être, nous pouvons le devenir à l'heure même. Aucune de nos heures n'a de prérogatives sur les autres. Quelle présomption plus téméraire peut donc s'élever dans le cœur

de l'homme, que celle de compter sur le lendemain ? Où est-il, ce lendemain ? Combien d'hommes iront le chercher dans un autre monde ! Ici bas, il n'est sûr pour personne : et c'est sur un peut-être, tant décrié par ses mensonges continuels, que nous bâtissons des espérances sans fin, comme sur la base la plus solide ! Nous ourdissons des plans éternels, comme si nous tenions le fuseau dans nos mains, et que nous pussions alonger sans cesse le fil de notre vie : tout gros de projets et d'espoir pour le jour qui suit, nous expirons aujourd'hui. Philandre n'était pas dans l'âge de songer à commander son cercueil !

De toutes nos erreurs, la plus étrange est que nous ne croyons jamais avoir vécu, mais toujours être sur le point de vivre. Tous se promettent d'être sages un jour. L'homme actuel applaudit d'avance à l'homme futur, et l'amour-propre conçoit un orgueil prématuré de cette sagesse à venir. Qu'elle sera belle cette vie qu'ils ne vivront jamais ! Le temps dont nous pouvons disposer, nous l'abandonnons à la folie : celui qui est encore dans les mains du destin, nous l'assignons à la sagesse. Tant que nous sommes jeunes et pleins de vie, nous

nous reposons fièrement sur le présent sans aucune inquiétude de l'avenir, et nous nous croyons plus sages que nos pères. A trente ans l'homme soupçonne qu'il pourrait bien agir en insensé. Il en est convaincu à quarante, et réforme son plan. A cinquante il se reproche ses délais honteux, et son projet d'être sage devient enfin une résolution arrêtée : il la renouvelle encore. C'est demain qu'il l'exécute. Il meurt toujours le même. Ainsi le délai nous vole le temps, année par année, jusqu'à ce qu'elles soient épuisées, et nous ne nous laissons qu'un moment pour les grands intérêts de l'éternité.

Les hommes vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir; à les voir agir, on dirait qu'ils n'en sont pas bien persuadés. Ils s'alarment pourtant, lorsque la mort frappe près d'eux quelque coup inattendu. Les cœurs sont dans l'effroi. Mais quoique nos amis disparaissent, et que nous soyons blessés nous-mêmes du coup qui les tue, la plaie ne tarde pas à se cicatriser. Nous oblisons que la foudre est tombée, dès que ses feux sont éteints. La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur les

ondes, que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme. Nous l'ensevelissons dans le tombeau même où nous enfermons ceux qui nous étaient chers : elle s'y perd avec les larmes dont nous avons arrosé leurs cendres. Quoi ! j'oublierais Philandre ! Non, jamais ! Comme mon cœur se gonfle ! qu'il est plein ! Non, quand je laisserais un libre cours à ma douleur, la nuit tout entière, la plus longue nuit ne l'épuiserait pas ; et l'alouette légère viendrait encore troubler de ses chants mes tristes plaintes. Je l'entends déjà ! c'est sa voix perçante qui vient d'éclater dans les airs. Qu'elle est matinale à éveiller l'aurore !

Tendre Philomèle, comme toi, je cherche la nuit. Comme toi, le cœur blessé d'un trait qui le déchire, j'essaie d'assoupir mes douleurs par mes chants mélancoliques : nous envoyons ensemble nos accens vers les cieux. Nous n'avons que les étoiles pour témoins. Elles paraissent s'arrêter pour t'entendre : la nature entière est insensible à ma voix. Mais il fut des chantres sublimes dont la voix plus ravissante que la tienne charme tous les siècles. Dans ces heures de silence, enveloppé du noir manteau de la nuit, je cherche à me remplir de leur

enthousiasme, pour tromper mes maux, et soulever mon âme sous le poids qui l'opresse. Je me pénètre de leurs transports, mais je ne peux m'élever à leur génie. Divin Homère, sublime Milton, privés tous deux de la lumière, vous chantiez dans des ténèbres involontaires : moi, je m'y enfonce par choix, et je les préfère à la clarté du jour. Oh ! que ne suis-je animé des mêmes feux qui vous embrasaient ! Que n'ai-je la voix du chantre de ma patrie qui a fait revivre sous nos yeux le chantre de la Grèce ! Pope a chanté l'homme : je chante l'homme immortel. Souvent je m'élançe au-delà des barrières de la vie : car qui peut me plaire maintenant que l'immortalité ? Je suis malheureux. Ah ! si Pope, au lieu de s'arrêter dans le cercle étroit du temps, avait poursuivi la trace de son vol hardi, elle l'eût conduit aux portes brillantes de l'éternité. C'est lui qui se serait soutenu sur ses ailes de feu dans les hauteurs d'où tombe ma faiblesse. Il eût chanté l'immortalité de l'homme ! Il eût été le consolateur du genre humain et le mien !

DEUXIÈME NUIT.

L'amitié.

JE viens d'entendre la voix perçante du coq vigilant : c'est une sentinelle que Dieu a placée près de l'homme pour l'éveiller dans la nuit et rappeler ses pensées vers son auteur. L'œil de l'Éternel est ouvert sur l'univers et sur moi. Hélas , qu'il me voit malheureux ! Mes yeux se chargent de pleurs. Les laisserai-je couler? Où est donc mon courage? Et sans le courage où est l'homme? Né sais-je pas à quelles conditions l'homme reçoit la vie? En naissant, il s'engage à souffrir. Le moyen de mériter moins ses maux , c'est de les accepter , de les supporter en paix.

Cher Philandre, toi, dont l'âme vertueuse était un trésor de morale, et dont la bouche éloquente était l'organe de la sagesse , avec quel plaisir nous nous entretenions ensemble de sujets sérieux! Nous écartions les pensées vaines et stériles, faites pour ces ouvrages à

la mode, consacrés à la frivolité. Nous les abandonnions sans regret à ces auteurs qui se font une étude de les chercher. Fiers d'allumer des passions viles au feu d'une imagination impure, et de peupler les temples de Cythere d'hommes dégénérés et corrompus, ils ont trouvé le secret de se passer de raison. Philandre et moi, nous nous occupions du soin de perfectionner la nôtre, nous nous aimions pour devenir plus vertueux. Que de beaux jours d'été nous avons embellis, assis ensemble au bord d'un ruisseau, et respirant, avec l'haleine du zéphyr, le doux sentiment de l'amitié! Que de jours d'hiver nous avons abrégés encore dans la chaleur de nos disputes innocentes!

Amitié, fruit délicieux, que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. Elle se plaît avec deux cœurs unis, appuyés l'un sur l'autre, endormis ensemble dans une paix voluptueuse. Le temps ni la mort ne peu-

vent te flétrir. Tu survis dans mon cœur à mon ami qui n'est plus : la joie que tu fais naître n'est point passagère; elle est éternelle : amitié, je ne me lasse point de te chanter dans mes vers.

Sais-tu, Lorenzo, combien de trésors divers on possède dans un seul ami? L'homme y puise la sagesse et le bonheur, couple uni par la nature, et qu'on ne peut séparer sans les détruire. Si le corps a besoin d'exercice pour mieux goûter le repos, les âmes ont besoin de converser ensemble, pour méditer seules avec fruit. Si vous vous bornez à la méditation, vous resterez dans une indigence superbe. Dans la solitude, la pensée brute et sauvage erre à l'aventure, se fatigue à traverser des espaces imaginaires, et périt au milieu de ces déserts. La conversation donne un frein à sa fougue, la dresse et lui apprend à parcourir le cercle de la raison. Elle donne encore à nos idées plus d'étendue et de chaleur. La piquante émulation vient au secours de l'esprit et prête au langage cette énergie et ces grâces qui méritent l'estime.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité. Elle s'offre plus

vite, elle se montre plus brillante à deux amis qui l'implorent ensemble. Si tu n'as point d'ami à qui tu puisses ouvrir ton âme, tes pensées solitaires demeurent informes et avortent dans le germe. C'est en se communiquant qu'elles se fécondent mutuellement et se prêtent le mouvement et la vie. Si le silence les retient captives et muettes, elles périssent bientôt, et l'oubli les efface de l'âme.

Et s'il suffisait de penser, aurions-nous reçu le don de la parole? Nos idées s'épurent en passant sur nos lèvres. C'est la parole qui achève et complète les pensées. C'est elle qui les tire de la mine, sépare l'or pur de son alliage, et les façonne soit pour l'ornement, soit pour notre usage. L'expression frappa la pensée d'un coin qui marque sa valeur. Si elle est d'un bon titre, on peut la mettre en réserve.

Il en est des connaissances, comme des bienfaits. Donner, c'est acquérir : en enseignant, nous apprenons. En répandant, en débitant ses productions, l'âme s'en saisit et s'en assure la possession. Combien de vérités restent ensevelies et perdues sous l'amas d'une érudition mal digérée, et qui auraient pu briller d'un éclat utile, si le feu des entretiens

avait consumé l'enveloppe nuisible qui les couvre? La mer, par les mouvemens opposés de ses flots, les dégage de leur écume, tandis que le lac immobile corrompt ses eaux.

Arrachons-nous donc, de temps en temps, du sein de notre retraite, pour aller nous éclairer de la raison d'un ami. Mais surtout quittons souvent la solitude pour aller dans ses bras goûter le bonheur. Que je plains l'homme triste et mélancolique qui s'obstine à vivre entièrement isolé! Qu'est-ce en effet que la sagesse, si ce n'est l'art de trouver son bonheur? Celle qui manque ce but est plus folle que la folie même: elle n'en a ni la gaieté, ni le grelot. Oui, le fou de la raison est plus extravagant que le fou de la nature: il est plus malheureux que lui. Les vrais sages ont des amis.

Jalouse d'entretenir l'amitié parmi les mortels, la nature les force à partager le bonheur, s'ils veulent en jouir. Elle l'étouffe ou l'appauvrit dans les mains de l'ingrat qui veut en privé son semblable et le retenir pour lui seul. Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvait l'être. Nous avons besoin

d'un ami pour nous plaire, pour nous goûter nous-mêmes. Quand le sentiment du plaisir descendu dans nos cœurs s'y arrête, sans force et sans chaleur, il s'éteint bientôt. Mais s'il en sort pour se répandre et se communiquer, s'il y revient réfléchi du sein d'un ami, ah! c'est alors que nous le sentons brûlant, et qu'il nous embrase. Le bonheur veut deux êtres.

Prends garde de te méprendre : l'amitié vertueuse est la seule véritable. Loin de toi celle que la raison n'a pas fait naître, et que le vice enfante. Dans le feu d'une passion impure l'âme se fond et s'écoule ; mais cette sensibilité passe bientôt ; l'âme se resserre et réprend sa dureté. La vertu seule peut amollir un cœur, et le pénétrer d'une sensibilité qui dure toute la vie. Qu'il est beau de faire ensemble le bien et de courir en s'aimant dans la carrière de la vertu ! Cette noble émulation est le plus précieux don de l'amitié, qui s'accroît elle-même par cette douce rivalité : elle élève deux amis à la perfection la plus sublime : ils entrent de front dans le séjour de l'immortalité, où l'Etre suprême continue de les rendre à jamais heureux ensemble.

Mais quel est le mortel à qui l'amitié se

donne ? Pour la trouver chez les autres , il faut la cultiver chez soi. Des préjugés nombreux qui captivent les grands , le plus invincible est l'aveugle persuasion où ils sont , que l'amitié sacrée est une proie facile pour eux , que l'éclat de l'or est un appât où elle se prend , et que dans le sourire d'un duc il est un charme auquel elle ne peut résister. Comme la coquette , ils tendent leurs pièges pour attraper les cœurs d'autrui , sans jamais donner le leur. Mais qu'ils apprennent que nous savons retenir le nôtre , tant qu'ils ne lui présentent que cette méprisable amorce. Riches indigens , vous vous trompez dans le calcul de vos biens , si vous y comptez notre attachement pour votre personne. Vous vous flattez d'acheter l'amitié avec de l'or ! espoir impudent ! l'amour seul peut payer l'amour. Réprimez l'orgueil qui vous abuse. Montrez le cœur d'un ami , si vous voulez le trouver dans les autres. Tous marchandent ce trésor : il en est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut.

S'il en coûte pour l'acquérir , il en coûte encore pour le conserver ; rien n'est si délicat que l'amitié. Sa sensibilité est extrême. Un rien l'affecte. Les plus légères atteintes peuvent lui

devenir mortelles ; la réserve la blesse ; la défiance la tue. Délibère sur tout avec ton ami ; mais auparavant délibère avec toi-même, pour le bien choisir. Tous ceux qui t'en offrent le visage, n'en ont pas le cœur à te donner. Ne te laisse point séduire à l'apparence. Crains les principes cachés d'une corruption intérieure. Pèse, examine long-temps : fais ton choix avec lenteur ; est-il fait ? bannis tout soupçon. C'est folie de donner son cœur et de le reprendre : de se fixer pour retomber encore dans l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie : dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore encore plus que lui. Si tu cours quelque risque, songe que c'est pour le plus grand des biens ; tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne ;
Un monarque n'a rien, s'il ne possède un cœur ;
Un monde entier ne vaut pas le bonheur :
C'est l'amitié qui nous le donne.
Pour gagner un ami je céderais un trône.

Ainsi chantait Philandre, quand l'amitié nous réunissait. Ma présence inspirait sa muse, échauffait son cœur. Bacchus, ce Dieu char-

mant, père des saillies et de la gaîté, nous versait en riant le vin et la joie. La coupe en main, je buvais à Philandre longue santé et vertu. Ah ! l'amitié est le nectar de la vie ! mais pour être parfait il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. Vingt années avaient épuré et mûri la nôtre. Pendant vingt ans j'en ai goûté la douce ivresse avec Philandre. Ah ! où retrouver son beau naturel, son âme sensible et ses nobles sentimens ? Son cœur vrai ne connut jamais l'imposture. Le sourire de la bienfaisance était sur ses lèvres. Son âme était un trésor inépuisable de vertus. De quels plaisirs elle enivrait la mienne dans les doux épanchemens de la confiance ! Félicité céleste, félicité si rare sur la terre, je t'ai goûtée... Je t'ai perdue ! Il n'est plus pour moi de Philandre !

Cher Philandre, puis-je trop pleurer ta perte ? Dois-je craindre d'être trop sensible et de me livrer à tout le désordre de ma douleur ?... Je l'ai beaucoup aimé, je l'aime plus encore depuis que je l'ai perdu. Je n'ai connu ce que je perdais qu'en le voyant mourir. C'est en s'éloignant de mes yeux, c'est en prenant

son vol vers l'immortalité, que son âme a déployé toute sa richesse et tout l'éclat de ses vertus. Que ne m'a-t-il laissé son génie pour le peindre tel que je l'ai vu dans son lit de mort, pour retracer sa sublime grandeur dans cette chute si profonde de l'humanité!

Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort, n'a jamais encore été tenté par aucun mortel. Il mériterait une main divine, et ce serait aux anges à prendre les crayons. Les anges l'ont vu : ils viennent triomphans et joyeux entourer l'homme de bien mourant; ils se rangent avec respect autour de son lit, comme dans un poste d'honneur. Mais moi, qui n'ai que ma tendresse pour m'inspirer, aurai-je la témérité de l'entreprendre? Non, je ne laisserai point périr dans un oubli injurieux la gloire de mon ami. J'entends sa voix au fond de mon cœur. Il m'ordonne de saisir les pinceaux : l'amitié les conduira. Essayons..... Dieu! Quelle secrète horreur s'empare de mes sens! je crois passer de l'éclat du jour dans la sombre épaisseur d'une forêt, ou m'enfoncer sous les ruines souterraines d'un édifice antique et immense; ou, descendu sous les voûtes des morts, dé-

couvrir , à la pâle lueur des lampes sépulcrales , les tombeaux abandonnés et silencieux où les rois ne sont plus flattés. Arrêtons-nous un moment , pour recueillir mon âme... J'entre enfin avec respect dans le sanctuaire où Philandre repose. Que vois-je ? un lit de mort ? Non , c'est un lit de triomphe. Voyez sa gloire ; voyez l'homme s'immortaliser.

Fuyez , profanes , ou n'approchez qu'avec respect. Le réduit où l'homme de bien se retire pour consommer sa vie et ses destins , est un sanctuaire dont les portes ouvrent sur les cieux. C'est ici que le flambeau de la vérité luit dans tout son éclat. Ici tombe le masque de l'hypocrite , ici le cœur se découvre et paraît nu. Ce qu'on voit est ce qui est. C'est au bord du tombeau que la vertu se déclare. Dieu déchire le voile et montre ses amis. Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité , leur grandeur empruntée se dément : la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. Sous la main cruelle de ce tyran son héros s'agrandit. Cher Philandre , avec quelle rigueur il t'a traité !

Frappé soudain , sans avoir été menacé : au

midi de tes jours , dans le sein du bonheur ! arraché à tout ce que tu aimais , souffrant dans tout ton être , étendu sur un lit de feu où la douleur dévorante consume tous les liens de ta vie ! nul relâche ! L'épuisement et les terreurs de la faible nature ! l'effroi de l'âme au bord d'un abîme inconnu ! un soleil qui s'efface ! un tombeau qui s'ouvre ! une voix qui s'éteint , et le dernier... comment l'exprimer ? Comment le concevoir ? Le dernier... Le silence éternel d'un ami ! Mais que dis-je ? Où sont donc ces terreurs , où sont ces maux horribles , où est cette consternation du mourant ? Je croyais parler d'un mortel . Philandre ne l'était déjà plus.

Au milieu des transes de la mort , des vains combats de la nature expirante , quels rayons de joie se mêlaient sur son visage aux ombres du trépas ! quel calme ! quelle paix ! est-ce là l'homme , cet être faible et mortel ? Non . Philandre avait déjà franchi les bornes de l'humanité . L'Éternel le soutenait mourant et lui communiquait sa gloire . C'était Philandre expirant qui exhortait ses amis à la vertu : c'était lui qui nous consolait et nous léguait son exemple ! Oh ! comme nos cœurs étaient brû-

lans ! Autour de son lit , rangés en silence , immobiles d'étonnement , les yeux collés sur lui , nous admirions , nous pleurions : la douleur et la joie se mêlaient dans nos larmes . L'instant fatal arrive . Grand dans sa ruine , d'une grandeur sans effort , il ne cède pas , il donne son âme sublime , et termine paisiblement avec la destinée . Mortels , croyez à la vertu : croyez qu'il est un Dieu qu'elle honore , et qui la récompense .

A l'heure où le soleil s'abaisse sous l'horizon , tandis que les vapeurs qui montent et les ombres qui descendent , couvrent déjà de ténèbres et de rosée les vallons spacieux , on voit le haut d'une tour , ou le sommet élevé d'une montagne , retenir encore les derniers rayons de l'astre disparu . Ainsi dans ces instans funèbres qui répandent l'horreur et la nuit sur la foule rampante des âmes vulgaires , Philandre toujours calme et serein , dans une majesté tranquille , levait au-dessus des ombres de la mort sa tête éclatante . La paix de son âme se peint dans tous ses traits , l'espérance étincelle sur son front auguste . La destruction le pare , le couronne de lumière , et le présente immortel à l'Être suprême .

TROISIÈME NUIT.

Le temps.

LORENZO, c'est du temps et de son usage que ma muse se propose de t'entretenir. Puissé-je être assez heureux pour captiver ton oreille! Puissent mes chants aller jusqu'à ton cœur, et porter dans ton âme émue un trouble salutaire! Je me consolerais par le plaisir de t'être utile : je verrais quelques rayons entr'ouvrir, éclaircir le nuage épais et triste dont je suis investi, et ce serait du sein de ma douleur que j'aurais fait sortir ma gloire. Je vais offrir à tes réflexions d'importantes vérités : je les prends sur la tombe de mon cher Philandre. La tombe d'un ami est la plus éloquente! sachons converser avec elle; toute muette qu'est cette cendre, son silence nous instruit et nous fait de terribles leçons.

Tu te vantes de regretter Philandre? Mais ta vie d'accord avec tes larmes rend-elle le même témoignage? Regretter sincèrement les

morts, c'est entreprendre une vie conforme à la dernière volonté des mourans. Que la renommée répande le bruit de plusieurs vols récents, l'avare frissonne à ces récits, il tremble pour son trésor ; son trésor lui devient plus cher, et repoussant le sommeil, il fait une garde plus sévère et plus longue. Toi, qu'avertit le malheur de tant de mortels périssant autour de toi, deviens-tu plus économe de ces jours dont la mort les a dépossédés, et qui te sont encore laissés ?

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. Nous recevons avec indifférence et sans en tenir compte les jours qui nous sont distribués : nous dissipons les années l'une après l'autre, sans acquitter la dette de la vertu. Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant ! cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort... La jeunesse n'est pas aussi riche en jours qu'elle le pense follement. La mort, l'insidieuse mort est à ta porte; elle épie dans l'ombre l'instant de te surprendre; dès qu'une fois son bras invincible t'aura saisi, il n'est plus de liberté, il n'est plus d'espoir pour son captif; il faudra

payer la dette que tu as contractée en naissant, avec la somme des intérêts que ta vie stérile a éntassés. Prodiguons tout le reste; mais soyons avares du temps. Ne donnons aucun de nos momens sans en recevoir la valeur. Ne laissons les heures sortir de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec regret, comme nous cédonsons notre or ou une portion de notre sang, et ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos vertus.

Il y a si peu de temps que je me voyais chancelant sur le bord de ma tombe, et qu'il ne me restait plus d'autre sentiment de la vie, que l'horreur de la perdre! Savant Mead, grâces à tes soins généreux, le temps est encore mon bien. Pour ces jours que tu m'as rendus, que ne puis-je te donner en retour l'immortalité de la gloire! mais mon génie se refuse à mon désir. Ma muse est languissante et mortelle, et ton art n'a point de remèdes pour rajeunir la pensée. Accepte mon vœu. Ma reconnaissance ne s'affaiblit point avec mes forces : je la sens toujours vivre et brûler dans mon cœur, tandis que mon imagination est prête à s'éteindre sous les mains glacées de la vieillesse.

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain : l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. Nous mourons tous les soirs : nous renaissions tous les matins ; chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui nous luit avec celui qui l'a précédé. Cependant, comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie. Le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse, sans paraître changer. Nous ne remarquons pas ce volume immense et des ondes et des jours qui est allé s'abîmer pour jamais dans l'océan des mers et dans celui des temps. Occupés d'amusemens frivoles, nous suivons gaîment les flots qui nous entraînent : nous descendons, doucement et les yeux fermés, la pente rapide qui nous mène à la mort. Soudain l'écueil caché sort de l'onde, et se découvre au milieu des vagues blanchissantes. Nous frémissons : l'effroi précipite autour de nous nos regards éperdus : notre âme s'éveille et frissonne dans tous nos sens... ô désespoir ! la frêle barque touche, éclate, se brise, et disparaît.

Les siècles ont vu naître assez de philosophes qui ont raisonné sur le prix du temps, et recommandé son usage. Mais que le sage qui sait apprécier une heure et lui faire rapporter toute sa valeur, est un être rare! Il fut pourtant un prince qui s'écria sur le trône: « J'ai perdu un jour! » Oui, cet empereur vertueux eût encore été le premier des mortels, quand il n'eût pas porté de couronne : il méritait de régner sur l'univers.

Il a parlé comme le représentant de l'espèce humaine ; comme la raison parle à tous les hommes : elle leur crie, que ce temps qui fuit vaut une éternité, puisqu'il peut la donner ; qu'il est dans nos mains un instrument fécond en merveilles, et l'agent tout-puissant du bien ou du mal. De tous les biens périssables c'est le seul qui nous appartienne : le reste est soumis au pouvoir du hasard. Mais l'âme, esclave des sens, juge du temps comme eux : c'est un néant pour elle, comme pour les yeux qui ne peuvent le voir, et pour les mains qui ne sauraient le toucher.

Loin de racheter le temps qui est perdu, nous achetons à grands frais les moyens d'en perdre le reste. Nous l'aliénons sans remords

pour de vaines bagatelles. Nous laissons des vides stériles et nombreux dans l'espace de notre vie. Ce n'est pas là l'exemple que nous donne la nature. Elle emploie tous les instans. Actif et laborieux comme elle, l'homme de bien féconde tous les momens de sa durée. Le temps ne le surprend jamais sans trouver la vertu dans ses actions ou dans ses projets. Elle remplit, elle immortalise tous les instans de son existence fugitive. Aucun ne passe sans l'enrichir. Roi de ses heures, il lève sur elles un tribut, et chacune lui paie en fuyant un revenu immense. Pour faire tout le bien qu'il souhaite, il peut manquer de pouvoir : n'importe, puisqu'il le veut, il l'a fait : la volonté vaut l'action même, et l'homme ne répond point de son impuissance. Pour n'avoir rien donné, il n'est pas moins généreux. Les actes que la vertu produit seront toujours bornés, malgré elle. Mais elle ne reçoit point de bornes dans la volonté de l'homme : là son empire est indépendant et vaste comme l'âme. Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. Mortel, sois vertueux dans tes pensées ; elles sont entendues de l'Être suprême !

Où le trouverai-je ce Dieu bienfaisant ?

Anges, dites-moi où il réside? Vous le savez: vous êtes près de son trône: vous l'environnez avec respect de vos brillantes ailes. Ah! verrai-je l'éclat qui sort de sa face majestueuse? Reconnaîtrai-je la trace de ses pas immortels à la foule de fleurs qu'ils font éclore? Montrez-moi ce monarque indépendant du lendemain, qui sourit au passé d'un air triomphant, et dont les heures ne peuvent dans leur fuite entamer la durée éternelle.

L'homme, cet être passager dont elles rava-
gent en si peu de temps l'existence, l'homme
dissipe le trésor de ses jours avec ingratitudo.
Le loisir, l'heureux loisir est maudit de nous
comme une peine insupportable. Il semble
qu'alors le char du temps reste immobile, et
nous laisse traîner seuls le fardeau pesant de
la vie. Nous gémissions accablés du poids d'une
heure. L'imagination se tourmente sans re-
lâche pour inventer des moyens de précipiter
ces momens trop lents, et de nous délivrer
rapidement de nous-mêmes: nous épuisons
notre fortune pour dépenser nos jours dans
de vains amusemens. On nous voit errans sur
la terre pour nous sauver de la pensée, comme
d'un tyran. Dans notre démence, nous éle-

vons nos clamours insensées contre la nature : nous l'accusons de nous mesurer la vie d'une main avare, et nous accusons la vie d'être trop longue. Que la mort tant de fois appelée par nos vœux, vienne s'offrir et nous tendre une main secourable, nous la repoussons, nous la nommons cruelle. Alors les années et les siècles se pressent et se confondent en un point : tout le passé ne paraît qu'un instant. Quand le temps vient à nous, nous le voyons sous la forme d'un vieillard décrépit, accablé d'années, se traînant à peine. Ses ailes repliées derrière lui ne sont point aperçues de nos yeux. Voyez-le, dès qu'il nous atteint : déployées soudain, comme il fuit, les ailes étendues et plus rapidement que les vents ! Qu'il est déjà loin de nous ! L'homme interdit, éperdu, le poursuit de ses cris et maudit sa vitesse.

Par quelle fatalité arrive-t-il que le présent et le passé nous tourmentent également, et que ni la vie ni la mort ne peuvent nous plaire ? Pourquoi ces jours stériles sont-ils insipides tant qu'ils durent, et reviennent-ils, dès qu'ils ne sont plus, importuner notre mémoire de leurs fantômes ? Pourquoi l'horreur des cauchots nous paraît-elle moins affreuse que

l'ennui ? Pourquoi le captif est-il moins chargé du poids de ses fers , que ne l'est du poids du temps l'homme frivole qui vit sans penser ? N'accusons que nous-mêmes de ces contradictions étranges , et rendons justice à la nature. Ce n'est pas elle qui est avare de jours , c'est l'homme qui en est prodigue. Il en est puni : c'est une loi de l'Éternel , que l'homme qui abuse du temps, et qui consume sa vie dans la frivolité, sera tourmenté de sa propre existence.

Dieu attacha le plaisir à l'emploi du temps, la peine à sa perte. Si l'ennui nous gagne , courons au travail : le remède est infaillible. Ne prenons jamais l'inaction pour le repos. Les soins de la vie en font la consolation et l'agrément. Celui qui n'en a point est obligé de s'en créer , de s'en imposer de volontaires , sous peine de rester malheureux. L'âme jouit, quand elle est occupée. Oisive , elle éprouve des tourmens insupportables. La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le champ du travail ; et quand ce n'est pas un plaisir, c'est un supplice d'exister.

A l'heure mémorable , dont une éternité prépara l'étonnante merveille , lorsque Dieu

voulant produire féconde le néant, conçut dans son sein la nature, enfanta l'univers, et fit couler une émanation de son être dans des milliers de mondes, lorsqu'il entreprit l'horloge merveilleuse des sphères, pour mesurer par leurs révolutions la durée des êtres; alors le temps naquit. Lancé du sein de l'immobile éternité dans l'espace où se mouvait l'univers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, entraînant avec lui les heures et les jours, les années et les siècles. Infatigable, il tend avec la vitesse de l'éclair vers l'éternité, et court sans relâche pour l'atteindre. Il ne doit arriver à ce terme de son repos qu'au moment où tous ces mondes ébranlés, renversés de leurs bases à la voix du Créateur, retomberont ensemble dans la nuit du chaos d'où cette voix les appela. Jusqu'à ce que cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonna de poursuivre toujours son vol, et de se hâter avec les tempêtes, les flots et les astres, sans jamais attendre l'homme. C'est à l'homme de se hâter avec lui. Veut-il ralentir la course fougueuse du temps impitoyable qui l'entraîne à la mort? veut-il jouir des heures quand elles passent, et n'être pas sujet à les regretter quand elles

sont écoulées? qu'il les consacre à la vertu. Leur fuite est insensible pour l'homme de bien. Il ne se plaint ni du temps, ni de la vie, ni de la mort : il marche en paix et d'un pas égal avec la nature.

Mais l'insensé qui perd ses jours, lutte contre elle et s'oppose à Dieu. En voulant résister au Créateur, il fait violence à son être, et souffre de ses téméraires efforts. Une guerre intérieure s'élève dans son sein. Les désirs combattent les désirs. Le cœur est déchiré entre mille passions contraires. Prodigues des ans, et toujours amoureux de la vie, nous repoussons le temps loin de nous, nous le pressons de s'éloigner, et bientôt nous voulons le rappeler. Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontents l'un de l'autre, l'âme et le corps se querellent tant qu'ils sont unis. Faut-il se séparer? ils se désespèrent.

Tel est le sort réservé à l'homme frivole. Il fuit l'ennui : l'ennui s'attache à ses pas et le poursuit toute sa vie. Voyez ces élégans petits-maîtres, ces Sybarites efféminés, êtres délicats et charmants à la vue, toujours parés de fleurs, toujours vêtus des couleurs les plus

riantes. La moindre fatigue les accablerait : leur main serait blessée du poids d'un fuseau : leur existence même leur est à charge. Sans les amusemens variés qui soutiennent et renouvellent leur être, ils succomberaient. Tant que le jour dure, on les voit, comme ces insectes légers et brillans, folâtrer et s'ébattre aux rayons printaniers du soleil. C'est pour eux qu'il verse l'or de sa lumière dans les beaux jours d'été : pour eux l'hiver est forcé de produire des roses. Que le zéphir, s'il ne veut être grondé, ait soin d'entretenir toujours dans les airs une haleine douce et caressante. Les deux mondes leur doivent des parfums, des sucs exquis, des chants agréables, des robes tissues par des mains étrangères. Il leur faut des folies changeantes, des idées toutes neuves, des plaisirs tout frais, pour leur aider à traîner sans murmure le poids de leur existence pendant l'inépuisable longueur d'une rapide journée. Hommes toujours en enfance, et que les erreurs bercent en riant, songez-vous que vous abusez d'une âme immortelle, et que vous prenez des hochets dans un jour de combat ? Pour vous, s'amuser, c'est vivre. Répondez. Est-ce aussi s'amuser

que de mourir? Comment passerez-vous le temps dans votre lit de mort, quand la maladie sera déclarée incurable, quand vos esprits glacés suspendront leur cours, quand vous sortirez de l'enchantement de la vie, et que tous ces objets fuiront de vos yeux, aussi rapidement que s'éloignent les rivages, les cités, et leurs tours brillantes devant le vaisseau arraché de ses ancrés et du port, entraîné par la tempête au milieu des flots qui vont l'engloutir? Où seront alors vos jeux frivoles et vos vaines grandeurs? Où serez-vous vous-mêmes? Je me trompe... Vous serez encore au milieu d'un convoi pompeux, couverts d'un drap funéraire élégant et riche, enfermés sous un tombeau de marbre que soutiendront de superbes colonnes. Ah! si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie?

Crois-tu, Lorenzo, que la mort soit loin de toi? Ne l'as-tu pas déjà vue voler sur ta tête, et te menacer de frapper bientôt le coup fatal? Où sont ces heures dont le sourire gai te promettait le plaisir? Elles ont couru se perdre dans ce gouffre profond qui ne rejette jamais

ce qu'il engloutit. Que te sert-il qu'elles t'aient légué, en s'évanouissant, une ombre de renommée qui va s'évanouir comme elles? Il ne te reste d'elles que leurs images informes sans traits et sans couleurs, errantes devant ta mémoire pour affliger tes pensées : et les heures que le destin te laisse encore sont déjà montées sur le char du temps : comme elles vont fuir avec lui! Vois son char voler, son essieu qui s'embrase dans la rapidité de son mouvement : encore un moment... Le soleil s'éteint devant toi, et l'univers est effacé.

Eh! pour nous donner l'alarme, est-il donc besoin que le tonnerre de la mort éclate à nos pieds, qu'un cœur soit sous nos yeux arraché d'un cœur, et qu'un ami soit vu pleurant sur la tombe de son ami? Chaque cadran qui s'offre à nos regards nous montre notre destinée tracée sur nos murs. Il nous dit dans son langage muet : « O homme, ta royauté va finir, « et tant qu'elle dure, elle est plus vaine que l'ombre. » Troublés et pâles d'effroi, comme l'Assyrien superbe, nous écrierons-nous avec lui : « Comment et par qui périrai-je? » Ne portons-nous pas dans notre sein des semences de mort? Ne nourrissons-nous pas le serpent

caché qui nous tue? Il vit de notre substance; il n'attend que le moment d'être assez fort pour nous dévorer.

Cette ombre solaire est à la fois la mesure et l'image de la vie : toutes deux, en apparence immobiles, courent sans s'arrêter d'un point du temps à l'autre. L'œil des sens ne saisit point leur fuite imperceptible : mais l'œil de la raison découvre dans ce repos apparent un mouvement continu, et voit l'ombre cheminer avec rapidité : l'heure de notre vie est bientôt parcourue, et nous avons passé avec elle.

Mais l'erreur nous maîtrise avec tant d'empire, nous nous laissons si aisément aveugler par les passions qui nous flattent, que la fuite du temps n'est pas mieux sentie de l'âme que des sens. Le temps court d'un pied léger sur la tête des mortels sans les éveiller de leurs rêves. N'estimant le nombre de nos années écoulées qu'à l'aide du calcul, et non par sentiment, nous avons peine à croire qu'elles nous aient vieillis. Pour peu que l'hiver laisse briller quelques jours sereins, nous nous croyons encore au printemps. Nous semons gaiement les espérances du jeune âge dans les rides de

la vieillesse. Il n'est point d'homme qui ne se trompe d'un jour sur sa durée : le sage même est toujours en retard avec ses heures. L'espoir de vivre renaît avec chaque aurore. Cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie.

Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées : il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Etre suprême. La suite de leurs réponses forme ce que nous appelons l'expérience. Vieillard, elle te crie qu'ici bas tout est néant; que plus on goûte la joie, plus on en découvre la vanité, et que les transports du plaisir même nous détrompent de la chimère du bonheur. Instruit par ses leçons, averti par ces cheveux dont ta tête est blanchie, détache tes pensées de ce monde, donne-leur un mouvement vers l'éternité, et découvre au fond de l'avenir un séjour plus fortuné.

Ce monde, où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet? Un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé d'emblèmes funèbres que la mort suspend sans cesse autour de nous. Le nuage qui porte le

trépas fond sur nos têtes en plein midi, et nous ensevelit nous et nos projets dans la nuit du cercueil. Du fragile théâtre de la vie, où nous folâtrons, du milieu de nos festins et de nos danses tout à coup interrompus, nous tombons dans l'abîme où s'engloutit l'espèce humaine. Soulevés par un souffle du sein de la terre, agités un moment dans l'atmosphère qui nous anime, nous rentrons aussitôt dans la poussière de nos ancêtres que nous foulions sous nos pas, pour être foulés nous-mêmes sous les pas de nos enfans, et dormir sous la terre, jusqu'à ce que le pied du Tout-Puissant, renversant ce frêle univers, éparpille la poussière de notre globe, et que nous fuyions éperdus des ruines de nos tombeaux à la clarté d'un jour éternel. L'homme naît ; étonné de vivre, il jette un regard autour de lui : partout ses yeux rencontrent les épitaphes pressées des mortels qui l'ont précédé : il pousse en les lisant un profond soupir, et s'abîme. Il a bientôt subi le sort qu'il déplorait. Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit ; voilà notre partage.

Que l'homme est insensible ! Le temps fuit

la mort accourt, la cloche funèbre retentit dans l'air, l'éternité menace; tout est en mouvement, tout est en alarme, tout fait effort: tous les êtres se hâtent, avancent vers leur terme: tous avertissent, pressent l'homme d'avancer vers le sien: et l'homme seul, lui dont l'alternative est extrême, dont la destinée sera irrévocable, lui qui, suspendu par un fil sur l'abîme, se balance un moment au-dessus, et tombe; l'homme tranquille s'assoupit et sommeille en paix au bruit de cette tempête universelle des êtres! Eveille-toi, malheureux. Jette les sceptres et les couronnes; mais retiens tes années, et sois-en économe. Saisis l'instant qui fuit; l'éternité repose sur l'aile d'une heure: force le temps d'arrêter son char, de te remettre le trésor de ta destinée qu'il emporte. Implore-le, conjure-le de te rendre encore les jours qu'il t'a prêtés. Ce prodige est possible à la vertu. Elle peut faire revivre dans le jour présent ceux que l'homme a laissé périr: elle peut entasser dans l'espace étroit d'un moment la valeur d'une vie entière.

Mortels, rappelez la vertu pour reconquérir toutes les heures usurpées par la frivilité: rendez l'existence à cet amas de momens

que le vice a anéantis. Songez que perdre le temps, c'est perdre plus que du sang. C'est mutiler son être : c'est commettre un vrai suicide.

QUATRIÈME NUIT.

Narcisse.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes !

VIRGIL.

SORTANT des rêves bizarres où le sommeil égarait ma pensée, je m'éveille encore une fois ! la nuit tient l'univers enveloppé de ses ombres. Le seul flambeau de la raison luit devant mon âme. Hélas ! c'est pour verser des larmes que mes yeux s'ouvrent dans les ténèbres ! L'amant plein d'espoir et d'impatience court aux lieux fortunés où l'attend son amante. Aussi exact que lui, je me trouve ponctuellement au rendez-vous où m'attend la douleur. Voici l'heure que je lui ai jurée ; voici l'heure où nous veillons seuls toutes les nuits, où nous nous entretenons ensemble, mes maux et moi !

Divinité des âmes sensibles, ô lune, ô toi qui dans ces heures de silence règnes en paix

et seule sur la foule des astres, descends de ton trône d'argent, quitte les airs, et viens m'inspirer des chants dignes des cieux. Aimable sœur du soleil, tu conduis en son absence la marche nocturne et solennelle des sphères : tu entends l'harmonie de leurs mouvemens. Elle ne parvient jamais à l'oreille des mortels éloignés. Daigne, dans un songe favorable, répéter à mon âme leurs célestes accords, et que leur douce mélodie passe dans les accens plaintifs de ma muse.

Ah ! je sens déjà ta mélancolique influence ; elle pénètre mon âme attendrie. Mon sujet te plaît et t'intéresse. Je pleure la perte d'une beauté modeste et touchante comme la tienne. O ma chère Narcisse, je crois te voir pâle et triste ; je crois t'entendre dire à mon âme : « Il est nuit pour moi, ma jeunesse et mes plus chères espérances sont ensevelies dans une nuit éternelle ! » Non, jamais la nuit qui s'éleva du tombeau de Philandre ne fut si noire et ne m'enveloppa de vapeurs aussi mortnelles ! O chaîne de malheurs ! Ils viennent rarement seuls. Ils aiment à se suivre par troupes, à se presser en foule sur les pas d'un malheureux ! La tombe où Philandre est des-

cendu n'était pas encore fermée, que Narcisse l'a suivi. Occupé à gémir sur la cendre de mon ami, il me faut aussi pleurer ma fille. Elle vient usurper les tristes droits de Philandre, et me demander pour elle les larmes que je versais pour lui.

En frappant coup sur coup, la mort confond mes soupirs, et jette le trouble et la division entre mes maux. Ma douleur incertaine ne sait où s'arrêter, ni lequel des deux pleurer le premier. O mon ami, ô ma fille! mon cœur se déchire entre vous. Cher Philandre, c'était donc ta destinée de m'offrir dans ta perte le présage funeste d'une seconde perte! Le coup qui t'a frappé me menaçait d'un autre! Comme cet oiseau sinistre que je vois voler sur ma tête et menacer ma paix, la mort, en te dévorant sous mes yeux, m'annonçait qu'une seconde victime allait encore devenir sa proie. La cruelle a plongé Narcisse dans le tombeau, au printemps de ses jours, lorsque sa jeune âme ne faisait que de s'ouvrir à la vie et au bonheur. Le bonheur! hélas! en est-il ici bas? C'est un fruit interdit à la bouche affamée des mortels!

Qu'elle était belle! Qu'elle avait de dou-

ceur ! Combien son innocence ajoutait de charmes aux charmes de sa jeunesse ! Que d'enjouement et de gaîté ! Rien ne manquait à son bonheur. La fortune et la vertu lui prodiguaient tous leurs dons d'une main libérale. Pour en jouir, il ne lui fallait que des jours. Hélas ! tant d'éclat n'a servi qu'à la faire remarquer plus tôt de la mort. Comme elle a été tout à coup précipitée du faîte du bonheur ! Ainsi tombe, atteint d'un plomb meurtrier, le chantre mélodieux des forêts, au moment même où il charmait les airs par son brillant ramage. Il expire au milieu de sa douce chanson interrompue. Il n'est plus de voix dans le bocage que ses concerts animaient, et l'on y sent rentrer la sombre horreur d'un vaste et triste silence. O ma fille, dans quelle solitude profonde tu as laissé ton père ! Je ne l'entendrai donc plus, cette voix touchante qui allait à mon cœur ! Mon oreille est encore remplie du doux murmure de ses derniers sons. Le frémissement délicieux qu'elle excitait au fond de mon âme émue y dure encore, et la pénétré d'une tristesse mêlée de volupté ; mais la tristesse est la plus forte. O ma fille, ma fille ; je voudrais t'oublier !

Beauté, jeunesse, voix séduisante, gaieté, vertu, cœur fait pour aimer : qu'a de plus le ciel à donner aux mortels ? Le ciel avait fait tous ces dons à ma fille ; ma fille était mon trésor ; et moi j'étais..... Ah ! j'étais le père le plus heureux. Titre brillant et vain qui me cachait l'abîme de misère où j'allais tomber ! La mort, offensée de mon bonheur, a fait signe au ver d'attaquer cette rose si belle. A peine fleurie, il l'a piquée ; elle est tombée avant d'être fanée : elle a été la proie d'un moment.

Que les biens de la vie sont trompeurs ! Ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine, qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. Oh ! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! Le nom de père me cause plus de tristesse qu'il ne m'a jamais donné de joie. En quel état j'ai vu ma fille ! telle qu'un jeune arbrisseau, renversé par un orage du printemps, lorsque tous ses boutons ouverts venaient de s'épanouir en fleurs, j'ai vu Narcisse étendue, belle encore dans les bras de la mort ! En la voyant mourir, les sanglots de la tendresse et de la pitié me suffo-

quaient. Je ne l'ai jamais tant aimée qu'au moment où je l'ai perdue! Quel est le sage austère qui n'excusera pas mes soupirs? Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes. La raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible; elle n'en défend que l'excès. O vous que la mort a privés d'une fille accomplie, ayez pitié de moi!

Dès que je vis ces beaux yeux perdre leur éclat et ne plus jeter que des regards éteints et languissans sur les objets de la vie, une pâleur mortelle décolorer ses joues de roses, et de noirs présages passer dans l'âme de tous ceux qui la voyaient; eh, qui pouvait se rassasier de la voir! pères sensibles, jugez avec quelle précipitation je l'arrachai de son climat natal, où le noir Borée soufflait le froid du trépas! Mes bras paternels la portèrent plus près du soleil. J'espérais que le soleil la ranimerait de ses rayons bienfaisans. Mais l'astre insensible voit languir avec indifférence la beauté comme les fleurs; il a laissé Narcisse pencher sa tête mourante et succomber dans mes bras, comme il laisse un lys se courber et mourir dans nos jardins.

Lys majestueux, et vous peuples de fleurs qui émaillez la verdure de nos champs; vous qui vivez d'ambroisie, vous qui buvez les doux rayons de l'astre qui vous colore, et rajeunissez vos attraits dans les rosées du matin et du soir, vous aimiez que ma fille vous cueillît, vous deveniez plus belles dans ses mains, vous portiez à ses sens délicats un parfum voluptueux et pur comme son âme. Aimables fugitives, êtres charmants, qui existez avec l'homme, qui naissez pour embellir son séjour, oh! combien votre sort est plus heureux que le sien! vous passez, il est vrai, comme lui, dans un rapide instant: mais vous ne partagez pas ses éternelles douleurs!

Telle est notre triste destinée. Pour goûter le plaisir, il faut éprouver le trouble et les transports de la passion. Mais nos passions ne s'attachent qu'à des objets fragiles qui périssent tôt ou tard. Le chagrin succède: et que le chagrin est cuisant après le transport du plaisir! Homme présomptueux, qui oses espérer le bonheur sur la terre, ne sais-tu pas encore qu'il ne peut jamais croître sur cette terre ingrate et malheureuse? Lorenzo, toi dont les désirs l'appellent à tout moment, que

mes malheurs t'instruisent. Sois sage aux dépens de ton ami. Ne t'appuie point sur la terre. Ses biens sont plus frêles que les roseaux : toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir, en s'enfuyant, nous perce le cœur, et le laisse sanglant et désespéré.

Idée cruelle, éloigne-toi : puisque je n'ai plus d'espoir, cesse de me tourmenter. Mes efforts sont vains : je ne peux renoncer à songer à ma fille ; je ne peux en détacher mon âme. L'image que nous voulons repousser s'irrite contre nous, réveille tous nos maux, les rallie, les ramène à la charge et nous accable. O ma fille, enlevée à la fleur de tes ans, à ton heure nuptiale : au moment où la fortune te souriait avec ton amant, lorsque ton âme ouverte au plaisir commençait à sentir le bonheur d'être, lorsque les aveugles mortels te nommaient hautement la plus heureuse des amantes ; c'est alors que ta cendre reste sur une terre étrangère ! Ses durs habitans n'ont pu te refuser des larmes. Parce que tu n'adorais pas Dieu à leur manière, ils s'étonnaient de s'attendrir sur toi. Mais si les cruels ont pleuré, ils n'en étaient pas plus humains. Tandis que la nature les forçait de donner des larmes involontaires à la mort de

XN

Narcisse, la superstition insensible se livrant à son extravagance lui refuse un tombeau !

O zèle barbare et haï d'un Dieu bienfaisant ! Ces hommes impitoyables ont refusé de répandre une poussière sur une poussière ; bienfait dont ils ne privent pas les plus vils animaux ! Que pouvais-je faire ? qui pouvais-je implorer ? Par un pieux sacrilége, j'ai dérobé furtivement un tombeau pour ma fille. Mais j'ai outragé sa cendre. Lâche dans mon devoir, craintif dans l'excès même de ma douleur, mes mains l'ont placée à la hâte dans ce tombeau. Au milieu de la nuit, enveloppé des ténèbres, d'un pied tremblant, étouffant mes sanglots, ressemblant plus à son assassin qu'à son ami, je lui ai murmuré tout bas mes derniers adieux, je me suis enfui comme un coupable. Père ingrat et lâche, tu n'as point écrit son nom sur sa tombe ! Inconnue, oubliée, ta fille est foulée sous les pas de ces étrangers inhumains ! Que ma crainte était vile et criminelle ! Comment ai-je pu redouter ses ennemis, tandis que j'obéissais aux lois les plus solennnelles de la nature ? Chère ombre ! pardonne à la nécessité cruelle. La douleur et l'indignation se disputaient mon cœur : l'exécration se

mélait à ma prière. J'étais transporté de fureur contre l'homme, en adorant son Dieu. Je ne pouvais voir sans horreur cette terre sauvage posséder le trésor sacré de ta cendre. J'ai foulé de rage sous mes pieds ce sol barbare, et j'ai encore été plus humain que ses habitans, en leur souhaitant à tous dans ma juste douleur le tombeau qu'ils t'ont refusé.

Mon ressentiment peut-il être criminel? Le crime est d'outrager les morts. Que les morts sont sacrés! La main qui déploya sur le firmament ce voile brillant d'azur, et qui donna l'or pour vêtement au soleil, n'est-elle pas aussi la main qui travailla la poussière respectable de l'homme, et en fit le chef-d'œuvre de la création? Dans le moment où les passions se taisent, où l'humanité s'éveille, où la haine meurt, où l'ennemi pardonne; c'est alors que la superstition s'irrite contre une cendre, et insulte un corps innocent!

Que cette conduite est révoltante dans une race d'êtres malheureux, qui ne sont nés que de l'amour, qui ne subsistent que par l'amour, qui ne goûtent de bonheur qu'à s'aimer, et qui n'ont pour s'aimer qu'un instant, que le destin reprend aussitôt et abîme dans une

night éternelle ! Non, la nature ne voit point dans son sein de monstre plus étrange et plus affreux que ne l'est un homme insensible au malheur d'un homme. Combien de fois l'homme est perfide jusque dans ses caresses ! S'il secourt son semblable, son orgueil distribue les affronts avec les bienfaits. Sa pitié outrage l'infortuné en lui tendant la main. Qu'il doit donc être terrible quand il se venge ! O lune, pâlis d'effroi : astres paisibles, fuyez, cachez-vous dans les voiles de la nuit, épargnez-vous l'horreur de m'entendre. L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horizon et présage la tempête ; avant de s'abîmer les tours s'entr'ouvrent ; un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans ; la terre tremblante avertit qu'elle va dévorer ; la fumée ondoyante décèle l'incendie ; mais la foudre qui part des mains de l'homme ne brille, ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. Il cache de plus en plus son poignard sous le manteau de l'amitié, jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de sa victime. M'accusera-t-on d'exagérer ? Plût à Dieu ! Dieu qui voit à nu le cœur de l'homme, en a voilé, en

a sauvé à tous les êtres le hideux spectacle.

Trouvera-t-on que je me sois trop livré à mon ressentiment? Eh! quel homme peut rester calme et froid, lorsqu'il souffre dans la partie la plus sensible, dans ses amis? O honte du genre humain! Le vertueux Philandre avait des ennemis! Il a goûté toute l'amertume de cette triste vérité, et je la sentais en lui. Mais, hélas! ni lui ni moi nous ne sentons plus. O Narcisse, plaie récente de mon cœur, tous mes chagrins passés se sont abîmés dans le sentiment de ta perte. Elle m'a laissé bien d'autres soins et bien d'autres douleurs. Mon cœur est déchiré d'autant de traits que j'ai vu de maux se rassembler sur ta tête. Il semble que le destin eût fait de toi un choix cruel, pour me rendre ta mort plus amère, et la nuit de ta tombe plus profonde. O ma fille, si tu entends encore la voix de ton père, repasse avec lui dans ta mémoire les circonstances qui ont si tristement distingué ton trépas des morts ordinaires. Elles sont toutes présentes à mon âme, et chacune d'elles, comme une hydre inépuisable, me tourmente à la fois de mille douleurs. Quelle est la vertu qui ne succomberait pas? et quel effort puis-

je faire sous le fardeau des maux qui m'accablent? Des torrens de larmes ne cessent de rouler sur mes joues flétries : il ne me vient pas une pensée, une réflexion, qui n'en grossissent le cours. J'ai beau en verser, je ne peux en épuiser la source : elles ne me soulagent point, ma douleur s'en irrite. Non, mes larmes, ni celles de mes amis, ne peuvent suffire pour une telle perte. Chère Narcisse! je communiquerai ma tristesse à l'univers entier : je t'obtiendrai les pleurs du genre humain. Partout où la renommée portera ton nom, partout où mes vers rediront ta mort funeste, tu recevras les soupirs des cœurs sensibles : le jeune homme, dans la fougue de l'âge et des plaisirs, suspendra sa joie pour s'attendrir sur ton sort : il ira, mélancolique et pensif, rêver à toi au milieu des tombeaux.

CINQUIÈME NUIT.

Le remède contre la crainte de la mort.

YORCK, ma muse ose s'élever jusqu'à toi.
Ne t'offense point de son audace : c'est la re-
connaissance qui la conduit à son bienfaiteur.
Quoique jeune et caressé de la fortune qui te
sourit, ton oreille ne sera point blessée de mes
chants sérieux.

Que la crainte de la mort est profondé-
ment imprimée dans le cœur de l'homme !
Ecoute mes vers : je chante son souverain
remède.

Heureux l'homme qui, dégoûté des plaisirs
factices d'un monde tumultueux, et de tous
ces vains objets qui s'interposent entre notre
âme et la vérité, s'enfonce par choix sous
l'ombre épaisse et silencieuse des cyprès, vi-
site les voûtes sépulcrales que le flambeau du
trépas éclaire, lit les épitaphes des morts,
pèse leur poussière, et se plaît au milieu des

tombeaux ! Ce sombre empire, où la mort est assise au milieu des ruines, offre à l'homme un asile paisible où son âme doit entrer souvent et promener ses pensées solitaires. Que l'air qu'on y respire est salutaire à la vérité, et mortel pour l'orgueil ! O mon âme, entrons-y sans effroi. Cherchons ici ces idées consolantes dont l'homme a tant besoin sur la terre. Pesons la vie et la mort; osons envisager la mort en face; et bravant ses terreurs par un mépris généreux, cueillons sur les tombeaux la palme des grandes âmes. Puisse ma sagesse s'enrichir de mes malheurs, et me payer mes larmes.

Suis-moi, Lorenzo; viens : lisons ensemble sur la pierre qui couvre ta chère Narcisse. Quel traité de morale sublime elle tient ouvert ! Que son langage muet est pathétique ! Quels orateurs peuvent toucher comme elle une âme sensible ? L'éloquence des paroles peut nous émouvoir : mais que ces images sont faibles et mortes auprès des impressions vives et profondes dont la vue de cette pierre nous pénètre ! Avec quelle force elle parle à nos yeux ! Que de leçons renfermées dans la date que j'y vois gravée ! Demande-lui si la beauté, si la jeu-

nesse, si tout ce qui est aimable est de longue durée! Homme, ose donc désormais compter sur la vie! A peine puis-je rencontrer un tombeau qui ne renferme un corps plus jeune que le mien, et qui ne me crie, viens : et dans le monde entier, que trouvé-je qui me rappelle et m'attache à la vie.

Mais quel objet nouveau frappe mes regards? La tombe de Narcisse vient de s'ouvrir devant moi. C'est l'auguste vérité que j'en vois sortir brillante et radieuse, comme du fond de son sanctuaire. Elle s'avance; je la sens qui s'empare de mon âme : l'illusion se dissipe, les nuages dont les passions obscurcissaient ma raison s'évanouissent, l'ombre a fui; à l'éclat de cette vive lumière mon horizon s'étend, de nouvelles facultés viennent enrichir mon être. Je vois les objets invisibles, je touche et je sens les objets éloignés. Je suis présent à l'avenir. Le monde et ses plaisirs imposteurs ne m'en imposent plus. (Ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier!) Les pièges que le vice me tendait sous les fleurs sont découverts : la vertu laisse tomber son voile, et je peux contempler tous ses charmes. Comme la vie s'écoule devant moi! Je vois les

hommes tomber comme les feuilles de l'automne; les objets de leurs désirs me paraissent aussi légers, aussi vils que la poussière qui s'élève sous leurs pas. Plus je considère la vie, plus elle me paraît vaine.

Ah! c'est maintenant que je sors de l'enchantement. Je conçois enfin les avis salutaires que la mort faisait retentir à mon oreille, et que j'ai si long-temps négligés. Loin d'en être ému, je vivais insensible et sans alarmes! Je me sens aujourd'hui atteint et frappé de tous les traits qu'elle a décochés sur mes amis. Plus la flèche lancée dans l'air tarde à retomber, plus la blessure qu'elle fait est large et profonde. Dieu! que sa pointe est pénétrante! Qui apaisera la douleur qui me parcourt et me dévore? Quelle main bienfaisante viendra retirer de mon âme cette pensée empoisonnée, et verser sur mes plaies un baume rafraîchissant? Ne pourrai-je donc, sans frémir, attacher, reposer sur la tombe un œil courageux et serein?

Et pourquoi frémir à la pensée de la mort? Ce passage n'est pas si terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des alarmes, nous nous tourmentons de nos chi-

mères : nous formons un fantôme ; nous lui donnons des traits menaçans ; et bientôt oubliant qu'il est notre ouvrage, notre peur l'anime, nous frissonnons à ses pieds , et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur.

L'image infidèle que nous formons d'après nos conjectures n'a presque aucune ressemblance avec l'original. Et quel peintre a pu saisir les véritables traits de la mort ? Ce tyran ne se repose jamais un instant. La crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes. L'imagination exagère. L'ignorance charge le portrait de ses ombres , et la raison s'en épouvante.

Où est-elle, là mort ? Toujours future ou passée ; dès qu'elle est présente , elle n'est déjà plus. Avant que l'espérance nous abandonne, le sentiment est mort. Pourquoi nous remplir de noirs présages ? Quand nous sommes frappés , nous recevons le coup, mais sans en sentir la douleur. La cloche funèbre, le drap mortuaire , la bêche, le tombeau, la fosse humide et profonde , les ténèbres et les vers, tous les fantômes qui s'élèvent sur le soir de la vie, et obsèdent le vieillard, sont la

terreur des vivans, et non pas celle des morts. Victime de sa folle imagination et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite, et par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. Ecartons d'une main courageuse ces simulacres trompeurs. La tombe est hermétiquement fermée ; il n'en transpire aucun secret chez les vivans.

Quand la mort serait aussi effroyable, aussi hideuse que nous la peignons, qu'a donc le vieillard à craindre d'elle ? Ne devrait-il pas, si les années le rendaient sage, courir au-devant d'elle, et lui demander un abri charitable dans ses obscures demeures ? La vie a-t-elle donc tant d'attrait ? En trouvons-nous toujours le désir dans nos cœurs ? Nos chants ne sont-ils que des chants de joie ? Ah ! si l'homme laissait sa pensée s'arrêter sur cette foule d'objets de dégoût dont nous sommes entourés, son cœur, quelque intrépide qu'il pût être, succomberait de douleur en voyant la vanité de la vie, les vices des hommes, les faiblesses de la vertu, les erreurs du sage même, les maux sans cesse renaissons, les biens imparfaits, toujours détruits dans le germe, et lais-

sant après eux la peine qui ne meurt jamais.

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures, et sous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'espérance humaine?

Sans parler de cette foule de maux inévitables dont l'homme est la proie, se passe-t-il un seul jour qui ne nous entende faire à la vie quelque reproche, qui ne révèle au sage quelque nouveau secret, quelque misère inconnue, et ne le dégoûte d'en voir davantage? Les heures perfides nous dupent. Tant qu'elles reposent dans le sein du temps, avant de nous appartenir, elles flattent nos désirs, elles ne nous promettent que des douceurs. Qu'il est insensé celui qui les croit! Elles nous trahissent l'une après l'autre : au lieu d'apporter un plaisir, chacune d'elles nous laisse une peine et s'enfuit avec l'année. Cependant l'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. Ainsi la vie

dissimule avec nous jusqu'au dernier de nos jours; ses maux sont un secret qu'elle n'avoue qu'à l'homme expirant.

Vivre toujours ici? Et pourquoi? Pour ne voir que ce qu'on a vu, n'entendre que des redites, passer et repasser avec ennui sur les mêmes traces, tourner avec fatigue dans un cercle éternel, revenir de la haine à l'amour, et de l'amour à la haine, désavouer aujourd'hui les désirs du jour d'hier, bâiller sur les mêmes plaisirs, souvent être forcés d'implorer le malheur pour nous délivrer de l'uniformité dont nous sommes excédés, et goûter du moins la triste consolation du changement? Combien de fois dans les transports même du plaisir, sommes-nous tentés de demander: n'y a-t-il rien de plus? Que le plaisir est pauvre et borné! La vie est si courte, et il meurt encore avant elle! A peine avons-nous parcouru la moitié du cercle de nos jours, que le fond des sentimens agréables est épuisé. Il ne reste plus de sensations neuves à essayer. Nous sommes réduits à vivre de répétitions dont l'ennuyeuse uniformité nous lasse. Nous ne trouvons dans le présent que le goût insipide du passé: les sens rassasiés sont prêts

à le rejeter. Hélas! nos premières années, comme des ancêtres prodiges, deshéritent en quelque sorte les dernières; elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs.

Le malheur de vieillir vient encore aggraver et combler tous les autres: on se tourmente alors pour exprimer des jours une substance qui n'y est plus. Le goût est usé, les sens sont morts; les ressorts de la machine décrépite se relâchent, les canaux s'obstruent, les roues s'embarrassent, s'arrêtent l'une après l'autre. Les alimens deviennent un fardeau qui tue au lieu de réparer; le plus sobre éprouve les effets de l'intempérance: la joie même devient dangereuse; si le vieillard prend encore sa coupe dans ses débiles mains, il tremble qu'à chaque instant la mort ne vienne l'arracher. La vie n'est plus qu'un champ épuisé et nu qui ne produit plus. Pour charmer des jours ingrats, on est réduit à recueillir sur le passé quelques réflexions, quelques commentaires agréables sur les rôles qu'on a joués dans le monde, et sur les vains projets qu'on a formés. Ainsi les plaisirs se détachent de l'homme, s'envolent l'un après l'autre, et laissent le malheureux affamé dans une solitude aride

et dépouillée, au milieu d'une nuit totale, plus sombre que celle qui enveloppe maintenant l'hémisphère. Heureux celui qui peut alors se promettre l'approbation du juge suprême, au moment où l'âme, forcée d'abandonner sa dépouille, va rendre à la fortune tous ses faux ornemens, et laisse tomber son masque de chair en quittant le théâtre de la vie !

Ce temps est venu pour moi : le monde que j'habitais n'est plus : un nouveau lui succède, où règnent de nouveaux usages. Une troupe légère d'acteurs étrangers arrive sur la scène pour m'en chasser ou pour s'y divertir de moi. Comme ils s'étonnent de me voir ! Je les regarde avec la même surprise. Mon voisin m'est inconnu. Hélas ! ce n'est pas là ce qui m'afflige le plus : il est un chagrin plus cruel que je ne dois qu'à la vieillesse et au malheur d'être trop long-temps privé de la mort. La cour où je recevais autrefois un accueil si gracieux ne me reconnaît plus !

Mais quoi ? ce malheur m'est-il particulier ? Je suis oublié aujourd'hui ? Eh ! l'on s'est si long-temps souvenu de moi. Un objet qui s'offre de trop près à la vue l'importune et l'offusque,

et son ardeur à se montrer l'empêche d'être aperçu. Lorsque je vais confier mes peines à l'oreille des courtisans, ils m'écoutent avidement, ils savourent avec un plaisir secret ce nectar si délicieux pour les grands, et me serrant la main, ils me prient en grâce de revenir demain. Refus, peux-tu te masquer sous une forme plus séduisante?

Yorck, ne crois point que je m'écarte de mon sujet? C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie. Plus on a d'indifférence pour elle, et mieux on en jouit : il faut la traiter comme ces coquettes capricieuses qui accordent de préférence leurs faveurs à l'amant adroit qui affecte le plus de les dédaigner.

Depuis deux fois le temps que les Grecs employèrent à réduire la superbe Troie, je m'obstinais à assiéger sans succès les faveurs de la cour. Hélas! que l'ambition est un mauvais moyen de s'enrichir! Elle n'a fait qu'appauvrir encore le peu que je possépais, en empoisonnant sa jouissance. Pourquoi désirer? C'est de toutes les occupations la plus cruelle. Donnez-moi l'homme le plus robuste et dans la santé la plus florissante : l'ambition en fera

bientôt une ombre pâle et décharnée, semblable à moi. Eussiez-vous tous les trésors du nouveau monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. Air pur, repas frugal, dons précieux de la vie champêtre, c'est vous qui m'avez enfin guéri de cette maladie contagieuse des cours.

Bénie soit à jamais la main divine qui m'a conduit sous l'abri de cette humble chaumière, où j'ai retrouvé le doux repos de mon âme. Le monde est un vaisseau pompeux flottant sur des mers dangereuses : on le regarde avec plaisir ; mais on ne l'aborde qu'avec péril. Ici en sûreté, jeté à terre sur une simple planche, j'entends le tumulte confus de la foule, comme le mugissement des mers éloignées, ou le bruit sourd de la tempête mourante ; et méditant dans un calme profond mon sujet sérieux, j'apprends à combattre les terreurs de la mort. Ici, comme un berger, qui du fond de sa cabane, appuyé sur sa houlette, et faisant résonner son chalumeau, promène ses regards sur la vaste étendue des campagnes, je suis de l'œil la chasse féroce de l'ardente ambition : je vois une meute nombreuse d'hommes bruyans, brisant les barrières des lois, franchissant les

bornes de la justice, loups pour la rapine, renards pour la ruse, tantôt poursuivant, tantôt poursuivis, et tour-à-tour la proie l'un de l'autre, jusqu'à ce que le trépas, cet infatigable chasseur, vienne les engloutir tous dans leur dernier terrier.

Pourquoi tant de fatigues pour des triomphes si courts? La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par « *ci-gît.* » Des peines à souffrir, des biens qu'il faut laisser, tel est l'inventaire exact de la vie, et la poussière en poussière est le terme de toutes les grandeurs de la terre. Si mes chants passent à la postérité, elle apprendra qu'il exulta un homme nourri parmi les courtisans, quoique né dans l'Angleterre, qui fit réflexion que la fortune pourrait bien arriver trop tard d'un jour, qui ne s'est point amusé sur son lit de mort à arranger des projets de fortune et de vie, et qui a pensé que la nécessité de mourir valait bien la peine de l'en distraire.

La jeunesse sans expérience, attirée par une lueur trompeuse, se précipite sur une foule de maux. Les années instruisent l'homme; il se détrompe en vieillissant: mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent.

J'entends la vieillesse insatiable crier sans cesse : « Encore des jours, encore des richesses, encore des plaisirs. » Il n'est plus de plaisirs, quand le sentiment est éteint. Il ne suffit pas de posséder l'objet : pour en jouir, il faut des sens. Vainement nous nous fatiguons à tendre de nouveau, à rajuster l'arc usé dont la nature relâche et brise successivement toutes les cordes. Quel excès de folie ! comme on voit les ombres s'allonger à mesure que le soleil s'abaisse, nos désirs croissent et s'étendent sans fin sur le soir de la vie.

Quelle fureur vous possède, vous qui voulez mourir riches ? O mes contemporains, restes de vous-mêmes, chétives ruines humaines, chancelantes sur le bord du tombeau, nous verra-t-on comme ces arbres décrépits, pousser encore plus profondément nos viles racines sur ce sol malheureux, et l'embrasser plus étroitement, à mesure que nous vieillissons ? Nos mains flétries et ridées seront-elles toujours étendues dans le vide de l'air, tremblantes à la fois de vieillesse et d'ardeur pour saisir des fantômes qui les fuient ? L'homme a besoin de si peu, et pour si peu de temps ! Tout à l'heure il va rendre à la nature avare sa propre

poussière , qu'elle ne lui a prêtée que pour une heure.

C'est bien assez , triste vieillard , d'avoir vécu au milieu des orages : va du moins mourir sous l'abri du port. Tu devrais fuir les témoins et la foule , cacher dans l'ombre de la retraite la décadence de ta raison , l'affaiblissement de ta volonté et les ruines de ton être. Tu devrais te prédire à toi-même ton avenir et t'essayer à la mort. Que ne vas-tu rêver en silence et promener tes pas solitaires au bord du sombre rivage d'où tu dois bientôt t'embarquer sur une mer inconnue ? Enrichis ton âme : amasse sur son bord une ample provision de vertus , et attends en paix le vent qui doit d'un souffle te lancer dans des mondes éloignés. Qu'ils paraîtront nouveaux à l'homme qui ne se sera pas accoutumé à les reconnaître de loin par la pensée !

Quand les hochets de la vie s'échappent de nos mains défaillantes , il ne faut plus rien espérer des sens ; il est temps de creuser dans son âme , d'y puiser des plaisirs plus nobles , et d'exercer ses facultés sur des objets immortels. Ce n'est plus dans le présent , c'est au-delà du tombeau qu'il faut chercher le bonheur. Sur

la terre, il ne reste d'autre bien à prétendre que l'estime et la paix. La première s'accorde à la réputation d'être sage; la sagesse seule peut donner la seconde. Si nous souffrons que la folie nous enlève l'une et l'autre, que nous restera-t-il pour consoler nos derniers jours? La vertu seule peut les rendre joyeux et serreins; avec elle le vieillard s'avance gaîment vers le tombeau. Il ne craint point, il souhaite plutôt de mourir. La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masque effrayant, c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive.

Aide-moi, Narcisse, aide-moi à faire ma paix avec le trépas; à détacher mon cœur de ces biens qui ne me suivront point. Avant que la cloche funèbre m'envoie enrichir la terre de ma poussière, que la mort trouve tous les liens qui m'attachaient au monde brisés par mes mains, et que son glaive n'ait plus que le fil de mes jours à couper. Si ma raison, trop prompte à s'assoupir, s'endort dans la nuit au bord du précipice, que ton ombre se présente à moi, qu'elle me réveille par le sentiment de la douleur, et force mes yeux à rester ouverts pour observer la mort qui s'avance. Il n'est

plus besoin de sécousses violentes ni d'accidents étrangers pour me détruire. La nature a déjà signé l'ordre de mon départ : la mort l'a dans ses mains ; elle n'attend peut-être qu'un moment de plus pour me le signifier.

Lorsque je me retourne pour regarder le long des années écoulées derrière moi et que je n'y trouve plus tant d'hommes qui, plus jeunes, plus robustes et moins imprudens, pouvaient se promettre de fournir une longue carrière, j'ai peine à croire que je leur survis. Mais que dis-je ? Est-ce que je vis ? Ah ! je ne fais plus qu'achever de mourir. Savant Méad, je ne reconnais point ma vie dans cette existence délabrée que tu fais subsister. Si je respire encore, c'est le chef-d'œuvre de ton art : mais j'ai depuis long-temps enterré ma vie avec la force des nerfs et l'énergie de la pensée. Mon être se dissout et s'écoule sous le poids de la vieillesse et de la maladie ; je ne fais plus qu'épuiser la lie de mes jours. Tous mes sens ont fermé les portes de mon âme ; ma raison en s'éteignant me dit de hâter mon cercueil, et me dénonce à la poussière.

Craindrai-je de subir une dernière fois le sort que j'ai subi dans tous les instans que j'ai

vécu? La mort est-elle donc pour moi un phénomène étrange et nouveau? En naissant nous commençons à mourir: quand l'homme grandit, sa vie décroît. C'est un flambeau qui se consume en s'allumant. Puisque la mort a dévoré ma jeunesse et usé mes forces, je lui abandonne le reste sans regret, et je ne m'effraye plus de son cri sinistre.

C'est ta voix que j'entends, arbitre souverain de la vie et du trépas. Soleil immortel de la nature, toi, qui, du sein des ténèbres où j'étais plongé, plus vil que l'insecte et que la poussière que je foule, me fis éclore par un de tes rayons féconds, pour marcher triomphant dans la lumière, et m'enivrer de l'éclat du jour, tu ne m'as donné l'existence que pour me rendre heureux. Tu m'appelles à une terre inconnue: je t'obéis avec joie: je me livre à toi; je sais en qui je me confie. C'est en toi que je veux vivre. C'est là l'unique réalité: la terre n'a que des fantômes, et la vie et la mort sont également vaines.

La vie est trop flattée, la mort trop calomniée: le sage qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble, et leur rend justice.

Emprisonnée dans le corps, l'âme vit ici dans un tombeau. Esclave tourmentée dans les ténèbres, à peine peut-elle saisir quelques lueurs de vérité au travers des organes épais des sens. La mort n'ensevelit que le corps, elle élargit l'âme de sa prison, dissipe devant elle tous les nuages, lui rend le jour et des ailes pour voler à l'immortalité. La mort n'a que des maux imaginaires que la nature ne sentira point : la vie a des maux réels que la sagesse ne peut éviter.

Quoi, diras-tu, l'espèce humaine n'a-t-elle donc rien à reprocher à la mort ? De quel amas de débris sa route est semée ! Rien n'est sacré pour elle : fortune, puissance, tout se renverse sur son passage. Elle n'épargne ni les talens ni les arts ; ces génies qui méritaient d'être immortels, ces flambeaux qui éclairaient le monde, sa main cruelle les éteint, et re-plonge la race humaine dans les ténèbres de l'ignorance.

J'avoue que la mort humilie les sages, les conquérans et les rois : mais ces titres sont vains : attachés à l'argile de notre corps, ils doivent périr avec lui ; mais cette âme, cette âme immortelle, l'image de la divinité, n'est-ce

pas la vie qui la retient dans l'avilissement, jusqu'à ce que la sombre avenue de la tombe l'introduise dans les berceaux enchantés du séjour de la lumière?

O mort, tu l'emportes! Sois donc la bien-venue. Je te rends grâce de ton arrivée prochaine. La vieillesse et la maladie, tes terribles ayant-coureurs, m'avertissent que tu n'es pas loin. Je les sens dénouer tous les liens qui m'attachent à la vie. Encore quelques jours, et leur ouvrage sera consommé. Déjà la cloche s'ébranle et va bientôt appeler à mes funérailles le peu d'amis qui me restent. La faible nature y versera peut-être quelques larmes: mais la raison plus sage félicite le mort, et le voit couronné d'un laurier triomphant.

Avec quelle joie j'abandonnerai alors aux vents cette poussière que je traîne, jusqu'au jour où, la rappelant à moi du sein des éléments et des abîmes de la nature, je la repren-drai brillante et me verrai revivre tout entier! J'aurai vaincu tous les maux. Mes chagrins et mes regrets seront terminés. O mort, sans toi, ils seraient immortels! sans toi nos vertus seraient vaines et nos malheurs seraient perdus. Tu vas m'en payer le salaire. J'ai poussé des

cri en naissant pour obtenir cette vie misérable : quand pousserai-je mes derniers soupirs, pour en obtenir une seconde qui me dédommage de la première ? Non, la vie n'est point en-deçà, elle ne commence qu'au-delà du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver. Frappé de sa main, l'homme tombe et se relève. Ses fers sont brisés : il est libre, il est roi ; il s'empare des cieux.

SIXIÈME NUIT.

L'oubli de la mort.

CHÈRE Narcisse, tu étais fraîche et pure comme la rosée du matin ; tu n'as brillé comme elle que l'espace d'une aurore : comme elle tu es montée de la terre dans les cieux aux premières heures du jour. O ma fille ! ton père en cheveux blancs est devenu ton disciple. Que ta jeunesse et ta mort prématurée m'instruisent. Les années ont blanchi ma tête, et je la porte encore élevée et fière ! Occupé de la mort des autres, je ne vois pas mon tombeau qui se creuse sous mes pas.

Que de faiblesses honteuses les enfans remarquent dans leurs pères ! Qu'un vieillard avec des préjugés et des vices de soixante ans est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse ! La seconde enfance qui termine la vie est moins sage encore que celle qui la commence. Devenus impuissans pour le vice, nous prêchons la vertu. Forcés de renoncer à

plaire, nous voulons instruire : nous débitons notre morale d'un front austère; mais tandis que nous réprimandons les erreurs du jeune homme, il nous voit des défauts bien plus choquans que les siens, et qui ajoutent à la difformité de la vieillesse.

Ne pourra-t-on me dire par quel enchantement le fantôme d'un siècle vient encore se placer entre le vieillard et la mort assise à sa porte? Elle frappe, il l'entend, il se trouble. Mais bientôt il se rassure et se rendort au milieu du bruit. Placés sur la terre comme sur un champ de bataille, des milliers de mourans tombent sous nos yeux sur des milliers de morts; à chaque instant nous évitons les traits lancés autour de nous: souvent nous en sommes atteints et blessés nous-mêmes; mais tout couverts de plaies et de sang, nous nous croyons encore immortels. L'espérance refleurit chaque jour sur des troncs desséchés. Nés avec le siècle qui a mesuré notre vie, nous nous promettons de durer après lui et d'en voir renaître un autre. Ainsi qu'une montre dérangée dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble. L'homme se croit à six

heures, tandis que la nature marque minuit.

En vain les vieillards de notre âge nous montrent un front sillonné par les ans; en vain ce miroir fidèle nous avertit des ravages que le temps a faits sur nous-mêmes: nous le regardons sans y voir notre image. Nous observons de sang-froid les progrès que la mort fait chez notre voisin. En la voyant déjà maîtresse de la moitié de son corps, et préparant un dernier assaut pour emporter le reste: « ce vieillard ne peut pas vivre, disons-nous, sa mort est prochaine: » chargés d'autant d'années et d'infirmités que lui, nous doutons toujours de la nôtre; plus elle avance sur nous, moins nous l'apercevons; on dirait que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années l'homme prescrit contre le tombeau.

Cependant, lorsqu'assis près d'un lit funèbre, le cœur dans les angoisses, penchés sur un ami mourant, nous essuyons ses froides sueurs ou soutenons sa tête qui succombe; lorsque, voyant le flambeau de sa vie ne plus jeter que des lueurs faibles et interrompues, nous comptons avec effroi les momens qui lui restent, et que nous croyons

dans le son de chacune des heures entendre le cri de la mort; alors le charme cesse, la douleur élève un nuage épais, nous perdons de vue la riante perspective qui nous séduisait, nos passions sont glacées, le vol superbe de nos désirs se rabaisse vers la terre: nous pleurons sur notre ami; nous tremblons pour nous. Nous songeons que bientôt, acteurs nous-mêmes, nous donnerons le triste spectacle qui nous est offert. Enfin rencontrant ses yeux éteints qui cherchent encore les nôtres, nous recueillons ses derniers regards; nos cœurs pénétrés par la douleur, amollis par la tendresse, reçoivent comme une cire l'empreinte de l'image terrible de la mort, et nos yeux se tournent malgré nous vers notre dernier asile. Mais si nous laissons nos pensées suivre un moment son cercueil, que nous sommes prompts à les rappeler! Ces traits gravés par la douleur s'effacent aussi vite que les caractères tracés sur le sable mouvant des rivages. Les joues encore mouillées de larmes, déjà le sourire est revenu sur nos lèvres et la folie dans nos cœurs. Nous devenons bientôt pour l'ami le plus tendre, aussi froids que le marbre qui le couvre; et détruisant dans

notre mémoire tous les vestiges de sa mort, nous restons insensibles comme les troupeaux qui paissent sur sa tombe et dispersent sa cendre.

Vieillards infirmes, qui partagez ma folie et ma décrépitude, et dont l'âme est sourde à la voix qui s'élève du fond des tombeaux, si le tonnerre de la mort sans cesse éclatant sur la tête de vos amis ne peut ébranler votre oreille insensible, regardez-vous : tombeaux ambulans, lisez sur vous, « tu vas mourir. » Et toi, Lorenzo, ne te repose pas sur ta jeunesse. La mort frappe au hasard. Reste donc ferme à ton poste, l'œil tendu, l'oreille attentive. Veille dans ta force, sois sous les armes, ne t'appuie pas sur ta lance, de peur que le sommeil ne se glisse sur tes yeux, et que cet ennemi terrible ne te surprenne assoupi.

Combien dorment maintenant sous la terre, qui jouaient l'année dernière un rôle brillant sur sa surface, et dont le nom tient encore le monde attentif au bruit de leur renommée ! D'où peut venir ta sécurité ? La mort a-t-elle proclamé une trêve avec le genre humain ? A-t-elle, rassasiée de victimes, suspendu son glaive ? Elle ne cesse de l'agiter dans sa main.

Ni les feuilles, ni les hommes, ne tiendront pas mieux cette année que l'année précédente aux arbres et à la vie.

Et comment pouvons-nous oublier que nous sommes mortels? Est-il besoin d'aller le lire sur les mausolées et les tombeaux? Les objets les plus rians de la vie nous parlent de la mort. Nous ne pouvons faire un pas sans rencontrer son image présentée sous mille formes diverses. Les arts la suspendent autour de nous dans nos demeures. Partout nos murs sont tapissés de morts, dont le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur animent encore la toile et le marbre.

L'homme ennobli par ses aïeux, parcourt d'un œil satisfait la longue file de leurs images; il les range autour de ses lambris comme des flatteurs qui nourrissent son orgueil. Séduit par l'éclat des couleurs, il croit que ses palais sont embellis, sont égayés de leurs portraits; l'aveugle ne voit pas que sa demeure est attristée de cette lugubre parure, et qu'il vit au milieu d'un peuple de morts.

Nos théâtres et nos divertissemens mêmes nous retracent l'idée de la mort. La fière Melpomène, troublant le silence des tombeaux,

évoque du sein de la poussière le héros qui y repose, et le force de venir sur la scène divertir les vivans. Spectateurs tranquilles, nous y sommes assis, comme des immortels. Nous nous croyons généreux en donnant des larmes à ses tragiques aventures, et déplorant sa destinée, nous oublions la nôtre.

Ce monde lui-même, qu'est-il? Un vaste tombeau. La terre est ingrate et stérile. C'est la destruction qui la féconde. Toutes les jouissances de nos sens sont prises et entretenues sur la substance des morts. L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. Où est la poussière que la vie n'ait pas animée? La bêche et la charrue labourent les débris de nos ancêtres : nous les recueillons dans nos moissons : ils forment le pain qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre sont formées des cendres de ses habitans. Notre globe roule une surface composée d'êtres qui ont vécu. Nous folâtrons avec insensibilité sur les ruines de l'espèce humaine, et le danseur foule d'un pied léger des cités ensevelies. Tandis que l'âme dégagée de ses liens s'envole sur ses ailes de feu, le soleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps : la terre

reprend ce qu'elle avait prêté : les vents dispersent le reste dans les airs ; chaque élément se partage nos dépouilles. Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme !

Et ce n'est pas l'homme seul qui est mortel : ses ouvrages le sont aussi. Il meurt une seconde fois dans le buste qui rendait à son image un fantôme de vie. Sa tombe s'efface. Les empires périssent. Où est l'empire romain ? Où est celui des Grecs ? Ils ne sont plus qu'un son, et la moitié de notre science n'est que leur triste épitaphe. O mort, la pensée puissante vient d'ouvrir devant moi les portes de ton sombre empire que nul astre n'éclaire ! Mes regards descendant dans ses vastes profondeurs : quelle foule de sceptres je découvre ! Que de ruines amoncelées ! Que de rois flattés je vois ensevelis sous les décombres de leurs monumens crus immortels ! Que d'arts sublimes dont les lauriers sont flétris, dont la gloire est éteinte ! Quelle longue suite de siècles fameux s'écoule devant moi ! Leurs vaines images se succèdent et roulent informes et pressées comme des flots. Je vois

les générations qu'ils entraînent s'agiter et se mouvoir dans leur sein. Je vois passer les ombres mélancoliques des morts célèbres : ils ont l'air de s'entretenir tristement de la vanité de leur gloire. Tous jettent en passant un regard de pitié sur les sages et les grands de la terre.

Dieu ! quelle ombre extraordinaire s'avance lentement en s'élevant au-dessus des autres ! Comme elle grandit et développe, en s'étendant sans fin, sa forme étrange et ses dimensions énormes ! Sa vaste étendue emplit l'espace. Mon imagination accablée succombe, et mon sang, glacé de terreur, s'arrête... C'est un monde décédé dont je vois le fantôme immense. Un cercle de roseaux fangeux le couronne : tristement penché sur son urne, il déplore ses royaumes désolés, et ses générations submergées dans les eaux. Il annonce en gémissant, au monde qui lui a succédé, sa dissolution prochaine par le feu : mais, comme Cassandre, il prophétise en vain.

L'eau et le feu sont les élémens que l'Éternel charge de sa vengeance. Il les tient renfermés dans des antres séparés, où ils frémissent et se menacent l'un l'autre. Quand la

guerre, la famine et la peste n'ont pu corriger un monde coupable, Dieu les déchaîne sur lui tour à tour. Du pied de son trône ils se précipitent comme la tempête, et courent détruire.

La terrible vérité m'appelle : j'entends sa voix puissante, je sens sa force qui m'entraîne : mon sujet m'inspire, et sa grandeur me tient lieu de génie.

A minuit, à l'heure sombre où le genre humain plongé dans un sommeil profond, se repaît de songes agréables et goûte des plaisirs imaginaires, sortira du sein des ténèbres cette scène étonnante, aussi subitement que l'étincelle jaillit du sein de l'acier frappé, aussi rapidement que le salpêtre s'embrase. Au signal de l'Eternel, tous les formidables enfans du feu s'élancent de leurs retraites. Les magasins des orages s'ouvrent et versent à flots pressés les foudres et les éclairs : les comètes embrasent les airs. Des torrens enflammés descendant. La cime des montagnes s'allume. La terre n'est plus qu'un vaste volcan. Les masses de ces rochers aussi anciens que le globe s'écoulent en fleuves de feu. Les astres tombent des cieux : l'embrasement

redouble de toutes parts. L'ange de la destruction se promène sur l'univers, et l'efface sous les roues de son char enflammé. L'homme effrayé s'éveille, il trouve un jour éternel commencé, l'étonnement répandu sur la face de l'univers, la terreur et la gloire à leur comble et contrastés dans le tableau. L'abîme, tonnant sous ses voûtes profondes, crève et s'ouvre : il soulève ses flots de soufre et de bitume et vomit une mer enflammée, il s'apprête à dévorer; ses mugissements demandent sa proie; tandis que, vers les bornes reculées de l'éther, le cristal brillant d'un ciel pur et nouveau s'étend et se déploie sous les pas de l'Éternel. C'est lui qui apparaît dans sa grandeur au-dessus du monde en flammes. Un ange aux ailes d'or le précède, et balaie devant lui, comme des nuages, la poussière des soleils qui achèvent de se dissoudre. La nature expirante se débat encore dans les transes de la mort. N'entends-tu pas ses derniers gémissements? Où sommes-nous, Lorenzo? La terre qui nous soutenait, abîmée sur elle-même, s'est fondue dans ce déluge brûlant. Où fuir? Où se sauver de Dieu?

C'est pour ce grand jour que tous les autres

jours ont passé, que la terre est sortie du chaos, et l'homme de la terre. Comme nos désirs à cette idée lâchent prise à leurs objets frivoles, et laissent tomber le monde, pour saisir les cieux! Non, je ne peux plus avoir d'autre pensée. Je suis déjà présent à cet avenir. Je sens l'univers chanceler autour de moi. Ses secousses ébranlent mon âme. Je vois des légions d'esprits descendre et laisser dans les cieux une vaste solitude. Je vois le juge suprême assis sur un trône de feu, le volume de l'éternité ouvert, et tous les cœurs nus. Un trait de lumière les pénètre et y rend la pensée visible.

Mais quel est cet ange hideux et défiguré que je vois sortir de ses antres profonds, et traînant sa chaîne en blasphémant? Il lève sa tête difforme; son front sillonné par la foudre est encore noirci de ses feux. Je reconnais l'ennemi de Dieu et de l'homme. Il vient subir son arrêt. Il l'écoute en roulant l'orbe étincelant de ses yeux farouches, comme un météore enflammé dans le fond d'une nue orageuse. Il maudit le Dieu qu'il redoute. Il croit tomber pour la première fois, et que l'enfer commence.

Le temps privé du flambeau qui précédait

son char et l'éclairait dans sa course, s'avance à la lueur mourante de l'incendie des mondes. Il appelle ses nombreux enfans. Le sein de la terre s'agit à sa voix, et rend à la vie toutes les générations. Elles se lèvent brusquement et quittent leur couche dans l'effroi. Il les rassemble pâles et consternées, il les conduit pressées dans un même troupeau, et les remet à l'éternité.

L'éternité règne seule. Elle n'était qu'un rêve pour les mortels ; maintenant tout est rêve, excepté elle. Ses étendards flottent dans le vide comme des comètes éclatantes. Ses clairons enflés par un souffle immortel rendent des sons plus formidables que l'océan grondant sous les coups de la tempête ; les hommes se rassemblent par milliers dans la région où va s'opérer le grand dénouement de toutes les scènes qui ont passé. Quel espace immense ! Quelle foule l'a rempli ! Ici les spectateurs de tous les siècles assistent à la fin de ce drame mystérieux. Tous sont dans le silence et dans l'attente. L'heure de la clémence est passée ; tout est extrême, tout va devenir irrévocable... L'éternel se lève : il prononce l'arrêt, venge sa gloire et la vertu.

Aussitôt l'éternité au regard décidé, au visage inexorable, sépare d'un coup d'œil la multitude des hommes en deux portions, montre à chacune sa demeure éternelle et leur en ouvre l'entrée. Son bras invincible pousse les coupables dans l'abîme, tourne une clef énorme, et en referme à grand bruit les portes sur les malheureux. Tombés des cieux, ils vont roulant, précipités de profondeurs en profondeurs. Les sombres voûtes répondent à leurs gémissemens.

Quels cris bien différens se font entendre dans les cieux! Une foule d'anges sortis du tombeau les ont repeuplés. Toutes leurs voix partent ensemble et vont frapper la voûte sonore de l'éther. Le moment de la création ne fut point célébré par des chants si mélodieux. Dieu se montre sans voile et sans nuage. Les esprits frappés d'une soudaine illumination applaudissent tous au créateur qui vient de terminer sa tâche. Le monde moral brille, éclairé dans toutes ses parties. La gloire en couronne le plan. La cour céleste a commencé ses concerts éternels. Que ferai-je alors? Entonne-rai-je avec les heureux immortels l'hymne du bonheur?

SEPTIÈME NUIT.

Le caractère de la mort.

QUE la mort est bizarre et cruelle! Si du moins elle n'emportait que les malheureux et les vieillards! Si elle s'assujettissait à suivre le cours de la nature, au lieu de la devancer; si elle attendait que nos corps consumés par les ans, tombassent d'eux-mêmes en poussière, pour la balayer dans le tombeau! Mais souvent l'impitoyable nous y traîne pleins de force et de santé. Quand la vie est un mal, elle nous la laisse; est-elle un bien? elle nous l'arrache. Elle se plaît à laisser survivre l'indigent au riche, et le mortel misérable au mortel fortuné. Quel d'hommes robustes sont cousus dans le drap mortuaire par les faibles mains des valétudinaires, dont la vie n'est qu'une mort lente et continue! Combien de fois vous apercevez un père décrépit pleurant courbé sur la tombe de ses jeunes enfans! O Narcisse, c'est moi qui ai creusé la tienne, et qui t'y ai

placée au printemps de ta vie ! Mais pourquoi compter tes années ? Tu as vécu long-temps en peu de jours, puisque tu étais vertueuse. Ce n'est pas l'astre des saisons, c'est la vertu qui mesure la durée de notre véritable existence. Sans vertu, on meurt jeune après un siècle de vie : effaçons de la date des tombeaux les années qui ont été stériles pour elle : l'homme ne les a point vécues.

Quand la vertu s'éteint dans son cœur, l'éclat de l'or augmente à ses yeux. Il s'en remplit sans jamais s'en rassasier : mais que la fortune est mal connue des mortels aveugles ! Cette déesse au sourire gai, au cœur perfide, se plaît à tourmenter, à tromper ses amans insensés. Quel tableau bizarre ils me présentent dans leurs longues fatigues ; quel triste spectacle ils m'offrent dans leurs vaines jouissances !

La fortune agitant dans les airs ses ailes dorées fait briller ses trésors, en étale les dons, appelle le hasard et le charge de les distribuer. Une foule de mortels ouvre ses mains, lui tend les bras, et s'apprête à recevoir, à s'arracher ses bienfaits. Voyez, tandis qu'elle les répand, avec quelle furie ils se jettent les uns sur les au-

tres. Voyez comme l'amant oublie son amante, comme les amis écrasent les amis et les enfans leurs pères. Que de sagacité pour découvrir, que d'audace pour saisir leur proie ! Pour peu que l'occasion les favorise, rien ne les arrête. Ils franchissent sans scrupule les barrières sacrées de la justice et de la probité. Ils suivent le gain à la trace, ils se fatiguent à la poursuite des places et des dignités, jusqu'à ce qu'épuisés de lassitude, ils succombent.

Leur ardeur est égale : mais leurs destinées sont différentes. L'un trop impétueux dans ses désirs, manque le but par trop d'empressement à le saisir. L'autre y touche et tombe, et sa proie lui échappe. Ceux-ci s'applaudissaient de leur succès ; mais au milieu de leur enchantement un revers imprévu, comme un tourbillon soudain, enlève leurs richesses et les transporte dans des mains étonnées de les recevoir. Malheur à ceux dont le cœur y était si fortement attaché, qu'il n'ait pu s'en séparer sans se déchirer. L'avare plus malheureux déperit auprès de son trésor inutile, et gémit encore pour avoir du pain. Où courez-vous, rivaux aigris ? Vivez en paix et jouissez des biens que vous avez conquis... Ils n'écoutent

rien. Leur ressentiment les aveugle. La haine les entraîne dans l'antre bruyant des procès. Le noir corbeau de la chicane bat des ailes à la vue de sa proie, et croasse de joie en les dépouillant; arrivés d'un palais, ils retournent en mendiant dans une chaumière. Il en est que la fortune écrase sous le poids de ses dons. Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur! Mais la mort vient anéantir toutes ces différences, et les réduire tous à une égale pauvreté. Elle rassemble les noms des mortels dans son urne impartiale; elle y confond tous les âges, tous les degrés de fortune et de mérite. Sa main les agite avec indifférence, et les tire au hasard; ou si elle fait un choix, malheur aux mortels heureux! Tel qui se croit le plus loin de son bras invisible, est le premier frappé.

Sans doute l'Eternel a dit à la mort: « frappe « les coups les plus inattendus, et les plus « propres à alarmer les vivans. » Qu'elle est fidèle à s'acquitter de ces ordres terribles! Comme elle trompé notre attente et se joue de notre sécurité! Tous les jours elle dément nos conjectures et confond notre vaine prévoyance. Combien d'hommes nous étonnent par le genre

de leur trépas ! Notre surprise surpassé encore notre douleur.

La prospérité jette un éclat sinistre. Un grand bonheur menace d'un grand revers. La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort. Elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine; quand elle les a engrangées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. Combien de fois je l'ai vue chercher un inconnu sous le chaume de l'obscur pauvreté, le transporter d'un vol dans le sein de l'opulence, rassembler sous sa main les biens et les honneurs, en faire son être de choix, l'établir en vue sur la hauteur; et dans le moment où il est l'objet brillant des regards jaloux du public, tandis que son cœur sous le charme s'enivre du sentiment de sa nouvelle existence, le précipiter tout-à-coup du faîte de la félicité sous le glaive de la mort ! Le matin il était l'objet de notre envie : le soir il fut celui de notre compassion et de nos larmes !

Un chêne superbe balançait au haut des airs sa cime touffue; il répandait sur la plaine dans un vaste contour la fraîcheur et l'ombrage; les troupeaux brûlés des feux du jour se rassemblent et s'arrêtent sous son abri impéné-

trable; long-temps il a bravé les vents et les orages; mais la cognée remarque sa hauteur et s'attache à ses racines. Frappé de ses coups redoublés, il succombe en gémissant; il tombe comme un tonnerre sur la plaine retentissante, et la couvre de l'immense étendue de ses rameaux. La forêt voisine est ébranlée du bruit de sa chute. Les échos lointains des vallons et des torrens y répondent. Ainsi, pour consterner la foule vulgaire, la faux de la mort immole de grandes victimes et renverse les têtes illustres. Le bonheur attire son glaive.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. Comme les yeux de ma fille brillaient de jeunesse et de santé! Elle était trop belle pour vivre! J'étais trop heureux... Je ne l'ai pas été long-temps. Je ne pouvais me persuader que tant de beauté dût sitôt périr. Je ne pouvais me résoudre à m'avouer à moi-même que cette bouche qui me souriait si tendrement allait se fermer pour jamais, et que celle que je voyais vivre était déjà morte. C'est ainsi que la mort se couvre des apparences de la plus belle vie. Elle s'offre à nos yeux trompés sous le coloris de la santé la plus brillante. Le cœur imprudent d'un amant se laisse éblouir par les at-

traits de son amante. En voyant ce teint de roses, ces lèvres vermeilles et fraîches qui appellent les baisers, ce sourire des grâces, il oublie qu'il aime une mortelle ! Le malheureux est loin de songer aux larines qu'à l'heure même il va verser dans son désespoir !

L'heureux Lysandre allait s'unir à la tendre Aspasie. Comblés des faveurs de la fortune, enrichis des dons de la beauté, ils étaient jeunes, ils étaient amans ! Tous ceux qui les connaissaient étaient jaloux de leur bonheur et ne les en aimait pas moins. Que manque-t-il à leur félicité, que d'en jouir long-temps ensemble ? L'heure nuptiale est arrêtée ; Aspasie attend son époux et le bonheur dans un palais superbe élevé près du rivage. Elle voit sans effroi les flots menaçans se briser au pied de ses murs. Hélas ! elle ne se doutait pas que son bonheur allait s'écouler comme eux, et disparaître plus vite que le rayon qui se joue sur les ondes ! L'aurore se lève brillante et promet un beau jour à ces deux amans... Ce beau jour les vit mourir.

Lysandre prend congé de la tendre Aspasie, et lui jure de revenir le soir dans ses bras. Vains sermens ! Il est sur les eaux... L'orage

s'élève... Il est au fond de l'abîme. La fatale nouvelle arrive. Le triste silence du messager a tout annoncé. Aspasie lit dans ses yeux la mort de son amant et sent la sienne. Son cœur crève ; la douleur l'a brisé ; les sanglots la suffoquent ; elle expire, et va s'unir à lui dans la tombe. Ce palais envié qui devait renfermer deux époux heureux, s'est bientôt changé en un monument de douleur et de mort ! Les flots homicides qui l'ont rendu désert continuent d'en baigner l'enceinte de leurs ondes insensibles. Le farouche matelot croit les entendre gémir autour, et ne peut en passant refuser une larme. Mais moi, les larmes peuvent-elles me suffire ? Qui peut me consoler ? Que mes efforts sont vains ! Je ne peux réussir à tromper mes peines. La route que je prends pour m'en écarter me ramène toujours à mes malheurs. Voilà que mes réflexions m'ont rejeté sur l'idée cruelle que je voulais éviter... Ah ! du moins ces deux infortunés sont morts ensemble ! Heureux dans leur malheur, le trépas ne les a point désunis. Hélas ! il faudrait, ou ne s'unir jamais, ou n'être jamais séparés ! Narcisse, je ne peux, il est vrai, songer à toi, que mon cœur ne saigne. Mais tu n'étais que ma fille. Ton être

en touchant au mien , en était séparé; elle et moi nous étions confondus dans un seul: nous étions le même. Oui , qu'elle eût survécut , je ne sentais plus mes autres malheurs; je retrouvais Narcisse dans sa mère , et j'oubliais Philandre! O douce société ! O tendres liens ! Ce n'est point l'union , c'est le mélange intime de deux cœurs; il n'est plus possible de les séparer entiers. Quand le glaive du trépas les partage , ce n'est qu'un seul et même cœur qui se déchire en deux portions, et le sentiment du bonheur s'écoule pour jamais par la blessure; la plus malheureuse est celle qui survit; c'est ce reste sanglant qui souffre tant qu'il palpite; c'est ce reste qui achève de mourir dans les tourmens. O mon cœur , arrête. Ne touchons jamais à cette plaie.

HUITIÈME NUIT.

L'immortalité.

ELLE n'a pas, il est vrai, disparu du monde aussi jeune que Narcisse, aussi subitement que Philandre. Est-ce là ma consolation ? Ah ! c'est ce qui a fait mon plus grand tourment ! Ces délais ont mis le comble à mes maux. En la perdant plus tard, la douleur de la perdre est montée à son dernier excès. Plus elle vivait, plus nos deux coeurs serraient leurs nœuds et s'attachaient ensemble. Quand ces liens se sont rompus l'un après l'autre, j'ai éprouvé les longs déchiremens d'une séparation dont le sentiment cruel s'est étendu sur plusieurs années. Je me sentais mourir par degrés avec elle. J'étais un malheureux qu'un tyran écrase lentement sous la pression progressive d'une douleur augmentée d'instant en instant, jusqu'à ce que vaincu il succombe, et que la mort lui arrache dans un cri effrayant l'aveu de son malheur.

Qu'il est affreux de se traîner ainsi pas à pas, d'avancer en souffrant vers le terme de ses jours ; de traverser, dans les horreurs de l'incertitude et de l'effroi, l'espace de ses dernières années comme une longue et sombre avenue qui vous conduit au tombeau ; de se sentir s'enfoncer de plus en plus dans la noire épaisseur de ses ombres, en voyant s'éteindre par degrés la lueur mourante de l'espérance ! Telle est la route horrible où ma destinée m'a forcé d'entrer sur la fin de ma carrière : c'est le long de ces journées de peine et de désespoir que ma triste vieillesse a traîné ses pas douloureux. Ah ! l'amour-propre n'avait plus de voix : ce flatteur opiniâtre attaché à l'homme n'a pu me séduire, ni me dissimuler mes maux.

Combien de fois j'arrêtai sur elle un œil immobile et farouche, où se peignaient malgré moi les sinistres présages de ma pensée ! Combien de fois il m'est arrivé de la voir déjà morte, au moment même où ses lèvres pâles et livides m'adressaient encore un tendre sourire ! Pour adoucir mon chagrin, elle forçait sa bouche à me sourire, et renfermait le sien au fond de son âme : c'était surtout quand

elle voulait me consoler qu'elle aigrissait ma douleur !

La mort cachée dans son sein minait sourdement sa vie par des progrès insensibles, mais continus. Aussi active, aussi furieuse qu'une armée qui assiège une cité puissante, la cruelle pressait sans relâche ses terribles travaux, et s'obstinant à la ruine de ce faible corps, elle triomphait en détail de tous les secours que l'art et la nature pouvaient fournir à la fragile humanité. O vous, astres de la nuit, vous qui êtes accoutumés à me voir malheureux et à m'entendre gémir, vous savez combien de fois le fantôme de la mort, agitant sous ma tête l'oreiller où je sommeillais, m'arracha brusquement des bras du repos, et contraignit mes yeux de s'ouvrir. Mes yeux en s'ouvrant tombaient sur ma triste épouse mourante à mes côtés ! Combien de fois dans ces longues nuits je contemplais dans l'amertume de mon cœur la décadence continue d'une vie plus chère que celle qui m'est laissée ! Dieu ! que n'ai-je pas souffert dans ce poste cruel où je veillais sans cesse et l'observais mourir ! A chaque heure qui passait je voyais s'épaissir sur son visage les om-

bres du trépas. Non, je n'éprouvai point tant d'horreur, dans le jour terrible, où, conduit jusqu'au bord de ma tombe, je la vis s'entr'ouvrir et me montrer au fond de son abîme l'épouvantable éternité. Je ne sentis point tant d'effroi pendant ces momens critiques, où le dé fatal tourna long-temps pour moi, sous mes yeux incertains, avant d'amener, en s'arrêtant, la vie ou la mort. La vie m'est encore échue : hélas ! qu'y ai-je gagné, que l'odieux privilége de souffrir plus long-temps ?

Mais pourquoi m'obstiner à la tristesse, et pleurer la perte de ceux qui ne sont point perdus ? Pourquoi notre pensée, tristement errante autour de leur tombe, s'abandonne-t-elle à de vaines douleurs ? L'âme, ce feu céleste, s'éteint-elle sous la cendre des tombeaux ? Non, rien d'elle (car j'ignore encore quel est son nom dans les cieux), rien d'elle n'est mort que la portion de son être qui devait mourir ; elle n'a perdu que cette enveloppe grossière qui l'empêchait de vivre : non, rien n'est mort pour elle que la misère et la peine. C'est elle qui vit : c'est moi qui dois me compter au rang des morts. C'est sur moi que le ciel doit abaisser un regard de pitié !

Que les tombeaux sont peuplés ! Que leur sein est fécond ! C'est là que l'homme est enfanté à la vie. Mais cette terre où je suis délaissé, n'est qu'une affreuse solitude ; une région arrosée de larmes et couverte de noirs cyprès ; une prison obscure où je suis enfermé sous la voûte des cieux et condamné à gémir. Tout est substance, tout est réel et solide dans le séjour qu'habite mon épouse. Là rien ne change ; c'est là que tout est immuable et permanent.

Tirons donc un voile éternel sur sa tombe ; elle n'y est plus. Si ce passage est terrible, elle l'a franchi. Mes yeux la suivent fuyant vers l'immortalité. Des objets d'un ordre nouveau s'élèvent et se découvrent à mes regards consolés. O nuit, inspire-moi ! Je veux montrer à l'homme la dignité de l'homme. Que la faiblesse de mon génie ne déshonore pas la grandeur de mon sujet. Eveille-toi, mon cœur. Que le sentiment brûlant de la vérité te pénètre et t'embrase. Puissent mes vers être sublimes comme l'âme, et rester immortels comme elle ! Mais que dis-je ? l'âme dédaigne les lauriers passagers d'une gloire périsable : un plus noble espoir m'anime.

C'est à l'éternité que je demande le salaire de mes chants.

Homme immortel, salut ! C'est un blasphème que de t'appeler mortel. L'homme passera triomphant les portes de cristal de la lumière, et se saisira pour jamais de l'éternelle jeunesse. Les cieux s'étonneront de voir entrer dans leur séjour cet être faible, cet hôte inattendu. Je te rends grâces, Dieu puissant, Dieu bienfaiteur, qui as attaché l'éternité au fragile enfant de la poussière. Où se reposera ma pensée, fatiguée de contempler tes merveilles et tes bienfaits ? Est-ce donc une vertu de t'aimer, de t'adorer ? N'est-ce pas un plaisir, une nécessité ?

Hélas ! si c'est pour souffrir que je suis immortel ; si l'éternité ne fait durer mon être que pour éterniser mes maux, que devient mon orgueil ?... Mais Dieu sait pardonner. Si les remords enfantent la vertu, sa main écrit le nom du coupable dans le livre du bonheur. Sûr de sa clémence, je brave la mort et reprends ma joie pour lui rendre hommage.

Dieu anima d'une même flamme tous les êtres intellectuels, écoulement précieux d'une

source commune. Il se versa lui-même dans les esprits ; non pas également dans tous, mais selon les mesures diverses qu'exigeaient sa sagesse et l'ordre économique de son plan. Après qu'ils ont subi, chacun dans leurs sphères, les différentes épreuves qu'il leur a imposées, s'ils ont conservé la noblesse et la pureté de leur source, ils vont s'y réunir de nouveau et se perdre dans le sein de l'esprit éternel.

Homme, tu n'es point un ver, un vil insecte. Connais-toi, vois ta grandeur, apprends à t'admirer : c'est là tout le secret de la sagesse. Quand je recueille ma pensée et que je regarde dans mon être, puis-je ne pas reconnaître en moi un illustre étranger, une portion de la divinité égarée sur la terre ? Ah, plus je me considère, plus mon âme s'élève et s'embrase ! Je repousse le monde avec dédain, et je prends fièrement mon essor vers l'immortalité. A cette pensée la nature change et se perfectionne sous mes yeux. Je ne voyais l'univers que comme un chaos informe et obscur : je le vois fini et tout éclatant de lumière. Tout s'agrandit, tout s'ennoblit à mes regards. C'est toujours moi, et je suis un autre

être. Je me vois passer par différentes scènes qui vont sans cesse augmentant d'éclat et de beauté. Comme l'avenir expose et développe devant moi une étonnante succession de destinées, qui, couvertes aujourd'hui d'ombres impénétrables, échappent à l'œil perçant de la conjecture ! Je vois la nature m'ouvrir son sein, et recevoir mon âme ravie dans des régions inconnues. Dans quel enchantement, avec quels transports je rencontrerai, j'embrasserai des êtres heureux comme moi ! Quelle multitude d'esprits d'un autre ordre, que de natures nouvelles m'apparaîtront ! J'oublierai le soleil ; sans doute un plus bel univers effacera jusqu'au souvenir de celui que parcourrent mes yeux, et dont la vue me transporte aujourd'hui.

O immortalité, qui peut décrire tes trésors et définir ta nature ? Je sais du moins que tu es une vie dont le fil brillant se développera pendant tous les siècles, sans que le fuseau s'épuise jamais. Il ne sera point fragile comme le fil qui forme la trame si noire de nos malheureux jours. Que nous jouissons peu de temps de la lumière du soleil ! Dans quel cercle déplorable de dépérissement et de ré-

paration nous tournons ici bas ! Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. L'âme est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre : nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur : ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. Êtres ébauchés, notre existence n'est que commencée. Nous ne sommes qu'à l'aurore, qu'au faible crépuscule qui précède le jour. L'homme, reposant informe dans le germe du père qui doit l'engendrer, n'est pas plus éloigné de cette vie imparfaite, que nous ne le sommes nous-mêmes de la vie réelle, dont la mort seule ouvre l'entrée en déchirant l'enveloppe mortelle qui nous emprisonnait.

O transports de l'homme, lorsque dégagé des bras de la mort il s'élancera sur le théâtre de l'immortalité, et s'écriera : « Tous ces « biens sont à moi ! » Quelle révolution soudaine de surprise et de joie l'âme éprouvera sortant du sein de la poussière, et passant des ténèbres dans un jour si nouveau ! Arrivant tout effrayés de la nuit et des horreurs

du trépas, et douleureux encore des maux de la vie, que la première impression du bonheur sera vive! Quelles secousses délicieuses, quels frémissements de plaisirs agiteront l'âme étonnée! Comme nous remercierons la mort!... Arrête, Dieu trop généreux: l'homme est trop faible... La seule idée de cette immense félicité m'accable. Mon cœur tremblant éprouve une sorte d'effroi, et redoute le sentiment de son bonheur.

Quelle trame de merveilles sans fin se déroulera devant nos yeux! Quelle foule d'objets inconnus se presseront sous nos regards! C'est alors que l'homme pourra satisfaire son insatiable avidité de tout connaître. Tous les secrets du monde moral éclairé se révéleront à lui. Le monde physique sortira de ces nuages épais qui bornent et fatiguent la vue de la pensée, et ne laissent voir au savant qui l'observe que des chaînons brisés, des fragmens épars sans liaison et sans ordre. Alors tous les anneaux se suivront, toutes les lacunes seront remplies, la chaîne sera complète et visible d'un bout à l'autre; toutes les dimensions auront leur étendue et leur perfection; nous verrons ce grand tout s'arrondir comme un

globe exact dont tous les points éclairés viendront se peindre ensemble dans l'œil enchanté.

Placés dans un point élevé de l'espace, embrassez d'un coup d'œil la multitude des mondes flottans au-dessus des ondes transparentes de l'éther, et traçant des sillons infinis de lumière sur cet océan immense. Figurez-vous l'énorme grandeur du plus léger de ces globes ; calculez ensuite leur rapport infiniment petit avec ces orbes infiniment grands ; c'est la grandeur gigantesque de la baleine comparée à ce peuple de petits êtres qu'elle engloutit comme des points brillans sans les sentir. Voyez ensuite ces masses inconcevables disparaître elles-mêmes devant l'enceinte immense où elles se meuvent imperceptibles comme les globules du sang qui circule dans nos veines ; tant le plan est vaste ! tant le Créateur fut fécond ! Hé bien, lorsque cette masse de merveilles, saisie d'un seul regard, se précipitera sur tes yeux, juge de l'effet. Si l'admiration est une source de plaisirs, de quel torrent de volupté l'âme se sentira remplie ! Quels seront donc tes transports, lorsque tu verras le vêtement et la

majesté resplendissante de l'être qui laissa tomber de sa main cet amas de globes et de mondes comme un essai de sa puissance? Tous ces êtres n'auront, devant la source radieuse dont ils sont émanés, que le faible éclat d'une fleur de nos champs devant l'astre qui l'a fait éclore. Qu'est-il donc, ce soleil des cieux, d'où le bonheur se répand à grands flots sur toutes ses créatures, et dont la vue est la félicité suprême? La mort seule peut résoudre cette question. Ah! qu'il en coûte peu pour acheter tant de science et de plaisirs! Il ne faut que mourir.

Qu'il sera doux encore de converser unis d'intérêts et dans une éternelle société avec les nombreux enfans de l'intelligence, dispersés maintenant dans les espaces habitables et doués de facultés diverses, chacun selon leur espèce; de vivre citoyens libres de la nature entière, d'être les propriétaires immortels de toutes les richesses qu'elle renferme, de sentir nos plaisirs s'accroître en raison de nos connaissances, d'être initiés dans tous les secrets du Créateur, de saisir Dieu avec la pensée, de lire dans son sein le plan de la création, et de comparer l'ouvrage au modèle! L'œil promené

d' enchantement en enchantement suivra partout l'empreinte éclatante des pas du Tout-Puissant.

Oui, tout est vain, hormis l'éternité. Est-il encore de vrais malheurs pour celui qui croit son âme immortelle? Quel est l'esclave qui pourrait se plaindre aujourd'hui, si demain il devait s'éveiller le maître d'un empire? Il oublierait ses fers, et déjà porté sur un trône par son imagination, il agiterait dans ses mains un sceptre fantastique. L'homme de bien est un roi en bas âge qui attend un empire avec sa majorité.

Quelle pensée peut davantage éléver, agrandir l'âme? Elle seule nous soutient et nous console des peines de la vie; ses maux n'ont plus d'amertume; le faux éclat de ses biens est éteint; la terre n'est vue que dans l'éloignement, et comme éclipsée dans les ombres. Ses distinctions frivoles s'évanouissent; la fortune n'a plus ni faveurs, ni revers. Tout paraît égal et de niveau; grands et petits, riches et pauvres, tous ne forment qu'un groupe confus dont les différences se perdent dans l'épaisseur des ténèbres. Ainsi le spectateur placé dans Saturne, voit nos vallons comblés, nos mon-

tagnes aplanies, effacées de la rondeur du globe.

Qu'une main secourable brisant les fers d'un malheureux, le délivre des horreurs du noir cachot dont l'humidité malsaine et l'air épais et corrompu le suffoquaient; qu'elle le conduise du fond de sa prison sur le sommet d'une montagne où règne un air pur et léger, où d'agréables paysages s'offrent de tous côtés à ses regards; le cœur de cet infortuné bondit dans la joie; il respire, il se sent soulagé du fardeau qui l'oppressait; tout son être se renouvelle; il est tout âme et tout sentiment; il croit renaître une seconde fois à la vie. Tels sont les transports d'une âme qui, dégagée de ses liens honteux, des vains plaisirs qui l'excédaient, des viles passions qui l'enchaînaient, libre et légère, s'élève dans les hautes régions de la raison, se reconnaît dans son élément natal, y respire des espérances immortelles et prétend à Dieu même. Là elle contemple des vérités sublimes, elle puise des idées grandes et consolantes; la vertu lui fait violence, et vient s'emparer d'elle. Là l'homme de bien, la main attachée aux cieux, dit à la terre de rouler; elle tourne sous ses pieds, sans lui com-

muniquer son vain balancement : il ne le sent pas. Enivré d'espoir et de joie, l'idée de son bonheur futur le plonge et le tient dans une extase continue; absent de la terre, il est entré dans l'immortalité. Nul objet passager n'a plus droit d'arrêter ses désirs; le soleil brille sans qu'il le remarque, le tonnerre gronde sans qu'il l'entende; quelque bruyans que soient les vents et les orages qui s'élèvent autour de lui, il sait que son sort est dans les mains du maître des tempêtes; il s'attache étroitement à son sein. Les années et sa vie s'écoulent, sans qu'il s'en aperçoive; il ne sent point les douleurs et les agonies du trépas. C'est lui qui, l'œil ouvert et serein, se précipite gaîment au fond de cet abîme; tandis que le vil incrédule tremble dans le calme.

Ah! n'emprisonnons pas notre âme dans ce monde misérable! Si nous craignons à chaque instant de nous enfoncer sous cette poussière que foulent nos pas, pour nous rassurer, sauvons-nous vers l'asile qui nous est ouvert dans l'avenir. Résistons au torrent qui nous entraîne avec la foule des hommes vers des objets vils et passagers; arrêtons-nous, et frappés du pressentiment sublime de notre destinée, avançons

notre être au-delà de dix siècles, pour contempler l'homme actuel dans l'homme futur. Avec quelle joie nous verrons notre image réfléchie à nos yeux sous des traits immortels! Que nous serons fiers en voyant ce miroir nous rétablir dans notre grandeur naturelle et nous représenter tels que nous sommes en effet! Qu'il est doux de se prédire son avenir, et de lire ses destins glorieux dans ce portrait tracé par la pensée! Faisons souvent d'un seul homme deux êtres, dont l'un, placé déjà dans l'immortalité, console l'autre encore retenu sur la terre. Ecoutez-les en silence se parler au fond de notre âme, étant à la fois nous-mêmes les interlocuteurs et le sujet de leurs étonnans entretiens.

Lorenzo, ne sens-tu pas à cette idée ton sein s'enfler d'un noble orgueil? Ne le réprime point: il est légitime. Garde-toi d'être modeste, quand il faut être fier? L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre, et de placer à propos le mépris et l'estime. Enorgueillis-toi de la vertu: sois fier de ton âme. Qu'y a-t-il sur la terre qui vaille les plaisirs de la pensée? Rois, empires, que

pouvez-vous montrer de comparable à la noblesse d'une âme immortelle qui se voit, qui sent sa grandeur, qui se respecte et qui sait jouir d'elle-même?

Et cependant l'homme dans sa démence ensevelit ici bas tous ses désirs, et enterrant sans regret sous la poussière des espérances infinies, il étouffe dans un instant de trente années une âme immortelle. Captif entouré de l'atmosphère de la terre, il s'attache à sa prison, et content d'y ramper, il se complaît lamentement dans sa misère. Il aliène avec une stupide indifférence ce riche héritage où l'homme de bien doit, près de l'Éternel, moissonner des plaisirs sans fin, lorsque tous ces siècles d'un moment auront passé, lorsque le temps et la peine, le hasard et la mort seront anéantis. Quand je vois une âme dépenser ainsi sa force et son activité dans de pénibles bagatelles; quand je la vois perpétuellement agitée, selon que la fortune sourit ou menace, passer et revenir sans cesse du trouble de la joie au trouble de la crainte; je crois voir l'océan soulever ses flots et ses tempêtes pour porter une paille ou noyer un insecte.

Hommes vendus aux sens, vous qui bornez

vos existence à cette vie misérable, jugez de la sagesse de votre choix par ce portrait de l'homme le plus heureux. Il appelle un désir : ce désir vient : il le renvoie, il en appelle un autre qui lui déplaît bientôt et qu'il écarte encore. Il passe ainsi sa vie à solliciter successivement mille objets, dont aucun ne le satisfait. Mais supposons tous ses vœux remplis. Cependant l'heure fatale et redoutée, quelque tardive qu'elle puisse être, arrive avec impétuosité. Dieu ! avec quelle rapidité vole la navette qui tisse ton drap mortuaire ! Où est le songe de nos premières années ? Elles se sont englouties dans l'abîme du temps, et sont aussi loin de nous que si elles ne nous eussent jamais appartenu. Le jour présent est comme l'oiseau qui se débat dans nos mains pour s'envoler. A peine on le possède, qu'il s'est échappé. La mort accourt à nous avec autant de vitesse que le temps fuit, et termine bientôt la vie la plus longue et la plus fortunée : il ne reste que l'éternité. A qui appartient-elle ? A qui vient-elle apporter le bonheur ? Interroge ta conscience, elle te répondra.



NEUVIÈME NUIT.

L'immortalité.

Preuves physiques.

La religion, cette déesse descendue des cieux pour consoler les malheureux mortels, porte le monde présent dans sa main gauche, et dans sa droite le monde futur. C'est elle qui soutient l'homme et l'élève au-dessus de lui-même, qui lui garantit la noblesse de sa nature, et la réalité de ses vertus.

Dans ce séjour même d'inconstance et de faiblesse soumis à l'empire de la mort, elle donne à l'homme une âme qui agit comme un Dieu. Providence, immortalité ! voilà la base inébranlable sur laquelle il faut nous appuyer. Le reste n'est qu'une mer orageuse et perfide qui s'enfonce sous nos pas, et nous engloutit.

Que mon être meure, s'écrient les passions !
Souhait absurde et vain ! Blasphème de l'or-

gueil ! Exister est le transport , est le triomphe de mon âme. Exister encore , exister toujours , est un vœu que le cœur forme sans cesse... Mais que puis-je souhaiter d'être ? Ah ! Lorenzo , plonge , plonge tes regards dans les profondeurs de l'éternité. Voir au fond de l'avenir la félicité ouvrir partout de sa main brillante les sources du bonheur , et verser à grands flots le plaisir de son urne inépuisable. Pendant des siècles remplacés sans fin par des siècles nouveaux , l'homme , ce fantôme qui ne vit qu'une heure , cet être faible qui redemande chaque soir au sommeil des forces qu'un jour épouse , veillera dans l'étonnement , dans les transports de la reconnaissance et de la joie , parcourra l'infini , jouira de tous les trésors que son immensité renferme , et se croira lui-même un Dieu , par le plaisir de l'adorer. Toi , qui ne peux ici bas disposer d'un moment en maître , toi , qui es fragile comme la fleur de tes jardins , passager comme le souffle des vents , tu te trouveras propriétaire d'une éternité , et riche de tous les biens que peut donner un Être tout-puissant ! Non , jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral , et combien l'homme est grand quand il

est vertueux. Que l'homme de bien qui place sur Dieu ses espérances, ne craigne jamais de les trop étendre.

Raison, source sacrée des vertus, mon cœur t'appartient; mon bonheur est d'obéir à ta voix: dure autant que moi et sois-moi plus chère que la vie. C'est toi, et non pas une croyance aveugle, qui me réponds de mon immortalité. Ce n'est point le climat ni le hasard de ma naissance qui m'ont imposé ma religion. Disciple aveugle d'une éducation despotique, je ne suis point en esclave les impressions que reçut mon enfance, lorsque mon âme était toute passive, et que ma pensée n'était pas née encore. Dès que l'âge m'a montrée dans ma raison un arbitre éclairé, j'ai soumis à son examen toutes mes idées. Elle a pesé sous mes yeux le mensonge et la vérité dans sa balance impartiale. J'ai banni de mon âme toutes les opinions qu'elle a proscrites. Mes sentimens n'étaient auparavant qu'un hasard, qu'une habitude; ce sont aujourd'hui des jugemens motivés où je me suis arrêté par un choix volontaire. La raison mérite notre premier hommage; c'est une émanation de la raison universelle de l'Être

suprême. S'il récompense l'homme de bien, s'il punit le méchant, c'est la raison qu'il venge ou qu'il couronne. Gardons-nous de penser que la religion la rejette : sans elle, la religion serait-elle une vertu ? Crois à l'immortalité pour montrer la raison d'un homme; crois à l'immortalité pour être heureux et mépriser la mort.

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une âme immortelle avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor ? Au jour fatal où leur ruine leur découvrira ce trésor ignoré, ils ne le verront que pour le voir perdu; ils n'apercevront l'abîme qu'en y tombant. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui, par un prodige plus monstrueux, étouffent le sentiment intérieur qui les presse, s'efforcent de se ravalier au niveau de la brute, et dont l'étrange ambition aspire à descendre ? Tandis que l'action continue de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les éléver, ils luttent péniblement contre elle et gravitent avec effort vers le néant. Ils se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit. Ils effacent de leur front la marque de l'immortalité, et

se rendent les blasphémateurs de l'âme , de ce Dieu qui vit dans leur sein.

O toi , monarque souverain des deux éternités , dont l'une a passé avant la création des esprits et de l'homme; toi, dont l'œil embrasse, dont la main conduit, dont le souffle anime, échauffe toute la nature; daigne me soutenir, tandis que j'entreprends de défendre l'immortalité de l'âme, ce don précieux de ta puissance , plus cher à l'homme de bien que sa vie : mais pour en sentir le prix , il faut t'aimer !

L'incrédule se ment à lui-même , et toute la nature élève la voix pour le confondre. Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité. La raison nous la prêche, le cœur la désire; tout nous la montre ou nous la fait souhaiter.

Homme , si tu veux m'éclairer , entre avec moi dans le temple de l'univers. Viens-y consulter l'oracle de la sagesse suprême : tu n'en sortiras point sans t'avouer immortel. Production toujours changeante de l'Être immuable , la nature n'est qu'une suite de révolutions où tout se métamorphose sans cesse et rien ne périt. La nuit succède au jour qui s'éteint :

le jour renaît des ombres de la nuit. Les astres se lèvent et se couchent pour se lever encore. La terre suit les cieux et obéit à la même loi.

Vois l'été brillant. Son front radieux étincelle, il s'avance sur la verdure de nos champs, et de son pied brûlant éparpille les fleurs dont se parfument les airs. Peu à peu l'incarnat de ses joues animées se flétrit et se décolore : il n'offre plus que le visage pâlissant de l'automne. L'automne a déjà vieilli ; c'est l'hiver décrépit aux cheveux blanchis par les frimas ; il vient , assis sur les orages et couronné de glaçons , chasser l'automne languissante et dépouiller la terre de l'or de ses fruits. Insensiblement le farouche vieillard s'adoucit ; l'aimable printemps est né, les zéphyrs le ramènent , son sourire gai rajeunit la nature; fermant le cercle de l'année , le printemps rappelle l'été des palais brûlans du midi pour le recommencer. Tout se fane pour refleurir; tous les points de la roue se suivent et descendent pour remonter. Chaque forme de la matière se perd et se fond dans une forme nouvelle. Partout la vie reproduite de la mort circule dans ce grand tout, et remplit d'une

mesure toujours égale la masse de l'univers. Pas un seul atôme ne se perd, il n'est pas un seul être que le Tout-Puissant se repente d'avoir créé, et dont l'anéantissement l'accuse d'inconstance.

C'est l'emblème éclatant de l'immortalité de l'homme. Il passe, mais ne périt point. La seule différence entre la nature et l'âme, c'est que la nature tourne dans un cercle de révolutions sans fin, au lieu que l'âme avance et monte sans cesse comme la flamme dans une ligne infinie. Et qui peut croire que la matière soit immortelle et que l'âme puisse mourir? L'être le plus noble serait-il le plus avili? L'homme, pour qui tout renaît, sera-t-il le seul qui meure pour ne jamais revivre? moins privilégié que le grain dont il se nourrit, une destinée cruelle l'aurait-elle condamné seul au malheur de l'anéantissement, lui qui seul connaît et sent et le bonheur d'exister et l'horreur de cesser d'être!

Il est une seconde loi dont la nature ne s'écarte jamais. Fidèle à parcourir l'échelle des gradations, elle passe par toutes les nuances dans un progrès imperceptible, où rien n'est omis, rien n'est brusqué. Chaque être inter-

médiaire s'unit par deux points opposés à ses deux extrêmes en grandeur et en petitesse. Chaque partie du tout s'ajuste exactement à l'autre, on ne remarque ni vide ni séparation, les jointures existent et sont devenues insensibles, on voit dans chaque point l'union et la continuité. Ici la matière dormant dans l'inertie attend qu'elle soit appelée à la vie. Là, animée, mais insensible, elle ne vit qu'à demi : là le sentiment vient s'unir à la vie et la complète. Une première étincelle d'intelligence luit dans les animaux, c'est une faible aurore qui prépare et commence le jour plus parfait de la raison. La raison éclate et brille dans l'homme; mais elle n'y est pas arrivée à son dernier degré de splendeur. Comment continuer la chaîne depuis l'homme jusqu'à ces êtres supérieurs qui sont tout esprit, et sur lesquels la mort n'a point de prise? Confesse que l'homme est un tout mortel en partie, en partie immortel, ou bien la chaîne est rompue et finit à lui; il reste un vide, une lacune immense dans l'échelle des êtres. Telles sont les conséquences où mène l'analogie, le guide le plus sûr que l'homme ait reçu pour se conduire vers la vérité.

L'incrédule qui semble s'être ligué avec la mort, donne un démenti à la nature, et rejette son témoignage. L'insensé abjure sa raison pour renoncer à son bonheur! Il dégrade, il trahit indignement la majesté de l'homme. Que les sentimens du sage sont différens! « Si le « Tout-Puissant l'ordonne ainsi, que la terre se « dissolve en poussière, que ces globes sus- « pendus sur ma tête tombent de leurs sphères « et m'écrasent; l'âme est en sûreté. Elle sor- « tira triomphante des ruines de l'univers, et « s'élevera comme la flamme au-dessus de l'em- « brasement universel de la nature. L'homme « sourit au spectacle de la destruction géné- « rale de la matière; la foudre impuissante, en « s'attachant à lui pour le consumer, lui ap- « prend que son âme est indestructible. Elle « est d'une trempe impénétrable aux traits de « la mort; elle les voit tomber émoussés autour « d'elle et demeure invulnérable. » Ainsi parle, ainsi pense le sage.

Viens, Lorenzo, viens juger si l'homme est un être ordinaire et fait pour mourir tout entier; montons ensemble à la hauteur des nuages, et contemplons le spectacle de sa puissance. Baisse tes regards sur le globe. Il est couvert

des preuves de ton immortalité. Que de merveilles semées sur sa surface ! Quelle longue étendue de plaines cultivées et cachées sous les moissons ! Quelle foule de vaisseaux, chargés des dépouilles de l'univers, volent sur le sein des mers obéissantes, et servent à son gré ses plaisirs ou ses fureurs ! Il soumet à ses vues l'océan, les vents et les astres. Son génie dispose en maître des élémens, et la nature, devenue son agent, manœuvre sous ses ordres. En vain, elle opposa ces rochers aussi anciens qu'elle pour lui fermer le passage et l'arrêter. L'homme souverain commande ; les montagnes s'effacent, et les abîmes sont comblés. Vois ces cités superbes et populeuses suspendues sur la cime des monts. Vois ces autres qui s'étendent et remplissent l'enceinte des vallées profondes. Vois-tu leurs tours éléver dans les airs leurs pyramides brillantes, dominer d'espace en espace les paysages d'alentour, et couronner ce riche tableau ! Quel nouveau miracle ! D'autres cités s'avancent jusqu'au sein des mers ; les images mobiles de leurs superbes édifices se peignent et flottent sur l'onde agitée. Les vagues mugissent autour du môle immense qui les repousse, et blanchissent de leur vaine

écume sa masse immobile. L'homme a conquis sur l'océan de vastes provinces. L'homme est un Dieu qui dit une seconde fois à la mer : « Tu t'arrêteras ici, respecte tes nouveaux rivages. »

Portons nos regards plus près de l'équateur. Que d'arts sublimes, que d'arts aimables fleurissent ici sous un soleil plus favorable ! Peux-tu compter cette multitude de temples dont le faîte s'élance vers le Dieu auquel ils sont consacrés ? Quelle pompe et quelle majesté dans cet arc de triomphe ! l'œil qui embrasse son centre immense s'étonne de découvrir en même temps la moitié de la voûte des cieux. Ici des torrens oubliant leur pesanteur montent dans les airs, et retombent dispersés en poussière écumante. Là des fleuves impétueux dorment amoncelés dans leurs prisons profondes, et l'aride surface des plaines a disparu sous un vaste et tranquille océan. Plus loin, ouvrant le sein du continent, l'homme entraîne deux mers loin de leurs rivages opposés, les captive dans ses canaux, et les constraint de s'unir au centre de ses royaumes. Ton cœur bouillant de courage est-il amoureux de ces scènes formidables, où le démon

de la guerre, suivi du pouvoir et de la gloire, marche armé d'un glaive étincelant? Vois les campagnes inondées de sang. Entends-tu les foudres des vaisseaux tonner sur le sein grondant des mers? C'est la voix de l'Angleterre imposant la paix au monde.

Rien ne résiste à l'homme. La terre ouverte dans ses profondeurs lui remet ses trésors: les cieux sont mesurés: l'astronome atteint l'astre fuyant dans l'enfoncement de l'espace. Les bornes de l'univers sont reculées; son enceinte est élargie; la nature vaincue cède ses secrets: partout les arts la subjuguient et l'emportent sur elle. Le monde entier est un monument éclatant de la force et du génie de l'homme. Il a trouvé son séjour imparfait. C'est lui qui lui donne sa forme et ses derniers traits. Nouveau créateur, rival momentané du Créateur éternel, il achève l'univers. A la vue de ces merveilles, qui ne s'écriera pas dans ses transports: « oui, des êtres immortels ont « habité ce séjour: c'est leur ouvrage que j'admire! »

Homme, ton orgueil est flatté, et je te vois fier de tes chefs-d'œuvre. Hé bien, veux-tu connaître quelque chose de plus grand encore?

écoute, c'est un soupir pour le malheureux. La grandeur morale est la seule véritable. La mort qui détruit toutes les autres, la conserve et la couronne.

DIXIÈME NUIT.

L'immortalité.

Preuves morales.

Es-tu déjà mort, illustre Pope ? toi dont le génie avait reçu le pouvoir d'immortaliser, as-tu péri tout entier ? Non, tu vis. Je salue ton âme sublime. Je te félicite de ton passage sur la rive opposée. Je ne prendrai point congé de toi, devant si tôt te rejoindre. Je vais quitter la sphère du soleil pour aller jouir dans ta douce société d'un jour plus pur et d'un climat plus heureux. L'homme ne fait que plonger dans la mort, et se relève immortel. Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui le conduit au bonheur. Son histoire glorieuse se partage en deux portions inégales. Cette courte vie en est pour ainsi dire le frontispice; l'éternité déroule le volume entier de nos destinées.

L'incrédule a dit : « Je ne vois sur la terre

« qu'une longue suite de fantômes qui naissent, s'évanouissent et se remplacent par milliers dans l'espace d'une heure; vaines images, qu'un Dieu bizarre produit d'un souffle, qu'un Dieu cruel détruit par un autre souffle. Tout n'est qu'un flux éternel d'êtres faibles et périssables que le torrent du temps roule avec bruit dans l'abîme du néant. »

Quoi, au milieu de ce torrent qui nous entraîne, et avant d'être engloutis, il ne serait point de rocher où l'homme pût respirer un instant de ses terreurs, sonder d'un regard sa destinée, et concevoir l'audace de penser que c'est quelque chose d'être né! Au milieu des naufrages continuels de tant d'êtres si précieux et si beaux, n'est-il point un être suprême dont le trône serve de base à l'univers, et domine sur l'étendue de l'espace comme un phare brillant, autour duquel tous ses enfans dispersés par la mort se rallient pour embellir sa cour, et recevoir le bonheur? N'existe-t-il point un pouvoir qui soit le centre et le lien commun de toute réalité? Celui qui a pu forcer le néant à produire les êtres, n'étendra-t-il point au jour marqué son bras pour les arra-

cher des serres de la mort ! Ne commandera-t-il point au tombeau de rendre sa proie, à la terre et à l'océan de lui remettre le dépôt des générations qu'il ne leur avait confiées que pour un temps ?

Si la nature ne peut instruire l'incrédule, s'il s'aveugle sur ce qu'il voit, résistera-t-il encore à ce qu'il sent ? S'il trouve que la voix du Créateur qui lui parle dans ses ouvrages soit trop faible, qu'il l'écoute dans sa conscience ; qu'il se regarde et qu'il lise dans son être. Les caractères de l'immortalité sont empreints sur lui. Il porte dans son sein le juge qui le condamne. La nature n'en impose point à ses enfans. Elle n'a point écrit de fables dans nos cœurs, et fait de l'homme un mensonge qui trompe l'homme.

Conduis tes troupeaux dans un gras pâtrage : tu ne les entends point se plaindre : ils paissent satisfaits. La paix dont ils jouissent est refusée à leur maître. Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort, et du trône à la chaumière les soupirs se répondent. Cependant quel intervalle immense sépare leurs destinées ! L'un

enferme des mers entre les deux portions de son empire : l'autre ne possède dans l'univers qu'une cabane d'argile et de chaume, bâtie à la hâte sur un terrain abandonné, et qui le défend mal de l'hiver et des orages. Croirai-je que l'Éternel ait été plus libéral pour mes troupeaux que pour moi ? Non. Ce mécontentement qui murmure dans mon cœur n'est que le sentiment de mon immortalité. C'est le cri de l'instinct appelant l'objet qui manque à son bonheur. Il est arrêté que l'homme noblement tourmenté par sa grandeur, soupirera sur le trône comme sous le chaume. Ses dégoûts lui révèlent sa noblesse, et sa misère lui crie qu'il est né pour être heureux.

Nous ne sommes point ici dans notre patrie : c'est une terre étrangère où nous recevons en passant de la nature un aliment qui ne peut nous rassasier. Nous avons beau multiplier nos jouissances, nous restons affamés au milieu de cette abondance stérile, et les plus grands plaisirs nous laissent toujours des désirs. Si nous ne pouvons plus monter, nous descendrons plutôt que de rester dans le repos. Le maître de l'empire romain quitte le

trône de l'univers et va se souiller à Caprée dans des voluptés honteuses. C'est le désespoir de l'ambition qui l'abaisse et le plonge dans la débauche.

Dieu lance le cœur de l'homme vers l'avenir par un ressort invincible et caché. L'espérance infatigable, les ailes toujours étendues, vole vers tous les objets qui frappent sa vue. Insatiable et toujours mal satisfaite des succès passés, elle nous force d'immoler notre repos à des chimères, et de sacrifier des biens certains à l'incertitude des hasards : elle foule sous ses pieds tous les bienfaits du présent, tue nos plaisirs à mesure qu'ils naissent, nous harcèle jusqu'au tombeau et nous fait souffrir presque autant de maux que le désespoir. Pourquoi la jouissance est-elle toujours moins vive que le désir? Pourquoi un désir est-il plus cher à l'homme qu'une couronne? Pourquoi, dès que ce désir est satisfait, ensevelit-il le bonheur? Ah sans doute Dieu, qui ne nous laisse ici d'autre bien que l'espérance, nous réserve dans l'avenir des biens plus précieux que ceux de la terre. Nous sommes entraînés vers le but invisible où le Créateur nous attire.

Je vais t'introduire encore plus avant dans ton âme. Ici bas nos facultés restent dans l'enfance, elles ne produisent que des actes imparfaits, et bien au-dessous de leur puissance. Voyez combien la raison de l'homme diffère de l'instinct des animaux. L'une, toujours perfectible, avance par des progrès infinis; l'autre, rapidement formé, a bientôt reçu son entière perfection. La raison se traîne lentement vers son objet; à la vue du sien, l'instinct s'élance et le saisit. Dans les animaux chaque individu atteint en peu de jours le terme assigné à son espèce: sa mesure de bien est bientôt comblée, et son être complété s'arrête pour toujours au même point. Des siècles de vie n'ajouteraient rien à leurs connaissances. Ils ne répéteraient que les mêmes actions: la sphère de leurs désirs ni celle de leurs jouissances ne seraient point agrandies. L'homme, quand il durerait autant que le soleil, irait toujours apprenant quelque vérité nouvelle, et mourrait encore affamé de science.

Nos passions sont comme nos facultés. Elles sentent qu'elles ne peuvent déployer ici toute leur énergie. Elles en ont cependant encore

trop pour les vains objets qui leur sont offerts. Ces bagatelles légères ne peuvent employer et balancer toutes leurs forces, ni les fixer avec elles-mêmes dans le repos d'un équilibre parfait. Il reste aux passions une surabondance de pouvoir qui n'est point occupée. Aussi toujours dans l'inquiétude et le mouvement, elles agitent la vie humaine et en font une tempête continue. Leur dévorante activité consume en un instant tous les fruits sans substance que produit la terre; pour en découvrir d'autres, elles parcourent et ravagent le monde. L'ambitieux dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. Est-ce là tout, s'écria César monté sur le trône de l'univers?

Quand notre âme s'échauffe et conçoit dans l'enthousiasme une haute idée de notre mérite, c'est peu d'un siècle d'estime pour nous satisfaire. Ce n'est pas assez pour nous que nos contemporains commencent de nous applaudir, si les siècles futurs ne continuent. Un instinct indestructible nous intéresse malgré nous dans l'avenir: nous écoutons dans notre âme la postérité célébrant notre nom. Nous suivons notre fantôme conduit par la gloire et traversant les générations qui doivent

naître, et nous voulons durer encore après elles. Nous verrait-on rêver ainsi notre immortalité, si nous devions cesser d'être? Aveuglés, nous cherchons le corps, et c'est à son ombre que nous nous arrêtons : nous prenons pour l'immortalité la renommée qui n'en est que l'image. Aussi, dès que nous la possédons, elle nous devient insipide. Son être imaginaire s'anéantit dans la main qui l'a saisie.

Cependant, quoique toujours trompés dans notre poursuite, et dégoûtés de tout ce qui promettait d'assouvir notre ambition, nous ne pouvons arracher ce sentiment de nos cœurs. La nature qui l'y a placé pour de plus nobles fins, l'y conserve sans notre aveu. L'homme ne peut s'arrêter ; il faut qu'il monte sans cesse. Une activité intérieure et indomptable, un ressort élastique et toujours vivant soulèvent son âme. La fortune a beau la charger de ses dons, rien ne peut la comprimer : elle se détend et réagit avec une force victorieuse. Le dernier villageois a son ambition comme le prince : l'esclave dans les fers est aussi fier que le sultan sur le trône. Il s'écrie dans son cœur avec le monarque assyrien : « Arrêtez-vous, « et voyez les merveilles de ma puissance. »

C'est qu'il se sent immortel aussi bien qu'è son tyran. Or faux ou vrai, n'importe ; il faut à l'âme une grandeur réelle, ou bien elle s'en crée une imaginaire.

L'orgueil est la première passion de l'homme. Si le Créateur a commis au plaisir la conservation du corps et la multiplication de l'espèce, c'est l'orgueil qu'il a chargé de protéger et d'étendre la gloire de l'âme. C'est lui qui embellit notre séjour, inspire les arts, étend les pensées, ennoblit les actions, travaille partout à épurer, à perfectionner notre félicité. Tout ce que nous voyons de délicat, de grand, de merveilleux dans la société, est son ouvrage : tandis que les besoins laborieux et l'amour d'une vie commode en posent, en réparent les fondemens, et exécutent d'après son plan ; il est l'architecte intelligent qui polit, achève, couronne l'édifice de notre gloire. Combien ne lui doit pas la vertu même ? Il l'anime par l'aiguillon secret de l'émulation. Il assaisonne le bien moral, et le rend plus piquant au goût de l'homme. C'est l'orgueil qui créa les sages de l'antiquité. Que de vertus de moins dans la société, si l'âme était moins fière ! L'amour de l'estime publique vient au

secours de la raison. Seule, elle n'est souvent qu'un flatteur domestique qui nous trompe. L'envie de plaire aux autres soumet nos opinions au jugement du public, qui les pèse dans une balance équitable. La crainte du mépris redouble nos efforts. La vertu exposée au grand jour s'agrandit sur ce théâtre et déploie toutes ses forces.

Cette soif de gloire et d'estime, que la nature entretient dans tous les cœurs, pourquoi n'osons-nous l'avouer? Nous rougissons devant l'homme de bien de nos meilleures actions, dès qu'il nous surprend dans le dessein de nous attirer des éloges, et que notre secret transpire. Sans doute, par un art merveilleux, le corps a reçu le pouvoir de faire la leçon à l'âme. Dieu a donné à notre sang un cours moral. Il lui ordonne de monter, d'aller peindre sur nos joues la rougeur de la honte, pour nous reprocher devant des témoins la bassesse d'un cœur qui s'avilit à mendier l'approbation d'un être étranger à lui. Un juge bien supérieur et bien plus intègre n'est-il pas assis dans nos consciences pour nous distribuer à chaque instant la louange ou le blâme?

¹ Cet orgueil qui conserve en nous le pressen-

timent de l'immortalité, et nous rappelle sans cesse à notre grandeur future, nous suit dans nos plaisirs mêmes. L'homme est fait pour le bonheur. Le plaisir est son bien suprême. Mais s'il faut en rougir, la jouissance reste imparfaite. Notre fierté nous tourmente dans les bras de la volupté même; et voilà pourquoi le bonheur a ses hypocrites comme la vertu. Nous voulons pouvoir nous en vanter, et s'il n'est pas digne de nous, l'homme se cache pour jouir. Le plaisir même qui est attaché à l'union des deux sexes, ce sentiment le plus poignant et le plus vif que nous puissions éprouver, qui porte la félicité des sens à son dernier période, n'est pas exempt de cette loi. Un instinct nous dit de couvrir les transports de l'amour des ombres de la nuit et du voile du mystère: c'est l'orgueil qui, averti par une voix secrète que l'homme va s'abaisser pour être heureux, jette alors sur lui l'honorable manteau de la pudeur.

Quel est le but de cette structure délicate de nos cœurs, de cette finesse de tact moral, dont nos sens sont doués, de ces ressources mises en réserve dans notre constitution physique, intimement combinées avec elle, et

toujours prêtes à aider la vertu chancelante, quand la raison, son premier guide, s'égare et l'abandonne? Cette fierté de l'âme serait-elle une illusion ridicule? Tous ces stratagèmes du Créateur pour la soutenir dans son élévation naturelle et la redresser dès qu'elle s'abaisse ou se méprend dans sa direction, seraient-ils vains et sans dessein? Toutes ces passions impétueuses seraient-elles privées de l'objet qui est en proportion avec leur énergie?

Froids moralistes, qui prenez votre tempérament glacé pour règle de vos jugemens, vous osez blâmer l'ardeur des passions, vous déshonorez ces nobles agens d'une âme immortelle, en les faisant descendre d'une source impure et coupable. Le crime, il est vrai, naît de leur abus. Mais elles n'en sont pas moins sorties pures du sein du Créateur. Ce sont des étincelles détachées de cet océan de feu, et communiquées à l'homme pour l'animer. Quels que soient ici bas leurs écarts et leurs méprises, je découvre, je sens la grandeur de leur origine et de leur fin dans leur disgrâce même: comme un roi détrôné, elles conservent dans leur abaissement des traits de leur majesté primitive; si la raison les rappelle de leurs

erreurs, et les soumet à son frein, elles reprennent toute leur dignité.

Leur activité, ennemie du repos, n'est point un vice: loin d'annoncer la corruption de leur origine, elle en décèle la noblesse. C'est qu'elles tendent vers des objets infinis, destinés à les satisfaire. Plus nous pénétrons dans la nature de l'âme, soit que nous analysions ses penchants, soit que nous interrogions ses facultés, plus nous reconnaîssons sur elle le cachet de l'immortalité.

Partout, dans l'univers, le Créateur assortit à l'objet la puissance et le désir: chaque être parcourt le cercle entier de sa perfection. Nous ne voyons nulle part que l'harmonie de ces rapports soit violée. Ne le serait-elle que pour l'homme? Périrait-il au milieu de la course qu'il peut fournir? Voyons-nous l'astre du jour se coucher au milieu de son cercle et se plonger dans les mers orientales? Pourquoi la nature, cette mère bienfaisante de tous les êtres, ne serait-elle marâtre que pour nous? Laisserait-elle son chef-d'œuvre imparfait, tandis qu'elle est si soigneuse de mettre la dernière main, d'ajouter le dernier trait à ses moindres ouvrages? Ou si l'homme

doit avorter sous ses doigts, et mourir ébâché, pourquoi faut-il encore qu'il meure dans les terreurs?

Quoi, il ne resterait plus que des cendres du grand homme, du sage qui avait reçu cette intelligence sublime, cette flamme de génie, cette âme qui représentait un Dieu sur la terre! Quoi, au moment où cette noble image de la divinité prenait sa forme et commençait à briller, la mort efface ses traits majestueux, et la fait évanouir dans la nuit éternelle! Quand nous accompagnons à son tombeau un héros fameux, un génie célèbre, un homme de bien, et que le sentiment de leur mérite, élévant nos pensées, nous fait voir en eux des êtres célestes descendus sur la terre, nos transports ne seraient-ils qu'un rêve, et l'éclat de leur grandeur morale irait-il se perdre dans la poussière, et s'éteindre dans le néant?

O homme! si c'est là ton sort, va donc chercher tes maîtres dans tes étables. Dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont tes rois; ils te sont supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs

pas. Ils paissent sans avoir besoin de cultiver. Leur boisson est apprêtée par la main de la nature. Le ruisseau ne cesse point de couler et d'offrir son onde à leur soif. Leur vêtement naît et grandit avec eux. Ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers. Ils ne portent point la guerre dans des mondes lointains pour en ravir les trésors. Leur fortune et leurs biens sont sous la garde de la nature ; pour les conserver , ils n'ont jamais besoin de citer leurs frères au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité. Dès qu'ils y sont entrés , ils en goûtent les fruits dans une douce ivresse. Aucun n'est interdit à leurs désirs. Leurs plaisirs sont purs et ne laissent point d'amertume; plus vifs que les nôtres , ils sont aussi plus sûrs. La liberté est dangereuse. Qui peut choisir peut se tromper. Le tact de l'instinct est infaillible. Il ne choisit jamais les poisons. Le doute , la crainte , l'espérance vaine , les regrets , le désespoir ne viennent point empoisonner leurs tranquilles jouissances. Nos sages cherchent en vain la paix qu'ils goûtent ! Eux seuls ont la vraie philosophie de la vie sensuelle. Tout

cet horizon du mal moral, bien plus étendu que la sphère des maux physiques, est habité par la raison seule. L'homme seul a reçu le triste privilége de répandre des larmes; et les occasions de l'exercer naissent en foule! Les animaux plus heureux ne sont point tourmentés comme lui le long de la vie. Leurs maux sont bornés à la douleur. La plainte cesse avec la sensation. Ils ne continuent point de souffrir d'un mal passé. Une prévoyance funeste ne les fait point frémir dans l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer. Ils ne la sentent qu'à l'instant où elle frappe. Un même coup commence et finit leurs maux. Tous les jours, l'homme si fier, lui qui gouverne une planète et pèse les astres, héros et philosophes, tous soupirent en vain après ce paisible trépas. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie, serons-nous encore à la mort confondus avec eux dans une masse commune de poussière?

L'avenir ne réformerait-il point ces injustes inégalités, et l'éternité fermerait-elle ses portes sur nos plaintes? Si telle est la destinée de l'espèce humaine, qu'elle est étrange! Ne craignons plus de blasphémer tout haut contre le

ciel. L'homme devient un être monstrueux qui déshonore son auteur. Le roi de l'univers n'est qu'une tache honteuse dans le bel ensemble du tableau de la nature. Quoi! l'abondance et les plaisirs sont pour le méchant : la misère et les larmes sont le partage ordinaire de l'homme vertueux ; celui qui mérite le moins le malheur est souvent le plus malheureux!... Dieu juste, serait-il vrai que tu visses avec indifférence le crime triomphant et la vertu souffrante?

Si le tombeau est la porte du néant, homme de bien, que deviennent ta confiance et ta joie? Que te sert-il de veiller tout le jour, et de faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable? Tu te crois sage, tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à combattre des fantômes. Vertu, sagesse, vérité! noms sacrés, respectés, applaudis, divinisés dans tous les âges!... Pleurons sur eux, si les esprits doivent mourir. Ce ne sont que des erreurs cruelles, de tristes énigmes, de nouveaux fléaux qu'il faut joindre aux autres malheurs de l'humanité. Qu'ai-je besoin de vertu? Elle ne fait que me vexer, qu'irriter mes peines.

Et pourquoi de la vertu? Où sera sa ré-

compense, et sans récompense que devient son être? Son plus noble ressort est dans cette estime intérieure qui naît de la conscience d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il être autre chose que les moyens d'arriver au bonheur? La vertu n'est donc que l'amour de nos vrais intérêts et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais si l'âme périt, quel sera le véritable intérêt de l'homme? N'est-ce pas alors de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux dans la vie? Quelquefois le vice est notre ami dans le présent. C'est notre souverain bien. Saisissons-le. Le crime est dans la vertu qui refuse le bonheur qu'il procure. Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, c'est aux sens que l'empire appartient, eux seuls sont nos maîtres légitimes; c'est à eux à gouverner l'homme.

Arrête, brave citoyen. Où vas-tu, téméraire? — Défendre ma patrie, et mourir glorieusement pour elle. — Oui, si tu te crois immortel: tu peux alors être brave sans cesser d'être raisonnable: tu peux affronter la mort, puisque tu sais que la mort ne peut te détruire. Mais si tu perds tout avec ta vie, ton courage me fait pitié; reviens vivre en lâche, si tu ne

veux mourir en insensé. Un incrédule hardi, qui, entraîné par l'orgueil, par l'exemple, par l'amour du gain, ou par le désir de la vengeance, court perdre son être ou se détruit par faiblesse, est de tous les fous le plus extravagant. Malheureuse victime d'une brillante chimère, laisse ta patrie s'abîmer, et saisis pour toi-même une planche qui te sauve de son naufrage. — Ma patrie, mon roi m'ordonnent de mourir. — Et que t'importent ta patrie et tes rois? Que t'importe Dieu même? Si toutes tes espérances s'écoulent avec ton sang, et que Dieu te commande de le verser, sans te payer ta mort, laisse-là ses ordres cruels, conserve ton être, et désobéis.

Que dis-je? Tu ne feras qu'obéir à son premier précepte. Quel est-il? « Homme aime-toi. » Ici les êtres libres ne le sont plus. Le bonheur est le prix nécessaire du sacrifice de l'existence. Si la vertu nous coûte notre être, la vertu est pour nous le plus grand des crimes. Elle viole notre loi suprême. Malgré les nations qui applaudissent à leur victime, tu n'es qu'un affreux suicide.

J'avoue que la sainte image de la vertu nous offre des charmes qui nous attirent, et que

même ici bas elle a ses plaisirs. Mais n'exagérons pas les richesses qu'elle tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre ne peut la payer de ses peines et de ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirons un crime utile, et l'intérêt personnel forcera toujours notre préférence. Que sert-il de croire un Dieu, sans les récompenses et les peines qui le font adorer? C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir; notre devoir est de ne plus aimer que nous dans le présent. Que tardé-je de trahir mon pays, d'égorger mon père trop lent à mourir, et qui me retient si long-temps mon héritage? Que le genre humain périsse, si sa ruine ajoute à mon bonheur. Le vice qui me rend heureux est ma loi suprême, et la lâcheté qui me conserve est mon asile et ma vertu.

Mais si la vertu est privée de sa récompense, quel est donc l'être cruel qui souffre que l'homme se tourmente en vain pour elle? Pourquoi ce cri du remords et cette conscience qui se soulève contre le crime? Pourquoi logeons-nous dans notre âme des per-

fides qui se font un jeu continual de nous trahir, de nous séduire par de trompeuses douceurs? Si c'est un aveugle instinct qui usurpe le nom sacré de conscience, et qui fait l'insensé dans nos coeurs, pourquoi la raison complice conspire-t-elle avec lui contre nous, et ne nous offre-t-elle son flambeau que pour nous précipiter? Ah! puisque la vertu nous détruit quelquefois sur la terre, il faut bien que l'homme survive à sa poussière! Si l'homme se perd dans le tombeau; si la terre est tout, pourquoi la vie n'est-elle qu'un moment, tandis que nos désirs embrassent une éternité? Pourquoi le passé et le futur nous tourmentent-ils dans le présent? A quoi bon la prévoyance, pour s'effrayer; la raison, pour sentir son malheur? O Lucie! ô Narcisse! ô Philandre! pourquoi le sentiment et les déchiremens de l'amitié, si l'amitié et les amis s'évanouissent dans l'espace d'une heure? Pourquoi tous ces tourmens sous le masque du bonheur? Pourquoi cherchons-nous sans cesse ce bonheur pour ne le trouver jamais? La nature gravite-t-elle vers le néant? Victime de ses prérogatives, l'homme est-il condamné à une supériorité de misère? L'ordre de l'uni-

vers se renverse ; les rangs des êtres se confondent ; la chaîne se rompt en mille endroits. Toute la nature défigurée se couvre de ténèbres ; tout est malheur ; et la raison succombe dans un vaste désespoir. Non, l'horrible voeu de l'anéantissement ne peut se former dans un cœur que quand la vertu y est morte, et que l'homme est dénaturé. Il faut du même coup se délivrer de Dieu. Que sert-il dans le monde ? Il n'y est plus qu'un fantôme effrayant.

Hommes dégénérés, déchus de votre être, dépouillés de raison et d'espérance, qui vantez la liberté et vivez en esclaves, les maîtres et l'opprobre de l'univers, vil troupeau plus stupide que les troupeaux qui vous obéissent ; vous qui changez la raison en folie, qui faites le mal avec l'instrument du bien, et employez à vous perdre les bienfaits du Créateur ; si c'est là votre désir, sous quelle planète sinistre êtes-vous nés ? Dans quelle heure de désespoir avez-vous reçu le jour ? Quelles furies ont agité votre imagination pour enfanter ce système destructeur des biens et des êtres ? Oui, vous êtes déjà morts, et la brute seule survit en vous. Mais êtes-vous bien sûrs du

néant dont vous vous flattez? Vous est-il bien démontré que votre âme doive périr comme une vapeur qui se dissipe dans les airs? Que de courage il vous faut, que de peines il vous en coûte pour arriver à l'incrédulité! Et malgré tous vos efforts, vous ne pouvez perdre l'immortalité et obtenir le néant. Votre être vous est abandonné pour le défigurer, mais non pas pour le détruire. Malheureux, ce qui vous égare, c'est que vous ne lisez la nature que par feuillets détachés. Lisez l'ensemble, et vous serez convaincus; vous y retrouverez cette âme immortelle que vous n'aviez pas aperçue. Tout s'éclaircit alors, et Dieu est entendu. L'ordre se rétablit dans les rangs des êtres, et l'homme reprend au-dessus des animaux sa place et sa supériorité. Tout est grand, tout devient intelligible et lumineux. L'immortalité est la clef de la création: c'est la chaîne des siècles; elle unit tous les temps et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur. Elle forme le nœud du monde naturel, du monde civil et du monde moral; les deux premiers passeront, et les esprits dont le destin est de leur survivre, demanderont

alors : « où ces mondes ont - ils brillé ? »

Il te paraît étrange que tu doives exister toujours ? L'est-il moins que tu vives une heure ? Le miracle n'est pas de continuer d'être ; mais d'avoir commencé. Ote Dieu de la nature, tout est mystère. Si tu l'y souffres, après lui il ne reste plus de merveilles.

La durée seule donne aux êtres de l'importance et du prix. Que serait l'esprit le plus sublime, s'il ne durait qu'un jour ? Qu'il soit grand ou petit, qu'il tombe ou qu'il s'élève, qu'importe, puisqu'il n'est déjà plus ? Mais un être immortel a droit d'intéresser un Dieu. Il mérite de l'avoir pour témoin et pour juge de ses pensées, et l'Eternel peut sans s'abaisser tenir conseil sur ses destinées. Dieu n'a point laissé celles de l'homme cachées dans un nuage impénétrable : il a soulevé un coin du voile : des profondeurs de l'éternité il s'est avancé vers nous, et s'est montré à nos yeux dans l'univers. Partout il nous jure son existence, l'immortalité de notre âme et sa valeur inestimable.

Que n'a-t-il pas fait pour démontrer à l'homme ces vérités ? C'est pour ce grand but qu'il a formé le monde, qu'il l'a submergé,

qu'il a réparé ses ruines. C'est pour cette fin qu'il fait naître et mourir les rois de la terre; qu'il élève et renverse les empires. S'il envoya les sages de l'antiquité préparer le monde à la lumière par leur morale sublime, s'il donna aux prophètes de lire dans le sombre avenir, si les saints ont parcouru l'univers, si les martyrs ont versé leur sang, si la nature a vu des merveilles ignorées suspendre partout le cours ordinaire de ses lois; si des mortels sont montés vivans dans les cieux; si Dieu lui-même est descendu sous les sombres voûtes de l'abîme; c'est pour t'éclairer sur le prix d'une âme immortelle. Pour te l'apprendre, Dieu quitta les cieux et vint t'apporter le code sacré de sa loi. Incrédule, avant de porter sur lui ta main profane, tombe la face contre terre, et crains qu'il ne te frappe de mort. Avec quel appareil solennel il publia les sanctions de sa volonté suprême au milieu du tonnerre et des orages! La nature entendit sa voix, et trembla de terreur. Je t'atteste ici, montagne de Sinaï, dont la base ébranlée sentit et confessa la présence de l'Eternel; et toi, nue formidable, qui reposais sur sa cime embrasée. Et vous, vagues, dont les

masses enchaînées ; suspendues dans l'air aux deux côtés du passage d'Israël , ensevelirent en retombant ses fiers ennemis et leurs menaces au fond des abîmes ; et vous , flammes allumées par le tyran de l'Assyrie , et qu'il vit tromper sa rage impuissante ; et toi , terre dont les gouffres s'ouvrirent sous les pas de trois mortels sacriléges , et se refermèrent sur eux ; et vous tous , élémens de la nature , je vous atteste comme autant de témoins qui racontez à l'homme tout ce qu'a fait le Tout-Puissant pour lui prouver le prix de son âme. Incrédule , tremble en songeant qu'il veille , qu'il travaille pour t'en convaincre , depuis que les siècles s'écoulent , depuis la naissance de l'univers jusqu'à cette heure de ton incrédulité ;

Disciple aveugle et fier des anciens philosophes , tu ne reconnais que leur autorité : tu n'écoutes que les oracles trompeurs du Portique et du Lycée ; et tu prononces avec eux que l'âme est mortelle. Mais peux-tu lire leurs écrits , sans être à la fois ému d'admiration et de pitié ? Au milieu des rêveries de leur sagesse chimérique , quelle élévation dans leurs idées , quelle morale ! Le délire le plus

fougueux de la poésie n'approche pas de l'enthousiasme philosophique de ces vieillards. « Les sens du sage seront insensibles à la douleur : le fer qui le déchire ne lui fait aucun mal ; les tourmens et les supplices sont pour lui des plaisirs, des jouissances délicieuses. « Il lui est égal de reposer sur un lit de fleurs, « ou d'être enfermé dans les flancs brûlans du taureau de Phalaris. » Ne trouves-tu pas que cette doctrine est bien étrange dans des hommes qui ne voyaient que le néant après le tombeau ? Ils ont été les aveugles prophètes d'une vérité qui s'est accomplie à leur grand étonnement. Cette intrépidité dont leur orgueil s'était faussement vanté, les chrétiens triomphans dans les supplices, l'ont montrée sans apprêt et sans faste, lorsqu'ils sentaient les transports du plaisir au milieu des flammes dévorantes. Le stoïcien les a vus brûler et sourire, et s'est étonné d'eux et de lui. Surpris et confondu de voir se réaliser sous ses yeux les fictions hardies de sa pensée, il a été contraint d'avouer que la vérité allait aussi loin que les mensonges de son orgueil.

Mais d'où vinrent au stoïcien ces idées si extraordinaires, et placées si loin de la por-

tée naturelle de l'homme ? Ce fut l'instinct d'une âme immortelle, qui, soupçonnant confusément sa force et sa dignité, lui inspira des vérités que sa raison ne pouvait concevoir. C'étaient des éclairs échappés du sein de ces âmes obscurcies par les passions, comme des rayons épars et perdus dans la profondeur de la nuit. Leur orgueil, amoureux de la pompe des idées grandes et sublimes, publiait hautement ce qu'ils ne croyaient pas dans le secret de leur conscience : semblables à la prétresse de Delphes, ils s'enflaient, ils se tourmentaient pour enfanter des oracles que l'avenir devait effectuer, dès que le système d'une vie immortelle serait développé, et que les ombres de la mort seraient dissipées par le soleil de l'évangile. Ils ont dit des choses qui n'ont pu être imaginées que par des âmes immortelles, et la vérité qu'ils mettaient en question est devenue un fait.

ONZIÈME NUIT.

I. l'anéantissement.

Si l'immortalité n'est qu'une erreur, que cette erreur m'est chère ! Que ce mensonge consolant serait encore préférable à la triste vérité ! L'espérance qu'il nous laisse nous sert du moins à jouir de ce monde. La vie future est l'âme de la vie présente. Si nous les séparons, nous n'avons plus qu'à gémir dans celle qui nous reste. L'intrépide qui coupe sa durée immortelle en deux portions, pour se borner à la première, détruit le bonheur de son existence présente ; en mutilant son être, il double ses malheurs. Ah ! s'il est vrai que je sois déyoué au néant que j'abhorre, quel désespoir profond et nouveau vient tout-à-coup me saisir ! Quelles affreuses pensées noircissent mon imagination et flétrissent mon cœur ! Comme l'horizon de mes maux s'étend autour de moi ! Ô terre misérable, ô ciel barbare ! écoutez la plainte de l'homme.

Je me consolais de mes chagrins par l'espoir d'un avenir plus heureux. Cet avenir est le néant : il ne me reste donc que le présent pour y souffrir. Quelle chute ! Dans quel abîme profond je suis précipité du séjour enchanteur où m'avait porté la douce espérance ! Si j'étais abusé par un songe, cruel ami, pourquoi m'en as-tu arraché ? Quel affreux réveil ! Rends-moi mon erreur. Le jour s'éteint devant mes yeux : tout se couvre de ténèbres. Je reste nu et affamé dans une nuit totale. Chacune de mes pensées me porte un coup de poignard. Qu'avais-je besoin de rêver un mieux possible ? Cette idée envenime mes maux actuels ? Qu'avais-je besoin de naître pour vivre malheureux et retomber dans le néant ? Ce que j'ai cru des bienfaits du Créateur n'est donc plus que des calamités. Ces facultés intellectuelles, dont j'étais si fier, ne servent qu'à mon tourment.

Science que j'ambitionnais, détourne ton miroir désespérant. Ne te montre point à moi-même. Connaître, c'est souffrir. Si je me vois, je me vois anéanti. J'aimais à contempler un Créateur généreux ; fier de m'élever et d'arriver jusqu'à lui, je soulevais le voile qui couvre la majesté de son front, je voulais découvrir

quelques-uns des traits augustes de mon bienfaiteur... Qu'ai-je vu?... Un tyran farouche, qui m'impose la vie et retient le bonheur. Il regorge de biens, et il ne laisse pas échapper sur moi un seul rayon de félicité, pour m'empêcher du moins de le maudire! Il peut tout, et sous ses yeux cruels je reste malheureux! O nuit, épaisse tes voiles, cache-le pour jamais à ma vue! Qu'il ne vienne plus effrayer ma pensée. Il fut ma consolation et ma joie: mais je hais à présent cet horrible ami du néant, ce tyran solitaire, qui aime les ruines et se plaît à régner sur un désert.

Que je ne voie plus ses ouvrages! que je ne sois plus tourmenté du spectacle de sa gloire. L'éclat de l'univers m'offense, et aggrave le sentiment de mes maux. Que m'importe, en souffrant, d'admirer la nature; de parcourir sa vaste enceinte, pour avouer en gémissant que la plus étonnante de ses merveilles est ma misère; pour reculer d'horreur en rencontrant au milieu d'elle dans son noble spectateur le seul être raisonnable et le seul misérable, invoquant le bonheur, ne le trouvant jamais, et condamné au long supplice de la vie? Vertu, tu es une folie, une malédiction, un

crime contre ma raison. Tu nous coûtes une peine et des combats qui ne sont point payés. La religion n'est qu'un mensonge. Des devoirs? En est-il d'autres que de repousser ces illusions trompeuses, ces flatteuses espérances, ces séduisants désirs qui agitaient mon sein et m'enflaient d'un noble orgueil? Insensé, je me croyais l'héritier d'une éternité! Fantômes vains, éloignez-vous et ne m'importunez plus. Pourquoi m'égarer si loin pour ne rapporter que le désespoir? Imposons à mes désirs les bornes de ma durée. Tout est renversé. Sagesse, raison, fuyez loin de moi. Sens, gouvernez mon âme. Passions, poussez-moi au hasard. Ignorance, étends sur ma destinée une nuit favorable. Vous seuls êtes mes Dieux: vous seuls protégez ma paix. Nous mourons comme la brute: vivons comme elle. Homme, folâtrer et pourrir, voilà ton partage! Quelle pensée ignominieuse et déchirante, de savoir que les scélérats les plus abandonnés, après s'être élevés dans la vie sur les ruines de l'homme de bien, dorment à ses côtés dans la mort, et goûtent un repos aussi doux que lui!

Quoi donc! l'homme a-t-il pu devenir criminel avant que d'être? Pour quel crime irré-

missible toute la race humaine est-elle condamnée à la destruction ? Pourquoi cet arrêt foudroyant contre notre seule espèce ? « Vous « serez tous mortels et tous malheureux. » Dieu a-t-il , comme les tyrans , des raisons d'état que ses sujets ne puissent pénétrer; et quand il les fait souffrir , leur défend-il la plainte?... Dieu puissant , car je ne vois plus que ton pouvoir odieux , je t'accuse de la création de l'univers. Je te la reproche comme un crime. Le crime est-il autre chose que de faire des malheureux ? Je ne t'avais pas demandé de me faire naître!

Donne-moi l'éternité ou reprends-moi la pensée. Elle ne m'était pas nécessaire pour végéter et m'anéantir après. Une âme raisonnable est une superfluité. Si tu ne me l'as donnée que pour aigrir mes peines , armer les calamités d'une pointe plus pénétrante , et m'accabler encore des terreurs de la mort , sont-ce là tes bienfaits ? Au lieu de m'arracher de la paix du néant , pour me tourmenter de l'existence , que ne me laissais-tu avec les êtres possibles qui n'en sortiront jamais ? Au lieu de me forcer de naître homme , que ne faisais-tu à ma place un insecte de plus ? Par une préférence bar-

bare, tu me fais de la pensée une faculté de souffrir; de la vie, une faculté de mourir.

Mais si dans ton plan tu avais besoin de nos douleurs, pourquoi insulter encore à notre misère? Fallait-il suspendre sur nos têtes ce dais radieux du firmament! Quel palais superbe pour loger le désespoir! N'as-tu embellie et fécondé la terre que pour y voir l'homme se flétrir de tristesse sur un lit de verdure et de fleurs, et languir sur l'image d'une volupté qu'il ne goûtera jamais? N'as-tu ordonné à ces globes brillans de rouler, qu'afin que les mortels mesurent par leurs révolutions la longueur de leurs souffrances, ne se méparent jamais sur leur durée, et ne perdent pas un instant de leurs douleurs? Hélas! une triste demeure convenait bien mieux à nos tristes destins. Il fallait nous enfoncer dans quelque caverne profonde, dans quelque antre sombre..... loin de toi. Cette prison nous eût moins fait souffrir, que cette voûte éclatante qui donne de l'audace à nos pensées, allume nos désirs, et nous entraîne malgré nous vers notre tyran. Au milieu de ces hautes espérances et de ces transports, le ver nous appelle sous la poussière où il rampe, et

l'inexorable mort va tirer sur nous un éternel rideau. O mort, seul ami qui reste à l'homme, viens dans mon sein. Tu es l'unique don que m'aient fait les cieux. Finis mon supplice, et ne me laisse pas plus long-temps errer dans ce désert sauvage, s'il n'est point de berceaux agréables où je puisse respirer et goûter la douceur du repos. O mort, et toi aussi, tu es changée. Jadis je voyais au-delà de tes ombres un soleil immortel, dont les rayons échappés vers mon œil doraient devant moi l'épais nuage du tombeau. Maintenant que le tombeau communique au néant, quel gouffre profond et vaste j'y vois creusé ! Quel enfer il découvre à quiconque a rêvé le ciel ! Comme il s'ouvre et s'élargit pour me dévorer ! Dans un moment, il doit engloutir cette âme qui avait la conscience d'elle-même, embrassait la nature dans son vol, visitait les astres, conversait avec les esprits supérieurs et s'efforçait d'atteindre à leur élévation : cette âme merveilleuse va s'éteindre pour jamais dans l'horreur d'une mort universelle.

Quand cette nuit totale descendra sur l'univers; quand la voûte obscurcie fermera le tombeau de la race humaine, ce tombeau

qui doit l'emprisonner pour ne la rendre jamais, pourra porter cette triste et dernière épitaphe :

Sous les débris confus des mondes démolis,
Sous ce vaste tombeau de la nature entière,
Ci-gît la race humaine, insensible poussière.
Ici, près de la brute, en foule ensevelis,
Rabaisrés aux destins de la vile matière,
Qui n'a jamais senti la vie et la lumière,
Dorment dans le néant, ces êtres merveilleux,
Ces atômes pensans, espèce lamentable,
Souverains malheureux d'un globe déplorable,
L'héritage des vers, le chef-d'œuvre des cieux!
Esclaves opprimés d'un tyran invisible,
Ils vécurent un jour assiégés des terreurs :
L'autre les vit périr au milieu des douleurs.
Tout leur être est rentré dans le chaos horrible.
Ils ont déshonoré le nom de Créateur :
Dieu, pour les tourmenter, leur montra le bonheur.

Arrêtons-nous ici; et si c'est là notre histoire, pleurons sur l'espèce humaine. Nous ne sommes plus que des fantômes, moins qu'une ombre, au-dessous du néant. La nature n'est qu'une table rase; il n'y a rien de réel que notre misère. Quelle perspective épouvantable! Un monde gémissant: un Dieu dévorant: la terre, un champ de carnage où le Tout-Puissant ne fait que détruire; où il n'a créé

des millions d'êtres que pour leur faire sentir les transes et l'horreur de l'anéantissement! Est-ce donc dans un transport de colère que l'Éternel, interrompant son long repos, s'est levé pour se déshonorer par la création d'un semblable univers?

Rétractons nos blasphèmes. Incrédule, comme tu dissipes les êtres! Epargne, épargne ce ravage de tant de créatures si nobles et si belles. Le ciel en est plus économique. Le Créateur ne peut être comme une racine stérile et décrépite qui ne pousse des germes que pour les laisser avorter dans la fleur. Rien ne périt dans l'immense vaisseau de l'univers. C'est détrôner Dieu, c'est l'anéantir lui-même, que d'en faire le Dieu du néant. Un Dieu qui produit et conserve tout est le seul véritable. C'est un être bienfaisant. Son plaisir est de répandre le bonheur. Il aime à multiplier les êtres pour multiplier le nombre des heureux. Oui, cher Philandre, mon cœur me dit que tu es immortel. Tu vécus vertueux, tu vécus malheureux. Le ciel ne t'eût jamais fait naître, s'il ne se fût pas réservé de te payer tes vertus et ta vie.

O monde, que je vais bientôt quitter, si tu

étais mon seul héritage, quel présent Dieu m'aurait-il fait? Que tes trésors sont fragiles! De tous ceux que tu possèdes, les amis sont le plus riche. Comme ils glissent de nos bras! Lucie, Narcisse, Philandre ont fui de mon sein dans la tombe. Partout je vois le monde se dissoudre par parcelles autour de moi, et me laisser au milieu d'un amas de ruines. Ah, j'en veux plus aimer que le séjour qu'habitent mes amis! je dédaigne cette terre misérable où ils ne sont plus, et que leur absence appauvrit encore. Le vrai sage laisse aux sens le domaine borné du présent, et donne à son âme le vaste avenir pour empire. C'est là qu'il dépense tout son être, trace ses plans, dirige sa prévoyance, porte ses désirs et se promet le bonheur. Il se repose de tout sur un Dieu fidèle, et ne demande plus rien à la fortune ni aux hommes.

DOUZIÈME NUIT.

Les avantages de la nuit et de la solitude.

Les pensées mâles de la vertu, les nobles élans du génie, les brûlans transports d'un cœur sensible, sont perdus pour l'homme qui croit qu'être seul est une solitude. Le malheureux s'est condamné à ne les jamais sentir. Dieu et la raison ! quelle immense société ! Que leurs entretiens sont sublimes ! Que leur commerce est plein de douceur ! Ils s'approchent de l'homme à mesure que le monde s'en éloigne. Encore quelques jours et tout nous aura abandonné ; il ne restera pour l'homme que sa conscience et Dieu. Qu'il sera terrible alors de les rencontrer seul, de les voir en face pour la première fois, et d'être pour eux un étranger méconnu, désavoué ! Hâtons-nous de nous réconcilier avec eux, et de nous les attacher par des nœuds éternels. Pour remplir nos désirs, l'univers n'a rien de plus à nous offrir ; ou s'il nous reste encore

quelque chose à désirer, c'est un ami. Mais que les amis sont mortels! Le dangereux désir! Qu'il est doux d'en avoir! Qu'il est cruel d'en avoir eu.

Je n'ai rien de commun avec vous, poètes insensés que la fortune enivre, et que l'erreur entraîne. Déserteurs de la raison, légers amans de la folie, vous suivez en folâtrant les fantômes brillans de la vie. Dans vos bruyans transports, vous invoquez l'astre du jour, vous chantez à sa clarté, vous célébrez les fausses douceurs d'un monde corrompu, jusqu'à ce que votre voix meure étouffée sous le drap mortuaire. Moi, j'invoque la nuit, et je cherche son obscurité sacrée. Mes chants ne sont point des chants de joie; et mon génie n'aspire point à l'honneur honteux de sortir des fers de la raison.

Trop de fois les muses ont eu à rougir de leurs enfans dégénérés; trop de fois elles les ont vus s'avilir à défendre la cause des sens, vouloir ennobrir ce qui est vil, honorer ce qui est abject. La poésie a-t-elle donc reçu des cieux ses charmes enchanteurs et son pouvoir magique pour se prostituer au vice, et cacher son visage difforme sous un masque séduisant?

Quelle est la source de cet abus si fréquent et si déplorable? Deux penchans opposés se disputent le cœur de l'homme, et le tirent en sens contraires. L'orgueil, comme l'aigle superbe, se plaît à monter et cherche les hauteurs. La volupté se traîne sur la terre et se trouvē heureuse de partager les sensations de la brute. L'homme est également fier et sensible : il voudrait à la fois s'ennoblir et jouir : s'élever avec l'âme et ramper avec le corps. Mais les plaisirs trop grossiers des sens offensent le goût noble et délicat de la raison. Que fait l'homme? Il abuse des talens pour rendre le vice aimable et nous cacher sa bassesse. L'esprit, comme un sophiste adroit, trouve le secret de nous créer une raison nouvelle, qui, plus souple et moins difficile, se prête aux plus viles jouissances. Ce charlatan imposteur éblouit nos yeux par ses prestiges ; il environne l'âme d'illusions trompeuses, et lui fait avaler un poison agréable. L'âme, doucement assoupie, tombe dans une molle langueur, perd par degrés sa force et sa fierté, se familiarise avec le vice, et se livrant à l'erreur qui l'enchanté, elle s'oublie délicieusement dans les égaremens de la folie. L'orgueil

devient complaisant. Ce qui le révoltait ne le choque plus. L'homme se plonge gaîment dans la débauche, s'abandonne sans remords à ses excès, et se pardonne ses vices dont il ne sent plus l'horreur. Art détestable, qui corrompt les mœurs, efface des joues de l'homme la noble pudeur de la nature, et lui donne un front qui ne sait plus rougir ! On se plaît dans son avilissement, on s'en fait gloire; l'écrivain coupable s'applaudit de ses honteux succès, et le vice infâme demande impudemment à la louange le salaire de la vertu.

De combien de volumes cette morale sensuelle et dépravée n'a-t-elle pas inondé le monde littéraire ? Les apologistes des sens sont bien plus nombreux que ceux de la raison. Partout les talens ont semé les fleurs sur les taches du vice. On voit des muses libertines détacher sans pudeur la chaste ceinture des Grâces, de l'air indifférent dont elles invitent le dieu bourgeonné du vin à remplir sa coupe joyeuse. Comment le génie peut-il déshonorer sa noblesse par ces écrits flétrissans, et se dévouer à une honteuse immortalité ?

Mais que ces productions criminelles ne

fassent pas condamner le poète qui sent sa dignité. S'il est des syrènes qui chantent le vice, il est aussi des muses dont la voix mâle et céleste sait rendre les fiers accens de la vertu. Qu'elle est respectable celle qui dédaigne de s'arrêter dans le cercle étroit du temps, et voyant ce monde tel qu'il est, un point dans la vaste étendue de la nature, s'élance de ce point obscur pour parcourir les mondes semés dans l'espace, et s'élever par degré jusqu'à l'Être universel, à la source éternelle des êtres!

Arrivée à ce dernier terme du vol de la pensée, elle reconnaît que, malgré l'immense et brillante étendue de la matière, ce n'est que dans le monde moral qu'il faut chercher la vraie grandeur.

N'espère donc point, Lorenzo, trouver ici de vains amusemens. Tu ne respireras point dans mes vers l'haleine impure et brûlante des passions. Tu n'y verras point le vice flatté, ni la vraie grandeur méconnue. N'y cherche pas davantage ces fables ingénieuses et frivoles, ces rians tableaux, et ces paysages enchantés que la brillante fiction couvre de fleurs. Mais tu y trouveras des leçons solennelles, des

images vénérables, des vérités graves qui descendent du sein de l'éternité dans mon âme au travers de l'espace où je vois rouler ces astres nocturnes, au milieu de ces ténèbres dont je suis enveloppé comme d'un voile; dans ce silence profond qui représente le silence de la mort. Tu y trouveras des pensées d'une éternelle vérité, qui, sans que tu les appelles, reparaîtront devant ton âme à tes derniers moments; et toi, nuit, tes ombres viennent se mêler aux tableaux que je trace, et ma mélancolie leur donne encore des nuances plus foncées et des couleurs plus sombres.

Et cependant, aimables fous, vous qui voulez toujours rire, j'ose me flatter que mes chants austères captiveront votre oreille, si ce qui vous importe le plus peut vous intéresser. Mais si vous me refusez vos suffrages, sachez que les sages goûteront les vérités que je chante, en sentiront le prix, et me donneront cette approbation intime qui part du cœur : récompense plus précieuse et plus honorable pour moi que de vains éloges. L'écrivain qui, bornant à lui seul le fruit de ses ouvrages, ne cherche que sa gloire, ne la mérita jamais ; follement amoureux d'un son,

courant après une ombre, il ne fait qu'augmenter la foule des insensés.

Mais surtout, ô Litchfield, que je ne sois pas privé de ton approbation; c'est de la tienne que je suis le plus jaloux. Ne crois pas non plus que je m'élève jusqu'à toi par ma seule audace. La jeune Narcisse ne t'est pas inconnue, elle ne t'est pas étrangère. Les liens du sang et de la vertu vous unissaient. Hé bien, c'est elle qui de ses berceaux fleuris d'amarante descend d'elle-même vers toi, et vient solliciter pour ma muse un accueil favorable. Ne crains point que je t'afflige de ton éloge; mais si je me tais sur ta louange, c'est pour chanter celle de l'Eternel.

Est-ce toi, Père des êtres, toi qui portais leur germe dans ton sein avant de les faire éclore, qui voyais présentes sous tes yeux toutes les révolutions de l'univers futur; est-ce toi, dont la main invisible m'a conduit aux bords d'une source plus pure que la source vantée de Castalie, et m'y laisse boire un nectar merveilleux qui m'inspire et m'enivre d'un enthousiasme divin: ou bien, est-ce quelqu'un des ministres célestes que tu députes de ton trône pour veiller à la paix de l'homme, écarter de

son âme les pensées vaines et basses, et l'élever aux pensées utiles et sublimes? Ma soif de la vérité est encore loin de s'éteindre; et cependant depuis long-temps mon âme, soutenue de ton secours, voyage avec délices dans l'étendue de l'univers moral, et recueille ses trésors à la clarté des étoiles.

Oui, c'est la clarté tranquille des étoiles qui éclaire le mieux les pas du génie. C'est avec la nuit que la pensée s'éveille. C'est au milieu des ténèbres que l'âme reçoit ses plus vives illuminations, et que sa vue devient plus perçante. Dans le jour, excédée du mouvement de la vie, étourdie du bruit, éblouie par une lumière trop vive, coudoyée, pour ainsi dire, et ballottée par la foule, elle flotte dans l'ivresse des sens et s'égare loin de la raison. L'âme alors est toute passive, les objets extérieurs lui imposent ses pensées. Troublées, interrompues, elles meurent imparfaites et ne peuvent mûrir. Mais avec la nuit l'âme retrouve sa liberté et se possède toute entière : ses passions se calment dans la paix du silence : ses pensées plus intérieures et plus recueillies laissent des empreintes plus profondes. Elle n'est plus asservie aux impres-

sions des sens : elle ne reçoit plus en esclave, elle se donne à son choix ses idées indépendantes, et les ordonne à son gré dans le plan qu'elle préfère. L'étendue d'un monde ne peut borner son activité. Elle voyage dans l'immensité des cieux, et revient ensuite s'abattre sur la terre : ainsi les matelots fatigués d'une course immense, jettent l'ancre au fond des mers et se reposent.

Quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Éternel étendu entre l'homme et les vains objets qu'il veut lui cacher. Le théâtre inconstant du monde s'éloigne et disparaît à nos yeux. Un intervalle immense et désert nous en sépare. Du bruit de son agitation tumultueuse, il ne parvient plus à l'oreille que des sons affaiblis et confus qui se perdent dans le vague de l'air, et nous pouvons de loin et sans péril contempler ses flots et ses naufrages. Dans ces instans d'un calme parfait, l'âme commerce librement avec les cieux et correspond avec Dieu. L'univers que nous devons étudier est au fond de nous-mêmes. L'âme y descend, et montant sur le trône de la conscience, elle y siège comme un souverain au milieu de son

conseil, pèse le passé et prépare l'avenir. C'est alors que nos fautes ne sont plus flattées : le vice est confondu dans tous ses mensonges. Il paraît nu devant elle : il n'a plus ces couleurs décevantes qui nous en imposaient pendant le jour. La nuit les efface, comme elle efface celles des autres objets, et nous le voyons noir comme eux. Oui, ces ombres tutélaires sont un asile ouvert à l'innocence; la raison y vient reprendre sur nos cœurs ses droits et son empire. L'athée dans la nuit soupçonne un Dieu; l'homme de bien croit sentir sa présence. O nuit! tendre amie de l'homme et de la vertu, c'est toi qui les rends l'un à l'autre et les réconcilies ensemble!

La vertu, aussi délicate qu'elle est belle, ne peut se mêler dans la foule, que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Il est rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche sans se salir. Peu d'hommes rapportent le soir sans altération et sans taches les mœurs et l'innocence du matin. Il est toujours quelque pensée qui s'efface dans la journée, quelque résolution qui est ébranlée, quelque idée, rejetée d'abord, qui revient à la charge. Et comment en serait-il autrement?

Le bruit, le mouvement, la lumière, le concours tumultueux de la multitude des objets et des hommes, tout répand et disperse nos pensées hors de nous. L'âme errante et vagabonde s'évapore et se dissipe. Elle néglige ses intérêts domestiques, quitte son poste, et nous laisse nus et sans défense, exposés aux assauts du vice et de l'exemple.

L'exemple est un corrupteur qui met adroitement notre raison dans ses intérêts. La présence du vice agit sur nous avec une force que peu d'hommes ont le courage de repousser. L'ambition s'allume aux feux de l'ambition. L'amour du gain se communique, comme une peste, d'un cœur à l'autre. La débauche et la perfidie répandent autour d'elles une atmosphère contagieuse que nous respirons et qui s'attache à nous. L'homme apprend en riant à l'homme à devenir inhumain. Les passions se mêlent, fermentent et nous embrasent. Un léger coup-d'œil, lancé et rencontré au hasard, a souvent porté dans un cœur la fièvre soudaine de l'amour, ou les palpitations douloureuses de l'envie et de la haine. On ne peut voir, on ne peut entendre sans péril; l'âme est exposée par tous nos

sens. Dans cette école publique de vice et d'erreur, il faut opter entre le rôle de disciple et celui de censeur; il faut s'avouer complice, et se déclarer ennemi. L'un souille notre innocence, l'autre trouble notre paix. Ah! la sûreté est toujours loin de la multitude. Aussi les sages ont-ils reçu de la nature un instinct qui les pousse vers la retraite, et les fait soupirer après l'ombre et la solitude.

Dieu fit la nuit et ses astres pour éléver l'âme, échauffer le génie et entretenir dans le cœur de l'homme l'amour de la sublime sagesse. Mais l'homme audacieux, traversant partout ses sages desseins, détruit l'ordre qu'il avait établi, et corrompt les bienfaits de la nature. De ce voile sacré d'étonnement et de respect étendu sur les merveilles de l'univers pour inspirer la vertu, il s'en fait un abri profane qui l'encourage au crime. Les scélérats cachent pendant le jour leurs têtes monstrueuses. Le brigand et l'assassin dorment au fond de leurs cavernes jusqu'à ce que les ombres descendant: maintenant ils veillent unis et s'élancent ensemble sur la trace de leur proie; maintenant les astres épouvantés les

voient marcher le front levé dans les ténèbres, et redoubler l'horreur de la nuit par l'horreur de leurs forfaits. L'avare enfouissant son trésor est épié par le voleur qui le déterre, et demain le malheureux se levera dans l'indigence. Maintenant les noirs complots et les conspirations sourdes sont éveillés : l'obscurité est seule confidente de leurs affreux desseins. Préparant loin de la lumière le désordre et la dévastation, elles méditent les attentats qui doivent ébranler des royaumes et les inonder de sang. Voici l'instant où les enfans de la débauche s'abandonnent avec fureur à ses derniers excès. A cette heure même.... Dois-je le taire ou le publier? Pourquoi la foudre repose-t-elle oisive? A cette heure, l'infâme adultère monte d'un pas assuré dans la couche nuptiale de son ami, et se rit des hommes et de Dieu. C'est ainsi que les mortels insensés, toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur, exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des cieux, tandis qu'ils frissonnent et pâlissent à la vue d'un mortel. Les astres de la nuit ont-ils donc été formés pour servir les scélérats, et ne mêlent-ils aux ténèbres leurs

clartés incertaines que pour guider le poignard en cachant le coupable?

Laissons ces insectes malfaisans qui se nourrissent de venin, rampent dans l'ombre et infestent la nuit. Il fut jadis une race de mortels sublimes qui surent jouir des cieux et en faire un noble usage. Leur âme vigoureuse y montait sur l'aile de la contemplation. Ces sages de l'antiquité, qui ont éclairé l'espèce humaine, interrogeaient les astres du firmament, leur demandaient conseil et obéissaient à leurs réponses. Le divin Platon, le philosophe de Stagyre, ceux de Tusculum et de Cordoue, noms immortels! se promenaient comme des dieux dans les espaces illimités. C'est là qu'ils puisaient leur noble mépris de la vie, et que leur génie rallumait ses feux. La nuit, ces héros du monde moral visitaient Dieu et s'entretenaient avec lui. Sa présence échauffait, agrandissait leur âme et la remplissait d'espérances immortelles. Plus joyeux et plus riches au sortir de ce commerce intime avec la Divinité, ils revenaient parmi les hommes parcourir avec courage le cercle éclatant de leurs jours, et marchaient d'un pas plus ferme dans les sentiers de la vertu.

Dans tous les siècles, dont la lune a éclairé les nuits, elle fut une lampe allumée par le Créateur pour les veilles du sage ; c'est aux rayons de sa lumière épurée, qu'il cherche et rencontre la vérité. Perçons la retraite du célèbre Athénien, qui le premier évoqua des cieux la philosophie, la força d'habiter sur la terre et d'être utile aux hommes, aux hommes ingrats, dont il reçut pour ce bienfait une coupe empoisonnée ! Tandis que les astres de la nuit, craignant de distraire Socrate, glissent en silence au-dessus de sa tête, et semblent s'arrêter à contempler ce sage qui doit un jour prendre sa place dans leurs sphères ; voyez son âme en travail, poursuivant sans relâche son ardente prière à la sagesse, et recevant ses oracles dans le sanctuaire de sa solitude ; voyez-le, tant que la nuit dure, rester dans la même attitude, immobile et comme enchaîné à son objet. C'est avec regret qu'il voit poindre l'aurore. Déjà le soleil importun sort vermeil du sein des ondes et ramène le bruit et les vaines paroles : il offusque de ses rayons turbulens la lumière pure et tranquille qui luisait sur l'âme du philosophe ; il l'arrache à ses méditations

et le rentraîne dans le tumulte du monde.

Que les peuples de l'Inde et cette troupe d'insensés qui n'aiment que les vanités légères adorent le soleil, et s'agitent à sa lumière ; la nuit a pour moi quelque chose de plus auguste et de plus divin. Je vous salue, momèns solitaires, restes précieux du temps, échappés au ravage des journées. Favorable minuit, je te salue. Que la joie qui me pénètre en ce moment est pure et voluptueuse ! comme mon âme se sent jouir d'une liberté complète ! Non, je ne me sens point emprisonné dans ces ténèbres ; elles forment un berceau charmant qui me couvre, et sous lequel je me promène avec délices. Douce et féconde obscurité, comme mes pensées naissent d'elles-mêmes, et se pressent en foule sous ton abri favorable ! Le jour ne fait que les énerver et les flétrir. Ce n'est pas du soleil que la pensée emprunte sa lumière. Elle la puise dans cette source de feu, dont une émanation a donné la vie à tous les êtres et le mouvement à la matière ; dans ce séjour élevé d'où descend la céleste Uranie. C'est la divinité de mes chants ; elle daigne s'abaisser jusqu'à moi et me visiter dans la nuit... Mais qu'elle est soigneuse de

rappeler mes pensées sous un joug rigoureux, mais nécessaire! Elle vient d'interrompre les transports du plaisir, où m'égaraient les charmes de la nuit : hélas! elle ramène mon âme sur un objet qui excite dans mon cœur des battemens bien différens..., sur la tombe de Narcisse!

Dans quelle tristesse je me sens tout-à-coup replongé! est-ce faiblesse de la nature? Est-ce une vapeur mortelle qui vient de s'insinuer dans mes veines, et de glacer mon sang? Tous les hommes sont-ils comme moi sujets à passer si rapidement d'un extrême à l'autre? Oui sans doute... Que d'inégalités dans l'homme! Tantôt nous planons dans les hauteurs, tantôt nous retombons dans un abîme. Rester constamment le même, est un état au-dessus de nos forces. Que l'âme paie cher le loyer de sa chétive demeure! Que les conseils de la raison sont ridicules et vains! Elle ne fait qu'aggraver le sentiment de nos maux par la triste conviction de notre impuissance. Dans cette région obscure et toujours chargée d'orages, l'âme la plus courageuse lutte en vain contre les assauts de la destinée; elle s'agit et se tourmente dans sa faiblesse, sans pouvoir s'é-

lever jamais au-dessus de ses maux ; ou si elle vient à bout de se soulever , elle ne se soutient pas long-temps , bientôt elle retombe. Toute notre gloire est de ne pas céder , et de nous relever sans cesse , quoique sans cesse terrassés.

C'est en vain que l'on cherche dans l'homme plus que l'homme même; malgré l'orgueil de nos résolutions et la fierté de notre prévoyance, l'expérience nous dément à chaque instant, et renverse nos trophées à mesure que nos mains les élèvent. Moi qui, dernièrement dégagé des ombres du tombeau où la douleur avait long-temps captivé ma pensée , m'élançai dans les régions éthérées, touchai la voûte des étoiles, et là , supérieur à la peine, et comme revêtu déjà de l'immortalité , ouvrais au genre humain les portes éternelles de la gloire , et l'appelais dans le séjour du bonheur ; aujourd'hui je sens mes forces m'abandonner , et de cette élévation , soudain je tombe dans une mer de tristesse. Mais du moins je n'y resterai pas abîmé et perdu. Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré ! Moi je sais trouver un trésor dans mes larmes. Je n'imiterai point l'homme mal avisé qui ne prend de la

tristesse que ses tourmens, et rejette les fruits inestimables qu'elle produit. Ses malheurs sont perdus pour lui. C'est en vain que le sort redouble ses coups et le châtie; il ne le rend pas plus sage.

TREIZIÈME NUIT.

La tristesse et le malheur.

SAIS-TU, Lorenzo, ce que vaut un soupir? As-tu jamais étudié la philosophie des larmes? Ce n'est pas dans les écoles qu'elle s'apprend. La science n'est pas la sagesse. Que je plains ce savant, dont l'intempérance se charge d'un amas de connaissances et d'une érudition mal digérée! Il dévore, il entasse sans choix dans sa mémoire les pensées des autres. Cet excès d'alimens, au lieu de nourrir sa raison, est un fardeau qui la tue. Pauvre dans sa stérile abondance, vous le voyez sans cesse occupé à piller l'héritage d'autrui, et laisser son champ dépérir sans culture. Ainsi l'âme du savant reste dans la disette: le bon sens périt: l'orgueil s'accroît encore de ses pertes; et l'étude, qui devait former un sage, achève un insensé.

O tristesse, c'est dans ton école que la sagesse instruit le mieux ses disciples! Quand la mort nous enlève un ami, ceux qui nous res-

tent nous exhortent à nous consoler promptement de sa perte. Mais, en voulant sitôt essuyer nos larmes, l'aveugle amitié se méprend sur nos vrais intérêts. Les hommes pensent-ils être plus nos amis que celui qui a frappé le coup? C'est Dieu qui nous envoie les chagrins, pour bannir de notre âme le calme trompeur du vice, et y rétablir la paix de la vertu.

Les calamités sont nos amis. La sombre tristesse nous fait apercevoir des vérités qu'effaçait l'éclat éblouissant de la prospérité. Ainsi la nuit, en éteignant le flambeau du jour, fait reparaître et briller ces lustres innombrables attachés à la voûte du firmament.

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'âme, la sagesse vient en riant épandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs; ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année. O Narcissé, je bénis la tristesse où ton souvenir m'a replongé! Je leverai un tribut sur mes peines, et mes larmes fécondes m'enrichiront. Je vais récueillir sur ce champ de douleur les pensées salutaires qui ont la vertu de guérir les maux de l'âme.

J'en formerai comme une guirlande de fleurs choisies, pour en orner ta tombe; et peut-être qu'elles ne seront pas flétries par le temps.

Remontons aux sources d'où coulent les larmes qui sont versées sur la tombe des morts. Elles n'ont pas toutes la même cause. Il est des âmes sensibles, à qui la douleur se communique et s'attache en un instant comme un mal contagieux : les larmes s'amassent dans leurs cœurs, les gonflent et s'en épandent comme un torrent. Ils s'affligen avec sincérité ; ils sentent qu'ils ont perdu tout ce qui leur était cher, et leurs regrets sont le plus bel éloge de l'ami qui n'est plus. Il est des hommes naturellement durs et rebelles au sentiment ; il leur faut du temps pour s'en pénétrer. Ils ont besoin de s'exhorter à pleurer, et ils ne peuvent s'attendrir sans témoins ; mais que leurs regards rencontrent la douleur dans les yeux de ceux qui les entourent, alors une sorte de commotion magique électrise ces cœurs de roche, il en sort soudain une abondance de pleurs : ils s'étonnent de se trouver sensibles. Quelques-uns pleurent pour soulager leur douleur : d'autres pour la montrer ; ils font bien de s'attrister quelquefois, pour

nous prouver qu'il est quelque chose qu'ils peuvent aimer.

L'amour-propre verse aussi ses larmes. On en voit qui s'affligen à dessein de s'associer à la renommée du mort. « C'était un si grand « homme ! Il était tant leur ami ! » Ils s'étiendent avec complaisance sur des éloges qu'ils croient partager, et font ainsi, sans pudeur, leur propre panégyrique. Il est des yeux qui ne pleurent pas sans danger pour les spectateurs ; la beauté sait faire des conquêtes avec des pleurs. Combien de fois on retrouve la matrone d'Ephèse dans les tendres veuves ? Avec quelle adresse elles étendent sur leurs attraits un crêpe de deuil comme une toile où les cœurs viennent s'embarrasser et restent pris ! On voit les roses de leur teint s'embellir des larmes qui roulent et se succèdent sur leurs joues comme des perles brillantes. La superbe Cléopâtre, buvant dans une coupe d'or les perles précieuses, languissante et succombant d'amour et de volupté, n'est pas plus séduisante que ces veuves éplorées.

La douleur a aussi ses hypocrites qui jouent la tristesse, et l'arrangent sur leur visage imposteur comme un voile décent, propre à

cacher leur secrète joie. Quelques-uns cependant, les yeux attachés sur le cercueil, s'y voient ensevelis à la place du mort, l'oublient pour se pleurer eux-mêmes, et célèbrent d'avance leurs propres funérailles.

Mais quel fruit rapportent à la sagesse toutes ces larmes que la mort fait couler? Elles ne font que multiplier nos folies et nos vices. Les plus sincères sont perdues pour la vertu. Qu'il est rare de trouver un sage qui en soit économe et qui sache les mettre en valeur! L'homme dissipe follement ce don précieux, et c'est en pure perte qu'il a reçu le noble privilége d'être sensible. Tandis que la nature est attendrie, la raison regarde un cercueil de l'œil stupide d'un idiot qui ne prend aucun intérêt à ce qu'il voit : elle ne comprend rien à ce que lui dit le silence d'un mort.

Aussi cette douleur impétueuse éclate comme un orage d'été, et passe comme lui. Quelque intractable qu'elle paraisse d'abord, elle ne tarde pas à s'adoucir. On gémissait : bientôt on ne fait plus que laisser échapper quelques faibles soupirs, et l'on conte ensuite par passe-temps l'aventure du malheureux. Tant que la cloche funèbre retentit à notre

oreille, c'est à qui répandra au loin la nouvelle et l'alarme. Dès que le bruit cesse, les sentimens qu'il avait éveillés dans l'âme y meurent presque aussi vite que le son dans les airs.

Que le ciel, voulant avertir l'homme de se redresser et de se soutenir sur lui-même, brise l'appui fragile où il se reposait dans un doux abandon ; loin de se lever dans sa force sous les coups du malheur, il succombe, il rampe à terre et s'afflige dans la poussière. Bientôt impatient de s'étayer sur un second appui qui lui manquera comme le premier, fût-il tombé de la hauteur d'un cède, il se traîne vers le plus frêle roseau qui se présente et s'attache à lui par de nouveaux liens. Ne croyez point cette veuve éplorée qui se jure inconsolable d'avoir perdu l'époux cheri qui était le seul digne d'elle : vous la verrez bientôt courir au bal en galant habit de deuil, et chercher dans les cercles un second époux qui doit encore mourir. Que dis-je ! Souvent vous la voyez s'unir au premier inconnu, renouveler les vieux sermens d'une tendresse usée, et tâcher de rajeunir avec lui. Telle une vigne épuisée embrasse le jeune ormeau qu'elle rencontre

et se promet de pousser encore des fleurs nouvelles sur ses tiges desséchées. Ainsi finirent les regrets d'Aurélie. Elle pleura, jusqu'à ce que sa destinée lui envoyât un consolateur dans un jeune amant. A peine est-il entré que bientôt il essuie les larmes de la belle affligée, et force sa douleur à sourire. Au bout de quelques jours les tristes habits de deuil se changent en élégans habits de noces. Ainsi Lorenzo a pleuré la belle Clarisse, cette tendre épouse, cette mère d'un fils cheri, qui la priva de la vie en la recevant d'elle. Ah ! ce n'est pas ainsi que je te pleure, ô ma chère Narcisse. Le ciel m'est témoin que le cruel sentiment de ta perte ne sort point de mon cœur. Il s'unit à toutes mes réflexions. Ta mort est un sujet que je me plais à épuiser. Je veux me la rendre utile et faire de ta tombe sacrée un autel où je sacrifie à la sagesse. Une âme dénuée de pensées et vide de réflexions, dépérira bientôt, comme on voit tomber en ruines un palais désert, abandonné des hôtes qui l'habitaient.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appelons infortunés ne le sont point. Ce sont des êtres choisis que le malheur prépare et conduit à la vertu. Oui, de tous les

dons que le ciel m'a prodigués, les plus grands sont les traits dont il a déchiré mon cœur. Quand l'adversité ne peut nous guérir, Dieu a épuisé toutes les ressources de sa bonté; il nous abandonne comme des malades désespérés. L'homme insensible qui ne cède jamais à une douleur légitime; l'homme faible qui se livre à une tristesse déraisonnable, ne méritent pas d'être heureux. L'un est d'un cœur inhumain, l'autre d'une âme efféminée et lâche... Homme, sois fier de tes larmes; elles sont vertu quand la raison sait les arrêter.

Dieu des merveilles, il n'est point d'excuse pour le mortel qui, s'obstinant dans sa douleur insensée, ose murmurer dans la poussière contre son juge suprême, et l'accuser de ses maux. Un père indulgent avertit ses enfans. « Faites, évitez : » Mais il ne rend pas toujours raison de ses ordres. Leur bonheur est de lui obéir. Il veut récompenser encore, dans leur docile obéissance, l'hommage parfait rendu à sa volonté souveraine. Je te bénis de tout, même de ta sévérité. Je te remercie, mais en pleurant, de la mort de ma chère Lucie; et je me réjouis de voir s'approcher la mienne. Ta colère tonne pour nous avertir que la foudre

peut rencontrer nos têtes ; ton bras fortifie l'homme en le frappant ; et ce que nous appelons ta vengeance, est encore un bienfait. Par donne-moi la folie et l'injustice de mes longues plaintes sur mes maux !

Des maux, Dieu bienfaiteur ? Ils ne sont point de toi. Tu n'en as point fait. Ils sont l'ouvrage de l'homme : il en a créé une foule. Sa liberté en est l'instrument. Il ne l'avait pas reçue de toi pour cet usage. Tu avais fermé l'abîme ; tu l'avais environné de toutes les formes de la terreur ; tu faisais gronder à l'entour le tonnerre formidable de ta loi : la liberté forcenée a franchi tous ces obstacles , et sa main imprudente a rouvert les portes de l'abîme à l'espèce humaine. Nous sommes les artisans de nos peines. Nous souffrons de nos vices , de nos erreurs et de notre folie , et nous osons en accuser la nature ! Tout ce que Dieu fait est bon. Ses menaces sont des signes de sa clémence. La peine est un bien : elle nous avertit d'être vertueux. La mort est un bien : elle nous immortalise , et sans elle nous serions vertueux en vain. Ce qui est châtiment sous un rapport est faveur sous un autre. Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique , de-

vient un bien dans l'ordre moral. Il n'est point de mal absolu : il n'est point de vrai malheureux.

Ne retrouvons-nous pas la même loi dans le monde physique ? N'y a-t-il que les phénomènes brillans et les scènes riantes de la nature qui aient droit à notre reconnaissance ? Nous la devons encore à son auteur pour les tristes révolutions et les scènes de terreur dont elle nous épouvante. Le sombre hiver est aussi nécessaire que le printemps. La foudre qui nous effraye de ses pâles éclairs ne l'est pas moins que le soleil qui réjouit nos yeux de ses doux rayons. Une masse immobile de vapeurs croupissantes rendrait l'air contagieux et mortel. Les orages qui l'épurent et le renouvellent sont bons, comme l'haleine caressante des zéphyrs. C'est pour notre bien que les volcans mugissent et s'allument : leurs flammes concentrées dans le sein des montagnes pourraient miner, ébranler les fondemens du globe. L'Etna sert l'homme quand il vomit ses feux. La comète que le peuple ignorant contemple avec effroi, sourit à l'astronome qui sait la voir. L'astre se dégage plus brillant des ombres qui l'ont éclipsé.

C'est l'emblème de la vertu. Dans la prospérité, elle est sous un voile qui l'ombrage. Le malheur le déchire : elle sort du nuage, et se montre dans tout son éclat. La joie que produit l'ivresse de la fortune nous trahit; elle est vaine comme elle, elle expire avec elle. La joie de l'adversité élève et fortifie l'âme. Dans cette pénible arène la vertu combat et triomphe. L'athlète courageux luttant avec le malheur, est un spectacle qui rend la terre et les cieux attentifs. Il remplit alors la tâche d'un homme. Admire et juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, et l'homme vertueux dans les calamités.

Que nous sommes aveugles de perdre nos malheurs! Le plus infortuné devrait sourire dans ses larmes. Bannissons la tristesse. C'est un blasphème contre le Créateur écrit sur notre front. Soyons toujours calmes et serreins : mais soyons joyeux dans l'infortune. Que le ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris dans l'école du malheur l'art d'en user et d'en jouir.

Non, je ne croirai plus que ce soit un malheur d'être homme. Je paierai désormais

sans murmurer le faible tribut imposé sur la vie. Il faut y renoncer ou accepter les maux qui sont inséparables de l'existence. Le premier pas vers le bonheur, c'est d'être convaincu que c'est une nécessité de beaucoup souffrir.

~~~~~  
QUATORZIÈME NUIT.

Le monde. *(Graves et lâches)*

QUEL est donc le prix qui nous fait courir dans la carrière du monde, étourdis du bruit, suffoqués de poussière, excédés de fatigue, sans songer à la frêle épaisseur qui sépare du tombeau le théâtre de la vie? Je vois l'orgueilleux errer ça et là, et mendier des regards; le voluptueux s'épuiser à la poursuite du plaisir; d'autres fous plus tristes, affamés d'or ou de pouvoir; tous épris de bagatelles diverses, mais également vaines; tous entraînés dans le tourbillon de la frivilité, comme ces atomes légers qu'un courant d'air agite au milieu de nos plaines. Bientôt la brillante illusion s'évanouira, la sombre nuit du désespoir succédera, et l'homme s'abîmera. Que les mortels et les objets de leurs désirs sont fragiles et passagers! Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions, les hommes que de vains fantômes qui courrent après des ombres plus vaines en-

core. L'homme gaîment frivole, et l'homme sérieusement occupé de pénibles chimères, sont également fous. Ils vont tous deux, l'un au travers de tristes déserts, l'autre par un sentier de fleurs, l'un d'un pas grave et superbe, l'autre en dansant, tomber dans l'abîme.

Lorenzo, puisque l'Éternel s'approche, et que les vanités du monde vont disparaître, comme les bulles d'air errantes sur l'écume des flots, que servent les hauts titres, l'éclat de la naissance et toutes ces grandeurs qui nous laissent dans la bassesse? C'est sur des épines que tu cherches le repos. Ton âme, enivrée de chimères, fatiguée des peines réelles dont elle s'est tourmentée, s'assoupit et rêve le bonheur.

Je veux rompre le charme qui t'attache au monde. Mon sujet est commun : mes chants ne le seront point, si la céleste Uranie que j'invoque daigne répondre à mes vœux. Dans quel trouble tu t'éveilleras de ta léthargie pour soupirer après des biens plus réels! Je te forcerai à mépriser l'objet de tes désirs. Mes vers austères ne seront pas goûtés des hommes corrompus. Mais la vérité doit-elle

se taire, parce que la folie fronce le sourcil?

Ouvrons l'histoire du monde; que trouvons-nous que les jeux bizarres de la fortune, les besoins impérieux de la nature, la perfidie des femmes, la vengeance et l'inhumanité dans l'homme? La trompette de la renommée ne rend presque jamais que des accens lugubres qui annoncent le malheur. Sans cesse elle est occupée à faire au monde attentif l'histoire des infortunes de l'homme; l'homme est le sujet inépuisable de ses tristes récits, répétés chaque jour depuis la naissance de l'univers. Il semble que le temps se délassé de sa course éternelle, à compter d'âge en âge nos misères et nos calamités. Chaque jour, en filant nos heures sur la roue de la fortune, voit des accidens imprévis trancher en un moment le fil de la plus belle vie. Chaque heure conte son aventure tragique mêlée de quelques épisodes ridicules, et le temps court en remplissant ses annales des malheurs de l'espèce humaine.

O toi, qui laisses pleuvoir sur nous ce déluge de maux pour nous forcer à répandre des larmes vertueuses, qu'est-ce que ce monde? Un amas flottant de nuages et de vapeurs lé-

gères qu'un rayon de ta lumière éleva du néant dans l'air, et qu'un moment aura bientôt dissipé. Les jours de la terre sont comptés. Moins passagère que les enfans qu'elle nourrit, elle est mortelle comme eux, et son dernier jour approche; cependant les hommes folâtrent sur sa surface, comme si eux et elle étaient solides et éternels : et toi, Être éternel, tu n'es qu'un rêve pour eux !

Qu'est-elle, cette terre, qu'un séjour d'êtres imaginaires et sans réalité, un champ dont les fleurs promettent des fruits sans jamais en produire; ou plutôt un désert sauvage où règnent l'horreur et l'incertitude, où les épines pressées ensanglantent à chaque pas le pied du triste voyageur?

Qu'est-elle, qu'un océan orageux, couvert de hardis aventuriers? Tous leurs trésors sont sur les eaux. Si la fortune souffle et que la tempête s'élève, ils n'ont point de seconde espérance. On les voit voguer sur mille vaisseaux, dont les pavillons de couleurs différentes flottent dans les airs. Tous sont également inquiets, agités de craintes et d'espérances, sous le ciel le plus calme: tous cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-

peu se sont munis de la science pour boussole, et ont pris la vertu pour astre de leur voyage. Tous se lamentent plus ou moins sur les caprices du sort; tantôt suspendus sur le sommet des vagues, tantôt enfoncés dans les abîmes et jetés loin de leur route; se pressant, se choquant les uns les autres au gré des mouvemens contraires de leurs passions opposées, et souffrant encore plus des maux de leur folie que de la destinée.

Océan, dont les flots inugissans enferment ma patrie, séjour tumultueux des naufrages, gouffre toujours ouvert pour engloutir l'espèce humaine; vaste tombeau où la mort règne environnée de toutes ses horreurs, comme un miroir fidèle, tu me réfléchis tous les traits du triste tableau du monde et de la vie.

Dans le printemps de l'âge, lorsque la santé brille sur les visages animés, lorsque la force circule dans nos veines, novices encore et sans expérience de la vie, séduits par l'espérance, emportés par la fougue des désirs, nous coupons gaîment le cable et nous voilà lancés dans le monde. Dans nos rêves insensés, toutes les étoiles et tous les vents sont

nos amis. Chacun s'embarque plein de confiance et se promet le succès que son jeune cœur désire. Mais où est celui qui peut sonder le fond de sa destinée? De cette foule téméraire, le plus grand nombre, victimes de leur manœuvre imprudente, sans ressources et sans art, courrent à leur perte et donnent sur l'écueil. Quelques-uns gouvernaient avec assez d'adresse, lorsque le grain vient soudain fondre sur eux, et les laisse égarés sans espoir. Ceux qui ont reçu une âme intrépide, à force de lutter contre les vents et les flots, regagnent encore leur route. Tant d'efforts et de courage ont mérité le port; déjà il se découvre à leurs yeux. Mais au moment même où, dans leur joie, ils s'écrient ensemble: « Le « port est gagné! » le port est perdu. En vain ils frappent l'onde à coups pressés. Le bras de la destinée qui les entraîne dans l'abîme est plus fort que leurs rames, et les submerge. Combien sont abîmés au milieu même du calme? Les vagues s'ouvrent... ils s'enfoncent... les vagues se referment sur eux et sur leurs noms. Le lendemain ignore s'ils sont jamais nés. Eh, que sert-il aux autres de laisser après eux une courte renommée? Elle

brille et surnage un moment, comme le pavillon du vaisseau submergé flotte encore sur l'onde, puis disparaît. Pour un César dont on se souvient, mille autres sont oubliés. Ainsi périt en mille manières différentes cette foule de jeunes téméraires. Combien en reste-t-il qui, nés sous une étoile favorable, élus chéris de la destinée, entrent à pleines voiles dans le port désiré, rapportant tous leurs vœux satisfaits ? Et s'il en est, ceux-là ne tarderont pas à se plaindre. Ils sont hommes ; et l'homme est-il jamais en sûreté ? S'ils ont échappé au malheur, peuvent-ils de même échapper à la nature ? Le temps mine sourdement leurs forces. Les années battent sans relâche le fragile édifice de leur vie. S'ils ont évité mille dangers, la mort est un écueil inévitable ; il faut périr dans un dernier naufrage. Tous ces succès dont ils étaient si fiers ne servent qu'à rendre la nécessité de mourir plus amère. Qu'il est cruel de quitter le monde, lorsqu'il commençait à nous appartenir, d'abandonner cette fortune qui a coûté tant de travaux, et de peines au moment où l'on s'apprêtait à jouir, et d'être emporté de ce palais qu'on avait vu s'élever sous ses yeux, et dont on avait fait

une demeure délicieuse! Celui-là seul élève un édifice durable, qui établit sa demeure au-dessus des étoiles.

Tirons un voile sur les maux de la vie, et supposons que la fortune soit à nos ordres : ceux qu'on nomme les riches, les grands, les augustes, que sont-ils en effet? Le mortel le plus heureux sert le plus à me convaincre de la misère humaine. On les voit sourire aujourd'hui. Revenez demain, vous les verrez plus malheureux que le dernier de leurs esclaves. Dans le jour de la nécessité, leur bonheur perfide se démasque avec leurs faux amis et leur enfonce un trait dans le cœur. Que d'indigence dans la richesse! Que d'impuissance dans le pouvoir! Tous ces titres d'orgueil cachent des peines cruelles. La vertu seule est l'ancre qu'on peut opposer à la tempête. Elle seule trouve ses ressources dans la fureur même des vagues écumantes; elle entre dans le tombeau comme dans un port favorable.

Lorenzo, je viens de rassembler dans un groupe confus toutes les misères de l'humanité. Si je te les offrais dans des tableaux séparés et sous des points de vue plus distincts, le spectacle n'en serait que plus affligeant. Tu

pousseras des soupirs encore plus profonds en suivant l'homme dans les différens âges de la vie. C'est sur ton fils que je vais arrêter tes regards. C'est le plus digne fils qui put être accordé au meilleur des pères, à la plus vertueuse des mères ; que son sort te serve de leçon. Quoique le cœur de l'homme soit formé de roche, le cœur d'un père est tendre. La triste vérité, vue sous des rapports qui intéressent le fils, doit faire sur l'âme du père une impression plus vive ; et ta sensibilité peut te devenir utile.

Naguères, Florello n'était qu'un être faible qui venait d'aborder du néant à la vie : aujourd'hui, c'est un enfant imprudent. Tes soins paternels ont succédé aux douleurs de ta chère Clarisse. Ces tendres soins de ton amour sont pourtant sévères comme ceux de la haine. Combien de fois dans le jour tu contrastes d'un regard menaçant ce fils chéri qui fait ta joie ! Des rigueurs nécessaires réprimant ses désirs enfantins. Ainsi l'on environne d'épines piquantes la jeune tige qu'on veut élever en sûreté. Sa raison ne peut encore marcher seule ; elle a besoin d'un guide sévère qui conduise et assure ses pas. Son

jeune cœur connaît déjà les alarmes et l'effroi. Plus d'une fois dans la journée, les tendres roses de ses joues pâlissent; des larmes brillent dans ses yeux timides. Hélas! que lui sert son innocence? La tâche prescrite asservit ses facultés naissantes. Il apprend à pleurer avant d'avoir pu faire des fautes. Il est malheureux avant d'être coupable! Il est innocent et il est triste! Quelle cruauté! L'indulgence serait encore plus cruelle. Telle est notre condition. Il nous faut acheter par des maux présens et par des années de peine l'espérance incertaine d'un bonheur à venir. Pour gémir de cette triste nécessité, est-il besoin d'être père?

Florelio n'est plus enfant; c'est un jeune homme que tes soins ont formé à la vertu. Délivré du maître, fier d'être libre et de disposer de lui-même, il franchit la barrière qui le retenait et s'élance dans le monde. Il l'a conquis enfin ce monde si vanté, après dix ans de travaux, et tous ses plaisirs lui appartiennent. Hélas! il trouve en lui un maître plus dur que celui qu'il a quitté. Il désapprend péniblement toutes les leçons que lui donnèrent la nature et son cœur; il oublie

tous les sentimens que lui avaient inspirés les livres utiles, ces défenseurs éloquens de la vertu. Hélas ! il sentira bientôt que le joug de la vertu est encore plus doux et plus léger que celui du vice.

Quels hommes se chargent d'introduire Florello dans la société ? Ce sont les gens du monde, foule rampante et attachée à la terre. Le modeste étranger est accueilli dans ces cercles brillans dont l'éclat depuis long-temps éblouissait de loin ses yeux novices. Il est fêté, il est pressé dans leurs bras avec l'air de la bienveillance la plus affectueuse. Mais il reconnaîtra bientôt ces traîtres, qui trop vils pour croire à l'amitié, en relèguent les sentimens et les devoirs dans les fables de l'antique chevalerie ; ces hommes, qui regardent la sensibilité comme une faiblesse, et font honneur à leur raison de l'avoir étouffée. Ils se font gloire d'affecter le peu de vices qui leur manquent encore. Ils rougiraient d'être crus sincères ; ils aiment mieux le mensonge que la vérité, lors même qu'elle ne leur coûterait que la préférence ; on dirait qu'ils trouvent dans le vice la satisfaction intérieure de la vertu.

Ah Lorenzo ! peux-tu supporter ce spectacle choquant ? Peux-tu voir sans frémir ton fils au milieu de ces fourbes exercés, blanchis dans l'imposture et consommés dans l'art de tromper ? Un vernis brillant polit leurs cœurs durs et cache leur fausseté. Un voile impénétrable couvre la profondeur de leurs noirs desseins. Ils ne parlent que de paix en préparant la guerre. La séduction des paroles habite sur leurs lèvres ; ils n'ont pas un sentiment dans le cœur. Depuis le temps qu'ils circulent dans la foule, le frottement et le choc continual ont enlevé toute leur sensibilité. Les entends-tu se dire les amis éternels de Florello ? Les imposteurs... Oui... Ils seront ses amis, tant qu'ils auront intérêt de l'être ; mais secrètement jaloux de tout bonheur qu'ils ne partagent pas, dès qu'ils gagneront à lui nuire, ils deviendront ses ennemis implacables. Je plains ton fils entraîné par la destinée commune. Je vois le jeune Florello, aimable dans son commerce, la vérité et la pensée sur les lèvres, avec un sourire vrai, prodiguer autour de lui sa tendresse aussi facilement que son or, se montrer noblement jaloux de mériter l'estime publique, épancher sans réserve

son âme ingénue dans les douces confidences de l'amitié : ô douleur ! je le vois courir le cœur nu au milieu de ces méchans , et recevoir de tous un trait.

Que sa naïve franchise lui coûtera de soupirs , jusqu'à ce que l'expérience , fille tardive du temps et des chagrins , et la défiance sa compagne au visage pâle , à la démarche incertaine , lui mettent entre les mains un fil qui le guide au travers des détours tortueux du monde et du sombre labyrinthe des cœurs ! Heureux encore si cette science ne lui coûte pas sa vertu ! Pour s'instruire dans l'art de se garantir de la corruption publique , il faut s'en approcher , et l'on risque souvent d'être atteint de sa contagion . Il n'est qu'un moyen de s'en préserver , c'est de se munir d'une âme ferme et de faire une garde sévère .

Ainsi par une malheureuse nécessité , l'âme du jeune homme perd peu à peu sa valeur originelle , et reçoit un alliage impur qui en rabaisse le titre . Il faut qu'elle se corrompe et s'avilisse pour se trouver au niveau de la société , et pour être de mise dans le commerce de la vie . Ce n'est qu'à ce prix honteux qu'elle acquiert un crédit sûr dans le monde , où des

titres pompeux honorent l'infamie, où les outrages faits à la nature sont décorés du nom de savoir-vivre, où un génie plus élevé ne sert qu'à produire des crimes plus hardis; on y voit souvent des talens célestes s'unir à des âmes infernales; et c'est le dernier excès de la corruption générale.

Machavieil n'avait pas besoin de tant se tourmenter pour enseigner une politique artificieuse et corrompue. Les hommes, méchants sans maîtres, ont pratiqué sa morale long-temps avant qu'il eût écrit *Le livre du monde* vous présente à chaque page un titre de vertu; mais vous n'y voyez que des titres, et le reste est en blanc. Dans la société, vous ne voyez que des visages: les âmes sont anéanties ou invisibles. L'insensé qui montre son cœur l'expose à la risée: on ne remarque que ses défauts, et son imprudence est payée du mépris. J'ai connu un homme qui se repaissait d'un sourire; mais un noir poison écumait dans ses veines. Tant qu'il vécut, il caressa tous les fous qu'il trouvait sur son passage; en mourant, il maudit l'ami qui l'avait fait vivre.

C'est un spectacle curieux pour celui qui

fréquente les cours, de contempler deux courtisans jaloux de construire en un tour de main l'édifice de leur fortune; de les voir faire jouer leurs visages l'un devant l'autre, emmêiller leur haine de douces paroles dans l'espoir de se surprendre mutuellement leurs secrets, s'applaudissant tous deux de se tromper, finissant tous deux par être dupes, et quelquefois... ô justice!... victimes l'un de l'autre. Que la honte soit le prix de leur art funeste; mais des hommes de mérite, assis pour gouverner le genre humain, s'abaisseront-ils aux vils moyens qui déshonorent ces âmes basses? Se priveront-ils de la reconnaissance des amis qu'ils obligent? Car comment oser sentir la reconnaissance, quand le cœur du bienfaiteur est invisible?

Cacher son cœur avec tant de précaution, c'est le déceler. Je te félicite, homme sincère, qui frémis d'un mensonge, et dont la vérité tient toujours l'âme en respect devant elle. Ta simplicité, que le monde appelle faiblesse, fait ta gloire. Il est grand, il est digne de l'homme de dédaigner le déguisement. Cette franchise annonce l'élévation et la force de l'âme. On dira, la dissimulation est nécessaire

dans la société ; je demanderai si elle est honnête. Mais veut-on échapper à cette prétendue nécessité ? Il est un moyen sûr, c'est d'être bien persuadé que tout emploi qui demande un lâche ne peut jamais être vraiment nécessaire.

On répondra que le commerce du monde, tout méprisable qu'il est, peut ennobrir l'âme ; que les effets qu'il produit sur elle ne sont jamais indifférens ; qu'il est vrai qu'il peut éteindre dans nos cœurs la flamme sacrée de la vertu ; mais qu'il peut aussi allumer davantage notre indignation contre le vice : en un mot que le monde bien vu, bien connu, peut former l'homme. C'est trop risquer que de s'exposer à cette alternative. Le sage n'est pas un dieu sur la terre. La vertu a ses faiblesses, ses combats, et des ennemis acharnés à la persécuter. Ses amis, il est vrai, sont de tous les hommes ceux qui se plaignent le moins et le plus tard. Mais si les amis de la vertu gémissent, les méchans peuvent-ils espérer de sourire ? Si la sagesse a ses misères à déplorer, comment la folie peut-elle prétendre au bonheur ? Et puisque c'est une nécessité commune au sage et à l'insensé de souffrir, quel moyen

de vanter ce monde et la vie , où le plus heureux est celui qui se lamente le moins ; où l'extrême patience est la suprême félicité ; où le meilleur de nos amis a si souvent besoin d'indulgence et de pardon ?

Heureux l'homme qui a le moins connu le monde ; ce monde perfide que ses amis n'ont jamais trouvé sincère ; ce monde avare qui donne si peu , et qui reprend sitôt ses dons ! Et cependant il est bon de le connaître pour apprendre à n'être pas sa dupe ou sa victime. Le connaître sans l'aimer , voilà le point difficile ; moins on l'aime , et mieux on en jouit ; voilà le secret du sage. Lorenzo , ne te laisse pas séduire aux accens de sa voix. Elle a la douceur du chant des sirènes ; mais , comme elles , cette voix chante sur un écueil fameux par mille naufrages.

---

---

QUINZIÈME NUIT.

---

## Le plaisir et le suicide.

Tu dis : « J'abandonne l'ambition ; c'est une  
« folie qui coûte trop cher : mais le plaisir au  
« visage riant, quel censeur assez austère peut  
« l'interdire aux mortels ? L'homme est né son  
« esclave. Pour obtenir les faveurs de ce dieu,  
« l'homme met à ses pieds les sceptres, et les  
« couronnes ; il s'expose à tous les maux ; et  
« brave tous les dangers. Le guerrier qui va  
« combattre, résolu de vaincre ou de mourir,  
« ne voit que le plaisir sous les traits de la  
« gloire : l'ambitieux le cherche dans les hon-  
« neurs. Les rois sur le trône obéissent à ses  
« lois. Quel mortel peut résister à ses charmes  
« et se soustraire à sa puissance ? L'amour du  
« plaisir est inséparable de l'homme : la vertu  
« la plus héroïque ne peut que régler ce pen-  
« chant, et non pas le détruire. La nature  
« peut-elle nous crier, d'une voix plus forte,  
« que la volupté est le bien suprême ? »

Hé, qui te dit de méconnaître la voix de la nature et l'empire du plaisir? Le plaisir règne dans les cieux : c'est lui qui fait partager aux esprits la félicité de Dieu même. Il règne aussi sur la terre. Que ne lui doit pas l'univers? Sans lui quel l'aspect de la nature serait triste! Comme tous les êtres resteraient engourdis et glacés dans un repos léthargique! Il est l'âme du monde. Il porte partout le mouvement et la chaleur : il entretient la vie dans l'univers et en repousse incessamment la mort.

Tous les êtres sensibles sont nés ses sujets, Si ce n'est lui, c'est son fantôme qui enchaîne les hommes. Qu'il en est peu qui le cherchent dans la vertu! Les plaisirs du vice sont aussi nombreux, aussi variés qu'il y a de passions qui peuvent agiter le cœur, se méprendre sur leur véritable objet, ou passer leurs justes limites. Car ne crois pas qu'il n'y ait qu'une espèce de libertinage? Il faut étendre ce nom à toutes les passions qui nous corrompent et que la raison désavoue. Suivez le père, qui vient de quereller les amours de son jeune fils : vous le verrez peut-être se livrer à des amours plus infâmes. L'un, séduit par les charmes de l'or, l'enlève à son maître légi-

time , et vit avec lui dans un commerce honteux. L'autre se prostitue à la sombre vengeance. La haine , aussi bien que l'amour , a son séraïl où d'horribles voluptueux font débauche de sang. Le plaisir est le but nécessaire du méchant et de l'homme de bien. C'est pour lui que l'affreux assassin tire son poignard ; c'est à lui que le ministre du pouvoir , à la lueur de sa lampe nocturne , sacrifie son repos , son sommeil... et les hommes! Pour lui l'avare veille et se consume près de son trésor. L'orgueilleux stoïcien trouvait le plaisir dans le mépris du plaisir. La douleur même et la peine sont une route qu'on prend quelquefois pour y arriver. On trouve alors , ou l'on espère trouver la volupté dans ses souffrances et dans ses larmes. Pourquoi ce solitaire court-il du sein de la société s'enfoncer dans les déserts et s'irriter contre son corps ? C'est encore une victime qui s'immole au plaisir. Le plaisir est le père des vertus et des crimes de la terre : il nous fait braver l'infamie et les tourmens ; c'est lui que nous voulons saisir dans les bras de la mort même , en nous y précipitant. Ce despote de l'univers est aussi mon maître : le plaisir est l'objet de mes chants mélancoliques.

Mais je sens que j'offense les oreilles délicates de nos prétendus sages; je vois leur front austère se couvrir de nuages, et me reprocher, comme une hardiesse condamnable, l'éloge dangereux du plaisir : quelle imprudence, diront-ils, d'irriter encore le penchant naturel qui entraîne vers lui tous les hommes? Sages modernes, si la sagesse outrée peut en mériter le nom, écoutez ma paisible réponse. Les hommes en croiront toujours leurs sens : nous ne pouvons leur en imposer sur le sentiment; et quand nous le pourrions, serait-il honnête de le faire? Jamais la vérité ne peut avoir d'obligation au mensonge. Avouez donc de bonne foi que le miel est plein de douceur; ajoutez seulement que sa douceur est mortelle, quand il est mêlé avec les poisons. Ne peut-on louer que la vertu? Est-elle l'unique bien de l'homme? Pourquoi donc préfère-t-on la santé à la maladie? Ce que la nature aime est nécessairement bon, sans attendre notre aveu, et toutes les fois que vous n'entendrez pas dans l'avenir une voix qui vous crie, « prends-garde! » le plaisir doit vous déterminer, quand il viendrait d'une autre source que de la vertu.

Le plaisir est le baume de la vie. C'est un sentiment de reconnaissance pour le Créateur. Le remercierions-nous de ses bienfaits, s'ils n'excitaient dans notre âme aucune sensation agréable? L'être insensible est nécessairement un être ingrat. L'homme sourit au plaisir dans le berceau; dès qu'il est né, il est épris de ses charmes, et cet amour dure autant que sa vie. La sagesse n'est point l'ennemie de ce souverain des mortels. Elle est faite pour l'éclairer, pour le servir, et non pour le détrôner.

« Homme, réjouis-toi éternellement! » nous crie la nature. Partout elle offre à nos sens tout ce qui peut les flatter. C'est pour nous qu'elle fait éclore toutes les richesses de l'univers. Elle tient un banquet, une fête continue, où l'homme s'enivre des sensations les plus délicieuses. Sa main libérale remplit sans cesse la coupe du plaisir, et nous la présente de la part du Créateur. Refuser de répondre à sa douce invitation, c'est une ingratitude envers l'Être magnifique, qui pour nous faire goûter le plaisir, a si bien assorti les désirs, les objets et les sens. Acceptons ses dons, jouissons-en sous ses yeux, et que le sentiment du bonheur soit un hommage de

notre reconnaissance. Souvenons-nous pourtant de boire sobrement dans la coupe des sens. Il est des jouissances plus parfaites et plus dignes de l'homme. Cultiver sa raison, exercer les facultés de l'âme, dresser ses pensées à la vertu, entretenir pour le bien une ardeur toujours égale, c'est le sûr moyen de faire naître la joie dans son cœur, et de l'y conserver inaltérable et pure.

Lorenzo, toi qui n'as jamais connu les pensées sérieuses, si tu as le courage de rêver un instant au plaisir, et de méditer sur sa nature, écoute mes vers, et tu seras étonné de te trouver un des hommes les plus sobres et les plus austères. Qu'est-ce que le plaisir? C'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble. La vertu est la tige, le plaisir est la fleur qu'elle produit, et les ennemis de l'honnête Épicure ne furent que des calomniateurs insensés.

Jamais mortel n'a trouvé par hasard le secret du bonheur. Ce n'est point par de vains désirs qu'on peut lui donner l'être. Nous ne le trouverons point dans la bassesse du vice ni dans les penchans d'un cœur corrompu. C'est un art qu'il faut apprendre. Il est le prix

d'une étude continuelle. Dès qu'elle est interrompue, tout le fruit des travaux passés est perdu, et le malheur revient à la suite de l'ignorance. La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs et les titres; les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes: mais pour la sagesse, il faut aller au-devant d'elle. Ne nous rebutons point de cette différence. Si sa recherche est nécessaire, sa conquête est sûre pour le mortel qui a du courage: elle ne ressemble point aux autres biens de la terre qui fuient souvent celui qui les poursuit; jamais elle ne se laisse chercher en vain.

La sagesse est la mère du vrai plaisir. Le cœur de l'homme juste est son trône: c'est là qu'il règne avec une majestueuse douceur sur toutes les facultés de l'âme. Les vertus l'environt, composent sa cour et veillent à sa défense. Ces vertus, dont les noms allarmént notre faiblesse, ne sont pourtant que les amies de l'homme. Elles ne veulent que son bonheur: elles sont la source et le gage de ses plaisirs. Que nous commandent-elles en effet, que ce que nous voulons nous-mêmes? Elles nous pressent d'être heureux en méritant de l'être.

Doux plaisir, aimable et puissant législateur, si les hommes étaient raisonnables, s'ils t'aimaient d'un amour éclairé, ta volonté ne ferait que suivre leur choix, tes ordres ne seraient que leurs désirs. Leur bonheur est d'obéir à tes lois. Le malheur est la peine attachée à leur transgression.

Nous voulons follement traverser les sages desseins que le Créateur t'a chargé d'accomplir sur la terre. Tu n'es pas descendu des cieux pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir et l'élever vers son auteur. Divinité bienfaisante, tu es venue parmi nous pour aider la raison et joindre à sa force le pouvoir de tes charmes. Tu commences par secourir la vertu, et la vertu reconnaissante assure, éternise ton empire. La vie, la société, la religion ne subsistent que par toi : cette faveur exquise dont les alimens flattent nos sens nous intéresse à la conservation de nos corps; cette douceur que nous goûtons dans la louange nous fait chercher à plaire et tient les hommes unis ensemble; cette félicité, que l'homme juste attend dans une seconde vie, lui fait dans cette vie mortelle un plaisir du devoir d'adorer son bienfaiteur !

Coule donc à jamais dans nos âmes, ô plaisir, source sacrée, qui arroses et fertilisent tous les germes du bonheur. Mais c'est la vertu seule qui peut ouvrir cette source et perpétuer son cours: le crime la tarit. L'erreur ou l'excès changent le plaisir en vice, et nous précipitent sur la peine. Un sobre repas entretient la vie, la santé, la raison et la joie; l'intempérance porte le trouble dans notre entendement, enfante les chagrins et les douleurs, et nous livre à la mort. Que puis-je souhaiter à mon ennemi de plus funeste, que de le voir faire excès de plaisir et s'en remplir sans règle et sans mesure? Si tu épouses la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vase. Mais si tu n'offenses ni le ciel, ni les hommes, ni toi, bois alors le plaisir sans réserve; plus l'ivresse te gagnera, plus tu t'approcheras de Dieu. Dieu n'est Dieu que parce qu'il goûte un plaisir que le repentir ne suit jamais.

N'espère point trouver cette qualité dans les plaisirs du vice; la peine en est le fruit nécessaire. Elle est inévitable pour le méchant. L'homme peut-il déranger le plan de l'Éternel et éluder le Tout-Puissant? Quelle folie de

prétendre inventer un bonheur contraire aux desseins de celui qui forma l'homme et l'univers ! Les proportions et les lois d'où doivent naître la dissonance ou l'harmonie des sons, ne sont-elles pas invariablement réglées par l'ouvrier qui a fait l'instrument ! La main qui en tire les sons est forcée de s'assujettir à cet ordre qu'elle ne peut changer. Nous ne pouvons de même trouver le plaisir dans les objets qui nous environnent, qu'en suivant les lois d'où le Créateur l'a fait dépendre. Le ciel attacha la vie à l'union du corps et de l'âme, et le plaisir à l'union de l'âme et de la vertu. Sans elle, il est donc aussi impossible d'être heureux, qu'il l'est de vivre sans respirer. La fortune ne peut ni donner le bonheur au méchant, ni l'ôter à l'homme de bien. Sois vertueux, et laisse au ciel à répondre du reste.

Vous, qui cherchez le bruit et la dissipation, qui vous vantez de goûter la joie; vous que le monde appelle des hommes de plaisir, vous êtes des hommes de peine. Pourquoi votre imagination vous transporte-t-elle toujours dans l'avenir ? C'est que vous êtes toujours mécontents du présent. Poursuivis par un dégoût invincible de vous-mêmes, vous di-

vulguez à chaque instant le secret de votre misère. Le repos est pour vous un tourment insupportable. L'ennui vous force à vous agiter ; vous bercez votre âme dans le mouvement pour assoupir le sentiment de vos maux intérieurs : vaine ressource qui les décèle et ne les guérit pas.

Si les hommes étaient heureux, on ne les verrait point troubler le silence des nuits par tous ces divertissemens bizarres et tumultueux. Il n'appartient qu'à une âme étroite et légère, enflée d'amour-propre, et vide de pensées, de se livrer sans retenue à ces bruyans éclats. C'est le cri d'un cœur malade, à qui des mouvemens convulsifs donnent pour un moment une apparence de force et de santé. C'est un chatouillement qui d'abord excite le rire et finit par la douleur. Le rire immoderé dissipe la pensée, offense les autres, et nous fait souvent taxer nous-mêmes d'orgueil ou de folie. Quelquefois ces accès ne sont que le bruit importun d'un homme qui, rongé de chagrins, tâche de s'étourdir sur ses maux. Ne prenons point ces vaines saillies pour le signe de la véritable joie. C'est la joie du vice : un rien la fait naître, un rien la détruit : dès que ce mo-

ment de délire a passé, l'homme s'affaisse, et retombant dans une mélancolie plus noire, il ressent plus vivement la pointe de ses douleurs. Cette folle joie ressemble à ces torrens fangeux dont les eaux, grossies tout-à-coup, se répandent et roulent avec fracas par bonds et par flots : un moment les voit se former ; un moment les épouse, et les campagnes qu'ils menaçaient d'inonder restent couvertes du limon amassé dans leurs cours impétueux. Ce n'est pas celle-là qui brvera un revers imprévu, qui ouvrira gaîment la porte à l'honnête pauvreté, et s'entretiendra paisiblement avec la mort, sans s'effrayer de son aspect menaçant.

Le bonheur n'est point le transport passager des sens : c'est un état de l'âme constant et permanent : il ne peut prendre de consistance dans un cœur agité. Pour que la joie soit durable, il faut que le principe en soit solide, raisonnable et réfléchi. Elle n'étaie point sur le front l'insolence de l'orgueil : elle donne à l'homme une physionomie satisfaite et tranquille, une sérénité douce, un air d'attendrissement que les insensés sont tentés de prendre pour les symptômes de la tristesse : c'est en un mot un visage modeste et sérieux, avec un

sourire sur le cœur. Hé, comment ose-t-on montrer cette joie impudente au milieu des maux de l'espèce humaine? Un air toujours triomphant est pour les autres une vue choquante : c'est une espèce d'insulte faite aux malheureux. Mais un visage abattu est un objet encore plus vil, et qui mérite autant de mépris que de pitié. Pourquoi ces fronts consternés sous les yeux de l'Être bienfaisant qui ne nous eût pas fait naître, s'il n'eût voulu nous rendre heureux? L'âme forte sait garder un juste milieu, se maintenir dans un équilibre constant, s'élever insensiblement de la tristesse à la joie, et redescendre doucement et par degrés d'une joie modérée à une tristesse utile et raisonnable. Le vrai sage n'offrira jamais un visage sombre et accablé de chagrin, comme il n'épuisera point par les épanchemens d'une joie déréglée le fonds de satisfaction intérieure dont son âme est remplie : trop heureux pour être frivole et folâtre, il reste calme et serein.

Insensé, quitte tes assemblées profanes et tes bruyans concerts. Le jeu, la musique et la danse sont de mauvais consolateurs. Je vais t'en indiquer de plus sûrs. La mélancolie

vient-elle obscurcir ton front de ses nuages? sens-tu la tristesse descendre dans ton âme? Repose ta pensée sur une vérité importante, enchaîne une passion, fais une action généreuse, éclaire l'ignorant, ramène le sourire sur les lèvres d'un malheureux, ose être le censeur intrépide de ton ami, et le bienfaiteur de ton ennemi; ou bien sur l'aile de l'amour élance-toi vers l'auteur de la nature, et saisis Dieu par la pensée. Bientôt ta mélancolie se dissipera, tes esprits ranimés reprennent leur cours et leur vivacité : tu n'auras pas besoin d'aller puiser la joie dans un vin pétillant, ou dans la mélodie des sons, et tu te consoleras aisément de voir ta vigne flétrie, ou ta lyre brisée.

Toi qui veux rire, veux-tu rire de toi? J'ose te donner un conseil qui te surprendra. Va dans ta retraite, prends la Bible et lis. Là repose une foule de vérités qui te rendront la paix. Ces pages fécondes sont un des plus riches trésors que le temps et la raison aient pu former : le sage ne se lasse point de les admirer.

Tu me répondras que c'est aller à la joie par une route trop sombre. Mais le premier

rayon, dont le soleil frappe nos yeux, a-t-il jamais produit une sensation agréable? Tout ce qui doit affecter nos organes d'un grand plaisir, les blesse d'abord par une impression douloureuse. N'est-ce pas de la fatigue que le voyageur achète un sommeil doux et tranquille? Le ciel nous vend tous les biens: le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme: il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis: le travail amène et prépare le moment du plaisir. Trop d'ardeur à le hâter, le détruit: s'il est prématuré, il est nul. Il faut prendre la peine et se donner le temps d'être heureux.

Convenons donc que le plaisir est le souverain bien de l'homme: mais apprenons à distinguer le faux du véritable. Le seul qui mérite ce nom est celui qui porte le sceau de la raison. Le plaisir, dont la vertu est la mère, s'accroît par la jouissance, triomphe du temps, accompagne le vieillard jusqu'au terme de ses jours, et jetant vers l'avenir toute sa lumière, il dissipe devant lui les tristes ombres de la mort. L'éternité, comme le soleil abaissé encore au-dessous de l'hémisphère, laisse déjà échapper quelques rayons dont l'éclat colore

sa tombe, et lui montre la première aurore d'un jour éternel. Le faux plaisir fait haïr l'immortalité, et prête des charmes hideux à l'anéantissement; et s'il jette dans le présent quelques lueurs passagères qui attirent l'homme, elles découvrent en même temps à son œil effrayé un voile de tristesse et d'horreur étendu sur l'immense avenir.

L'âme (que l'homme se prosterne à ce nom vénérable), l'âme est née dans les cieux. Sa destination était de conserver sa noblesse et sa liberté originelle, sans l'engager, sans la vendre à vil prix sur la terre. Elle devait, comme un illustre étranger, y passer rapidement, toujours jalouse de sa dignité, conservant l'esprit de retour vers sa patrie, ne goûtant qu'avec crainte, qu'avec indifférence la coupe enchantée de la vie, et réservant toute sa soif pour s'enivrer des délices de l'immortalité.

Mais il se trouve des hommes dont le goût dépravé chérit de préférence les productions de cette terre misérable. On y voit ces hôtes venus des cieux, errer en mendiant leur subsistance comme de vils esclaves, et aliéner, pour un moment de plaisir, l'héritage d'une

éternité. Qu'arrive-t-il? Dès que la fortune ou les années leur retranchent cette vile pâture dont leur âme subsistait, ou que leur goût blasé la trouve insipide, ils restent dans la disette : la raison sort de son court sommeil : le désespoir s'éveille avec elle, et l'homme succombe. Qu'alors l'existence est pénible et laborieuse! Quelques-uns veulent encore soutenir le rôle difficile de tromper le monde en se trompant eux-mêmes. Mais il en est peu qui aient la patience d'attendre la fin de la pièce, et le courage de sourire tristement jusqu'à ce que la toile tombe. La plupart saisis de rage tirent le rideau d'une main audacieuse. Malgré les horreurs que le remords et la nature rassemblent pour garder ce passage terrible; malgré les lois divines et humaines dont le glaive étincelle et veille à sa défense; malgré l'abîme de la destruction qui les entoure de tous côtés, et présente à leur chute un gouffre inévitable, on les voit renverser tous ces obstacles et s'élancer furieux au-delà des barrières de la vie.

Ciel, qu'entends-je? quel gémissement épouvantable! Que vois-je?... Une chevelure hérisnée, un sein déchiré et sanglant... Le

blasphème est dans ses yeux : la fureur du désespoir est empreinte et vit encore sur son cadavre... Lorenzo, c'est ton ami! c'est Altamont! Ce jeune voluptueux, si aimable, si brave, a fui lâchement de son poste, et a déserté la vie! Tirons un voile sur cet affreux spectacle! Mais pourquoi le cacher? Regarde autour de toi, Lorenzo : vois, vois ces épées fumantes et teintes de sang, cette fiole empoisonnée, ces lacets funestes, ces visages enflés et livides. Vois ces libertins lentement homicides d'eux-mêmes, ces spectres ambulans dont le corps est livré vivant à la corruption. Ils en traînent encore avec orgueil les ruines hideuses, et courrent noyer leur désespoir dans la débauche. Que ces images sont effroyables! Qu'elles rendent un hommage terrible à la vertu.

Levez-vous, furies, et extermez l'affreux suicide; ce monstre plus exécrable que vous, cet horrible et triste amant de la mort, à l'œil farouche, aux noires pensées, est venu dans son vol impétueux s'abattre sur l'Angleterre. O ma patrie, qu'il déshonore, pourquoi tes mœurs sont-elles aussi loin de la raison que ton île l'est du continent? C'est une lâcheté de

craindre la mort : mais c'est une lâcheté plus grande de ne pouvoir supporter la vie. Lave-toi de cette tache honteuse qui souille ta gloire, et cesse d'épouvanter l'Europe par les tragiques récits de tes fureurs. N'accuse point ton climat d'avoir donné naissance à ce monstre. Ta latitude ni l'aspect du soleil n'ont point de part à tes forfaits. La raison n'est point sujette à décliner en s'éloignant de l'équateur, et la nature n'a point fait de climats qui soient contraires à la vertu. Ce n'est pas ton sol, c'est ta folie qui produit tes vices.

Oui, j'avoue que le suicide est une espèce de folie : mais elle a sa source dans la corruption du cœur. Ce n'est que le dernier attentat d'une vie criminelle, le dernier accès du délire d'un insensé qui a passé ses années sans réfléchir, qui a vécu dans l'esclavage des sens, et qui a couru de vice en vice et d'excès en excès. Quiconque a pensé sérieusement à la mort ne se la donne jamais. Notre devoir, notre gloire est de fuir toujours devant elle, sans jamais la perdre de vue.

L'homme frissonne à l'idée de la mort. Il ne s'avance qu'en tremblant sur le bord de ce précipice inconnu : et dès qu'il se penche et

plonge ses regards dans sa profondeur, il recule épouvanté. La sage nature connaît l'homme qu'elle a formé. Prévoyant que l'amour de sa propre conservation serait souvent un lien trop faible pour le retenir dans la vie, elle a placé la terreur au bord de l'abîme, comme un fantôme armé d'une épée flamboyante, qui en écarte les mortels. S'il ne tenait l'homme de bien en respect, rien n'arrêterait son âme impatiente de s'élancer dans l'immortalité. Ne trouvant qu'un dégoût fatigant dans les plus doux plaisirs de la vie, il déposerait au milieu de sa route ce fardeau qui l'importune. Et le méchant, qui le forcerait à traîner ses liens jusqu'au terme marqué par la Providence ? qui pourrait l'arrêter, lorsque la sombre mélancolie du crime descend dans son âme, et que le remords le saisit et l'agite ? Sans la terreur qui le repousse sans cesse vers la vie, dans ses transports de rage il briserait ses fers, franchirait la barrière, et s'abîmerait dans la mort.

Lorenzo, si tu as encore l'heureuse faiblesse de craindre cet horrible désespoir, si tu ne te flattes pas d'entrer avec insensibilité dans le tombeau, songe, dans le choix de tes

plaisirs, songe à consulter ton être tout entier. Soumets les biens de la fortune à la santé du corps, le corps à l'âme, et l'âme à Dieu. En suivant cette gradation naturelle, tu pourras éléver l'édifice d'un bonheur durable : renverser cet ordre nécessaire, c'est vouloir que le sommet d'une pyramide lui serve de base et la soutienne.

Le vice, ni les sens, ni les chimères de l'imagination, ne peuvent donner le bonheur qui convient à un être immortel. De vains plaisirs qui ne durent qu'un moment ne sont pas faits pour remplir la capacité de son cœur. Cherchons dans la vertu cette joie pure qui agrandit, qui ennoblit l'homme, qui, toujours inépuisable, donne sans cesse, et promet encore davantage; qui nous aide à traverser en paix l'espace de la vie, et montre le bonheur au terme de la route; cette joie céleste, qui est affranchie de l'empire du hasard, du temps et de la mort; que la mort augmente encore, et qui croîtra toujours, tant que durera la longue journée de l'éternité; cette joie calme que l'espérance accompagne, et qui ne nous éloigne de la tristesse que pour nous approcher de l'être bienfaisant dont la main libérale mêla

tant de merveilles et de qualités divines à la poussière de l'homme. O ma chère Lucie, puissé-je te retrouver dans un séjour où ta présence même ne pourra rien ajouter à ma félicité !

---

## SEIZIÈME NUIT.

## Le bel esprit.

AMANT forcené d'un monde corrompu, t'entendrai-je encore vanter ses vaines grandeurs et ses plaisirs funestes? J'ai dépouillé devant toi cette idole à qui tu prodigues l'encens; j'ai porté près d'elle le flambeau de la vérité, et je te l'ai montrée telle qu'elle est. Que peux-tu répondre en sa faveur?.... Tu gardes le silence. Puis-je me flatter que ce silence m'annonce le triomphe de la raison? Non: il est aisé de te confondre, mais il ne l'est pas de te convaincre, et de t'en arracher l'aveu. Tu prétends au titre de bel esprit, et l'esprit parle encore quand le bon sens n'a plus rien à répliquer. La raison ne peut mettre un frein à sa pétulance, ni arrêter le flux de ses vaines paroles.

L'esprit est un talent précieux lorsqu'il sert d'organe à la raison: mais s'il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'âme. Ce n'est

plus que l'art funeste d'amuser par mille vaines saillies, d'embarrasser la raison dans mille détours, de combattre la vérité par des sophismes, et d'élever des nuages pour s'y réfugier au besoin et se dérober à la lumière impertinente de l'évidence. Le monde aveugle admire et flatte ce talent frivole et dangereux. Il s'imagine que l'esprit est rare. Lorenzo, c'est la sagesse qui est rare, l'esprit abonde. Il suffit d'être passionné pour en avoir. Quelquefois ses saillies sont une bonne fortune rencontrée dans le vin. L'esprit va rarement sans un peu de folie. Toute cause qui agite violemment les esprits animaux fera jaillir ces éclairs éblouissans. Souvent le hasard même peut donner de vils rivaux à l'homme ingénieux. Que tu dois mépriser cette petite gloire, en voyant la stupide sottise se méprendre sur le sens de tes bons mots, et se plaindre avec une compassion philosophique du malheur qu'elle a eu de rencontrer un fou !

Mais cette sagesse précieuse qui approfondit et creuse les objets, qui sait analyser, comparer et peser leurs rapports, saisir la vérité fugitive, et se l'assujétir, qu'il est rare de la trouver ! Ne la cherchez point dans les assem-

blées nombreuses; elle est l'heureux partage d'un petit nombre de mortels privilégiés. L'esprit, aussi commun qu'il est pernicieux, est un talent abandonné à la multitude.

Dans la vie civile, le bon sens fait les hommes; l'esprit n'en fait que des intrigans. Il hait l'autorité, il aime les troubles, et se regarde comme l'éclair qui allume l'orage. S'il est dangereux pour les états, il est l'ennemi de la religion. Voudrait-il s'abaisser à croire ce que croient les sots? le bon sens est le casque qui nous défend. L'esprit ressemble au panache qui voltige et ne fait que nous exposer davantage. Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat; mais quand il resterait brut, il ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque. L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien et devient un mal. Il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau et le précipiter plus tôt sur l'écueil.

---

---

## DIX-SEPTIÈME NUIT.

---

### La conscience.

QUAND le corps souffre , l'homme implore le médecin. Une espèce de délire accompagne toujours les maladies de l'âme , et lui ôte le sentiment du danger de son état. Elle est mourante , qu'elle se croit encore pleine de santé. Cependant c'est être à demi guéri que de sentir et de bien connaître son mal. Le péril est extrême lorsque l'habitude du vice apprend à l'homme à ne plus en rougir. La conscience périt sous les traits multipliés du crime , et la voix du remords se tait. L'âme perd peu à peu le sentiment de ses vices. Ils se naturalisent; ils deviennent nos moeurs; nous nous en faisons gloire, et nous triomphons dans notre ruine.

Ainsi , dans l'ivresse du vice , la conscience s'assoupit au bruit d'un son flatteur. Langui-sante et succombant dans les bras de la volupté , elle laisse échapper de sa main non-

chalante les rênes de nos passions, et nous abandonne à la licence de nos désirs, sans nous rappeler, sans paraître remarquer nos écarts. Vous la croyez profondément endormie sur un lit de fleurs. Défie-toi de son sommeil perfide et passager. Voir ce délateur rusé, qui, caché derrière elle, minute le registre de nos vices, et remplit de nos fautes ses terribles annales. Espion actif, son oreille et ses yeux veillent sans cesse sur nous. Invisible à nos côtés, il entend, il saisit ce que le cœur murmure tout bas. Nos moindres erreurs sont notées. La foule de nos fantaisies légères ne peut échapper à son œil perçant. Nos désirs à peine éclos sont aperçus : il surprend dans leur germe le point imperceptible de nos vices naissans. Semblable, dans son indulgence cruelle, à l'avide usurier qui cache son journal dévorant, et attend pour le montrer au jeune héritier le jour qui consommera sa ruine, la conscience nous laisse dissiper le temps inappréhensible ; mais elle marque loin de nos yeux tous les momens consumés par la frivilité, ou souillés par le vice : elle trace notre histoire sur des feuilles plus durables que le bronze ; la mort lira cette histoire à

l'oreille du coupable pâlissant, et le juge suprême la révélera devant les mondes assemblés.

Non, cette voix que l'homme entend lui parler au fond de son âme n'est point une illusion. La nature n'a point établi dans notre sein un oracle de mensonge; et les jugemens que l'homme porte sur lui-même ne seront point révoqués. Ministre du juge éternel, la conscience le représente dans l'homme : elle y siége à sa place, et le Dieu de l'univers confirmera les arrêts que prononce ce Dieu qui vit dans notre sein.

Heureux celui qui s'introduit souvent dans le conseil intérieur de son âme, qui ose envisager son cœur nu, se présenter en face à sa conscience, soutenir ses reproches, subir avec fermeté son jugement, et se promettre d'imposer bientôt silence aux délations et aux clamours du remords ! Que ce courage est au-dessus de celui des héros vulgaires ! Mais aussi que ce courage est rare ! L'homme se fuit lâchement, et en s'évitant il court à sa perte. Si quelquefois il lui vient en pensée de se regarder et de se voir, ce n'est qu'une volonté faible et bientôt étouffée. Il pourra bien interroger sa conscience, et lui demander d'une

voix timide: « qu'est-ce que la vérité?... » Mais sans attendre sa réponse, il lève le siège, il se retire avec précipitation, et court se sauver de sa raison dans le tumulte de la foule corrompue.

Lorenzo, à la première vue des biens fournis qui s'offrent à toi, recule un peu, suspends ton choix, pèse-les d'une main soupçonneuse. Si tu vois que tu puisses t'en assurer la possession, jouis. Mais tu n'es propriétaire que des biens que tu peux te donner toi-même. Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle seule éternise la durée des plaisirs qu'elle procure, et les rend immortels comme elle. Ah! si ta raison régnait en souveraine sur tes sens, si tu connaissais les douces jouissances de la vertu, tu n'accueillerais qu'en tremblant les plaisirs frivoles; ils n'auraient accès dans ton âme que de l'aveu de ta conscience, et ne l'obtiendraient jamais sans un rigoureux examen. Faute de rester soumis à l'empire de cette reine légitime, ton être est dans l'anarchie. Un peuple de désirs séditieux se soulève, se combat et se détruit dans ton cœur. La paix ne peut s'y reposer, et ton bonheur emprunté est troublé à chaque instant.

Tes pensées et tes désirs, errans loin de toi, sont toujours en course au milieu des orages et des écueils, à la quête du plaisir. Il t'en coûte cher pour le saisir : et combien tu gagnerais encore à le manquer ! Après mille tourmens pour l'obtenir, il faut en expier la conquête par mille tourmens nouveaux. Tu charges ton vaisseau sur des rivages empestés, et tu rapportes la contagion avec leurs trésors. Ta soif s'en irrite au lieu de s'éteindre; ton imagination insatiable demande encore, quand tes sens succombent de lassitude et d'épuisement.

Les plaisirs que la conscience désavoue, sont des plaisirs contre nature : le dégoût et la peine en sont l'effet nécessaire. Dieu posa sur une même base les fondemens de l'univers et ceux de la vertu. Il l'a combinée avec notre être. Des rapports intimes l'unissent à la nature de l'homme. Leurs communs intérêts sont établis sur la même loi. L'insensé qui s'efforce de les séparer souffre dans sa constitution et démolit son être.

Au milieu des combats éternels que le corps livre à l'âme, l'un ou l'autre ne peut échapper sans blessure. Si l'un des deux doit souf-

frir, ce doit être sans doute la partie qui est à la fois la moins noble et la plus insensible; c'est le corps : il est borné aux impressions du présent. L'âme voyage dans le passé et dans l'avenir, et les met à contribution : c'est à elle qu'il appartient de regarder derrière elle, et de s'enfoncer dans la nuit des siècles qui ne sont plus, comme de devancer les siècles qui doivent naître. Ses plaisirs sont vastes comme le temps et la nature, et ses jouissances sont bien plus vives que celles du corps; mais aussi, combien les douleurs de l'âme surpassent celles des sens ! Juge par les tortures de la goutte de ce que doivent être les tourmens du crime. Oui, si la justice humaine pouvait avoir prise sur l'âme, et punir sur elle les forfaits des scélérats, les supplices seraient abolis, on briserait la roue, on abattrait l'échafaud. Conserve donc ton âme et abandonne le reste au sort.

Ne vivre que de la vie animale dont le pouls marque les instans, c'est être déjà mort. Pour n'être pas sans cesse en guerre avec nous-mêmes, pour savoir nous aimer, apprenons à nous connaître. L'homme est un composé de deux parties, dont les penchans sont

différens. L'âme aime la vertu, et s'enflamme à la vue de sa beauté. Le corps se passionne pour le vice, et regarde la vertu comme son ennemie; il se croit avili par la modestie, dépouillé par la justice, appauvri par la bienfaisance, trahi par la vérité, détruit par la valeur. Toutes les fois qu'il ne se trouvera point en concurrence avec elle, traite-le avec bonté, défends-le, nourris-le : mais s'il veut marcher son rival, accable-le de ton mépris, et si la vertu l'ordonne, livre-le sans pitié aux flammes et aux oiseaux de proie. C'est l'amour de soi qui commande ce sanglant sacrifice : lui désobéir, pour sauver le corps, c'est se haïr.

Qu'est-ce en effet que le vice? Une méprise de l'amour de soi, lequel se laisse duper en achetant trop cher le faux plaisir pour le vrai. La vertu n'est que ce même amour éclairé, instruit de ses véritables intérêts, et attentif à ne faire que des marchés avantageux. C'est l'amour de l'Être suprême, dont il est émané, ainsi que tous les biens dont l'homme peut jouir. Tout autre amour-propre n'est qu'une haine de soi déguisée, plus à craindre pour nous que la haine des hommes. C'est un ennemi domestique caché dans notre sein. Nous

le reconnaîtrons au jour fatal où le coupable, maudissant son existence, appellera sur lui la destruction, et souhaitera d'être toute autre chose que ce qu'il est.

Dieu déposa la vérité dans la dernière heure de l'homme; assoupie au fond de l'âme pendant la vie, elle y reste muette et accablée sous un amas de vices et d'erreurs. Mais cette fille des cieux, qui fut le conseil de l'Éternel quand il créa les mondes, le sera encore quand il les jugera. Alors elle s'éveillera : elle sortira du fond des retraites de l'âme: le tonnerre de sa voix éclatera à l'oreille du coupable. Elle s'attachera à lui comme un feu dévorant. Le regard foudroyant de la vérité, vue en face, pénètre, agite, brûle, tourmente le méchant, et suffit à son supplice. Lorenzo, n'attends pas que ta conscience rompe le silence malgré toi. Écoute ses avis, aujourd'hui qu'ils peuvent t'être utiles, et que les accens de sa voix sont doux. Souviens-toi que si les hommes peuvent vivre en insensés, ils meurent sages malgré eux.

---

---

## DIX-HUITIÈME NUIT.

---

### La vertu.

MA muse est fatiguée de peindre les vices des mortels : elle veut se délasser en traçant l'image consolante de l'homme vertueux. De quel éclat ne doit pas briller son portrait près du triste tableau du monde ? Vous , qui allez l'admirer, songez encore à l'imiter.

Anges , descendez , venez guider mes pinceaux , venez m'aider à peindre l'homme immortel, qui , marchant sur la terre , vit dans les cieux , et passe dans le monde comme le vaisseau qui , voguant sur les mers , plonge dans les flots , et se soutient constamment au-dessus d'eux.

Portez vos regards au-delà de l'horizon des sens : voyez ce sage placé sous un ciel toujours pur , inaccessible aux orages des passions. Les noirs soucis n'élèvent point jusqu'à lui leurs vapeurs mélancoliques. Soumis dans son espérance , et prévoyant l'avenir sans alarmes , ses

craintes ne vont jamais jusqu'à la terreur, ses soins jusqu'à l'inquiétude, ni ses chagrins jusqu'au désespoir. Tous ces sombres nuages roulant sur le monde sont bien au-dessous de la région qu'il habite : les foudres qui s'allument dans leur sein ne peuvent l'atteindre. Il voit leurs feux impuissans s'éteindre et mourir à ses pieds. Tout ce vain bruit excite sa pitié, sans troubler sa paix.

Que son front est calme et serein ! Quelle douce fierté dans son regard ! Toutes ses pensées montent vers les cieux et en descendent, comme ces anges que vit l'Israélite dans son rêve merveilleux. Quelle volupté pure il goûte dans les hommages qu'il rend au Dieu qui l'a créé ! Avec quels doux transports son cœur s'élance vers lui, dans ces instans où la prière au visage enflammé l'introduit dans les cieux et verse des flots de lumière sur l'heure propice où l'Éternel lui donne audience ! Seul avec Dieu, immobile et recueilli dans une paix aussi profonde que celle des tombeaux, les yeux attachés sur son âme, il concentre ses réflexions sur un objet unique. A ce foyer brûlant de ses pensées, le feu du sentiment s'allume et l'embrase, un plaisir pur et divin

se répand et circule dans tout son être. Si de ces hauteurs, il abaisse ses yeux sur la terre, il découvre à peine les têtes couronnées des rois ; il les voit, eux et leurs esclaves, comme un troupeau confus, caché dans les obscures profondeurs d'une vallée lointaine. Qu'il est joyeux, qu'il est fier de ne voir en lui aucun trait de ressemblance avec eux ! Ah c'est surtout alors qu'il ose croire à ses vertus, et s'en faire l'aveu.

Lui seul en a de réelles. Il achève en lui l'image de Dieu, et son travail finit les grands traits que la nature avait commencés. Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices ; leur visage masque leur cœur, dont la vue serait insoutenable. Le cœur de l'homme de bien peut se montrer sans honte ; il n'a point de replis impurs qui craignent la lumière. Mais il cache son mérite et le renferme au fond de son âme ; et la modestie, en le couvrant de son voile, le prive de la moitié de son éloge. Indifférent sur la louange ou le mépris des hommes, content de sa propre estime, il se repose sur sa conscience. Si les honneurs viennent s'offrir à lui, si le sort fait

entrer les dignités dans son partage, vous ne le verrez point s'enorgueillir sous cette draperie qui dérobe la vue du personnage. Ecartant ces ornemens étrangers, il cherche au fond de son âme son mérite réel, et ne voit rien de si grand dans l'homme que l'homme même. Il se respecte, il s'estime trop pour s'abaisser à l'orgueil.

Tout ce qui brille un jour contente les gens du monde et leur suffit; le présent occupe toute leur âme. Le sage interroge chaque pensée, chaque objet, et se demande quelle sera sa couleur, quel sera son prix dans mille siècles. Il se recule dans l'avenir, et de ce point de vue il apprécie la valeur actuelle des choses. De quel œil différent il voit l'univers! Ce qu'ils croient des montagnes, n'est pour lui que des atomes. Un empire est léger dans sa balance et n'y pèse qu'un grain de poussière. Les plus brillans objets de la terre ne lui paraissent qu'une vapeur impure qui offusque et borne sa vue; il l'écarte d'un souffle, jaloux d'allonger sa perspective et d'apercevoir des objets immortels. Tandis que les autres s'arrêtent au disque éclatant du soleil, et terminent leur admiration à l'ouvrage, ses regards ont passé

l'astre, ils ont atteint l'Éternel : c'est lui qu'il voit... Il se prosterne et l'adore. Lui seul sait aimer son Créateur, lui seul sait aimer les hommes.

Vous entendez les gens du monde se vanter d'aimer leurs semblables. Ils mettent sur le compte de la patrie les sacrifices qu'ils font à leur propre intérêt, et envoient aussitôt la renommée les publier. Les imposteurs ! ils n'ont seulement pas le courage d'aimer celui qu'ils appellent leur ami. Il leur présente toujours l'idée d'un rival qui peut dans l'occasion devenir dangereux, et envahir les biens frivoles où ils ont placé leur bonheur. Au moindre soupçon, à la première étincelle de jalousie, leur amitié se change en haine ; et leur intérêt, plus féroce qu'un lion affamé, ne vit que de rapine. Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, et l'ennemi de la vertu ne fut jamais le véritable ami de l'homme. Celles de ses actions qui s'annoncent sous les dehors de la générosité, partent toujours d'une source impure et corrompue : tremblez, quand le méchant vous oblige.

L'homme, quoi qu'il en coûte, veut être heureux ; et il ne peut l'être que du moment

qu'il s'est persuadé qu'il ne respire point sur la terre d'être plus heureux que lui. Alors l'envie meurt : nul sentiment jaloux n'altère la paix de l'âme : il ne reste plus de prétexte, ni d'intérêt de haïr ses semblables. On ne connaît plus de rivaux ; on n'a que des amis : le cœur satisfait se livre sans réserve au plaisir d'aimer, et se remplit tout entier de ce pur sentiment. Homme de bien, toi seul es bienfaisant. Tes intérêts te sont trop connus, ils te sont trop chers pour usurper les biens d'autrui, pour être indifférent sur le bonheur de tes frères. Laissant les autres écumer de fureur à la première apparence de l'injustice, tu en supportes le poids avec tranquillité ; tu lèves les yeux vers un Dieu juste, et tu ne t'abaisses pas à regarder l'offenseur comme ton ennemi. Il en trouverait un bien plus cruel dans le pénible sentiment de la haine. Tout ce qui ne blesse pas sa vertu ne troublera jamais son repos. Ah, qu'il est doux, au milieu des injustices des hommes, au bruit des tempêtes de la fortune et des secousses du malheur, de se pencher, de se reposer dans un doux abandon sur le sein de l'Éternel !

« Montrez-nous donc cette merveille ? » s'é-

crient ces hommes dont la faiblesse tourne la vérité en chimère, et qui déclarent impossible toute vertu dont ils ne trouvent pas en eux-mêmes le sentiment ou l'idée. « Où est le « mortel qui peut résister aux penchans de la « nature? Le torrent impétueux des passions « n'a-t-il pas reçu du ciel même sa direction et « sa force? N'entraîne-t-il pas dans son cours « les projets impuissans des hommes, et n'en- « sevelit-il pas sous le sable tous les vains tra- « vaux de la raison? »

Ames faibles et sans courage, cet homme sublime qui n'est pour vous qu'un être imaginaire, suit aussi la nature et marche dans son plan, mais par d'autres routes que vous. Ce ne sont point ses passions qui l'entraînent et l'écartent de la ligne que l'homme doit parcourir. Dociles à sa raison, accoutumées à sa voix, elles la suivent sans résistance, et trouvent leur plaisir dans leur obéissance. Son cœur ne connaît point l'embrasement de ces feux dévorans qui naissent du choc des intérêts et des rivalités. Son entendement toujours clair et sans nuages ne reçoit que des idées distinctes. Il les examine d'un œil impartial et prononce des jugemens sûrs. Le repentir ne

punit jamais son choix. Calme et réglé, il respire, pour ainsi dire, une fraîcheur éternelle. Toutes ses facultés marchent ensemble dans un mouvement harmonieux, et forment entre elles un accord parfait. La vertu ne lui coûte plus d'effort. Elle a acquis sur son cœur tous les droits de l'habitude, tout l'ascendant de la passion. Inhérente à son âme, elle commande à sa volonté avec tout l'empire de la nécessité, et sa volonté obéissante croit suivre librement et d'elle-même le doux penchant de la nature.

Qu'il est heureux : il ne connaît point l'ennui ! Ce poison lent qui détruit les hommes, ne se mêle point au cours paisible de sa vie. Uniforme, elle a le charme de la variété; le temps ne peut vieillir l'objet de ses désirs ; il est peu d'aurores qui en se levant ne lui montrent un horizon nouveau, et ne lui apportent des sensations inconnues. Le globe de la nature lui présente en roulant une succession de scènes toujours plus touchantes et plus belles. C'est lui qui goûte de vrais plaisirs ! Sa félicité est un fil brillant qui s'étend et dore toute la longueur de la chaîne de ses jours. On ne le voit point éprouver les langueurs

de la faiblesse et la lassitude de l'inconstance. Son bonheur est un état permanent : il lui a donné la vertu pour base inébranlable. Reposé et ferme sur la même volonté, il montre sa force en se soutenant droit et tranquille dans la même attitude. Content de lui, il s'applaudit intérieurement, il se plaît avec son âme. Riche de son propre fonds, il se suffit, il trouve à jouir de lui-même un plaisir inépuisable. Semblable au jeune Narcisse, que la fable nous peint amoureux de sa beauté, ses délices sont de se voir. Il craint toute distraction importune qui viendrait le tirer de la douce extase où il est plongé. Absorbé dans un repos voluptueux, plus il se contemple, plus il est épris et charmé de lui-même. Lui seul peut dire : « j'existe, » et lui seul peut s'applaudir d'exister. Hier le cours glorieux de sa vie était rempli, la mesure de ses jours était comblée : la mort pouvait se présenter : elle eût été bien reçue. Un jour est ajouté... Il goûte encore la vie avec la même douceur.

La vie indigente et vaine pour l'homme frivole, est riche pour le sage ; il sait donner à ses instans une valeur infinie. Comme les volumes fameux de la Sibylle, ses jours aug-

mentent de prix , à mesure que leur nombre diminue. Sa dernière heure est montée à une valeur inappréciable. Rois , vous donneriez des trônes pour l'acheter , un monde entier ne pourrait la payer.

Qui peut se vanter d'être brave comme lui? Les autres affrontent la mort et cèdent au vice; il n'ont de courage que sur un champ de bataille. C'est le fantôme de la gloire qui les anime. Dès qu'il se retire , et que cette force étrangère cesse d'agir sur leur âme , le héros s'évanouit , et la faiblesse de l'homme reparaît. Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais , l'homme de bien , ferme dans son poste , y reste invincible au plaisir , invulnérable à la peine. Pour lui la foi bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur , et unit les deux bords éloignés du monde présent et du monde futur. On dirait qu'il a acquis sur la mort la supériorité de Dieu même , qu'il partage sa puissance , et que , comme lui , il peut tout ce qu'il veut. Il supporte tout : il ose tout entreprendre ; il combat jusqu'à ce qu'il tombe..... Alors on lit sur son bouclier , « j'ai vaincu , » Dieu est sa conquête; et la mort , qui tue les

autres, l'immortalise. O que je meure comme lui, s'écrient tous les hommes ! Vivez donc comme lui... Ici tous les hommes restent muets et flottent dans l'irrésolution.

Homme frivole, te reconnais-tu dans ce portrait ? Ta faible volonté ne peut se reposer nulle part. Inconstante et volage, elle court d'objets en objets, de désirs en désirs, et s'agit sans plaisir. Un malaise éternel est ton partage. Le repos te tourmente, et tous tes remèdes contre l'ennui sont vains. Il te faut des plaisirs fortement assaisonnés. Tes sens blasés ne trouvent de saveur que dans la folie, et ne sont plus vivement affectés que par les violentes irritations du vice. Ton bonheur factice est toujours emprunté : jamais il n'est à toi : jamais tu n'en es possesseur tranquille : tu le perds, dès que l'objet étranger, où tu l'as attaché, se retire. C'est une onde mobile qui glisse sous ta main et s'écoule : c'est un assemblage décousu de mille lambeaux divers et mal assortis, qui ne peuvent s'unir, et laissent des vides en mille endroits : voile ridicule, ouvrage de la folie, dont tu prétends en vain couvrir ta misère ; chaque souffle de la fortune en désunit le frêle réseau, en enlève les parties

l'une après l'autre, et te laisse nu et découvert à tous les traits du sort. Toujours errant sur la terre, toujours malheureux, tu te hais et te fuis sans cesse. Changer de maux, voilà ta félicité.

Avouons cependant, en poussant un soupir sur la destinée de l'espèce humaine, que dans cette terre d'exil où nous n'avons d'autre bien que l'espérance, dans cette journée laborieuse où il faut combattre, l'homme vertueux voit quelquefois son horizon se couvrir de nuages. Mais ces nuages ne font que passer; et si par intervalles ils affaiblissent la clarté du jour, jamais ils ne forment une nuit totale. Exprimer sans transport des biens de la vie ce qu'ils ont de douceur, faire aux plaisirs frivoles un accueil indifférent, supporter les disgraces avec courage, et sourire encore dans le malheur; c'est à quoi se réduit l'art d'être heureux. La pratique de cette leçon sublime fait les héros de la vertu.

---

## DIX-NEUVIÈME NUIT.

## Les Cieux.

## L'existence de Dieu et des Esprits.

UN voyageur, qui, pendant une longue et fatigante journée n'a pu découvrir l'asile qu'il cherchait, se contente, quand la nuit vient, de la première cabane qu'il rencontre. Il s'y retire: triste et pensif, il repasse d'abord dans son esprit tous ses travaux perdus. Il accepte enfin les consolations que le hasard lui offre. Il essaye d'oublier les peines de ce jour infructueux, jusqu'à ce que le sommeil vienne fermer sa paupière. Ainsi, lassé des longues erreurs de la vie et des bruyantes folies du monde, détrompé de mes vaines espérances au bout de ma carrière, je me suis enfin retiré sous l'abri de mon humble chaumière, j'ai banni de mon âme les vains désirs qui m'ont tourmenté; je me suis promis de ne plus quitter ma retraite, et d'attendre en paix

l'heure désirée de mon repos. La vieillesse a des peines cruelles ; mais le chant de ma muse adoucit les peines de la vieillesse.

J'ai parcouru le monde moral. J'ai vu partout le mensonge et la vanité. J'ai vu la peine inévitable suivre le genre humain et l'assaillir à chaque pas dans les sentiers laborieux de la vie. J'ai versé des larmes sincères sur la mort de mes amis. J'ai assigné des bornes légitimes à la tristesse et montré la source de la véritable joie. J'ai exposé les merveilles de l'amour du Créateur ; j'ai montré le juge suprême assis sur son tribunal pour juger les générations ; j'ai prouvé à l'homme son immortalité ; j'ai offert à ses yeux un léger tableau des vérités que nous devons croire, et des vertus que nous devons pratiquer pour vivre en paix dans cette terre d'exil, et passer ensuite de l'espérance au bonheur. A ce point de ma course, ma muse s'arrête un instant : de cette hauteur où elle est enfin arrivée, elle jette un coup-d'œil sur l'étendue des routes peu frayées qu'elle vient de traverser : la prudence l'avertit que bientôt il sera temps pour elle de songer au repos ; l'espace qui lui reste à parcourir est encore long pour sa faiblesse, tant sa car-

rière était vaste; mais elle se console, elle sent du plaisir en voyant le terme de ses travaux s'approcher; déjà elle se plaît à s'occuper de l'instant où elle va s'y reposer. Ainsi, dès qu'un voyageur excédé de fatigue, haletant et courbé pour respirer, a pu gagner le sommet d'une légère éminence, il s'arrête, il promène ses regards autour de lui, il embrasse de l'œil la longue chaîne des vallons, des plaines, des forêts et des rivières qu'il a traversés. Rassasié de voyages, il songe à sa demeure: ses vœux la redemandent; l'intervalle qui l'en sépare encore la lui rend plus chère, et donne plus d'impatience au désir qu'il sent de s'y revoir. Il se jure en secret de ne la plus quitter, et se promet d'y mourir en paix.

Oui, je m'e suis trop long-temps obstiné dans ma tristesse. Trop long-temps j'ai importuné les cieux de mes coupables plaintes. Mon cœur est enfin changé. J'ai appris à me soumettre, à sourire au milieu de mes maux. Omuse, change de ton: je veux par des chants consolans expier ces chants de douleur. Mais à présent que la vieillesse a épuisé mes forces, que toutes mes passions sont éteintes, que mon cœur flétri ne goûte plus la vie, que

tous mes sentimens, jusqu'à celui de l'amitié, sont usés; à présent que la mort, qui a arraché de mes bras tous mes amis l'un après l'autre, achève de m'envelopper moi-même de ses funestes ombres : ô nuit, pourras-tu m'inspirer encore; pourras-tu ranimer les cendres de ce feu céleste qui brûlait dans mon sein, et qui ne jette plus que de mourantes étincelles? O nuit, je te dois toutes les pensées que redissent mes vers. Tu me les inspirais dans ces heures solitaires où les amans t'adressent en secret leurs soupirs : tandis que le reste des mortels goûtait les douceurs du sommeil, seul je veillais avec toi. Non, cette déesse amante que la fable nous peint descendant en silence du trône des airs, et venant, voilée des ombres, dans les bras d'un mortel, ne fut point aussi amoureuse de son berger que je le fus toujours de toi. Et toi, dont la présence vénérable et l'influence propice ont secondé mes chants, je ne t'ai point encore chantée. Ah! pour m'acquitter de cette dette immense, daigne accorder à ma muse une dernière faveur; et vous, sphères célestes, prêtez-moi votre harmonie, pour rendre un digne hommage à votre souveraine. Alors je suspendrai

ma lyre pour ne la plus reprendre, qu'au moment où, réveillé par les concerts des anges, j'irai, sortant du tombeau, mêler mes chants aux sons mélodieux de leurs harpes d'or; dans ce séjour paisible où la vieillesse, l'inquiétude et la douleur n'auront plus d'accès, dans ces lieux fortunés où la nuit, le crime et la mort seront à jamais inconnus; c'est là que ces astres, maintenant faibles étincelles de la nuit, paraîtront des soleils immenses, et verseront ensemble sur les yeux de l'homme étonné les flots éblouissans de leur lumière.

O nuit majestueuse, auguste ancêtre de l'univers; toi qui, née avant l'astre des jours, dois lui survivre encore, toi que les mortels et les immortels ne contemplent qu'avec respect; où commencerai-je, où dois-je finir ta louange? Ton front ténébreux est couronné d'étoiles: les nuages nuancés par les ombres et repliés en mille contours divers, composent l'immense draperie de ta robe éclatante: elle flotte sur tes pas et se déploie le long des cieux azurés. O nuit, ta sombre grandeur est ce que la nature a de plus touchant et de plus auguste. Ma muse reconnaissante te doit des vers. Ton éloge va couronner mes travaux.

C'est un obscur rideau parsemé d'étoiles d'or que je vais tirer sur les tableaux précédens, et qui fermera la scène.

Eh, quel sujet est plus digne d'être chanté par l'homme ! Les anges célèbrent dans les cieux la création de l'univers. Entonnons sur la terre cette hymne sublime que nous devons continuer avec eux. Par quel autre essai pouvons-nous mieux préparer nos sens à soutenir les ravissements de la félicité céleste ? L'éternel, destinant l'homme à contempler la majesté de sa face éblouissante, expose ici-bas à ses regards cette scène de merveilles, pour fortifier sa vue, pour accoutumer ses yeux à l'éclat des grands objets, pour familiariser son âme avec l'étonnement, pour l'élever à cette hauteur de pensée, à cette énergie de sentiment dont il aura besoin pour ne pas rester écrasé sous l'impression inopinée du bonheur. Il veut qu'en voyant les cieux, l'homme contracte cette attitude d'admiration et de respect qu'il doit garder éternellement en sa présence. Plus notre âme se sera agrandie sur la terre, plus alors elle absorbera de plaisir et de félicité.

Souverain des cieux, toi dont la vue est le bonheur suprême, toi qui seul peux remplir

ce vide immense que l'univers laisse encore dans le cœur de l'homme, au milieu des doux transports qu'éprouvait le fils de Jessé en contemplant tous ces feux de la nuit, tu daignas toucher ses lèvres, et accorder sa harpe avec l'harmonie des sphères célestes : j'entreprends aujourd'hui de peindre le plus sublime de tes ouvrages matériels ; seconde mon audace ; lance mon âme loin des bornes de la terre, hors du cercle étroit que régit le soleil ; enlève mon génie de ce coin de l'univers, et le transporte dans une région d'idées inconnues aux mortels. Enseigne-moi à parcourir l'échelle des êtres, à partir de cette base de ton trône pour m'élever par ces degrés brillans et monter jusqu'à toi. Enseigne-moi à voir la nature de l'œil de son maître, et fais que mon génie brille comme un astre dans l'ombre de la nuit. Me trompé-je ? est-ce ton influence que je sens pénétrer mon âme ? Est-il vrai que mes pensées vont jeter du sein de ces ténèbres un éclat immortel ?

Lorenzo, tu veilles aussi au milieu de la nuit, mais ce n'est pas pour la vertu : l'ambition, la volupté, tyrans cruels, n'accordent à leurs esclaves harassés qu'un sommeil faible et

plein de troubles. Agité par leurs caprices, tu renverses, pour les satisfaire, l'ordre naturel des nuits et des jours : tu fais commencer à minuit ton jour criminel ; le soleil en se levant assiste aux derniers excès de tes débauches ; au retour de sa lumière tu te plonges dans le sommeil, et les feux qu'il darde du sommet brûlant de notre hémisphère ne sont que les premiers rayons de ton aurore. Dans l'intervalle, où tu cours d'un crime à l'autre, arrête-toi et respire un moment ; lève tes yeux vers le ciel, si tu peux soutenir la face du ciel que tu outrages. S'il te faut de superbes lambris, des dômes pompeux où l'éclat de mille flambeaux se mêlent à l'éclat de l'or, si, malheureux et cherchant la joie, tu préfères les sombres plaisirs de la nuit, viens sous cette voûte d'architecture divine : où trouveras-tu une assemblée plus nombreuse d'objets ravissans ? Tu peux jouir de ceux-ci, sans exposer ta santé, sans ruiner ta fortune, sans souiller ta gloire.

Vois l'aimable sœur du soleil ; l'éclat tempéré de ses rayons t'invite à reposer sur elle tes yeux blessés par la splendeur du jour. Plus douce que le despote radieux de l'hémisphère,

elle luit sur tes organes, sans y porter l'impression de la douleur. Loin de repousser ta vue éblouie, elle introduit tes regards plus avant dans les cieux : elle te rend libre possesseur de leurs plaines brillantes ; elle t'ouvre ce théâtre de merveilles, dont la beauté paraît plus touchante au travers des ombres. La lumière ne laisse échapper dans les airs que des rayons affaiblis, qui ne servent qu'à rendre la nuit visible, et la montrent dans toute sa majesté.

Quoi ! l'astre qui soulève de son vaste lit la masse pesante de l'océan, le force de s'élever, de s'abaisser à des retours réglés, de quitter et de couvrir successivement ses rivages, et d'entretenir par un mouvement continual la pureté de ses ondes, ne pourra-t-il éléver une âme au-dessus de la terre, et l'attirer vers les cieux ?

Viens, Lorenzo, viens t'échauffer. Dégage ton cœur de ce globe étroit où l'ambition l'enchaîne pour le tourmenter ; délivre-toi des prestiges et de l'enchantement du monde, et viens te former une âme supérieure aux séductions du pouvoir. Laisse l'or aux âmes viles qui le mendient aux pieds des grands, et viens

puiser dans ces mines éternelles que les cieux te découvrent. Lève l'ancre, quitte la terre, je suis ton guide : suis-moi sur cet océan azuré, qui n'a ni écueils ni rivages. Tu n'y trouveras point de tempêtes ni d'ennemis qui t'arrêtent dans ta course. Né vante plus tes longs voyages : tu es encore étranger dans l'univers. Vois-tu cette mappemonde immense tracée des mains de la nature ? Voilà l'espace où l'âme doit voyager. Commence avec moi le tour du globe universel de la création. Quand tu reviendrais de faire celui de la terre, tu avoueras bientôt que tu n'étais pas sorti de ta maison. L'homme n'a rien vu, s'il n'a pas vu l'ensemble !

Hé bien, es-tu libre ? triste victime de l'ambition, tes liens sont-ils brisés ? Montons ensemble : allons, nou eaux Prométhées, voler sans crime le feu des cieux ; allons rallumer aux flambeaux du firmament la flamme sacrée de la vertu.

Elance ta pensée au-dessus de cette atmosphère où les élémens opposés se combattent, au-dessus des vastes réservoirs de la pluie, des magasins de la grêle, et des régions glacées d'où descendent les neiges flottantes. Pénètre

au-delà des brasiers enflammés où s'allume l'éclair, où se forgent les flèches tortueuses de la foudre, au-delà de ces antres aériens où les tempêtes au berceau reposent dans leur enfance, croissent en silence, et attendent des progrès du temps ces ailes vigoureuses, cette voix de tonnerre, cette force immense qui peut-être doit bientôt renverser un monde criminel. Franchis les orbites calculés de cet astre voyageur que les siècles d'ignorance prirent pour le sinistre messager des malheurs du monde, et contemple des objets plus grands que l'homme. Ton âme, jusqu'à présent rétrécie, flétrie par les vapeurs grossières de la terre, va s'épanouir ici, s'ouvrir aux rayons que dardent tous ces globes entassés. Tes facultés mises en action vont se rétablir et se déployer; tu sentiras une énergie nouvelle circuler dans ton être, et les sublimes pensées se presser d'éclore.

A la naissance du monde, le Créateur dit à ces astres : « Allez, éclairez l'homme. » Crois-tu qu'ils brillent pour te conduire dans les asiles ténébreux de la débauche, et prêter une lumière complice à tes honteux excès ? C'est pour te guider dans les sentiers du monde

moral, autant que dans ceux du monde physique. Où vas-tu te précipiter dans les ténèbres, mortel égaré loin des routes de la vertu? Reviens, malheureux, ces astres te rappellent, suis leurs clartés : ils offrent de te reconduire vers elle.

A la vue des cieux, l'âme, saisie de respect, s'ouvre sans effort à leurs douces influences ; le sentiment l'attendrit et la pénètre profondément. Elle reste passive sous l'impression de ces merveilles ; elle ne s'oppose plus à la sagesse qui vient s'emparer d'elle ; le plaisir naît de l'admiration, et le plaisir, enchaînant ses facultés vaincues, la livre sans résistance à la vertu.

Oui, tout ce que j'exprime, je le sens en ce moment. D'abord mon âme frappée d'étonnement éprouvait un plaisir confus. Bientôt éveillée par de soudains transports, elle sort de cet état d'aliénation. L'amour et l'admiration se disputent mon cœur, l'agitent ensemble et l'embrasent : que je le sens brûlant ! Dieu, quel fastueux appareil ! quelle profusion de merveilles ! quel luxe et quelle pompe le Créateur a déployés sur ce théâtre ! quel œil peut en embrasser l'étendue ? Quel est cet art in-

connu qui enchanter l'âme , l'attache à ce spectacle par un charme inépuisable , et la force de contempler et d'adorer sans cesse? Le jour n'a qu'un soleil : la nuit en a des milliers , dont la clarté conduit nos regards jusqu'au sein de l'Éternel , au travers des routes illimitées où sont empreints les magnifiques vestiges de sa puissance. Quels torrens de feux , versés de ces urnes innombrables , tombent ensemble des hauteurs du firmament , et viennent tous s'unir au centre de mon œil!... Ils ne s'y sont point arrêtés ; je les sens descendre et brûler dans mon cœur. Transporté et confondu , suspendu entre deux mouvemens contraires , je me sens à la fois terrassé dans la poussière et ravi dans les cieux. Et qui peut voir les cieux , sans éprouver les terreurs d'un respect religieux , et les ardeurs de l'enthousiasme? Qui peut les voir et s'arrêter à ce qu'il voit , sans percer jusqu'au Tout-Puissant , qui forma avec la matière ces globes inanimés qui animent tout? O ouvrage inconcevable , oui , tu es digne du Dieu qui t'a fait ; l'homme est trop faible pour te louer assez : et l'homme ingrat , enseveli maintenant dans les bras du sommeil , prive Dieu de son hommage! Mais je ne veille

pas seul ; d'invisibles essaims d'esprits célébrent avec moi la gloire du grand architecte, dans des concerts que les humains ne peuvent entendre. L'univers est le temple où ils l'adorent. De combien de lustres éclatans sa voûte est ornée ! Oui, ce temple prêche le Dieu qu'il recèle. Avec quelle éloquence la nuit le démontre à mon cœur !

La religion est fille de l'astronomie : un astronome athée ne peut être qu'un insensé. Tous les êtres nous parlent de Dieu ; mais si l'œil attentif découvre ses traces dans les petits objets, dans les grands, Dieu saisit l'âme et s'en empare d'abord. En un instant elle est éclairée, ravie, remplie ; sa curiosité s'enflamme, elle veut tout connaître : les êtres se multiplient ; elle découvre dans l'univers une foule d'habitans nouveaux, et des nations d'esprits de natures différentes. O vous, étoiles, et vous, planètes, et vous qui les habitez, quel est donc le but de cet amas de merveilles ? Dis-moi, voûte superbe, qui renfermes cette famille d'astres dans tes palais d'azur ; vaste dôme, bâti sans bornes, partout infini et sublime en tout, étais-tu destiné à loger l'Éternel ? Qu'ai-je dit ?... Dès que je nomme Dieu, son

idée appauvrit ta richesse, rabaisse ton élévation, comble ta profondeur, rétrécit ton immensité, l'univers ne me paraît plus qu'un point, et je ne vois qu'un pygmée dans la taille gigantesque de la nature.

Mais si, oubliant Dieu, je reviens à l'homme, et que je le compare à toi, ô nature, avec quelle rapidité tu reprends tes droits et reparais dans ta grandeur devant ma pensée! En un instant je vois ton cercle s'étendre, tous les points de sa circonférence s'éloigner du centre et s'allonger en fuyant par des lignes infinies; je reste isolé dans un désert immense, dans un vide spacieux où pourrait se placer un second univers.

Ainsi, quand tous les magasins de l'orage s'enflamment et crèvent à la fois, l'air frappé se creuse, l'explosion violente et soudaine ouvre un abîme dans ses vagues; les nuages reculent en ondes circulaires, et les flots de l'éther, successivement poussés les uns sur les autres, roulent et vont toucher la voûte des cieux. Quand je songe à Dieu, ces astres s'éteignent, et n'ont plus ni lumière ni grandeur. Mais quand je songe à l'homme, leur orbe s'agrandit, se rallume, et jette une splendeur

qui les fait prendre pour les dieux de l'univers.

Ah ! faut-il s'étonner que ces chefs-d'œuvre surprenans de la matière, si richement vêtus de lumière et de gloire, aient usurpé les hommages des siècles grossiers qui ne s'élevaient point au-dessus des sens ? Oui, les astres sont vraiment des dieux pour les sens ; et quiconque les voit ne peut s'empêcher d'absoudre à demi l'erreur de l'idolâtrie. Ce fut même une vertu dans ces anciens sages, qui déployèrent tout ce qui restait à l'homme de force naturelle, pour se soulever de la terre et monter ; mais leur faible vol s'arrêta sur les planètes, et ces objets brillans qu'ils ne purent passer, ils les crurent leurs dieux.

Lorenzo, si tu es curieux des beautés de l'art, vois quel art admirable, quelle géométrie sublime ont présidé à la structure des cieux. Le nombre, le poids et la mesure, tout est réglé, tout est parfait. Quand l'homme faible entreprend des édifices d'une hauteur extraordinaire, il est souvent forcé de laisser au hasard et à la destinée le soin de les achever. Ici la sagesse et le choix ont empreint partout leurs brillans caractères : l'intelligence

éclate dans tous les points de l'ouvrage. L'adresse et la force sont exactement combinées. Rien ne brille que d'un éclat qui sert, et chaque ornement a son usage. Le grand économie n'a nulle part dépensé en vain ses richesses. Tout est distribué avec une sage opulence. Que cette perspective est riche et bien ménagée! Avec quelle variété changeante elle se renouvelle et s'alonge sans fin devant l'œil qui la contemple!... Et ces voyageurs célestes, comme leur course est rapide! En comparaison de leur vitesse, la foudre se traîne sur les ailes de feu. La pensée seule peut les suivre dans leur carrière. Quelle foule d'orbes montans sans fin au-dessus d'autres orbes, de cercles enfermés et se mouvant dans d'autres cercles, de roues engrenées à l'infini dans d'autres roues! L'imagination succombe et veut douter sans cesse de ce que la raison voit. Quelle complication de spirales et de courbes repliées sur elles-mêmes et engagées l'une dans l'autre! Quel nombreux essaim de mondes dont l'immensité ne laisse à la terre qu'un point invisible! quel intervalle immense jeté entre leurs distances réciproques! Qu'est-ce donc que l'espace étonnant qui enferme toutes ces sphères

et les voit rouler ensemble dans son enceinte ?  
C'est un gouffre sans fond où la pensée s'abîme, se perd et s'éteint.

Et ne pense pas ne voir ici qu'un vaste désordre. Ton œil n'aperçoit dans les cieux qu'un chaos brillant. Tu n'y peux démêler la trame délicate et l'ordre sévère qui règnent dans toutes les parties. Quelle richesse ! quelle beauté ! quelles masses et quelle force de mouvement ! quelle harmonie ! quelle police dans cette société compliquée de globes ! quel dessein merveilleux dans le plan ! quelle justesse de proportions dans les moyens ! quelle grandeur dans la fin ! Comme tout l'ensemble concourt au bien général ! Plus fidèles que l'homme aux lois du Créateur, ces mondes innombrables suivent sans s'écartez tous les points de la route qu'il leur a tracée. Les orbites de leurs mouvemens divers se traversent sans cesse et ne s'embarrassent jamais. Des noeuds se forment et se dénouent aussitôt : ces planètes qui semblent à nos yeux s'unir et se confondre, vont bientôt se dégager sans effort. La loi qui les écarte est celle qui les ramène : un ordre constant enchaîne et mesure leurs constantes irrégularités. Mais, ô surprise,

tandis que tout part et revient, tandis que tout est en mouvement, au milieu des tours et retours de ces masses inconcevables, au milieu de l'action continue et simultanée des roues immenses de cette machine agitée, quel vaste silence dans l'univers ! Quel repos profond ! c'est le calme d'un désert ! Pas le moindre murmure ! pas le moindre souffle ! Tout ce peuple de globes marche en foule dans un silence respectueux sous l'œil du Créateur : il leur défendit de se reposer jamais, il leur ordonna de respecter le repos de l'homme, et de glisser sans bruit au-dessus de sa tête, en ne laissant tomber qu'une clarté douce sur ses yeux fermés par le sommeil.

Oh ! laissez-moi voir... Laissez-moi promener mes pensées..... Mais ma vue ne peut trouver de terme et ma pensée s'égare dans un désert. Au milieu de son vol, mon imagination succombe. Elle veut encore se ranimer. Elle ne peut ni résister à l'attrait qui l'entraîne, ni atteindre au terme qui la fuit, tant le plaisir qu'elle éprouve est grand, tant le plan qu'elle parcourt est vaste ! Ah, c'est ici que les anges et les hommes se rencontrent ; qu'ils ressentent les mêmes transports, et que l'habitant

de la terre s'élève et se mêle aux citoyens des cieux ! A quelle distance prodigieuse sont placés quelques-uns de ces soleils de la nuit ! Le savant doute si depuis que le monde est né, leurs rayons ont pu encore parvenir à cette terre lointaine, malgré l'incomparable rapidité du vol de la lumière..... Oh ! laissez - moi rouler encore avec respect mon œil étonné. Jamais, non jamais, je ne serai rassasié de voir et d'admirer dans cet océan de merveilles, si étendu, si profond, dont les dimensions immensurables vont se perdre loin de mes yeux ; dans ce champ de feux où Dieu seul peut nombrer les astres qu'il y a pressés. Ambition, vante maintenant l'étendue de tes conquêtes sur cet atôme où nous sommes cachés !

Quel étonnement nouveau vient me saisir ! Où sont les colonnes qui soutiennent les cieux ? Où est le pivot qui porte sans fléchir le fardeau de l'univers ? Quelle force étrange, quel art mystérieux fait flotter sur les ondes de l'air ces masses énormes ? La main de l'Éternel les tient-elle suspendues à des chaînes d'or ? C'est la volonté de Dieu qui les fixe toutes dans leur centre, et leur donne sur l'air mobile une base résistante, inflexible comme le diamant.

Il peut de même amollir le diamant et en faire un fluide léger qui cède comme l'air. C'est le Dieu qui du néant fait tout, et qui, quand il le veut, défait un univers et le rend au néant. Que son existence est lisible pour l'homme dans ce volume d'azur ! Le Tout-Puissant a tracé son nom dans les cieux en lettres de feu.

Ces brillans caractères, aussi anciens que le temps, sont authentiques et durables. La main profane de l'homme ne peut y atteindre pour les altérer. Au lieu de transformer ces astres en représentations monstrueuses, et d'y transporter les chimères de notre imagination, lisons plutôt les grandes vérités qu'ils offrent à nos regards. Ce vaste spectacle, qu'est-il autre chose que le système complet de l'existence d'un Dieu que la nature étale et développe à l'œil attentif qui l'étudie dans le silence de la nuit ?

L'homme demande encore des miracles ! Qu'en a-t-il besoin pour apercevoir au-dessus de la nature l'Être qui l'a créée, qui règle son cours, et qui en est le terme suprême ? Où est l'homme qui peut au travers des voiles de la nuit contempler la face de l'univers, sans sentir le besoin de se demander : « quel est

« donc le bras invisible et puissant qui imprima  
« le mouvement à tous ces mondes , et arrangea  
« les ressorts compliqués de cette vaste ma-  
« chine? Quelle main arrondit ces globes énor-  
« mes , les lança brûlans , au travers des pro-  
« fondeurs de l'espace , en aussi grand nombre  
« que les perles brillantes de la rosée du matin ,  
« ou que les étincelles qui jaillissent du sein des  
« cités fumantes , lorsque l'incendie les dé-  
« vore? » L'antique nuit vit en un instant la  
lumière envahir et peupler ses déserts , mettre  
son sein tout en feu , pénétrer ses voiles épais  
et les émailler d'étoiles. Quel est le chef qui  
mène à sa suite cette armée d'astres obéissans ,  
enrôle leurs noms , marque leurs postes , règle  
leurs marches , et fixe leurs retours à des pé-  
riodes invariables? N'est-ce pas celui dont la  
voix , tonnant dans le sombre empire du chaos ,  
les fit lever au premier signal et sortir du  
néant où ils dormaient dans les ténèbres , les  
couvrit d'or et de lumière , les disciplina , les  
arma de feux , et les rangea par ordre dans les  
plaines de l'éther? Diras-tu : c'est la nature qui  
gouverne tout? Qu'est-ce que le cours de la  
nature , si ce n'est l'art d'un Dieu? La nature  
peut-elle se réformer et se changer elle-même?

Des miracles? Homme aveugle, le plus grand de tous est sous tes yeux. Le cours de la nature proclame un Dieu, et le démontre à la raison la plus bornée. Tout autre miracle n'est qu'une alarme que le Tout-Puissant envoie aux mortels endormis, pour les réveiller de leur assoupiissement, et se montrer à eux par une preuve nouvelle, mais qui n'est pas plus convaincante: c'est une sorte de reproche qui accuse l'homme au moment qu'il le satisfait. Répondez, incrédules. La main qui assujétit la nature dans le cercle de ses lois invariables, est-elle moins puissante que la main qui, en s'opposant, l'en écarte et trouble son cours? Depuis les berceaux enchantés où fut placé le premier homme, jusqu'à nos malheureux jours, suis la chaîne des miracles que Dieu a opérés; tu n'en trouveras point de plus étonnant que ces merveilles que chaque jour renouvelle sous nos yeux. Nous les appelons ordinaires; elles ne le sont que pour celui qui ne sait pas les voir et les juger, que pour l'homme dont l'œil stupide, comme celui de la brute, n'aperçoit dans les cieux que de vaines étincelles.

Est-il vrai qu'il est des hommes faibles qui ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu, qui osent

prononcer que c'est une folie de croire ce qu'on ne peut concevoir, et pour qui l'invisible et le néant n'ont point de différences ? Quel fut donc le but de l'éternel géomètre, lorsqu'après avoir étendu à l'infini les lignes de son plan, semé les êtres sans mesure, et répandu l'étonnement sur tout l'ensemble, il laissa tomber de sa main dans les profondeurs de l'univers cet insecte pensant, l'homme, pour y voir en rampant cette scène de merveilles, et vivre dans la surprise ? Pourquoi, dès que notre œil embrasse la voûte des cieux, et tous ces globes sans nombre qui les enflamment, et les rendent animés et vivans, restons-nous confondus et comme écrasés sous l'idée de la toute-puissance de leur auteur ? N'est-ce pas pour apprendre à l'homme présomptueux à ne pas nier dans Dieu ce qu'il n'y peut comprendre ? Dieu serait-il moins une merveille que les merveilles écloses de ses mains ? L'ouvrier serait-il moins un mystère que son ouvrage ? Prétendons-nous que les choses les plus élevées soient les plus familières, et que notre raison trouve sur l'être incrémenté plus de prise que sur ses créatures ? Pour le comprendre, il faudrait qu'il cessât d'être Dieu, ou nous d'être

hommes. Dieu seul peut se concevoir. Quelle distance infinie entre l'homme et Dieu ! Non, dans un tel sujet, rien n'est vrai que ce qui étonne, rien ne satisfait la raison que ce qui la confond. Aurais-tu jamais pu croire sur la foi d'un simple récit l'existence de ces astres ? Tes yeux te disent que ces merveilles ne sont pas une fable. Ces traits de grandeur et de majesté, dont la nature est marquée, sont une sorte de serment que le Tout-Puissant fait à la raison de l'homme : c'est par l'univers qu'il lui jure son existence. Si tu ôtes Dieu de la nature, il n'y reste plus rien de grand : l'homme tombe au fond d'un abîme d'où il ne voit plus rien.

L'incrédule s'y précipite volontairement, et se plaît à ramper dans la bassesse. Malheureux, fais un effort, lève les yeux, et désespère-toi, en voyant l'espace étroit où tu es resserré. Vois comme la nature t'assiège de toutes parts pour dompter ton orgueilleux scepticisme. Emprisonné par ces mondes innombrables, tout couvert de la lumière de l'évidence, vois comme tu es entouré de chaînes brillantes qui te lient à un Dieu. Tu ne peux lui échapper. Heureux esclave, par quel art impie veux-tu tenter de te dégager, en blasphémant, des

mains de ton bienfaiteur ? Peux-tu lutter contre son bras invincible qui t'emporte vers le bonheur ? Peux-tu résister à cette foule de merveilles qui te poussent et t'entraînent vers lui ? Tous ces globes qui environnent la terre et t'enferment dans son enceinte, te pressent d'avouer un Dieu. Rends-toi à lui. Osés-tu bien douter encore et démentir seul ce concours de témoins assemblés dans les cieux, qui te confondent et déposent tous en faveur de leur auteur ?

L'homme a été envoyé dans l'univers pour voir. Son âme reçoit par ses yeux les connaissances nécessaires à sa paix. Elles s'offrent d'elles-mêmes et se donnent à lui sans le secours d'une longue étude. Pour les obtenir, la nature ne l'oblige point à s'égarter dans les régions perdues de la métaphysique, à se tourmenter sur les champs épineux de la logique, à voyager avec fatigue dans le cercle énorme de l'histoire. La tâche qu'elle lui prescrit est facile. Elle lui donne une attitude droite qui l'élève vers les cieux, et porte naturellement sur eux ses regards et ses pensées ; et elle lui dit : « lis ici tes devoirs. »

Comme mon âme s'épanouit aux rayons de

ces astres, comme elle se pénètre de leurs influences morales, et se remplit des vérités qui en descendent ! Je crois voir dans ces mondes autant de députés qui viennent nous annoncer que leur souverain réside au-dessus d'eux dans le sanctuaire inaccessible de sa gloire. L'habitant présomptueux de la terre refusera-t-il un moment d'audience à cette magnifique ambassade qui s'est abaissée jusqu'à la portée des regards de l'homme, pour lui parler du monarque qui l'envoie, et lui donner sur ses vrais intérêts d'importantes leçons ? Lorenzo, éveille ta pensée : qu'elle prenne les ailes de l'éclair, et qu'elle vole dans un clin d'œil de l'orient à l'occident, et d'un pôle à l'autre pôle : hé bien, peux-tu contempler l'univers, sans demeurer confondu ou convaincu ? Renonce à la raison, ou prosterne-toi pour adorer un Dieu.

Fatigué du spectacle des cieux, ou trop stupide pour y lire, veux-tu une preuve plus simple de son existence ? Elle sert de base à toutes les autres. Mais elle ne peut faire impression que sur une oreille attentive. Pour saisir dans ton esprit cette chaîne invincible, retire-toi du tumulte du monde où les idées interrompues ne

peuvent se suivre et s'enchaîner. Ferme sur lui les portes de ton âme ; rappelle à toi toutes tes pensées ; réprime ton imagination volage ; tire un rideau sur tes sens : fais cesser les clamours de tes passions. Que ta raison veille et règne seule ; alors, dans un calme profond, dans le silence de la nature et de la nuit, interroge-toi comme je me suis interrogé, et tes doutes vont s'évanouir pour jamais.

Qui suis-je, et d'où suis-je tiré ? Je l'ignore : tout ce que je sais, c'est que j'existe. Il doit donc exister un Être éternel : car s'il y eût eu un seul instant où rien n'existant, jamais il n'y eût eu d'êtres. S'il est quelque chose d'éternel, est-ce l'espèce humaine ? La chaîne de nos ancêtres serait donc infinie. Comment le concevoir, quand on voit chacun de ses anneaux si fragile et passer si vite ? Chaque partie peut-elle être dépendante, et le tout demeurer indépendant ? Supposons-le : de nouvelles difficultés s'élèvent. Je me trouve ici au milieu d'une mer sans bornes, et je ne découvre aucun rivage où je puisse aborder. D'où viennent la terre et ces globes lumineux ? Sont-ils éternels aussi ? Supposons encore l'éternité de la matière. Ces globes n'ont-ils point un autre

père ? Leurs mouvemens et leurs formes annoncent des desseins et des vues sublimes. Des vues supposent un art et de l'intelligence. Cet art ne vient pas d'eux. Viendrait-il de l'homme ? Mais l'homme peut-il être l'auteur d'un ouvrage dont il a peine encore à concevoir l'idée en le voyant fini ? Cependant jusqu'ici, nous n'avons rien supposé de plus grand que l'homme. Qui a donc imprimé le mouvement à ces masses d'énorme pesanteur ? Qui a donné au bloc informe de la lourde matière le pouvoir de s'ébranler, de se déplacer du repos, et de se partager sous mille formes variées ? Qui lui a donné des ailes pour voler dans l'espace ? Le mouvement est-il de son essence ? Alors chaque atome en serait nécessairement doué, et pourrait en s'agitant former un univers de sa poussière. Mais si le mouvement est un état étranger à la matière, et qu'elle ne peut se donner elle-même, comment ces globes ailés, ces corps éclatans, dont les formes sont si belles, ont-ils pu sortir de son bloc immobile ? La matière unit-elle à la faculté de se mouvoir la pensée, le jugement et le génie ? Est-elle savante dans la géométrie ? A-t-elle réglé ces proportions et formé

ces lois dont la simple conjecture a rendu Newton immortel? S'il est ainsi, comme les sages atomes rient de l'homme qui se croit plus intelligent que l'argile! Mais s'il a fallu, pour former et pour conduire ces globes, un art et une sagesse bien supérieurs à l'industrie de l'homme, et que ces facultés ne puissent résider dans chaque masse de matière, un Dieu règne donc sur l'univers. Maintenant, que ce Dieu soit un esprit, invisible, éternel, et tout le problème est résolu. Mais cette hypothèse ne me replonge-t-elle point dans des nuages plus épais que ceux dont je sors? Comment supposer ce qu'on ne peut concevoir, un être qui n'ait jamais commencé, et qui ne doive jamais finir? Incrédule, réjouis-toi, te voilà libre : il n'y a point de Dieu..... Mais pourquoi? Cette difficulté attaque-t-elle plus l'existence d'un Dieu, que la chaîne infinie des hommes, système sujet à mille autres difficultés à jamais insolubles? Choisissons donc l'hypothèse où il n'en reste qu'une seule, tandis que toutes les autres disparaissent, et que la raison voit toute l'étendue de son horizon sans nuages. C'est le choix que le bon sens prescrit : il nous dit de nous déterminer

pour le côté où un seul grain de plus fait pencher la balance. Et de quel poids immense un système l'emporte ici sur l'autre! La raison peut-elle te crier d'une voix plus forte: « Crois « un Dieu? » Que d'absurdités il faut dévorer pour préférer toute autre hypothèse! C'est aller à l'incrédulité par tous les excès de la crédulité la plus stupide. Que la route qui te mène à ta ruine est pénible et fatigante!

Qu'on me donne l'athée le plus subtil, le plus décidé, et je le défie, avec toute son impudence, avec toutes les ressources de la science humaine, de jamais passer le doute. Il peut avoir le désir et l'intérêt de ne pas croire un Dieu; mais il ne sera jamais convaincu de la vérité de son système. Il n'est pas étrange que l'existence d'un Dieu nous laisse des mystères que nous ne pouvons concevoir. Nos organes matériels n'ont point de prise sur un esprit. Mais l'homme le voit dans ses ouvrages, autant que l'homme peut voir Dieu. Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre et dans les merveilles du firmament: de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroyent l'incrédulité. Ces astres et tous ces dieux de la

matière, qui arrêtèrent si long-temps à leur surface insensible le culte des mortels, domptent la raison rebelle, et soumettent l'âme entière à Dieu.

Dieu n'est point dans les cieux un souverain solitaire. Je découvre la cour nombreuse qui l'environne. Je vois une foule d'esprits rangés par ordre autour de son trône. Leurs fonctions sont variées comme leurs espèces. La pourpre et l'azur, la perle et l'or éclatent dans leurs vêtemens divers, et nuancent les couleurs immortelles de leur parure. Les ailes étendues, attentifs au premier signal de leur maître, l'instant n'a pas fui qu'ils ont déjà traversé l'univers. L'homme ne pourrait nombrer leur multitude. Dans chaque sphère préside un ange qui la conduit, entretient et ranime ses feux, ou qui remplit quelque autre tâche ignorée des mortels. L'appareil extérieur de ces globes annonce de grands desseins qui nous sont cachés. Ce sont peut-être autant de trônes éclatans où les ministres de l'Éternel sont majestueusement assis, et d'où ils exécutent sur l'univers les ordres de son amour ou de sa vengeance. Car, qui pourra croire que Dieu ait été si prodigue d'êtres matériels, et qu'il

n'ait créé qu'avec épargne les esprits, ces nobles enfans de sa puissance, ces images plus parfaites de sa divinité, et pour qui les êtres insensibles semblent avoir été formés? C'est ainsi que les cieux nous révèlent l'existence d'une infinité d'êtres, aussi supérieurs à l'homme par l'excellence de leur nature, que ces globes le sont à la terre par leur grandeur. Tous ces esprits forment comme une nuée de témoins suspendue sur nos têtes. L'homme fait toutes ses actions au pied d'un vaste amphithéâtre, où se presse une assemblée nombreuse de spectateurs qui le regardent agir. Peut-être que sur chaque rayon de lumière qui frappe nos yeux, des milliers d'anges descendant et viennent invisibles se mêler parmi les mortels. Cette pensée du moins imprime le respect, et peut étouffer le crime dans la volonté de l'homme qui croit son cœur éclairé de tous côtés.

---

---

VINGTIÈME NUIT.

---

## Les Cieux.

## Pluralité des mondes.

QUE Dieu est grand ! qu'il est puissant, l'être qui lance la lumière au travers des masses opaques de tous ces globes, qui a tissu l'ensemble brillant de la nature, et suspendu l'univers, comme un riche diamant, à la base de son trône ! Quelle étendue immense ! Laisse tomber un poids de la hauteur d'une étoile fixe : combien de siècles s'écouleront avant qu'il arrive à la terre ! Où commence donc, où finit ce vaste édifice ? Où s'élèvent les derniers murs qui, dominant sur l'abîme du néant, enferment dans leur enceinte le séjour des êtres ? A quel point de l'espace le Créateur s'est-il arrêté, a-t-il terminé les lignes de son plan, et déposé sa balance ? Quel est le lieu extérieur à la création, où, cessant de peser les mondes et de mesurer l'infini, il planta la

colonne majestueuse qui en était le terme, et dit aux esprits de sa cour : « Je m'arrête et « je pose ici la borne de mon ouvrage. Ma « tâche est finie, et la création consommée. « Esprits qui connaissez, êtres qui respirez, « êtres insensibles que j'ai mis en mouvement « ou fixés dans le repos, applaudissez tous à « votre auteur. »

O nuit, dont la clarté pure et tempérée ne répand qu'un éclat adouci sur le tableau du monde, toi qui de ta clef d'argent nous ouvres les trésors de notre hémisphère, qui crées sous nos yeux un nouvel univers, et étales à nos regards ces mondes innombrables cachés pendant le jour derrière l'étoile jalouse du midi, ne peux-tu me laisser voir dans l'enfoncement le monarque puissant qui a déployé devant son trône ces pompeuses merveilles? Mon œil errant le cherche dans tes profondeurs. O puissé-je voir un rayon du dieu magnifique que mon âme adore! Dis-moi, déesse favorable, où réside sa cour, où brille son trône de feu? Tu le sais, tu es près de lui. Tu étends ton obscur rideau devant son dais éblouissant. Quelqu'une des étoiles de sa suite, dont le vol est si rapide, et l'orbite si vaste,

ne le rencontre-t-elle point dans sa route? Vous, Pléïades; et vous, étoiles attelées au char enflammé du pôle; et toi, brillant Orion, dont l'œil est encore plus vif; astres favorables, qui guidez l'homme égaré sur l'immensité des mers, et le ramenez du sein de la tempête dans le port, enseignez-moi de quel côté je dois diriger ma course, pour découvrir où habite mon auteur. Mais je veille en vain toutes les nuits, en vain je les sollicite, pour leur arracher le secret de leur maître; elles ne le trahissent jamais.

L'univers que je vois est-il son seul ouvrage? Ou bien a-t-il, loin de mes yeux, fécondé d'un souffle le sein de l'espace? A-t-il encore tiré du chaos une infinité d'autres mondes? Et s'est-il placé au milieu de ces systèmes divers comme un soleil central qui les pénètre tous de ses rayons, les voit flotter autour de lui comme des atomes dans les torrens de sa lumière, et retomber dans la nuit du chaos, s'il en arrête les jets brillans?

Le désir de toucher au dernier terme des êtres s'éveille dans mon âme. Je veux m'élever de sphère en sphère, et parcourir l'échelle radieuse que la nuit me présente. Elle s'abaisse

jusqu'à l'homme, c'est pour qu'il monte : je ne balance plus ; je me livre à la pensée. Enlevé sur son aile de feu, je m'élance de là terre comme de ma barrière. Comme je vois déjà son globe s'éloigner et décroître à mes yeux ! Avec quelle vitesse je me sens monter ! J'ai passé l'astre de la nuit. Je touche au rideau d'azur des cieux. Je l'ai passé : j'ai pénétré dans les espaces reculés. C'est ici qu'atteint l'œil savant de l'astronome ; c'est ici que se borne sa vue alongée par son tube merveilleux. A chaque planète que je trouve sur ma route, je m'arrête, je l'interroge sur celui qui fait briller et rouler son orbe. Du vaste anneau de Saturne, où des milliers de terres comme la nôtre seraient perdus, je m'élève et suis avec audace le vol hardi de la comète. J'arrive avec elle au milieu de ces soleils souverains qui brillent d'une lumière indépendante, âmes des mondes, par lesquelles tout vit et respire. Que vois-je ici ? Un espace sans bornes semé de sources enflammées. Des globes plus vastes que les nôtres, roulant dans des cercles plus élevés. Avançons plus loin : ma course n'est que commencée. Ce n'est sans doute ici que le portique du palais de l'Éternel... Quelle est

mon erreur ! L'Éternel est bien au-dessus. Je rampe encore. Plus j'avance vers lui, plus il recule de moi. Où donc doit habiter l'étonnant architecte qui a bâti si magnifiquement pour loger un insecte, l'homme ?

Arrêtons-nous donc ici, et respirons un moment. Où suis-je ? Où est la terre ? Soleil, où es-tu ? Que le cercle où tu voyages est étroit ! Je suis ici debout sur le sommet de la nature. Mes regards dominant son enceinte. Que de milliers de cieux et de mondes je vois rouler sous mes pieds, comme des grains brillans ! Arrivé si loin et dans des régions si nouvelles pour moi, puis-je n'être pas curieux d'apprendre quels sont les habitans de ces climats si différens de la terre, où jamais mortel n'aborda vivant ?

O vous, placés loin de ma chétive demeure, à une distance que les rayons les plus solides de mon soleil ne pourraient traverser en un siècle, j'erre loin de ma patrie. Je cherche des merveilles nouvelles à l'admiration de l'homme. Quel est le nom de cette contrée du domaine immense du maître à qui tout obéit ? Voisins du séjour de la félicité, êtes-vous des mortels ou des dieux ? Etes-vous une colonie

venue des cieux ? Quelle que soit votre nature, vous devez vivre une autre vie, parler un autre langage, avoir bien d'autres idées que l'homme... Quelle variété dans les ouvrages de notre Créateur !... Mais dites-moi de quelle nature sont vos pensées. La raison est-elle ici sur un trône ? Règne-t-elle en souveraine sur les sens ? Se révoltent-ils contre elle ? Quand son flambeau s'éteint, en avez-vous un second dont la lumière vous guide ? Vos heureux royaumes jouissent-ils encore de leur âge d'or ? Vos premiers ancêtres ont-ils conservé leur innocence ? La vertu vous est-elle facile et naturelle ? Est-ce ici votre dernier séjour ? Si vous en changez, êtes-vous transférés vivans, ou vous faut-il mourir ? De quelle espèce est votre mort ? Connaissez-vous la douleur et la maladie ? Connaissez-vous la guerre horrible ?

A l'heure où je vous parle, la guerre fatale déchire l'Europe gémissante : nous appelons ainsi un petit coin de l'univers où s'agitent des rois insensés. Dans le monde où je suis né, l'on n'attend pas que la mort vienne à la suite des ans. L'intempérance hâte l'ouvrage de la vicilresse. La mort a trouvé qu'elle était trop lente à nous détruire. Elle a déposé son car-

quois, suspendu sa faux , et chargé les rois d'entretenir à sa place une boucherie continue de l'espèce humaine. Leur ambition la sert mieux que son glaive. Croiriez-vous qu'on en a vu qui faisaient égorger leur troupeau après l'avoir dépouillé, et qui buvaient le sang de plusieurs milliers de sujets dans un repas? Ah, pourquoi la science est-elle venue nous éclairer sur la source de nos maux? Que ne pouvons-nous en accuser encore les malignes influences des étoiles! Il vaudrait bien mieux qu'une fatalité inévitable versât les malheurs sur l'espèce humaine. Du moins les rois seraient innocens du meurtre des nations. Rois ennemis de ma patrie, écoutez le conseil d'un ennemi généreux. Voulez-vous être grands , voulez - vous devenir les dieux du genre humain , et que vos noms roulent immortels et brillans le long des générations , comme ces astres roulent dans le cercle des siècles? Renoncez à vous disputer des points sur un atome; et que les fers que vous préparez aux nations étrangères chargent plutôt le ministre inhumain qui vous conseille la guerre.

Et vous , habitans de ces mondes éloignés , répondez-moi, ceux qui vous envoient mourir

sont-ils aussi sur des trônes? Chez vous, la fureur de détruire fait-elle des dieux? Est-il parmi vous des conquérans qui trouvent la gloire en répandant votre sang? Mais peut-être êtes-vous exempts de la mort et de la douleur. Peut-être qu'un éther pur et délié compose votre être privilégié. Affranchis de la pesanteur et de la corruption, vous vous élvez sans doute, vous planez à votre gré dans l'espace. Que votre sort est différent du sort de l'homme! Esclaves malheureux d'un limon vil et grossier qui tue l'âme, nous sommes un tout formé de deux parties qui ne peuvent se concilier, et qui se font une guerre éternelle. Mais vous n'avez aucune idée de l'homme ni de la terre. C'est le nom d'un hôpital où sont les fous de l'univers. La raison même y est insensée, et souvent y joue le rôle de la folie. Que ce récit doit vous paraître étrange? N'avez-vous jamais rien ouï de l'existence du genre humain? Le char enflammé d'Enoch ou d'Élisée n'a-t-il point passé près de ces lieux? L'ange de ténèbres, lorsqu'il tombait des cieux, n'a-t-il point souillé la pureté de votre éther, n'a-t-il point éclipsé quelques instans votre globe par le passage de son ombre immense?

Si je me trompe en multipliant les univers, mon erreur est sublime. Elle est appuyée sur une vérité, elle a pour base l'idée de la grandeur de Dieu. Et qui me démontrera que c'est une erreur? Qui osera assigner des bornes à la toute-puissance? L'homme peut-il imaginer au-delà de ce que Dieu peut faire? Un monde ne lui coûte pas plus à créer qu'un atôme. Qu'il dise : « qu'ils soient, » et des milliers de mondes vont naître. Froid censeur, ne condamne point mon enthousiasme. Laisse-moi ces idées qui m'agrandissent et m'enflamme. Mon imagination ne peut plonger sans un sentiment d'horreur dans l'empire muet et désert du néant : elle aime à le resserrer en reculant les bornes de l'Être; elle croit ajouter à la gloire du Créateur.

L'expérience vient elle-même appuyer ma conjecture. Les verres de l'optique ont révélé à nos yeux étonnés l'existence d'êtres infiniment petits, que nous n'aurions jamais soupçonnés; et l'imagination ne peut suivre la raison qui les voit et les démontre. Les deux termes de la création se répondent et sont en équilibre l'un avec l'autre : la pensée ne doit pas craindre de trop descendre vers l'ex-

trême petitesse, ni de trop s'élever vers l'extrême grandeur. L'erreur sera toujours dans le défaut et jamais dans l'excès. Quel effet peut paraître trop grand, quand on songe à la cause? Etonnant architecte! Mon âme peut s'abaisser ou s'élever à son gré dans l'immensité de ton idée, sans jamais pouvoir quitter le centre. Je suis, est ton nom. Toute l'existence t'appartient. La création n'est encore qu'un néant: ce n'est qu'un voile flottant devant toi, comme l'atmosphère légère devant l'astre.

Mon imagination s'embrase en s'agitant dans l'immensité de la toute-puissance. Cet univers ne serait-il point, dans la mappemonde générale de la nature, ce qu'est l'Angleterre à notre globe, un point brillant, mais invisible et presque perdu dans le vaste de l'être, une île que des espaces inconcevables et déserts séparent d'autres continens plus étendus, dont les habitans, placés plus près des rayons de la divinité, ont reçu des âmes privilégiées, qu'un climat plus heureux féconde et perfectionne en un instant, sans que leur vertu ait besoin d'attendre, comme celle de l'homme, l'automne tardive de l'âge? Quoi, tous les êtres que j'interroge gardent le silence! Oh, ne s'éle-

vera-t-il point, de quelque endroit de la nature, une voix qui réponde à mes questions? Mais quel être peut me répondre, quand ma pensée ne trouve pas assez d'un univers.

Mais pourquoi me perdre dans ces abîmes? Reviens, imagination présomptueuse; avoue les bornes imposées à l'homme, et n'accuse pas le Créateur de l'avoir trop resserré. Ne découvrons-nous pas un tout parfait dans ce que notre vue embrasse? Ne nous suffit-il pas de jouir des vastes domaines du soleil? Que la gloire qui le couronne est éclatante! Dans quelle vaste circonférence ce monarque des airs lance de son trône enflammé la profusion de ses rayons, aussi vite, aussi loin que la pensée peut voler, et nourrit ses planètes obéissantes de ses feux éternels! Que cette ville du soleil est bien au-dessus de celle que bâtit le superbe tyran du Nil: et la main qui l'éleva est aussi la seule qui peut la détruire! Pourquoi l'homme veut-il s'égarter au-delà du cercle que cet astre remplit de sa splendeur? C'est assez pour cet être faible d'avoir une merveille à admirer, un infini à parcourir, un firmament à étudier.

Savans de la terre, observateurs de la na-

ture, génies supérieurs, qui volez sur les traces de Newton, avez-vous découvert celui qui voit le faîte de la création abaissé dans la profondeur d'un abîme? Avez-vous trouvé l'orbe du grand Ètre, du soleil universel qui attire à lui tous les êtres; avez-vous reconnu les satellites qui l'environnent, les étoiles du matin qui assistent à son lever et forment sa cour? Vos télescopes peuvent-ils porter jusqu'à son trône? Ce n'est pas la science, c'est la religion qui me conduira jusqu'à lui. Un cœur vertueux qui adore son Dieu, est le savant qui le trouve, et n'a pas besoin d'astre ni d'ange qui le guide. L'humble amour pénètre où la raison superbe ne peut atteindre, et va frapper droit à la porte des cieux. Le sage se change en insensé, lorsqu'il veut sur la terre sonder les mystères de la nature, ou l'abîme plus profond encore de la divinité. L'homme n'est pas né pour beaucoup apprendre et beaucoup savoir; il est né pour admirer et adorer. Oui, chacun de ces astres est un temple où Dieu reçoit l'hommage qui lui est dû. J'ai vu fumer leurs autels : j'ai vu leur encens s'élever vers son trône : j'ai entendu les sphères retentir des concerts de sa louange. Il n'est rien de pro-

fane dans l'univers. La nature entière est un lieu consacré.

Ainsi que le fleuve étoilé de l'astronomie, dont les brillantes étincelles embrasent le pôle, j'ai ouvert toutes les sources de mon âme. J'ai versé sans réserve sur les cieux toutes les richesses de la poésie. Ma muse ne sait ce qu'elle doit admirer le plus, ou de ce qu'elle a imaginé, ou de ce qu'elle voyait en effet. Tournons maintenant nos regards en arrière, et revoyons d'un coup-d'œil toute la suite des objets que je viens de parcourir dans le champ de la nuit. Avec quels transports l'homme qui les rassemble tous dans sa pensée doit s'écrier, confondu et prosterné : « Quels groupes de « mondes amoncelés, de globes chargés d'ê- « tres et couverts de lumière ! quel père et « quelle famille ! »

Père universel, pardonne à un faible mortel l'image imparfaite qu'il a osé tracer de ta puissance.

---

## VINGT-UNIÈME NUIT.

## Vue morale des Cieux.

OUI, le spectacle des cieux nous détourne du crime et secourt la vertu. Si nous arrêtons sur eux un œil attentif, nous sentons je ne sais quel pouvoir secret qui enchanter l'âme, la pénètre d'une force inconnue, et lui donne un secours soudain qu'elle n'a point imploré.

A la vue d'une mer vaste, d'un fleuve immense, d'une forêt épaisse et profonde, d'un désert sans bornes, d'une montagne élancée dans les airs, d'un rocher menaçant qui domine sur la plaine ou penche sur les flots; à l'aspect des sombres profondeurs de ces grottes souterraines dont la nature a construit les voûtes hardies, ou dont la main du temps creusa l'étonnant labyrinthe, de tous les objets en un mot dont les dimensions sont extraordinaires, l'âme reçoit une secousse qui l'étend, l'agrandit, et lui inspire l'audace et les sublimes pensées. Dans ces instans d'en-

thousiasme, la nature semble venir au secours de l'homme, seconder les efforts du génie et faire la moitié de l'ouvrage.

Qu'y a-t-il de grand et de vaste dans ces objets, si nous songeons aux cieux; et que sera-ce encore, si nous comparons la beauté de l'ouvrage? Art humain, que l'orgueil de l'homme appelle grand, tu cherches à t'enfler, à t'élever pour paraître quelque chose; mais qu'es-tu devant la nature? Que sont, auprès de ses ouvrages, tes colonnes d'eau élancées dans les nues, tes réservoirs où tu emprisonnes des fleuves, tes statues colossales, tes montagnes taillées en forme humaine, tes villes à cent portes dont le curieux ne peut en trois journées parcourir les merveilles, tes arcs de triomphe, tes immenses théâtres, tes jardins suspendus dans l'air? Ce ne sont que des travaux d'enfant. Cependant leur aspect nous frappe et nous élève l'âme. En entrant dans un temple superbe, elle se sent saisie de respect. Oh combien elle doit donc être étonnée à la vue des cieux! De quelle sainte horreur tu dois être pénétré, en te voyant placé par l'Éternel sous la voûte du temple immense que ses mains ont élevé! Si la seule présence

d'un homme de bien conseille la vertu; si son silence même parle d'elle; si le spectateur ému de vénération pousse en le voyant un soupir vers la sagesse; pouvons-nous voir sans émotion, sans nous sentir plus de courage pour la vertu, les cieux, ce miroir éclatant formé des mains de Dieu même, et qui nous réfléchit quelques traits de sa grandeur? Quand le désespoir s'empare de l'homme et l'accable, comment ne suffit-il pas, pour le ranimer, de lui dire: « as-tu vu les cieux? »

O chaîne étoilée d'anneaux lumineux, que l'Être bienfaisant suspend au-dessus de la terre pour attirer à lui le cœur de l'homme et l'enchaîner au pied de son trône, que de leçons tu retraces à ma raison! Je crois voir, dans chaque système des planètes, l'image d'une société bien policée où règnent la concorde et l'harmonie. Une sorte d'amitié commune semble les unir. Il se fait entre elles un échange réciproque de lumière. Elles se prêtent, elles se rendent leurs rayons. Toutes éclairent et sont éclairées; toutes attirent et sont attirées. Citoyennes du même ciel, toujours fidèles aux lois de leur patrie, aucune ne s'écarte du plan général, aucune ne pêche contre l'intérêt du

tout. Ce commerce continual de services et de clartés n'est-il pas un tableau vivant où l'homme peut apprendre à aimer ses frères d'un amour inaltérable, à chercher avec un noble désintéressement son bien-être dans le bonheur public? Il n'est point d'être dans la nature, même parmi les plus insensibles, qui ait été créé pour lui seul, et qui ne montre à l'homme l'exemple d'une bienveillance mutuelle, le premier de nos devoirs.

Et toi, homme sauvage, toujours prêt à te venger de ton semblable, à la plus légère offense, tu dardes, comme un insecte irrité, l'aiguillon envenimé de ta colère. Sache pourtant que le cœur de l'homme était aussi bien organisé que le sont ces globes, et qu'il fut fait pour aimer. C'est ta volonté qui l'a dépravé; ce sont tes passions farouches qui dérangent l'harmonie de ses mouvemens naturels, et le livrent aux dérégemens de la discorde et de la haine. Ne suivras-tu point la douce impulsion que la nature donne à ton cœur? Elle veut sans cesse t'entraîner vers la bienveillance sociale. Barbare, au moment que tes regards et tes pensées descendent du firmament, oses-tu bien courir égorger ton frère?

Eh ! pourquoi ?... Pour un pouce de fange. Entends la voix de ces astres : ils te crient : « arrête, et sois bienfaisant comme nous. » C'est ainsi que leur lumière doublement utile dissipe les ténèbres qui couvrent et nos sens et notre âme.

Oh ! que ne sens-tu du moins pour la vertu un enthousiasme égal à celui que la vue des cieux inspirait aux sages du paganisme ! C'était à la clarté de ces astres nocturnes que méditaient, dans le silence des nuits, les Socrate, les Platon, les Sénèque. C'est au milieu de tous ces globes qu'ils ont recueilli les vérités sublimes que nous admirons dans leurs écrits immortels.

Ne te borne pas à leur payer le tribut stérile de tes louanges ; donne aussi ta croyance à leurs utiles leçons ; ces maîtres du genre humain n'ont point été pensionnés pour tromper leurs disciples. Ils t'enseignent que l'homme ne se croit malheureux que parce que sa vue est bornée ; que la sagesse consiste à étudier, à juger l'ensemble ; que la nature bien vue peut inspirer la vertu la plus sublime, et lui donner une base solide ; que Dieu et l'univers réclament partout notre attention ; que l'uni-

vers nous réfléchit les traits affaiblis de la majesté du Créateur, comme l'Océan réfléchit le soleil dont l'œil ne peut fixer le disque éblouissant; qu'une âme immortelle n'aime à tracer que des plans immortels; qu'un esprit sans bornes veut un espace sans bornes; que les grands spectacles et les objets sublimes agrandissent l'âme. Telle est la doctrine que la nuit enseignait à ces sages mortels : telle est l'inépuisable source de vérités et d'inspirations que les cieux tiennent ouverte à la raison.

L'âme est faite pour voyager dans les cieux. C'est là qu'échappée de sa prison, et dégagée des liens de la terre, elle peut respirer librement, s'étendre, donner carrière à toutes ses facultés, et saisir la vraie grandeur, sans craindre d'être déçue par l'illusion. Dans ce jardin émaillé d'étoiles, elle ne se trouve point étrangère. Errante au milieu de ces merveilles, elle en est une elle-même. Leur grandeur l'avertit de la sienne. Elle devine l'art mystérieux qui arrangea ces globes dans un ordre économique; elle juge, en maître éclairé, les lois de leurs mouvemens divers. Fière et charmée d'elle-même, elle se reconnaît dans son séjour, elle s'avoue avec un juste orgueil son origine.

Au milieu de ces astres, elle s'y sent plus forte et plus vivante, et reporte dans les lieux de son exil des sentimens dignes de son illustre patrie. Cette astrologie morale est la seule véritable. C'est dans ce sens nouveau que les astres peuvent influer sur la destinée de l'homme, et contribuer à sa véritable grandeur. Elle est dans l'âme seule; et l'âme la reçoit de la contemplation des grands objets: plus ils sont sublimes et divins, plus elle prend la forme et les traits de la divinité.

Avec quelle ivresse délicieuse je me promène sans me lasser au milieu de tous ces globes! je rencontre Dieu dans chacun d'eux, et je frémis de me voir nu devant ses regards. Brillans citoyens des airs, quelles impressions lumineuses vous portez dans mon âme, quelle fécondité vous donnez à mes pensées! Que de remercimens ne vous doit pas un cœur sensible et reconnaissant? A chaque regard que je jette sur vous, je vois éclore de nouvelles vérités. Lorenzo, ne sens-tu pas comme moi dans ta pensée une action secrète qui efface devant toi les bornes du temps? Ces sphères qui en mesurent le cours me donnent l'idée et l'espoir de l'immortalité. Cet espace sans limite que

parcourent ces globes infatigables, éveille l'idée d'une durée sans fin. Ainsi, par un nouveau bienfait de la nature, l'image de l'éternité entre par les yeux, et va se peindre sur l'âme qui la conçoit sans fatigue.

Mortels, étudiez souvent la vérité dans ces astres. Unissez-vous à eux par la pensée. Formez-vous des cœurs intrépides pour l'heure terrible où des feux plus vifs et plus effrayans silloneront le sein d'une nuit plus profonde, lorsque ces monumens éclatans d'un Dieu, éteints et tombant de leurs sphères, céderont la place à l'éternel rideau qui couvrira les cieux.

Frappé de cette pensée, comme si je m'éveillais dans cette heure formidable, une lumière soudaine et vive comme celle de la foudre vient de m'éclairer, et j'em'écrie: « O vous, « astres de mes jours et de mes années, vous « dont les pas lumineux mesurent toutes les « portions de ma durée ; vous qui roulez sans « cesse avec les heures, et devancez la marche « tardive de l'homme, enseignez-moi à compter « mes jours et à céder enfin mon cœur à la « vertu ! » Il n'ême reste plus de prétextes pour prolonger mes folles erreurs. Le temps n'est

plus, où les passions tendaient des pièges à ma jeunesse, où l'ardeur bouillante des sens m'y précipitait. La vieillesse en a éloigné mes pas; les années ont insensiblement aplani le chemin qui me conduit à la sagesse. Malheur à ces cheveux blancs, si la folie, survivant à mes passions, venait encore détruire le salutaire ouvrage de la vieillesse.

Astres, assistez-moi. Ou plutôt, c'est toi que j'implore, grand artisan des mondes, dont le doigt tout-puissant a monté cette vaste horloge. Avec quelle précision infinie ses roues multipliées se meuvent ensemble! Sa marche éclatante montre à l'œil la fuite irrévocable de nos jours. Ouvre mes yeux, Dieu terrible, avant que la mort vienne les fermer; aide-moi à lire la doctrine muette de tes ouvrages, à voir les objets tels qu'ils sont, plutôt que leur image altérée dans le miroir infidèle du monde. Place devant mes regards le temps et l'éternité. Qu'il est dangereux de se méprendre dans la mesure de l'une et de l'autre! cette erreur entraîne notre ruine. Fais que je pèse l'un et l'autre dans une balance exacte, qui m'aprenne la différence de leur poids. Que le temps ne me paraisse que ce qu'il est en effet,

un rapide moment; et que l'orbe immense de l'éternité, roulant dans sa grandeur devant mon âme, l'élève et l'attire vers les cieux. Oh! quand verrai-je un plus bel univers que celui que j'admire ici? Quand pourrai-je contempler sur ton sein dévoilé le modèle de la création, et ne plus m'étonner ici de sa faible copie? Quand secouerai-je cette poussière étrangère à moi? Quand mon âme ira-t-elle, dégagée de son enveloppe, et rendue à tes bras paternels, goûter un bonheur sans mélange?

## VINGT-DEUXIÈME NUIT.

## Hymne à l'Éternel.

**VERRAI-JE** toujours la louange ramper dans les cours, chatouiller l'oreille des grands de ses sons flatteurs, et se vendre au vice pour de l'or ? La verrai-je toujours mendier un pain déshonorant au riche sans âme, encenser un cœur bas et mort à la vertu, et répandre ses doux parfums autour d'un cadavre ?

O louange, quitte les cours, où tu dégrades ta noblesse, et renonce à l'emploi honteux de flatter les mauvais princes ; remonte vers ta source, vers ce pouvoir suprême, qui enrichit la langue du don de la parole, donna l'essor à la pensée et l'être à l'âme. Sous les yeux du Créateur, l'homme se prosterne et s'abaisse devant l'homme ; les respects et l'encens se distribuent d'argile à argile et de crime à crime ; et toi, auteur de l'homme, toi, le souverain propriétaire à qui tout appartient, tu restes privé de ses hommages !

Oh! puissé-je cesser de respirer, quand mon âme cessera de louer son auteur! Que ne puis-je, par ma reconnaissance, le venger des ingrats qui l'oublient! Où commencerai-je sa louange, pour ne la finir jamais? De quelque côté que je tourne mes yeux, la nature me crie de lui applaudir. Le jour est son sourire, et cette obscurité majestueuse, dont la riche et superbe horreur est étoilée de mondes lumineux, tombe du froncement de son sourcil. De combien de merveilles il a tissu le noir manteau de la nuit! Quelle pompe dans cet arc somptueux semé d'un pôle à l'autre de globes éclatans! Quelle fastueuse profusion pour nos yeux! Etre suprême, pour toi c'est un néant.

Grand Dieu, dont l'œil immense embrasse, dans le présent, le futur et le passé, et voit comme un instant la durée que les mortels partagent en trois portions; seul tu connais tout, et restes entièrement inconnu. Quoique invisible, tu te décièles, tu te fais sentir partout, dans tes plus petits ouvrages comme dans les plus grands. Les feuilles et les fleurs, chargées d'un monde d'êtres qu'elles nourrissent, annoncent autant ta puissance que ces

globes gigantesques et les grandes familles dont ils sont peuplés. Dès que la pensée les interroge, ils nomment tous leur père commun.

Tu es la source universelle, d'où la vie et le bonheur découlent et se distribuent dans tous les êtres. Tu as donné à l'homme le privilége de la parole; mais la parole ne peut exprimer ton nom. Dis-moi donc quel est-il? Comment dois-je appeler celui que je vois brûler dans ces soleils sans nombre? Aide mon âme à soutenir ton idée: elle succombe, accablée du poids de ta gloire.

Grand tout, composé de toutes les perfections, cause de toutes les causes, tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature, premier auteur des effets et de leur chaîne infinie, qui peut dire où s'arrêtera le dernier de ses anneaux? Créateur de cette masse immensurable de matière façonnée en mille formes, dense ou rare, opaque ou lumineuse, resserrée dans un atome invisible, ou étendue sans borne: également inconcevable et mystérieux pour l'homme dans tes plus grands, comme dans tes plus petits ouvrages; artisan de tous ces globes de la nuit, au milieu des-

quels tu as jeté l'homme pour voir et pour admirer à genoux ; père des esprits, ces rois momentanés de la matière, ces étincelles de ta gloire, ces nobles enfans de ta puissance, à qui tu donnas l'heureux pouvoir d'agir pour te plaire, et non pas la simple faculté d'obéir passivement à tes lois sans les connaître ; cet essaim d'êtres intellectuels s'élèvent par un ordre gradué les uns au-dessus des autres jusqu'au dernier qui t'approche le plus : rayons plus ou moins brillans de ta divine lumière, destinés à animer, à pénétrer l'argile ténébreuse des corps organisés, ils ont reçu à des mesures différentes l'instinct, la raison et l'intelligence. Leur famille nombreuse remplit et peuple ce palais superbe de l'univers que tu as bâti de tes mains immortelles.

Monarque éternel, enseigne-moi donc où tu habites ? En quels lieux pourrai-je trouver la demeure de mon bienfaiteur ? Dois-je plonger dans les abîmes ? Te demanderai-je au soleil ? Ces vents rugissans me diront-ils où je dois chercher leur créateur ? Est-ce lui que j'entends dans la voix du tonnerre ? Assis sur les orages, ordonne-t-il aux tempêtes foudroyantes de rouler son char enflammé ?

Mais que dis-je? Dieu est-il si loin de moi? J'ai blasphémé. Mortels, prosternez-vous avec moi. Il est présent. J'entonne sa louange, enfermée dans son sein. L'univers n'est qu'un point du trône de l'être inneffable dont un coup-d'œil fit naître la nature. L'ombre de son bras la soutient. Qu'il suspende un moment son sourire, elle va se dissoudre. Il voit ramper au fond d'un abîme ce qui s'élève le plus; dans sa main est l'immensité.

Mais que suis-je? Les transports d'un faible mortel n'outragent-ils point sa majesté? Si l'homme a reçu le privilége d'admirer ses ouvrages, osera-t-il aussi, atome d'un monde atome, murmurer dans la poussière les louanges de l'Éternel? Où trouver des idées qui ne soient pas indignes de lui? Soit que ma pensée pénètre jusqu'au centre de la terre, soit qu'elle s'élève jusqu'à la voûte des cieux, elle ne trouve point dans la nature d'images assez nobles pour exprimer sa grandeur. Elle ne voit que ténèbres et qu'indigence dans l'éclat et dans la richesse de l'univers. Ce que tous ces astres inspirent de plus sublime est faible: l'énergie n'est que langeur, et le plus brûlant enthousiasme est encore glacé.

Grand Dieu, toi que je chante, toi qui m'inspires ma force dans ma vieillesse, l'ambition et le trésor de mon âme, toi qui as fait à l'homme le don de l'immortalité, de quel nom t'appellerai-je dans ma reconnaissance? Ah! si je n'en pèux trouver d'assez auguste, souffre que je t'en donne un qui est cher à mon cœur..... Je te nommerai l'ami de l'homme.

Je vous récuse pour juges de mes vers, âmes froides et molles, qu'un sentiment fatigué, qu'un transport alarmé, et qui, toujours tranquilles dans vos hommages, craindriez qu'une saillie de l'enthousiasme, qu'un élan de l'âme ne troublât votre repos. Loin de moi ces docteurs efféminés, qui prêchent la vertu de sang-froid dans une prose rampante et inanimée, et ne sortent jamais de l'état de langueur et d'indolence où leur âme est affaissée. Dans un tel sujet, est-il défendu de s'enflammer? La raison seule aura-t-elle la prérogative de toucher la harpe sacrée, et l'enthousiasme du génie est-il un crime? Le crime ici, c'est de rester calme et froid. Ici, la passion seule est raison, et le transport est sagesse. L'encens répand-il, sans brûler, ses doux parfums? Ah, pourquoi faut-il que l'hiver de la vieillesse

ait engourdi ma muse et assoupi mon génie! Que n'ai-je un cœur plus pur, et des accens plus fiers! Quand l'âme s'échauffe et s'élève sur ses ailes de feu, ah! c'est alors que les esprits célestes répondent à l'homme, et qu'ils accordent avec sa voix leurs harpes d'or.

Entends-je, ou rêvè-je que j'entends leurs accords éloignés? l'harmonie de leurs sons mélodieux traverse-t-elle l'immensité de l'espace pour venir charmer mon oreille? Oui, ces accens viennent des cieux: je les reconnaiss à leur douceur. De quelle ravissante volupté mon âme est enivrée! Oh! quand la mort, comme un introducteur favorable, daignera-t-elle m'admettre à leurs concerts? Quand achevera-t-elle de détruire cette argile qui me sépare de leur société? quand donnera-t-elle dans les cieux une demeure commune à des êtres de même nature? Resterai-je encore long-temps relégué dans cette terre isolée qui emprisonne l'espèce humaine? Heureux le jour qui dissipera les ténèbres où nous sommes plongés, brisera nos chaînes, et rassemblera toute la famille des esprits autour du trône et sous les yeux de leur père universel! Cette espérance fait au sage un devoir de la joie.

Homme de bien, lève ce front abattu : ta tristesse outrage ton Créateur. Vois tomber la barrière qui s'élevait entre l'homme et l'immortalité. Vois sortir des ruines hideuses du tombeau le trône éclatant où tu dois monter, et absous la mort.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME

# NUITS D'YOUNG,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS ,

PAR COLARDEAU.

*Nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir cette traduction ou imitation en vers des deux premières nuits d'Young. L'auteur, comme il le dit lui-même, n'a pas eu la prétention d'entrer en rivalité avec Le Tourneur, dont l'ouvrage a eu un succès si général, et obtenu à si juste titre. Il ne s'est point fait un scrupule de s'enrichir des beautés et des expressions heureuses répandues dans sa traduction. Par une suite de la même liberté, il a changé l'ordre et le fond des idées, lorsque la marche du style poétique et l'harmonie des vers lui ont paru l'exiger.*

## PREMIÈRE NUIT D'YOUNG.

Tor, le dieu du repos et que l'ombre environne,  
Sommeil, viens m'assoupir!... Hélas! il m'abandonne!  
Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.  
Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,  
De tout être plaintif il évite la couche :  
L'infortuné l'appelle, et son cri l'effarouche :  
L'infortuné qui dort, dort sans tranquillité.

Après quelques momens d'un repos agité,  
Je me réveille... Heureux celui dont la paupière  
Ne se rouvre jamais aux feux de la lumière!  
Trop heureux le mortel qui ne s'éveille plus!  
Si l'on rêve au tombeau, ces vœux sont superflus.

Je sommeillais... un son et de vaines images  
Ont fatigué mes sens battus de mille orages :  
Désespéré, traîné de malheurs en malheurs,  
Des plus cruels tourmens j'éprouvais les horreurs.  
Eh! quoi? souffrir encor des maux imaginaires!  
Un souffle a dissipé ces trompeuses chimères;  
Mais, après les erreurs d'un pénible sommeil,  
L'affreuse vérité m'attendait au réveil.  
Quel réveil! qu'ai-je vu? J'ai vu trois mausolées,  
Où des plus chers objets les ombres désolées

A mes yeux attendris demandent tour-à-tour  
Les pleurs de l'amitié, les larmes de l'amour.

Le jour ne suffit point aux peines que j'endure,  
Et la nuit... oui la nuit, même la plus obscure,  
Alors que tout s'éteint dans sa noire épaisseur,  
Est moins triste que moi, moins sombre que mon cœur.  
Ce fantôme voilé que le silence mène,  
Assis, en ce moment, sur son trône d'ébène,  
Du plus épais nuage enveloppe les airs ;  
Et son sceptre de plomb pèse sur l'univers.  
Quelle ombre impénétrable et quel calme immobile !  
La nature se tait dans sa marche tranquille :  
L'oreille écoute en vain, l'œil ne voit plus, tout dort :  
Tout semble anéanti, rien n'est mû, tout est mort.  
De ce vaste repos combien l'âme est frappée !  
O des mondes détruits image anticipée !  
Triste et dernier soleil !... jour affreux, hâte-toi !  
Viens tirer le rideau.... tout est fini pour moi !

Couple majestueux, obscurité, silence,  
Vous, nés avant les temps et dans le vide immense,  
Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,  
Adoucit la pensée et soutient la vertu ;  
Venez, raffermissez ma raison qui succombe :  
Je vous remercierai dans la nuit de la tombe.  
La tombe est votre empire; et c'est dans le cercueil  
Que l'homme, déposant son faste et son orgueil,  
Humilié, soumis au bout de sa carrière,  
Acquitte le tribut que vous doit sa poussière.

Vaines divinités, serez-vous mon appui ?  
Non; j'invoque mon Dieu ! qu'êtes-vous devant lui ?

Devant lui, dont la voix et puissante et féconde  
 Pénétra du chaos l'immensité profonde ;  
 Qui, du creux de l'abîme éllevant l'univers,  
 En globes enflammés le lança dans les airs ;  
 Qui de l'antique nuit éclaircissant les voiles,  
 Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles ;  
 Qui du soleil, enfin, allumant le flambeau,  
 S'annonça pour monarque à ce monde nouveau ?

Être suprême ! instruis mon âme qui s'égare.

Voici l'heure paisible, où les yeux de l'avare  
 Veillent, appesantis sur de vains monceaux d'or ;  
 Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor :  
 Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.  
 Le silence est moins calme et la nuit moins tranquille :  
 La nuit couvre, à la fois, et mon âme et mes sens.  
 De tes rayons divins que les feux renaissants  
 Percent le noir tissu de ces voiles funèbres :  
 Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.  
 Je voudrais, rejettant le poids de mes chagrins,  
 M'arracher à moi-même, à mes affreux destins,  
 Dans la nuit de la mort enfoncer mes pensées.  
 Les scènes de la vie, à mes yeux retracées,  
 Sur mes propres malheurs calmeront mes esprits.  
 D'utiles vérités viens remplir mes écrits :  
 Sois mon guide, conduis mes pas vers la sagesse :  
 De ses liens sacrés enchaîne ma faiblesse :  
 Loin du mal, vers le bien, pousse ma volonté.  
 Grand Dieu ! tu m'as puni ! tous tes coups ont porté :  
 J'ai bu le vase affreux, versé dans ta colère ;  
 Son fiel est dévorant, mais qu'il soit salutaire !

L'heure sonne! on la compte, elle n'est déjà plus :  
 L'airain n'annonce, hélas! que des momens perdus :  
 Son redoutable son m'épouvante, m'éveille ;  
 Et c'est la voix du temps qui frappe mon oreille.  
 S'il ne m'abuse point, le lugubre métal  
 De mon heure dernière a donné le signal :  
 C'est elle... Où retrouver tant d'heures écoulées ?  
 Vers leur source lointaine elles sont refoulées :  
 Le seul effroi me reste et l'espoir est banni.  
 Il faut mourir, finir... quand je n'ai rien fini.  
 Où vais-je ? et quelle scène à mes yeux se déploie ?  
 Des bords du lit funèbre, où palpite sa proie,  
 Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,  
 L'impitoyable mort me montre le tombeau.  
 Éternité profonde, océan sans rivage !  
 De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.  
 Sur le fleuve du temps, quoi ! c'est là que je cours ?  
 L'éternité pour l'homme ?.. Il vit si peu de jours !

Autant que son auteur l'homme est inconcevable :  
 De deux êtres divers mélange invraisemblable,  
 Son bizarre destin flotte indéterminé ;  
 Vil et grand, pauvre et riche, infini, mais borné,  
 Rien par ses vains trésors, tout par ses espérances,  
 De l'un et l'autre extrême il franchit les distances :  
 Il touche aux opposés, dont il est le milieu,  
 Et l'homme est la nuance entre l'atome et Dieu.  
 Noble et brillant anneau de la chaîne inégale,  
 Qui du néant à l'être embrasse l'intervalle ;  
 De l'ange et de l'insecte il partage le sort.  
 Faible immortel, blessé du glaive de la mort,

Enfant de la poussière, héritier de la gloire,  
 Un ver... un Dieu... chez lui tout est contradictoire.  
 Qui peut s'interroger, s'observer sans effroi?  
 Je pâlis, je recule... épouvanté de moi!  
 Dans ses propres foyers ma pensée étrangère  
 Me parcourt tout entier, cherche un jour qui l'éclaire :  
 Au travers de mes sens, mon âme veut se voir;  
 Et l'être intelligent ne peut me concevoir.  
 Oui, l'homme est, pour lui-même, un effrayant mystère :  
 Au sein de la bassesse, au sein de la misère,  
 Son front s'élève au ciel, de gloire environné :  
 Il est plus fier encor qu'il n'est infortuné.  
 Sur mes destins confus ma raison indécise  
 Flotte entre la terreur, la joie et la surprise :  
 Orgueilleux et souffrant, je m'admire et me plains;  
 Et je crois et je doute, et j'espère et je crains.  
 Qui peut me conserver, qui peut m'ôter la vie?  
 Un jour, il faudra bien qu'elle me soit ravie;  
 Mais aussi, rien ne peut m'enchaîner au tombeau ;  
 L'âme y prend son essor vers un monde nouveau.  
 Non, l'immortalité n'est point une chimère;  
 Sur ce grand intérêt la nature m'éclaire.  
 Ce ciel éblouissant, ce dôme lumineux  
 Laisse échapper vers moi, du centre de ses feux,  
 Un rayon précurseur de la gloire suprême :  
 Tout la peint à mes yeux, tout..., le sommeil lui-même.  
 Quand ce dieu taciturne abandonne au repos  
 Mes sens appesantis sous de mornes pavots,  
 Des fers de sa prison libre et débarrassée,  
 Mon âme suit encor le vol de la pensée.

Sur un sol fugitif formant des pas trompeurs,  
Elle foule tantôt la verdure et les fleurs :  
Tantôt triste, pensive et s'enfonçant dans l'ombre,  
Elle suit, effrayée, un bois lugubre et sombre.  
D'un rocher, quelquefois, elle roule soudain ;  
Ses bras ensanglantés l'y suspendent en vain :  
Elle retombe ; un lac la reçoit dans sa chute ;  
Sa peur oppose à l'onde une pénible lutte ;  
Elle se débat, nage, et regagnant le bord,  
Sur le roc escarpé gravit avec effort.  
Dans la course des vents quelquefois entraînée,  
Elle s'élance et croit planer, environnée  
De ces sylphes brillans, de ces esprits divers,  
Fantômes revêtus de la pourpré des airs :  
Mais, soit que son erreur la console ou l'afflige,  
De ses songes confus le bizarre prestige  
Lui dit, que son instinct, son vol impérieux  
L'élève vers sa source, en l'élevant aux cieux ;  
Qu'aux plaines de l'éther développant son aile,  
Elle abandonne un corps appesanti, loin d'elle ;  
Que son être est plus noble, et qu'elle ne sort pas  
De la vile poussière éparse sous mes pas.

Ainsi l'ombre elle-même, à travers son nuage,  
De l'immortalité me présente l'image :  
Un jour pur, éternel s'annonce dans la nuit.  
Le silence me parle et le rêve m'instruit.

On se berce, en veillant, de songes plus funestes.  
A la clarté du jour, sous les voûtes célestes,  
N'ai-je pas mille fois occupé mon réveil  
De fantômes plus vains que les jeux du sommeil ?

Insensé ! j'espérais, je voulais l'impossible :  
Je cherchais dans l'orage un calme incompatible.  
Sur ce globe mouvant égarant mes désirs,  
Je croyais, dans leur suite, arrêter les plaisirs.  
Quel brillant univers habitait ma jeunesse !  
Comme il s'embellissait au gré de mon ivresse !  
A l'essaim des amours les jeux entrelacés,  
Des folâtres plaisirs les groupes dispersés  
De ce monde charmant ornaient les perspectives ;  
Mon prisme y répandait les couleurs les plus vives.  
Ebloui de l'éclat de ces rians tableaux,  
Tel que le ver, captif sous l'or de ses réseaux,  
Qui de ses propres nœuds s'embarrasse et se lie,  
Je m'entourais des fils tissus de ma folie :  
J'épaississais le voile étendu sur mes yeux.  
Aveuglé par mes mains, fuyant l'éclat des cieux,  
Du jour de ma raison redoutant la lumière,  
J'aimais à me rouler dans ma chaîne grossière.  
Hélas ! et de mes sens j'idolâtrais l'erreur ;  
Satisfait et trompé, je goûtais mon bonheur,  
Lorsque soudain j'entends ces timbres formidables,  
Ces sons retentissans en échos lamentables,  
Ces cloches qui, sans cesse, aux gouffres du tombeau,  
Appellent des humains le malheureux troupeau.  
Je m'éveille et me vois, à mon heure suprême,  
Livide et desséché, faible et mourant moi-même.  
Plaisirs, trésors, grandeurs, tout s'est évanoui !  
J'ai perdu l'univers dont mon âme a joui.  
Il ne lui reste, hélas ! de cet immense empire,  
Qu'un automate usé que la mort va détruire.

Oui ; les fils qu'Arachné développe dans l'air  
Sont des câbles pesans, sont des chaînes de fer  
Près de ces nœuds légers, dont l'étreinte nous lie  
Un moment au bonheur, un moment à la vie.

Tranquillité des cieux, toi seule aux immortels  
Donnes le vrai bonheur et les plaisirs réels :  
C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée.  
Rien n'arrête en son cours leur égale durée :  
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.  
Au séjour fortuné de l'éternelle paix  
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,  
Qui des plaines de l'air descendant sur les mondes,  
Y versent le malheur ou quelques biens suspects.  
Dans la malignité des plus sombres aspects,  
Sur ce globe orageux l'influence des astres  
Jette ainsi ses poisons et d'éternels désastres.  
Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,  
Fait sortir de son urne un hasard plus heureux,  
Sa faveur éphémère est aussitôt détruite.  
Si d'immenses débris le temps sème sa fuite,  
Si de l'énorme faux, que soulève son bras,  
Il moissonne, en courant, les plus vastes états ;  
Chaque heure, de son glaive également armée,  
Frappe les vains plaisirs, dont notre âme est charmée.  
Eh ! combien sont flétris dans leur germe infecté !  
Mon rapide bonheur fut à peine goûté :  
Le monde le promet et jamais ne le donne :  
La fortune le prête et toujours l'empoisonne.  
Le bonheur sur la terre ! en quel temps ? en quels lieux ?  
La réalité fuit... l'ombre abuse nos yeux.

C'est la scule vertu qui le goûte et l'épure :  
 Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.  
 La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté :  
 Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,  
 Sa joie indépendante émane de son être.  
 Ah ! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connaître  
 Et mes plaisirs si faux et mes biens si peu vrais !  
 Qu'elle eût à ma vieillesse épargné de regrets !

Implacable tyran, dont le pouvoir se fonde  
 Sur la destruction des empires du monde ;  
 O mort ! qui dois un jour, sur le trône des airs,  
 Eteindre et dévorer l'astre de l'univers ;  
 Replonge tout, barbare, au fond des noirs abîmes :  
 Les mondes, leurs soleils, ce sont là tes victimes ;  
 Mais moi, puis-je être, hélas ! digne de ton courroux ?  
 Pourquoi sur un atome appesantir tes coups ?

L'astre des nuits à peine, en sa course nocturne,  
 Eut arrondi trois fois son globe taciturne,  
 Que d'un trait de ta main, mon cœur déjà percé  
 S'en est senti, trois fois, mortellement blessé.  
 C'est en vain que le temps coule et change mes heures,  
 J'habite vainement de nouvelles demeures ;  
 Je n'y retrouve point le plaisir qui m'a fui :  
 Un divorce éternel me sépare de lui.  
 De mes réflexions le poison me consume :  
 Il s'aigrit sur mon cœur abreuvé d'amertume.  
 Hélas ! l'obscurité, le silence des nuits  
 Redouble encor l'horreur de mes profonds ennuis ;  
 Je m'y sens dévoré du feu de ma pensée.  
 Par elle, quelquefois, ma douleur caressée,

Se flattant d'y revoir les biens que j'ai perdus,  
 La suit dans les détours des temps qui ne sont plus :  
 Mais là, d'un fer caché, sa fureur m'assassine.  
 Pour ajouter encore aux maux qu'elle imagine,  
 De mes plaisirs passés l'inhumaine se sert :  
 Aux lieux qu'ils habitaient je ne vois qu'un désert,  
 Qu'une plage lugubre où voltigent des ombres.  
 Aux rayons expirans de quelques lueurs sombres,  
 J'y vois de mon bonheur les vains débris épars :  
 Tous mes ressouvenirs sont armés de poignards ;  
 Tous; et ces voluptés qui me furent si chères,  
 Mon faste éblouissant, mes grandeurs passagères,  
 A mes esprits confus n'ont laissé que l'effroi.

Mais quoi! dois-je me plaindre et ne plaindre que moi ?  
 Non, non; mes tristes yeux pleurent une infortune  
 Partout multipliée, à mille êtres commune :  
 Le malheur fut toujours la loi de l'univers.  
 Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,  
 En ont senti la pointe, ou bu la coupe amère ;  
 Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère :  
 Leur mère, dans ses flancs déchirés et meurtris,  
 Transmet sa destinée à ses malheureux fils.

Combien autour de nous mugissent de tempêtes !  
 Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes !  
 Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,  
 Le feu de la discorde et celui des volcans,  
 La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,  
 Des prompts embrasemens l'étincelle fatale,  
 La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,  
 La misère traînant ses horribles lambeaux,

Le désordre, le choc de la nature entière,  
Tourmentent des mortels la pénible carrière.  
Ici, privés du jour, à jamais renfermés  
Sous de noirs souterrains, des spectres animés  
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.  
Là, sur le sein des mers, un despote barbare  
A la rame pesante enchaîné ses égaux,  
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux :  
De la vague orageuse ils brisent la colère ;  
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.  
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,  
Epuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,  
Vont, le long des pays défendus par leurs armes,  
Mendier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.  
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,  
Dans un cruel accord unissant leurs fureurs,  
A mille infortunés, pressés par l'indigence,  
Ne laissent qu'un cercueil pour dernière espérance.  
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts ?  
Le sein des hôpitaux les rejette au-dehors.  
Entends-tu ces mourans, qui demandent leur place,  
Et d'un lit douloureux sollicitent la grâce ?  
Que d'hommes, mollement élevés et nourris,  
Sur le seuil des palais font entendre leurs cris !  
L'humiliant refus repoussé leur prière.  
Riches voluptueux, courrez sous la chaumièrre ;  
Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,  
Quand l'habitude éteint vos désirs languissans ;  
Volez respirer l'air de ces tristes asiles ;  
A la main qui demande, ouvrez des mains faciles ;

Le spectacle touchant de tant de maux soufferts  
Rendra vos goûts plus vifs et vos plaisirs plus chers.

La sensibilité s'éveille dans les larmes :

Mais la pitié pour vous aurait-elle des charmes ?

Non, barbares ! jamais elle n'émut vos cœurs ;

Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs !

Encor si, réservé pour un juste supplice,

Le trait de la douleur n'atteignait que le vice ;

Mais de la vertu même il attaque les jours.

De la fatalité le malheur suit le cours :

Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,

On ne peut éviter un mal inévitable.

Fuit-on dans les déserts ? le chagrin nous y suit :

La peur hâte la chute et la prudence nuit.

Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe

Nous entraîne vers elle ; et qui la fuit y tombe..

La félicité même, en couronnant nos vœux,

Ne nous donne jamais ce qu'elle offrait d'heureux.

La réalité trompe et détruit l'espérance :

Au vide qu'on éprouve, on sent leur différence.

Dans nos jours les plus beaux, que d'orages secrets !

La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets.

En vain de ses faveurs la nature est prodigue :

De son cours le plus doux le calme nous fatigue.

L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons :

L'œil jaloux voit partout de lâches trahisons.

Nul bien qui n'offre un doute, et nul mal qu'on ne croie :

Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie.

Hélas ! sans accidens que de calamités !

Sans guerre et sans rivaux combien d'hostilités !

Eh ! qui peut des mortels calculer les alarmes ?  
Mes yeux , pour tant de maux , n'ont point assez de larmes !  
Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats !  
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas !  
Pour quelques champs heureux , quelques vallons fertiles ,  
Combien de sol inculte et de plages stériles !  
Là , le sauvage aspect des plus sombres forêts ;  
Ici , l'impur limon , la fange des marais ;  
Là , des sables brûlans , ici des mers glacées ;  
Là , vers un ciel obscur des roches élancées .  
Plus loin , dans les déserts , des reptiles affreux ,  
Des monstres , des poisons , et la mort avec eux .  
Ce tableau de la terre est celui de la vie ;  
Et l'homme , en ce séjour , se croit digne d'envie !  
Royaume misérable , où tout blesse l'orgueil ,  
Où le trône s'écroule et fond dans un cercueil ;  
Où le plaisir est froid , où la peine est cuisante ,  
Où le chagrin dévore , où le repos tourmente ;  
Où de nos passions le reflux orageux  
Emporte loin de nous et nos cœurs et nos vœux ;  
Où la mort , sous nos pas , ouvrant ses noirs abîmes ,  
Menace , à chaque instant , d'engloutir ses victimes .  
O lune , astre inégal , triste flambeau des nuits ,  
Ton globe est moins changeant que le globe où je suis :  
Mais , que vois-je ? il pâlit , il lance un jour horrible :  
Témoin de mes malheurs , y serais-tu sensible ?  
Me plaindre !... et le vieillard implore mon appui !  
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui !  
Ah ! volons ; dans mes bras accueillons leur faiblesse :  
L'humanité me parle et pour eux m'intéresse .

La nature nous fit un cœur compatissant :  
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent  
Mérite que leur poids sur lui s'apesantisse ;  
Mais des peines d'autrui partager le supplice ,  
Mais les souffrir soi-même et leur donner des pleurs ,  
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.  
Que dis-je ? On se console en pleurant sur les autres :  
Les maux que nous plaignons adoucissent les nôtres.  
O vous , vous , mes égaux , vous , malheureux humains ,  
Vous , qu'un destin semblable unit à mes destins ,  
Si , dans un cœur sensible , il est pour vous des charmes ,  
Montrez-moi vos douleurs et comptez sur mes larmes !

Si l'homme , d'un seul pas , entrait dans l'avenir ,  
Qu'il verrait de grandeurs au moment de finir !  
Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !  
Que l'on aurait pitié des fortunes humaines !  
Lorenzo , la fortune est prodigue pour toi :  
En recevant ses dons , tremble et pâlis d'effroi !  
Son sourire perfide annonce des disgrâces :  
Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces .  
Ah ! crains de t'assoupir aux accens de sa voix :  
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois :  
Veille , prudent pilote , et n'attends pas l'orage ;  
Le calme le plus doux est voisin du naufrage .  
Crois-moi ; le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné :  
Crains , dans un sort heureux , un sort infortuné .  
Va , je ne me fais point une barbare joie  
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie .  
Tu le penses peut-être ; et l'orgueil de ton cœur  
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur :

Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose.  
Je vois le précipice où ta langueur repose :  
Sur ses bords émaillés mollement endormi,  
Tu rêves des plaisirs dont frémit ton ami  
(Pardonne à ma pitié ce langage sévère).  
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire ;  
Que l'infortune, un jour, viendra dans ton palais  
Exiger durement le prix de ses délais ;  
Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle ;  
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle ;  
Et que l'adversité, s'armant de fouets vengeurs,  
À nos plaisirs passés mesure nos douleurs ?  
Ah ! d'une folle joie évite l'imprudence ;  
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouissance.  
Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit :  
Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.  
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendresse,  
Sans motif et sans choix, persécute ou caresse,  
Nos volages plaisirs se tournent contre nous,  
L'amertume succède au nectar le plus doux.  
Non ; point de volupté que le temps ne corrompe :  
Lorenzo, je l'ai dit, crains le bonheur : il trompe.  
Cher Philandre, avec toi j'ai vu le mien périr :  
Sous le souffle mortel de ton dernier soupir,  
J'ai vu se dissiper ce faible météore :  
J'ai perdu tous mes biens..., ta tombe les dévore.  
L'univers, à mes yeux, flétri, désenchanté,  
Ne m'offre plus l'éclat qu'il t'avait emprunté.  
Ce charme qu'un ami répand sur la nature,  
Ces fantômes brillans, cette riche parure,

Tout ce qui me fut cher, tout s'est anéanti.  
 Vil rebut des humains, sous l'âge appesanti,  
 Jeté dans un désert et perdu dans le vide,  
 J'arrosoe de mes pleurs le sol le plus aride.  
 Tout s'éteint, tout s'efface et l'enchanteur est mort.  
 O misère de l'homme, ô déplorable sort!  
 Quoi ! mon ami n'est plus qu'une cendre glacée,  
 Sous un marbre lugubre, immobile et pressée !  
 Philandre, tu touchais au terme de tes vœux :  
 Tu prenais, vers la gloire, un vol impétueux.  
 Jeune triomphateur, des mains de l'immortelle  
 Déjà tu recevais la palme la plus belle ;  
 Tu montais sur son char, d'un air calme et serein :  
 Mais un monstre perfide et caché dans ton sein,  
 La mort, l'affreuse mort, se glissant en silence,  
 Riant de tes projets, de ta folle espérance,  
 A l'heure du triomphe, au moment de l'orgueil,  
 Sous un froid mausolée enferma ton cercueil.

L'homme ne prévoit rien, à peine il conjecture :  
 Sans guide et sans lumière, il marche à l'aventure,  
 Ses vains pressentimens ne sont que des erreurs.  
 Combien de fois son rire expira dans les pleurs ?  
 Hélas ! que notre vue est faible et limitée !  
 Par un sombre rideau toujours interceptée,  
 Au-delà du présent elle ne va jamais :  
 Le moment qui doit suivre est sous un voile épais ;  
 Et l'aiguille du temps, des heures entourée,  
 Ne nous donne à la fois qu'un point de leur durée :  
 On ne peut ni hâter, ni devancer leur cours.  
 Avant qu'elle se mêle au nombre de nos jours,

Le sort veut que chaque heure et jure et lui réponde,  
 De garder ses secrets dans une nuit profonde.  
 Hélas ! et dans ce doute, où flotte l'avenir,  
 L'éternité peut naître et le temps peut finir !

De la fatalité telle est la loi suprême;  
 Ce qui doit être un jour peut être à l'instant même.  
 A la mort, au destin les momens sont égaux;  
 La sécurité trompe et tout espoir est faux.  
 De l'homme, cependant, l'orgueilleuse chimère  
 Nourrit du lendemain l'attente mensongère;  
 Ce lendemain fatal le conduit au tombeau.  
 Lui-même de ses jours croit tourner le fuseau;  
 Il en étend le fil, il en grossit la trame.  
 Dans les illusions de l'espoir qui l'enflamme,  
 Sur un sable mobile il élève, il construit :  
 Il projette le jour....., il expire la nuit.

Ah ! Philandre était loin de commander sa tombe !

L'erreur la plus grossière, où l'humanité tombe,  
 Est que, jeune ou vieillard, l'homme soit convaincu  
 Qu'il commence de vivre, et qu'il n'a point vécu.  
 Il se croit, chaque jour, au jour qui l'a vu naître.  
 Au sein de l'avenir il rejette son être;  
 La sagesse l'attend dans un âge plus mûr.  
 Tranquille, il applaudit à ce sage futur ;  
 Et l'homme du moment, plein de cette espérance,  
 D'un projet de vertu s'enorgueillit d'avance.  
 C'est ainsi que le temps échappe de nos mains;  
 Nous perdons des jours sûrs pour des jours incertains.  
 Déjà dans son été, l'homme à peine soupçonne  
 L'imprudente conduite, où son goût l'abandonne.

D'un âge moins fougueux il prévoit la saison ;  
 Plus calme, il se promet d'écouter sa raison :  
 Mais l'automne s'écoule et rien ne s'exécute.  
 La peur le détermine au moment de sa chute :  
 Dans l'hiver de sa vie il tente un faible effort :  
 L'habitude résiste.... il balance.... il est mort !

La mort!... tout nous en offre et l'image et l'idée ;  
 Mais combien peu notre âme en est intimidée !  
 Près de nous porte-t-elle un coup inattendu ?  
 Il étonne, un moment, notre orgueil éperdu.  
 Quoique de nos amis la foule disparaisse,  
 Quoiqu'ils meurent du trait dont la pointe nous blesse,  
 La cicatrice est prompte et se ferme soudain.  
 Sous un ciel menaçant l'orage gronde en vain :  
 L'épouvante finit quand la foudre est éteinte ;  
 Et l'oubli du danger suit un instant de crainte.  
 Hélas ! on se rendort dans un calme nouveau !  
 La trace de la flèche et du vol de l'oiseau  
 Dans le vague des airs est moins vite effacée  
 Que ne l'est de la mort l'importune pensée.  
 Des antres du trépas les sombres profondeurs  
 Ont à peine reçu les objets de nos pleurs,  
 Que leur triste mémoire y reste ensevelie.

Philandre ! ah ! malheureux ! qui, moi ? que je t'oublie !  
 Mânes chers et sacrés, ô mon ami..., jamais !  
 Rien, non, rien dans mon cœur n'effacera tes traits ;  
 Ce cœur, plein d'amertume, est plein de ton idée.  
 Crois-moi, l'aube du jour fût-elle retardée,  
 Dans son cours le plus lent, la plus longue des nuits  
 Ne pourrait épuiser l'excès de mes ennuis ;

Et le cri matinal du chantre de l'aurore  
Aux cris de ma douleur se mêlerait encore.  
Déjà sa voix perçante annonce le soleil...  
Pourquoi, fatal oiseau, presse-tu ton réveil ?  
Ah ! les infortunés frémissent de t'entendre !  
O toi, toi, dont le chant est un soupir si tendre,  
Philomèle, poursuis tes accords douloureux !  
Comme toi déchiré, comme toi malheureux,  
Je me plaisir à gémir, à soupirer dans l'ombre :  
Tous deux environnés du voile le plus sombre,  
Nous poussons nos regrets vers la voûte des cieux.  
La nature, écoutant tes sons harmonieux,  
Semble de tes douleurs plaindre la violence ;  
Et les astres émus se roulent en silence.  
Mais, hélas ! à mes cris les astres, l'univers,  
Tout est sourd; et ma voix fatigue en vain les airs.  
Cependant, Philomèle, autrefois le génie  
De tes plus doux accens surpassa l'harmonie :  
Des esprits immortels, élevant leur essor,  
Enfantèrent des sons qui nous charment encor.  
De ces chantres fameux j'imiter le délire :  
Entre mes doigts glacés j'ose prendre leur lyre;  
Mais combien ma faiblesse énerve ses accords !  
O vous, qui m'inspirez vos sublimes transports,  
Audacieux Milton, et toi, divin Homère,  
Vous chantiez entourés d'une ombre involontaire;  
Moi, dans celle des nuits je m'enfonce par choix.  
Embrasé de vos feux, que n'ai-je votre voix !  
Pope, le dieu des vers, l'amour de ma patrie,  
Peignit l'homme mourant sous le poids de la vie ;

Dans un plus noble essor je le chante immortel.  
M'élançant de la terre au séjour éternel,  
J'abandonne ce globe, arrosé de mes larmes;  
Pour un être souffrant peut-il avoir des charmes?  
L'espoir du malheureux est l'immortalité.

Dans le cercle du temps loin de s'être arrêté,  
Si Pope de son vol eût poursuivi la trace,  
Et porté jusqu'au ciel sa généreuse audace,  
Au devant de ses pas, à ses yeux satisfaits,  
L'éternité brillante eût ouvert son palais.  
Moins timide que moi, franchissant la barrière,  
Entraînés dans des flots d'azur et de lumière,  
Il eût décrit l'Olympe où l'homme est appelé :  
Consolateur du monde, il m'aurait consolé.

---

## DEUXIÈME NUIT D'YOUNG.

L'oiseau qui, du sommeil interrompant les heures,  
Jeté des cris aigus autour de nos demeures,  
Qui, portant jusqu'à nous ses rapides accens,  
Réveille nos esprits et ranime nos sens;  
Le coq chante : sa voix, dans les airs élancée,  
Me rappelle à moi-même et me rend la pensée.  
De l'Éternel sur moi les regards sont ouverts;  
Il voit tout d'un coup-d'œil, l'atome et l'univers.  
Qu'il me voit abattu!... Mes yeux s'appesantissent :  
Laisserai-je couler les pleurs qui les remplissent?  
Sans le courage, hélas! que seraient les mortels?  
En cédant à ses maux on les rend plus cruels.  
Ignoré-je à quel prix le ciel m'a donné l'être?  
Je pleurais, au berceau, le jour qui m'a vu naître.  
Le premier cri de l'homme est un cri de douleur :  
De mes obscurs destins subissons la rigueur.  
L'esclave vainement lutte contre sa chaîne :  
L'intrépide la porte, et le lâche la traîne.  
O toi, qui déployais aux yeux de ton ami  
La stoïque fierté d'un courage affermi;  
Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,  
Entremêlais aux fleurs les fruits de la sagesse;

Toi, toi, dont l'éloquence avec tant de candeur  
Epanchait dans mon sein les vertus de ton cœur ;  
Combien de fois, Philandre, éclairés l'un par l'autre,  
Avons-nous pesé l'homme, et son sort et le nôtre !  
Nous cherchions l'équilibre et des maux et des biens.  
Contens d'approfondir d'utiles entretiens,  
Notre goût dédaignait tous ces sujets frivoles  
Que l'art surcharge, en vain, du faste des paroles.  
Le champ des fictions par nous abandonné  
Restait à ces auteurs d'un siècle efféminé ;  
Trop futiles esprits, dont le talent suprême  
Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.  
Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,  
De leur filtre brûlant ils infectaient les cœurs ;  
Quand, suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,  
Des fêtes de Vénus ils célébraient la honte ;  
Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,  
La raison méconnue éteignait son flambeau ;  
Philandre et moi, conduits par des clartés nouvelles,  
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.  
L'amitié devançait nos pas ; et les chemins  
Etaient semés des fleurs qui tombaient de ses mains.  
Loin du cours turbulent des passions humaines,  
A l'ombre des berceaux, sur le bord des fontaines,  
Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,  
Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,  
Abandonnant tous deux nos âmes attendries  
A ce calme, où l'on suit de douces rêveries,  
Il semblait que l'été, plus beau, plus pur encor,  
Renouvelât pour nous les jours de l'âge d'or.

Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée  
 Revenait engourdir la nature éplorée,  
 De sages entretiens et de nobles débats  
 Charmaient, dans nos foyers, la saison des frimas.  
 Nous passions, sous nos toits et sous d'heureux ombrages,  
 Les hivers sans ennui, les étés sans orages.

Ornement de ce globe, ô fruit délicieux  
 Que nourrit l'influence et la faveur des cieux ;  
 O divine amitié dont la tige chérie  
 Enveloppe de fleurs les ronces de la vie ;  
 Toi, la volupté pure et le souverain bien !  
 Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.  
 Quand la félicité, du séjour du tonnerre,  
 Précipite son vol et regarde la terre,  
 C'est toi que sa présence y vient favoriser :  
 Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.  
 C'est là qu'elle s'admire et jouit d'elle-même,  
 A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aimé.  
 C'est là qu'elle pénètre au sein de deux amis,  
 Dans des songes rians, auprès d'elle endormis.  
 Elle préfère au faste, au tumulte du monde,  
 De ces sages humains la retraite profonde :  
 L'Amitié solitaire y triomphe du sort ;  
 Elle y fixe le temps, y survit à la mort.  
 Le temps ! la mort ! tous deux m'ont enlevé Philandre ;  
 Mais sa cendre me reste, et j'aime encor sa cendre.  
 Elle émeut à la fois ma joie et ma pitié :  
 Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié.  
 C'est là que je l'invoque et soupire après l'heure  
 Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.

Oui, déesse ; à ton culte, à des soins si touchans  
Je consacre à jamais et ma lyre et mes chants.

Toi, dont l'ambition, dans la route commune,  
Suit le char fugitif de l'ingrate fortune,  
Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels  
L'amitié généreuse enrichit les mortels ?  
Ce couple inséparable, uni par la nature,  
Le bonheur, la sagesse... un ami les procure.  
Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors.  
Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps,  
Dans un tendre commerce, après s'être exercée,  
L'âme avec plus de fruit médite sa pensée :  
L'esprit se développe au feu des entretiens.

Le misantropie obscur, sans amis, sans liens,  
Qui promène à travers sa froide solitude  
D'un cœur désoccupé la vague inquiétude,  
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,  
Laisse errer, sans objet, ses esprits incertains :  
Il végète, il s'endort dans sa morne existence.  
Au fond de la retraite et dans l'indifférence,  
La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :  
Sans force, sans chaleur, brute et sauvage encor,  
Elle parcourt ce vide, imaginaire espace  
Où la confusion l'égare et l'embarrasse :  
Elle y roule éperdue, y bondit tour-à-tour,  
Rampe, s'élève, tombe et périt sans retour.

Mais, dans les entretiens, sa fougue ralentie  
Obéit à des lois et marche assujettie.  
Dans une route aisée, elle suit la raison,  
S'arrête sous le frein, vole sous l'aiguillon.

Tel un jeune coursier , sous la main qui le dresse ,  
Mêle à ses mouvemens la grâce et la justesse.  
Les égards , les devoirs de la société ,  
Et le désir de plaire et la rivalité ,  
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.  
Le cœur parle à l'esprit et l'esprit sait l'entendre.  
Du choc des sentimens et des opinions ,  
La vérité jaillit et s'échappe en rayons ;  
Rayons multipliés qu'elle-même rassemble  
Au foyer de deux cœurs qui la cherchent ensemble :  
C'est là qu'elle répand son éclat le plus pur.  
Si , privé d'un ami , loin d'un commerce sûr ,  
Tu ne peux au-dehors déployer tes pensées ,  
Dans leur germe stérile elles meurent glacées.  
L'amitié les féconde au feu du sentiment ,  
Leur donne la chaleur , l'âme et le mouvement :  
Mais lorsque , dans ton sein , solitaires , captives ,  
Un silence orgueilleux les fait languir oisives ;  
C'est un faible sillon sur la poussière empreint ,  
Un songe qui s'efface , un flambeau qui s'éteint .

Le Dieu qui de son souffle a créé la parole ,  
S'il suffit de penser , nous fit un don frivole .  
Mais non ; ce son de voix , cet organe enchanteur ,  
Interprète éloquent de l'esprit et du cœur ,  
Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée ,  
Sur les lèvres de l'homme achève la pensée .  
Là , comme un or brillant , au creuset épuré ,  
De la perfection elle atteint le degré .  
Cet art ingénieux , l'art charmant du langage ,  
L'accommode à nos goûts , la plie à notre usage ;

Et si la vérité l'embellit de ses traits,  
Notre âme s'en saisit et l'adopte à jamais.

La science n'est rien dans l'ombre ensevelie;  
En la communiquant, l'esprit la multiplie.  
Il en est du savoir ainsi que des trésors;  
Stériles au-dedans et féconds au-dehors.  
Eh ! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre ?  
Donner, c'est acquérir; enseigner, c'est apprendre.  
Tel un arbre chargé de verdure et de fruit,  
Plus riche par son luxe, et donne et reproduit.  
Combien de vérités, qu'un silence funeste  
Etouffe sous l'amas d'un savoir indigeste,  
Qu'au fond de la retraite un esprit sombre et dur  
Abandonne aux langueurs de son repos obscur,  
Qui, par d'heureux débats au jour développées,  
D'une utile lumière auraient été frappées ?  
C'est ainsi que les flots, l'un par l'autre brisés,  
S'épurent sous le choc de deux vents opposés;  
Que la mer agitée en ses grottes profondes  
Pousse et rejette au loin l'écume de ses ondes;  
Tandis que le marais, tranquille en ses roseaux,  
Sur un sol infecté laisse croupir ses eaux.

Ah ! quittons de nos toits l'asile solitaire !  
Courons; que d'un ami la raison nous éclaire :  
Jetons-nous dans ses bras; cherchons-y le bonheur.  
Que je plains le mortel et farouche et rêveur  
Qui, prenant pour vertu l'aprétré de sa bile,  
Loin des sociétés s'emprisonne et s'exile !  
La sagesse de l'homme est l'art de vivre heureux.  
Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux

Est plus folle, en effet, que ne l'est la folie :  
Elle en a les travers, sans l'aimable saillic :  
Le fou de la nature est moins infortuné  
Qu'un fou dans ses écarts tristement raisonné.  
Le vrai sage n'a point l'orgueil de la sagesse :  
Il est homme et sensible; un ami l'intéresse.  
La nature elle-même éleva les autels  
Où l'amitié reçoit l'hommage des mortels;  
A ce culte sacré son instinct nous appelle.  
La pente la plus douce et la plus naturelle  
Vers un cœur qui l'attire entraîne notre cœur.  
Qui ne cède au besoin d'y verser son bonheur ?  
Le bonheur n'est goûté qu'autant qu'on le partage.  
On le prête, on le donne, on jouit davantage.  
Qu'un ingrat en lui-même ose l'envelopper,  
Du vide de son âme il le sent échapper;  
Appauvri dans ses mains, il l'en voit disparaître :  
On n'est point heureux seul, autant qu'on le peut être.  
Je veux que mon ami soit riche de mes biens,  
Que ma félicité, mes plaisirs soient les siens.  
Eh ! qui sans un ami peut se plaire à soi-même ?  
C'est par lui qu'on se plaît, et c'est dans lui qu'on s'aime :  
Nous vivons de son âme, il respire par nous.  
Quand le plaisir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,  
C'est un feu sans chaleur, étouffé sous la cendre;  
Mais s'il se communique et sort pour se répandre,  
Si, du cœur d'un ami vers le mien réflété,  
A son plus doux prestige il joint la volupté,  
C'est alors qu'il me brûle et redouble ses flammes :  
Ah ! nous l'éprouvons tous; le bonheur veut deux âmes.

Mais combien d'un ami le choix est dangereux !  
Le plus vrai, le plus sûr est l'ami vertueux.  
Observe ; et la raison te le fera connaître.  
Loin de toi l'amitié que le vice a fait naître ;  
Dans ses chastes plaisirs l'amitié veut des moeurs.  
Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,  
L'âme se fond, s'écoule et bientôt se resserre ;  
Du feu des passions tel est le caractère :  
Le cœur qu'il amollit reprend sa dureté.  
La vertu seule émeut la sensibilité ;  
Son charme la produit, son feu la renouvelle.  
Qu'il est beau de s'unir et de s'aimer pour elle !  
On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi ;  
L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre suivi,  
On court dans sa carrière, on se hâte, on s'élance.  
Noble émulation, heureuse concurrence,  
Le plus beau des présens que l'amitié nous fait,  
Son lien le plus fort et son plus noble attrait !  
Par elle deux amis, dans un élan sublime,  
Des plus hautes vertus vont atteindre la cime :  
Les cieux sont abaissés sous un vol aussi prompt,  
Aux célestes parvis tous deux entrent de front ;  
Et l'immortalité, les recevant ensemble,  
Eternise en son sein le noeud qui les rassemble.  
Toi, qui de l'amitié recherches la faveur,  
A ses devoirs sacrés accoutume ton cœur.  
Sais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidèle ?  
C'est que, par un orgueil humiliant pour elle,  
Ils pensent qu'attentive à prévenir leurs vœux  
Elle cède à l'appât d'un souris dédaigneux ;

Que du faste éblouie et par l'or abusée,  
Elle offre à leurs désirs une victoire aisée.  
C'est que leur vanité, leur flegme indifférent  
Reçoit comme un tribut l'hommage qu'on leur rend.  
Pareils à ces beautés, à ces froides syrènes,  
Qui sous des nœuds de fleurs nous présentent des chaînes;  
De cent pièges cachés ils entourent nos pas,  
Souples dans la conquête et conquérans ingrats.  
Mais leur amorce est vaine et leurs dons sont frivoles :  
Oui, riches indigens, insensibles idoles,  
Au nombre de vos biens si notre amour est mis,  
Votre calcul est faux : vous n'avez point d'amis.  
Est-ce au poids des trésors que l'amitié s'achète ?  
Dans quelle illusion ce préjugé vous jette !  
Sachez que de l'amour l'amour seul est le prix.  
On prodigue avec l'or l'insulte et le mépris.  
Fier mortel, aime-moi, si tu veux que je t'aime :  
Tu me veux pour ami ? sois mon ami toi-même :  
Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur ;  
Tu n'es que mon égal, et mon cœur vaut ton cœur.  
Apprends que l'amitié, si tes soins l'ont trouvée,  
Est, par les mêmes soins, acquise et conservée.  
Une ombre, une vapeur obscurcit ses beaux jours,  
Un souffle l'inquiète et la trouble en son cours :  
Le soupçon l'avilit, la réserve la blesse :  
Sa sensibilité fait sa délicatesse.  
Connais donc le mortel qui recevra ta foi :  
Délibère avec lui, délibère avec toi.  
Approfondis son être, examine, apprécie ;  
Crains l'éclat séduisant de la superficie.

Souvent un beau dehors est le masque du cœur :  
Sonde tous les replis, choisis avec lenteur :  
Mais ton choix est-il fait, bannis l'inquiétude.  
Non, plus de crainte alors et plus d'incertitude :  
Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé :  
Sois tout à ton ami, dès que tu l'as nommé.  
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,  
Ton âme est-elle heureuse et s'est-elle donnée ?  
Ah ! si quelque péril suit tes nouveaux liens,  
Qu'importe ? il est payé par le plus grand des biens.  
« Non, non : le sort des rois ne pourrait me séduire.  
« Moi, j'envirais la pompe et l'éclat de leur cour ?  
« Le cœur de mon ami vaut lui seul un empire ;  
« Et, monarque adoré, je règne par l'amour ! »

Aux jours de mon bonheur ainsi chantait Philandre :  
Sa lyre, à mes côtés, rendait un son plus tendre.  
Combien de fois ma vue échauffa ses esprits !  
De pampres et de fleurs couronné par les ris,  
Combien de fois vint-il, plein de joie et d'ivresse,  
M'offrir dans nos festins la coupe enchanteresse !  
Ah ! je croyais la boire à la table des dieux !  
Le front calme et les bras étendus vers les cieux,  
Philandre, ton ami priait les destinées  
De filer en or pur tes nombreuses années.  
Vains souhaits !... Cependant, par tes mains présenté,  
Le nectar dans mes sens portait la volupté.  
Ah ! l'amitié sans doute est celui de la vie !  
C'est toi qui le versais dans mon âme ravie.  
Philandre, chaque jour il devenait plus doux ;  
Trois lustres écoulés l'avaient mûri pour nous.

Ce n'est que par le temps qu'il s'épure et fermenté :  
 On se trompe aux douceurs d'une amitié naissante.  
 Depuis quinze ans... (alors je ne les comptais pas)  
 Mon malheureux ami m'enivrait dans ses bras.

Où retrouver jamais et qui pourra me rendre  
 Le naturel heureux, la vertu de Philandre ?  
 Son cœur vrai méconnut l'imposture et le fard :  
 La bonté se peignait dans son tendre regard :  
 Sa bouche avec candeur déployait le sourire.  
 Epanché près de moi dans un libre délire,  
 De toutes ses vertus il venait m'enflammer :  
 Il m'enorgueillissait du bonheur de l'aimer.  
 Jouissance si chère et toujours regrettée,  
 Félicité céleste, ô toi que j'ai goûtee !  
 C'en est fait, tes plaisirs sont à jamais perdus :  
 Tu n'es plus dans un monde où Philandre n'est plus.

Philandre ! si mon âme au désespoir ouverte,  
 Avec trop d'amertume a ressenti ta perte,  
 Vois le vide où je suis et pardonne au malheur.  
 L'égarement, l'excès convient à ma douleur.  
 Il est mort !... Ce mot seul accable et décourage :  
 Je l'aimais, je le pleure et l'aime davantage.  
 Non; je ne l'ai connu qu'au bord de son tombeau :  
 C'est en prenant son vol vers un monde nouveau,  
 Que son âme, et de gloire et d'éclat entourée,  
 Dans toute sa noblesse à mes yeux s'est montrée.  
 Image encor présente à mes sens abattus !  
 Je ne voyais plus l'homme et voyais ses vertus.  
 Ah ! s'il m'avait laissé le feu de son génie,  
 Avec quelle chaleur, avec quelle énergie

Je le peindrais frappé d'un coup inattendu,  
Dans les bras de la mort sans faiblesse étendu,  
Tranquille sur l'arrêt que ce monstre exécute,  
De son être détruit ennoblissant la chute!  
Tel est le sage ; il meurt comme un beau jour s'éteint.  
Ce tableau consolant, nul mortel ne l'a peint :  
Nul n'a représenté, d'une touche hardie,  
L'honnête homme exhalant le souffle de sa vie.  
L'art est faible et borné dans nos timides mains ;  
C'est à ces purs esprits, protecteurs des humains,  
Ministres immortels du dieu qui les anime,  
De peindre à nos regards ce spectacle sublime.  
Ils l'ont vu ; l'homme juste expire sous leurs yeux.  
Les palmes à la main, triomphans, glorieux,  
Ils entourent le lit de la vertu mourante :  
A ce poste d'honneur ils restent dans l'attente :  
Ils contemplent ce corps qui, prêt à s'assoupir,  
Va s'éteindre à jamais dans un dernier soupir.  
Mais moi, triste mortel, qui n'ai que ma tendresse,  
Puis-je à cette hauteur éléver ma faiblesse ?  
Ah ! cependant, faut-il qu'en un honteux oubli  
L'éclat du plus beau nom périsse enseveli ?  
Ciel ! au fond de mon cœur quel cri se fait entendre ?  
Ce cri, ce cri touchant, c'est la voix de Philandre :  
Lui-même dans mes mains vient mettre les crayons :  
Lui-même les conduit... ; il ordonne..., essayons.  
Dieux ! comment soutenir ces images funèbres ?  
Environné soudain d'effroyables ténèbres,  
Je crois, saisi de crainte et frémissant d'horreur,  
D'une obscure forêt traverser l'épaisseur ;

Ou, d'un vieux édifice observant les décombres,  
 Sous sa voûte lugubre errer parmi les ombres ;  
 Ou, par de noirs sentiers chez les morts descendu,  
 Dans mille affreux détours embarrassé, perdu ,  
 Marchant à la lueur des lampes funéraires ,  
 Parcourir ces caveaux , ces tombes solitaires ,  
 Ces vastes souterrains , muets , inhabités ,  
 Où les rois , sans grandeur , cessent d'être flattés .  
 Raffermissons mon âme !...achevons ce que j'ose .

Voici le sanctuaire où Philandre repose :  
 Plein d'un sombre respect , j'entre...; ô trouble!... ô terreur!  
 Que vois-je ?... un lit de mort!... non , le lit de l'honneur.  
 Lâche et trop faible ami , reviens de ta surprise :  
 Un souffle a détruit l'homme ; un Dieu l'immortalise .  
 Regarde ! le vaincu va recevoir le prix .

Vous , profanes , fuyez ces augustes lambris ;  
 Fuyez ! vos pas impurs souilleraient cet asile .  
 L'enceinte où la vertu , recueillie et tranquille ,  
 Va consommer ses jours , ses destins glorieux ,  
 Est un temple sacré qui s'ouvre sur les cieux .  
 Ici la vérité , triomphante et vengée ,  
 Des ombres du mensonge est enfin dégagée ;  
 Hors de son enveloppe ici le cœur est nu ;  
 Ici le masque tombe et le fourbe est connu .  
 Déchiré par le temps , le voile se sépare ;  
 Sur les bords du tombeau la vertu se déclare ;  
 La modeste vertu sort de l'obscurité .  
 Les héros de la gloire et de la vanité ,  
 Au moment de franchir ce pénible passage ,  
 Empruntent de l'orgueil un reste de courage :

Mais en vain; déjà morte avant le coup mortel,  
 La victime palpite et tremble sur l'autel.  
 A ces lâches terreurs la vertu seule échappe;  
 Son héros s'agrandit sous la main qui le frappe :  
 Il souffre; mais l'horreur des maux les plus affreux  
 Laisse encor sur son front des traits majestueux.  
 Avec quelle rigueur la mort traite Philandre !  
 Comme au midi de l'âge elle vint le surprendre !  
 Je le vois dans sa fleur tout à coup desséché,  
 Aux objets les plus chers sans retour arraché,  
 L'âme ouverte aux regrets, fermée à l'espérance,  
 Dénouant le tissu de sa faible existence;  
 Dévoré, consumé, son être se dissout.  
 Le glaive est dans mon cœur, la douleur est partout :  
 Nul relâche; les maux s'accumulent, se pressent;  
 Les ressorts sont brisés, les organes s'affaissent.  
 Dieux ! que vois-je ?... la peur qui suit l'épuisement !  
 L'homme qui s'épouvante à son dernier moment !  
 Un abîme inconnu qui soudain se découvre !  
 Un soleil qui s'efface ! une tombe qui s'ouvre !  
 Une voix éteinte... un... ô mort !... ô désespoir !  
 Ah ! comment l'exprimer ! comment le concevoir ?  
 Un soupir... c'en'est fait ! l'âme fuit et s'élance ;  
 Soupir affreux, suivi d'un éternel silence !

Ce sacrifice horrible, effrayant... je l'ai vu.  
 Philandre ! mon ami !... Malheureux, que dis-tu ?  
 Ces terreurs de la mort, ces regrets de la vie,  
 Ces tourmens redoublés que l'effroi multiplie,  
 Tous ces maux, où sont-ils ? que sont-ils devenus ?  
 Tu parlais d'un mortel ; Philandre ne l'est plus !

La douleur n'a dompté que la faible nature;  
 Sur ce front pâlissant, que la mort défigure,  
 Quels rayons se mêlaient aux ombres du trépas !  
 Quel calme dans le choc de ces affreux combats !  
 Inaccessible au trouble et sûr de la victoire,  
 Philandre anticipait son triomphe et sa gloire.  
 Qu'importe qu'à ses yeux la terre offre un tombeau ?  
 Il est né pour le ciel, le ciel fut son berceau.  
 Dans les bras de la mort, l'Éternel le couronne :  
 De la divinité la splendeur l'environne.  
 Est-ce là ce roseau par l'orage abattu ?  
 Philandre nous laissait, nous léguait sa vertu.  
 En quittant ce cœur pur, elle quittait son temple :  
 D'un courage tranquille il nous donnait l'exemple.  
 Qu'il tint à l'amitié des discours consolans !  
 Oh ! comme autour de lui nos cœurs étaient brûlans !  
 Immobiles, surpris et rangés en silence,  
 Pénétrés de ses maux, frappés de sa constance,  
 Nos esprits admiraient, nos yeux versaient des pleurs.  
 Hélas ! nous confondions la joie et les douleurs !  
 Je ne sais quel plaisir adoucissait nos larmes !  
 Philandre à la mort même avait prêté des charmes.  
 Elle vient, il la voit; c'est elle!... c'est la mort!...  
 Grand, mais d'une grandeur sans faste et sans effort,  
 Victime volontaire, il rend à la nature  
 Ce qu'il a reçu d'elle, une âme noble et pure;  
 Et, sorti d'un combat qui le mène au repos,  
 Content de ses destins, il expire en héros.  
 A l'heure où le soleil, plus rapide en sa fuite,  
 Penché vers l'horizon, tombe et se précipite;

A cette heure incertaine où la nuit qui descend,  
Comme un voile léger, se déploie et s'étend ;  
Pendant que les vallons, déjà tristes et sombres,  
Se couvrent de rosée, et de vapeurs et d'ombres,  
Sur la cime des monts, au faîte d'une tour,  
On voit encor briller les derniers feux du jour :  
Ainsi, lorsque la mort au milieu des ténèbres  
S'apprête à consommer ses mystères funèbres ;  
Tandis que le vulgaire, au trouble abandonné,  
Dans le deuil et les pleurs baisse un front consterné,  
Philandre éblouissant de gloire et de lumière,  
Plus calme, plus tranquille au bout de sa carrière,  
Maître de son courage et maître de son sort,  
S'elevait au-dessus des ombres de la mort.  
Sur son auguste front l'espérance étincelle :  
Il trouve dans sa chute une grandeur nouvelle :  
Et, s'élançant au sein de la divinité,  
Vole en triomphateur à l'immortalité.

FIN DU TOME PREMIER.

# TABLE

## DU PREMIER VOLUME.

---

|                                                                          |               |
|--------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <b>DISCOURS PRÉLIMINAIRE.</b>                                            | <b>PAG. 5</b> |
| <b>PREMIÈRE NUIT.</b> Les misères de l'humanité.                         | 25            |
| <b>DEUXIÈME NUIT.</b> L'amitié.                                          | 48            |
| <b>TROISIÈME NUIT.</b> Le temps.                                         | 61            |
| <b>QUATRIÈME NUIT.</b> Narcisse.                                         | 80            |
| <b>CINQUIÈME NUIT.</b> Le remède contre la crainte de la mort.           | 93            |
| <b>SIXIÈME NUIT.</b> L'oubli de la mort.                                 | 114           |
| <b>SEPTIÈME NUIT.</b> Le caractère de la mort.                           | 128           |
| <b>HUITIÈME NUIT.</b> L'immortalité.                                     | 137           |
| <b>NEUVIÈME NUIT.</b> L'immortalité.—Preuves physiques.                  | 155           |
| <b>DIXIÈME NUIT.</b> L'immortalité.—Preuves morales.                     | 168           |
| <b>ONZIÈME NUIT.</b> L'anéantissement.                                   | 196           |
| <b>DOUZIÈME NUIT.</b> Les avantages de la nuit et de la solitude.        | 206           |
| <b>TREIZIÈME NUIT.</b> La tristesse et le malheur.                       | 225           |
| <b>QUATORZIÈME NUIT.</b> Le monde.                                       | 237           |
| <b>QUINZIÈME NUIT.</b> Le plaisir et le suicide.                         | 254           |
| <b>SEIZIÈME NUIT.</b> Le bel esprit.                                     | 276           |
| <b>DIX-SEPTIÈME NUIT.</b> La conscience.                                 | 279           |
| <b>DIX-HUITIÈME NUIT.</b> La vertu.                                      | 287           |
| <b>DIX-NEUVIÈME NUIT.</b> Les cieux.—L'existence de Dieu et des esprits. | 299           |
| <b>VINGTIÈME NUIT.</b> Les cieux.—Pluralité des mondes.                  | 332           |
| I.                                                                       | 26*           |

|                                          |          |
|------------------------------------------|----------|
| VINGT-UNIÈME NUIT. Vue morale des cieux. | PAG. 345 |
| VINGT-DEUXIÈME NUIT. Hymne à l'Éternel.  | 355      |

PREMIÈRE ET DEUXIÈME NUITS,  
TRADUITES EN VERS FRANÇAIS, PAR COLARDEAU.

|                |     |
|----------------|-----|
| PREMIÈRE NUIT. | 365 |
| DEUXIÈME NUIT. | 385 |

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

OEUVRES CHOISIES  
D'YOUNG ET D'HERVEY.

---

II.

---

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,  
Rue de la Harpe, n. 80.



YOUNG.



Semblable à Eve.

*scult de*

*grave rév de*

*1770*

LES  
NUITS D'YOUNG,

SUIVIES

DES TOMBEAUX ET DES MÉDITATIONS  
D'HERVEY, ETC.

TRADUCTION DE LE TOURNEUR.

*Nouvelle Édition.*



TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, LIBRAIRE,  
RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1827.



LES  
NUITS D'YOUNG.

---

VINGT-TROISIÈME NUIT.

---

Grandeur de l'âme.

QUE sert-il à l'homme de tenir ses yeux ouverts sur le magnifique tableau de la nature, si, restant aveugle sur lui-même, il ne sait pas y voir sa grandeur? Que disent tous ces êtres matériels à l'être raisonnable qui les admire? Qu'un seul rayon d'intelligence est plus brillant que cette foule d'astres; que l'homme, dont le vaste sein peut embrasser dans une pensée tout l'ensemble de la nature, et Dieu avec elle, est plus grand que cette immensité de merveilles.

Lorenzo, ouvre ton sein, étends tes désirs, agrandis ton cœur, élargis sa capacité jusqu'à ce qu'elle soit égale à ta grandeur. Laisse agir ce ressort, cet instinct qui veut t'élever, ces

passions sublimes qui te pressent d'entrer dans le monde intellectuel, où la vérité t'attend pour te montrer des objets dignes de toi. Comment ton âme si vaste peut-elle se comprimer, se rétrécir jusqu'à la petitesse de cette terre, de ce point imperceptible, sans dimension et sans poids? Une seule de tes pensées embrasse et parcourt tout l'espace qui est entre le néant et Dieu, et un atome te remplit! Tu es immortel, et un moment de vie borne et satisfait tes désirs! Ne t'étonne plus d'être malheureux. L'homme fut formé pour un bonheur infini. Mais le bonheur n'est fait que pour une âme grande dans ses désirs et dans ses vues. Tout ce qui est petit et vil nous rapproche du mal et de la peine, en nous éloignant de la vertu. Elle ne peut entrer dans un cœur étroit. Le vice n'est qu'un défaut de capacité dans l'âme, d'étendue dans la pensée.

Le feu ne darde point vers la terre ses langues enflammées. Comme lui, l'âme aspire à monter; et quand nous la forçons de s'abaisser sur des objets périssables, qu'il faut laisser tôt ou tard, elle est dans un état violent et contraire à sa nature. Nous en sommes punis. Nous voulions saisir la gloire: nous courons

après son ombre rampante, et nous nous précipitons dans la bassesse. Voyez-vous ce malheureux, qui, privé de sa raison, n'a plus que des sens qui l'égarent? Frappé de la brillante image réfléchie par les ondes où l'astre s'est peint, il s'élance au milieu du ruisseau pour le saisir; il reste enfoncé dans la fange: cet insensé, c'est l'homme, dont l'ambition s'attache à des fantômes.

Ambition, source féconde du bien et du mal, tu es pour l'homme ce que les ailes sont pour l'oiseau. Dès qu'une fois il a pu s'éloigner de la terre, dès qu'il a gagné les plaines de l'air, ses ailes le portent rapidement dans la région des nuages: elles sont un poids qui l'embarrasse et l'atterre, tant qu'il ne fait que raser la surface de nos champs. Ainsi l'ambition, quand elle rampe vers des objets vils et bas, loin d'élever l'homme, devient une chaîne qui l'appende et l'accable.

Toi qui cherches la grandeur dans les dignités, et que l'ambition séduit, je vais essayer de te détacher, comme Hercule le fit pour Prométhée, du rocher où ce vautour te ronge le cœur. Si la raison peut briser tes liens, tu seras libre. Sais-tu que ces honneurs qui t'en

imposent et que tu brigues comme des biens , sont des maux réels ? Je ne vois dans les cours des rois que des prisons plus élevées , où d'illustres esclaves dominant sur les malheureux de la plaine. Ils y vivent dans la gêne d'une servitude cruelle , et n'en sortent que comme les coupables , pour aller à la mort. De cette hauteur ils mendient insolemment les respects de la foule ; mais souvent le peuple refuse à leur orgueil ces respects dont il est avide.

Les rois et leurs ministres portent des noms vénérables. Quelque soit leur mérite personnel , l'ordre public assure notre soumission extérieure à ces victimes augustes , pompeusement parées par la société , et qu'une couronne dévoue au service du dernier d'entre elle. Mais s'ils sont jaloux d'obtenir de nous l'hommage du cœur , qu'ils soient vertueux. C'est un tribut réservé au mérite. Il ne se paie qu'à l'homme , et jamais au monarque. Le cœur n'est vassal que de la vertu , il ne relève que de son empire , et ce n'est qu'à elle qu'il fait le serment de son hommage. Il n'y a que des insensés qui puissent laisser l'homme , pour aller adresser leur estime au manteau royal , et voir la majesté des rois dans l'éclat pompeux de leurs vêtemens ,

tandis qu'ils dépouillent de son harnais le coursier qu'ils veulent acheter. Je ris de voir le chef d'une horde sauvage s'enorgueillir de sa fourrure royale, parce qu'il ne l'a ni achetée ni empruntée, et qu'elle est un héritage qui lui vient en droite ligne de ses ancêtres. Quelle folie de se croire sous la pourpre et l'hermine une âme supérieure à l'âme qui n'est vêtue que de bure!

Une âme immortelle à qui la possession d'un empire donne de l'orgueil, me paraît aussi vile que Néron descendant du trône de l'univers, pour aller briguer la gloire d'un flûteur. La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnaît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux ; vous le voyez s'élever dans les nues et voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres.

Ambitieux, dis-moi quel est le poste où tu aspires ? La fortune l'accorde à tes vœux. T'y voilà placé. Regarde-toi maintenant. Te trouves-tu plus grand ? Si tu le crois, cet orgueil qui t'enfle décele ta bassesse ; tu avais donc besoin d'un échafaud pour t'élever au-dessus des autres. Il importe peu sur quelle base tu sois

placé ; mais quelle est ta propre grandeur , voilà ce qu'il faut considérer pour t'apprécier. Portez un pygmée sur le sommet des Alpes ; il est exhaussé et non pas agrandi. Une pyramide , pour être assise sur la profondeur d'un vallon , ne perd rien de sa hauteur. C'est l'homme qui crée ses propres dimensions et sa taille. L'étendue de sa vertu mesure sa grandeur.

Un grand mérite est l'élévation la plus sublime. Ce n'est plus toi qui brigues les dignités : ce sont les dignités qui t'implorent. Tu es plus qu'un roi : tu es un homme de bien. Tu n'as pas besoin de trésor pour être riche , ni de cordons pour être illustré. Ta gloire ne te quittera point dans sa disgrâce. Elle est indépendante du sourire capricieux d'un maître.

J'ai pitié de tous ces mortels , qui , après s'être glissés par des chemins tortueux dans le sein de la richesse , ou s'être élevés en rampant vers les honneurs , veulent ensuite nous insulter en levant au-dessus de nous leurs têtes orgueilleuses. Qu'elle est méprisable et fragile cette gloire qui emprunte de la fortune un faux éclat que le souffle du trépas doit éteindre ! Oublient-ils donc qu'ils laisseront dans les mains de la mort cette dépouille brillante dont

ils veulent éblouir nos yeux? Toutes les distinctions de cette courte vie ne sont qu'une écorce appliquée, et non pas unie à notre être. Enlevons ce fard imposteur dont la fortune orne les grands, dépouillons leur corps de sa vaine parure, pénétrons leur âme jusqu'au vif, détachons d'elle tout ce qui n'est pas elle; alors, sur ce qui reste, jugeons de leur petitesse ou de leur grandeur réelle.

L'appareil fastueux des conquérans ne séduit point les jugemens du sage. Il rit de compassion, lorsqu'il voit, au milieu de l'assemblée du vulgaire de l'univers, ces fiers acteurs du théâtre de la vie se hausser sur des trônes aux yeux de la multitude, préparer avec fracas leurs farces tragiques, et montrer la petitesse de leur âme en envahissant des royaumes, en noyant des nations dans leur sang. Pour les juger, c'est sur leurs tombeaux qu'il se transporte. Là, soulevant le rideau, il voit derrière la scène l'acteur renversé de la base qui le fit paraître un colosse, et réduit à sa propre stature, grande ou petite, selon que le vice l'abaisse ou que la vertu l'agrandit. Tous ces destructeurs insensés de l'espèce humaine, qui pensent follement s'ennoblir par des con-

quêtes, oublient que la dignité de l'homme ne commence qu'au point où finit l'ostentation du monarque : en courant à la gloire, ils rencontrent l'infamie ; ils rêvent qu'ils montent, lorsqu'ils se précipitent.

Cessons donc de reprocher aux païens d'avoir souillé du sang des hommes les autels de leurs dieux. Ils eussent frémi d'horreur en voyant la foule des victimes que l'orgueil des monarques chrétiens se sacrifie. O rois, ennemis de la paix, toujours armés, toujours appelant sur vos peuples les malheurs et la mort, sachez qu'il n'est de vrai conquérant que celui qui fait cesser la guerre, qui ne prend le glaive qu'en pleurant des mains de la nécessité, et le dépose avec joie : lui seul est roi, et son trône s'élève jusqu'aux cieux. Ne perdez jamais de vue votre dernier jour : c'est le juge solennel de tous les jours de votre vie ; votre peuple vous attend au bord du tombeau pour vous absoudre ou pour vous condamner. Craignez de fermer vos palais à l'entrée de cette vérité. Quelque nombreuse que soit la cour qui assiste à votre lever, qu'il y ait toujours une place pour le fantôme de la mort ; et donnez-lui chaque jour dans le secret un

moment d'audience. Ce confident sincère vous révélera ce que taisent vos flatteurs. C'est lui qui vous dira, en ami, si vous êtes grands ou petits. Il vous dira : « Toi, qui n'as qu'un moment pour faire du bien à tes sujets, tu veux l'employer à faire le malheur du genre humain ! Vois l'origine et le terme commun des sujets et des rois. Du lait et des langes, voilà la première demande que tu fais en naissant à la nature : un peu de terre, une pierre pour te couvrir, voilà ton dernier domaine, quand tu sors de la vie. Pressé entre ces deux termes si voisins l'un de l'autre, la conquête d'un monde est un objet trop vil pour mériter d'occuper ton ambition. »

Le Tout-Puissant, du haut de son trône, ne voit rien de plus auguste sur la terre qu'une âme honnête et un cœur pur, rien de plus noble que les vertus obscures et les actions secrètes de l'homme de bien. Que la gloire frivole de l'ambitieux est au-dessous de celle de l'illustre inconnu, qui, sans rivaux et sans témoins, renferme le trésor de ses vertus dans l'ombre sacrée de sa retraite ! Caché aux yeux des mortels, il vit avec Dieu dans un commerce intime ; il coule dans la paix ses jours

tranquilles ; il arrive plein d'espérance à la borne fatale où les héros de la vanité succombent et se désespèrent. Quiconque meurt en grand homme, a vécu en grand homme, quels qu'aient été ses destins et sa renommée. Mais ce ne sont pas là les grands qui composent la cour des rois.

L'ambitieux dédaigne cette gloire solitaire qui n'a que l'Éternel pour spectateur. Il pourra soutenir le fardeau des affaires publiques, tant qu'il verra les regards des hommes attachés sur lui. Souvent même il montre alors tant de courage et de force, qu'on dirait qu'il n'en sent pas le poids et qu'il se délassé à le porter. Mais cessez de le remarquer ; que le public détourne ses yeux et suspende ses louanges, bientôt ses forces l'abandonnent, il succombe, il s'afflige, il est mourant, comme s'il ne respirait que dans les autres. Il voudrait que l'univers fût la base d'un objet unique, que le genre humain n'existant que pour l'admirer, et que cet objet fût lui.

Qu'il est dangereux de se montrer trop jaloux de l'estime des hommes ! De tous les vices, l'orgueil, qui ne sait pas se cacher, est le plus mal avisé. Plus il croit s'approcher de

son but, plus il s'en éloigne en effet. C'est châtouiller l'amour-propre des autres par l'endroit le plus sensible, que de paraître avide de leurs éloges. C'est offrir à la malignité de l'homme l'occasion de faire plaisir inné qu'il sent à les refuser. L'orgueilleux ne peut souffrir d'égaux. Il prétend à une supériorité d'estime exclusive. Mais ses efforts sont vains : au moment qu'il est prêt d'y atteindre, on le force à descendre. Le public se ligue contre ce despotisme et se plaît à l'humilier. Il n'y a pas jusqu'aux gens de bien qui ne se déclarent alors contre lui, et dont l'amour-propre ne devienne médisant.

Les hommes ne louent que malgré eux, et mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. Si la renommée porte une trompette éclatante pour publier notre gloire, l'infidèle a aussi son sifflet pour murmurer tout bas dans l'oreille. Nous serions cruellement éveillés de ces rêves flatteurs où l'orgueil se complaît, si nous pouvions tout entendre. Le même nom qui vole glorieux de bouche en bouche, essuie des mépris dans le secret des cercles ; et ces lèvres d'où partent de bruyans applaudissements sont bordées d'un sourire malin qui

donne la mort à la réputation d'autrui. L'amour-propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer; comme les meurtriers de César, il rend à sa victime un hommage perfide, et tombe à ses genoux pour l'assassiner.

L'ambitieux n'est pas le seul insensé. Je ris du savant qui se tourmente pour se rendre célèbre. L'industrieuse araignée qui vit esclave au milieu de son ouvrage, et forme de sa propre substance les fils de la toile où doit périr l'imprudent moucheron, obéit du moins à l'instinct des besoins? la nature l'a condamnée à s'épuiser pour retrouver un aliment nouveau; mais quel est l'objet des fatigues et des veilles du savant? Que lui revient-il d'avoir épuisé son âme, de la forcer sans cesse à produire des pensées, de se fatiguer encore à enchaîner ces pensées, à les ordonner dans un plan habilement tissu? Rien autre chose que le vain bourdonnement d'une réputation momentanée; et ce son qui passe comme lui, il l'appelle immortalité! Qu'il se souvienne qu'un

homme célèbre n'est pas toujours un grand homme.

Les talens et le génie, quelque brillantes que soient leurs prétentions, ne suffisent pas pour établir entre l'homme et l'homme une distinction vraiment honorable. Nous avons beau nous aider de leurs ailes pour monter vers la cime de la gloire, elles nous en précipitent, si le mérite du cœur nous manque; et la hauteur où parvient notre renommée n'est qu'un échafaud élevé où l'ignominie attache notre nom. Quand je contemple un de ces fameux misérables, un de ces beaux génies qui ont reçu des talens célestes, mais dont le cœur est vil et corrompu, je crois voir briller sous la poussière la portion illustre d'une âme immortelle, précipitée de sa sphère, et perdue dans des ruines. Je me sens à la fois ému d'admiration et de pitié; mais je ne saurais envier son éclat malheureux. Sans la vertu, les talens ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant, mais coupable, qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. Elle s'en sert pour associer l'honneur à l'infamie. Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. Il est rare

qu'un bon sens vulgaire nous égare aussi loin. En vain l'esprit est droit, si le cœur est faux et dépravé. C'est au cœur seul qu'appartient la propriété exclusive de toutes les louanges. S'il en est indigne, il ne reste plus rien dans l'homme qui ait droit de les réclamer. C'est à la raison à choisir les moyens, c'est aux passions à nous donner la force et le courage d'exécuter; mais la vertu doit toujours être le but. Si le but est vicieux, les moyens sont sans mérite et le succès est un crime. La bonté de la fin, le juste rapport des moyens avec elle, voilà ce qui forme la sagesse. Quiconque fait servir au vice les talens qu'il a reçus pour la vertu, n'est plus un grand homme ni un sage: ce n'est qu'un être imparfait, un homme ébauché, un monstre dans l'espèce raisonnable.

Quelle est donc la gloire qui convient à la majesté de l'homme? Celle qui n'appartient qu'à lui et qu'il ne partage point avec des espèces inférieures à la sienne. Est-ce là le caractère de celle que procurent les conquêtes ou les talens? Les animaux ne peuvent-ils pas vanter comme nous leur force et leur industrie? Si l'on peut être grand en se bornant à

des objets vils, aux sensations du présent, nos campagnes et nos bois seront peuplés de héros et de sages. Mais cette attitude droite que nous a donnée la nature, et qui nous défend de courber notre âme vers la terre, ce front élevé dont les regards rencontrent les cieux, ne sont pas le seul attribut distinctif qui nous sépare de la brute. Il en est d'autres que l'homme possède exclusivement. C'est cette raison dont le sublime essor franchit les bornes du présent, et prétend à l'immense héritage de l'avenir : c'est la vertu; c'est l'immortalité.

Si de tous les hommes il n'y en avait qu'un seul qui dût être immortel, comme tous les autres seraient jaloux ! Comme les rois se prosternerait devant lui ! Ce don précieux est-il donc avili, parce qu'il est commun à tous ? Homme superbe et vain, qui méconnais tes frères, qui verses sans réserve le mépris et les affronts sur tes esclaves, sais-tu que ce mépris se réfléchit sur toi ? Qu'oses-tu dire ? tes esclaves ? ils sont tes égaux. S'ils ne sont que des hommes, et toi, es-tu un dieu ? La fortune a-t-elle pu créer cette énorme différence entre des êtres d'une même espèce ? C'est faire du genre humain un tableau monstrueux, où

l'homme est perdu sous les draperies, où l'âme est oubliée. Crois-moi ; si tu veux que ton orgueil soit légitime, place-le dans ce qui te rapproche de ceux qui te servent, dans ce qui t'est commun avec tous tes semblables. Une âme immortelle, des amis immortels dans tes frères, d'illustres alliés dans des esprits d'un autre ordre à qui tu dois un jour te réunir, un père commun dans notre commun Créateur, voilà ce qui fait ta gloire et ta grandeur véritable.

Méprise encore l'âme stupide qui fait son dieu de la poussière dont le temps et la nature forment l'or. Ces hommes abrutis, qui, dévorés de la soif du gain, travaillent toute leur vie comme des forçats pour s'enrichir, se traînent dans la basseesse, se dévouent au mépris et boivent la honte sans la sentir : ce troupeau d'esclaves que l'avarice charge d'un métal inutile et chasse devant elle jusqu'au tombeau, sont de tous les fous les plus vils et les plus malheureux.

Homme, quel est ton vrai trésor ? L'or te dit : ce n'est pas moi. Mon éclat te trompe. Si j'enrichis la terre, je suis pauvre pour toi ; ton trésor n'est point caché dans les mines de

l'Inde : cherche-le dans ton sein. Il est dans cette âme si riche, si sublime, raisonnable, immortelle, née dans les cieux, et qui doit y rentrer.

Que de richesses dans tes sens ! La terre et les cieux sont leur domaine. Tu jouis par leur secours de tous les biens divers que produit la nature. Que dis-je ? c'est d'eux que ses productions et ses objets reçoivent leur valeur et leur prix. Ce sont tes sens qui donnent aux fruits cette saveur qui te flatte; aux chantres des forêts ces sons dont la mélodie t'enchante; à l'or cet éclat qui t'attire; au père de l'or, au soleil, cette lumière dont il emplit le monde. Cet atome merveilleux, ce point qui forme le centre de ton œil, embrasse la vaste perspective de la nature. Il est le dieu qui crée pour toi les merveilles de l'univers. Sans tes sens, sans la magie de tes organes, la terre ne te présenterait qu'un chaos informe et sans couleur. Ce dôme immense qui nous couvre et nous enferme, n'est pour ainsi dire que le cadre et le fond du tableau. L'homme est le peintre : ses sens sont les pinceaux qui dessinent les traits, varient les formes et distribuent les couleurs; la beauté extérieure de l'univers

est leur ouvrage. Dieu a placé l'homme au milieu de tous ces objets qui l'entourent, comme l'âme universelle qui leur prête la vie. Semblable à Eve, que Milton nous peint éprise de ses attraits réfléchis par les ondes vers son œil novice, l'homme crée l'image qu'il admire. Dédaignera-t-il donc de contempler au fond de son être cette âme qui lui rend sensibles les merveilles répandues hors de lui?

Que de richesses dans l'imagination! L'univers, où se promènent les sens, est trop resserré pour elle. Elle s'échauffe, se féconde et en enfante un nouveau plus beau que le premier. Franchissant les limites des temps et des lieux, elle s'élève à son gré, plonge dans l'abîme, parcourt les plaines de l'espace, et enferme dans une pensée tout le champ de la création. Tantôt elle croit entendre la voix du Créateur qui appelle les êtres; elle part, elle arrive avec lui sur les bords du néant, assiste à ce grand ouvrage et voit les mondes se hâter: l'instant qui suit, elle a traversé toute l'étendue de leur avenir; elle les attend aux portes de l'éternité; elle entend le son formidable de la trompette fatale, et voit défiler les générations devant Dieu qui les juge. Ce n'est pas assez

pour la satisfaire de tout ce qui a été et de tout ce qui est : elle voit encore plus d'êtres qu'il n'en existera jamais. L'imagination toute-puissante dit à des mondes nouveaux de naître : ils sortent du néant, et se montrent dans le vaste miroir de la pensée. Elle fait plus encore : elle donne des traits à l'impossible que Dieu ne peut créer, et le rend visible pour elle.

Quel trésor dans la mémoire ! Elle rend l'existence aux siècles qui ne sont plus, redonne un corps aux êtres évanouis, ranime leurs fantômes, et fait passer dans l'image les couleurs et la vie de l'objet. Elle sait redire au présent les destins du passé ; que l'univers s'anéantisse, et laisse l'homme seul dans l'espace désert, l'homme par la force de cette faculté merveilleuse pourra retirer l'univers de la nuit des temps et de l'abîme du néant.

Mais quel pouvoir souverain dans l'entendement ! Roi des sens et de l'imagination, il cite devant lui ces agens subalternes, les interroge, les approuve ou les blâme. Il épure la masse des matériaux qu'ils ont assemblés : il la travaille et l'affine : il en pèse le résultat dans la balance exacte de la vérité. Il en forme les arts, les sciences, les gouvernemens et les

lois. C'est lui qui donne à l'édifice de la société sa base et ses ornemens, anime ses ressorts, et fait circuler dans ce grand tout le plaisir et la vie. Pourquoi faut-il que par une exception fatale il néglige les mœurs? C'est lui dont les hardis pinceaux nous dessinent l'admirable tableau des idées et des plans du Créateur.

Quelle force étonnante dans toutes les facultés de l'homme, toujours actives pour se reproduire et se réparer sans cesse; dans ses passions si vastes en désirs et dans leur pouvoir pour saisir leur objet; dans sa noble liberté de choisir et d'être lui-même l'artisan de ses destins! Que manque-t-il à cet être que la durée? Il est encore enrichi de ce nouveau don, qui met le comble à tous les autres et les rend infinis: il est immortel. Que manque-t-il à cette immortalité que le bonheur? S'il le veut, le bonheur est à lui. Mortel, connais-tu la vertu? C'est elle qui te le donne dans le présent et qui te l'assure dans l'avenir. Voilà ton vrai trésor, il est indépendant des accidens. Tu peux l'augmenter à ta volonté. Sa possession est sûre: sais-tu ce que tu peux acheter avec lui?... Dieu. Riche de tant de biens, qu'as-tu encore be-

soin d'or? L'or ne fait que nous affamer, que multiplier nos besoins. Malheureux, pourquoi te fatiguer à amasser pour les autres? Dès que ce pouls si faible, qui ne bat si long-temps que par miracle, s'arrêtera, ces richesses entassées dont tu vis esclave, livrées alors au pillage, se disperseront de mille côtés; elles voleront dans des mains étrangères, dans celles des tress ennemis; et leurs nouveaux maîtres insulteront à l'insensé qui se tourmenta pour les enrichir.

N'espère point trouver la paix dans l'opulence. Plus on est riche, plus le désir s'irrite et croît avec les moyens de s'enrichir encore. Quel est le mortel qui sait s'arrêter quand la passion le pousse? L'avarice, comme un exécuteur cruel, nous prescrit sans cesse une nouvelle tâche, les travaux se succèdent sans fin; et le terme où l'on comptait se reposer s'éloigne à mesure qu'on croit en approcher. Le pauvre du moins ne souffre que de ses besoins. Le riche est doublement malheureux. Il souffre à la fois et de ses besoins qui se multiplient, et de ses désirs qui s'étendent au milieu de l'abondance. L'excessive opulence est un fardeau pénible.

Elle étouffe ou embarrasse le bonheur. Le contentement ne se trouve que dans la médiocrité. Le nécessaire est le terme de nos vrais plaisirs, et l'homme ne jouit plus dès qu'il l'a passé. En vain la fortune multiplie ses dons; nos sens sont remplis et ne reçoivent plus rien. L'abondance des biens fait sur nous l'effet des eaux retenues dans un réservoir, et dont on lève subitement les barrières. Elle donne pour quelques instans plus d'impétuosité à nos mouvemens, à nos sentimens; mais cette force passagère est bientôt épuisée. Nous avons beau faire, nous ne pouvons nous éléver au-dessus des forces de la nature, ni passer les bornes de nos facultés; et nous rentrons, malgré nous, dans le cercle des sensations communes à tous les hommes. Voyez l'abeille: elle ne peut exprimer des fleurs plus de suc que n'en peut porter sa faiblesse; il n'est plus de douceur pour l'homme dans la possession des objets, quand la mesure de ses sens est comblée. Aussi est-il toujours puni de son insatiable avidité: il ne trouve plus que la peine dans les sources du plaisir. La joie poussée trop loin rencontre la douleur, et les sentimens trop exaltés deviennent mortels.

La santé du corps, la vigueur de l'âme, des jouissances modérées que la vertu avoue, une joie douce et pure comme un beau soir d'été, voilà tous les biens que notre état présent puisse comporter. La coupe du bonheur est pleine dans les mains du mortel qui les possède: tout ce qu'il voudrait y ajouter n'y entre plus; c'est un superflu qui se répand et demeure perdu pour lui.

Vainement le riche fastueux veut en imposer au sage, et grossir à ses yeux le volume de sa félicité. Le sage est dans son secret et n'est point dupé des mensonges de l'orgueil. Beaucoup de science découvre à l'homme sa vaste ignorance: beaucoup de richesses apprennent au riche combien le cercle de ses plaisirs est étroit. Elles ne sont dans ses mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance et l'amusent jusqu'au tombeau. Quand on se renferme dans les bornes de la nature, il est difficile d'être pauvre: on l'est toujours, quand on se laisse égarer au-delà par les fantaisies de l'imagination. On se donne alors un créancier terrible dans la fortune; l'homme qu'elle enrichit devient son débiteur: il tremble sans cesse qu'elle ne vienne exercer sur

lui son redoutable pouvoir. Chercher le bonheur dans l'opulence, c'est imiter dans sa folle erreur cet animal adroit qui nous imite dans nos actions. Il prend pour l'objet l'image qui se peint sur la glace qui le répète : surpris, il la fixe d'un œil avide. Il veut la toucher. Il se tourmente autour pour la saisir. Il ne peut concevoir pourquoi cette ombre qu'il poursuit est impalpable et s'obstine à le fuir.

L'âme est le seul trésor de l'homme. La possession d'un monde n'y peut rien ajouter, comme la destruction de l'univers n'en peut rien retrancher. Le sage qui suit sa raison rit de la fortune et de la mort. Il sait qu'il continuera sa course glorieuse, quand la nature aura terminé la sienne. Qu'est-ce que le titre de roi devant la majesté de l'homme?

Des siècles innombrables qui passent sans emporter un seul instant de notre durée ! un matin qui n'aura jamais de soir ! une carrière sans terme où l'espace parcouru n'accourtit point l'espace qui reste à parcourir ! un avenir inépuisable ! ne sont-ce pas là les priviléges d'un Dieu ? Rois, ces priviléges appartiennent, comme à vous, au dernier de vos sujets : mettez donc votre orgueil à reconnaître leur

égalité. Ils sont immortels comme vous! Ils sont vos frères. Quels droits à votre amour! Si vous êtes vraiment grands, vous ne voyez autour de vous que des égaux.

## VINGT-QUATRIÈME NUIT.

## La consolation.

Au milieu des ténèbres mon âme illuminée, inspirée par la religieuse horreur du silence, consolée par la méditation des vérités sublimes, a passé insensiblement des chagrins à la paix. Ma muse s'est élevée au-dessus de l'espace où volent les noirs oiseaux de la nuit. Jalouse d'arriver dans un horizon infini, elle a pénétré au-delà des bornes enflammées de l'univers. Mais que sert le vol hardi de l'imagination, si le cœur rampe sur la terre? La vertu n'a pas moins de flatteurs que d'ennemis. L'éloge en est aisé; la pratique en est pénible. Ami, ne te borne pas à de vaines paroles : c'est par tes actions qu'il faut la louer.

J'ai ouvert sous tes yeux le livre de la nature : j'en ai parcouru devant toi les pages les plus brillantes ; j'ai cherché à intéresser tes sens, à captiver ton oreille pour introduire la vérité dans ton cœur. Ne crois pas que les le-

çons que tu as entendues soient de moi. Mes chants n'étaient qu'un faible écho de la voix de la nature. Elle te crie sans cesse : « Place un « Dieu au-dessus de moi. C'est lui qui couvre « de ses regards et de son aile protectrice tous « les êtres que je renferme; c'est lui qui me « charge de leur annoncer ses lois, et qui ré- « pand sur eux le bonheur. Le mortel le plus « coupable peut se jeter avec confiance dans « ses bras; jamais il ne repousse le faible qui « l'implore, jamais il ne refuse un asile au « malheureux qui cherche la paix dans son « sein. Quelles que soient les espèces et les « facultés des habitans divers de ces globes « dont je suis enrichie, partout la vertu est « la base de leur bonheur : lorsque le temps « de leur exil est écoulé, elle les reconduit « tous à leur Créateur, qui les paie de leurs « travaux en maître généreux. Le souvenir de « leurs peines passées augmente le sentiment « de leur bonheur, et leur félicité commence « pour ne finir jamais. » Que cette espérance porte de douceurs dans le cœur de l'homme ! Elle convient à la dignité de sa nature; elle seule peut remplir nos désirs, contenter nos passions, et satisfaire notre raison. Mais tes

biens frivoles, quel bonheur te procurent-ils? Ils aveuglent ton âme et troublent ta paix : ils ne traînent après eux que peines et douleurs. Précipité de misère en misère, après avoir été quelques années le jouet de la fortune, tu restes sans consolation et sans secours, et le désespoir attend sa proie à tes derniers momens.

La terre, en détournant son hémisphère de la face du soleil, plonge ses habitans dans les ténèbres. Sous la voûte du firmament, dont les faibles flambeaux s'éteignent dans l'épaisseur des ombres, la nuit, solitaire et vêtue de deuil, comme une veuve éplorée dans son palais désert, est assise dans un morne silence, et paraît accablée d'une douleur profonde. Autour d'elle l'univers est tendu d'un crêpe funèbre, et toute la nature est attristée : telles et plus profondes encore sont les ténèbres où l'âme tombe en se détournant de son Dieu. Incertaine et tremblante dans l'obscurité, elle veut saisir des fantômes qu'elle prend pour le bonheur : elle ne rencontre que la peine ; chaque effort qu'elle fait augmente ses maux et redouble ses terreurs. Son état lui devient insupportable : l'espérance l'abandonne ; elle implore la mort et le néant.

En vain l'homme vicieux étale sur son front un orgueil imposteur; en vain il veut nous tromper par un calme apparent. J'ai percé le voile dont son cœur s'enveloppe: je l'ai vu honteux de lui-même se mépriser en secret. L'habitude du vice peut bien affaiblir, mais jamais étouffer tout à fait la voix des remords.

Il n'a point vécu de mortel qui n'ait avoué en mourant, à l'heure fatale où l'homme ne ment plus, que tout ce qui l'avait charmé n'était que peine et vanité. Pense comme pensent les mourans; laisse aux aventuriers du monde leurs vaines bagatelles et cette joie fri-vole qui leur prépare d'éternelles douleurs; laisse-les languir affamés de richesses, de pouvoir et de renommée, et traiter d'insensé le sage qui cherche des biens plus réels. Qu'une âme, nouvellement échappée du cercueil, telle que celle de Philandre, de Narcisse et de Lucie, doit être étonnée, lorsqu'elle aperçoit la vérité qui se découvre devant elle; qu'ensuite elle jette un regard vers les hommes, et qu'elle les voit employant toute leur vie à se tromper sur la nécessité de mourir! Le même étonnement nous saisira tous, quand le court privilége de la vie nous sera retiré, et que le remords ven-

geur viendra punir sur notre âme l'abus de nos jours. Quel tourment ce sera de voir la vérité si long-temps repoussée, si long-temps méconnue, lorsqu'elle se dévoilera, qu'elle se déclarera notre ennemie, et qu'elle appellera l'éternité pour lui faire justice de l'homme ! Hâtons-nous de saisir la sagesse avant que la sagesse nous saisisse et devienne notre supplice. O homme, le plus respectable et le plus frivole des êtres, que ton pouvoir est grand ! mais que ta volonté est faible ! Quoique la redoutable éternité ait déposé dans ton cœur les semences de ton bonheur ou de ton malheur, et qu'elle t'ait laissé le libre choix de ta destinée, qu'un insecte vienne à passer en bourdonnant devant tes yeux, te voilà distract, et ces grands intérêts sont oubliés.

Non, Lorenzo, tu ne les oublieras point, si la raison a quelque empire sur l'homme, et s'il est quelque charme dans ces vers que j'ai tracés à la lueur des astres taciturnes de la nuit, tandis que le silence reposait sur les lèvres des mortels vulgaires, et que le sommeil obsédait leur âme de songes insensés. Renouvelle ton attention; les derniers mystères de la nuit vont commencer : écoute ma prière solennelle.

Par ce silence, attribut de la mort, cette obscurité, partage éternel du crime, ce voile de mort étendu sur l'univers assoupi; par ces objets vénérables que la nuit offre aux sens et à la pensée, ces feux immortels et tremblans dans les ombres, interprètes muets et brillans de la Divinité qu'ils annoncent et qu'ils te pressent d'adorer; par tous ces empires détruits, ces monarques fameux précipités du faîte de leurs grandeurs passagères, triste pré-sage qui menace l'ambition des monarques vivans; au nom de la foule des mortels qui ont expiré depuis le premier homme jusqu'à cette heure; au nom des cloches funèbres que j'entends s'ébranler et appeler dans le sombre empire la foule des hommes qui rendent en cet instant le dernier soupir, et te crient que tu vas les suivre; au nom de tous leurs pâles fantômes que mon imagination effrayée voit rassemblés sous les noirs étendards de la mort, de ces tombeaux entassés, de cette poussière humaine que l'infatigable fossoyeur rejette sans cesse du sein de la terre pour creuser la place du nouveau cercueil; au nom de cette pompe lugubre qui fuit la clarté du jour, de ces noirs flambeaux et de

tout cet appareil dont l'orgueil veut encore parer la poussière de l'homme qui n'est plus; au nom de ces voûtes sépulcrales, de ces lampes solitaires dont l'épaisse et morne clarté luit tristement sur les urnes des rois décédés; par ces spectres effrayans que tu crois t'apparaître, ou entendre gémir du fond de leurs tombes; par les plaintes de ces victimes infortunées, qui dans leur désespoir appellent la mort et la trouvent plus douce que le remords ou la misère; enfin, par ce jour fatal où les coupables assemblés subiront leur dernier arrêt, où la lune sera noyée dans le sang, où les cieux s'écrouleront, où les astres s'abîmeront, où le dernier éclat de tonnerre donnera le signal de la destruction générale; au nom de ce second chaos, au nom de cette nuit éternelle, je t'en conjure, Lorenzo, sois vertueux.

— Je ne dois plus rien à Philandre ni à toi: je me suis acquitté avec vous. J'ai payé à l'ami qui survit le tribut de ma tendresse, et j'ai rempli les volontés de l'ami qui n'est plus. Car apprends que je ne suis que son exécuteur testamentaire. Il m'a légué en mourant ce dépôt de vérités pour te le remettre. J'ai rempli ma

tâche ; commence la tienne ; entends la voix de Philandre et celle du ciel dans mes chants. Que l'amitié te donne l'émulation de la vertu et secoure ta raison. Le monde attend de toi une conduite qui ne déshonore pas la mémoire de ton ami. Lorenzo, tu as un fils ; le bonheur du jeune Florello dépend de ton choix. L'exemple influe puissamment sur tous les hommes ; mais surtout celui d'un père sur son fils. L'exemple du vice est plus fort que celui de la vertu ; et quand le père est vicieux, la ruine du fils est presque certaine. Que ta tendresse peigne à ton cœur ton enfant alarmé et tremblant dans l'attente de ta décision. Auteur de ses jours, ne le force pas à te maudire de lui avoir donné l'être, et ne deviens pas l'artisan dénaturé de son malheur. Aime-toi pour lui : sauve le père de Florello et l'ami de Philandre, et consens à risquer d'être heureux.

C'est ton ami qui t'en conjure : ton bonheur est la dernière grâce qu'il te demande d'une voix affaiblie et mourante. Dois-je m'étonner de la lassitude qui m'accable, après la longue fatigue du vol élevé que j'ai soutenu si long-temps ? C'était le zèle de la gloire de mon

Créateur qui m'animait. Le même désir m'invitè encore : je voudrais pouvoir encore échauffer mon génie, et recueillir de nouvelles vérités sur le tombeau de Philandre. Mais hélas ! je languis : mon imagination est éteinte ; mes forces m'ont abandonné, mes esprits sont glacés. Le sommeil a touché de son sceptre humide mes paupières appesanties. J'ai senti sur mes yeux le duvet si doux de son aile caressante. Ce Dieu dont le retour suit celui de la paix, me promet de me payer bientôt les longs arrérages du repos qu'il me doit. Doux sommeil, depuis si long-temps absent de ma demeure, hâte tes pas ; quand tu as assoupi le laboureur dans sa chaumière, le matelot dans son hamac, le soldat dans sa tente, lieux d'où les noirs chagrins ne t'ont jamais repoussé, viens te reposer sur mes yeux. Amène à ta suite, non plus ces fantômes effrayans qui m'ont si long-temps importuné, mais ces songes légers d'un repos tranquille et parfait ; verse sur mes sens ce baume restaurant, cette douce rosée qui rafraîchit l'homme et rend la souplesse et la force aux ressorts de sa frêle machine. Sans le retour périodique de tes bienfaits, elle périrait encore plus vite.

Fatiguée de l'agitation d'une journée, tu la répares, tu la remontes pour l'aurore qui va suivre. Sans cesse renouvelée, rajeunie par tes soins, elle continue de développer le fil de nos jours, jusqu'à ce que la maladie vienne embarrasser ses roues, ou que la mort brisant les ressorts qui l'animaient, le mouvement s'arrête... Quand s'arrêtera-t-il pour moi?

Toi seul, le sais, Être immuable, qui vois passer sous tes yeux la succession des êtres matériels ou intelligens, épars dans les régions de l'univers, et varies à ton gré le tableau changeant de leurs destinées : toi qui les vois rouler tous sous tes pieds avec les mondes, soit dans le torrent passager du temps, soit dans l'océan sans rivages de l'éternité, orageux ou tranquilles, selon que ton souffle les soulève ou les calme. Des brillantes hauteurs de ta demeure éternelle, daigne, au travers de cet espace immense, de ces ordres divers de natures inconnues, de ces essaims innombrables d'êtres merveilleux qui vont, quand tu les appelles, se reposer dans ton sein, de cette vaste étendue où tu semas les soleils comme le sable, daigne regarder d'un

œil de pitié, ou pour dire plus, de l'œil d'un Dieu, cette faible parcelle de poussière que tu fais respirer au fond d'un abîme. Pardonne-lui ses crimes : pardonne-lui jusqu'à ses vertus. Bientôt ces yeux, que j'ouvre encore, ne verront plus le soleil, quoique la nuit continue de descendre et l'aurore de remonter sur la balance des jours : ne me les laisse pas fermer, sans m'avoir annoncé, par un regard de ta clémence, ma grâce et le bonheur. Dieu bienfaisant, la peine est haïe de l'homme; elle est terrible pour lui, même lorsqu'elle n'est que passagère. Ah! daigne, daigne à l'heure de ta bonté me poser doucement sur ma froide couche, dans mon lit de terre, dont la nature m'approche, où la maladie me traîne encore plus vite; et qu'alors on grave sur mon tombeau cette vérité écrite dans le livre de la destinée, au chapitre de l'homme. « L'âme humaine « s'agit en vain dans ses maux, se tourne et « retourne en vain dans tous les sens : elle ne « peut trouver de repos qu'en toi; ici bas, « dans l'espérance; après la mort, dans un « bonheur parfait. » Que ma tombe servant d'organe à la mort annonce cette vérité à tous les mortels. Qu'elle instruise le savant et le

sage; qu'un ministre fidèle la répète chaque nuit à l'oreille des rois; et quand tous mes sens, mollement assoupis sous l'abri de ton aile, seront prêts à s'affaïssoir dans un doux sommeil, fais qu'elle descende encore plus avant dans mon cœur, et qu'alors mon âme, appuyée sur ton sein, repose en paix. Non, je ne peux désespérer d'être heureux. Dieu..... ô homme, réjouis-toi; nature, rends-lui grâces, Dieu peut tout.... et Dieu est l'ami de l'homme!

Ma muse morale a fait son dernier effort; la consolation couronne mes travaux et mes chants: puisse-t-elle passer de mes vers dans le cœur de mes lecteurs. Je ne redoute plus d'autre mal que le crime, et j'ensevelis pour jamais la crainte de la mort sous ce faible monument que je consacre à la louange de l'Éternel.

Adieu, nuit. Je ne me vois plus enveloppé de tes ombres; un jour éternel est commencé: la joie brille et pénètre mon âme. Être né du néant, puis-je me plaindre de quelques maux qui me seront payés par une félicité sans fin? O mon âme, pendant les instans qui nous restent, goûtons encore la vie, en songeant à la

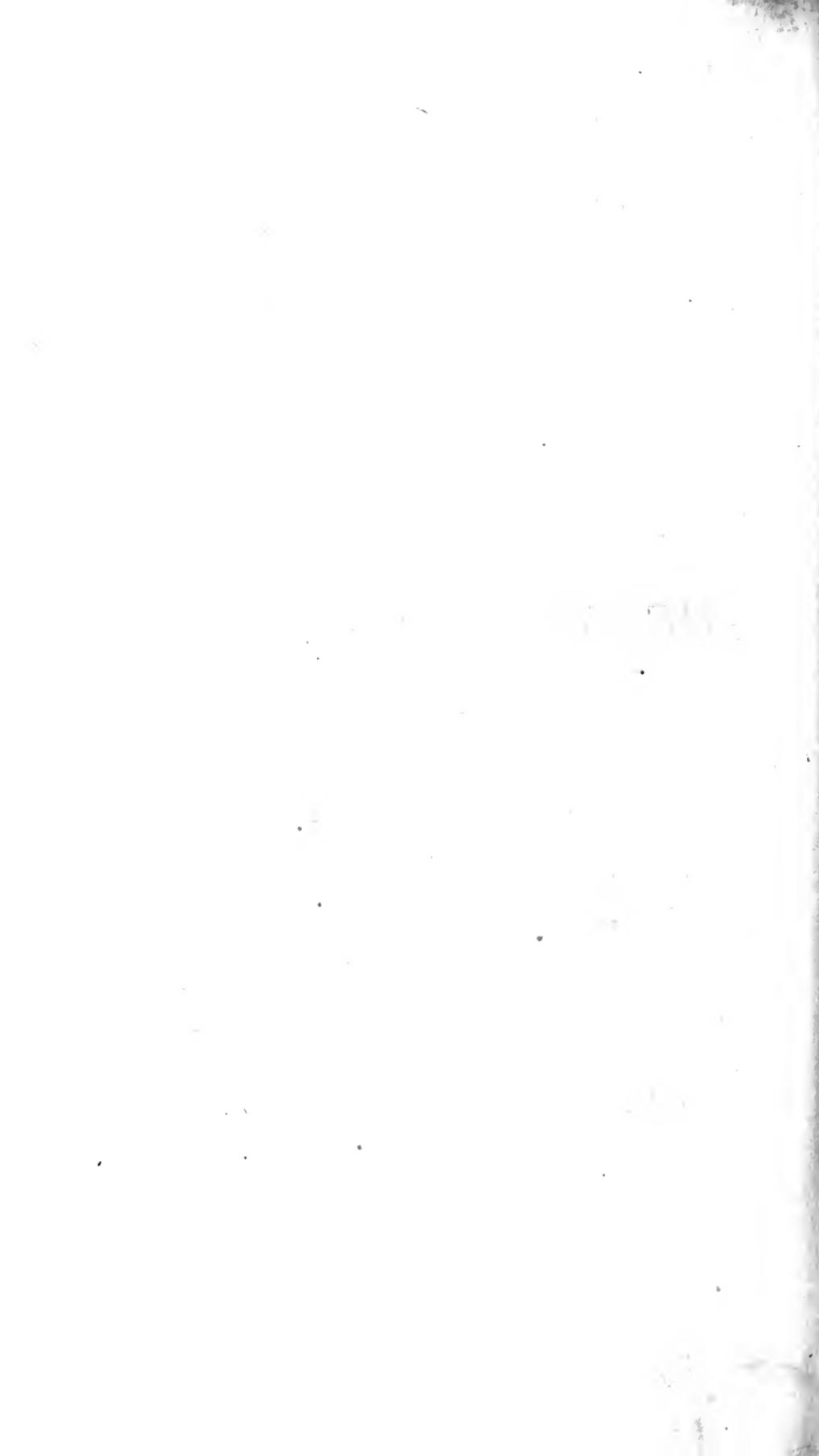
mort : c'est le moyen de vivre et de mourir en paix ; que l'espérance entretienne ma joie : que la vertu soit ma science ; j'attends ma récompense du Dieu libéral, qui laissa tomber ces astres du diadème dont son front auguste est ceint.

Et toi, Lorenzo, ton cher Philandre t'appelle au milieu de la nuit. Voici l'heure propice où le commerce de l'homme avec les cieux est le plus intime : voici l'heure où les rayons de la vérité pénètrent plus avant dans les cœurs. Eveille-toi. Tu seras éveillé pour toujours, quand l'univers dormira, quand tous ces astres s'éteindront comme de faibles flambeaux ; quand le temps, ainsi que le robuste Samson dans sa colère, ébranlant les colonnes du monde, tombera lui-même enseveli sous ses vastes débris, et qu'il régnera, dans l'espace où fut la nature, une nuit éternelle, universelle !

FIN DES NUITS.

LE

**JUGEMENT DERNIER,**  
**POÈME.**



LE

# JUGEMENT DERNIER ,

## POÈME.

---

### CHANT PREMIER.

---

Ipse Pater media nimborum in nocte corusca  
Fulmina molitur dextra; quo maxima motu  
Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda  
Per gentes humilis stravit pavor.

VIRGIL.

TANDIS que d'autres chantent la fortune des grands, la gloire des conquérans, les révolutions des empires et tout ce pompeux appareil de la puissance humaine : tandis que les poètes s'échauffent sur les pas des héros, et s'immortalisent à chanter leurs actions immortelles , moi, je m'avance jusqu'au terme des siècles , et j'ouvre dans l'avenir, aux yeux des mortels , une scène bien plus étonnante , et bien plus terrible que le spectacle de nos champs de bataille. Je veux frapper leurs oreilles des sons

éclatans de la trompette qui rassemblera les nations, et leur faire entendre les derniers gémissemens de la nature expirante : je veux peindre l'univers dans les alarmes, la terre et les cieux écroulés, le sceptre antique de la mort brisé, le sein des tombeaux s'agitant pour reproduire les morts, l'immortel arrivant pour les juger, et prononçant l'arrêt de leurs destinées éternelles.

Suspendu entre la terreur et la joie, je contemple mon hardi dessein, et je me demande en tremblant, s'il est vrai que c'est moi qui l'ai conçu. Tout ce que l'astre du jour ou ceux de la nuit ont vu de grand et de terrible est bien au-dessous de mon entreprise. Depuis que je l'ai formée, je ne vois plus ni éclat ni grandeur, et les bornes du globe que j'habite sont trop resserrées pour mes vers. Environnez-moi pour m'entendre, foule de mondes épars dans l'univers; et vous, anges, quels que soient vos rangs et votre nature, quelles que soient les distances de votre séjour, venez tous au secours d'un faible mortel. C'est la gloire de votre maître éternel que j'entreprends de chanter.

Souverain arbitre de tous les êtres, toi de-

tant qui les anges s'inclinent et s'abaissent, si au premier signal de ta volonté, tous ces objets que nos yeux admirent, tous ces mondes étincelans de lumière sortirent en foule du sein de la nuit et des abîmes du chaos, et vinrent se ranger dans l'espace; daigne aussi me faire sentir l'impression de ta puissance. Apaise le trouble de mes sens, dissipe les ténèbres de mon âme, inspire-moi, féconde mes efforts, et donne à mon génie la force de s'égaler à la grandeur de mon sujet.

Homme, lève les yeux et contemple la beauté de l'univers. Vois la terre et la riante surface de ses plaines; ce tapis de verdure et de fleurs dont le printemps l'embellit; ces moissons dorées dont l'enrichit l'automne. Entends les mugissements de l'antique Océan: vois ces monstres qui se meuvent dans son sein, et dont les énormes masses forment dans ses flots des torrens qui entraînent les vaisseaux arrêtés par le calme. Vois ces forêts qui s'élèvent et couronnent la cime des monts; ces fleuves qui bornent les empires et partagent les climats; ces vallées qui nourrissent les semences brillantes de l'or, et tiennent la fortune des royaumes et des rois enfermée dans

leurs mines profondes; ces collines qui montent dans les nues et ombragent de leurs têtes les plaines d'alentour. Vois ces vastes cités, ces armées nombreuses, ces flottes immenses; porte ensuite tes regards sur les merveilles du firmament. Quelle distance de l'Orient à l'Occident! l'œil n'atteint qu'avec peine les bornes opposées de cette étendue d'azur; vaste théâtre où les tempêtes peuvent déployer toutes leurs fureurs, et Dieu toute sa colère. Vois ces flambeaux dont les feux embrasent le pôle, éclairent la marche des saisons, et guident les pas de l'année. Ils brillent depuis la naissance de l'univers, sans avoir rien perdu de leur éclat. Vois leurs révolutions finir et recommencer; que le cercle qu'ils parcourent est vaste! que l'espace où tous ces astres roulent pressés par milliers est immense! N'admires-tu pas la grandeur de tous ces ouvrages, la solidité de leurs bases? Ne te paraissent-ils pas bien dignes d'être immortels? Hé bien, tous doivent périr et tomber comme le faible grain que l'automne a mûri. On cherchera vainement les lieux où fut la terre, où fut le firmament. Il ne restera dans les cieux aucune trace de cet amas brillant de constellations, ni sur la

terre aucun vestige des empires. Le temps sera anéanti, l'univers effacé; il ne restera pas un seul atome dans l'immensité du vide.

Tôt ou tard, à quelque époque de l'avenir, dont le terrible secret est caché dans le livre de la destinée; peut-être après que la terre aura dix mille fois encore renouvelé ses moissons, que toutes les scènes de sa surface auront éprouvé mille changemens divers; lorsque de nouveaux royaumes seront sortis des ruines des anciens; tandis que l'espèce humaine, toujours bruyante et tumultueuse, s'agitera encore sur les traces battues vingt siècles auparavant, et qu'elle ne songera pas plus que les générations présentes au jour où la terre s'écroulera, où le soleil s'éteindra; ce jour épouvantable arrivera.... Eveillez-vous, mondes, éveillez-vous : dominateurs des nations, écoutez et tremblez....

Un nuage épais s'élève et dérobe le jour: une nuit soudaine enveloppe tous les empires de la terre: les vents impétueux déchirent les forêts et dispersent au loin leurs débris; ces montagnes qui parurent éternelles s'ébranlent et se balancent dans l'air comme les cèdres qui couvrent leurs cimes; les vallons entr'ouverts mon-

trent le fond de leurs abîmes : l'Océan agité dans toute sa masse , mugit dans tous ses flots ; brise ses barrières et se déborde par tous ses rivages ; des taches de sang s'étendent et rougissent le disque argenté de la lune ; le globe du soleil s'éteint dans les ténèbres ; un tonnerre continual gronde dans la profondeur des cieux , et ses longs roulemens se répandent d'un pôle à l'autre pôle.

En ce moment , la trompette fatale , à moitié cachée dans les nuages , à moitié découverte à l'œil des mortels , répandra ses sons épouvantables ; ses bruyans éclats pénétreront jusqu'au centre de la terre , et ébranleront les voûtes de l'univers.... Les vivans tomberont morts , les morts s'éveilleront de terreur. Jamais un son plus formidable n'effraya la nature. Non , le bruit des clairons guerriers , dont les cieux retentirent , quand Satan et Dieu combattaient dans les plaines éthérées , les éclats des foudres que le Tout-Puissant lançait sur les anges rebelles , ni l'horrible cri qu'ils poussèrent en tombant dans l'abîme , ne furent point si terribles.

Si les anges sont tombés , comment l'enfant de la terre peut-il ne pas trembler et se croire

en sûreté? La vertu ne se donne point gratuitement à la paresse : elle se vend au courage. Il faut des travaux, des peines, des efforts continuels pour l'obtenir et pour la conserver. En deçà du tombeau, il n'est point de bonheur pur et paisible; les périls succèdent sans fin aux périls; ne cherchons ici bas que les plaisirs inquiets de la victoire, et non pas les plaisirs tranquilles de la paix.

Si l'homme se soumettait de bonne grâce à sa destinée, s'il rentrait dans les bornes de sa nature, si, lorsque la volupté lui tend ses bras séduisans, que la beauté lui sourit, que l'ambition le tente en étalant devant lui les charmes du pouvoir, son âme se transportait dans cet avenir, qu'elle se représentât l'appareil de ce jour épouvantable, qu'elle s'imaginât entendre les sons de la trompette, voir les morts se lever tremblans du fond de leurs tombeaux silencieux, ces images feraient sur elle des impressions si profondes, qu'il n'est point de puissance sur la terre qui pût ébranler ses résolutions. Se croyant déjà la compagne des esprits célestes, elle ne jetterait sur le monde que des regards dédaigneux : en vain la mort, présente et le glaive en main, menacerait de

frapper : sûre de vaincre , elle demanderait le combat , et mesurerait l'espérance de ses plaisirs la grandeur de ses dangers.

C'est le crime qui rend ce dernier jour si terrible. Évitez le crime , et vous me verrez sans effroi continuer de déployer devant vous le tableau complet de ce grand événement.

Tant que le serpent peut nuire , tout ce qu'il a d'aimable excite notre frayeur , et nous fait craindre l'épaisseur du gazon ; mais dès qu'une fois son dard est arraché , dès qu'il n'est plus dangereux , il s'embellit à nos yeux ; nous admirons son œil étincelant , sa peau lisse et bariolée , ses écailles luisantes , sa queue qui se replie , sa tête qui se dresse ; tout ce qui nous faisait horreur nous fait plaisir , et notre aversion se change en amour.

Viens donc , ma muse , toi dont l'humeur mélancolique aime les scènes de tristesse et d'effroi , toi qu'on voit si souvent errante au milieu des tombeaux et des sombres royaumes de la nuit , viens peindre toute l'horreur de ce moment , le plus affreux de tous ceux que l'univers aura vus depuis sa naissance , où la terreur et le désespoir seront à leur comble : commence par dire quel changement se fera

sur la terre , et quels sentimens étranges agiteront le cœur de l'homme.

Quel spectacle déplorable! jadis la terre fortunée, mollement inclinée sur son axe paisible , roulait avec majesté dans son orbite : mille planètes brillantes tournaient sans relâche autour d'elle et composaient sa cour ; les unes étaient chargées d'entretenir l'agréable variété des saisons ; et les douces vicissitudes de l'automne et du printemps ; les autres de conduire ses vaisseaux sur l'étendue des vastes mers : celle-ci d'élever et d'abaisser la surface de l'océan ; celle-là de l'éclairer de ses rayons, et de porter tour à tour à ses deux hémisphères le tribut et l'or de sa lumière. Ce globe si chéri des cieux , si favorisé du Créateur , qui en avait fait un séjour de plaisirs et de délices, maintenant déshérité de sa tendresse paternelle , est tristement plongé dans les ténèbres et abandonné aux horreurs du désespoir et de la nuit. Plus de soleil qui brille au-dessus d'elle pour l'éclairer : plus de lumière , que les effrayans éclairs des foudres qui sillonnent les cieux ; ses montagnes sont écroulées : ses fleuves fameux sont taris ; et sa surface défigurée n'offre plus qu'un chaos

informe, qu'un long enchaînement de ruines.

O terre, telle est ta destinée ! quelle consolation, quel asile offriras-tu à ton coupable maître ? Que l'homme, ce roi si fier de tes empires, sera profondément humilié ? Comme il maudira sa noble stature, et cette forme imposante qui semblait le distinguer du reptile qui se traîne ! il reconnaît maintenant que le ver est son égal et formé de la même argile que lui ! Quelles transes douloureuses éprouvera son cœur tremblant ! Dieu puissant, pourquoi abandonnes-tu ainsi l'ouvrage de tes mains ? protége-moi dans cette heure épouvantable.

Un malheureux qui a trahi sa patrie sent qu'il ne pourra soutenir les regards menaçans de ses juges : son cœur épouvanté lui conseille la fuite ; il veut chercher dans un pays lointain un abri contre la vengeance ; mais des ordres rapides l'ont devancé. Le port où il cherchait son salut le repousse sous le coup du glaive : ainsi les hommes fuiront de l'orient à l'occident, du pôle à l'équateur, implorant vainement un abri contre la colère d'un Dieu vengeur. Ils demanderont aux flammes de les envelopper, aux mers de les cou-

vrir, aux rochers de les enfermer dans leurs flancs. Les mers rejettentront de leur sein les coupables et les renverront à leur destinée : les antres des rochers ne seront que des prisons qui les garderont jusqu'au moment du supplice.

Ambition, étale toute la pompe de tes grandeurs; richesse, offre-moi tous les trésors des Indes; vigne chargée d'un fruit délicieux, vante-moi la douceur de ton nectar enivrant; beauté, déploye devant moi tous tes charmes : comme je les dédaigne, lorsque le désir des biens immortels s'éveille dans mon âme, et que sur l'aile des transports, elle s'élance dans les cieux, comme Elie dans son char de feu! Recevoir en souriant les menaces de la mort, languir après le moment de sa dissolution, éprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport aux approches du tombeau : religion, voilà ton triomphe; religion, tu es tout sur la terre, le reste est un néant, et je ne vois dans l'univers que mon âme et Dieu.

O mon âme, adore sans cesse ce Dieu à qui tous ces êtres inanimés rendent hommage. Soit qu'ils suivent les lois qu'il leur a tracées,

soit qu'ils s'en écartent, c'est à lui qu'ils obéissent. C'est par ses ordres que les flammes ont suspendu leur pouvoir dévorant, que les flots liquides se sont durcis en masses immobiles. Les monstres qui infestent les mers, ces monstres altérés de sang, qui ne respirent que la proie, s'apaisent au premier signal de sa volonté, adoucissent leur nature sauvage, et deviennent les protecteurs de l'homme étonné. Je t'atteste, ô toi qui demeuras trois jours enseveli dans les entrailles profondes de la baleine, tandis que la nuit t'environnait de toute son horreur, et que l'Océan courroucé mugissait au-dessus de ta tête.

Le tonnerre gronde; l'éclair vole; tous les vents déchaînés et furiéux sont venus se combattre sur les mers; les vagues écumantes élancées dans les nues découvrent le fond des abîmes: là mort accourt et se présente aux matelots épouvantés. Ils jettent un regard tremblant sur leurs actions passées. Le courage les abandonne. Immobiles et muets de terreur, leur âme est affaissée dans un morne et profond désespoir. Ni larmes, ni prières ne peuvent apaiser la tempête. La barque est surchargée de ses richesses: ils jettent leurs

trésors aux flots irrités. Si du moins par ce sacrifice ils pouvaient racheter la vie! mais l'orage continue : la barque est prête à s'enfoncer... Plus de merci. Pour se sauver eux-mêmes, ils saisissent le prophète tremblant et le précipitent dans la mer. Il descend au fond de l'abîme; les vagues se referment sur sa tête: il est compté au rang des morts.

Il vit : le maître du monde, jetant un regard propice sur son serviteur, étend pour le sauver sa main puissante. Il impose silence à la tempête, commande aux flots d'ouvrir un sein paisible au mortel qu'il protège, et de le porter mollement embrassé de leurs ondes. Il met un frein aux monstres de l'abîme; les monstres s'éloignent avec respect, oublient leur voracité à la vue de leur proie, contemplent sans colère cet hôte nouveau, et se jouent innocemment autour de lui.

Mais voici un prodige nouveau. La voix du maître de la nature a pénétré jusqu'au fond des mers : grand Leviathan, c'est toi qu'elle appelle; il prête l'oreille en silence; il a entendu son maître : il tressaille de joie, s'élance, et bondissant dans les flots, il les agite comme la tempête; il s'avance : les sables émus noir-

cissent et troublent l'onde; les vagues partagées reculent jusqu'aux rivages.

Le monstre écartant ses mâchoires énormes laisse voir dans ses flancs un gouffre aussi vaste que ceux de la terre déchirée, lorsque l'air, emprisonné dans ses entrailles, fait effort contre sa surface tremblante, et s'ouvre un large passage. Le prophète contemple avec surprise sa sombre profondeur, parcourt des yeux son vaste contour, et les files tranchantes de ses dents monstrueuses. Enfin il prend possession de cette retraite spacieuse, et vogue en sûreté dans ce vaisseau animé.

Lui seul entre les mortels éprouva le charme inconnu d'entendre sans danger les aquilons mugir dans les flots, de rester suspendu sur la cime de leurs montagnes liquides, de descendre jusqu'à ces eaux dont la masse immobile dort en silence loin du bruit des tempêtes. Lui seul pénétra dans les fondemens souterrains où s'appuient les collines de l'océan, et dans les antres ténébreux de ses rochers inclinés. Il respira dans les lieux où la sonde n'atteignit jamais, et voyagea vivant dans l'empire solitaire de la mort.

Il vécut deux jours et deux nuits cette vie

merveilleuse, errant au travers d'épaisses forêts de corail, et des labyrinthes ignorés de rochers et de sable. Dès que les rayons de la troisième aurore eurent doré les coteaux et argenté les flots, le roi des mers se soulève sur leur surface, et dépose doucement sur le rivage l'hôte fragile et sacré dont l'Éternel l'avait chargé de lui répondre.

---

## CHANT SECOND.

Ἐκ γαίης ἐλαύνομεν ἐς φάσος ἐλθεῖν  
Λείψαντος ἀποιχομένων, ὅπιστος δὲ Θεοὶ τελέθονται.

RHOSYLL.

Nous espérons que les morts ressusciteront du sein de la poussière, et qu'ensuite ils seront immortels comme des Dieux.

MAINTENANT l'homme s'éveille : il se lève de la couche silencieuse où il a reposé pendant des siècles ; il secoue le sommeil d'une nuit de dix mille ans, et s'avance sur les bords d'un monde nouveau. Ma muse n'est point de celles qui se bornent à chanter les bergers ou les rois. Elle s'abandonne à sa fougue : elle ose se risquer dans la vaste éternité. Mon sujet embrasse l'univers, et mes chants intéressent toute la race humaine.

Une seconde fois la trompette sonne. C'est le signal de l'assemblée universelle de tous les êtres qui ont respiré. La plaine où vont se

rendre toutes les générations est préparée par des tourbillons impétueux qui renversent et emportent les cités, les forêts et les montagnes dans les abîmes, et ne laissent qu'un espace immense et aplani.

Déjà les tombeaux s'ouvrent et rendent leur dépôt. La poussière s'anime, les ossements s'agitent, les membres dispersés se meuvent, se cherchent, s'unissent et complètent des corps immortels.

Tandis que l'univers soumis fléchissait sous les lois de la superbe Rome, Rome obéissait à Pompée. Un jour perdu perdit ce maître de la terre, et le rendit un objet de mépris et de pitié aux yeux même de son ennemi. Victime tombée sous les coups d'un traître, son sang rougit le poignard d'un lâche assassin, et fut répandu avec impunité. Si du moins il eût rendu sa grande âme au milieu des horreurs des combats ! si les cris confus des mourans, mêlés aux sons des clairons, eussent accompagné les derniers soupirs du héros, et honoré sa mort ! Mais il périt sans gloire et sans vengeance. Tandis que César lance un regard de mort sur le monstre dont la main ensanglantée lui fait présent de l'univers, dans la

tête de son rival, son corps reste abandonné sur le rivage. Cette tête et ce tronc défiguré se rejoindront, quel que soit l'intervalle qui les ait séparés. Il ne sera pas sur la terre ou dans l'air un seul atome qui ne s'anime à ce signal puissant, et ne reprenne le mouvement et la vie.

Ainsi dans un beau jour d'été l'on voit un essaim d'abeilles bourdonnantes, enchaînées l'une à l'autre, se jouer au milieu des airs, sans pouvoir fixer leur volage inconstance ; mais que l'airain sonore vienne à retentir, charmées de ses sons, elles mettent fin à leurs erreurs, elles descendent par pelotons autour de l'arbre voisin, et se suspendent avec grâce à ses rameaux.

Quand les corps seront rajeunis, l'âme qui peut-être errait près du pôle, ou voyageait émerveillée au milieu des astres brûlans, ou qui restait attachée aux lieux où reposait son corps, ou bien côtoyait déjà les bords de son séjour éternel, agitée de crainte et de désirs dans l'attente de sa destinée, l'âme alors, fidèle à son union, revient épouser son argile immortalisée, et s'y unit pour ne s'en séparer jamais. Elle ne craint plus que la vie s'en

échappe comme auparavant ; ce n'est plus une machine fragile et périssable ; des ressorts que le temps ne peut user entretiendront désormais ses mouvements éternels.

Ainsi un fragile modèle reçut d'abord du génie de l'architecte la forme fugitive de l'édifice qu'il a conçu, avant que cette esquisse agrandie devînt le palais somptueux dont le chêne et le marbre durable ont élevé les colonnes, affermi les fondemens, avant que l'airain et le fer eussent enchaîné de leurs robustes liens tout l'ensemble de l'édifice, et lui eussent promis de le défendre long-temps contre l'injure des siècles.

Maintenant la voûte antique de Westminster, ce dôme fameux où viennent se rendre tôt ou tard du sein des cours ou du milieu des camps cette foule de mortels, quelles que soient leur grandeur, leur sagesse ou leurs vertus, pour nourrir le ver et se résoudre en poussière ; cette demeure solennelle des morts couronnés, où les sujets foulent sous leurs pas les monarques gisants, voit une race nombreuse de héros et de rois sortir de son sein, et remplir sa vaste enceinte. Ici, ce n'est plus l'épée de la victoire qui donne

les couronnes; c'est la vertu : le mortel, qui vécut le plus vertueux, ressuscite le plus grand.

Et ce ne sera pas seulement des champs de sépulture et du sein des tombeaux que sortira la foule des hommes. Du milieu des fondemens qui portent nos palais pompeux, de tous ces lieux charmans consacrés à nos jeux et à nos plaisirs, s'élèvera le peuple nombreux de nos ancêtres dont les ossemens foulés servent de base à l'appareil du luxe de leurs enfans. Il n'est point de place sur la surface du globe, où l'on n'ait creusé une tombe, et le sable du fond des mers est jonché de cadavres. Tout est rempli, tout est couvert des débris de l'homme, et dans ce jour terrible, on verra de toutes parts l'espèce humaine renaître et sortir par essaims de ses tombeaux en feu.

Mais tous ne se réveilleront pas en même temps, et tous n'éprouveront pas les mêmes sentimens à leur réveil. Les uns n'ouvriront qu'à regret leurs yeux à la lumière, seront effrayés de l'éclat du jour, regretteront le tombeau, et rappelleront la nuit. Les autres, dont la vertu long-temps éprouvée et toujours inébranlable aura triomphé des assauts du

vice et du choc des passions, dont la ferme volonté n'aura point cédé aux charmes séducteurs de la volupté, ni fléchi sous la menace des tyrans, envisageront sans pâlir ce jour d'horreur, paraîtront des dieux invulnérables au milieu des éclats redoublés de la foudre; les astres tombans, ni la terre tremblante ne troubleront point leur âme tranquille. Ils verront d'un front calme la terre se dissoudre, les cieux s'écrouler, l'abîme s'entr'ouvrir, toute la nature armée pour détruire : ils béniront l'aurore de ce jour éternel, et souffriront avec peine les délais qui retardent leur bonheur.

Ici la grandeur est abaissée, la force est impuissante; le pauvre est dans la joie, la beauté se fait horreur et cache son visage. Chrétiens et Juifs, Turcs et Païens, tous sont confondus dans la même troupe, et peut-être des hommes qu'un zèle fanatique arma pour défendre leurs opinions, et qui, frappés de blessures mutuelles, sont morts ennemis l'un de l'autre, s'éveilleront amis, et se tenant par la main, iront se présenter à leur commun Créateur, pour lui demander le même bonheur.

Mais la confiance et la joie seront surtout

pour les bienfaiteurs du genre humain. Qui sont ceux que je vois briller avec distinction dans ce rang illustre? Muse, prosterne-toi et paie l'hommage de ta reconnaissance aux hommes vertueux de tous les pays à qui tu es fière de la devoir. Je vous salue, noms illustres, dont l'éclat doit briller dans les siècles les plus reculés. Votre gloire fut de travailler au bonheur des peuples. Maintenant vous vous levez immortels pour vivre heureux.

Et moi, qui étais, il y a quelques années, moins que le ver, l'atome et l'ombre, est-il vrai que je vivrai, quand tous ces astres seront éteints? Survivrai-je à la terre anéantie, et marcherai-je l'égal des anges? Debout devant le trône de l'Éternel, verrai-je éclore de ses mains des mondes nouveaux où l'on racontera peut-être les aventures de l'espèce humaine?

Mais avant que ce bonheur commence, avant que l'âme s'élève dans ces demeures éternelles, le juge descend au bruit des tonnerres, et tout le genre humain comparait devant son tribunal, en silence et dans l'attente : je vais essayer de crayonner ce hardi tableau.

Voici la vaste enceinte de l'amphithéâtre où toute la race humaine doit entendre son arrêt : une garde d'esprits immortels l'environne. Les générations viennent par flots s'engloutir dans cette plaine immense. Chaque siècle, chaque empire y verse ses habitans : il ne reste plus de trace de cette chaîne de siècles qui ont séparé les époques différentes : Adam salue le dernier de ses enfans.

Que la science est frivole, que l'art est vain, quand ils ne servent pas à la vertu ! Que de temps a été perdu, que de volumes ont grossi sous la main des savans, pour fixer le jour de la naissance d'un héros et compter ses ancêtres ! Quelle joie, quels transports ne doivent-ils pas éprouver en ce moment où la suite des hommes célèbres que les premiers siècles du monde ont vus naître, se découvre à leurs yeux ? Hélas ! tous ces savans sont maintenant occupés de soins biens plus importans ; et César même passerait sous leurs yeux qu'ils ne songeraient pas à le remarquer !

Quel nombreux concours ! Les vagues qui se brisent sur les rivages retentissans, les feuilles tremblantes des forêts agitées, les lusters d'or attachés à la voûte des cieux, ne sont

point en si grand nombre. Toutes ces armées formidables dont la présence faisait tomber un empire et en élevait un autre, et dont l'arrière-garde marchait encore dans les ombres de la nuit, lorsque leur large front s'avancait déjà sur le champ de bataille, éclairé des premiers rayons de l'aurore : ce monde de soldats que le puissant Xerxès traînait à sa suite; tous les guerriers qui ont combattu dans les plaines de Cannes, où Rome victorieuse fut forcée de céder la victoire à Carthage, et reçut une plaie si profonde qu'une seconde plaie semblable eût terminé là le cours de ses destinées, et privé la terre de sa quatrième monarchie : tous sont ici; mais leur foule se perd et devient insensible dans la foule des hommes, comme une vague dans l'immensité de l'océan.

« Enfans des hommes, préparez-vous au « jugement, » crie une voix éclatante qui perce les airs. La terre tremble de nouveau; j'entends ses gémissemens profonds; j'entends les enfers retentir au fond de leurs abîmes.

O toi, qui que tu sois, qui fus le plus puissant des monarques de la terre, qui naquis sous l'étoile la plus heureuse, qui ne ceignis

jamais sans succès ton épée fortunée, qui réunis le plus de royaumes sous ta domination ; toi qui, dans le jour de tes triomphes, t'écriais : « que le tout-puissant règne s'il veut dans les cieux ; cet univers est mon empire ; » tremble en ce moment de lever les yeux... O ma muse, quel trouble t'agite ! quels nombres, quelle mesure vas-tu choisir ?

Soudain des ondes de pourpre enflamment les cieux : l'instant d'après, ce rideau de feu s'ouvre et laisse voir dans l'enfoncement le Dieu qui régnait invisible sur les mondes. C'est de là qu'il gouverne la nature ; que d'un regard il pénètre, embrasse tous ses ouvrages, crée, conserve et détruit ; c'est de cet éloignement qu'il nous voit comme des fourmis, errans à l'aventure sur ce globe suspendu dans l'air.

C'est du fond de ce sanctuaire que je vois sortir le fils de l'Eternel. Dieu ! quels torrens de lumière ont blessé ma vue éblouie ! Il est porté sur un trône flottant ; son front est majestueux comme à l'instant où il forma l'univers, terrible comme au moment où il précipita des cieux l'ange enflammé des enfers. Une ceinture d'étoiles entoure ses flancs ra-

dieux : la nuit repose sur ses sourcils, son visage a l'éclat de l'aurore. S'il abaisse sur l'homme un regard doux et favorable, l'homme attend ou reçoit le bonheur; mais si ses yeux ardents lancent le feu de la colère, le malheur nous saisit. A sa main gauche est le volume brillant de la science; à sa droite, le glaive de sa justice étincelle.

C'est dans cet appareil que s'avance au travers des cieux, au milieu des foudres et des éclairs, l'arbitre de la vie et de la mort : la troupe des anges le précède, rangés en files brillantes, et célébrant sa gloire dans des concerts ravissans. Descendu jusqu'à la hauteur des astres, il s'arrête; là, tous les nuages assemblés s'élèvent et s'arrondissent en deux colonnes, nuancées d'or et de pourpre. L'une s'appuie sur la terre : l'autre repose sur les mers, et les vagues enflées blanchissent d'écume sa large base. Elles soutiennent le tribunal où il va juger l'univers. Des voiles formés du plus pur azur des cieux flottent du haut de cette voûte de cristal, et se jouent autour des colonnes. La mort est enchaînée à la base du tribunal sur les débris de son glaive.

C'est là que le juge éternel, monté sur son

trône, paraît dans tout l'éclat de la divinité : ses vêtemens sont parsemés d'étoiles merveilleusement arrangées ; le globe étincelant d'un soleil brûle à ses pieds.

Alors un archange radieux déroule de son bâton d'argent l'étendard de la religion , dont les ondes flottantes ombragent et découvrent tour-à-tour la moitié de l'étendue des cieux.

O gloire formidable , dont l'éclat tourmente les yeux du coupable ! Arrête , muse imprudente ; ne révèle point les horribles pensées qui se forment dans le cœur des méchans. Crains de dire qu'ils souhaitent que tout cet appareil ne soit qu'un rêve , que leurs âmes périssent avec leurs corps , ou que Dieu soit dépouillé de l'empire de l'univers. Dis plutôt , si tu le sais , par quels moyens on peut espérer d'éprouver les plus doux transports en contemplant ce spectacle étrange. Mais en est-il d'autres que le repentir sincère , qu'une conscience sévère qui ne sait point se pardonner ses vices ? En est-il d'autres que les larmes du remords , les travaux , la vigilance , et les saintes violences de la prière ? C'est ainsi qu'en ce moment , animé d'une ferveur inconnue à mon âme , je dépose mon cœur aux pieds de

l'Eternel, et le dévoue à lui dans ce temple auguste dont les cieux forment l'enceinte, trop étroite encore pour la grandeur de son maître.

O toi, dont la balance pèse les montagnes, dont le souffle peut changer l'océan des eaux en océan de feu, et ses flots humides en flots brûlans, le plus faible des enfans de la terre, tremblant et prosterné, tombe à tes pieds, et implore ta clémence. Ah! daigne commander aux vents d'emporter, d'ensevelir mes fautes et le passé dans les abîmes de l'oubli. Que je voie toujours ton pouvoir et ma faiblesse, et que mon âme te soit dévouée tout entière : règne sur ma volonté : excite, calme à ton gré mes passions. Si j'éprouve les bouillans transports de la colère, que mon indignation tombe sur mes vices. Que mon cœur s'enflamme pour secourir le malheureux et soulever le fardeau dont son âme est oppresée. Que le volume où ta sagesse a dicté ses leçons soit toujours devant mes yeux, et que ma raison ne se lasse point d'y lire. Quel est celui qui tous les ans pare le printemps de fleurs comme une jeune bergère, et dit à l'été de s'avancer comme l'épouse sortant du lit

nuptial? Quel est celui qui fait éclore les fruits du sein fécond de l'automne, et ordonne ensuite à l'hiver de la dépouiller de sa parure? Ce ne sont pas les maîtres de la terre.

Que tous les objets de la nature rappellent à mon âme le souvenir de son auteur! Quand j'entends l'océan mugir, ou gronder le tonnerre, que la terreur de sa vengeance excite dans mon cœur des alarmes salutaires! Quand je vois la terre se parer de fleurs, ou les astres répandre la lumière, ô mon âme, n'oublie jamais de lui rendre hommage!

Que dans toutes les scènes variées de la vie, au milieu des plaisirs de la richesse, ou des horreurs de l'indigence, ta gloire soit toujours le terme de mes pensées et le but de mes démarches. Soit que l'épée de la guerre brille dans nos mains, soit que dans le repos de la paix nous chantions à l'ombre de nos vignobles, c'est à toi que doit retourner la gloire de nos conquêtes, ou l'hommage des doux plaisirs de nos vendanges. C'est toi qui flétris la grappe, ou qui la colores; c'est par tes ordres que l'arc est bandé, que les traits sont lancés, et que les armées sont victorieuses.

Fais que toujours levé avec l'aurore, j'ouvre

par la prière et te consacre le jour naissant : que mon âme à son réveil entonne ta louange et s'élève par degrés dans les cieux avec l'astre qui nous éclaire ; qu'à mesure qu'il avance dans son cercle brûlant, mon cœur s'embrase de plus en plus des feux de ton amour, et que mes hommages ne finissent pas encore après qu'il a disparu.

Permet à la nuit de m'entretenir de ta grandeur, lorsqu'elle a tiré le sombre et majestueux rideau qui ferme le monde ; que ses astres taciturnes, s'élevant sur nos têtes, portent dans l'âme une clarté paisible, et nous montrent la nature dans un jour plus doux. Oh comme le tumulte des idées se calme en ce moment ! comme l'âme attendrie sent la vertu la pénétrer de ses douces émotions ! Quelle occupation sublime et délicieuse , de suivre cet arc étoilé, et d'arriver jusqu'au palais du monarque des jours, d'admirer sa cour, de briguer ses faveurs, et d'abaisser de cette hauteur ses regards sur l'univers assoupi !

N'es-tu pas celui qui peut ébranler les fondemens du monde ? emploie donc ta puissance à dompter ma volonté rebelle. Toi qui peux

mettre un frein à la fureur des flots, apaise les transports et le trouble de mes sens ; enseigne-moi à opposer une fermeté toujours égale aux attractions du plaisir et aux assauts du malheur. Sois toujours l'objet de mes désirs ; entretiens dans mon âme le feu sacré de ton amour ; soutiens-la dans l'espérance, et fais-lui saisir le prix que ta main a caché dans le sein de l'éternité. Qu'au grand jour des récompenses, je voie sans frayeur le livre fatal s'ouvrir ; et que, porté dans le séjour du bonheur, je mêle aux concerts des anges ma voix reconnaissante.

---

## CHANT TROISIÈME.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus,  
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli  
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

OVID. *Met.*

JE veux chanter l'ouverture fatale du livre des destins; les demeures brillantes des anges et des hommes vertueux; l'horrible destinée des coupables; le séjour affreux des tourmens et des maux. C'est ici le dernier et le plus grand des efforts de ma muse. C'est maintenant qu'elle doit s'élever au plus haut degré de sa gloire, ou rester pour toujours ensevelie dans les ténèbres de l'oubli. Mais elle s'anime, elle s'enflamme près du terme de sa course; elle monte au-dessus du pôle étoilé. Dans son vol rapide, elle voit l'univers diminuer, le soleil s'éloigner, s'éteindre. Son œil fatigué de l'éclat nouveau des cieux a peine à soutenir leur splendeur. Elle entend les chants d'allé-

gresse des archanges, dont la nature entière répète et prolonge les sons.

Tantôt dix mille trompettes sonnent à la fois : tantôt succède un profond et vaste silence. Les anges et les hommes restent muets et immobiles. Elevé au-dessus d'eux, le juge terrible promène ses regards autour de lui. Les cieux sont remplis de l'éclat de sa gloire. Alors il pose sa main sur le livre fatal que des séraphins soutiennent devant lui : à l'instant où il brise le sceau, on entend un gémissement universel. O mon âme, seras-tu là ?

Il commande, et la foule des hommes est rapidement séparée en deux portions. Vois à sa gauche quel abattement, quelle pâleur hideuse défigure les visages : quelque chose de plus horrible que la mort est empreint dans leurs traits convulsifs. Vois dans quelles angoisses, dans quelles transes d'effroi ils frappent leur sein et détournent la vue. L'orbe de leurs yeux effarés et tremblans roule dans la frayeur, et révèle les tourmens intérieurs de leur âme : la douleur parle dans chaque geste, dans chaque regard, et d'intervalle en intervalle, ils poussent un gémissement de désespoir. Lecteur, si tu es coupable, épargne à ma muse cette

triste peinture : tu la trouveras dans ton cœur.

Si tu voyais ton père, ton frère, l'épouse que tu aimais, et tous les compagnons de ta vie, qui n'eurent que les mêmes intérêts, que les mêmes désirs, qu'un même cœur avec toi, séparés de toi pour jamais, et toi resté seul malheureux, quelle vue désespérante ! Que ne donnerais-tu pas alors pour avoir encore un jour de vie, une des heures, un des instans que le temps a emportés ? Espère de repousser le flux de l'océan, d'arrêter la tempête dans l'air, et le soleil dans sa course ; mais désespère d'obtenir cet instant.

Voyez à la droite, quels visages aimables et gracieux ! Comme l'image du Créateur est vivante dans leurs traits rajeunis ! quelles riantes couleurs, quels yeux brillans d'un éclat immortel ! quel air triomphant ! Leur regard noble et fier ose s'arrêter sur le tribunal où le juge redoutable est assis, soutenir le regard menaçant de sa colère. O gloire du juste ! sont-ce là ces formes humaines qui étaient tombées en poussière ? Mais on voit encore sur leur front quelques traces légères de trouble et de crainte altérer leur joie.

Ainsi la jeune amante, quand on l'unit à son époux, ne voit encore son bonheur que d'un œil inquiet et troublé : son cœur palpite ; l'incertitude et mille sentimens divers l'agitent. L'inquiétude et la joie se mêlent sur ses joues de rose ; elle tremble que quelque accident imprévu ne lui ravisse le bonheur qu'elle est prête à saisir, et ne change en peines cruelles ses douces espérances.

Maintenant que la famille d'Adam, depuis le premier jusqu'au dernier de ses enfans, est rassemblée dans deux classes séparées, sans autre différence que celle du crime et de la vertu, levez les yeux, vous qui tourmentez votre vie pour vous rendre célèbres, et pensez que la renommée est quelque chose de grand ; voyez et cherchez les traces de cette gloire de la race humaine, de tous ces exploits vantés, dont on a chargé les annales du temps. Ceux qui fondèrent des sectes, qui conquirent ou cédèrent des couronnes, qui donnèrent leur nom aux nations, réunirent sous leur obéissance des empires fameux, comblèrent des vallées, aplanirent des montagnes, marquèrent aux fleuves la route de leur cours, soumirent l'océan à leurs flottes victorieuses,

tous sont ici confondus sans distinction : vérité qu'on devrait écrire dans le palais des rois !

Cette heure, sur laquelle le Tout-Puissant a de toute éternité tenu ses yeux attachés, qui a déterminé la création de l'univers, et tous les événemens du monde, soit que sa main ait répandu les biens ou les maux, soit qu'elle ait changé, détruit ou conservé, qu'elle ait renversé les trônes de l'orient et du midi, donné à l'occident ou au nord l'empire de la terre, cette heure terrible est arrivée.

Au-dessus, le séjour du bonheur se montre dans tout son éclat : ce jour est encore plus brillant que le jour où les portes des cieux s'ouvrirent au fils de l'Éternel, lorsqu'il revint triomphant des sombres royaumes de la nuit, que chargé de trophées il traversa les airs, et fut salué vainqueur aux acclamations des anges.

Au-dessous, c'est un séjour d'horreur, où les ténèbres sont entassées sur les ténèbres, où les peines se fécondent et se succèdent dans un long enchaînement. Au milieu est une mer de soufre vaste et profonde, dont les flots brûlans se soulèvent pour engloutir et dévorer

leur proie. A cette vue épouvantable, les élus dans le sein même de la félicité ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur, et se pressent autour du trône de l'Eternel.

Telle est la scène qui doit terminer les espérances et les craintes des mortels. Continue ce tableau, qui l'osera?.... Pour moi, le pinceau tremble dans mes mains : le trouble s'est emparé de mes sens, et l'univers se renverse devant ma vue. O terreur ! je vois, je vois le juge suprême fronçant son sourcil irrité : tout l'appareil des supplices éternels est présent à mes yeux. Je n'en peux soutenir le spectacle : je me sens défaillir : mon sang glacé s'arrête; mon âme est prête à s'échapper. La seule idée de ces tourmens me tue.

Que d'autres achèvent le hardi tableau que j'ai commencé : je sens mes forces s'affaiblir, et mon génie descendre de la hauteur où il s'était élevé. Choisissons un sujet moins grand, mais digne encore d'être chanté. Je vais peindre le monde en flammes et la dissolution des élémens.

L'heure fatale est arrivée; et la nature frissonne aux approches de sa fin. De violens éclats de tonnerre donnent le signal. Tous les

météores s'attroupent dans les cieux. Mille éclairs sont lancés sur la terre; et son globe s'embrase: d'épais nuages montent dans l'air et l'obscurcissent: des lames de feu étincellent au travers de la fumée ondoyante, et sillonnent le sein de la nuit profonde: les cieux réfléchissent leurs sombres lueurs. Des quatre coins du monde, quatre anges soufflent de leur haleine immortelle les vents impétueux. L'incendie s'acroît: la flamme se répand; ses flots s'enflent, s'agitent et remplissent l'atmosphère. Ici elle s'élève en tourbillons, et confond dans une ruine commune les cités et les déserts: là elle tombe en masse sur un royaume éloigné et le dévore: ici des monts éternels s'écroulent sur leurs fondemens calcinés, et comblent les vallons de leurs vastes débris.

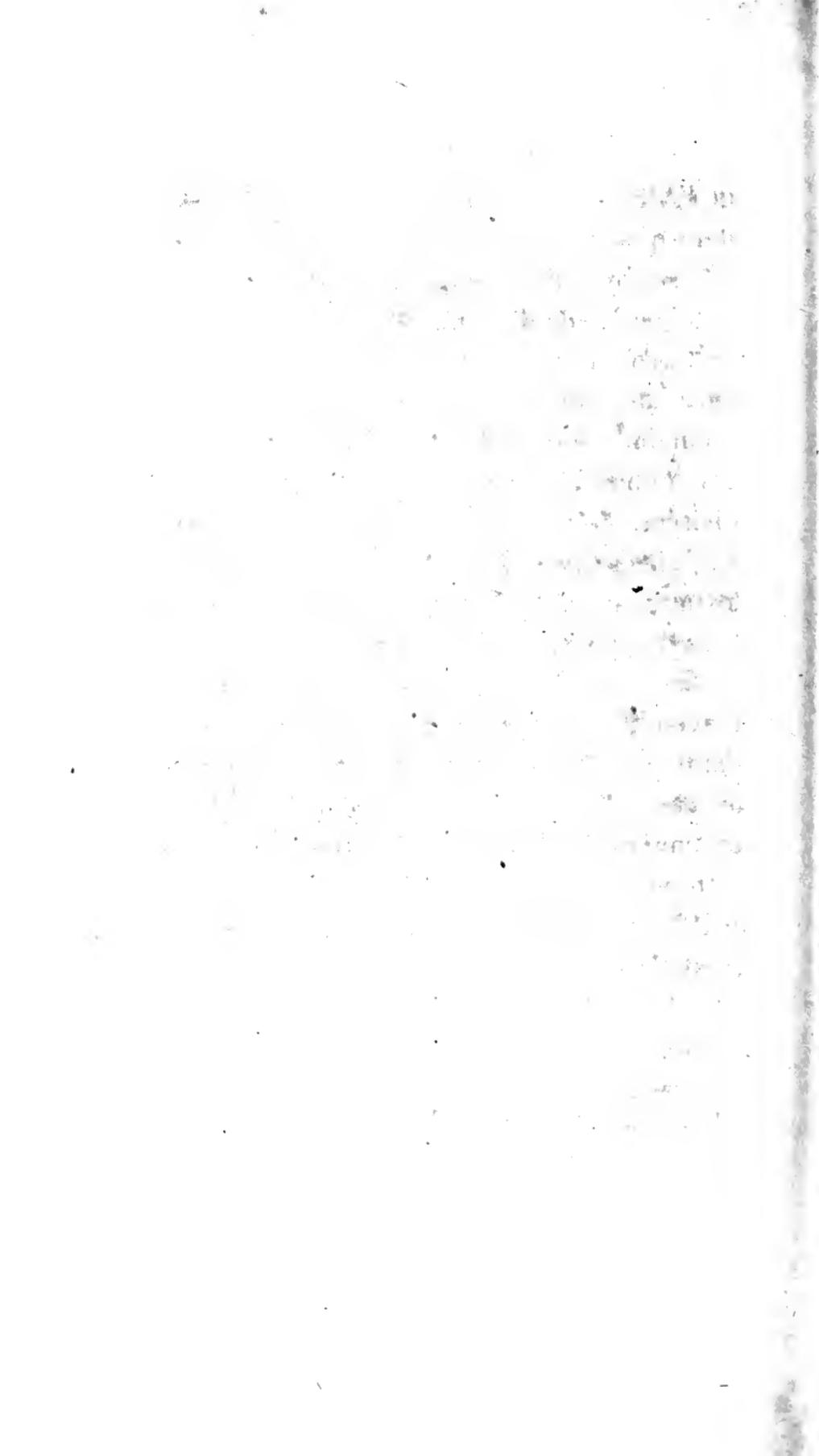
Avez-vous entendu ce craquement effroyable dont tout le globe a retenti dans sa profondeur? C'est le fracas de l'Olympe et de l'Atlas tombans. Ces masses énormes posées de la main de Dieu, dont la durée semblait éternelle, ne sont déjà plus que cendres et fumée.

Les anges demanderont où furent les limites

de l'Asie , et les plaines fécondes de l'Europe ; dans quels lieux s'étendaient les sables déserts de la Libye; dans quels climats l'Inde enfantait l'or et les diamans. Toutes les parties de la terre , tous ses royaumes seront abîmés l'un dans l'autre , confondus et dissous dans un même déluge. Ainsi la destruction unira ces monarchies rivales que l'ambition tient divisées. Tout ce qui marchait sur la terre, nageait dans les eaux , volait dans l'air ; tous les animaux à qui Adam imposa des noms, tous ont péri dans les flammes.

Mais la ruine de ce globe n'éteindra pas l'incendie ; sa fureur en est augmentée ; les flammes s'élancent dans les nuages et gagnent les cieux. Le soleil , la lune , les étoiles , tout est consumé. Il ne reste plus aucun vestige de cette voûte si vaste et si brillante. Une heure a détruit l'ouvrage qui coûta six journées au Tout-Puissant.

---



# JEANNE GRAY,

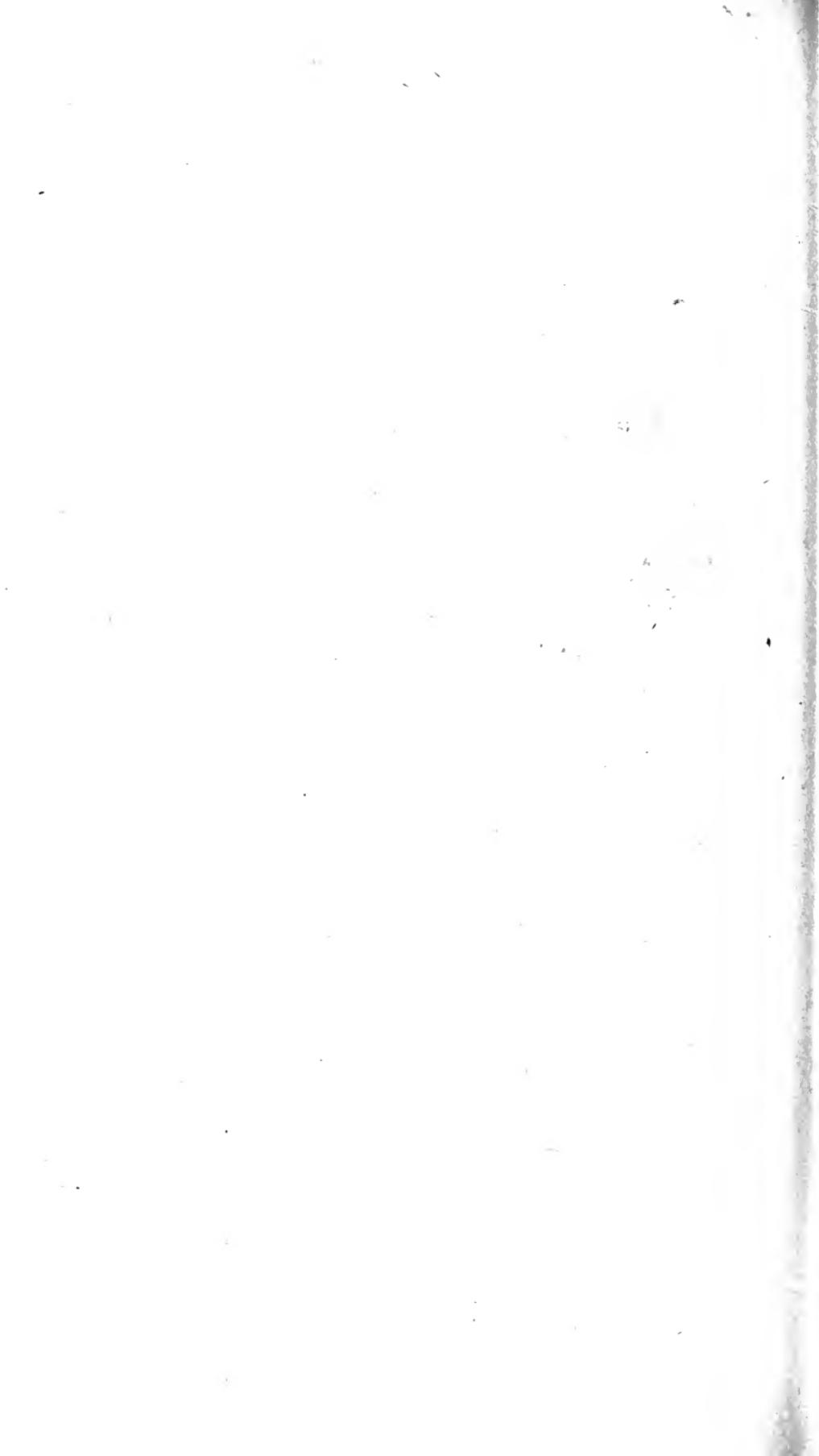
OU

## LE TRIOMPHE DE LA RELIGION SUR L'AMOUR.

POÈME.

*Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.*

VIRGIL.



---

## EXTRAIT

### DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE VOLTAIRE.

---

ÉDOUARD VI ne laissa la couronne ni à Marie, ni à Elisabeth ses sœurs, mais à Jeanne Gray, descendante de Henri VII, petite-fille de la veuve de Louis XII, et de Brandon, simple gentilhomme, créé duc de Suffolk. Cette Jeanne Gray était femme d'un lord Gilfort, et Gilfort était fils du duc de Northumberland<sup>1</sup>, tout-puissant sous Edouard VI. Le testament d'Edouard VI, en donnant le trône à Jeanne Gray, ne lui prépara qu'un échafaud; elle fut proclamée à Londres: mais le parti et le droit de Marie, fille de Henri VIII et de Catherine

<sup>1</sup> Jean Dudley, comte de Warvich, depuis duc de Northumberland. Il avait su disposer Edouard VI à déroger au testament d'Henri VIII, sur l'article de la succession, et il choisit Jeanne Gray pour en faire l'épouse de Gilfort son fils, se flattant que par là la couronne tomberait infailliblement dans sa maison, si une fois les sœurs du roi en étaient déclarées déchues.

d'Arragon, l'emportèrent; et la première chose que fit cette reine, après avoir signé son contrat de mariage avec Philippe II, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de grâce et d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'Edouard. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours: elle fut conduite au supplice<sup>1</sup>, ainsi que son mari, son père et son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut sur l'échafaud.

<sup>1</sup> En 1554.

---

LE TRIOMPHE  
DE LA RELIGION  
SUR L'AMOUR.

---

Ad cœlum ardentia lumina tollens,  
Lumina; nam teneras ardebant vincula palmas.

VIRGIL.

MUSE, quitte le séjour des cieux, et ce ton solennel qui convenait aux étonnans récits des merveilles de l'avenir. Descends sur la terre, et viens satisfaire un noble désir dont je me sens pressé. Je veux conter à mon siècle l'infortune d'une reine vertueuse, et son courage plus grand que ses revers. Muse, prenons soin de sa gloire; inspire des sons touchans à mon âme attendrie, et conforme les accens de ta voix à ses malheurs.

Et vous, belles, qui avez reçu le jour dans cette île heureuse, et qui faites l'ornement de ma patrie, prêtez à mes vers une oreille attentive. Sexe aimable, qui régnez sur le nôtre par l'empire des charmes, la vertu vous dispense de la beauté, et vous donne sur nos cœurs des

droits aussi sûrs et plus sacrés. Mais quand vous nous offrez la vertu sous les traits enchanteurs d'un beau visage, où respirent la jeunesse et les grâces, si la fortune vous a placées sur un théâtre qui vous expose dans un jour favorable, ah ! vous êtes alors l'objet le plus ravissant dont les cieux puissent embellir la terre : alors vous méritez plus que de l'amour, et le cœur est tenté de vous adresser les hommages réservés au Dieu de l'univers !

Ormond et son illustre reine n'étaient pas nés encore. Mais ma patrie n'a pas attendu le siècle de l'immortelle Anne pour enfanter des prodiges de vertu. Marie marchait à son trône de victoires en victoires. Ses armées triomphantes venaient de renverser les projets de l'ambitieux Dudley, lorsque l'Angleterre vit une princesse de la race des Suffolk innocemment portée par le crime d'autrui sur un trône qui ne lui appartenait pas, y montrer l'espace de quelques jours la plus belle des femmes dans tout l'éclat de la jeunesse et des grandeurs : bientôt on la vit, tombée de cette élévation, soutenir sans s'étonner le changement fatal de sa destinée !

O fortune ! ô revers ! sa grande âme s'est

déjà remise de cette chute accablante. Mais toi, son époux, toi l'objet de son chaste amour, toi qu'elle a couronné de ses jeunes mains, Gilfort, à l'aspect de ta ruine, en quel état se trouve ton âme? C'est l'inquiétude la plus cruelle qui tourmente sa jeune épouse. Elle ne l'a point encore vu depuis qu'ils sont malheureux. Elle brûle, elle tremble de le voir. L'impatience et l'amour la précipitent vers son appartement : la porte allait s'ouvrir. Elle s'arrête, elle frémit et revient sur ses pas ; mais un transport la ramène à l'endroit qu'elle redoute. Elle ne peut plus s'abstenir de voir son époux : elle entre; elle l'a trouvé; muette, elle passe près de lui : elle n'ose hasarder une parole ; ses yeux n'osent se lever sur son cher Gilfort, tant elle craint la vue de sa douleur.

Enfin elle se précipite sur son jeune époux, et sans parler le serre entre ses bras. Elle cache, comme elle peut, le trouble de son âme, elle compose ses regards et les traits de son beau visage, elle y montre une paix qui n'est pas dans son cœur, et d'une voix pleine de douceur :

« Cher époux, lui dit-elle, cesse de t'affliger ;  
« la fortune, il est vrai, nous enlève une cou-

« ronne ; mais il nous reste un courage supérieure à cette perte. La vertu nous paiera ce léger malheur : nous en serons récompensés dans ce séjour où l'on ne connaît point de différence entre le mortel qui est assis sur un trône et celui que le sort en a précipité. « Eh ! quel si grand changement est-il donc arrivé dans ma destinée ? je ne suis plus reine, mais je suis encore ton épouse. J'aime mieux obéir à Gilfort que de régner sur l'univers. Quand nous serons cachés ensemble dans quelque retraite obscure, Marie pourra cesser de nous poursuivre, elle pourra nous oublier : moi, je te promets ici de te suivre dans ton exil, constante et fidèle, jusqu'au dernier moment. Je te rendrai en amour ce que tu perds en puissance. Ah ! je vois que nos deux âmes s'entendent : je lis dans tes yeux la fermeté de la tienne ; nous saurons montrer au monde qu'on peut quitter une couronne avec indifférence. »

Ainsi cette belle essayait de consoler son époux ; mais l'avenir épouvante Gilfort. Il s'alarme, il tremble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. Hélas ! cet avenir qu'il redoute arrive. Les portes s'ouvrent :

un garde s'avance. Reine barbare, qui l'as envoyé, pardonne-lui de s'être attendri sur le sort de ce couple infortuné. Comment retracer son désespoir, au moment où elle s'y vit séparée du jeune époux qu'elle aimait, et dont elle était si tendrement aimée? Sa douleur fut horrible; mais, rappelant son courage, elle soutint encore cette séparation cruelle.

Gilfort demeuré seul a succombé sous le poids de ce nouveau malheur; sa constance l'abandonne: faible, n'en pouvant plus, il s'assied et, se plongeant dans l'abîme de sa douleur, il roule en son âme ses tristes pensées. Mille horribles images se succèdent devant ses yeux. Souvent, dans un transport, il se lève étendant les bras, comme pour embrasser son épouse, et retombe immobile et mourant. Tantôt il erre en silence le long des spacieux appartemens de son palais désert. L'éclat de leurs ornemens importune sa vue et attriste son âme. Il maudit la destinée, et les jeux cruels où elle s'est amusée à parer un malheureux de cette pompe vainque qui augmente son infortune. Ses regards ont rencontré le lit nuptial: ses yeux s'y attachent, et dans un sombre silence il repaît sa douleur.

du souvenir de ses plaisirs passés. O doux transports qu'il éprouva, de quelles peines cruelles vous êtes suivis !

Qu'est devenue cette nuit heureuse où ces deux amans se possédant pour la première fois se prodiguerent leurs premiers embrassemens ? La lune commençait son cours, lorsqu'elle éclaira cette nuit fortunée : sa clarté douce et paisible luisait sur le lit nuptial et invitait à l'amour ; elle vit Gilfort, dans les transports de sa tendresse, recevoir sa timide amante, la presser dans ses bras amoureux, toucher, baisser, dévorer ses charmes, enivrer tous ses sens de la jouissance de ses jeunes appas, cachés jusqu'à ce jour aux regards des mortels. Maintenant elle luit tristement sur ce lit abandonné : avant qu'elle eût terminé son cours, elle a vu s'évanouir le bonheur de ces deux amans ; tant d'amour et de puissance n'ont été qu'un songe qui n'a duré qu'un jour !

Ainsi dans nos climats inconstans un orage couvre et défigure en un moment la face riante des cieux. Tous les vents à la fois descendant des nuages, fondent ensemble sur les plaines, balayent fleurs et fruits et font gémir les forêts

inclinées : l'hiver vient encore se montrer au milieu des étés , triomphe des feux brûlans du soleil, renverse les saisons et trouble l'ordre de l'année.

Mais en quels lieux cette jeune épouse est-elle donc entraînée loin de son époux et de la lumière du jour ? Que la scène est changée pour elle ! Elle ne trouve autour d'elle que des objets de sinistre présage auxquels ses yeux ne sont pas accoutumés , et qui la remplissent de sentimens d'horreur inconnus à son âme. Au lieu de ce trône, de cette couronne, de cet appareil pompeux dont elle était environnée, de cette garde nombreuse et obéissante, elle se voit seule, abandonnée aux ténèbres d'une prison affreuse. A la place d'un époux , elle ne voit qu'un soldat farouche dont le regard menaçant la glace d'effroi. Le matin , avant que l'aurore se lève autour de son cachot, les noires pensées reviennent tourmenter son cœur sensible , qui avait commencé de goûter l'amour et ses douceurs; le soir , elle apprend que la nuit est venue par un satellite qui ferme à grand bruit les verroux sur sa captive , et va goûter en paix un sommeil dont elle est privée.

O changement affreux pour quiconque le voit avec des yeux vulgaires ! Mais la fille de Suffolk saura faire servir ses malheurs à sa vertu. C'est dans cet abandon général, dans cette privation totale des secours humains, que la force d'une religion sublimée déploie davantage. Dans ces momens de désespoir, où les calamités sont à leur comble, où la nature épuisée succombe; c'est alors que la religion se plaît à secourir le malheureux.

Nous contemplons avec un étonnement stupide le degré de hauteur où s'élève un mortel qui soutient avec constance tous les revers dont la fortune l'accable. Nous avons peine à en croire nos yeux, en le voyant, insensible à la perte de ses richesses, de sa gloire et de toutes les grandeurs humaines, conserver au milieu de ses disgrâces un front triomphant et une âme tranquille, sourire encore sous le fardeau de ses malheurs, et consoler ceux qui venaient le consoler.

La jeune princesse oppose à ses revers un courage invincible. Du fond de son cachot ténébreux, elle interrompt l'affreux silence de cette horrible retraite. A genoux, et soulevant ses mains chargées de chaînes, d'un cœur fer-

vent et résigné elle élève sa voix vers son Dieu : « Dieu tout-puissant, lui dit-elle, c'est « à toi d'élever et d'abaisser. C'est toi qui « fais passer des ténèbres à la lumière une race « ignorée, ou qui replonges dans l'oubli une « famille de rois. Dès l'entrée de ma jeunesse « et dans l'espace de quelques jours, j'ai « éprouvé l'une et l'autre fortune. Je sens que « la nature s'émeut d'une révolution si rapide « et si terrible; mais je me sens aussi le cou- « rage de la soutenir avec honneur. Donne- « moi la force qui fait vaincre les malheurs; « et si dans le feu de la jeunesse, dans l'ivresse « de la prospérité, au milieu de l'enchan- « tement et des prestiges d'une cour brillante, « je me suis toujours souvenue de toi, ne « m'abandonne pas dans ma disgrâce. Mais « c'est surtout pour mon époux que j'implore « ta clémence. Si c'est un crime à tes yeux « d'avoir porté la couronne, ce n'est pas lui, « c'est moi qui l'ai reçue. Si ton bras doit « frapper l'un de nous, que je sois seule en « butte à ta vengeance. Mon époux est inno- « cent : qu'il me survive, qu'il augmente la « gloire de son pays; et qu'il soit un monu- « ment de ta bonté dans une terre coupable.

« Rends encore à mon père toute la tendresse  
« qu'il a eue pour moi. Si deux têtes si chères  
« sont épargnées, je croirai que tu m'auras  
« entendue, et je te bénirai, même en voyant  
« couler mon sang. »

O constance, vertu céleste, comme tu sais triompher des fureurs d'un ennemi, et tromper sa vengeance! Quand l'homme se révolte avec emportement contre la destinée, et que l'âme s'irrite contre ses maux, ses maux s'irritent contre elle. Elle perd la paix. La plus légère disgrâce s'agrandit et lui fait éprouver les tourmens de mille morts dans une seule. Mais toi, en soumettant l'homme au malheur, tu en affaiblis le sentiment, tu lui ôtes son amer-tume, et tu sais encore lui faire trouver des douceurs dans son infortune.

C'était la veille du jour où l'inexorable Marie se promettait d'accomplir ses vengeances; de ce jour funeste où la barbare répandit avec plaisir le sang de l'innocence, et changea à force de cruautés les actes de sa justice en forfaits odieux. Le soleil en se couchant voila d'épais nuages son front éclatant et parut s'attrister de la nécessité de son retour. La nuit qui précédâ cette sanglante journée fut noire

et profonde : un ciel ténébreux et sans étoiles, les mugissements sourds des vents qui se mêlaient au bruit mélancolique de la pluie tombante semblaient préparer les scènes funèbres du lendemain.

L'innocence peut dormir chargée de fers. Le sommeil descend sur les yeux de la jeune reine : l'infortunée s'endort. Un songe imposteur vient se jouer de sa misère et la fait remonter sur un trône imaginaire. Le front ceint d'un vain diadème, elle voit ses flottes et ses armées étendre au loin sur la terre et les mers l'ombre de sa puissance. Elle croit marcher au milieu de ses sujets dans l'appareil pompeux de la majesté royale. Une foule de fantômes la précède célébrant sa gloire et ses conquêtes. C'est de sa rivale qu'elle vient de triompher : elle la voit prosternée et suppliante à ses pieds. Enchaînée dans une prison, c'est elle qui s'attendrit sur la destinée de sa captive et lui ordonne de se relever !

Le jour naît. Les rayons de l'aurore se jouent sur l'onde, dorent la cime des coteaux, et chassent vers l'occident les ombres blanchissantes. Le bruit des travaux recommence à retentir dans les villes et annonce la vie pé-

nible et laborieuse de l'homme. Les projets de vengeance se réveillent dans l'âme des tyrans; l'époux amoureux se tourne vers sa jeune épouse. L'infortunée Suffolk se trouve à son réveil seule et séparée du sien. Elle ne se plaint point du songe qui l'a si cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ces mensonges; « et ces grandeurs, dit - elle, dont je me « voyais environnée, étaient-elles plus qu'un « rêve? » Calme et tranquille, elle se retourne sur l'autre sens, et fait reprendre à son cœur un état conforme à sa fortune. C'est en ce moment, infortuné Gilfort! c'est en ce moment qu'on vient lui annoncer que sa mort est prochaine.

Dieu! qu'il est cruel pour une jeune princesse de périr ainsi dans la fleur des ans, au moment où le temps venait de finir tous ses charmes, d'épanouir tous les trésors de sa beauté, et d'animer dans tous ses sens la vie et l'amour! Qu'il est affreux pour une épouse adorée de passer des bras de son jeune époux dans les bras de l'horrible mort, presque au sortir du lit nuptial et des premiers transports de l'amour, confuse encore et troublée du nouvel essai de ses douceurs! Qu'elle dut trou-

ver amère la nécessité de se séparer déjà de son cher Gilfort, de le laisser seul après elle, désespéré, abîmé dans la tristesse et pour jamais inconsolable! Ce bonheur dont elle s'était flattée, ce bonheur dont elle s'était formé de si riantes images, est évanoui. Cette chaîne de jours fortunés, ces nuits délicieuses dont le charme attache les amans l'un à l'autre; ces plaisirs tranquilles et purs d'une douce société, et ces plaisirs encore qui naissent des inquiétudes de la tendresse, ces transports ravissans qui suivent les alarmes d'un cœur amoureux et fidèle, elle en connaît les délices, et ne les goûtera plus! elle ne verra point un jeune rejeton de son amour, doucement pressé contre son sein ou mollement agité sur ses genoux, sourire à sa mère et lui présenter les traits de l'époux chéri d'elle. S'il était né du moins, ce fils, il eût pu quelque jour, lorsque son vieux père reviendra de pleurer sur la tombe de sa fille si tôt enlevée, il eût pu par ses caresses innocentes le forcer à lui sourire au milieu de sa douleur; ce fils eût pu consoler sa vieillesse et prendre dans son cœur la place de sa mère.

Toutes ces pensées déchirantes viennent

aigrir le sentiment de ses malheurs , et lui font goûter lentement toute l'amertume de la mort; mais tant de chagrins ne l'ont point accablée. Au travers des horreurs qui l'environnent, ses regards percent les voûtes de sa prison et pénètrent jusqu'aux régions heureuses de l'immortalité : c'est là que son âme s'élance , respire soulagée , et goûte un moment de paix. Insensible pour elle-même , elle recommande à ses amis , en pleurs , son époux et son père. Ses ennemis s'étonnent et s'indignent du courage tranquille dont elle brave leur haine impuissante. Elle s'est élevée au-dessus d'eux : il n'est plus rien sur la terre qui l'attache à la vie que Gilfort. Mais Gilfort combat encore dans son cœur; elle ne peut l'en arracher: sans cesse son image importune et chérie vient s'offrir à ses yeux , et s'oppose à son âme qui fait effort pour briser tous ses liens et se réfugier dans les cieux. Semblable à ces flammes inégales qui , faibles et mourantes , sont près de s'éteindre , mais se raniment et se rallument encore autour de l'aliment qu'elles dévorent ; tantôt son âme jouit d'un calme céleste , et tantôt elle ressent les secousses et tous les feux de l'amour... Enfin , après bien des com-

bats, la religion l'emporte : « Oui, s'écrie-t-elle, ce ciel qui fait ma force et mon espoir, sans doute n'abandonnera pas Gilfort, il veillera sur ses jours ! » Cette idée la rassure et l'encourage. Maintenant que la mort se présente, elle est prête à la recevoir : déjà elle accuse sa lenteur ; elle ne souffre pas, mais elle se lasse de l'attendre.

O mortels, dont la vue est si bornée, vous pensez toujours follement que le malheur qui vient de passer sera le dernier de vos malheurs. Hélas ! retenez donc que les alarmes succèdent sans cesse aux alarmes, et que les chagrins forment souvent une chaîne aussi longue que la vie.

Elle croyait n'avoir plus qu'à mourir, et son âme tranquille se reposait sur l'espérance de toucher au dernier de ses maux. Mais qu'elle est loin d'être à la fin de ses cruelles épreuves ! Un malheur plus grand que la mort vient fondre sur elle. La porte s'ouvre, à ses pieds roule une tête sanglante et couverte de cheveux blancs. C'est la tête de son grand-père que Marie vient d'immoler à sa fureur.

Comment se défendre ici d'être sensible ? Il lui est impossible : ce coup imprévu l'écrase ;

son courage l'abandonne : elle succombe. Un soupir s'échappe de son cœur oppressé , et trahit sa constance. Des larmes coulent de ses yeux , et lui apprennent qu'elle n'est encore qu'une faible mortelle. La nature n'avait point formé de père plus tendre : plus il vieillissait, plus il aimait sa fille. Ah ! qu'elle eût eu de grâces à rendre à son ennemie , si elle lui eût accordé la faveur de mourir la première , et de laisser la destinée de ce vieillard dans un avenir ignoré de sa fille !

Réveillée par ce coup de foudre de sa trompeuse sécurité , son âme se remplit de nouvelles alarmes. Elle songe à tous les maux que la destinée peut encore lui garder en réserve. Elle voit chagrins sur chagrins s'enchaîner l'un à l'autre , sans terme à ses souffrances , tant que la nature pourra recevoir et sentir de nouvelles blessures. Le glaive s'est trempé dans le sang de sa famille. Qui mettra désormais des bornes à la fureur d'une reine implacable ? Comment espérer que la clémence puisse entrer dans le cœur d'une rivale offensée , quand le fanatisme s'est emparé d'elle , et que la religion même consacre à ses yeux ses attentats ?

Frappée d'affreux pressentimens , elle ne peut retenir ses sanglots. La terreur la saisit , son sang se glace dans ses veines , ses belles joues se décolorent ; une sombre tristesse éteint l'éclat de ses beaux yeux , une pâleur mortelle s'étend sur tout son corps : hélas ! et si Gilfort aussi... Dès que , de pensées en pensées , elle fut arrivée à cette idée effrayante , ce fut comme un précipice où s'abîma son âme. Un tremblement universel agite ses membres ; tout à coup arrêtée et immobile , elle ne peut faire un pas ; elle n'ose baisser ses regards vers la terre : ciel , si ses yeux au travers des ténèbres y rencontraient la tête de Gilfort ! Gilfort se présente à sa vue , vêtu d'habits de deuil , le visage pâle et abattu , la voix muette et glacée par un froid désespoir. Il s'avance vers elle à pas lents , semblable à un fantôme sortant du tombeau. Épouvantée , elle recule , en se meurtrissant le sein. Ses yeux effarés retracent les angoisses de son cœur. Frappée à l'âme , elle chancelle et tombe étendue sur la terre , inanimée et ne respirant plus.

Gilfort jette un cri , se précipite sur son épouse , la serre dans ses bras , et rappelle , par un baiser de feu , son âme prête à s'échapper.

Ainsi le flambeau allumé rend la flamme et la vie au flambeau qu'un souffle vient d'éteindre. Elle soulève avec peine ses yeux nageant dans la mort ; elle revoit la lumière et Gilfort avec elle : ah ! sans Gilfort la lumière lui serait insupportable ! elle avait pu se résoudre à mourir : elle avait encore eu la force de supporter la mort funeste de son grand-père ; mais en voyant Gilfort dans ces lieux d'affreux présage, elle ne peut commander à sa douleur, elle ne peut retenir ses gémissemens. Ah ! Gilfort, s'écrie-t-elle !... Elle voulut continuer, mais les sanglots étouffèrent sa voix. L'amour rentre dans son cœur, y reporte l'agitation et ses troubles cruels, et renverse en un moment l'ouvrage de sa constance.

Pour émouvoir un cœur, est-il un spectacle plus puissant que celui d'une belle en pleurs ? Quelle âme assez forte, assez dure, pour rester insensible à ses larmes ? Le cœur s'attendrit et se sent bientôt pénétré de mille charmes inconcevables qui sortent de sa douleur. Ses soupirs exhalent les feux de l'amour : on oublie ses chagrins, et l'on trouve dans le sentiment même de ses maux une sorte de volupté douce et enivrante.

Gilfort l'éprouve : consumé de peines, enivré de plaisir, dans l'emportement de son amour, il saisit son épouse, et la serre éplorée entre ses bras. Alors il oublie sa disgrâce ; dans son délire il se croit encore heureux, il ne sent que l'amour et s'abandonne à ses transports ; mais soudain une réflexion cruelle détruit l'enchantedement. Il s'arrache avec effroi des bras de son épouse, fuit à l'écart, y demeure, comme s'il eût craint de retomber dans son égarement ; et d'un ton qui dissimulait mal sa douleur : « Arrête, ô ma chère vie, « arrête. Je ne peux endurer tes larmes. Tu as « su adoucir mes chagrins : modère les tiens, « et ne sois pas insensible pour toi seule. Ne « me plains point de mourir, si tu ne dois « plus vivre. La vie est un traité dont la mort « est la condition : tôt ou tard il faut la rem- « plir. Que gagne-t-on à différer d'un jour ? « N'avons-nous pas vu de ton palais les flots « rouler amoncelés du milieu des mers, se « presser, se pousser tumultueusement jus- « qu'au rivage où leur fureur expire ? ne nous « répétions-nous pas que c'était ainsi que les « flots de la race humaine se chassaient l'un « l'autre, et après un moment d'agitation et

« de bruit, disparaissaient ? Pourquoi tant t'affliger de mon sort ? Tu vois le tien sans « t'émouvoir ! chère épouse, ta sensibilité « m'offense. Ne sais-tu pas que le coup qui « doit te frapper me donnera la mort ? Je ne « crains plus de mourir ; sans toi je ne peux « vivre, et je cours avec joie à la rencontre de « ma destinée. Chère épouse, ah ! du moins « nous mourrons ensemble, et le même tombeau recevra l'amante et l'époux.... Quoi ! « tes larmes recommencent à couler ! Ah je « me reproche ma tendresse, puisqu'elle aigrit « ta douleur. Âme de ma vie, calme ton cœur. « Tu ne fais qu'appesantir sur moi le fardeau « de nos malheurs, et tu te joins à notre ennemie pour m'accabler. »

Inutiles efforts ! plus il essaye de la consoler, plus elle devient inconsolable. La pitié d'autrui redouble notre chagrin. Des paroles douces et tendres livrent l'âme à sa faiblesse, au lieu de ranimer le courage. Elle versait des torrens de larmes : Gilfort les condamne et ne peut retenir les siennes. Hélas ! où est ce sourire plein de grâces, avec lequel elle salua son époux du nom de roi, en l'associant à sa fortune, lorsque les peuples contemplaient avec

respect l'éclat de son trône et de sa gloire? Ce jour revient se présenter à sa pensée, ce jour remplit son âme de désolation et d'amer-tume.

Cependant arrive un ordre de la reine; qu'on les fasse sortir de leur prison et passer dans des lieux préparés pour les recevoir. Cette femme ingénieuse dans ses cruautés veut que ces infortunés meurent au milieu de l'appareil des grandeurs. Ce contraste, avec leur misère, plaît à son âme barbare. Une salle spacieuse est tendue de noir. La lumière du jour n'y saurait pénétrer. Du milieu de sa voûte pend une lampe semblable à celle qui brûle sur les tombeaux. Sa lueur pâle et mélancolique se mêle à l'épaisseur des ombres, et ne sert qu'à rendre visible toute l'horreur de ces lieux. Une hache posée sur une table brille au travers des ténèbres. C'est dans cette demeure effrayante, au milieu de cet appareil de mort, que nos deux amans sont introduits et laissés. Cette scène de terreur eût glacé d'épouvante des cœurs coupables; et tout innocens qu'ils étaient, ils frissonnèrent. Il fallait s'aimer comme ils s'aimaient, pour y sentir encore l'amour.

D'abord consternés et muets, ils se regardent l'un l'autre. Gilfort le premier rompt le silence : « Qu'est-ce que la perte d'une couronne et d'un empire ? Mais une épouse adorée à qui l'on vient de s'unir, comment s'en séparer ? Comment la voir dans les larmes et la quitter ? O toujours presser de mes lèvres tes lèvres charmantes ! Toujours serrer cette main que je touche, toujours voir tes beaux yeux et y lire ta tendresse ! « Viens, chère épouse, viens sur mon sein : étouffons dans nos embrassemens le sentiment de nos maux. Abîmons dans l'amour cette raison cruelle qui nous tourmente. « Viens, livrons-nous au délire qui nous rend heureux, et que nos deux âmes unies s'abandonnent ensemble, s'anéantissent dans l'ivresse de nos transports. Chère épouse, donne-moi l'univers, et demande-moi où est mon bonheur ? Je te presse dans mes bras, et au bord de la tombe, je m'écrie, le voici. » Il pousse un long gémissement, et ne peut plus parler. Mais les yeux attachés sur son épouse, il parcourt en silence tous ses charmes, ses lèvres, ses joues, ses yeux, et tout en les contemplant, de noires images vien-

nent s'offrir à sa pensée. Il la voit déjà morte : il voit cette tête si belle, si chère, séparée de son corps, et roulant dans la poussière, sanglante et défigurée.

O vous, qui jouissez d'un grand bonheur, tremblez : c'est pour vous surtout que les malheurs sont extrêmes : quand la fortune vient à vous précipiter, la hauteur d'où vous tombez vous prépare une chute plus douloureuse et plus profonde. Gilfort serait-il le plus malheureux des hommes, s'il n'eût pas été le plus heureux des amans ? Cœurs sensibles, qui avez connu l'amour, suivez-moi dans cette affreuse demeure, tâchez de reconnaître ces deux infortunés sous les sombres lueurs de cette lampe funèbre, et voyez s'il fut jamais spectacle plus attendrissant et plus triste. Tantôt ils s'embrassent, et confondant leurs douleurs, ils versent, enlacés l'un dans l'autre, un torrent de larmes ; et puis frappés soudain d'idées sinistres, ils se repoussent, reculent effrayés, et restent l'un devant l'autre immobiles de désespoir, comme des statues froides et inanimées. Tantôt les yeux pleins de tendresse et de terreur, ils se précipitent encore l'un sur l'autre, et se serrent jusqu'à

mourir. Dans quel égarement leur âme est tombée ! dans leurs transports ils se jurent de nouveau un amour éternel ; les malheureux oublient qu'ils vont cesser d'être ! Vaine illusion qui ne dure qu'un moment ! Le délire passe, la raison revient, et tous leurs maux avec elle.

Ce n'était pas assez de leur mort pour satisfaire l'impitoyable Marie. Elle leur préparait un nouveau genre de tourment. Elle a résolu de tenter la vertu dans le cœur de sa jeune victime. Un prêtre est envoyé : des bourreaux l'accompagnent, et annoncent à l'infortunée Suffolk que Gilfort doit périr le premier, et qu'il lui faut commencer par mourir dans son époux. Alors le prêtre subtil qui épiait son âme et le moment de sa faiblesse : « Ne vous affligez point, lui dit-il ; il ne tient qu'à vous de sauver votre époux. » A ces mots, son sein s'agit : elle respire à peine ; un frémissement d'horreur parcourt et glace tout son sang : ses esprits sont arrêtés, et sa vie suspendue ; les yeux fixés et attachés à la bouche du prêtre, elle reste toute tremblante, comme dans l'attente d'un grand événement. « Madame, continue le prêtre fourbe, em-

« brassez la religion de la reine , et sauvez « votre époux , votre père , et vous. » Puissances du ciel , assistez-la ! Les malheurs passés n'étaient rien. Ce n'est que de cet instant qu'elle commence à souffrir. Que fera-t-elle ? Prononcera-t-elle l'arrêt de mort de son père , de Gilfort ? Le pourra-t-elle ?... Ne craignons rien pour elle. C'est la gloire de la religion d'élever notre faiblesse au-dessus de ce qui paraît possible à la nature humaine.

Nos frêles nerfs peuvent à peine communiquer un instant de mouvement à la flèche légère : il suffit d'une bulle d'air corrompu pour arrêter le cours de la plus robuste jeunesse ; il ne faut qu'un souffle glacé pour renverser un héros : rien n'est donc plus faible que l'homme ; mais l'être qui fait voler l'éclair et mugir la tempête , et qui donne à la foudre une force invincible , est-il un être faible ? Hé bien , sa force devient la nôtre , quand la prière l'appelle à notre secours. La religion , par un effet merveilleux , associe l'homme à l'Être suprême , et lui fait partager la puissance du Dieu qui tonne et règne au haut des cieux.

La belle , l'infortunée Suffolk tombe à ge-

noux, et élève en silence vers le ciel son cœur et ses yeux, où sont peints l'amour de sa religion et la tristesse de son âme. A peine est-elle demeurée quelques instans dans cette attitude, qu'on voit les nuages de son front s'éclaircir par degrés, et son visage devenir éclatant de grâces et de majesté; on eût dit qu'elle respirait déjà une vie immortelle. Alors elle se relève, et d'un ton plein d'assurance et de grandeur : « Si ce sont là, dit-elle, les conditions... » Avant qu'elle eût achevé, Gilfort s'est élancé comme un trait vers elle, et l'accable de tout son désespoir, s'efforçant d'étouffer sur ses lèvres sa vertueuse résolution. (Époux barbare, est-ce ainsi que tu l'aimes?) Bientôt fondant en larmes, l'air farouche et déterminé, dans l'égarément d'une frayeur qu'il n'éprouvait que pour elle, il se frappe le sein, et donnant un libre cours à l'expression de sa douleur effrénée : « Ah ! rappelle-toi tout le temps de notre union; dis, peux-tu me montrer un seul instant où je ne t'aie pas aimée? Si tu né m'ai mes plus, oublie tout le passé; mais si tu t'en souviens, si tu m'aimes encore, jamais, non jamais tu n'auras le courage de prononcer froidement l'arrêt de mort de l'époux

« qui te fut si cher. O toi qui m'as tant aimé,  
« qui me pressais dans tes bras, qui me jurais  
« que les empires n'étaient rien à tes yeux au  
« prix de ton amant, qui me disais que le des-  
« tin ne pouvait plus rien ajouter à ta félicité,  
« que tu n'avais plus d'autres vœux à former  
« que de voir toujours succéder un avenir  
« semblable au présent; ah, si Gilfort n'est  
« plus aimé de toi, cruelle, voilà des bour-  
« reaux; dis-leur d'enfoncer le poignard dans  
« le sein de ton époux, à tes yeux. Ah! tu se-  
« rais peut-être assez barbare pour le faire!  
« Mais ton père... si près de sa tombe, veux-  
« tu l'y faire descendre dans les tourmens?  
« Souffriras-tu que ce qui lui reste de sang  
« arrose les pieds d'un bourreau, et fume à  
« tes yeux sur la terre! Mais ton père ne t'a  
« jamais aimée, tu dois l'en punir. »

Alors un vieillard s'avance lentement : faible, décrépit, soutenant à peine le poids des ans et des mortels ennuis de son âme : c'était son père; la tête nue, les vêtemens négligés et en désordre, il s'approche en chancelant, et les yeux tristement baissés vers la terre. Lorsqu'il fut près de sa fille, trois fois il détourna son visage pour cacher sa douleur, et

d'une voix prête à s'éteindre : « Moi, qui suis « arrivé au terme de ma carrière, et si près « de mourir, cette hache ne peut me ravir « qu'un jour de vie. Mais toi, ma fille, toi « l'objet de ma tendresse, ne pourrai-je t'en- « gager à vivre ? Mes larmes, mes dernières « larmes couleront-elles en vain ? Ah ! si tu « éprouves jamais la douceur d'être mère, tu « ne blâmeras plus alors la douleur de ton « père. » En finissant ces mots, il pousse des cris aigus; des ruisseaux de larmes roulent le long de ses joues flétries et desséchées. Revenant à sa fille, il saisit sa main avec violence, et la pressant contre ses lèvres : « Prends « donc un poignard : perce-moi le sein, et « soulage-moi. » Épuisé, il tombe aux pieds de sa fille, en la nommant cruelle, et souille dans la poussière ses cheveux blancs.

Hommes cruels et insensibles, n'aurez-vous point pitié d'elle ? Ne vous lasserez-vous point de tourmenter, de désoler son cœur par les excès d'une tendresse insensée : âmes faibles, qui trahissez la vertu et cédez lâchement au malheur; parens aussi barbares dans votre amour, que l'est son ennemie dans sa haine ? Accablée par un père et un époux chéri qui

s'attachent à elle, et la ren traînent vers la terre, comment sa vertu pourra-t-elle se relever, et reprendre son sublime essor vers les cieux?

Tandis que son cœur est agité des plus violentes secousses, et que son courage chancelle, épuisé par tant de combats et d'efforts, de larges portes s'ouvrent à grand bruit, et découvrent à sa vue, gisant sur la terre, trois troncs ensanglantés et sans tête. Elle reconnaît ses plus fidèles amis, ceux qui avaient combattu pour lui conserver le trône. L'instant fatal est proche : les bourreaux s'avancent, la hache est levée, le coup va tomber; ses amis rangés autour d'elle, et pleurant en silence, remplissent cette lugubre enceinte de deuil et d'horreur. Dois-je interrompre ici mon récit funeste, ou dire une vérité que les siècles futurs ne pourront croire?

Non, il n'y a que la religion seule qui puisse inspirer l'héroïsme avec lequel cette jeune princesse soutint ce dernier coup. Calme et décidée à s'immoler, elle s'avance, embrasse son époux et son père, les serre quelques momens dans ses bras, et leur adresse ensuite ces dernières paroles : « Les égaremens de

« votre aveugle tendresse ne m'ont point  
« offensée : il m'est doux de vous voir atta-  
« cher un si grand prix à ma vie ; mais par-  
« donnez, si, ne pouvant sauver la vôtre, je  
« me félicite d'avoir eu la force d'offrir au ciel  
« le sacrifice de deux têtes plus chères que la  
« mienne (en disant ces mots, elle les embrasse  
« une seconde fois) ; mais j'ai lieu de croire,  
« reprit-elle, que mon sang satisfera les lois,  
« et qu'il restera encore de la clémence pour  
« vous. Maintenant la mort n'a plus pour  
« moi d'amertume : elle l'a toute laissée dans  
« ces derniers embrassemens ; et tout ce qui  
« va suivre pour moi n'est plus que paix  
« et bonheur. Arrêtez donc des larmes inu-  
« tiles et déraisonnables, et ne cherchez pas à  
« me priver plus long-temps du repos qui  
« m'attend. »

Ensuite se tournant vers ses bourreaux, elle leur dit avec un sourire plein de douceur et de tranquillité : « Dites à votre reine que je  
« lui rends grâces de ma mort. Je perds peu  
« de chose, en lui laissant le trône de l'An-  
« gleterre, puisque je reçois en échange une  
« félicité éternelle. C'est à sa vengeance que je  
« dois ce bonheur, et la mort était la seule

« vengeance qui fût en son pouvoir : frappez. »

Rome même ne put refuser quelques larmes au tragique récit de sa mort funeste, et l'im- placable Marie sentit enfin entrer dans son cœur une pitié tardive et inutile.

Hic pietatis honos? Sic nos in sceptr'a reponis?

VIRGIL.



## PARAPHRASE

### D'UNE PARTIE DU LIVRE DE JOB.

---

LONG-TEMPS Job vécut sur le trône, environné du faste et de la pompe des rois. L'Orient n'avait point vu de monarque plus riche et plus puissant; et sa vertu jetait encore un plus grand éclat que sa fortune. A la fin le malheur eut son tour: les revers s'enchaînent aux revers, les pertes s'accumulent; la mort frappe coup sur coup; la guerre déssole ses états; tous les fléaux l'accablent à la fois; la contagion s'étend sur tout son corps: le monarque n'est plus qu'un objet de dégoût et d'horreur, un homme souffrant et couvert de plaies: et pour comble de disgrâce, le mépris, l'injure et le reproche amer viennent encore aigrir ses douleurs. Quel mortel eût pu soutenir un si triste changement? Il ne lui reste plus de maux à craindre: il les souffre tous. Écrasé sous leur poids, et livré au plus affreux désespoir, il se

traîne dans sa fange, arrose la poussière de ses larmes, et se déchire le sein. Ses amis rangés autour de lui déplorent l'excès de son infortune, ressentent tous ses maux, et lui rendent soupirs pour soupirs. Dans les angoisses de leur cœur, ils déchirent leurs vêtemens et passent sept jours entiers dans le morne silence de la douleur. Job le rompit enfin ; ne pouvant plus se contenir, il maudit sa destinée, il maudit le jour de sa naissance, ce jour désastreux qui eût du rester enseveli dans les ombres d'une nuit éternelle, ou être à jamais rayé du nombre des jours de l'année. Il invoque la mort, et lui demande à grands cris le tombeau, cette demeure de paix, cet asile heureux, où les mortels trouvent le repos, où l'on n'entend plus de conseils importuns, où les rois cessent enfin d'être malheureux.

Cet emportement déplut à ses amis ; ils blâment ses vœux imprudens ; il veut se justifier ; la dispute s'engage et s'échauffe ; et dans le combat de leurs opinions opposées, ils en étaient venus à agiter des questions qui touchaient aux bornes de l'esprit humain. Enfin ils avaient fait un moment de silence,

lorsque le ciel intervint dans leurs débats et termina leurs querelles. Au-dessus de leurs têtes s'élève un noir tourbillon, qui tout-à-coup obscurcit les cieux. Ils le voient et tremblent : aussitôt sort du fond du nuage une voix formidable. C'est la voix du Tout-Puissant.

« Quel est , dit-il , celui qui , donnant carrière à sa langue téméraire , ose blâmer ma conduite , élever contre moi ses pensées du sein de la poussière , et qui prétend dicter des leçons de justice au Créateur de l'univers ? Toi qui tout-à-l'heure montrais tant d'audace , ose maintenant m'envisager d'un œil intrépide , soutenir mes questions et me répondre.

« Où étais-tu , le jour que l'univers naquit ?  
 « Tes yeux ont-ils vu la main qui posa les fondemens de la terre , étendit les lignes de sa surface , arrondit son globe , détermina sa grosseur , et lui donna l'air pour base ?  
 « As-tu parcouru tous ses royaumes ; et le cercle de tes connaissances embrasse-t-il sa circonférence ? Quelle main a pesé la montagne qui lève son front superbe au-dessus des plaines qu'elle ombrage ?  
 « Connais-tu celui qui étendit son sceptre

« sur les mers , et mit un frein à leur fureur ?  
« C'est moi qui ai ouvert le globe , qui ai  
« creusé dans ses entrailles un réservoir pour  
« les eaux. Ma voix les enchaîna dans leur lit : les  
« flots soulevés et bouillonnans sous le souffle  
« des tempêtes ont entendu mes ordres. Mer ,  
« tu t'avanceras jusqu'ici : ici , tes flots s'arrè-  
« teront.

« Es-tu descendu dans ces profondeurs de  
« l'océan , où j'ai caché des trésors à jamais  
« inaccessibles à la main des mortels ? Dans  
« quel abîme éloigné des rayons du jour jaillit  
« la grande source d'où coule l'océan ? Tes  
« pieds ont-ils marché dans ses sombres re-  
« traites , tandis que la masse des eaux roulait  
« sur ta tête ?

« La terre obéissante a-t-elle ouvert son sein  
« pour te recevoir ? As-tu vu les retraites ca-  
« chées de la mort , traversé les sombres ave-  
« nues de son palais et heurté à sa porte  
« redoutable ? La nuit de son empire est  
« profonde ; mais la nuit où j'enferme mes  
« desseins est encore plus impénétrable à la  
« vue des faibles mortels. Si tu as assisté à la  
« création de l'univers , si tu l'as vu sortir du  
« néant et se former sous tes yeux , tu dois

« savoir où est placé le palais brillant de la  
 « lumière, en quels lieux l'obscurité fixa son  
 « séjour.

« Quel est l'artisan des vapeurs? Quelle est  
 « la source d'où descendent les perles de la  
 « rosée? Quelle main arrête pendant la nuit  
 « le cours des fleuves, et blanchit la terre de  
 « frimas au lever de l'aurore? Quel souffle  
 « puissant, sortant des régions du nord, tou-  
 « che les mers et durcit leurs ondes immobi-  
 « les, étend un voile de glace sur la face des  
 « royaumes et les change en déserts?

« Tu ne connais pas ton Dieu; et ta faible  
 « vue ne peut mesurer la distance qui le sé-  
 « pare de toi. Peux-tu monter sur les tourbil-  
 « lons, et cacher ton front dans l'épaisseur  
 « des nuages? Peux-tu, au midi du jour,  
 « plonger, en étendant ta main, l'univers dans  
 « la nuit?

« Quel est celui qui lance les nuages dans  
 « l'air et roule d'un pôle à l'autre des mers  
 « suspendues, qui rafraîchit les plaines alté-  
 « rées, et éteint les ardeurs de l'été dans un  
 « déluge de pluie, qui, dans les sauvages dé-  
 « serts, loin des travaux des hommes, féconde  
 « les rochers arides, et fait fleurir la rose so-

« litaire, sans autre témoin de ses appas que  
« l'œil du jour ?

« Est-ce toi qui arrêtes les torrens de la  
« pluie et fermes les réservoirs de l'atmosphère  
« épuisée, lorsque la terre ne voit plus ses veines  
« entr'ouvertes par la sécheresse, ses monta-  
« gnes dépouillées, ses plaines desséchées et  
« noircies; mais que, reprenant une vie nou-  
« velle, elle offre à l'œil une perspective variée  
« de rivières brillantes, de plaines verdoyantes,  
« de forêts couvertes de feuilles, de champs  
« émaillés de fleurs, et que l'air est embaumé  
« des plus doux parfums ?

« Es-tu jamais monté dans les magasins du  
« nord, où je forme la grêle et les neiges, et  
« tous ces trésors amassés par ma colère pour  
« le jour de ma vengeance, où les nues ver-  
« sent les orages et le trépas sur une terre  
« coupable ? Quel est celui qui donne aux vents  
« leurs ailes vigoureuses et ce souffle impé-  
« tueux dont la terre est ébranlée ? Qui peut  
« verser un déluge d'eaux du sein des cieux,  
« effrayer la nature des sons majestueux du ton-  
« nerre, lancer la foudre étincelante, lui mar-  
« quer les lieux où elle doit tomber, et accom-  
« pagnér sa chute des feux du rapide éclair ?

« Ce n'est pas celui qui tremble à la vue de sa  
 « flèche enflammée, tombe de frayeur au bruit,  
 « et expire dans son éclair.

« Qui forma la masse étonnante de la co-  
 « mète et déposa sur l'azur des cieux sa queue  
 « flamboyante? Est-ce toi qui l'as suspendue  
 « dans ta colère: est-ce de toi qu'elle parle aux  
 « nations; et son éclat menaçant présage-t-il ta  
 « vengeance?

« Est-il sur la terre, celui dont la main tient  
 « les rênes qui guident les pas des astres dans  
 « les plaines de l'éther, règle leurs révolutions,  
 « dirige leur course, entretient leur éclat et  
 « leur force? Peux-tu arrêter l'influence des  
 « Pléïades, ou lorsqu'Orion étincelle du haut  
 « de sa sphère, ranimer l'univers engourdi,  
 « et dénouer les liens de glace qui enchaînent  
 « l'année? Qui enseigne à Masaroth à recon-  
 « naître son poste, et à Arcture en quels lieux  
 « il doit briller? La nuit et toutes ses étoiles  
 « sont à moi: j'en sème des milliers dans les  
 « cieux, et j'en garde d'autres milliers en ré-  
 « serve.

« Est-ce toi qui décides en quels lieux le  
 « jour doit naître, qui ouvres les rideaux de  
 « pourpre de l'aurore, qui éveilles le soleil,

« lui ordonnes de se lever et d'aller éclairer  
« le monde? Est-ce toi qui l'as placé triom-  
« phant sur un char de feu, et l'envoies par-  
« courir sa vaste carrière? Est-ce toi qui lances  
« les torrens de sa lumière assez loin pour que  
« la terre éloignée nage dans ses rayons?

« Ton bras peut-il se mesurer contre le  
« bras de Dieu? Ta voix a-t-elle comme la  
« mienne la force du tonnerre? Peux-tu en-  
« fermer dans ta main la masse des eaux de  
« l'océan, lorsque la tempête soulève tous ses  
« flots, et les lance furieux jusqu'au sein des  
« nuages.

« Parais dans toute ta grandeur; rassemble  
« toutes tes forces, déploie toute ta puissance,  
« et d'un regard irrité ébranle les fondemens  
« de l'univers. Envoie ta vengeance; dis-lui  
« d'abaisser le vice triomphant; de renverser  
« les tyrans de leur trône dans la poussière:  
« quand tu auras fait ces preuves, alors j'a-  
« vouerai que ta sûreté dépend de toi seul;  
« que ton être t'appartient, et que tu peux te  
« reposer sur ta force.

« Homme insensé! fantôme d'un moment,  
« plus vain que l'ombre d'un songe; quels  
« mondes as-tu créés; quelles créatures as-tu

« formées ; quels insectes as-tu nourris , pour  
 « oser blâmer ton Dieu ? Quand les jeunes  
 « corbeaux , pressés par la faim , demandent  
 « leur pâture , quel est celui qui entend leurs  
 « cris importuns , exauce leur prière et apaise  
 « leurs clamour ?

« Qui est-ce qui a pu étouffer dans le cœur  
 « de l'autruche la tendresse et l'inquiétude  
 « maternelle ? Elle fuit ; elle laisse ses œufs  
 « dispersés sur le sable , abandonnés à la merci  
 « du sort ; il reçoivent la vie de l'influence des  
 « cieux ; le soleil les adopte , les féconde , et  
 « les fait éclore à la chaleur de ses rayons . La  
 « mère insensible oublie que le pied du voya-  
 « geur peut écraser sa jeune famille , pendant  
 « qu'elle vole le long de la plaine , et qu'elle  
 « devance la course du cavalier ?

« Tes mains ont-elle tissu la parure dont s'en-  
 « orgueillit le paon superbe ? Quelle richesse  
 « dans les nuances que réfléchissent les ondes  
 « changeantes de son plumage , lorsqu'il étale  
 « toutes ses couleurs aux rayons du soleil ,  
 « lorsque , plein de lui-même et fier de sa  
 « beauté , il déploie l'éventail de sa queue  
 « dorée , et s'avance à pas lents environné de  
 « sa gloire !

« Quel maître enseigne à l'hirondelle pré-  
« voyante à distinguer la différence des saisons,  
« et à trouver un été continu en changeant  
« de ciel? Dès que les nuages viennent attrister  
« l'année, elle monte sur les vents, vole à tire  
« d'aile vers le midi, et ne craint plus l'orage  
« qu'elle laisse derrière elle. Au retour du prin-  
« temps elle revient jouir de sa douceur, et  
« suivant en liberté la marche du soleil, elle  
« laisse l'homme emprisonné dans son climat,  
« subir, sans pouvoir échapper, l'inclémence  
« des saisons et la rigueur des hivers.

« Mais elle ne fait que ramper dans les  
« cieux, bien au-dessous de l'espace où plane  
« l'aigle superbe. Dans son vol infatigable,  
« cette reine des airs se dérobe à la vue des  
« mortels, et semble chercher l'astre du jour.  
« Est-ce toi qui étends et soutiens à cette hau-  
« teur le volume de ses vastes ailes? Est-ce  
« par ton ordre qu'elle vient se reposer sur la  
« pointe des rochers inaccessibles? Là seule et  
« dominant sur l'étendue des plaines, ses yeux  
« percent les espaces de l'air, et marquent d'un  
« regard sa proie rampante sur la terre. Elle  
« nourrit de sang ses jeunes aiglons, et s'éle-  
« vant au-dessus des armées rangées en ba-

« taille, elle se réjouit à la vue du riche festin  
« qu'elles lui préparent.

« As-tu réglé quel nombre de mois la chèvre  
« des montagnes et la biche des forêts doivent  
« porter leur fardeau maternel ? Courbées  
« dans les douleurs, elles le déposent sur la  
« terre. Leurs enfans, exempts des misères  
« humaines, marchent sans appui dès leur  
« naissance, et savent se nourrir sans se-  
« cours étranger. Dès qu'ils sont nés, ils vi-  
« vent, ils abandonnent le sein de leur mère ;  
« sans autre guide que la nature, ils errent  
« en liberté dans nos champs, bondissent sur  
« le gazon, s'enfoncent dans les forêts, et vont  
« d'eux-mêmes chercher un abri délicieux  
« sous la fraîcheur de leur ombrage.

« Le bœuf sauvage, qui ne connaît de maître  
« que moi, va-t-il mugir dans tes étables et te  
« demander sa subsistance, soumettre au joug  
« sa tête indocile, briser la terre endurcie de  
« ton champ, et fumant de travaux et de  
« sueur, tracer tes pénibles sillons ? Sa force  
« te serait d'un grand secours ; ose donc l'a-  
« border sans crainte, et l'assujettir à tes be-  
« soins : ose le charger des travaux de l'année,  
« lui ordonner d'apporter tes moissons dans

« tes greniers, et de décharger à ta porte les  
« trésors de l'automne.

« As-tu dispensé le zèbre de la loi du travail?  
« As-tu brisé ses liens pour l'envoyer libre  
« errer au milieu des déserts, et s'égarer lui-  
« même dans l'immense étendue de ses do-  
« maines? C'est la main de la nature qui le  
« nourrit avec magnificence, et fait croître sa  
« nourriture sur la pente des montagnes. Il  
« bondit sur leurs précipices, et paraît voler  
« dans l'air: il voit les villes fumer dans l'élo-  
« gnement: fier du sentiment de sa liberté, il  
« dédaigne l'attelage malheureux qui tremble  
« sous la main menaçante de l'homme, et obéit  
« en esclave à des rênes fragiles.

« Vois le cheval guerrier. As-tu tendu ses  
« muscles, ses flancs robustes? Son âme in-  
« domptable ne connaît point la crainte. Vois  
« le feu jaillir de ses narines fumantes. Il se  
« plaît à frapper la terre de son pied superbe,  
« et se réjouit de sa force. La tête levée, il ap-  
« pelle par ses hennissements les combats élo-  
« gnés, et brûle de se précipiter au milieu du  
« carnage. Il se rit du trépas, couvre son mors  
« d'écume, et dans ses transports furieux il  
« enfonce la terre. Comme son cœur s'enfle

« et s'agit à la vue de l'épée étincelante ;  
« comme il s'avance fièrement sur la pointe  
« des lances, tandis que ses yeux se fixent sur  
« l'éclat du bouclier, et réfléchissent ses éclairs !  
« Par un orgueil généreux, il étouffe le senti-  
« ment de sa douleur, et se rend sensible au  
« trait qui tremble dans ses flancs. Il répond  
« par ses hennissements aux sons éclatans de  
« la trompette, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé  
« de blessures, et son dernier soupir est le  
« seul qu'il ait poussé.

« Vois la démarche encore plus fière du roi  
« des animaux, lorsqu'il s'avance à pas lents  
« dans sa majesté terrible. A son aspect, tout  
« ce qui respire, fuit : sa présence dépeuple  
« les forêts. Homme, est-ce à ta voix qu'il  
« s'éveille, est-ce à toi que s'adressent ses ru-  
« gissemens ? Prend-il sa nourriture dans tes  
« mains ? Est-ce pour lui que tu bandes l'arc ;  
« et lui jettes-tu sa proie aux bords de sa som-  
« bre tanière ? Couché dans sa profondeur, au  
« milieu de ses jeunes lioneaux, il respire le  
« sang et attend l'occasion de détruire : ou bien,  
« étendu sur des membres à demi dévorés, il  
« passe le jour dans les ténèbres de son antre,  
« et sommeille sur les débris de ses victimes.

« Mais dès que la lune blanchit les airs de sa  
 « pâle lumière , le père et les enfans commen-  
 « cent leur ronde terrible, battent leurs flancs  
 « de leur queue recourbée, et déchirent avec  
 « fureur le sein de la terre. Bientôt la forêt re-  
 « tentit des cris et des gémissements des mourans.  
 « Ils égorgent , ils déchirent. Quand leur faim  
 « est assouvie , ils regagnent leur caverne, et  
 « le sang mêlé d'écume qui découle de leurs  
 « dents meurtrières marque la route de leur  
 « passage. Le berger fuit épouvanté, et frissonne  
 « en rencontrant les traces de leurs pieds em-  
 « preintes dans la poussière.

« Ne crains point le cheval que je fais vivre  
 « au milieu des eaux. Sa grandeur extraordi-  
 « naire pourrait t'effrayer : mais son caractère  
 « est paisible et plein de douceur. Il ne fait  
 « sentir sa force et sa colère que pour repous-  
 « ser l'agresseur et venger son injure. Ce  
 « noble enfant des fleuves lève ses larges  
 « pieds et les pose sur le rivage pour aller se  
 « mêler et paître avec la foule des animaux.  
 « La terre tremble et s'enfonce sous ses pas.  
 « Vois quelle force unit et bande ses muscles.  
 « Le fer ne peut l'entamer , et toutes les ave-  
 « nuës de sa vie sont fermées aux blessures ;

« sa queue en se dressant paraît un cèdre des  
« montagnes , et ses robustes ressorts ne se  
« relâchent jamais. Vaste édifice de chair , ses  
« ossemens solides et ses larges côtes sont  
« aussi durs que le bronze et l'acier. Sa dé-  
« marche pleine de majesté , et sa bouche  
« armée de défenses lui assurent l'empire des  
« montagnes et des bois. Les montagnes le  
« nourrissent. A la première vue de ce puis-  
« sant étranger, les animaux sont saisis d'ad-  
« miration et d'effroi. Sa douceur les rassure ;  
« ils osent s'approcher ; bannissant enfin toute  
« crainte, ils paissent avec respect à l'abri de  
« son ombre , et obéissent au signal de ses  
« yeux. Les marais sont la retraite où il va  
« chercher le frais dans la chaleur du jour.  
« Leurs joncs épais forment sa couche, et les  
« saules le couvrent de leur ombrage. Quand  
« la soif brûlante le conduit au bord du Jour-  
« dain , le torrent détourné coule dans ses  
« entrailles ; il n'en reste plus qu'un faible  
« ruisseau dont les ondes serpentent le long  
« de la plaine.

« Va sur les bords du Nil et de ses rives  
« fécondes , jette ta ligne au milieu de ses flots ;  
« suspends à ton hameçon le puissant croco-

« dile, et étends sur le sable sa longue masse :  
« deviendra-t-il ton esclave ? T'avouera-t-il  
« pour son maître, et tremblera-t-il à ta me-  
« nace ? Amusera-t-il tes loisirs de ses jeux ; et  
« retenu par des lesses de soie, bondira-t-il  
« autour de ses jeunes enfans ? Fera-t-il l'orne-  
« ment de tes tables somptueuses, et la coupe  
« remplie d'un jus enivrant tournera-t-elle au-  
« tour de sa grosseur ? Les marchands se par-  
« tageront-ils cette riche proie, et porteront-ils  
« dans différens marchés ses membres divisés ?  
« Quel acier peut pénétrer ses dures écailles, et  
« triompher de sa résistance ? Fuis, si tu aimes  
« la vie ; n'irrite pas sa force indomptable : le  
« plus brave se change en lâche en sa présence :  
« le plus téméraire n'ose l'éveiller quand il som-  
« meille : quel est donc le mortel qui osera se  
« révolter contre moi ?

« Mais s'il se lève dans sa force, s'il déploie  
« sur les eaux sa longueur immense, quel est  
« le guerrier intrépide qui l'a jamais dépouillé  
« de son armure brillante, qui a jamais orné  
« ses trophées d'une seule de ses écailles ? Quel  
« mortel oserait en approcher ? Vois ses larges  
« mâchoires ouvrir un abîme, et montrer deux  
« armées de dents aiguisées par la mort : quelle

« double rangée de glaives tranchans ! Quel  
« gouffre ouvert au milieu d'elles ! Mesure  
« avec ta lance la longueur des uns, avec ta  
« sonde la profondeur de l'autre.

« Lorsqu'il respire, des tourbillons de fumée sortent comme d'une fournaise de ses vastes naseaux; et s'il est irrité, la mort roule en torrens de feu de sa gueule enflammée. La fureur des tempêtes et les mugissements des flots, qui te remplissent d'épouvante, sont un charme pour son oreille : son large dos est le trône de la force; ses membres et ses muscles ne peuvent être désunis par aucune force humaine : ses nerfs sont des ressorts d'acier; son cœur est dur comme le diamant.

« Quand à son réveil il s'élève au dessus des flots, et que se dressant dans sa longueur, sa tête semble toucher aux nues, ses écailles, frappées des rayons du soleil, réfléchissent sur les collines une lumière fugitive. La terreur se répand au loin, et les mortels consternés ne rougissent point d'avouer leur frayeur.

« En vain la mort l'attaque sous toutes les formes : son poitrail nu brave la flèche ai-

« lée, et le tranchant du glaive : la flèche rejaillit ;  
« le glaive vole en éclats. Au milieu de la grêle  
« de traits qui pleuvent sur lui, environné de  
« sa force et renfermé en lui-même, il entend  
« sans s'alarmer le vain bruit des coups qui  
« retentissent sur lui : le sable est jonché de  
« flèches brisées : tranquille, il se rit des efforts  
« et des fureurs des hommes qui s'agitent et se  
« tourmentent vainement autour de sa masse  
« impénétrable.

« Quand il se joue sur les mers, les flots  
« bouillonnent ; le limon s'élève du fond des  
« sables et noircit la face des eaux : les vagues  
« affaissées sentent son passage : les traces d'é-  
« cumé blanchissent le vert transparent de  
« l'onde ; et les matelots se montrent de loin  
« les lieux où la mort a passé.

« La terre ne porte point d'animal sem-  
« blable à lui : son espèce est la seule dans la  
« nature dont le cœur indomptable ne con-  
« naisse point le sentiment de la crainte. Dans  
« sa fureur, il roule ses yeux farouches, glace  
« d'effroi les cœurs les plus intrépides, et règne  
« sur eux.

« Est-ce toi qui as enrichi l'âme de ses fa-  
« cultés merveilleuses, qui as allumé dans le

« sein de l'homme le flambeau de la raison , et  
 « qui le fais briller de son plus grand éclat ,  
 « lorsque le soleil et les astres sont plongés  
 « dans la nuit ?

« Est-ce moi qui donne les biens ou qui les  
 « reçois d'un autre ? As-tu jamais entendu  
 « quelqu'un se vanter d'avoir été mon bienfai-  
 « teur ? Les vallées fécondes sont chargées de  
 « mes fruits : tous les troupeaux qui paissent  
 « sur les coteaux sont à moi : les mers , la terre  
 « et l'air m'appartiennent. Les étoiles et le soleil  
 « sont la poussière que j'ai semée au-dessous  
 « de mon trône ; et tu voudrais te mesurer avec  
 « le Créateur de l'univers , toi que le regard  
 « d'une de mes créatures fait trembler ! Réponds  
 « à ces questions. »

Ainsi parla le Tout-Puissant , et les cieux  
 s'ébranlèrent au son de sa voix.

Job saisi d'effroi n'osait lever les yeux ; con-  
 vaincu , il sentait sa faute , et d'un cœur rési-  
 gné : « Grand Dieu , dit-il , rien n'est impos-  
 « sible à ta volonté souveraine. Mon cœur est  
 « nu devant tes regards , et tu lis toutes mes  
 « pensées : mais tes desseins et tes décrets  
 « merveilleux passent la portée de la faible  
 « vue des mortels. J'avais souvent ouï parler

« de ta puissance; mais je ne t'avais jamais vu  
« jusqu'à cette heure où ta présence m'a rem-  
« pli de terreur. Couvert de honte, je vois le  
« maître de ma vie, je me hais moi-même, et  
« je t'abandonne mon âme. Pardonne à ma  
« langue téméraire : elle n'aura jamais tant  
« d'audace, et ma faiblesse ne tentera plus ta  
« colère. Je condamne ma voix à un silence  
« éternel, et le front dans la poussière, j'im-  
« plore ta clémence. L'homme n'est pas fait  
« pour t'interroger, mais pour t'adorer et se  
« taire. »

---

---

## ÉPITRE A VOLTAIRE.

---

C'EST toi, Voltaire, qu'implore ma muse. Prenant son vol au-dessus des mers, elle quitte les contrées glacées qui l'ont vue naître, et te cherche dans les climats plus doux que ton génie éclaire. Elle sent sa faiblesse, elle veut s'étayer de ta grandeur, et cacher ses fautes dans l'éclat de ta gloire. Ne lui refuse pas une faveur qu'elle ne peut trouver dans sa patrie.

C'est à toi de porter le flambeau de l'histoire dans la nuit des siècles, d'étonner le nôtre par le récit des actions des héros, et d'agrandir les rois. Qui pourra comme toi étaler sur la scène leurs tragiques aventures ? C'est encore à toi qu'appartient la gloire d'emboucher la trompette épique, et d'en tirer des sons immortels : mais laisse-moi l'honneur de répéter sur ma harpe maritime les chants d'Arion. Sois le protecteur de mes vers, et ma muse, enchaînée à ta gloire, sera préservée du tombeau.

Quelle est, diras-tu, cette muse étrangère qui s'écarte de son île et vient briguer mon sourire ? Voltaire, cette muse, quoique née dans d'autres climats, ne t'est point étrangère. Souviens-toi de celle dont les vers adoucirent l'arrêt trop sévère que tu prononças contre Milton, lorsque, mollement assis sur le duvet de Dorset, tu repoussais avec colère les fantômes de la mort et du péché, ces enfans de son génie, qui offensèrent ton goût délicat.

Souviens-toi de celui qui dessilla les yeux du censeur de Milton, te montra qu'une raison sage régla toujours la fougue de son imagination, et te fit presque avouer que son génie n'était pas aveugle comme ses yeux.

Mais qu'ils sont déjà loin de nous ces jours de nos disputes innocentes ! Ils ont disparu pour ne jamais renaître, ces soleils qui éclairaient nos amusemens légers ; hélas, nos cheveux alors n'étaient point blanchis par les années ! Qu'il est près de nous le jour où nous oublierons tout deux, moi, la reconnaissance que je dois à mon protecteur, toi, la clef d'or dont la Prusse honora tes savantes mains !

Bientôt le présent dormira dans le silence, dans l'oubli profond ou dort le passé. Bientôt

s'évanouiront pour nous toutes les différences que nous mettions entre les menaces , et les faveurs des grands; entre la gloire des succès, et la honte des revers; entre la gaîté française et l'humeur mélancolique de l'Anglais.

Arrêtez - vous , momens rapides , arrêtez-vous. O mon ami, ils sont insensibles à nos cris. Le drame si court de notre vie tire à sa fin , et la toile s'ébranle déjà pour tomber : n'entends-tu pas le cri des années , et la voix de l'Éternel qui nous appelle?

Cette voix nous inspire bien d'autres pensées et bien d'autres désirs que ceux qui nous ont agités. Nous voici tous deux arrivés à un point de vue bien plus élevé. Que les objets que nous découvrons sont nouveaux ! Un autre but se présente à nos regards. Une ardeur nouvelle s'empare de notre âme : nous sentons naître une autre ambition ; et de vains lauriers que le temps peut flétrir ne sont plus capables de nous satisfaire.

---

---

## REVUE DE LA VIE.

---

L'HOMME ne peut se bien voir que dans l'image que lui réfléchit le passé. Tant qu'il est dans la chaleur de l'action , il ne peut juger sainement ni des autres , ni de lui-même. Les préjugés, les passions qu'excite la présence des objets qu'il a en vue, aveuglent sa raison ; mais lorsqu'il est de sang-froid, et qu'il revient sur ce qu'il a fait, alors il est spectateur désintéressé , il souffre la vérité : ceux qui étaient ses rivaux ont cessé de l'être , et il peut prononcer avec impartialité sur lui-même et sur les autres.

La sagesse est le fruit de l'expérience : l'expérience s'acquiert non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. Une vie active répand les semences de la sagesse. Mais celui qui ne réfléchit point , n'en recueille point la moisson ; il traîne le fardeau des années , perd sa vie , et ne s'aperçoit qu'il a vieilli que par ses infirmités , par la date de son extrait de baptême , et par le mépris du genre humain. Eh ! quel bien reste au vieillard , s'il n'a pas acquis l'estime publique ? Aucun.

Mon ami, nous sommes partis ensemble du même terme: séparés par les routes différentes que la fortune, plutôt que notre inclination, nous a fait prendre, nous avons parcouru notre carrière : maintenant nous approchons du but. Fatigués de notre long voyage, ne sentant plus l'aiguillon de l'ambition, à présent que la vitesse de nos esprits animaux s'est ralentie, nous n'aspirons qu'au repos. Dans cet état d'inaction et de loisir, il est utile, il est naturel de réfléchir sur le passé. Vois cette mer orageuse dont les vagues s'élancent jusqu'aux nues. Vois la surface de ce lac tranquille, où la feuille légère repose immobile. L'une est l'image du midi de notre âge, et l'autre de la soirée paisible de notre vie. La jeunesse est la saison de l'action : la vieillesse est celle de la réflexion. L'homme est un être aussi changeant que ces insectes dont nous admirons les métamorphoses variées. Au matin de sa vie il rampe : bientôt il essaie ses forces, il voltige. Il vole à son midi : le soir, engourdi et glacé, il se traîne dans les coins obscurs, s'y cache et s'y assoupit ; ou, s'il s'éveille par intervalles, voyant le peu d'espace qui reste devant lui, ses regards se tournent d'eux-

mêmes sur celui qu'il a traversé. Il passe la soirée de ses jours à se conter l'histoire de sa vie. Quelque stérile, quelque frivole que soit le fond de cette histoire, s'il en peut tirer quelque réflexion morale, c'est toujours de quoi lui donner quelque valeur, c'est de quoi s'aider à être plus sage pour l'avenir.

Et la matière ne peut jamais manquer d'être féconde. Que d'amitiés stériles, que de haines injustes, que de présomptions téméraires, que de lâches faiblesses, que de basses flatteries, que d'écart indécents, que de projets insensés, que d'espérances vaines, que de ressources ignorées, que d'occasions échappées, que de maux et de biens perdus, que de bagatelles admirées, que de misères et d'infirmités peuvent être l'objet de nos méditations ! Que d'ambition nous avons porté dans toutes nos liaisons, sans faire attention que nous pouvions nous donner nous-mêmes le bonheur que nous allions mendier chez les autres ! Que de fois nous avons craint de nous ruiner par trop de générosité, sans songer que l'argent ne devient richesse que de l'instant où il s'échappe de nos mains pour aller servir à quelque prudent usage, et qu'il ne devient vrai-

ment notre bien qu'en se séparant de son maître ! Avec quelle ardeur nous avons brigué l'estime des hommes, sans penser que leur estime seule, si celle de l'Être suprême n'est méritée, est la plus grande comme la plus ordinaire vanité de la vie ! Comme il m'est démontré maintenant qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une trop grande passion pour les applaudissemens des hommes, si ce n'est peut-être un mépris impudent de leur opinion !

Que je vois clairement tout l'excès de notre ignorance ! Quelle folie de nous plaindre amèrement de nos besoins ! C'était nous plaindre de la faculté d'être heureux : sans besoins, il n'est point de désirs ; sans désirs, il n'est plus de jouissances ; et sans jouissances il n'est plus de bonheur pour l'homme : car il n'y a point d'autre source du bonheur des êtres créés. Mais ce qui me prouve le plus notre faiblesse, c'est cet étrange ascendant que les désirs ont sur la raison. Combien de fois nous avons pris la violence de nos désirs pour la preuve infailible de la certitude du succès, tandis que les autres voyaient clairement que le succès nous était impossible ? Si le désir nous aveugle à ce

point, il ne faut plus s'étonner que l'homme expirant se flatte encore de vivre. Nous sommes mûrs et flétris comme les feuilles jaunies de l'automne, que la plus légère haleine va détacher de la branche ; et nous croyons tenir encore plus fortement à la vie, que le bouton naissant, et dans sa première verdeur, ne tient à sa tige.

De tous les nœuds qui nous attachent à la vie, les plus doux et les plus forts sont ceux de l'amitié. Quand une fois la mort a coupé ces nœuds, quelle folie de vouloir en former de nouveaux, et de livrer encore à cette illusion nos cœurs désenchantés par le trépas de nos amis ! Dans la revue de l'espace que j'ai parcouru, quels objets s'offrent plus fréquemment à mes yeux, que la multitude des trophées de la mort ? Comme la cruelle triomphe ! Que de tombeaux pressent le sein glacé des amis que nous pressions contre le nôtre, qui partageaient nos demeures, nos goûts, nos plaisirs et nos cœurs ! Leurs épitaphes rassemblées formeraient presque un volume : qu'il serait instructif, s'il était bien lu ! Ces leçons sont le legs le plus précieux que nos amis puissent nous laisser en mourant. Hélas ! la sagesse

humaine n'est guère que le triste fruit de nos douleurs.

O mon ami, que notre course est rapide! Avec quelle vitesse les hommes se chassent successivement du théâtre de la vie! Où sont tous ces grands hommes, tous ces astres de l'espèce humaine qu'on voyait briller dans les routes diverses de la gloire et de la renommée, et dont l'éclat excitait notre émulation et notre jalouse? N'ont-ils pas passé aussi rapidement que passent sur la plaine les ombres fugitives du soleil inconstant du mois d'avril, ou le conte dont le vieillard charme les soirées d'hiver au coin de ses foyers? Ne les avons-nous pas vus s'éteindre l'un après l'autre dans l'éloignement, comme les faibles étincelles d'un feu allumé dans un amas de feuilles, et ne laisser après eux que des cendres? . . .

Nous sommes jaloux de l'estime publique: mais nous ne voulons pas la payer ce qu'elle vaut. Nous espérons obtenir son amitié à meilleur compte; et en ne cherchant qu'elle, nous risquons souvent de perdre l'une et l'autre. Le monde est avare et réservé dans ses dons; il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. Nous

ne pouvons le forcer à nous aimer, mais arrachons-lui son estime, et quand une fois nous nous en serons saisis, nous pourrons alors prétendre à son amour, et à un amour durable.

En réfléchissant sur ma vie passée, je trouve une sorte d'amitié vaine et passagère dont les hommes sont trop jaloux. Je parle de l'amitié des grands. Que j'étais insensé ! Pour de vaines marques de leur affection, je leur donnais en retour de l'amour véritable : mais je ne m'en repens pas ; je ne peux me repentir d'avoir été vertueux. Car, mon ami, il y a deux espèces de charité ; et il n'est pas aisé de décider laquelle est la plus méritoire.

La pitié a deux devoirs à remplir ; l'un nous oblige à aider le pauvre à vivre, l'autre à aider le riche à jouir. Les riches ont une peine de plus que les autres hommes, c'est celle de se voir trompés par leurs richesses, qui leur refusent constamment le bonheur qu'ils en attendaient. Qu'ils sont à plaindre ! Ils croyaient qu'en emplissant leurs bourses, la coupe du bonheur allait se remplir pour eux au même degré. Au reste, tout ce que m'apprennent ces riches si prodigues d'amour,

c'est qu'il est dangereux de creuser l'homme au-delà de sa surface : il est à craindre que notre indiscrète curiosité ne nous fasse perdre la bonne opinion que nous avions conçue d'eux. Beaucoup d'égards extérieurs, très-peu d'hommages du cœur, voilà ce qu'il faut dans la société. Toute ma vie m'apprend que la prétention à l'estime, quand elle est juste, est un droit sacré, mais que ce droit est bien rare. Quand l'estime est due, il faut la payer : si elle ne l'est pas, ce n'est pas une raison de retirer son amour : l'amour de tous les hommes sans distinction est un précepte qui nous est ordonné comme un antidote contre la maladie funeste du mépris réciproque. Malgré notre orgueil, il nous faut aimer les hommes avec tous leurs défauts et leurs faiblesses. Et ce n'est pas seulement devoir, c'est prudence. Autrement, de quel droit pourrions-nous exiger qu'on fût indulgent pour nos propres fautes ? Ce sont nos fautes qui nous éclairent sur celles des autres et nous commandent l'indulgence : car le plus souvent nos soupçons sur les sentimens intérieurs des autres hommes ne viennent que du parallèle secret que nous faisons d'eux et de nous au fond de

notre âme. Ce serait donc nous condamner, que de ne pas leur pardonner. Je remercie le ciel de cette pensée.

— Voici une réflexion qui me déplaît, parce que je crains qu'elle ne me convienne : je trouve que les vieillards sont trop enclins à bien penser d'eux-mêmes ; non pas qu'ils soient plus prudens et plus soigneux d'éviter le vice ; mais parce que le vice les a abandonnés. Ils se croient vertueux, parce qu'ils n'ont plus les défauts des jeunes gens : ils prennent leur impuissance pour victoire ; ils triomphent de ce qu'ils n'ont pas combattu ni rencontré d'ennemi. On en voit d'autres qui, après une jeunesse sans reproche, semblent avoir attendu la vieillesse pour faire des folies. C'est le spectacle le plus digne de pitié. Il est des fautes naturellement attachées à chaque âge de la vie, comme à leur saison : celles-là méritent quelque tolérance ; mais des vices hors de saison sont une production monstrueuse qui n'est épargnée de personne.

Dès notre enfance, dans cet âge qu'il plaît d'appeler l'âge de l'innocence, nous n'étions pas entièrement irréprochables ; nos vices commençaient à naître : bientôt ils grandissent

en quelque sorte avec nous ; ils devancent les années et se développent plus rapidement que l'homme. Nous désirions bien la sagesse ; mais ce qu'elle eût rejeté, nous l'aimions de préférence : et ce qu'elle eût choisi, nous le remettons à un autre temps. Nous avons souvent querellé nos vices ; mais ces querelles ne vont jamais jusqu'à une rupture ouverte.

---

---

# PENSÉES

## SUR DIFFÉRENS SUJETS.

---

### LA VIEILLESSE.

LE ciel nous favorise-t-il en nous laissant passer le terme ordinaire de la vie? Devons-nous nous applaudir de rester encore debout sur des jambes débiles et fatiguées de nous porter, après l'heure où le genre humain a coutume d'aller se reposer? Peut-être le ciel ne laisse-t-il vivre si long-temps que ceux qui le méritent le moins.

Le monde est usé pour le vieillard : le vieillard est usé pour le monde. Le monde le quitte, comme on voit les souris déserter une maison qui tombe en ruine. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épuisé les sucs. Au lieu d'attrister les places publiques de notre présence importune et fâcheuse, renfermons-nous et de-

venons inaccessibles. Par amour-propre, il faut nous anéantir d'avance. Plus nous oublions notre âge, plus les autres le remarquent. Nous paraîssons plus vieux encore aux yeux du jeune homme, quand nous voulons l'imiter.

A quoi bon chercher de nouveaux amis dans la vieillesse? La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe, qui va l'engloutir! Quelle douceur y a-t-il dans les déplorables embrassements de deux êtres qui vont périr? C'est se rendre la mort plus amère, et se préparer les douleurs d'une double séparation: celle de l'âme et du corps n'est pas plus cruelle. Vous prétendez en vain à l'amitié des jeunes gens. S'ils vous recherchent, c'est pour s'amuser de vous; ou bien, ils s'adressent à vous comme à des tables chronologiques qui leur apprennent les dates des événements du temps passé. Cherchez vos amis dans des vieillards de votre âge, ou désespérez d'en trouver.

L'espérance est le soutien de la vie. Elle fait des prodiges. Sans bonheur elle rend l'homme heureux. Les plaisirs de nos pré-

mières années étaient-ils quelque chose de plus réel que de vaines promesses de bonheur qu'elle nous faisait hardiment au nom du lendemain ? L'espérance meurt dans la vieillesse.

Comme la colombe de Noé, les vains désirs que le vieillard envoie hors de lui chercher le bonheur, ne trouvent point de lieu dans le monde où se reposer : il faut qu'ils rentrent dans son cœur.

Quand les infirmités chassent le monde loin de nous, ou que la maladie nous relègue dans notre demeure, ne pourrons-nous avoir le courage d'y rester seuls ? N'est-il pas temps de nous préparer à mourir, à soutenir l'entrevue de Dieu ? La sagesse ne peut ajouter un seul jour à notre vie ; mais elle peut en alléger le fardeau, et diminuer les terreurs de la mort.

Ne fût-ce que pour soutenir avec décence la dignité de la nature humaine, dont il ne convient pas d'exposer en public les faiblesses et la décadence, les vieillards devraient se cacher dans la retraite, s'en envelopper comme

d'un voile, et disparaître du monde avant de descendre dans la terre. Le vieillard décrépit ne peut plus, sans se compromettre, se familiariser trop avec le public. Quels liens d'intérêt ou de cœur peut-il avoir avec ceux qui sont dans la jeunesse ou dans la force de l'âge? Aucun; et dès-lors quelles douceurs peut-il trouver dans leur commerce? C'est vouloir, comme Mézence, unir les morts aux vivans.

Un vieillard qui se croit encore du monde, et faire partie de la société, est aussi ridicule qu'un homme, qui, après avoir fait débauche toute la journée, sort ivre sur le soir, voit le soleil à son couchant, et s'imagine qu'il se lève.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre: ainsi le vieillard, par ses infirmités, montre à tous les autres, excepté à lui seul, à quelle heure en est la journée de sa vie. Un homme célèbre parmi les modernes tomba en démence dans sa vieillesse, et quand il passait devant une glace, il s'écriait d'un ton de pitié: « le pauvre vieillard! » Il ne savait pas que

c'était lui qu'il voyait. Voilà notre histoire.

Demandez aux billets funéraires ce que c'est que la vie humaine. La connaissance du monde nous fait aimer la retraite : l'expérience de la vie nous réconcilie avec le tombeau. Mon cœur est dégagé de ses liens, comme le vaisseau, qui, dès que le câble est coupé, ne demande plus qu'un heureux passage et un vent favorable; prêt à cingler vers le port d'où nul mortel ne revient, j'attends le signal du maître de mes jours. O toi, vieillard de mon âge, mon ami, mon parent (car il ne m'en reste plus de ceux que la nature m'avait donnés), viens dans mes bras : en quelque lieu que tu sois, je te serre contre mon sein. Les lieux ni la matière ne peuvent séparer les esprits : c'est en vain que de vastes mers roulent entre nous; nos âmes sont unies et se touchent. Je t'embrasse pour la dernière fois. Adieu : adieu pour des siècles.

---

#### LE PLAISIR.

LA nature nous offre une foule d'innocens plaisirs que nous pouvons goûter sans remords. Epicure aimait ses jardins; et ce goût

fut toujours celui des sages. En effet, que faut-il à l'homme pour le rendre heureux, que la réflexion et la paix? Ces deux biens sont les productions naturelles d'un jardin qu'on aime à cultiver. Comparez sa simple symétrie, sa culture, sa fécondité, la tranquillité dont on y jouit, au terrain sauvage, aride et épineux d'une campagne commune, vous aurez un emblème assez juste de l'homme de bien comparé à la multitude. Tout ce que nous voyons dans un jardin réveille notre reconnaissance pour l'Être suprême. C'est un paradis terrestre qui reste encore à l'homme vertueux.

Quel riche présent des cieux, que ces doux parfums que le zéphyr secoue du calice des fleurs et porte à nos sens! Quel charme pour la vue dans ce groupe de fleurs sur qui l'arc-en-ciel semble avoir versé toutes ses couleurs dans les douces pluies dont il les arrose! On n'y rencontre point d'objets qui portent dans l'âme le trouble des passions. Tout y instruit la raison : tout y charme le cœur et les sens. Mais pour les gens du monde, la tulipe est sans couleur, et la rose est sans odeur. Leur goût est mort à ces plaisirs simples : des goûts

violens et dépravés ont usé toute leur sensibilité; il ne leur en reste plus pour ces impressions douces. Comment en auraient-ils pour ces idées philosophiques, pour ces sentimens délicieux et purs qu'inspirent une promenade faite sur la verdure, le murmure d'un clair ruisseau, l'ombrage d'un berceau vert, la vue d'un fruit qui pend de sa branche abaissée, ou d'une fleur qui commence à s'élever sur sa tige?

---

#### L'ESPRIT.

N'ESPÉREZ pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un et l'autre auront toujours le dernier mot.

Quand l'esprit veut usurper le premier rang et jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. Combien de gens seraient plus estimés, s'ils avaient un peu moins d'esprit?

---

## LA MORT.

Nous avançons vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens allaient à leur lit dans les ténèbres.

Il est des vieillards qui, à l'âge de Nestor, sont encore galans comme Pâris : il en est qui voient du même œil un billet de spectacle et un billet d'enterrement, et le lisent avec la même sensation, qui s'amusent de l'appareil d'une pompe funèbre, et vont par passe-temps enterrer leur ami.

---

## L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ des méchans se forme dans les ténèbres, et craint de montrer au jour sa source impure : ainsi les fleuves d'Alphée et d'Aréthuse mêlent leurs eaux sous la terre, loin des yeux et de la lumière.

Celui qui n'a pas goûté les plaisirs d'un chaste amour, est encore à savoir tout le bonheur que peut donner une belle. Celui qui n'a jamais senti le charme d'une amitié franche et désintéressée, ignore tout le bon-

heur qu'un homme peut recevoir d'un autre homme.

Beaucoup de gens prennent des amis comme un joueur prend un jeu de cartes. Ils s'en servent tant qu'ils espèrent gagner. Quand leur partie est faite, ils les jettent au rebut, et en veulent de nouveaux qu'ils traitent de même.

---

#### LA BIENFAISANCE.

LES riches qui ont un cœur peuvent-ils engloutir tant de trésors dans des plaisirs frivoles, dont ils sont dégoûtés eux-mêmes, tandis qu'une multitude d'infortunés périssent de froid et de faim? Quand nous réformons nos maisons, et que nous visons à l'épargne, nous croyons devenir économies : nous ne faisons que contracter de nouvelles dettes avec les malheureux. Que d'arrérages nous laissons accumuler, dont nous leur devons compte! Les malheureux ont à notre superflu un droit égal à celui que la loi nous donne sur les fermiers de nos revenus. Mais cette dette n'est pas une dette du jeu; et l'on peut sans déshonour se dispenser de l'acquitter.

## LA CONSCIENCE.

L'IVRESSE de la prospérité étourdit l'homme : elle peut adoucir les remords et assoupir la conscience ; mais dans l'adversité, un mauvais cœur doit être un fardeau insupportable.

---

## LA VANITÉ.

LA vanité peut se rencontrer avec un bon naturel ; mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur.

---

## LE LUXE.

SI nos ancêtres se levaient de leurs tombeaux et revenaient parmi nous, ils croiraient s'être rencontrés dans un jour de fête publique. Ils ne pourraient se persuader que toutes ces folies sont la maladie de tous les jours.

---

## LA RELIGION.

AJOUTER à la révélation, sous prétexte de l'embellir et de la perfectionner, c'est faire comme cet empereur romain, qui fit ôter la tête de la statue de Jupiter, pour y placer la sienne.

Le ciel aveugle l'homme qu'il veut détruire.

La religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les cieux.

---

## LA VIE.

Si l'homme, en naissant, pouvait voir rassemblés en masse tous les maux qu'il souffre en détail le long de la vie, il la rejettterait avec horreur.

Tout homme peut sentir la folie de ses plaisirs passés; mais il faut être plus sage que Salomon pour apercevoir la folie des plaisirs qu'on se promet dans l'avenir.

---

---

# EUSÈBE,

ou

## LE RICHE VERTUEUX.

---

EUSÈBE a de l'esprit : il connaît l'art de varier les plaisirs de l'imagination et des sens : il a tous les goûts qui peuvent conduire au libertinage , et il sait s'arrêter. Eusèbe est riche , il est jeune , il est gai , il aime à dépenser ; voilà tout ce qu'il a de commun avec les riches ordinaires. Il fait servir ses richesses à ses vertus. Il accorde libéralement à la nature , à son rang , à ses devoirs , tout ce qu'ils exigent de lui ; mais il refuse tout au vice , au caprice , à la folie. Il a aussi ses amusemens ; sa vertu n'est point austère. La vue d'un bal ne lui fait point horreur ; il ne croit point que les cartes soient une invention du démon ; mais il choisit des récréations qui le délassent ; il connaît et prévient le moment où elles allaient le fatiguer ; il pense qu'il en est des plaisirs comme des gros livres , qui gagnent presque toujours à être abrégés.

Il a, comme les autres, ses parcs, ses jardins, ses grottes, ses cascades, ses statues, ses tableaux, mais il en sait mieux jouir; non pas qu'ils soient plus beaux et d'un plus grand prix, mais parce que le maître vaut mieux. Ses tableaux ont des beautés qu'ils ne doivent point au pinceau du peintre; si le marbre de ses statues s'anime et vit sous ses yeux, c'est la joie pure de son âme qui donne des grâces nouvelles au chef-d'œuvre de l'art, et qui lui fait découvrir dans la nature des beautés invisibles pour des yeux vulgaires. Tous les objets de l'imagination et des sens doivent à la bonté du cœur de l'homme la plus grande partie de leur effet et de leur charme: le soleil est le plus beau des objets qu'il fait voir et briller: ainsi la vertu rend les plaisirs plus piquans: elle est elle-même le plus grand de tous. Pour bien goûter les plaisirs du corps, il faut entretenir et cultiver les facultés de l'âme; et une raison saine aide aux sens à jouir.

Eusèbe regarde une grande fortune comme une obligation de faire plus de bien. S'il fait bâtir un palais superbe, c'est moins pour satisfaire son orgueil que pour exercer sa bienfaisance: il compte avec joie tous les

malheureux qu'il nourrit en les occupant ; et s'applaudit de pouvoir changer pour eux les pierres en pain. Il sent qu'ayant plus reçu du ciel, le public attend davantage de lui, et que s'il est plus grand que les autres, il doit être aussi plus vertueux. Ses richesses coulent dans le sein du malheureux par des canaux souterrains. Il cache au pauvre la main qu'il nourrit. Invisible, elle ouvre les prisons, brise les fers de l'innocence, essuie les pleurs de l'infortuné ; et ceux qu'elle oblige n'ont point à rougir devant un bienfaiteur qui se laisse ignorer. Il sait qu'on ne possède les grandeurs qu'à ses périls et risques ; qu'elles dégradent l'homme, dès qu'elles ne l'élèvent pas ; qu'en dépit de toutes les distinctions inventées par la vanité, le ciel égale le bonheur de toutes les conditions ; que c'est en vain que les riches méchans ou inutiles se logent comme des dieux dans des temples superbes ; qu'ils n'y seront point adorés, s'ils ne s'y montrent bienfaisans ; et qu'ils n'y paraissent que des Dieux ridicules ou malfaisans, comme les singes ou les crocodiles de la superstitieuse Egypte. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien ; et la nature équitable récompense le

plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs.

Eusèbe aime les plaisirs ; mais cet amour est éclairé par sa raison. Il sait les choisir ; il en est qu'il accueille avec transport ; il en est qu'il n'admet qu'avec réserve : il rejette les autres avec horreur. Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance, et ne laissent que des regrets dans leur mémoire ; les siens durent encore après la sensation, et le souvenir en est aussi doux que le sentiment.

---

---

## EXTRAIT DU POÈME

INTITULÉ<sup>1</sup>

## LA RÉSIGNATION.

---

JE vous écris du bord de ma tombe : la vieillesse m'assoupit sur ma plume; l'hiver de l'âge a glacé ma muse, et mes vers cessent de couler. Un nuage épais offusque ma vue. Ma main débile désobéit à mon désir et tremble en écrivant ce qu'elle écrit, et le soin de ma gloire m'oblige encore à l'effacer. Déjà la mort a appliqué sa dent meurtrière sur mon corps languissant. Que n'achève-t-elle sa victime? La cruelle épargne mes jours, et me condamne à vivre encore! Comme le patriarche

' Ce poème, adressé à une femme pour la consoler de la perte de son époux, a deux parties. Il ne laisse pas d'être long. L'auteur le composa en 1762, trois ans avant sa mort. C'est le dernier ouvrage qu'il ait livré au public. Le journal anglais, appelé la *Revue du mois*, dit que c'est la plus mauvaise de toutes ses productions; et le journal anglais a raison. L'extrait que j'en donne ici est tout ce que j'y ai trouvé qui pût ne pas être tout-à-fait indigne d'être traduit.

Noé, qui vit périr un monde et un autre succéder, j'ai vu le monde où j'étais né changer sous mes yeux; mais le nouveau n'a pas plus de charmes pour moi.

L'homme qui a du courage arrache au malheur ce masque effrayant dont il nous épouvante.

Voilà que j'ai besoin moi-même de consolation, au moment où j'essayais de vous consoler. O nouvelle funeste! ô Richardson<sup>1</sup>, depuis long-temps chéri de moi! Mais je me suis défendu le chagrin et les pleurs. Ah! puis-je étouffer mes soupirs en perdant un tel ami? Grand Dieu, secoure ma faiblesse, et que cette larme qui tombe épouse toute ma douleur! Hélas, combien de fois il m'a consolé dans mes chagrins! Combien de fois son génie éclaira mes écrits, et sut embellir jusqu'à mes fautes! Qui connut mieux que lui l'art heureux d'émouvoir nos passions, et de lire dans l'âme des belles! La nature lui fit don à sa naissance de la clef du cœur humain. Mais je ne le crois point perdu pour moi. Des mondes

<sup>1</sup> L'auteur écrivait ce poème, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de M. Richardson, son ami.

éloignés qui nous séparent, nous nous entendons encore.

Laissons le ciel choisir pour nous les événemens de notre vie : son choix est plus sûr que le nôtre. Interrogeons le passé : combien de fois n'avons-nous pas rencontré nos malheurs dans le succès même de nos désirs ? Combien de fois aussi nous avons gémi sur des événemens qui ont fait notre plus grand avantage ?

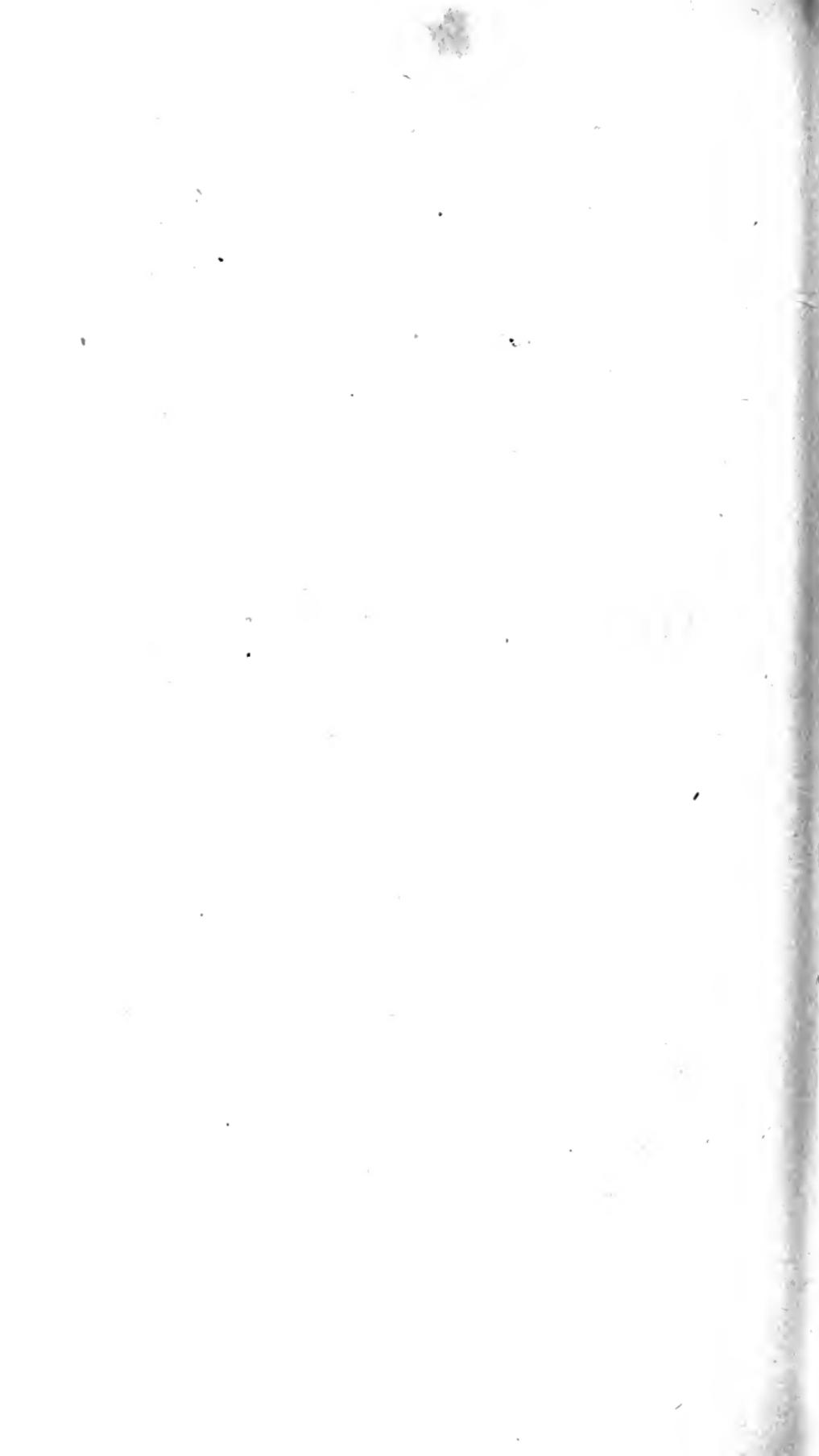
Quand nous sommes vieux, notre gloire alors est d'être ignorés, et l'oubli des hommes fait notre éloge. Le sage imite les fleurs qui épanouissent tous leurs trésors au midi du jour, et se referment sur le soir.

Vouloir juger, par le peu que nous connaissons, de la grandeur du pouvoir ou de l'amour de l'Etre suprême, c'est interroger une goutte d'eau sur la profondeur de l'Océan, un grain de sable sur l'étendue de ses rivages.

L'homme sans vertu est un homme mort : fût-il roi, sa robe royale n'est qu'un drap funéraire sous lequel il est enseveli.

J'écris encore dans un âge où nul mortel n'ose écrire. Mais il est grand temps que je finisse aussi ; et je ne dois plus rien écrire qu'une épitaphe pour mon tombeau.

LES  
TOMBEAUX D'HERVEY.



---

## NOTICE SUR HERVEY.

---

JAMES HERVEY, contemporain d'Young, et l'un de ses plus célèbres imitateurs, naquit à Hardington, en Angleterre, en 1714. Après des progrès rapides dans les langues vivantes, il prit les ordres et succéda à son père dans la cure de Weston-Favel, village de la province de Northampton. Devenu père lui-même d'une nombreuse famille, il consacra tous ses instans aux augustes mais obscures fonctions de son état, et il serait mort inconnu, sans quelques ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention de ses compatriotes. Ce sont ses *Talens* qui ont sauvé de l'oubli ses vertus évangéliques. Tandis que l'Angleterre admirait ses *Méditations*, lui dans sa retraite distribuait aux pauvres les sommes considérables qu'il en retirait.

Si Hervey n'a pas tout le feu et le génie d'Young, il s'en faut bien qu'il soit dénué d'imagination, de sentiment et même d'énergie. Ses *Tombeaux* respirent une sensibilité douce qui pénètre et attendrit par degrés. De temps en temps il lui échappe des mouvemens et des traits sublimes. Plus généralement, c'est un charme invincible et naturel qui attire l'âme du lecteur à la suite de la sienne. Aussi, plus d'une mère, plus d'un fils, lui paieront le tribut de leurs larmes.

Ses *Méditations* sur divers sujets, le plus célèbre de ses ouvrages, sont d'un genre beaucoup moins grave que les *Tombeaux*. Elles ont de l'élévation, de la douceur, et obtinrent un succès prodigieux en Angleterre.

Ces deux ouvrages sont ici en abrégé. Sans vouloir rabaisser le mérite de certains morceaux, on n'a pas jugé convenable de les laisser subsister. A quoi bon, par exemple, conserver des passages dévots et une foule de citations de la Bible? Nous possédons assez de livres édifiants et pieux sans avoir besoin d'en emprunter aux protestans. Il faut souvent rendre aux auteurs anglais le service de corriger leur abondance : les pertes les enrichissent, et la traduction devient quelquefois pour leurs ouvrages un miroir qui recueille et concentre dans un foyer brûlant mille traits de lumières qui, auparavant dispersés et enveloppés de nuages, restaient sans chaleur et sans effet.

Hervey s'éteignit à l'âge de quarante-cinq ans, emportant au tombeau les regrets de sa famille et des nombreux indigens dont il avait été le soutien et la consolation.

---

# LES TOMBEAUX D'HERVEY.

---

Plurima mortis imago.

VIRGIL.

JE voyageais sans affaires dans la province de Cornouaille : ma route me conduisit dans un de ses villages les plus peuplés, et je m'y arrêtai.

Il est dans la vie certains jours où l'homme sent plus de penchant pour méditer que pour agir. Nous étions dans la saison de l'automne, saison qui excite à la rêverie, et qui plus que les autres porte les âmes sensibles à la douce mélancolie. La beauté extérieure de l'église avait attiré mes regards; cette disposition de mon âme y conduisit mes pas.

Ses portes, comme celle des cieux, étaient ouvertes à tout le monde, et ne refusaient personne. J'entre, et bientôt sous ces voûtes sombres, dans leur paix profonde, mon âme se remplit d'une foule de pensées sérieuses et

teintes d'une tristesse qui avait sa douceur; je me plongeai dans la méditation.

Son vaisseau était antique. Que de siècles écoulés déjà, depuis que les mains qui l'ont bâti sont en poussière! Il s'élevait au milieu d'un cimetière vaste, isolé, loin du tumulte et du bruit. L'édifice était spacieux et d'une belle structure; tout son ensemble respirait une noble simplicité. Un rang de colonnes régulières partageait sa longueur, et soutenait sa voûte avec majesté. La lumière, affaiblie dans son passage, n'introduisait qu'un demi-jour qui donnait aux objets un air plus grave et plus sérieux. Le silence, la solitude du lieu, redoublaient mon émotion, et rendaient son aspect plus solennel et plus auguste. Une terreur religieuse s'emparait insensiblement de mon âme. A mesure que j'avançais morne et pensif dans sa profondeur, je sentais dans mon cœur toutes mes passions se calmer et s'éteindre; je voyais les riantes images du monde s'effacer de ma mémoire, comme les songes légers à l'instant du réveil.

Je me prosterne, j'adore l'éternelle majesté qui remplit l'immensité des cieux, et que ne peut enfermer l'enceinte des temples que nos

faibles mains élèvent sur la terre... Ensuite, mes regards tombèrent sur une inscription que grava sans doute l'architecte qui, satisfait d'avoir conduit son ouvrage à sa perfection, en exprima sur la pierre sa reconnaissance.

Oh ! que la reconnaissance est estimable, surtout quand elle a pour objet le bienfaiteur suprême ! c'est le sentiment le plus pur qui puisse entrer dans le cœur de l'homme ; c'est le principe le plus noble qu'il puisse donner à ses actions. Le repentir suppose le crime, la prière marque l'impuissance ; mais la reconnaissance est une vertu désintéressée, généreuse, céleste. Oui, ce sentiment sublime est le seul qui suive l'homme dans les cieux, où il n'y a plus ni pardon ni grâces à demander.

---

Un objet plus sérieux s'empara bientôt de toute mon attention. J'aperçois le pavé du temple couvert d'un bout à l'autre de caractères et d'épitaphes pressées. Je crus voir en ce moment déployé devant moi le terrible rouleau d'Ézéchiel, dont les pages lugubres ne renfermaient que deuil, lamentations et malheurs. Ces fatales écritures importunaient mes yeux,

et semblaient les solliciter de lire leur muet langage. Eh! que veulent-ils m'apprendre, ces tristes interprètes? Hélas! ils veulent me dire que sous leur étroite surface furent déposées quelques portions d'argile, qui, maintenant insensibles, mais autrefois animées, eurent le mouvement, la vie et la parole. « Nous sommes « chargées, me disent-elles, d'en conserver les « noms. Sans nous, sans cette pierre fidèle « qui parle d'eux encore, leurs noms et leur « mémoire seraient déjà tombés dans un oubli « éternel. »

Grand Dieu! me dis-je alors à moi-même, dans quelle position me trouvé-je! Autour de moi la majesté du Créateur! Sous mes pieds les ossements de mes semblables! C'est bien en ce moment que je peux m'écrier : Oh! que ce lieu est auguste et terrible! C'est bien ici qu'il convient à l'homme d'être sérieux, et de tenir son âme ouverte aux inspirations de la sagesse!

Mortels, c'est sur les tombeaux qu'il faut venir étudier ce qu'il vous importe de connaître. Au milieu d'un monde bruyant et du tumulte des affaires, vous ne pouvez entendre cette grande leçon. Venez dans ces demeures silencieuses, et votre âme, alors tranquille,

sera frappée de la voix qui s'élève du fond de ces urnes. C'est ici que le plus grand des maîtres, le tombeau, tient son école de vérité. Viens donc, attention calme, viens recueillir mes pensées. Et toi, esprit céleste, éclaire mon âme d'un de tes rayons, afin que je lise utilement ces pages instructives, et que j'apprenne à mourir.

En examinant ce dépôt de la mort, j'y vois l'amas d'une foule d'hommes entassés pêle-mêle sans distinction et sans ordre. Comme ils dorment ensemble, tous en paix, tous amis ! Ni le rang, ni la place ne sont plus disputés dans cette maison de deuil. Nul n'y paraît empressé d'être salué le premier, et la poussière de l'homme du peuple est sans respect pour la poussière des grands. Le vieillard plein d'années et d'expérience, qui vivant était regardé comme l'oracle de son siècle, ne se plaint point d'être étendu aux pieds d'un enfant. Ici le serviteur et le maître portent la même livrée; ici l'indigent repose d'un sommeil aussi doux que le plus riche propriétaire. Une tombe de gazon pour le pauvre; un sépulcre de pierre, orné de vaines figures, pour le riche, voilà tout ce qui les distingue.

Pourquoi donc, me disaient mes pensées, pourquoi faire tant de bruit pour la supériorité ou la préséance, puisque la mort doit si tôt nous rendre tous égaux? Pourquoi chercher à nous élever en abaissant les autres, puisque, dans peu de jours, nous serons tous rangés de niveau dans la tombe, et ne formant qu'une même poussière? Ah! puisse cette réflexion humilier mon orgueil, et l'abaisser aussi bas que le sera dans peu ma demeure!

Sans doute parmi ces débris confus de l'humanité, il se trouve des hommes qui vécurent ennemis. La mort, cet arbitre qui juge sans appel, a étendu sa main sur les deux parties, et a terminé les querelles de la vie. Le tombeau les a réconciliés. Peut-être que leurs ossements, à mesure que le temps les brise et les dissout, se rapprochent, s'embrassent et mêlent ensemble leur poussière. Oh! puissions-nous apprendre de ces cendres réconciliées à ne pas éterniser le souvenir des injures, à calmer la fièvre de nos ressentimens, et à étouffer tout esprit de vengeance! Ah! que ne voit-on régner parmi les vivans cette union, cette paix, qui règnent dans la société des morts!

Mais quel est celui que couvre cette pierre dont la blancheur pure paraît être l'emblème de l'innocence ? Approachons. C'est un enfant qui reçut et rendit presque au même instant son âme tendre et fugitive. Il n'a point connu la peine et la douleur ; il ne s'est arrêté qu'un moment aux portes de la vie, et aussitôt il a dit un adieu rapide au temps et à la terre, et s'est élancé du berceau dans la tombe. Qu'a-t-il donc entrevu dans notre monde de si rebutant et de si insupportable, pour en sortir si brusquement ? serait-ce que ce jeune étranger, lorsqu'il goûta la vie, trouva la coupe trop amère, et, détournant la tête, refusa d'en boire davantage ? Dégouté par ce premier essai, il aura fui du monde pour se sauver dans la paix du tombeau, qui lui sembla plus douce et plus tranquille.

Heureux et rapide passager, à peine tu quittas le rivage, que tu te vis entrer dans le port ! Plus que toi pourtant ils méritent d'être heureux, ceux qui ont surmonté les flots et les tempêtes d'un long et dangereux trajet, qui ont soulagé dans la route les compagnons de leurs travaux, et laissé l'exemple de leur courage aux voyageurs qui les suivent.

Mais n'en sois point jaloux. Novice accepté sans avoir subi d'épreuve, tu fus exempté de sentir la plus légère atteinte de tous ces maux dont sont accablés tes parens qui te survivent. Heureux enfant, tu ne les as point connus, ces maux cruels qui arrachent de fréquens soupirs au courage le plus constant! Tu n'as point senti ces traits déchirans que laissent si souvent dans nos cœurs les plus doux plaisirs, alors qu'ils expirent.

Tristes parens, quittez ce deuil, et séchez vos pleurs. Pourquoi vous affliger de ce que votre enfant est couronné par la victoire, avant même d'avoir combattu? Peut-être que le suprême Arbitre des événemens prévoyait dans l'avenir quelque piège inévitable où succomberait sa jeunesse, ou qu'il a voulu le sauver de quelque affreux revers que lui réservait la vie. Pourquoi vous plaindre de sa tendre prévoyance? Que lui reprochez-vous? C'est une jeune fleur qu'il a pris soin de renfermer dans la serre et de sauver, avant que le tonnerre commençât à gronder, et que la saison des orages fût arrivée. Ah! souvenez-vous que cet enfant si cher n'est pas perdu, mais qu'il est seulement soustrait au mal futur.

Et nous, qui sommes condamnés à supporter le poids du jour et de la chaleur, ne soyons pas découragés; songeons qu'il est plus glorieux d'être entrés dans la lice, et qu'un combat plus long donne un plus grand prix à la victoire. Le maître qui doit nous payer nos travaux sait les apprécier. Remplissons notre tâche, et reposons-nous sur lui du salaire.

---

Ici sont ensevelis les délices d'une mère passionnée, et l'espoir évanoui d'un tendre père. Ce jeune homme croissait heureusement, comme une plante arrosée avec soin. Mais lorsque le cèdre altier commence à alonger sa cime, dans l'âge où il allait devenir l'orgueil de la forêt et le roi des arbres qui l'environnaient, la hache, hélas ! s'attache à sa racine. Le coup fatal est porté; il tombe, et ses rameaux superbes sont étendus et souillés dans la poussière. Ainsi tomba ce jeune homme au printemps de ses jours, entraînant dans sa chute et les flatteuses espérances d'un père, et les projets ambitieux de la mère qui le porta dans son sein.

Ah ! ce dut être un spectacle déchirant, de voir ces tristes parens conduire au tombeau le corps inanimé de leur fils ! Il me semble que je les vois encore abîmés dans la tristesse, debout sur les bords de cette tombe, immobiles et ressemblant à des statues qui versent des pleurs. Oh ! quels énergiques tableaux de douleurs ! Non, ce n'est point une illusion, je suis mêlé dans la foule qui suit ce convoi funèbre ; j'entends les cris de cette mère désolée ; j'entends ses derniers adieux à ce fils tant chéri d'elle. Tandis que la triste cérémonie s'achève, je la vois muette et stupide, appuyée, abandonnée dans les bras de l'époux qui partage ses maux. Mais bientôt son cœur ne peut plus soutenir le poids qui l'opresse. Ce silence la tue ; la tendresse l'entraîne au bord de la tombe ; toute son âme est dans ses yeux ; elle plonge ses regards sur le cercueil. Penchée sur la fosse, elle veut voir encore une fois son fils, avant que la tombe se ferme sur lui ; elle le voit, et s'écrie, dans des accens qu'interrompent mille fois ses sanglots : « Adieu, mon fils ! mon fils ! mon cher enfant ! Ah ! plutôt à Dieu que je fusse morte au lieu de toi ! Cher fils, adieu ; adieu pour ja-

« mais avec toi tout mon bonheur sur la terre.  
« Rien ne pourra me consoler; j'irai pleurant  
« tous les jours de ma vie, jusqu'à ce que la  
« douleur m'entraîne dans la tombe. »

Pères et mères, si vous aimez vos enfans, si vos entrailles s'émeuvent à la vue de ces gages de vos tendresses conjugales, je vous en conjure, n'épargnez rien pour les former à la vertu. Alors, s'ils vivent, vous goûterez de la joie, et vous ne resterez point sans consolations, s'il vous faut les perdre. Si la durée de leurs jours est prolongée, ils seront l'appui de votre vieillesse, et leur société sera comme un Laume qui adoucira l'amertume de vos derniers ans. Si la mort tranche le fil de leur vie, vous pourrez sans désespoir les confier à la terre, et vous remporterez l'espérance de les revoir un jour heureux et immortels.

Ah! je sens avec vous combien il est cruel pour une mère de se voir séparée d'un fils qui tenait à son cœur par tous les liens les plus tendres, d'un fils qu'elle avait tant de fois pressé de ses bras caressans, qui faisait le plaisir de ses yeux, et le soutien de sa famille, de le voir tout à coup arraché de son sein, et précipité dès sa jeunesse dans l'affreux séjour de la mort.

Voici un monument qui m'annonce un événement bien tragique. Quatre figures, dans l'attitude de la douleur, l'air morne et chagrin, penchent sur la tombe leurs têtes affligées. Il n'est pas possible de les contempler sans que la tristesse qui respire sur ces marbres insensibles ne se communique au cœur. Lisons... Hélas ! c'est un jeune homme de vingt-huit ans. Dans la vigueur de la santé, dans la force de la jeunesse, une mort soudaine l'a terrassé. Ah ! sans doute il était loin de songer alors que son heure fatale fût si proche. Et en effet, qui eût pu soupçonner que cet astre brillant dût s'éclipser pour jamais au milieu de sa course ? Il avait la démarche de la force, le visage fleuri de la santé ; tout annonçait aux yeux des mortels le présage certain d'une longue suite d'années. Lui-même il envisageait avec complaisance la longue perspective des plaisirs qui allaient se succéder pour lui sur la terre, lorsqu'un coup inattendu l'écrase comme le frêle vermisseau qui meurt entre nos doigts.

O désespoir ! il touchait à son heure nuptiale. Plein de l'idée de son bonheur, son cœur

disait, en soupirant d'amour : « Encore quelques jours, et je vais posséder l'objet de mes vœux. Je pourrai dire enfin, elle est à moi la beauté qui me charme : je pourrai jouir en elle de tout ce que mon cœur désire. »

Si dans le délire où l'égarait ce songe enchanter, un ami fidèle lui eût seulement montré le tombeau de loin, lui eût parlé du terme où tout finit, qu'il eût été choqué de sa réflexion importune, qu'il eût trouvé sa voix sinistre ! Eh bien, tandis qu'il sentait ses veines animées de tout le feu de la vie, que sa tête était enivrée des illusion d'une félicité imaginaire, il chancelait sur le bord de l'abîme : il fait un pas de plus dans l'avenir, il y tombe ! O vicissitude affreuse ! la fête de ses noces s'est changée en lugubres funérailles ! O infortune à jamais déplorable ! faire naufrage au port, périr à la vue du bonheur ! Quel monument frappant j'ai là sous mes yeux de l'humaine fragilité ! O vous que la jeunesse enivre, et qui vivez sans soin de l'avenir, approchez, lisez cette date, et ne vous répondez plus du lendemain.

Tandis que sa jeune épouse préparait le lit nuptial, qu'elle l'ornait de ses plus riches pa-

rures, qu'elle arrangeait de ses mains le duvet où son bien-aimé devait reposer sa tête, l'impitoyable mort... Ah! ne vous fiez point à la jeunesse, à la santé : il n'est de certain et d'immuable que le Dieu qui ne change point : la mort lui préparait un autre lit dans la terre : c'est à celui-là qu'il est porté, non pas au milieu d'un cortége d'amis joyeux et folâtres, mais dans un froid cercueil, suivi d'une longue file de visages en deuil et dans un morne silence : c'est dans ce lit de terre qu'il doit passer seul une longue, une éternelle nuit !

Peut-être qu'en ce moment sa jeune amante achève sa parure, dans l'attente de son bien-aimé; peut-être que dans l'impatience dont son cœur est pressé, elle porte sur la plaine des regards inquiets, murmure de ses lenteurs, et s'étonne de ne pas voir son char voler vers elle. Elle est loin de penser que son amant n'a plus rien de commun avec les choses de la terre, et qu'il ne lui reste pas même un souvenir de sa tendre Lucinde. Va, vierge infortunée et cruellement déçue, va pleurer l'instabilité des choses humaines; apprends à ton cœur à n'aspirer désormais qu'après des biens immuables et sûrs. Ton aimable, ton cher Fidelio dort

maintenant dans d'autres embrassemens ; il ne sera point amoureusement pressé de tes bras ; il est étreint des bras glacés de la mort, dans l'oubli, dans l'éternel oubli de ce monde et de toi.

A ce spectacle, l'homme est tenté d'élever la voix, d'insulter la mort de ses cris, et de reprocher à ce tyran sa cruauté bizarre. Elle se plaît à renverser l'ordre de la nature ; et lorsqu'elle cherche des victimes, elle se fait un jeu barbare de prendre par la fin le registre des vivans. La cruelle passera, la faux suspendue et sans frapper, sur la couche d'un vieillard décrépit qu'elle y laisse languir, pour courir moissonner l'enfance qui ne fait que d'éclore à la vie, la jeunesse dans sa fleur épanouie, l'adulte dans la vigueur et la pleine maturité de l'âge.

« O enfans des hommes, au milieu de la vie,  
« vous êtes dans la mort; nul ne peut échapper  
« à ses coups. Soudain et rapide comme la  
« foudre, le trait nous atteint et nous renverse  
« en un clin d'œil. Il n'est point d'autre sûreté  
« que d'être toujours prêts; nul ne peut de-  
« viner la victime qui sera frappée la première.  
« Encore une fois, soyez toujours prêts. » O

avertissement terrible! il me semble l'entendre retentir de tombe en tombe comme un tonnerre, et porter l'effroi dans mon âme.

---

Eh! voici encore un tombeau qui me le répète. C'est un homme enlevé de la vie, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé de ses amis, étonnés de pleurer sa mort imprévue. Cet infortuné fut tué par un coup du hasard.

Un coup du hasard! Mortels aveugles, ce coup est parti d'une main bien sûre, mais invisible. C'est Dieu qui conduit ce que vousappelez hasard. Rien n'arrive par l'effet d'une aveugle fatalité; il n'est point d'événemens que n'ait prévus, que n'ait fait naître la sagesse éternelle. Le Dieu qu'environnent les messagers de la mort signe l'ordre, et l'envoie exécuter. L'accident qui nous semble fortuit n'est que l'agent de ses décrets suprêmes. Un homme bande l'arc, et tire une flèche à l'aventure, disait le monarque impie qui en fut atteint et blessé à mort. Il le croyait; il se trompait. Nous ne voyons que l'événement, et le Dieu qui en est l'auteur se dérobe à nos yeux. Doctrine consolante qui doit sécher les pleurs que nous

versons sur la perte de nos amis, qui doit aussi nous inspirer une calme intrépidité au milieu des plus grands périls.

Qu'il est court le passage du temps à l'éternité ! Le pauvre Chrémile ! hélas ! je m'en souviens encore; il se lève d'une table de jeu, et il tombe dans la nuit de la mort. Hier, Corinne se livrait à la joie dans un bal brillant; sa gaîté folâtre animait toute l'assemblée; ses grâces et sa parure charmaient tous les yeux; aujourd'hui, pâle et défigurée, son corps est étendu sans mouvement dans un cercueil, et va grossir la poussière des morts. Le jeune Atticus ne vivait que dans l'espoir de jouir du palais qu'il venait de faire construire; impatient de s'y voir établi, il hâtait la fin de l'ouvrage; il n'en jouira pas une heure ! Le plus beau jour en éclaire les superbes appartemens; mais les yeux du maître sont déjà fermés à la lumière. Il n'ira point rêver sous l'ombrage de ses jardins si magnifiquement plantés; il est descendu dans les sombres vallées de la mort.

Tandis que je médite au milieu de ces tombeaux, une foule de mortels périssent en cet instant d'une mort aussi tragique. L'œil de l'Être qui plonge sur ce globe, et d'un regard

embrasse tous ses habitans, y voit à cette heure même une foule de désastres et de deuils! L'un sans vie tombe de son siège, et ne répond plus aux cris de ses parens consternés. L'autre expire sous l'arbre même où il était venu se reposer et jouir de la vue d'un paysage agréable. D'autres sont frappés, retournant pleins d'impatience et de joie dans leur patrie, dans leurs foyers, qu'ils ne reverront plus. Ceux-là sont arrêtés avec le gain de l'injustice entre les mains; ceux-ci dans l'acte même de la débauche ou de la cruauté.

Ah! quelle foule de dangers et d'écueils imprévus, inévitables, assiégent notre frêle existence? Un coursier fougueux renverse son cavalier, et l'écrase sur la pierre. Un édifice s'écroule, et ensevelit les passans sous ses ruines; une ardoise fatale se détache du toit, tombe et nous tue. L'atome le plus léger peut détruire la constitution la plus robuste: que dis-je? la mort est dans l'air que nous respirons, dans l'aliment qui nous nourrit, dans le sang qui nous anime. Le repos nous est mortel comme le travail; nous périssons d'abondance comme de besoin; partout la mort s'insinue et circule dans les sources mêmes de la vie.

Et toi aussi, infortunée Sophronie, que je trouve ici!... Le marbre noir dont ce pilier est revêtu m'apprend qu'on déposa dans ce lieu les restes de cette mère tant pleurée qui mourut en donnant la vie. O calamité trop souvent répétée! Le rejeton naît, et la tige meurt! L'enfant respire le premier souffle de la vie, la mère exhale le dernier! elle expire au milieu du sourire maternel! O vue touchante, le même instant la voit mère et cadavre insensible! Heureuse encore, si elle n'expire pas dans des douleurs inutiles et cruelles, et si son sein ne devient pas le tombeau de son enfant! Mais que dis-je? ah! ce malheur est le moins déplorable! Il vaut mieux pour ce frêle étranger qu'il soit arrêté dans son passage du néant à l'être, que d'entrer dans la vie pour y être accueilli par l'infortune. Il vaut mieux qu'il reste enseveli dans le sein qui l'a conçu, que d'être exposé sur la mer orageuse du monde à la merci de ses hasards, privé de la tendre mère qui eût affermi les pas de son enfance, et servi de guide à sa jeunesse.

La beauté du marbre et des figures qui

l'environnement distingue ce monument de tous les autres. Sans doute qu'il fut élevé par une main savante que conduisait un cœur sensible; sans doute que le sculpteur arrosa son ouvrage de ses pleurs, et ne crut jamais faire assez pour honorer la mémoire de la triste Sophronie. Cette draperie d'une blancheur éblouissante et pure, ce poli parfait et si doux au toucher, ces ornemens délicats et finis, mais simples et sans faste, tout rappelle, tout exprime aux yeux sa beauté, son innocence, sa candeur, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur; elle était un modèle de toutes les vertus!

Mais hélas! belle infortunée, que t'ont servi tant d'attraits et de charmes, que t'ont servi l'éclat dont étincelaient tes yeux, et les chastes plaisirs de ta jeunesse fleurie, et le lustre de ta naissance! Tous ces dons brillans n'ont pu te secourir contre les violences de l'inexorable mort; ni l'estime universelle et méritée de tes amis, ni la tendresse de ton époux ivre d'amour, ni tes vertus irréprochables, n'ont pu t'obtenir un jour de plus.

Ces lampes qui brûlent dans le silence, ce cœur enflammé, ces palmes qui fleurissent,

cette couronne qui brille , toutes ces images qui vivent sur le marbre , expriment à l'œil intelligent la vigilance de sa foi , la ferveur de sa piété , sa victoire sur le monde , et le dia-dème céleste que le juge suprême réserve à son front triomphant.

Qu'il était heureux l'époux dont cette femme vertueuse partageait la couche et les destins ! Leurs âmes , dans un accord parfait , savaient s'entendre et se répondre. Que leurs entretiens étaient doux et tendres ! L'hymen les tenait unis avec des liens de fleurs ; ils goûtaient tous les biens de l'union conjugale. Toutes leurs peines , tous leurs plaisirs étaient communs. Point de joie que cette société ne rendît plus délicieuse ; point d'affliction que ce partage ne rendît plus légère. Pour jouir d'un bonheur parfait , il ne leur manquait plus que de se voir renaître dans des enfans , de les voir croître et s'élever autour d'eux ; que de retrouver les traits de l'épouse et de l'époux mêlés sur leurs visages innocens , et de s'aimer encore plus dans ces images vivantes. « Accordez-nous ce don , disaient-ils au ciel , unissant leurs prières , et nos vœux seront comblés ; non , nous ne te demanderons plus rien. »

Hélas ! que les mortels sont aveugles sur l'avenir ! qu'ils savent peu discerner ce qui leur est réellement avantageux ! Si les enfans semblent à deux époux une chaîne de fleurs , dont la vue et le parfum réjouiront leur cœur et leurs yeux, la mort ou le malheur sauront bien s'y enlacer, et y déposer de l'amertume. Lorsque notre âme se passionne pour un objet, et fatigue le ciel de sa prière importune , le ciel peut nous répondre : « Vous ne savez « pas ce que vous demandez ! » La Providence retient-elle dans ses mains le bien que nous la pressons de nous abandonner ? C'est par pitié qu'elle nous le refuse : son refus nous annonce que ce sera la cause de nos larmes ou l'instrument de notre perte. Nous sommes des malades dont le goût dépravé rejette l'aliment qui portait la santé , et choisit le poison qui recèle la mort. L'imagination en délire nous promet dans la possession d'un objet un bonheur sans mélange. Ce bien vient dans nos mains... c'est un malheur.

Apprenons donc à modérer nos désirs ; ne nous passionnons jamais pour telle ou telle forme de bonheur. Reposons-nous sans volonté sur l'éternelle sagesse , et laissons - la choisir

pour nous les événemens de notre vie. Obéir à ses lois, c'est être parfaitement libre : attendre tout en paix de sa bonté, c'est assurer notre bonheur, et nous épargner des regrets.

Quelle est cette pierre isolée et simple, posée sans appareil sur la terre ? Modeste et sans ornemens, elle paraît placée par la main économe de la médiocrité. J'aperçois seulement une courte inscription, mais les caractères en sont effacés, j'ai peine à en saisir le sens. Monument infidèle, as-tu laissé périr le nom qu'on te chargea de conserver ? ou bien ces lettres seraient-elles usées par les larmes d'une famille désolée qui serait venue souvent pleurer sur ce tombeau ? Regardons de plus près. Ah ! c'est un père dont les cendres sont ici ! un père cheri, enlevé à ses faibles enfans avant qu'il les eût établis dans le monde, avant qu'il eût achevé d'affermir leurs vertus et leurs principes.

Oui, voilà le malheur le plus déplorable, le plus compliqué de maux qui se soit encore offert à mes réflexions ! La chambre où expire un père de famille présente le spectacle le

plus touchant et le plus triste qu'il soit possible d'imaginer. Je le vois sur son lit funèbre, ce père tendre, cet époux fidèle, cet ami généreux, luttant avec la mort, et près de succomber. L'art est à bout : la maladie l'a vaincu : furieuse, elle achève de briser et de rompre les derniers fils d'une vie si chère, et les liens les plus sensibles encore qui attachent son cœur à ses enfans et à son épouse.

Deux anciens domestiques, se tenant à une distance respectueuse, jettent par intervalle sur leur maître des regards où leur âme est peinte, et lui expriment leurs vœux dans leurs soupirs. Il leur commandait avec tant de douceur ! Lui obéir était pour eux un si grand plaisir ! Ce souvenir rend leur douleur plus amère, et fait ruisseler les pleurs le long de leurs joues.

Ses amis, qui tant de fois ont partagé sa joie, et qui savaient l'égayer de leurs doux entretiens, n'entendent plus rien à le consoler. Souffrir avec lui, le regarder d'un œil tendre et compatissant, prier le ciel en silence, hasarder de loin en loin quelques paroles consolantes, est tout ce qu'ils peuvent.

Et ses enfans ! ces êtres innocens environnent son lit. Noyés dans leurs larmes, et presque

forcenés de douleur, leurs sanglots éclatent. Ils s'écrient : « Nous quittera-t-il, nous laisse-« rait-il, à notre âge, sans appui, sans res-« source, à la merci d'un monde indifférent et « insensible ? »

Mais c'est dans le cœur de sa malheureuse épouse, c'est là que vont se réunir toutes ces douleurs partagées. Elle en est accablée. En elle souffrent l'amante, l'épouse et la mère. Tant d'années et de jours d'une union si tendre, d'une société si pleine de charmes, d'une amitié devenue nécessaire : quelle perte immense ! Hélas ! où trouvera-t-elle cette fidélité rare, ce cœur si confiant, et abandonné sans réserve au sien ? Où retrouver un ami aussi sûr, un protecteur qui veille avec le même intérêt sur elle et sur ses enfans ? Voyez-la penchée sur le lit où son époux languit ; quels soins, quel empressement pour prolonger une vie plus précieuse que la sienne ! Ou, s'il n'y a plus d'espoir, que ne fait-elle pas pour adoucir du moins les dernières agonies de cette chère moitié d'elle-même ? D'une main tremblante des terreurs qui passent dans sa pensée, elle essuie la froide sueur qui glace les joues livides de son époux. Tantôt de ses bras suspendus

elle soutient sa tête défaillante ; tantôt elle la repose doucement sur son sein agité. Comme elle le fixe de ses regards muets ! comme elle observe, dans un silence morne et d'un œil attendri, son visage pâlissant et ses traits qui se défigurent ! Mille tendres passions soulèvent son sein palpitant ; son cœur se gonfle et se déchire.

Cependant ce bon père, souffrant dans tout son être, soumet son âme et ses douleurs à la volonté de l'Être suprême, et sa résignation victorieuse le rend supérieur à ses maux. Il est profondément affecté du deuil de ses amis ; ses entrailles se déchirent à la vue de son épouse, qui sera bientôt une veuve inconsolable ; de ses enfans, qui vont être de tristes orphelins. Ces réflexions cruelles le consternent et l'écrasent ; mais son cœur résiste au désespoir ; sa résignation le soutient ; le souvenir du bien qu'il a fait le rafraîchit et le fortifie contre le moment fatal ? Dans les intervalles que lui laissent ses douleurs, c'est lui qui console ceux qui essaient de le consoler ; il souffre avec toute la majesté qu'il est possible de conserver dans l'excès de ses maux.

Son âme, sur le point d'abandonner son argile qui s'écroule, recueille toutes ses forces,

et fait un dernier effort. Il se soulève lui-même, et sur son lit assis, il tend à ses amis une main décharnée qu'ils baignent de leurs pleurs; il leur dit un adieu touchant, serre de ses bras affaiblis son épouse éplorée, embrasse les chers gages de leur amour mutuel; et alors exhalant tout ce qui lui reste de force et de vie dans ce peu de paroles : « Je meurs, mes « chers enfans; mais Dieu vous reste. Si vous « perdez sur la terre un père mortel, je vous « en laisse un dans les cieux qui est éternel. « Rien, rien qu'un cœur méchant ou une vie « criminelle, ne peut vous ravir les soins de sa « providence et les regards de sa tendresse. » Il ne peut continuer; son cœur est plein, et fait des efforts pour parler, mais sa langue se refuse. Après une pause de quelques instans, ranimé encore par un élan de tendresse, il retrouve à grand'peine un peu de voix, et avec effort : « O vous, dit-il, chère moitié de « mon âme, nos chers orphelins n'ont plus que « vous. Je vous laisse accablée d'embarras et « de soins. Mais Dieu, qui défend la cause de la « veuve, Dieu ne vous abandonnera point. C'est « cet espoir qui me rend le courage. Il sou- « tiendra aussi le courage de ma bien-aimée.

« Maintenant, ô mon Dieu! je remets mon  
« âme entre tes mains; plein de confiance en  
« ta bonté, je te laisse mes enfans qui n'ont  
« plus de père. »

Il s'évanouit à ces mots, tombe renversé sur son lit, et reste quelques instans immobile et privé de sentiment. Comme un flambeau qui se rallume encore, et jette une clarté vive à l'instant qu'il va s'éteindre, le mourant se ranime; ses yeux plus ouverts jettent sur les objets qui l'environnent de longs et douloureux regards. Il aurait voulu parler de nouveau; mais les organes de la parole ne rendaient plus que des sons sourds et inarticulés. Au défaut de la voix, tous ses traits, ses yeux parlent un langage des plus expressifs; le cœur d'un père et d'un époux s'y montre tout entier. Il jette encore une fois ses regards sur ses chers enfans, qu'il ne vit jamais sans une vive émotion de joie; il les tourne ensuite sur sa chère épouse, qu'il n'avait jamais contemplée sans sentir son cœur s'embraser. C'est sur elle qu'il arrête ses yeux mourans; on les vit lui lancer son âme dans une dernière étincelle d'amour, briller un moment d'un rayon céleste, puis s'éteindre et se fermer.

Alors éclate en cris aigus la douleur amassée par le silence au fond des cœurs ; tous fondent en larmes. Ne leur parlez point de consolation ; attendez qu'à force de s'épancher, ce fond de tristesse s'épuise ; que le temps en ait calmé la première violence. Qu'alors l'amitié verse son baume salutaire sur leur plaie profonde... Cette triste famille, dans un deuil plus calme, se rappelant les paroles consolantes de leur respectable père, ne s'effrayera plus de l'avenir, et l'attendra, pleine d'espérance, en se reposant sur Dieu.

---

A peine j'eus quitté ce tombeau, qui me faisait rêver au mien, qu'un second, un troisième, une foule d'autres se présentent. Mes yeux se fixèrent d'abord sur le plus remarquable de cette multitude. Le faste de cette tombe, qui dominait avec orgueil tous ces marbres funèbres, m'annonça la dépouille d'un mortel qui avait joué dans le monde un rôle brillant. Je m'approche ; et j'interroge la pierre sur le dépôt qu'elle couvre. Elle me nomme le propriétaire d'une grande fortune, qu'il avait encore agrandie à force de soins et d'industrie ;

elle m'apprend que la mort l'avait surpris dans la fougue de ses projets, un peu au-delà du milieu de la carrière de la vie.

Voici sans doute, me dit ma pensée rêveuse, un de ces infatigables esclaves de l'or, qui se lèvent avant le jour, veillent au fond des nuits, et se rongent de soucis, pour amasser dix mille fois plus d'or qu'ils n'en pourront employer. Sa tête se fatiguait de projets pour illustrer sa famille, pour enchaîner les héritages aux héritages, les palais aux palais, et rendre ses possessions aussi vastes que ses désirs. Après il devait se reposer enfin pour jouir. O démence! O folie! La mort brise et balaie d'un souffle les toiles fragiles qu'ourdit à grands frais cet insecte éphémère; ses plans et ses projets s'écroulent et fondent avec lui dans le même cercueil.

O vous, qui fûtes témoins de ses derniers instans, qui entendîtes les derniers mots de sa voix mourante, parlez; ne s'écria-t-il pas dans les accens du désespoir: « O mort, que ton approche est terrible pour l'homme qui tourmenta sa vie des vaines inquiétudes de ce monde, et ne leva jamais ses yeux vers le ciel! Oh! si mes jours... » Il allait former des vœux inutiles, ou quelques résolutions aussi

vaines... Survient une crise violente qui glace sa langue, raidit ses nerfs, et détruit toute la machine en moins d'une heure.

Quelle leçon pour ces riches insatiables, pour ces insensés, qui embarrassent leurs bras de fardeaux superflus, lorsqu'il s'agit de vaincre les flots, et de s'échapper du naufrage ! Plus sages, contentons-nous du peu qui nous est nécessaire; usons des biens de la terre, et si notre âme ne peut s'élever jusqu'à mépriser l'or, conservons du moins pour ce métal une salutaire indifférence. Malheur au cœur qui s'y attache ! Qu'il sera déchiré du coup violent qui viendra l'en séparer ! N'accumulons point l'amertume et les regrets sur nos derniers instans; ne semons point d'épines aiguës le lit sur lequel il nous faudra mourir !

---

En voici qui ont poussé leur carrière jusqu'à quatorze lustres; quelques-uns même ont vu mûrir quatre-vingts moissons. Ces vieillards, j'espère, se seront souvenus, jeunes encore, du Dieu qui les a créés. Ils n'auront pas attendu l'âge où les forces languissent, où le cœur est épuisé, où tout, jusqu'au désir,

s'éteint et meurt dans l'âme desséchée, où il ne reste plus de sens pour le plaisir, de volonté pour le bien, de forces pour la vertu.

Qu'il est affreux d'être surpris par cet hiver glacé de la vie! L'habitude des vices a jeté des racines profondes; ils se sont attachés à chaque fibre du cœur; ils font corps avec lui. Il est bien tard de commencer à semer dans la saison de recueillir. Rien, il est vrai, n'est impossible à Dieu; mais si l'on combat pour la première fois, vaincre alors est le plus grand des hasards. O vous, dont les années sont encore en fleur, et la vie dans toute sa sève, ne vous fiez point à ces miracles, et mettez à profit ces heures fécondes, cet âge d'or qui peut vous conquérir une jeunesse immortelle. Il y a quelques jours, j'observais un oiseau; le jeune imprudent s'amusait sans crainte à arranger son plumage, et voltigeait en folâtrant de rameaux en rameaux. Un chasseur l'aperçoit, saisit son tube meurtrier, et ajuste le coup. La mort part, et l'atteint au haut des airs. L'infortuné descend, et tombe sur la terre sans mouvement et sans vie. Mortels, tremblez au milieu de vos frivoles amusemens.

Mais sans doute il est quelques-uns de ces vieillards qui sont venus à cette dernière retraite, pleins de vertus et de jours; qui sont tombés dans leur saison sous la faux de la mort, comme l'épi mûr des étés tombe chargé de fruit sous celle du moissonneur. Leurs corps, fatigués d'une longue et pénible carrière, se délassent dans ces paisibles demeures. C'est ici qu'ils ont déposé le fardeau de la vie; ils attendent sans inquiétude le salaire de leur tâche. Plus de dangers, plus d'alarmes à craindre pour eux; plus de douleurs à souffrir, plus de larmes à répandre. La paix environne leur couche tranquille, et la sûreté veille sur leur sommeil. Dormez, dormez en paix, cendres heureuses, restes précieux des mortels vertueux; goûtez dans la nuit favorable de cet asile les douceurs d'un repos profond, jusqu'à ce que la voix de l'Eternel, rompant le long silence de ces voûtes, vous réveille à jamais.

Que le soir de leur vie fut calme et tranquille! De quel air serein et souriant ils fermèrent les yeux à la lumière! Alors Dieu fit luire l'espérance dans leur âme, et bannit de leur vue les terreurs et les fantômes du tom-

beau ; sa main soutint leur tête agonisante ; une voix céleste murmura dans leur conscience des paroles de paix et de consolation ; ils quittèrent le champ de bataille, non pas en tristes captifs, mais en conquérans qui marchent triomphans à l'immortalité !

Maintenant tout est consommé, les crises de la nature sont finies, le corps descend dans la tombe pour y reposer ; l'âme s'élance, et monte dans un séjour nouveau. Déjà elle perd de vue cette vallée de larmes ; adieu pour jamais, terre ingrate et malheureuse, séjour d'infortune, repaire d'êtres pervers et malfaisans. Elle arrive enfin aux portes de la cité éternelle où réside le Créateur, et des concerts ravissans célèbrent son arrivée.

---

Quel est ce monument que mes yeux en s'élevant aperçoivent au haut de ce mur ? Des épées, des lances, des machines homicides, des instrumens de meurtre, étaient sur ce marbre un appareil formidable..... C'est sans doute le tombeau de quelque guerrier fameux. Cette pompe terrible est un tribut d'honneur payé à la mémoire de ce brave soldat, pour

le sacrifice qu'il fit de sa vie au bien public.

Que de petitesse et d'impuissance dans ces fastueuses décorations dont on charge la tombe des morts pour surprendre le suffrage de la renommée, et attacher un peu de gloire à des cendres insensibles ! Que ces vaines figures, que le ciseau fait sortir d'un marbre périssable, représentent faiblement et remplacent mal une suite d'actions mémorables ! C'est dans le cœur de ses concitoyens qu'il faut lire le mérite éclatant d'un martyr de la patrie. Qu'a besoin sa mémoire de l'expédient de ces vains simulacres ? Sans eux sa nation saura bien se souvenir de lui. C'est l'espèce humaine qui doit être elle-même le monument vivant de la gloire des hommes illustres qu'elle produit. Voilà le monument que je désire obtenir pour moi. Mon vœu est de laisser en mourant mon nom gravé dans le cœur de mes compatriotes. Mon vœu est que mes amis qui me survivront puissent me rendre témoignage que je n'ai pas vécu pour moi seul, et tout-à-fait inutile à ma génération. Que le pauvre en passant auprès de ma tombe la montre au doigt, et dise avec reconnaissance : « Là repose cet homme dont la bonté ne se

« lassa point de mes malheurs, qui ne dédai-  
 « gna point ma chaumière, et vint m'y visi-  
 « ter avec tendresse, lorsque j'étais languis-  
 « sant dans mon lit. Si je vis aujourd'hui, et  
 « si la vie a pour moi quelque douceur, c'est  
 « à lui, c'est à ses bienfaits que je le dois. Ja-  
 « mais, non jamais je ne l'oublierai. Ah !  
 « puissé-je le revoir dans cet heureux séjour  
 « dont il m'a tant de fois parlé pour me con-  
 « soler ! »

Tous ces monumens de terre et d'argile, que durent-ils ? Le vol des ans les a bientôt usés ; ces caractères, que trace sur le marbre une plume de fer, sont bientôt effacés ; la colonne se brise ; l'arc de triomphe s'écroule ; la statue de bronze périt elle-même sous la dent meurtrière du temps.

J'aperçois une issue dans l'enfoncement ; sans doute elle conduit sous la voûte d'un caveau souterrain. Entrons et voyons cette demeure et ses habitans. La porte rebelle crie et cède à regret sur ses gonds murmurans. Elle me reçoit avec répugnance ; elle n'est pas accoutumée à introduire des vivans. D'où

vient ce tremblement soudain qui me saisit et redouble à chaque pas qui m'approche de cette pâle assemblée de morts?... Calmez-vous, mes esprits, il n'y a rien à craindre dans ces paisibles retraites. Ici les méchans ne font plus de mal.

Dieu! quel spectacle d'horreur! quelle effrayante obscurité! Ici la nuit est éternelle; ici même, au milieu du jour, il est nuit profonde. Quelle affreuse et noire solitude! Nulle voix, nulle image de vie ou de société qui console. La douleur et l'épouvante ont établi dans ce lieu désert leur sombre empire. Qu'en-tends-je? C'est le son lugubre et sourd de ces voûtes retentissantes sous mes pas; les échos de ces murs, long-temps endormis, sont réveillés par moi, et poussent un long gémissement.

Un rayon de lumière, après mille détours, arrive obscurci dans ces sombres profondeurs et frappe les lames des cercueils. Une faible lueur en est réfléchie, et se mêle à l'épaisseur des ténèbres. Cette foule de cercueils à moitié plongés dans l'ombre noire, à moitié blanchis par ce pâle crépuscule, redoublent l'horreur de cette enceinte taciturne.

Je m'approche, et, courbé, j'attache mes yeux sur les inscriptions. Je viens à bout d'en lire assez pour connaître que j'étais entouré de riches et de grands décédés. Nul mort vulgaire n'est admis dans cette retraite privilégiée. Les nobles, les illustres de la terre se la réservent : et l'on dirait en effet qu'un fantôme de grandeur remplit encore cette enceinte. Ils se suivent rangés par ordre et dans une pompe silencieuse sous les arcades de ce vaste tombeau, tandis qu'une fosse commune engloutit et confond sous la terre la foule du peuple, et leurs corps dedaignés.

Mon imagination se remet enfin de sa frayeur, et se calme. Je conçois qu'il n'est dans ce lieu d'autres fantômes que ceux qu'enfante la peur ; mais ma surprise durait encore. J'admirais les étranges nouveautés de ce monde souterrain.

Quoi ! ces hommes qui voyageaient sans sortir de leurs domaines sont ici resserrés dans l'espace d'un cercueil, enfermés tout entiers sous quelques feuilles de plomb ! De tous ces meubles somptueux qui ornaient leurs vastes palais, que leur reste-t-il ici ? Un linceul funéraire, un coin étroit dans

ce caveau ténébreux. Où sont ces marques brillantes de leur dignité qui rayonnaient sur leur sein, ou paraient leur front superbe? Je ne vois plus ce cortége pompeux qui les environnait, et cette foule de courtisans qui s'empressaient autour d'eux; tous les ont laissés à l'entrée de cette demeure solitaire. Des armoiries effacées, des écussons déchirés, une statue poudreuse, que la main du sculpteur fit pleurante et affligée, tandis que le monde, insensible à leur absence, rit et folâtre à l'ordinaire: voilà tout ce qui les a suivis dans ce souterrain.

Mortel, si fier de ta naissance, qui jadis te vantais de compter dans ta généalogie une longue suite d'aïeux, il te faut abandonner ici tes prétentions hautaines. Il te faut avouer que maintenant lever est ton égal. Ou, si ton orgueil veut encore m'en imposer, si ton monument ose dire encore, ci gît le grand, je lui réponds: marbre imposteur, où est-il ce grand? je ne vois qu'une vile poussière.

O vérité humiliante et bien capable de nous dégoûter de cette vie passagère, et de ses faux biens, et de ses grandeurs fugitives! Qu'est maintenant le monde, quelle est sa valeur pour

tous ces hommes qui sont ici rangés, insensibles et sans vie! Qu'étaient en effet leurs plaisirs? une bulle d'air qu'un souffle a fait évanouir. Leurs honneurs? un songe oublié. Leurs grandeurs? une ombre vaine, une illusion. Tous ces objets si brillans, si solides aux yeux de l'ambition, pesés dans la balance de la mort, n'ont plus paru qu'une fumée sans consistance et sans réalité.

O mon âme, arrête un moment; rassemble dans ta pensée tous ces prestiges, tous ces fantômes trompeurs de la vie qui tentent tes désirs, et séduisent tes sens. Examine, apprécie dans ce lieu leur juste valeur. Suppose que je fus un de ces grands qui reposent ici, que la fortune me prodigua ses dons, la volupté ses jouissances, la grandeur ses distinctions, la richesse son or. Quand la cloche sonnera ton départ de la vie, quand cette voix d'airain te sommera de te rendre à cette dernière retraite, réponds, que feras-tu de tous ces biens si vantés? que deviendra-t-elle cette existence si brillante? Ciel! est-ce là ce bonheur qui excite tant d'envie, qui soulève tant de passions?

Je vous rends grâces, tristes débris de noms

pompeux et de titres magnifiques ; vous m'avez appris mieux que tous mes livres le néant de ce monde. Ce lange funèbre qui enveloppe ce grand de la terre, cette urne étroite qui le circonscrit, voilà des preuves incontestables du néant des grandeurs humaines.

Jamais je ne vis cette vérité plus lisible que sur la poussière de ce lord, de ce ministre. Que d'autres aillent rendre un servile hommage à l'héritier de ce grand, et le flatter bassement, pour en obtenir des grâces et des préférences; moi, c'est à ce tombeau de son père que je viendrai faire ma cour; c'est de ses cendres que j'apprendrai à demander peu aux mortels, à n'en rien attendre, et à me détronger de toutes ces illusions d'un monde périssable.

Qu'entends-je? quel son a frappé mon oreille? Dans ce profond silence, le moindre bruit alarme... Le même murmure revient encore ébranler l'air tranquille de ces voûtes... C'est le son des heures; elles crient à l'oreille de ma raison: « Mortel, rachète le temps; mets à « profit l'instant où tu respire; tu touches aux « bords de l'éternité; tu vas bientôt devenir ce « que sont ceux que tu contemples ici! »

J'ai passé plus d'une fois sous les masses croulantes d'un mont dont la cime éclatée penchait sur ma tête ; j'ai traversé seul d'effrayantes solitudes ; je suis descendu dans des souterrains ténébreux, sous des cavernes profondes ; mais jamais je ne vis nature aussi sombre et sous une forme aussi menaçante que dans ces voûtes sépulcrales ; jamais je ne me suis vu entouré d'objets si lugubres ; jamais je n'ai senti mon cœur saisi d'un effroi plus glaçant. La noire mélancolie vole dans la nuit de cette enceinte, et couvre ces tombeaux de ses ailes funèbres. Sortons de cette affreuse obscurité ; elle exhale des vapeurs homicides. Adieu, séjour de désolation, sombres demeures de la mort. Jamais je n'avais eu tant de joie à revoir la lumière.

---

Le lendemain une étrange curiosité me ramena dans ces lieux. Familiarisé avec les morts, je voulus voir de plus près ce que sont maintenant ces êtres détruits qui furent des hommes. Oh ! si nous pouvions écarter la pierre qui couvre ces tombeaux ; si nous plongions nos regards au fond des cercueils ; de

quel étonnement, de quelle douleur nous serions frappés en voyant l'affreuse métamorphose que la mort nous fait subir, l'affront qu'e<sup>re</sup> reçoit ici notre nature, et ce qu'est devenu l'homme entré dans ces demeures souterraines !

Ici ce front plein de grâces et de majesté, cette tête, le tableau de l'âme, n'est plus qu'un crâne hideux et nu. Cette bouche vermeille, ornée d'un sourire plein d'attrait, n'offre plus qu'un aspect horrible et difforme; et cet œil qui lançait les éclairs du diamant, et portait la flamme au fond des cœurs, qu'est-il devenu? où trouver l'azur de son globe étincelant? Et cet organe de la pensée, cet instrument merveilleux du langage et du chant, qui exprimait tous les charmes de l'harmonie, ravissait l'oreille de ses sons mélodieux, versait la douce persuasion dans les esprits, et les passions dans les cœurs, il est muet et taciturne comme la nuit qui l'environne. Ce beau corps, autrefois mollement vêtu de pourpre et de soie, est maintenant rudement froissé entre les couches d'un sable anguleux. Cette femme si sensible, qui n'osait poser sur le gazon fleuri ses pieds délicats, est

pressée sous le poids de cailloux déchirans.

Ici l'homme robuste est courbé malgré lui : le ressort de son bras nerveux est brisé ; ses muscles sont détendus ; ses membres , qui furent le siège de la vigueur et de l'activité , pèsent sur la terre , sans mouvement , de tout leur poids ; et ses os inflexibles et durs comme l'acier se dissolvent et s'écoulent en poussière.

Dans ces retraites solitaires , règne un vaste silence ; on n'entend plus retentir les coups des marteaux , ni le bruit des chars roulans ; il n'y a plus ni gain ni projets à faire ; tout le mouvement du commerce et de l'industrie tumultueuse a cessé. Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes. Ambition , tu peux aller jusque là ; mais tu ne passeras point au-delà.

Ici , jeunes voluptueux , il faut dire à vos plaisirs un éternel adieu. Ici il ne croît plus de fleurs pour couronner vos têtes légères ; ici plus de chants , plus de festins , plus d'amour , plus de beauté.

Ah ! tendre amant de Florella , si tu revoyais ici la beauté dont ton âme fut enivrée , tu t'écrierais en reculant d'étonnement et d'horreur ? « Est-ce bien celle que j'ai tant

« aimée? Je disais dans mes transports qu'elle  
« était une divinité. Oui, je croyais voir en  
« elle plus qu'une mortelle ; j'admirais les  
« proportions de sa taille élégante, et les grâces  
« légères de tous ses mouvemens. Quand elle  
« parlait, le son de sa voix était une musique  
« à mon oreille; mais quand elle daignait  
« d'un mot encourager mon amour, quel ra-  
« vissement céleste! Quel doux frémissement  
« ses accens portaient au fond de mon âme  
« émue! Se peut-il que cet objet affreux et dif-  
« forme soit celle que j'adorais il y a quelques  
« semaines? En si peu de temps, quel horrible  
« changement! Qu'a-t-elle aujourd'hui de tous  
« ces charmes qui m'avaient ravi à moi-même?  
« Insensé! je n'en retrouve ici qu'un peu de  
« cendre.

« Repose, infortunée Florella, repose au  
« fond de ces ténèbres! que la nuit te couvre  
« de son ombre, et te cache aux yeux de ceux  
« qui ne t'ont pas aimée comme moi! que nul  
« autre mortel que ton amant ne soit témoin  
« de ta disgrâce! Mais je me souviendrai long-  
« temps du triste changement qui s'est fait en  
« toi; je n'irai plus porter mon hommage à  
« des formes périssables; je n'attendrai plus

« mon bonheur d'une argile bien façonnée,  
« fût-elle un chef-d'œuvre sorti des mains de  
« la nature. La beauté est un don des cieux,  
« il doit être reçu avec reconnaissance; il mé-  
« rite qu'on l'aime, mais jamais qu'on l'adore.  
« L'argile ne peut mériter un culte et de l'en-  
« cens. Adieu, chère Florella, tu as désen-  
« chanté mes yeux; je préférerai toujours une  
« âme vertueuse et douce aux nuances fugiti-  
« ves d'un frêle tissu de chair.

« Puissent tes sœurs songer à toi, à ton état  
« présent, lorsqu'elles sourient à leur image  
« entourée des grâces, et reproduite à leurs  
« yeux dans une glace flatteuse, et que la vue  
« de leurs attraits les fait rougir de plaisir!  
« Que dans ces instans d'orgueil et d'amour-  
« propre, ton idée salutaire se glisse dans leur  
« âme, leur rappelle quelle fut ta beauté, et  
« quel voile d'horreur est maintenant étendu  
« sur tes appas! Que cette réflexion préside à  
« l'arrangement de leurs charmes, et les rende  
« plus jalouses de parer leur âme des orne-  
« mens de la vertu, que cette draperie de chair  
« dont elle est revêtue, et qui usurpe leurs  
« soins! »

---

Lorsque j'eus rappelé à moi mon imagination errante sur ces tombeaux, et que j'eus recueilli mes pensées dans un moment de silence, à la vue de cette scène de deuil, de tous ces lugubres objets, de tous ces trophées de la mort, je ne pus retenir mes soupirs, je ne pus m'empêcher de gémir sur ces débris du plus noble des êtres sensibles.

Comme je restais, l'âme attachée à ces objets funèbres, et perdu dans mes réflexions, une idée cruelle vint m'en tirer, et je me dis, frappé d'effroi : « Et moi aussi, faut-il donc « que je meure ? Subirai-je aussi cet affreux « changement ? Me faudra-t-il devenir un ca- « davre insensible, et être à mon tour ce que « je déplore ici ? Viendra-t-il un temps, et ce « temps est-il prochain, où ce corps que je « sens plein de vie sera enfermé dans un cer- « cueil, et porté sous cette terre, tandis qu'un « ami me suivra versant quelques larmes, et « s'écriera une ou deux fois : hélas, mon frère ! « Oui, ce temps viendra ; ce temps n'est pas « éloigné. Oui, rien n'est plus sûr ; *Hervey*, ce « sort sera le tien ! »

Si en ce moment un de ces spectres hideux sortait à grand bruit de sa tombe, se levait de-

vant moi dans son effrayante difformité; si le squelette étendait vers moi sa main menaçante, et que, troublant tout à coup le silence de ces lieux, d'une voix sépulcrale, il me dît : « Dieu te livrera aussi dans les mains de la mort; encore quelques jours, et tu seras avec moi ici; » quelle impression profonde cet avertissement laisserait dans mon âme! Hé! pourquoi donc serais-je sans alarmes, lorsque c'est la voix de Dieu qui me l'annonce, et qui me dit : « tu mourras? »

Ah! puisque l'arrêt est porté, puisque je suis un mortel condamné, et que j'ignore l'heure fatale, profitons des instans qui me restent. Puisqu'il me faudra si tôt céder aux ténèbres, à l'inertie, à la corruption, ce corps animé, ce chef-d'œuvre d'argile si merveilleux, je veux le consacrer par des actes de vertu. J'étendrai toujours mes mains pour donner, plutôt que pour recevoir; elles s'ouvriront toujours pour soulager les malheureux. Ma bouche ne prononcera que des paroles de douceur et de charité. Mes oreilles seront fermées aux discours malfaisans de la médisance: elles ne s'ouvriront que pour écouter la raison et la vérité. Mes pieds me conduiront au lit

plaintif des malades, dans la triste demeure du pauvre....

Et vous qui embaumez les corps, épargnez pour le mien vos soins et vos parfums, je n'en veux point d'autres que mes bonnes actions. Enveloppé dans ma vertu, je me coucherai doucement sur le lit des morts, et j'y reposerai en paix, dans l'espérance qu'un jour Dieu retirera mes os de la poussière, et les ranimera d'une vie immortelle.

---

Ames craintives que le son de la cloche funèbre épouvante, qui pâlissez à la vue d'une tombe ouverte, et qui ne pouvez sans frissonner arrêter vos yeux sur un cercueil, rassurez-vous; ne tremblez plus en esclaves à l'aspect du tyran qui nous détruit, et ne vous effrayez plus de sa faux menaçante; il est vaincu, et vous êtes affranchis de ses fers. Vous sentirez encore, il est vrai, l'atteinte de ses traits dans la partie de votre être qui est mortelle; mais la plaie guérira, et vous secourez un jour le trait sans douleur. Entrez hardiment dans la tombe: elle a une issue qui conduit à la vie.

Quelles étonnantes vérités j'ai découvertes au milieu de ces tombeaux ! O mon âme, ne les oublie jamais. Sois fidèle à me les retracer quand le jour commence et quand le jour finit; qu'elles soient la règle de mes pensées, de mes actions et de toute la conduite de ma vie.

---

22

ÉLÉGIE  
SUR UN CIMETIÈRE  
DE CAMPAGNE,  
TRADUITE DE L'ANGLAIS DE GRAY.

222

*Les cent vingt vers qui composent cette Élégie, dans l'original, ont conduit Gray à l'immortalité. Pensées, sentimens, images, expressions, tout est simple et sublime, touchant et majestueux. La solennité du sujet se répand sur le lecteur; la teinte sombre et religieuse s'empare de l'âme, le cœur se resserre, l'esprit s'élève, et l'on reste après l'avoir lue dans une profonde méditation; le livre est refermé, et on la lit encore.*

ÉLÉGIE  
SUR UN CIMETIÈRE  
DE CAMPAGNE,  
TRADUITE DE L'ANGLAIS DE GRAY.

---

J'ENTENDS le son de la cloche lugubre qui annonce la fin du jour. Les troupeaux mugis-  
sants marchent vers leur étable; le laboureur fatigué regagne péniblement sa chaumière; il abandonne notre hémisphère aux ténèbres et à la tristesse de mes réflexions.

Déjà la vue du paysage disparaît et s'évanouit dans la faible lueur du crépuscule; un calme solennel règne autour de moi, et n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes qui volent pesamment dans le vague des airs.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille! C'est le triste hibou, qui, du haut d'une tour en ruines et couverte de lierre, fait éclater sa plainte. J'ai troublé son antique solitude, j'ai profané ses sombres bosquets.

Sous des ormeaux touffus, à l'ombre des

cyprès, j'entrevois les tombes où reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau; ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure!

Le frais appel du matin, les cris joyeux de l'hirondelle, la voix perçante du coq et le gazouillement des oiseaux à l'approche du printemps, ne les réveilleront plus!

La flamme du foyer ne brillera plus pour eux; ils ne verront plus leur bonne ménagère occupée à préparer le repas du soir; leurs jeunes enfans n'accourront plus vers eux au retour des champs; ils ne grimperont plus sur leurs genoux pour se disputer un baiser qu'ils envient à leur mère.

Combien de fois on a vu les moissons jau-nissantes tomber sous leurs fauilles, et la terre ingrate céder à leurs travaux! Avec quelle gaîté ils conduisaient leur attelage aux champs! Combien de chênes superbes sont tombés sous les coups vigoureux de leur cognée!

Que l'ambitieux se garde de mépriser leurs travaux utiles, la simplicité de leurs plaisirs et l'obscurité de leur destinée. Que la grandeur n'écoute pas avec un sourire dédaigneux l'his-toire succincte et naïve du pauvre.

L'orgueil de la naissance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richesse et la beauté, attendent également l'heure inévitable : les sentiers de la gloire aboutissent au tombeau.

Les voûtes sacrées des temples ne retentirent jamais de leurs éloges ; la postérité n'a point érigé de trophées sur leurs tombes. Grands de la terre, pourquoi les plaindriez-vous ?

Un mausolée chargé d'une longue inscription peut-il ranimer une froide poussière ? ou les accens de la flatterie charmeraient-ils l'oreille insensible de la mort ?

Peut-être gît dans ce lieu négligé un cœur jadis rempli d'une flamme céleste, et des mains dignes de porter le sceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la science, enrichie des dépouilles du temps, ne leur a jamais ouvert son livre immense ; la hideuse pauvreté a glacé dans sa source le génie créateur qui donne la vie aux grandes pensées.

Ainsi mille pierres précieuses sont renfermées dans les cavités des montagnes et dans les gouffres profonds de l'océan ; ainsi mille fleurs naissent, se colorent et prodiguent

leurs suaves odeurs dans la solitude d'un désert.

Cette tombe renferme peut-être un Hampden, qui aurait opposé son courage intrépide aux efforts de la tyrannie; un Milton qui mourut sans gloire; un Cromwell dont les mains furent pures du sang de sa patrie.

Ils ne régnèrent pas sur les âmes par l'éloquence qui commande l'admiration; l'obscurité de leur sort les priva du triomphe des vertus publiques, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits, et de faire naître le sourire sur les lèvres des malheureux.

Mais si leurs vertus furent bornées, leurs vices reçurent aussi des entraves; ils ne s'élévèrent pas au trône par des degrés souillés de sang; ils ne fermèrent pas sur l'homme les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conscience effrayée; ils ne firent point fumer l'encens sacré des muses sur les autels de la débauche et de l'orgueil.

Loin des basses intrigues de la foule insensée, leurs vœux n'aspirèrent point à s'égarter;

ils suivirent sans bruit la route qui leur était tracée dans le vallon de la vie.

Voici un monument grossier qui semble garantir ce tombeau de l'oubli..... Quelques vers à peine gravés sur la pierre demandent au voyageur le tribut de ses larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets cette inquiète et flatteuse existence ? qui s'exposa volontairement à devenir la proie du silence et de l'oubli ? comment abandonner la brillante enceinte du jour , sans jeter en arrière un regard long et douloureux !

L'âme en quittant cette vie, jouit encore des regrets d'un cœur désolé ; les yeux en se fermant demandent quelques pleurs à la sensibilité ; du fond des tombeaux la voix de la nature se fait encore entendre ; nos cendres mêmes brûlent des feux qui les ont animées.

Et toi, qui, pour venger la mémoire de ces cendres négligées , les fais revivre dans tes vers , si par aventure un cœur sensible, ami de la contemplation , veut savoir ta destinée, sans doute un bon villageois, aux cheveux blanchis par les ans, s'empressera de lui répondre : Souvent nous l'avons vu dès le point du jour, traversant la prairie humide, marcher

vers ce coteau fleuri pour assister au lever du soleil.

Au bout de ce vallon, assis sous un vieux chêne, il aimait à rêver dans la chaleur du jour, les yeux fixés sur le ruisseau qui fuit en murmurant.

Le soir, avant de regagner sa demeure, il errait au hasard dans les détours du bois, souriant avec amertume et prononçant des mots entrecoupés comme un malheureux délaissé de la nature entière, ou tourmenté d'un amour sans espoir.

Mais un matin il ne vint pas sur le coteau, le long du bois, ni sous son arbre cher. Un autre jour parut, je le cherchai en vain dans le vallon près du ruisseau, je ne le trouvai pas.

Bientôt des chants funèbres m'apprirent qu'il n'était plus, et je le vis porter lentement vers ces lieux ! Approchez et lisez ces mots gravés sur la pierre qui le couvre.

#### ÉPITAPHE.

« Ici dort pour jamais un jeune homme  
« étranger à la gloire et à la fortune. La mé-  
« lancolie fut son partage ; il eut peu de savoir,  
« mais un cœur ingénue.

« Il était doué d'une âme bienfaisante, il  
« répandit des larmes sur les malheureux; le  
« ciel le favorisa, car il eut un ami.

« Ne cherchez point à faire briller ses vertus  
« ni à tirer ses défauts de cet asile terrible;  
« c'est ici que ses défauts et ses vertus reposent  
« en silence dans le sein de son père et de son  
« Dieu, entre la crainte et l'espérance. »

---

---

# LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

TRADUCTION DE L'ANGLAIS DE GRAY,

PAR M.-J. CHÉNIER.

---

Le jour fuit; de l'airain les lugubres accens  
Rappellent au bercail les troupeaux mugissans;  
Le laboureur lassé regagne sa chaumière;  
Du soleil expirant la tremblante lumière  
Délaisse par degrés les monts silencieux;  
Un calme solennel enveloppe les cieux,  
Et sur un vieux donjon que le lierre environne,  
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,  
Grondent le voyageur dans sa route égaré,  
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre  
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,  
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,  
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.  
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière,  
Ni le clairon du coq annonçant la lumière,  
Ni du cor matinal l'appel accoutumé,  
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.  
Des enfans, réunis dans les bras de leur mère,  
Ne partageront plus, sur les genoux d'un père,

Le baiser du retour, objet de leur désir ;  
Et le soir au banquet la coupe du plaisir  
N'ira plus à la ronde égayer la famille.  
Que de fois la moisson fatigua leur fauille !  
Que de sillons traça leur soc laborieux !  
Comme au sein des travaux leurs chants étaient joyeux ,  
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées !  
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées ;  
Que l'heureux fils du sort , déposant sa grandeur ,  
Des simples villageois respecte la candeur ;  
Que ce sourire altier sur ses lèvres expire :  
Biens , dignités , crédit , beauté , valeur , empire ,  
Tout yient dans le lieu sombre abîmer son orgueil.  
O gloire ! ton sentier ne conduit qu'au cercueil.

Ils n'obtinrent jamais , sous les voûtes sacrées ,  
Des éloges menteurs , des larmes figurées ;  
Les ministres du ciel ne leur vendirent pas  
Le faste du néant , les hymnes du trépas :  
Mais , perçant du tombeau l'éternelle retraite ,  
Des chants raniment-ils la poussière muette ?  
La flatterie impure , offrant de vains honneurs ,  
Fait-elle entendre aux morts ses accens suborneurs ?

Des esprits enflammés d'un céleste délire ,  
Des mains dignes du sceptre , ou dignes de la lyre ,  
Languissent dans ce lieu par la mort habité .  
Grands hommes inconnus , la froide pauvreté  
Dans vos âmes glaça le torrent du génie ;  
Des dépouilles du temps la science enrichie  
A vos yeux étonnés ne déroula jamais  
Le livre où la nature imprima ses secrets ;

Mais l'avare océan recèle dans son onde  
 Des diamans, l'orgueil des mines de Golconde;  
 Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert  
 Décore un précipice ou parfume un désert.  
 Là, peut-être sommeille un Hampden de village,  
 Qui brava le tyran de son humble héritage;  
 Quelque Milton sans gloire; un Cromwell ignoré,  
 Qu'un pouvoir criminel n'a pas déshonoré.

S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,  
 Fait tonner au sénat leur éloquente audace,  
 D'un hameau dévasté relevé les débris,  
 Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,  
 Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,  
 Ainsi que les vertus, borna pour eux les crimes :  
 On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,  
 Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin ;  
 Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie  
 Et la pitié qui pleure, et le remords qui crie;  
 Jamais leur main seryile aux coupables puissans  
 N'a des pudiques sœurs<sup>1</sup> prostitué l'encens ;  
 Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,  
 Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornement,  
 Recommandent aux yeux ces obscurs monumens ;  
 Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,  
 Une informe élégie, où le rustique sage  
 Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,  
 Implorent du passant le tribut d'un soupir.

Et quelle âme intrépide, en quittant le rivage,  
 Peut au muet oubli résigner son courage ?

Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,  
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour ?  
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre ;  
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre ;  
Aux portes du néant respirant l'avenir,  
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

Et toi, qui pour venger la probité sans gloire,  
Du pauvre dans tes vers chantas la simple histoire,  
Si, visitant ces lieux, domaine de la mort,  
Un cœur parent du tien veut apprendre ton sort,  
Sans doute un villageois, à la tête blanchie,  
Lui dira : Traversant la plaine rafraîchie,  
Souvent sur la colline il devançait le jour :  
Quand au sommet des cieux le midi de retour  
Dévorait les coteaux de sa brûlante haleine,  
Seul, et goûtant le frais à l'ombre d'un vieux chêne,  
Couché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,  
Il aimait à rêver au doux bruit du ruisseau :  
Le soir, dans la forêt, loin des routes tracées,  
Il égarait ses pas et ses tristes pensées ;  
Quelquefois, en quittant ces bois religieux,  
Des pleurs mal essuyés mouillaient encor ses yeux.  
Un jour, près du ruisseau, sur le mont solitaire,  
Sous l'arbre favori, le long de la bruyère,  
Je cherchais, mais en vain, la trace de ses pas ;  
Je vins le jour suivant, je ne le trouvai pas :  
Le lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,  
J'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres ;  
À pas lents vers l'église on portait ses débris :  
Sa tombe est près de nous ; regarde, approche, et lis.

## ÉPITAPHE.

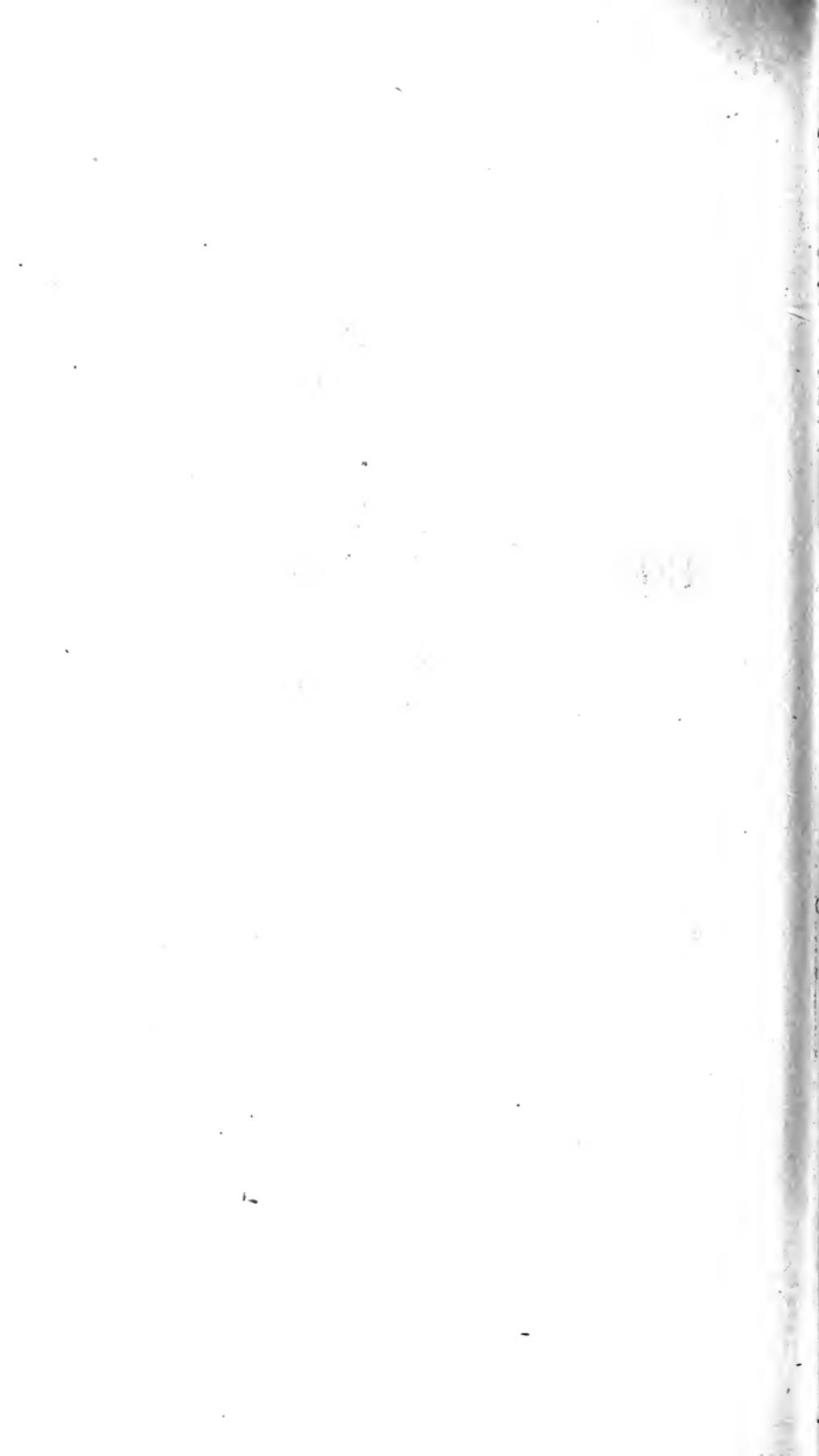
Sous ce froid monument sont les jeunes reliques  
D'un homme, à la fortune, à la gloire inconnu :  
La tristesse voilait ses traits mélancoliques ;  
Il eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse  
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin ;  
Il sut donner des pleurs, son unique richesse ;  
Il obtint un ami, son unique besoin.

Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance ;  
Homme, tu n'es plus juge en ce funèbre lieu ;  
Dans un espoir tremblant il repose en silence,  
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.

---

# MÉDITATIONS D'HERVEY.



# MÉDITATIONS

## AU MILIEU D'UN PARTERRE.

---

### PROMENADE DU MATIN.

A PEINE sorti des tombeaux, encore tout arrosé des vapeurs humides de la voûte sépulcrale, j'allai respirer au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. Tous mes sens s'ouvrirent à la volupté. Mon imagination tendrement émue errait sur tous les objets, et se promenait avec délices de fleurs en fleurs.

C'était le matin d'un beau jour d'été. L'air était frais et léger, la nature riante et animée. Le monde bruyant était plongé dans le sommeil. L'intérêt avait suspendu ses calculs. La débauche lassée reposait sa tête coupable. Tout était serein et tranquille. Mon âme était calme, mes pensées sérieuses et douces. L'alouette joyeuse a quitté son nid; je la vois planer dans les airs; elle salue le jour naissant; elle appelle le laboureur au travail, et les oiseaux au concert de la nature.

Qu'il est doux de rêver, en foulant à ses

pieds l'herbe encore trempée de rosée, en respirant la fraîcheur d'un air pur et tranquille! Ce plaisir est perdu pour vous, enfans de la mollesse. Que le paresseux est insensible! qu'il est malheureux! il abandonne la moitié de sa vie au sommeil, triste image de la mort.

#### Lever du soleil.

L'aube matinale décline par degrés; ses couleurs d'un gris obscur s'effacent et se perdent dans les rayons de feu qui remplissent les cieux, et vont couvrir la terre. Déjà l'horizon se colore d'un rouge brillant. Lorsque le soleil se lève et commence sa carrière; lorsque la foule des oiseaux paie un tribut d'harmonie au Créateur; que l'homme s'éveille, qu'il se prosterne, qu'il mêle les accens de sa voix à cette mélodie naturelle; que ses hymnes montent jusqu'au trône de l'Éternel, avec les parfums suaves et délicieux qui s'exhalent de la nature.

C'est dans les cieux que l'homme porte ses premiers regards. Il se plaît à considérer leur voûte magnifique, prodigieux théâtre où les éclairs lancent leur feu, où le tonnerre éclate

et gronde, d'où la tempête s'élance pour ravager l'univers, où roulent et se perdent des milliers de mondes suspendus !

Voyons le soleil sortir du sein de l'orient. A son approche les nuées épaisses s'ouvrent et fuient comme les rideaux flottans. Avec quelle noblesse il s'avance sur l'horizon ! Sa contenance est fière et majestueuse. Déjà sa lumière pénètre l'univers. Rassemblez toutes les merveilles de l'art humain, et montrez-moi sur la terre une scène comparable au lever du soleil.

Je vois dans le soleil mille propriétés admirables; c'est l'emblème le plus vrai du Créateur. Le culte que lui rendirent les payens est l'idolâtrie la plus excusable. La surprise enchaîna la raison : l'homme se prosterna, vaincu par l'admiration.

Que seraient tous les royaumes du monde sans la lumière ? Quels noirs cachots ! C'est en vain que nos yeux cherchent à pénétrer le sombre voile de la nuit. Les traits de la nature nous échappent : la terre nous paraît un désert affreux, un chaos horrible et confus. Mais dès que les heures matinales ont ouvert les portes du jour, la perspective riante se déploie à nos regards. L'azur des cieux est

parsemé de roses : la tendre verdure tapisse les plaines : les fleurs étaient des couleurs riches et brillantes : la nature paraît ornée de ses plus beaux attraits : l'œil s'égare et s'étonne sans cesse.

Sans cet astre, grand principe de la vie de l'univers, que serait la terre ? Une masse informe, un amas de matière sans force et sans activité. Les arbres ne nous couvriraient point de leur ombrage : les plantes sans vigueur ne nous montreraient plus le tendre bouton prêt d'éclore : les prairies ne seraient plus un tapis délicieux pour le solitaire. Plus de moissons, plus de fruits. Ce sont les traits de feu de ce globe vivifiant qui donnent au printemps ses couleurs, et à l'automne ses richesses. Ils pénètrent dans les ceps de la vigné. La sève fermente, la grappe se colore, et le vin mousse et pétille dans la coupe du plaisir. Le verger fleurit, et se courbe sous le poids de ses fruits : l'or mûrit et se colore au sein de la terre : le diamant se durcit et se remplit de ses rayons : nul être dans la nature que sa chaleur n'atteigne, et qui ne lui doive des bienfaits.

Lorsque ce père du jour répand sa splendeur matinale, toutes les créatures s'animent : des

millions d'insectes recouvrent l'existence : les oiseaux s'éveillent et remplissent l'air de mille chants harmonieux : les troupeaux , par un doux bâlement, marquent leurs tendres sensations et leur reconnaissance : le vallon retentit d'une musique champêtre : Echo ne répète que des sons d'allégresse et de volupté. On voit les fleurs éclore et exhale dans les airs mille parfums : la campagne offre à nos regards mille scènes variées et séduisantes. Mais que cet orbe radieux s'éclipse un instant , toute la nature devient triste et mélancolique : les cieux paraissent inquiets ; les oiseaux baissent sous leurs ailes leur tête affligée ; le berger muet abandonne son hautbois , et regarde sa bergère d'un œil moins tendre et moins riant : la voix du plaisir se tait : d'affreux rugissements épouvantent les forêts : le hibou sauvage se réjouit seul , et croit sentir les approches de la nuit.

Je vois le soleil répandre la lumière en tout sens. Prodigue de ses dons , il éclaire la terre , et la réjouit : l'orient est rougi de ses rayons naissans , et les montagnes d'occident sont dorées de ses premiers feux : les régions glacées du nord s'échauffent , tandis

que les vastes plaines du midi sont déjà embrasées.

La rosée.

L'homme, après avoir promené ses regards dans ces lieux, les repose avec plaisir sur la terre : les gouttes de rosée, plus brillantes que le cristal, comme autant de prismes, lui renvoient les couleurs les plus vives. Humilie-toi, pierre orgueilleuse, qui brilles sur la tête des monarques ; que tu serais méprisable auprès de ces gouttes précieuses, si elles avaient ta solidité ! Mais, hélas, l'éclat dont elles brillent les consume et les détruit.

Que la fraîcheur que répand la rosée est douce ! Bientôt le soleil dans toute sa pompe la fera monter en vapeur légère ; mais la tendre nuit viendra de nouveau remplir de son humide haleine le calice des fleurs, et rendre la force et la vie aux plantes languissantes.

De combien de moyens se sert la Providence pour verser la fertilité dans le sein de la nature ! Tantôt des nuées épaisses et noires couvrent le firmament : les vents déchaînés les transportent sur la face de la terre : le

tonnerre gronde et les entr'ouvre : les pluies abondantes et rapides se précipitent, inondent les plaines et grossissent les fleuves écumans. Tantôt une vapeur légère, si déliée que l'œil ne peut l'apercevoir, si douce que dans sa chute elle ne peut blesser la fleur la plus tendre, se resserre et se condense, se résout et tombe en goutte de cristal. C'est par ces opérations différentes ou contraires, mais qui tendent au même but, que la fertilité, cachée dans le sein des eaux, pénètre la terre, et fait germer toutes les plantes qui bientôt nous fourniront des parfums ou des fruits délicieux.

#### Vue de la campagne.

Montons sur cette terrasse, et laissons nos yeux errer sur la campagne voisine. Quelle perspective séduisante ! qu'elle est vaste ! qu'elle est variée ! Avec quel plaisir l'œil s'y repose ! Cette plaine renferme les trésors de la nature ; c'est ici qu'elle prépare une foule d'aliens différens à des millions d'êtres. Oui, la nature est un livre immense : heureux le solitaire qui borne tous ses plaisirs à le parcourir ! Chaque page lui offre une preuve de la bien-

faisance du Tout-Puissant. Il le voit assis au milieu de l'univers sur une nuée brillante, réglant ses mouvemens, et versant de ses mains fécondes la vie et le bonheur.

Déjà la campagne se dore des présens de Cérès : l'épi s'ouvre aux rayons du soleil : le grain se colore et mûrit : le laboureur joyeux voit croître son espérance, et bénit l'Être suprême qui couronne ses travaux.

Des guirlandes naturelles bordent les prairies : des touffes d'herbes croissent et promettent un aliment salutaire au bœuf vigilant, lorsque les neiges et les glaçons auront fermé le sein de la terre : un ruisseau clair et limpide serpente en replis longs et tortueux, et parcourt ce rivage tranquille : les fleurs naissent sur ses bords, et conservent leurs couleurs sous les ardeurs du midi : le firmament voit son image répétée par ce miroir champêtre, tandis que le saule tranquille et solitaire se baigne et se nourrit dans ses eaux : une foule de poissons nage dans son sein, plonge, revient et amuse par ses jeux le pêcheur, qui d'un œil avide contemple sa proie, et lui tend le perfide hameçon. Mais ce ruisseau, emblème de l'homme libéral, s'éloigne de ses bords, et

roule au loin dans ses ondes argentées l'abondance et la pureté.

Les coteaux voisins sont couverts de riches pâturages : le bœuf vigoureux y puise la force , le bétier une chair délicate : le coursier indompté frappe la terre de son pied ; il s'exerce à la course , et apprend à être utile à l'homme.

Au bas de ces coteaux , un bois solitaire , dont les arbres touffus élèvent leurs têtes jusqu' dans les nues , offre son ombrage frais aux amans et à l'homme qui va méditer loin du séjour des villes. Il sert de repaire aux bêtes farouches , et d'abri aux heureux oiseaux. Bientôt il servira peut-être de soutien aux lambris de nos palais , ou il nourrira le foyer de ce vieillard décrépit , qui repasse dans sa mémoire les beaux jours de sa jeunesse , et se plaît à en redire l'histoire à sa famille attentive : une bruyère antique environne son écorce ; et comme les ombres bien ménagées dans un tableau , elle jette un nouveau lustre sur la partie de ce paysage : les herbes salutaires naissent en foule sur ce coteau voisin : les maux les plus invétérés , les douleurs les plus aiguës cèdent à la force de leur suc bienfaisant : la fièvre ralentit ses fureurs , le sang

circule avec plus de vitesse et d'égalité : notre constitution énervée se rétablit , et la santé, le plus doux de tous les biens, couronne nos têtes de fleurs.

Ramenons nos yeux sur ces riantes campagnes : le fertile espalier , moins fier que l'ormeau , mais plus utile, m'offre la scène la plus séduisante. Mon cœur tressaille à la vue de l'abondance qui se prépare pour l'automne. Déjà les fleurs couvrent le pied des arbres , l'air est embaumé , le fruit a percé le tendre calice , et paraît de toutes parts sur le moindre rejeton. Voltige maintenant , Zéphir léger , viens caresser Flore ; et toi , impétueux Borée , retiens ton souffle destructeur , épargne la jeunesse de ces fruits ; que la poire distille son suc délicieux , qu'elle se colore aux rayons du soleil jusqu'à ce que mûrie elle puisse orner la table frugale de l'homme champêtre ; que la prune repose tranquille sur l'espalier jusqu'à ce qu'elle ait acquis son embonpoint délicat et le velouté de sa peau charmante ; que l'ornement de nos vergers , la pomme vermeille , ne soit point précipitée sur la terre aride avant que le soleil dans son cours l'ait colorée par degrés , et pénétrée d'un parfum

délicieux. Bientôt nos serres seront remplies de toutes les espèces de fruits. Notre goût excité y trouvera un repas frugal pour le matin, et un rafraîchissement doux et humectant pendant les chaleurs du jour. Quelques-uns attendent leur maturité tardive de la neige et des frimas, et semblent pousser l'automne jusqu'au centre de l'hiver; ils viennent en foule couronner nos tables, et finir délicieusement nos festins; ou bien, pressés dans la cuve et préparés par les mains de l'art, ils pétileront bientôt dans nos verres, et nous fourniront une boisson aussi piquante et aussi délicieuse que le vin.

Une main généreuse a planté tout autour un bois épais pour servir de barrière aux vents du nord; mais elle a su ménager une ouverture bienfaisante aux sourires du midi. Je crois voir dans ces jardins potagers une république simple et frugale: la pompe des cours en est bannie: toutes les productions sont parées d'une simplicité douce et riante: ici les qualités les plus rares sont unies, la modestie et la propreté: une main habile a partagé la terre en petites allées et en plate-bandes: chaque espèce a sa place où il lui est

permis de croître : point de confusion, tout est en ordre. C'est ici que la symétrie et le cordeau triomphent et sont sûrs de plaire.

La joie et la santé se promènent dans ces lignes. Quelle source de mets exquis et sains, tous destinés à l'homme ! Parmi cette foule d'herbes, il n'est pas une espèce qui charge la terre d'un poids inutile ; la moindre plante est un aliment exquis ou un remède salutaire : chaque saison accommode ses productions à la température de l'air et à l'état de nos corps. Le possesseur de cette terre inestimable peut-il envier le sort des rois ? Il se promène tous les jours au milieu de ses paisibles sujets : chacun d'eux lui fait son présent et lui paie un tribut volontaire : ses besoins sont satisfaits, et son goût est agréablement flatté.

J'aperçois d'un côté des montagnes immenses dont la cime court se perdre dans les nues ; elles paraissent les bornes de la nature : un roc effrayant penche sur la cabane du laboureur, il effraye le passant, et l'excite à rêver. Tout est beau dans l'univers. Sur la cime des montagnes, à côté de cent précipices affreux, au milieu de cent roches désertes, règne une plaine verdoyante, un fertile vallon que baigne

une onde fraîche et pure, où la nature semble sourire au sein de la tristesse. Je vois les carrières et les mines s'entr'ouvrir : l'industrie y descend, et en tire le soc qui doit fendre le sein de la terre, et la faux bienfaisante qui lui assure ses moissons : l'art sourit à l'industrie, et arrache du fond des abîmes les masses énormes que l'architecte attend. Ami du luxe, il élève les dômes superbes, enflé l'orgue et dore nos lambris.

De l'autre côté, une mer vaste et profonde borne mes regards ; quelle foule de créatures vivent dans son sein ! C'est ici la citerne de l'univers ; elle distribue toutes les eaux qui vont se répandre sur la face du globe : le moindre ruisseau qui serpente dans les déserts affreux et ignorés, la moindre nuée qui se forme sur nos têtes, se nourrissent dans cette source inépuisable : le commerce vient sur ses bords ; il voit avec chagrin la vague s'élever et rugir ; son espérance chancelle. Tout-à-coup un vent léger et favorable enflé les voiles ; il monte gaîment sur un frêle vaisseau : les cris des matelots frappent les airs ; il vole dans les régions les plus éloignées de la terre ; il découvre des peuples nouveaux, il devient leur ami ; le monde est sa patrie.

La vue de cette magnificence et cette profusion a suspendu les fonctions de mon âme. Que ce spectacle est imposant, lorsque nos coteaux rians sont couverts de troupeaux et de bergers, et que la vallée retentit de leurs douces chansons! Qui peut se refuser à la joie générale? qui peut ne pas sentir les vives atteintes du plaisir? Lorsque le père de la nature répand le bonheur sur ses enfans, qui peut ne pas respirer le souffle de sa bienfaisance? Mon cœur se dilate, le plaisir ébranle toutes mes fibres. Que vous êtes heureux, habitans de ces cantons! Que peut-on ajouter à votre félicité? Comment vous payer ma reconnaissance? Ah! mes vœux vous sont inutiles; la paix veille sur vos demeures.

C'est pour vous que l'Eternel posa les fondemens de l'univers; pour vous il déchira le voile des ténèbres et forma la nature si riante et si belle. Il parsema le firmament des étoiles brillantes pour charmer vos regards; la terre fut couverte de gazon pour être le siège de vos plaisirs; le souffle divin répandit sur la nature cette vapeur douce et légère qui la nourrit; le zéphir fut formé pour caresser les joues de vos tendres bergères, et les rendre

plus fleuries. Sa main entassa les montagnes pour vous ménager les vallées fraîches et solitaires. Jouissez de vos plaisirs, l'homme des villes n'est pas assez sensible pour vous les envier.

Les saisons roulent autour de la main de l'Eternel; son doigt préside à toutes les révolutions célestes; il presse le ressort de la nature, et le principe actif s'exerce sur tous les êtres; l'univers est dans sa main; l'ordre et l'harmonie sont ses bienfaits. Ce globe rentrerait dans la confusion du chaos, les astres retomberaient enveloppés dans les ténèbres, si l'Etre suprême ne veillait sur les opérations de l'univers.

Si le raisin vous rafraîchit par son jus agréable et piquant, vous le devez à sa bonté; si le pain nourrit et entretient vos forces, c'est un effet de sa bienfaisance; si la plus tendre mélodie se fait entendre dans les bois; si le rossignol vous charme par son chant délicieux, rappelez-vous qu'il fit le printemps; c'est à lui que vous devez la figue sucrée, l'eau fondante et douce de la pêche; et la saveur musquée de l'abricot; c'est lui qui versa le parfum dans le chèvre-feuille et le jasmin. Il

forma le calice de toutes ces fleurs que vous foulez à vos pieds, et dont l'air s'embaume. Si toutes ces créatures pouvaient emprunter votre voix, ne doutez point qu'elles l'emploieraient à publier les louanges du Créateur.

Parfum et coloris des fleurs.

Quittons ce coteau pour descendre dans une vallée solitaire. Je me plais à détailler le plaisir. Ici l'aspect de la nature n'inspire pas ce sentiment vif qui suspend les fonctions de l'âme pour la plonger dans l'admiration et l'extase; mais il fait naître ces sentimens purs, ces douces rêveries, ces transports délicats qui ne se peuvent exprimer, mais qui se font sentir à l'homme heureux qui sait les goûter. La nature n'est pas ici dans toute sa pompe, mais dans un négligé séduisant; sa parure est un bosquet, un ruisseau pur arrose son sein. Ici elle inspire la douce gaîté à ses amis. Mes yeux ne peuvent suffire à tant de beautés; mes pas m'entraînent dans la profondeur de ce bois. J'ai traversé les vastes prairies; quelle douce retraite m'a préparée la nature! Ce tapis de mousse m'invite au repos.

C'est dans les bois solitaires et tranquilles que les grands hommes ont puisé ce goût du beau , ces pensées sublimes qui nous étonnent; c'est sous cet ombrage qu'ils ont découvert les vérités utiles qui nous éclairent; c'est ici que je veux finir le reste de mes jours; la nature me donna le goût de l'étude, je viendrai le nourrir dans cette solitude; assis sur ce gazon , je me livrerai à la douce méditation, et la vérité descendra dans mon âme.

Quelle odeur suave et délicieuse ! Je respire le doux parfum des fleurs ; l'encens de la nature me pénètre; le chèvre-feuille et le jasmin agréablement enlacés , couronnent cette muraille solitaire, et se jouant avec les zéphirs , versent de leurs calices mille flots odorans. Quelle invitation plus agréable et plus forte de s'arracher de la mort volontaire où nous plonge la mollesse ! Ce fut pour l'homme vigilant que l'Eternel prépara ces délices. L'homme oisif et sensuel voit à son lever le soleil au milieu de sa course; les tendres fleurs penchent leur tête desséchée; le spectacle ravissant d'un beau matin a disparu ; l'air a perdu sa douce fraîcheur , et s'est changé en un fluide brûlant.

Quels transports, quelle volupté dut éprouver le premier des mortels, lorsque le matin du premier jour de l'univers, pénétré des premiers rayons du soleil, embaumé par la couche de fleurs où il avait reposé! il jeta un regard étonné sur son aimable compagne, et voulut l'éveiller de son profond sommeil! « Eveille- « toi, s'écria-t-il, le jour brille sur nos têtes; « une douce fraîcheur nous appelle dans les « prairies; les tendres fleurs ouvrent leur ca- « lice et exhalent dans les airs mille odeurs « délicieuses. Je ne sais si la voluptueuse « ivresse qui remplit mon âme embellit tout « ce que voient mes yeux; les plantes ambrées, « pressées sous mes pas, portent à mon odo- « rat des flots de parfums; la nature pénètre « tous mes sens; je suis transporté. » Qu'un génie bienfaisant aille murmurer ces douces paroles à tous ceux qui, plongés dans le sommeil, se refusent à ces pures jouissances.

Ici le plaisir conserve toujours toute sa force; l'intempérance est innocente, ou plutôt jamais l'excès n'accable nos organes; le corps ne fait que se prêter à la sensation; l'âme seule jouit, se remplit d'une volupté qui n'épuise jamais ses forces.

Quel feu de coloris ! quelle touche ! quelle variété de couleurs ! quelle richesse ! Les unes fières et animées, les autres tendres et douces, je crois voir le rubis avec ses rayons de feu, le saphir avec son bleu d'azur; partout des nuances délicates et sensibles; la nature, l'art et le goût semblent concourir pour faire de ces déserts un palais de délices. Quel pinceau délicat a su composer cette variété de teintes ! quelle main habile a su ménager ces couleurs ! Là, elles semblent jetées au hasard et confondues ; ici, elles sont placées avec tout le soin de l'art. Partout brille le choix et la profusion ; la fleur, la verdure et les ombres, habilement mélangées, adoucies, offrent un contraste parfait et un accord plein de charmes. Que le tissu sur lequel la nature déploie ses trésors est fin et délicat !

Quelle leçon de confiance nous donne ce spectacle ! Si la Providence conserve ces êtres subalternes avec un soin continual, si elle daigne revêtir ces créatures insensibles d'une parure si brillante, confiera-t-elle à des mains négligentes le soin de ses enfans chéris ?

Que ma situation est heureuse et séduisante ! La mélancolie peut-elle émousser le

sentiment du plaisir, lorsque je suis étendu sur un tapis de verdure? Ces couleurs vives, ces odeurs délicieuses pénètrent mes sens, et portent dans mon âme une douceur qui passe dans mes pensées.

Combien de fois un beau soir du printemps a dissipé mes idées tristes et mélancoliques, et donné de nouvelles forces à mon esprit abattu! Je ne m'étonne point de voir les rois descendre de leurs trônes, se dérober au faste et à la pompe des cours, pour venir s'égarer dans un jardin; de voir les grands abandonner leurs équipages ennuyeux et mornes, et leurs appartemens dorés, pour respirer la fraîcheur d'une riante campagne.

#### Diversité des fleurs.

Quelle profusion de fleurs! quelle surprenante variété! Je vois partout la nouveauté piquante jointe à la perfection et à la simplicité. Quelques-unes élèvent leur tête avec majesté; dominent sur tout le parterre, comme le souverain dans un état. L'autre, plus modeste et sans ambition, n'ose pas même éléver sa tige, et laisse sa tête reposer sur le gazon.

Les unes sont élégamment découpées, les autres garnies de franges et chamarrées de mille couleurs. Celles-là, simples dans leur parure, ont la candeur d'une vierge, et sont pures comme la vertu ; celles-ci, décorées de la pourpre des rois, font l'orgueil du jardin et du maître. Mais jamais le noir, jamais cette triste et sombre couleur ne fut admise dans la parure du printemps ; les habits de l'affliction et du deuil ne siéraient pas à la nature, lorsque d'un air riant elle ouvre les sources du plaisir, pour le distribuer dans tous les êtres. Maintenant elle ne veut inspirer que des idées agréables ; l'illusion du sentiment a gagné mon âme. Quel ravissement ! Des millions de fleurs brillantes disputent devant moi le prix de la beauté. Je jouis de leurs couleurs, de leurs parfums, de leur charme ; toutes attirent mon éloge, et je reste indécis.

Que tes ouvrages sont sublimes, maître de la nature ! Ta sagesse forma la douce volupté pour la récompense du sage. Que n'est-il permis à mon imagination enflammée d'embrasser l'immensité de tes desseins, et de sentir toute la justesse de l'exécution : que de travail, que de soins ! Homme misérable et borné, que de

peines pourachever un ouvrage qui toujours reste imparfait! Efforts du génie, vous restez toujours au-dessous de la nature; mais l'architecte suprême bâtit d'un seul mot. La perfection et les grâces naïves sont à ses ordres. Il étonne, il ravit, il séduit. L'erreur suit sans cesse les traces de l'homme; elle mêle son poison aux découvertes de la science.

La vérité déplaît aux humains quand elle se montre nue à leurs faibles yeux; pour que leurs regards n'en soient pas blessés, ils la couvrent du manteau de la fable et du voile de l'allégorie. L'inconstance et la légèreté dégradent tous les jours les chefs-d'œuvre de l'art. Le dégoût suit de près l'admiration; mais des millions de siècles se sont écoulés, et le dégoût et l'ennui n'ont point encore attaqué les œuvres du Tout-Puissant. Depuis l'instant où le néant enfanta l'être, on ne cesse de les admirer; la surprise et l'admiration prennent de nouvelles forces de l'attention même qu'on apporte à les contempler; et l'ensemble et les parties, tout est merveille.

De quelles teintes, de quel crayon se servit le peintre céleste pour dessiner, pour colorer la robe de la nature? La main du Tout-Puis-

sant n'a besoin que d'un principe simple pour donner l'essor à une infinité de causes. L'humidité de la terre et le fluide subtil qui l'environne partent de la même source; seuls ils opèrent tous ces miracles; ils pénètrent subtilement dans les fibres de la mousse qui couvre la terre, et montent par degrés jusqu'au sommet des cèdres les plus élevés; attirés par les racines, circulant dans des canaux invisibles, et s'incorporant avec la substance des moindres rejetons, ils font pousser le bourgeon, le font épanouir; les feuilles naissent et couvrent les arbres; les fleurs succèdent aux feuilles, et les fruits aux fleurs; les forêts se rembrunissent, et nous préparent l'ombrage frais qui doit exciter les plus douces rêveries. Une cause simple et uniforme fait naître tous les effets qui nous charment dans le printemps de l'année et nous effrayent dans son hiver. C'est cette cause unique qui fait circuler le sang dans les veines de la mûre, et qui s'atténue en petites feuilles d'or pour doré le coin fortifiant; c'est elle qui soufflé dans nos jardins une vapeur suave, et qui charge le jeune zéphyr d'embaumer la nature; et ce sont ses larmes précieuses qui vont

former la gomme odoriférante dans le sein de l'Arabie.

Quelle variété dans les individus de la même espèce ! Dans un bosquet de tulipes ou dans un groupe d'œillets, à peine un ou deux sont colorés et situés de la même manière. On voit qu'ils appartiennent à la même famille, mais chacun a sa parure et son attitude particulière. Permettons donc à quelques-uns de nos semblables de s'écartez dans quelques points indifférens, si nous sommes réunis sur les objets importans; que ces légères différences d'opinion ne nous empêchent point d'être amis; ne souffrons entre nous d'autre rivalité que celle de montrer le plus de zèle et d'ardeur à nous obliger mutuellement.

#### Successions régulières des fleurs.

Quoi de plus digne encore de notre admiration, que l'ordre régulier dans lequel chaque espèce de fleurs succède à l'autre ! Tandis qu'une foule d'espèces nous prodiguent leurs appas, une foule d'autres germent dans le sein de la terre, et nous préparent de nouveaux plaisirs : le lis s'avance le premier à travers

les glaçons ; sans craindre les frimas , il vient , décoré de la robe de l'innocence , offrir à son maître le premier tribut de l'année ; près de lui la fleur de safran s'effraye du bruit des vents impétueux et des rugissemens de la tempête ; elle cache sa tête timide ; elle n'ose trop alonger sa tige , qui l'exposerait à leurs fureurs . Dans cette brillante ambassade de l'année , la violette se montre des premières ; ornée de ses simples grâces , et digne d'embellir les jardins des rois , elle se contente de border nos haies , et de croître au pied des buissons ; elle distribue librement et sans faste la douceur de ses parfums , bornant toute sa gloire à nous donner du plaisir , sans chercher notre admiration : emblème expressif de ces vertus modestes qui , dans le silence et l'obscurité , versent leurs douces influences sur le malheureux , sans attendre que l'importunité leur arrache des bienfaits . La malheureuse polyanthe , qui faisait l'ornement de nos plates-bandes a disparu : transplantée sur nos fenêtres , elle servait de barrière aux rayons du soleil , et nous faisait goûter un ombrage frais et parfumé ; je l'ai vue se faner , elle a penché sa tête languissante , et la mort l'a desséchée . Tu es venue

nous consoler de sa perte , toi , fleur agréable et brillante , qui empruntas ton nom de l'ours féroce : marquée de mille couleurs , un œil de cristal te couronne ; ta draperie est du plus beau satin : tu exhales dans les airs un parfum délicieux : tant de titres t'ont rendue la favorite de ton maître ; mais tous ces soins ne peuvent te préserver de la loi commune : ta douce odeur et ta beauté ne peuvent te dérober aux coups du sort .

Je vois éclore la majestueuse tulipe ; elle nous fait oublier pour un temps toutes nos pertes ; sa douce fantaisie la colore à son gré de millē couleurs : sa passion est de plaire à tous les yeux . L'anémone la suit : sa robe est étendue , sa cime est couronnée d'un dôme superbe : son manteau flotte négligemment : sa touffe agréable offre un trône aux amours de Flore et de Zéphyr . Le même mois produit encore la renoncule : fière et gracieuse , elle étale la richesse de son feuillage . Pour nous plaire , elle n'a besoin que de l'élégance de ses formes et de la brillante variété de ses teintes . Il me semble que la nature se perfectionne dans ses opérations : à mesure qu'elle s'apprête à finir l'année , ses derniers ouvrages

sont toujours plus marqués au coin du grand Maître. Pour couronner ses bienfaits, elle fait naître l'œillet qui captive tous les yeux par ses grâces et charme notre odorat de ses parfums. Cette fleur rassemble seule toutes les qualités des fleurs qui ont passé avant elle, et nous les fait oublier. La giroflée, comme une amie fidèle, nous accompagne constamment au milieu des vicissitudes de la saison. Les autres fleurs ne vivent qu'un matin, elles ne se montrent à nous que pour nous laisser des regrets ; mais celle-ci se perpétue, pour ainsi dire, dans nos jardins, et ajoute la fidélité à la complaisance.

Laisse-moi reprendre haleine, divine nature ; tu épaises mes sens : laisse-moi contempler à loisir le bouquet charmant qui couvre ton sein ; il ne se flétrit jamais : ton souffle pur le reproduit sans cesse : chaque jour te pare de nouveaux attraits. Etre ravissant et mystérieux, pourquoi as-tu borné mes sens ?

Qui encourage l'asphodèle à se hasarder au milieu de février, et à confier son panache doré aux astres sévères et perfides de l'hiver ? Qui excite les différentes espèces d'arbres à pousser des fleurs avant que la douce haleine

du printemps ait pénétré leur écorce délicate ? Qui apprend au girofle à ralentir son pas jusqu'à ce qu'un soleil brûlant ait fait fermenter dans sa tige ses riches parfums, si ce n'est cette Providence infaillible, qui du haut de son trône règle avec une sagesse infinie la destinée de tous les êtres ?

Suivez-moi dans ce parterre ; considérez chaque plante, jetez un instant les yeux sur cette belle rose, la reine des jardins. Le papillon, malgré son inconstance, ne peut la quitter ; sans cesse il revient lui prodiguer de nouveaux baisers. Voyez le jasmin élever sa tête ; il se courbe et se replie sur les colonnes qui soutiennent le houx ; il étend ses rameaux flexibles, et forme un riant berceau, où le laboureur paisible puisse pendant les chaleurs du jour se reposer sous sa verdure. Ici la noble pivoine montre sa tête orgueilleuse : là, la triste hyacinthe penche la sienne. Le lis majestueux voudrait-il changer la blancheur de sa robe pour les franges et la magnificence de l'œillet ? Les colonnes qui s'élèvent du milieu de son calice, et qui sont couronnées par un chapiteau d'or, ajoutent à l'éclat de ses panneaux d'albâtre.

## Fleurs créées pour l'homme seul.

C'est surtout pour l'homme que Dieu créa les fleurs ; lui seul a reçu le privilége de jouir de ces êtres charmans. Voyez la brillante couronne de l'impériale ; considérez la tendre tubéreuse ; contemplez la pompe et l'éclat de ce parterre, où la variété des couleurs et celle des parfums se disputent le plaisir de nous séduire et de nous ravir. Considérez ensuite tous ces animaux qui se nourrissent dans son sein ; voyez s'ils sont sensibles à tant de beautés. Le cheval agile ne s'arrête jamais pour contempler les appas d'une belle fleur : le bœuf pesant ne se détourne point pour respirer sa douce odeur. Ils ont des sens pour distinguer les parties grossières des objets ; mais ils n'ont pas le goût qui discerne leurs qualités délicates et agréables.

La première fin de cette riche décoration, disent les philosophes, est d'envelopper et de conserver l'embryon. Mais si la nature ne voulait que conserver le germe de la reproduction, pourquoi ce tissu brillant ? pourquoi tant d'art et de parure ? Si cette mère universelle n'avait

d'autre but que de conserver les germes, une étoffe chaude et grossière aurait bien mieux rempli ses desseins.

Il est donc évident que les fleurs ne furent enrichies de ces grâces séduisantes que pour les plaisirs de l'homme; aussi nous paient-elles régulièrement le tribut que la nature leur imposa pour nous; elles paraissent solliciter nos regards; les plus belles naissent auprès de nos demeures, elles croissent sous notre main, elles s'embellissent sous nos yeux. Pour mieux gagner notre affection, elles ont soin de cacher dans le sein de la terre toutes leurs difformités; elles ne déplient à la vue que les formes les plus agréables et les plus séduisantes; elles réservent leurs plus douces odeurs pour embaumer nos promenades du matin et du soir, parce que l'homme choisit ordinairement ces heures tranquilles pour s'égayer au milieu d'elles. C'est à ces heures qu'elles sont plus prodigues de leurs parfums, et qu'elles exhalent des corpuscules plus fins et plus délicats.

Homme, délices du Créateur, favori de la Providence, si tu es distingué par sa bonté, distingue-toi aussi par ta reconnaissance. Tan-

dis que dans un éloquent silence toutes les créatures publient sa grandeur , prête-leur ta voix : sois le grand-prêtre de la nature , et mêle tes hymnes à leurs hommages muets. Adore ce bienfaiteur suprême , qui versa le bonheur sur tous les êtres. Il te doua d'une âme immortelle et raisonnable ; c'est à l'éclat de ce flambeau sacré que tu parcourus l'univers pour en prendre possession. C'est à ta raison que tu dois tes jouissances privilégiées ; c'est elle qui te fait goûter ce qu'il y a de plus délicat dans la jouissance de la volupté ; par elle tu découvres mille beautés dans la nature , qui deviennent pour toi la source de mille délices. C'est ce principe noble qui te gouverne et te conduit , qui te rend capable d'admirer et de contempler les ouvrages de ton maître : c'est ce principe immortel qui perpétuera ton bonheur. Lorsque la nature aura perdu le charme qui nous séduit , lorsque le flambeau du jour consumé laissera l'univers dans les ténèbres , seul tu survivras à l'univers ; tu jouiras de la vue de ton Dieu , tu seras pénétré des rayons de sa gloire. Homme , que tu es grand ! Connais-tu tes droits et l'immensité de tes espérances ?

La terre fut donnée à l'homme pour sa de-

meure. Cette voûte d'azur , semée d'astres brillans, fut construite des mains de l'Eternel, pour s'élever comme un dais superbe au-dessus de la tête du roi de la nature : la tendre verdure, émaillée de fleurs , ne germe que pour être foulée à ses pieds : le soleil ne fut suspendu dans les airs que pour éclairer ses pas et ses jours. Lorsque la nuit tranquille s'apprête à commencer son cours , la lune avec sa lumière douce vient calmer les pensées de l'homme; elle jette une lueur sombre sur les objets de ses passions , pour adoucir l'émotion de ses désirs, et le plonger dans un sommeil paisible : les vapeurs légères qui voltigent sur sa tête n'errent dans le firmament que pour en varier les scènes touchantes , et tempérer les chaleurs brûlantes de l'été. La douce fraîcheur, renfermée dans des bulles errantes, se condense , et, portée sur l'aile des vents, humecte et rafraîchit toute la nature. Les vastes champs sont les greniers inépuisables de l'homme , l'océan est son réservoir : les animaux n'ont reçu leurs forces que pour le servir , leurs fourrures brillantes que pour l'habiller, leur chair délicate que pour le nourrir. Chaque élément est un magasin fécond, formé pour

ses besoins ou pour ses plaisirs ; chaque saison apporte sur sa table les productions les plus délicieuses : toute la nature est à ses ordres.

#### Culture des terres.

Quelle vivante peinture des heureux effets de l'industrie ! Sans la culture, ce jardin si riant n'eût été qu'un affreux désert, couvert de ronces et d'épines : inaccessible à l'homme, il eût été le repaire sauvage des serpens et des reptiles immondes : la bêche et la serpe, conduites par la main de l'industrie, en ont fait un nouvel Eden.

Ce que la culture est à la terre, l'éducation l'est à l'âme. L'esprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure, qui n'a pas reçu le germe de la vertu, ressemble à la vigne du paresseux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée, il sera le jouet éternel de l'erreur et des passions. La colère, comme un buisson épineux, hérisse son caractère, et rend son humeur agreste et chagrine ; l'avarice apprend à ses mains l'art de ravir, et à son cœur l'art d'opprimer ; la vengeance le remplit d'un poison destructeur, et lui fait méditer la ruine de ses voi-

sins ; une luxure effrénée imprime à toutes ses pensées le caractère impur du vice ; son imagination corrompue ne se promène que sur des objets lascifs et criminels. Telles sont les productions de la nature sauvage et d'une âme abandonnée au dérèglement de ses penchans.

Mais la jeune âme qui s'est ouverte de bonne heure à toutes les impressions de la vertu, que la main du sage a guidée vers le bien, ressemble à un jardin qui fait les délices de son maître ; les idées tranquilles et riantes y germent en foule ; les passions dévorantes qui auraient pu les étouffer ont été arrachées ; la charité répand sur elles ses douceurs, et l'espérance les rayons du plaisir ; toutes les vertus personnelles et sociales ornent ce jeune cœur ; tous les sentimens respirent la candeur et la générosité, et l'homme remplit la carrière de sa vie avec fruit et avec honneur.

O vous, dans les mains de qui le père de famille remit tout son espoir, venez dans ce jardin ; voyez le fleuriste attentif, suivez-le dans ses opérations, imitez sa tendre inquiétude. Le matin il visite ses chers nourrissons ; le soir il les visite encore. Si le ciel avare refuse aux fleurs ses pluies fécondes, il les ar-

rose lui-même d'une onde pure qui leur rend la fraîcheur; il les met à couvert des insultes de la tempête; il les préserve de la dent meurtrière des insectes. Voyez la joie et l'espoir briller sur son visage à la vue du tendre rejeton; il suit d'un œil attentif tous ses progrès; et ne se repose jamais jusqu'à ce que la fleur brillante vienne dans toute sa pompe récompenser ses travaux.

Industrie, c'est à toi qu'on doit les autels qu'on élève à l'ambition. Ta main verse le bonheur et l'abondance sur l'univers; l'ambition le ravage et le défigure. Tu le rends fécond, elle le remplit d'affreux déserts et de ruines.

#### Le tournesol.

Parcourez tous les points de vue; partout une perspective agréable attache votre œil enchanté. Voyez le tournesol s'élever comme une tour, et dominer sur l'étendue du parterre; sa couronne d'or attire les regards; elle est d'une couleur qui captive surtout les yeux des misérables.

Mais quelle passion sympathique tourne sans cesse cette fleur vers l'astre du jour? Elle

paraît le suivre dans son cours, et le soir, lorsque les pâles ombres épaisissent le sombre rideau de la nuit, cette amante du soleil penche sa tête languissante, ferme son tendre bouton, et gémit toute la nuit dans l'attente de son retour. Dès qu'il reparaît aux portes du jour, elle tourne vers l'orient ses regards amoureux, et lui présente son bouton d'or. Lorsqu'il règne élevé sur le trône brûlant du midi, elle épanouit ses larges feuilles, et se pénètre des impressions de feu que lui lance l'astre qu'elle aime.

#### La sensitive.

Et toi, tendre sensitive, pourrais-je oublier de te chanter? Ta pudeur est délicate comme celle d'une jeune vierge facile à s'alarmer; tu renferme tes modestes appas sous un voile de verdure; et par un privilége qu'aucune autre fleur ne partage avec toi, tu sembles être douée de la douce sensibilité des êtres animés. On peut la regarder comme un anneau de la chaîne qui lie le règne animal au règne végétal. L'observateur qui suit ses mouvements est tenté de croire qu'elle a reçu quel-

ques degrés de connaissance et de sentiment. Avancez la main pour la toucher, alarmée elle resserre promptement ses fibres; et, comme une belle qui craindrait la violence, elle se dérobe à la main qui l'approche dans un désordre précipité; elle semble craindre que la finesse de son tissu délicat ne soit profanée par la main de l'homme.

### La délicatesse des fleurs.

Il n'y a que quelques mois que ces rares productions du printemps n'étaient que des racines sèches et grossières. Si nous eussions ouvert le sein de la terre, elles nous eussent paru viles et méprisables, et maintenant elles sont la gloire de la nature et les délices de l'homme. L'aiguille et le pinceau travaillent jour et nuit pour transporter sur la toile la richesse et l'éclat de leur parure.

Jardin charmant, séjour où mon âme a goûté une volupté douce et pure, fleurs qui réjouissez mes yeux, qui embaumez mes sens, un sentiment de tristesse vient me saisir au milieu de vous; une idée douloureuse vient empoisonner les doux sentiments que vous

m'inspiriez. Je gémis sur votre destinée, en prévoyant les orages qui s'apprêtent à vous détruire. Déjà la foudre sillonne la cime des monts et les bords des précipices. Ces douces odeurs dont vous parfumez les airs seront bientôt dispersées et perdues ; vos couleurs brillantes vont se flétrir ; la tempête brisera vos tendres tiges, le printemps consterné verra d'un œil languissant son sein déchiré par les vents furiéux.

Venez vous regarder dans ce miroir, ô vous, filles d'Eve, qui brillez dans tout l'éclat de la beauté. Voyez vos charmes éclipsés et ternis par cette simple fleur ; et votre beauté fragile passer rapidement comme elle. Une fièvre peut porter un feu dévorant dans ces veines délicates ; la consomption peut dessécher ces joues gracieuses et fleuries ; des douleurs inattendues peuvent éteindre la vivacité de vos esprits ; et quand la maladie respecterait vos attraits, le temps, le temps inexorable amènera les rides ; sa fauX ne respectera pas plus les fleurs de votre jeunesse, que celles dont brillait naguère la robe du printemps.

• Ce lis paraît le roi de ce parterre. Voyez avec quelle grâce noble et touchante il élève

sa tête majestueuse ! quel air de dignité et de grandeur ennoblit son aspect ! Hé bien, il ne survivra que peu de jours à sa gloire. Que la grandeur est vaine et passagère ! Un vent brûlant l'a desséché en un moment.

Cette tulipe était, il n'y a pas long-temps, l'orgueil de nos plates-bandes et le fleuron le plus brillant de la couronne du printemps ; mais elle n'a brillé qu'un instant. Maintenant inodore et flétrie, elle dépare le parterre ; elle est arrachée par le triste jardinier, qui cherche à dérober à nos regards le spectacle de la désolation.

Rose, que ta figure est agréable ! Quel bel incarnat ! quels suaves parfums ! Mon odorat frappé de tes flèches ambrées frémit voluptueusement.... Combien de fois la belle Charissa, aussi fraîche et aussi vermeille que la rose, cruelle aux yeux de tant d'amans, a tendrement souri à cette belle fleur ! combien de fois en a-t-elle nuancé la blancheur de son sein, où siégent l'innocence et la vertu ! Sur ce trône de l'amour, envié de tous les yeux et de tous les coeurs, cette rose a vu flétrir ses charmes, elle a trouvé son tombeau dans le sein des plaisirs et de la volupté.

Qui n'a pas souhaité que ces tendres habitants de nos jardins eussent une existence plus durable? Vœux inutiles! Leur destinée est de fleurir et de briller l'espace d'un matin. Tous les jours le soleil dans son midi brûlant ferait de nos parterres un vaste désert, si la douce nuit ne versait dans les calices des fleurs une vapeur fraîche et légère qui les nourrit, et si le matin ne venait, tout trempé de rosée, ranimer, relever leurs tiges mourantes.

Fleurs, tendres fleurs, vous périrez; lorsque, semblable à un conquérant ambitieux, qui, le fer et la flamme à la main, ravage les moissons, démolit les villes, dépeuple les campagnes, répand partout la mort et la désolation, l'hiver, le triste hiver, entouré des orages, porté sur les aquilons impétueux, viendra s'asseoir avec son sceptre de fer sur un tas de ruines au milieu de la nature languissante. Alors la tempête horrible fera résonner ses affreux sifflements; les arbres seront dépouillés de leur riche verdure; nous ne jouirons plus de ces nuits vertes et délicieuses que forment les forêts épaisses et touffues; les vastes plaines seront dépouillées de leurs trésors ondoyans; la terre, couverte du

sombre voile de la tristesse, ressemblera à une jeune veuve inconsolable; le soleil qui maintenant se lève triomphant, et s'avance à pas de géant pour embraser toute la nature du feu de la volupté, jettera à peine une faible lueur, interceptée par les nuées épaisses et noires, et le jour même ne sera qu'un enuit obscure, une longue nuit; les chantres agréables de nos bois ne feront plus entendre leurs concerts, et le tendre rossignol interrompra sa plainte mélodieuse; Echo muet ne répétera plus les cris joyeux des bergers; un vaste et triste silence, qui ne sera interrompu que par les horribles sifflements des vents, investira la nature, et roulera sous les voûtes de ces forêts, qui pendant l'été offraient à l'homme des berceaux si délicieux.

---

## PROMENADE DU MIDI.

LE soleil est maintenant au milieu de sa carrière; sa chaleur pénètre la terre, et bat avec force dans mon pouls palpitant. Je vais me reposer à l'ombre de ce bosquet. Là le chèvre-feuille et le jasmin forment un ber-

ceau délicieux qui conserve encore la fraîcheur du matin et les gouttes précieuses de la tendre rosée. Ombrages frais et embaumés, recevez mes hommages. Votre influence délicieuse pénètre mes membres languissans ; mes nerfs, par une chaleur excessive, reprennent leur vigueur, et la vie circule avec plus de vivacité dans toutes les parties de mon corps.

Penché sur un lit de mousse, et embaumé des parfums que j'exprime des fleurs que je presse, j'élève mes pensées jusqu'à la Divinité. Tels Augustin et sa pieuse mère, au milieu d'une contemplation sur les beautés de la nature, furent ravis dans une espèce d'extase, où leurs âmes, au sein de la plus pure jouissance, parurent oublier pendant quelques instans qu'elles étaient liées à des corps terrestres et mortels.

Lorsque la tempête agite l'océan, lorsque des gémissemens et des cris plaintifs frappent l'air et les flots, et que des vagues écumantes se jouent des tristes débris d'un naufrage, qu'il est doux et consolant d'être tranquillement assis sur le rivage ! Lorsqu'un torrent impétueux, brisant les digues qui l'arrêtent,

fond dans les plaines, entraîne dans son cours les arbres, les troupeaux, et la cabane du laboureur effrayé, qu'il est agréable de se trouver au sommet d'une haute montagne, et de ne ressentir que les agitations et l'inquiétude que cause la vue éloignée des malheurs d'autrui! Telle est à présent ma situation. Le soleil est dans toute sa hauteur; l'air brûlant nous transmet tout le feu de ses rayons; la terre s'entr'ouvre et forme des abîmes; les chemins sont obscurcis par des nuées de poussière; le voyageur brûlé hâte son cheval, et cherche un abri; le laboureur, trempé de sueur, abandonne sa faux et le travail; le bétail cherche l'ombrage, ou, haletant, se tourmente sous un midi brûlant; le rocher qui laisse sa tête exposée à toutes les ardeurs du soleil, voit fendre ses entrailles; tout est opprimé par ce déluge de feu, tandis que je jouis d'une douce fraîcheur, et de la tranquillité de mes réflexions, au milieu de ce bosquet où le soleil peut à peine introduire une faible clarté.

Je vois d'ici les abeilles, bravant les ardeurs du soleil, ravir aux fleurs les trésors de leur bouton épanoui. Ce peuple chimiste, à qui la

nature communiqua le rare secret de s'enrichir sans appauvrir les autres, et l'art d'extraire un baume délicieux des plantes odoriférantes sans blesser leur substance, excite mes réflexions; c'est lui que je veux prendre pour modèle. Laissons le papillon volage agiter ses ailes superbes, et se livrer au plaisir fantastique de l'inconstance et du caprice. Laissons la sombre araignée se préparer par son travail à une paresse funeste. Imitons l'abeille vigilante, qui des plantes les plus vénéneuses sait extraire un miel délicieux. Puissent ces méditations occuper sans cesse mon âme! Recueillons de ces fleurs qui sont sous mes yeux des pensées utiles à la vertu. Chargé de ce butin précieux, et n'ayant dans mes mains qu'une feuille d'arbre ou une simple fleur, je rentrerai plus riche dans ma demeure, que si je rapportais les diamans de l'Inde et les trésors du Potose.

Je ne me lasse point de contempler l'ensemble de toutes ces beautés que j'ai parcourues en détail. Du point de vue favorable où je suis placé, et d'où mon œil les rassemble toutes, j'ai peine à quitter ces murailles tapisées d'arbres fruitiers, ces vastes allées bor-

dées de gazon et de mousse, et adoucies par un sable léger; tantôt couronnées d'une voûte de feuillage qui sert de barrière aux impressions brûlantes du midi; tantôt ouvertes pour laisser un libre accès à la douce haleine des vents, et augmenter les plaisirs des soirées agréables.

---

#### PROMENADE DU SOIR.

La chaleur du jour était dissipée : mon âme, délivrée du tumulte des affaires, se livrait à des idées paisibles ; une soirée agréable et fraîche m'invitait à la promenade. Je sortis des murs où j'étais renfermé, et je quittai la ville pour aller dans les champs respirer un air plus pur, et insensiblement je m'enfonçai dans la solitude la plus séduisante.

Les tilleuls et les ormes unissant leurs rameaux, formaient au-dessus de ma tête une voûte d'ombrage et de fraîcheur. Sous mes pieds était un tapis de gazon, de mousse et de fleurs, étendu par la nature, et plus doux que le velours. Le jasmin et le chèvre-feuille, agréablement enlacés, s'élevaient en rampant

autour des arbres, déployaient aux yeux leur beauté naturelle, et exhaliaient les plus doux parfums. De l'autre côté, les branches arrondies en voûte de feuillage s'ouvraient pour m'offrir au loin la plus charmante perspective; et ma vue, après s'être heureusement égarée sur les plus rians paysages, allait enfin se reposer et se perdre dans l'immensité des cieux. Les oiseaux, joyeux et reconnaissans des plaisirs du jour, payaient au Créateur un tribut d'harmonie, et se préparaient un sommeil tranquille par des concerts mélodieux, tandis qu'au loin dans la campagne voisine un hautbois envoyait dans les airs des sons qui parvenaient à mon oreille affaiblis et pleins de douceur.

#### Coucher du soleil.

Le soleil est près de finir sa course, il touche au but. Comme il descend plus rapidement! Les roues de son char semblent pencher sur les bords du firmament. Sur le point de s'évanouir, son disque s'agrandit et prend à nos yeux plus de surface et d'étendue. Les ombres que jettent les objets s'allongent de plus en plus; dans un instant, les ténèbres vont enve-

lopper, et les corps et leurs ombres. C'est l'image des plaisirs de la vie; on en fait peu de cas dans le moment qu'on les goûte; c'est lorsqu'ils s'envolent que l'on commence à sentir leur prix; c'est lorsqu'ils nous quittent et que nous ne pouvons plus les rappeler, que nous les regrettions avec douleur.

Le globe lumineux paraît maintenant à demi enfoncé dans la terre obscure; il se plonge dans les mers d'occident, et va quitter notre hémisphère; il ne dore plus les plaines que d'une pâle clarté. Tantôt les eaux de la mer, horizontalement frappées de ses rayons, semblent un verre flottant; tantôt les rayons reflétés dans différentes directions, forment et mélagent une multiplicité de couleurs agréables et magnifiques. L'homme sensible qui va méditer sur le rivage sablonneux, et entretenir sa rêverie au murmure des vagues sonores, est agréablement ému des décorations superbes et variées de cette vaste surface. Il voit, avec un étonnement mêlé de plaisir, les ondes mutines s'entrechoquer, paraître tantôt d'une blancheur éblouissante, et tantôt s'embraser de pourpre et de feu. Ici la mer montre une belle couleur d'azur; là elle jette

des ondulations d'un vert agréable; partout elle offre des scènes fluides et mouvantes que ne peut saisir le pinceau de l'homme, que ne peuvent rendre les couleurs les plus brillantes qu'ont broyées ses mains.

### Le crépuscule.

Tandis que mon imagination se promenait sur les bords de la mer, le flambeau du jour s'est précipité sous l'horizon, et a disparu; la terre est couverte d'ombres, ou, pour me servir de l'expression d'un des meilleurs peintres de la nature, elle s'est revêtue d'une brune obscurité. Restent encore quelques montagnes dont la cime est blanchie par quelques rayons argentés qui s'enfuient; la tête touffue des forêts et le sommet des tours élevées, reçoivent le dernier sourire du jour, et brillent encore d'une clarté qui expire. Que le passage de la lumière aux ténèbres est rapide! Comme le plaisir des hommes, elle a disparu avant qu'on ait pu en jouir. Voyez cette dernière clarté languissamment s'agiter sur la feuille des arbres, et jeter une lueur mourante sur le front des montagnes; elle

s'affaiblit et diminue à chaque instant ! je peux à peine la distinguer encore. Tandis que je parle, elle expire, et prépare le monde et nos yeux aux ténèbres.

Le crépuscule augmente, il revêt tous les objets de sa sombres livrée ; ils brillaient, il n'y a qu'un instant, d'une lumière douce et variée, et maintenant ils sont voilés d'un brun uniforme et presque sans couleur. Les oiseaux qui par leur plus tendre mélodie paraissaient animer la nature insensible, se sont tus, et partagent ce silence morne et général. Dans nos champs tout était vif et léger ; maintenant les membres sont appesantis par la fatigue et les plaisirs du jour ; le berger tranquille a imposé silence à sa musette ; déjà la tendre verdure s'efface sous les ténèbres naissantes ; l'air ne résonne plus des sons touchans du hautbois ; Echo ne répète que les gémissements de la plaintive Philomèle qui erre dans les bois de rameaux en rameaux. Pourrais-je maintenant être gai et folâtre ? la terre et le ciel me reprocheraient ma légèreté hors de saison. Il faut que mes pensées soient aussi tranquilles que la fin du jour, aussi augustes que l'aspect de la nature dans ces momens

de son repos ; mes heures pendant le jour sont animées par les innocens plaisirs ; la soirée, enveloppée de son crêpe noir, vient sonner l'heure des méditations profondes.

Je ne vois plus ; le soleil a disparu, et cependant je ne suis point enveloppé d'épaisses ténèbres ! D'où part ce reste de lueur, qui, pouvant à peine être aperçu, ne laisse pas d'adoucir le front sauvage de la nuit ? Je ne vois plus le grand dispensateur de la lumière, et je me sens encore pénétré et réjoui par une douce influence de sa splendeur ; il nous rappelle ses progrès dans l'autre hémisphère, en nous renvoyant quelques éclats de lumière pour rendre nos pas moins incertains. Aurait-il emprunté quelques rayons plus faibles pour varier nos plaisirs et nos situations, jusqu'à ce que le sommeil verse dans nos sens son heureuse langueur, et que l'assoupiissement le plus doux vienne peu à peu saisir nos membres, suspendre les fonctions de la vie, et rendre la lumière inutile ?

#### Avantages de la solitude.

Une longue et brûlante journée a fait place à la douce fraîcheur du soir ; une verdure

nouvelle semble couvrir la terre ; les plantes desséchées se raniment ; les fleurs décolorées et flétries ont repris leur coloris et leur éclat ; elles exhalent un parfum plus suave. L'air reçoit aussi une force nouvelle , son ressort a plus d'activité. Il pénètre nos membres , rend l'élasticité à nos poumons , et fait circuler plus rapidement le sang dans nos veines. Une chaleur trop constante détruirait ces perles de rosée qui brillent sur le front du printemps ; elle les ferait monter en exhalaisons insensibles ; l'haleine , les vents et les mouvements plus légers de l'éventail de l'aurore dissiperaient ces vapeurs avant qu'elles pussent se réunir ; mais favorisées par le calme de l'air , et condensées par la fraîcheur de la nuit , elles distillent cette humeur fine et délicate qui répare les plantes , comme le sommeil répare nos membres épuisés.

Douce solitude , que tu donnes de plaisirs à l'homme sensible ! Le monde est un océan en courroux ; et qui peut établir ses desseins sur l'instabilité de ses vagues flottantes ? Le monde est une école de tromperies ; et qui peut échapper à ses dangereuses séductions ?

Dans ce séjour de tumulte et de corrup-

tion ; les vérités sacrées que Dieu grava dans nos âmes par la main de la nature sont obscurcies , si elles ne sont pas effacées. On étouffe jusqu'aux cris de la conscience, et ses avis sont interprétés par l'erreur.

C'est ici que résident la paix et la sûreté ; le silence ferme la porte à la noire médisance et aux cris empoisonnés d'une conversation dangereuse ; la foule nombreuse des images fantastiques qui nous importunaient au milieu du tumulte des plaisirs , se dissipe et s'évanouit dans l'épaisseur de ces ombres. Ici je puis sans trouble converser avec mon cœur , et apprendre à me connaître moi-même. Ici l'âme peut réunir ses forces dispersées , et recouvrer sa première énergie. Ici j'efface l'impression dangereuse des mauvais exemples. Ici je puis m'appliquer à vaincre mes passions ; je deviens le maître et le possesseur , non d'un sceptre ni d'une couronne , mais de moi-même. Hommes que l'ambition dévore , agitez-vous , tourmentez-vous pour des honneurs frivoles ; accumulez les bassesses et les crimes pour vous agrandir et monter au faîte du pouvoir. Vos vains plaisirs ne me touchent point , et je promets

d'être fidèle à ma solitude. Que de charmes rassemblés ici pour un esprit appliqué, et qui aime la vertu et la vérité !

Mais est-il bien vrai que je suis seul ici ? Je n'y suis pas entouré de mes amis ; mais peut-être que ces ministres ailés qui veillent sur les pas du juste suivent l'heureux solitaire dans ses douces promenades, et sont chargés de faire couler ses heures précieuses dans la paix et la tranquillité.

Mais comment ai-je pu me croire seul ici ? Quel témoin m'environne ? Dieu n'est-il pas avec moi ? Je suis aussi présent à ses regards qu'il est invisible aux miens.

#### Rapidité du temps.

Le jour est fini ; les heures se sont envolées ; elles sont maintenant devant le juge suprême, et lui rendent un compte fidèle des actions des hommes. Une main céleste trace leurs écrits en caractère de feu dans le livre de vie qui s'ouvrira pour les publier au dernier jour de l'univers. Heureux ceux dont la vertu s'est accrue des pertes de sa durée, et dont le temps a mesuré la marche et les progrès vers la sagesse !

Que le vol des heures est impétueux ! que la course du temps est fougueuse ! Il fuit plus rapidement que ne vole dans les champs de Mars le coursier que presse l'aiguillon ; ou sur l'onde le vaisseau dont un vent favorable enflé les voiles ; ou dans l'air l'aigle joyeux, qui, saisi de sa proie, perce les nues, et laisse loin sous ses pieds les nuages et les tempêtes.

Qu'une journée paraît courte lorsqu'elle est finie ! Comme elle s'est rétrécie, cette longue étendue que mon imagination échauffée remplissait de plaisirs, d'espérances et de projets flatteurs ! Comme toutes ces perspectives séduisantes et variées s'évanouissent dès que la main de la froide expérience vient à les toucher ! Le feu de mon imagination s'est amorti ; l'illusion s'est dissipée, et j'ai découvert qu'un état durable et permanent, dans une existence finie et bornée était une chimère.

Vous qui êtes dans l'ivresse des plaisirs, dans le délire de la jeunesse, et sous le charme de l'opulence, vous n'en croirez peut-être pas le témoignage d'un homme qui, comme vous, est jeune encore. Interrogez donc quelqu'un de ces vieillards respectables

qui vivent parmi nous ; abordez un de ces sages qui a passé sa vie sur le théâtre du monde ; demandez-lui combien il a vécu d'années et de jours ; vous le verrez secouer sa tête blanchie par les ans , et vous répondre d'un ton pénétré : « Quatre-vingts ans se sont « écoulés , et n'ont laissé d'autres traces que « ces rides et ces cheveux blancs. Cette carrière « peut paraître longue à la jeunesse inconsi- « dérée qui la commence ; mais qu'elle est « courte aux yeux d'un vieillard décrépit qui , « près du terme , se retourne pour mesurer « l'espace qu'il a parcouru ! Il me semble que « c'était hier que je changeais les amusemens « de l'enfance pour ceux de la virilité. Vous « verrez à mon âge combien est petite la dis- « tance qui est entre la tombe et le berceau. » Croyons à ce témoignage de la vieillesse. Exa- minons ce sable qui marque et qui nous ravit les heures. Voyez avec quelle rapidité la na- vette passe et repasse du métier dans les mains du tisserand , et remplit le canevas de sa toile ; c'est l'image de la vitesse avec laquelle les jours ourdissent le tissu de notre vie.

## Profond silence dans la nature.

Quel vaste silence environne le monde ! Il est si profond, que mon oreille entend mon cœur palpiter ; mes moindres mouvements font retentir la plaine ; la nuit a ramené la paix et la tranquillité dans les villes ; le laboureur se repose dans sa cabane ; le tendre ramage des oiseaux ne rend plus les buissons harmonieux ; l'air est tranquille ; les branches des arbres ne sont point agitées ; Echo n'est plus inquiétée ; elle se livre au repos ; l'oreille épanouie ne laisse rien perdre à l'attention ; elle se saisit des moindres sons ; elle est frappée du murmure insensible de ce faible ruisseau qui coule au loin dans la prairie.

Cette heure sombre et taciturne a tout suspendu. L'intérêt, les affaires et les soucis rongeurs agitaient toutes les têtes ; la vie et l'activité se reproduisaient sous mille formes ; cette ville immense fourmillait d'une multitude toujours mouvante ; la campagne était couverte d'un monde de laboureurs ; l'air était perpétuellement agité par le vol des oiseaux et le bourdonnement des abeilles ; l'art avec

des yeux perçans enlevait à la nature ses beautés, et l'industrie était accablée sous le faix du travail. Cette ardeur et tout ce fracas se sont dissipés au soleil couchant; les animaux sont tranquilles dans leurs asiles, et les tendres oiseaux dorment sur le duvet de leur nid; le marteau repose, et l'enclume ne gémit plus sous ses coups; les boutiques sont fermées; le seuil de la porte de ce marchand accrédité n'est plus usé sous les pas des nombreux acheteurs; le laboureur goûte un sommeil tranquille, et son chien fidèle, après avoir fait long-temps une garde vigilante, s'étend et rêve aux pieds de son maître; la fatigue et le travail ont engourdi tous les membres; les affaires ont cessé avec les vapeurs errantes qui se jouaient dans les cieux au coucher du soleil; la nature entière est assoupie; cependant le sentiment de la vie palpite encore dans tous les corps qu'elle anime.

#### Les ténèbres.

Le noir manteau de la nuit s'obscurcit de plus en plus. J'admire la marche lente et sombre des ténèbres. Elles ne viennent point

brusquement couvrir en un moment la face de la nature; ce n'est d'abord qu'un voile léger, qui se rembrunit ensuite et s'épaissit par degrés. Un passage trop rapide du jour à la nuit serait effrayant et terrible; il troublerait le voyageur au milieu de sa course; il frapperait tous les êtres d'un effroi mortel; il blesserait peut-être les organes sensibles de la vue. La Providence a réglé la marche des ténèbres, et les fait passer par des gradations insensibles, lentes sur la terre; le crépuscule les devance pour nous avertir de leur approche, et nous prévient contre la frayeur et le trouble qu'une nuit soudaine porterait dans nos sens.

Maintenant les fiers habitans des forêts abandonnent leurs cavernes; mille monstres dévorans peuplent les déserts; la mort est dans leur gueule affamée; altérés de sang, ils font leur ronde nocturne. Voyageur infortuné, que je te plains, si la nuit te surprend dans ces affreux déserts! Soutiendras-tu sans pâlir les horribles rugissements de ce lion furieux qui cherche sa proie? Ciel propice, prête-lui ton secours. Il est attendu d'une épouse vertueuse et tendre, qu'environne un groupe de jeunes enfans qui ont besoin de ses se-

cours. Ecarte de leurs pas les dangers et la mort. Le loup vorace suit maintenant la trace des bergeres; il assiége bientôt les timides brebis dans le sein de la bergerie; et le renard plus adroit se glisse dans la chaumiére, enlève au laboureur son espoir, et une mère à une famille infortunée qui venait d'éclore sous ses ailes.

O homme, faut-il que je te rencontre aussi dans l'ombre de la nuit, plus féroce et plus terrible pour ton semblable que les bêtes affamées et sauvages! Grand Dieu, fais sentir ta présence à l'assassin qui, dans les ténèbres, médite la mort de son frère! Qu'un éclair soudain de ta lumière frappe son âme, et le renverse à tes pieds innocent ou mort!

Les ténèbres ont voilé tous les objets agréables et brillans du printemps. Où sont maintenant ces nuances délicates qui charmaient mes yeux? La rose est sans couleur, et le lis a perdu sa blancheur. En vain je jette mes regards sur cette campagne, tous les êtres semblent mêlés et confondus. O soleil, sans toi l'univers ne serait encore qu'un chaos; tu es son second créateur.

## Le sommeil.

L'homme poursuit son travail jusqu'à la fin de la soirée ; mais ses forces diminuent, ses esprits s'épuisent et languissent ; le repos ne lui suffirait pas ; il a besoin d'un baume qui le rafraîchisse et le répare. Que le sommeil vient à propos remplir ces deux objets ! Le sommeil amène les heures tranquilles pour renouveler l'âme et le corps. Dès que l'esprit et les travaux des mains sont interrompus, nos membres lassés s'engourdissent, l'esprit dépose le fardeau des soins et des affaires ; l'attention se refroidit et s'émousse, et le sommeil enchaîne toutes nos facultés. Pendant cet intervalle d'une douce et paisible inaction, la machine se remonte, ses ressorts reprennent leur élasticité ; la faculté pensante se rajeunit, et son ardeur se ranime pour les travaux du matin. Sans ce restaurant salutaire, les constitutions les plus fortes seraient bientôt énervées. Je vis, il y a quelques jours, le malheureux Florio ; son air était sauvage, son corps maigre et exténué, ses pensées errantes et ses discours égarés. Frappé d'une altération si su-

bite, j'en demandai la cause, et j'appris que ses yeux n'avaient pas été fermés par le sommeil depuis plusieurs nuits. Ce jeune homme autrefois l'âme de la conversation, le plaisir et le charme des sociétés, n'est plus qu'un objet de misère et d'horreur depuis que le sommeil l'a abandonné.

Combien de mes concitoyens sont maintenant étendus sur un lit de langueur, et disent avec ce vieillard de l'écriture, si célèbre par sa patience : « Je n'ai plus que des nuits fatigantes et douloureuses ! » Au lieu de repasser mollement, ils comptent les heures ennuyeuses; leur tympan est frappé de chaque coup de cloche; ils mesurent les instans par les palpitations d'un pouls agité. Que ne ferraient-ils pas pour obtenir une légère trêve à leur agonie, oublier leurs douleurs, et goûter quelques momens la douceur d'un sommeil paisible!

Par combien de précautions la bonté divine nous facilite la jouissance de ce bien nécessaire! comme sa main bienfaisante éloigne de nous tout ce qui pourrait mettre obstacle à ses précieuses influences! Dieu tire sur nous le voile des ténèbres, nous plonge dans une

molle léthargie; il cache à nos regards tous les objets qui pourraient agiter nos sens et le distraire, met la tranquillité dans nos maisons, et impose un profond silence à toute la nature. Ainsi une mère tendre écarte de son jeune enfant le bruit et le danger, et appelle sur lui le sommeil par de légers et doux mouvements.

#### Les songes.

La raison maintenant a interrompu ses fonctions; l'imagination délivrée de cette surveillante qui la gêne, se livre à sa fougue extravagante, et entraîne l'esprit dans le labyrinthe de la vanité. Notre tête est entourée de fausses images, et séduite par des craintes ridicules ou des plaisirs trompeurs. Quelques-uns se promènent dans des plaines enchantées, et se voient couronnés des guirlandes d'un bonheur imaginaire, tandis que leurs corps sont étendus sur la paille sous le toit d'une chaumière, dont l'importune araignée leur dispute l'espace pour y filer sa toile. D'autres abandonnent leurs appartemens superbes; on les traîne dans un horrible cachot, ou bien, agités sur les flots, ils se débat-

tent au milieu des vagues rugissantes; tantôt ils escaladent d'un pas précipité un roc escarpé, fuyant de vains dangers avec une inquiétude réelle, ou bien, engourdis par une crainte subite, et sans force pour échapper au péril, l'espérance les abandonne; et, quoiqu'enfoncés dans le duvet, ils sont précipités sans espoir de secours dans des gouffres affreux. Telles sont les extravagances de l'esprit humain sous l'empire bienfaisant du sommeil.

Mais est-ce dans le sommeil seul que ces jeux de l'imagination abusent l'homme? Les hommes ne se repaissent-ils pas le jour de songes plus vains que ceux de la nuit? Les uns se croient d'une nature supérieure, parce que la faveur du prince a joint quelques titres de plus à ceux qu'ils possédaient déjà; ou parce que le ver à soie leur a légué en mourant sa parure brillante pour les couvrir. Les autres se félicitent de voir leur coffre se remplir d'or; ils se promettent un plus grand degré de bonheur, s'ils peuvent ajouter de nouvelles sommes à celles qu'ils ont amassées. Quelques-uns soupirent après des louanges frivoles, et voient l'immortalité dans le bourdonnement d'une réputation momentanée. Tous ces hom-

mes sont-ils plus raisonnables que le misérable qui, endormi sous l'ombre d'une haie, et couvert de haillons, se croit possesseur d'un palais somptueux orné des meubles fastueux du luxe?

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur les mystères du sommeil. Considérez l'homme de la constitution la plus vigoureuse étendu sur son lit, et plongé dans le sommeil : sa force est enchaînée dans une indolence qui ressemble à l'anéantissement : ses nerfs sont relâchés comme la corde d'un arc détendu, presque tous ses mouvements sont arrêtés. Considérez une personne tendre et sensible et douée du caractère le plus aimable, ses yeux ouverts ne peuvent recevoir les rayons de la lumière, et ne distinguent point les objets ; les organes de l'ouïe sont ouverts, les accens viennent frapper sur le tympan ; mais son oreille ne peut recueillir les sons : les sens et leurs touches délicates sont comme émous-sés et engourdis. Vousappelez l'homme un être sociable ; mais où sont alors ses affections ? Il méconnaît son père et son ami. Que son épouse vertueuse et belle meure à ses côtés, sa sensibilité n'en sera point émue. Ses enfans

sont tourmentés des plus cruelles douleurs, et son cœur reste insensible. Voyez cet homme de génie ; il a pénétré les sciences les plus abstraites ; il sait débrouiller la vérité du chaos de l'erreur : son goût épuré peut nous produire dans un instant toutes les beautés de la composition et le pathétique du sentiment. Maintenant qu'il est endormi, sa faculté pensante est jetée hors de son centre ; son imagination le promène d'erreurs en erreurs ; au lieu de raisonnemens simples et conséquens, il n'a plus qu'un mélange confus d'idées absurdes ; au lieu de principes fermes et vrais, il n'a plus que des assertions vagues et indéterminées : l'illusion la plus grossière en impose à son génie : la nuit entière ne lui paraît qu'une minute : il n'est plus sensible au mouvement du temps ni à sa durée.

Mais dès que le matin avec ses doigts de rose vient ouvrir le sombre rideau, dès que la clarté pénètre dans son cabinet, il s'éveille, et se remet en possession des talens qu'il avait perdus pendant quelques heures : ses nerfs se tendent, et le rendent capable d'agir : ses sens ont repris leur première vigueur : ses affections réchauffent de nouveau son âme : ses visions

romanesques se dissipent, et la raison luit. Et pourquoi cet engourdissement qui saisit les facultés animales ne les laisse-t-il pas dans une inaction perpétuelle? Lorsque les pensées sont une fois dans la confusion, pourquoi ne restent-elles pas dans ce désordre? Par quelle puissance sont-elles ralliées dans un instant, et ramenées de l'irrégularité la plus désordonnée dans l'ordre naturel qui leur fut prescrit? Comment le corps peut-il sortir d'une situation qui ressemble à la mort, et reprendre si tôt toute la vigueur de ses facultés et l'harmonie de leurs fonctions?

### Les esprits.

Voici l'instant où les esprits font, dit-on, leurs apparitions. Maintenant la timide imagination s'alarme des monstres qu'elle a créés; elle voit des fantômes s'avancer lentement dans l'obscurité, ou, plus légers que l'éclair, ils volent et disparaissent en un clin-d'œil. Maintenant des voix terribles sortent du fond des voûtes souterraines : des gémissements profonds sont envoyés des tombeaux ; des spectres mélancoliques errent parmi les ruines des

temples antiques, visitent les sombres demeures des morts, se promènent sous mille formes différentes dans les galeries des châteaux abandonnés, ou s'arrêtent sur quelques tombes plaintives. Que de pas inutiles! Quel long circuit va faire l'écolier tremblant pour éviter le redoutable cimetière! Et si la nécessité l'oblige de traverser cette terre où sont confondus les titres, les rangs et les sexes, mille histoires épouvantables reviennent se présenter à sa mémoire; la crainte met des ailes à ses pieds; à peine touche-t-il la terre qu'il parcourt; il n'ose regarder derrière lui; et si nuls sons effrayans n'ont épouvanté son oreille, si nulle ombre fugitive ne s'est présentée à ses regards, il respire enfin, et il bénit sa bonne fortune. Je ne vois pas sans étonnement cette crainte excessive qui s'empare de l'esprit du peuple, tandis qu'il ne prend aucun intérêt à des objets plus sérieux.

#### L'oiseau de nuit.

J'entends une voix lugubre dont les cris plaintifs et les sanglots précipités troublent le silence d'une nuit paisible; c'est l'orfraie

sinistre qui soupire ses douleurs avec les accens de la désolation ; elle vole dans les bois épais , et fuit la société des autres oiseaux : les parterres et les prés fleuris n'ont aucun charme pour elle. Des ruines désertes , des murailles couvertes de lierre sont les demeures qui lui plaisent ; elle s'endort sur le penchant d'un précipice , et s'expose à une chute cruelle , tandis que le serpent au fond des marécages fait résonner l'air de ses sifflements horribles. La douce clarté du matin réveille la joie dans les autres animaux ; mais elle n'inspire aucun plaisir à cette sombre solitaire : la face riante du jour la consterne : les scènes agréables de la nature la jettent dans le trouble et l'inquiétude.

Peuple vain et superstitieux , cesse de t'affrayer des cris de cet oiseau volant près de ta fenêtre , ou des croassemens d'un corbeau , et crois à des présages plus certains. Ce jour qui s'éteint et finit t'annonce la fin de ta vie d'une manière bien plus frappante. Ces ténèbres qui tombent sur la terre et l'enveloppent ne sont-elles pas une espèce de drap mortuaire tendu par la nature , et une image sensible de cette longue nuit qui couvrira bientôt ses habitans ? Cette chambre téné-

breuse, ce lit où je vais m'enfoncer ne me représente-t-il pas au naturel ce tombeau où tous les êtres vont se confondre dans le silence et dans l'oubli ?

Le rossignol.

Quel est cet oiseau dont les chants sont si doux et si tendres ? Que ces accens sont loin de ressembler aux sons sauvages et choquans de l'oiseau mélancolique qui m'attristait tout à l'heure ! Tendre rossignol, je reconnais ta voix. Quelle étendue, quelle force de voix dans un être si frêle !

Maître de l'harmonie, il module ses airs sur tous les tons ; il enflé son gosier moelleux, et en tire des sons qui émeuvent l'âme. Tout à l'heure sa chanson était languissante, il soupirait ses amours ; ses notes mélancoliques et tendres arrêtaient les ombres fugitives, et portaient dans mon âme attendrie une molle volupté ; le silence était attentif, et la nuit prêtait l'oreille à ses cadences mélodieuses.

Ces plaisirs tranquilles et purs ne sont point goûts du triste habitant des villes ; ce chantre modeste et discret n'entretient que les amans de la solitude ; ceux qu'entraînent la débauche

et l'ivresse sont privés de cet agréable concert.

Une comète.

J'observais, il y a quelques jours, dans les cieux un phénomène étonnant. Cet astre prodigieux qui dans sa route enflammée semble couvrir la moitié du firmament, était pour quelques-uns un objet de crainte et d'épouvante; ils le regardaient avec l'effroi dont Balthazar contemplait cette main fatale qui tracait sa destinée sur les murs de son palais. L'un prédisait déjà la chute des empires, la mort des rois et les calamités des nations; l'autre voyait la guerre menaçante et la discorde cruelle secouer leurs torches enflammées, et embraser le monde entier.

Ainsi la superstition et le fanatisme colorent presque toutes les images que la main du peuple a tracées. Fonderais-je aussi de vains pronostics sur la ceinture lumineuse qui entoure la comète? Non, je me contente d'adorer cet Etre suprême qui lança de sa main ce globe immense dans les plaines de l'air, et qui lui ordonne tantôt d'aller se mêler et se confondre avec les rayons brûlans du soleil;

tantôt de passer bien au-delà des bornes de notre système planétaire, et de se présenter aux yeux surpris d'un autre monde.

Quelquefois dans les heures nocturnes un phénomène aussi remarquable amuse les philosophes, et alarme le vulgaire. Des météores volans s'enflamment, et reflètent leur lumière du côté du nord; ces flammes rayonnantes se choquent et se mêlent, l'air en paraît embrasé; quelquefois elles se séparent, et, semblables à des flèches rapides, elles sillonnent le firmament.

L'ignorant villageois contemple ce spectacle d'abord avec surprise, et bientôt avec frayeur. Une terreur panique s'empare de tous les esprits; les cœurs palpitent, la pâleur couvre tous les visages. L'épouvante s'accroît par les discours et les observations de la multitude; chacun parle le langage de la crainte; les uns voient des fantômes hideux, des armées s'entrechoquer, des plaines couvertes de morts, des ruisseaux de sang; les autres, poussant leur crainte plus loin, pensent que le grand jour est venu, que l'heure irrévocable va sonner, que le monde va finir.

## Le lever de la lune.

La lune s'avance; elle fait son entrée dans le firmament. Voyez-la sortir de ce nuage argenté. Que son aspect est sublime et sombre en même temps ! A chaque pas qu'elle fait dans les cieux, son éclat augmente. Déjà sa lumière pâle et tremblante couvre la terre, attire nos regards, et répand sur le monde endormi des vapeurs voluptueuses, tant sa clarté est douce et tendre. O reine des ombres ! tu es l'ornement des cieux et la gloire des astres.

Le jour nous offrait mille scènes variées que les ténèbres ont couvertes d'un voile impénétrable. En vain les étoiles officieuses viennent nous prêter leur secours ; elles ne font qu'adoucir les sombres regards de la nuit, sans faire évanouir l'épaisse obscurité qui nous couvre. A peine un faible rayon se réfléchit de la surface des objets vers l'œil qui les considère. Mais la lune rassemble tous ces rayons, et blanchit de sa lumière le voile étendu sur le front de la nature. Aidés de sa clarté, nous pouvons considérer les vastes tableaux que

renferme l'univers, non dans leur vrai coloris, mais délicatement ombrés, adoucis par un éclat plus tendre.

Quel spectacle imposant et sublime! La lune pend du céleste lambris comme une lampe immense de cristal; les diamans enrichissent d'une broderie magnifique le dais superbe de l'univers; une lumière tendre descend lentement sur la terre. D'abord elle se glisse sur le sommet des hautes montagnes, d'où elle tombe et s'étend sur les plaines; mille rayons ont fondu les eaux de la mer en argent liquide; la sombre verdure qui couvre les forêts s'est éclaircie; les feuilles, mollement agitées par un vent frais et léger, prennent dans un instant mille nuances agréables; une perspective immense s'ouvre à nos regards. Que l'aspect de la nature émeut et remue vivement les âmes sensibles! Les amples dimensions du dôme de Renelagh et les brillantes illuminations des jardins du Faxhall, ont excité une admiration générale. Que sont ces faibles essais de l'art humain auprès des ouvrages sublimes du Tout-Puissant?

La lune, dans cette pompe touchante et magnifique, ne vient pas seulement pour récréer

nos regards, elle luit aussi pour nos besoins. Que les ténèbres seraient insupportables et cruelles, si elles duraient long-temps, surtout dans les longues nuits de l'affreux hiver! La lune vient animer leur sombre obscurité; elle double de ses rayons d'argent le manteau de la nuit, et nous console d'une journée froide et ténébreuse. Dans l'été, que de charmes ne verse-t-elle pas sur nos soirées tranquilles! Elle nous trace une route brillante sur le sein des prairies; elle nous attire dans les bosquets embaumés; elle éclaire le paisible berger, et le conduit avec son troupeau dans de gras pâturages. Que cet astre est agréable au matelot! Son vaisseau fend le sein des mers avec agilité et sans inquiétude sous l'influence de ses rayons bienfaisans. C'est pour nos besoins et nos plaisirs que le Créateur arrangea ce système sublime, que le savant calcule et dont jouit le sage.

La lune varie sans cesse dans son aspect; aujourd'hui sa face est toute rayonnante de clarté, bientôt un croissant lumineux et simple ornera son front; mais enfin sa beauté s'évanouit. Elle voyage dans les cieux, inconnue et invisible; elle se lève tantôt à la fin du jour,

et commence sa carrière admirée de la multitude; tantôt elle diffère son entrée dans le firmament jusqu'au centre de la nuit, et éclaire le monde endormi sans en être aperçue.

Comme cet astre changeant, tout ce qu'il éclaire au-dessous de lui, tout ici bas n'est qu'inconstance. Hommes, qui tous les jours éprouvez mille changemens et voyez changer autour de vous tous les objets, comment pouvez-vous compter sur la stabilité des biens et des plaisirs? N'avez-vous pas vu des oiseaux voltigeant dans les prairies, ranimant l'éclat de leur plumage dans l'onde d'un ruisseau, voler ensuite sur les arbres solitaires qui bordaient ce ruisseau? Le plaisir volait avec eux sur leurs ailes; la mélodie la plus tendre enflait leurs gosiers. Vous goûtiez avec ravissement ce charme inexprimable; mais a-t-il duré autant que vos désirs? L'oiseau s'en-vole; vous l'avez perdu de vue; le ciel s'obscurcit, le ruisseau se trouble; un instant a détruit vos plaisirs. Ah! ne fondez jamais votre bonheur sur des objets passagers et périsables!

J'ai vu quelquefois ce globe resplendissant dépouillé de ses rayons; la terre, interposant

son corps opaque, interceptait la clarté du soleil, et renvoyait une ombre obscure sur la lune. J'ai vu sa lumière s'éteindre par degrés, jusqu'à ce que, plongée dans une espèce d'évanouissement, pâle et languissante, elle semblait expirer dans les ténèbres. Ce spectacle étonne ceux même qui n'aiment à voir la nuit que dans toute sa pompe, trainée par les songes dans son char d'ébène, et précédée par les ombres fugitives. Cette espèce de malheur est l'objet des observations générales et de toutes les conversations.

Il en est de même des personnes de considération. Les rois et leurs ministres sont les objets de l'attention publique; leur conduite ne peut être cachée, leurs moindres dé�arches sont veillées de près, et jugées sévèrement. Les personnes qui mènent une vie privée peuvent faire des fautes, elles sont presque toujours ignorées. Une planète peut s'éclipser, une étoile disparaître pendant quelques mois; à peine un en dix mille s'apercevra de cette perte; mais si la lune souffre une éclipse passagère, la moitié du monde en est témoin. Que j'étais heureux et satisfait lorsque je faisais ma promenade solitaire et nocturne sur

les côtes d'occident ! La mer claire et unie baignait de ses eaux le pied des hautes montagnes, s'étendait au loin dans une vaste plaine, et servait de miroir aux astres; l'azur du firmament était relevé par les étoiles innombrables; la lune s'avançait lentement; elle paraissait se contempler avec plaisir dans la surface transparente des eaux.

Tel est l'effet d'un mérite distingué dans les personnes d'un rang supérieur. Leur carrière est d'autant plus estimable, que les influences en son plus douces et plus répandues. Ceux qui sont animés de la noble ambition de faire des heureux ressemblent à cet astre qui va se peindre dans les eaux de cette fontaine, et dont la lumière est réflétée sur les objets qui l'environnent.

#### La prière.

C'est assez exercer mes pensées; la lassitude s'empare de mes membres. Cédons à l'avis de la nature; laissons le sommeil rafraîchir mes sens épuisés. Mais arrêtons. Trai-je au lit de repos sans me prosterner en actions de grâce devant le souverain Etre qui me conserve, et qui m'a fait jouir de tant de sentimens agréa-

bles ? Prions l'Eternel avec la simplicité du laboureur et de l'artisan.

Est-ce la superstition qui inspira les premiers transports qu'une âme sensible manifesta au premier aspect de la nature ? N'est-il pas dans l'ordre quel l'homme entouré du plaisir et du bien-être, admire et reconnaît par des actions de grâces la main qui le forma, qui le nourrit, et qui lui donne le sentiment de la vie et du plaisir ?

O toi qui guides mes pas, et protéges ma vie, je me mets sous tes ailes sacrées ; tu m'as soutenu pendant les heures du jour ; sois mon bouclier dans le sein des ténèbres. Si mon âme s'est souillée de quelque tache impure, purifie-la dans ces instans où mon corps semble se séparer d'elle pour goûter le sommeil. Eloigne le vice et le crime de ma couche paisible. Je m'abandonne dans tes mains prudentes ; mes yeux s'appesantissent et se ferment ; je passe dans des régions inconnues ; le sommeil va confondre mes idées et mes sensations.

---

# MÉDITATIONS

## SUR LES CIEUX ÉTOILÉS.

---

### PROMENADE SUR LE SOMMET D'UNE MONTAGNE.

JE quitte aujourd'hui les ingénieuses retraites de l'art pour le noble théâtre de la nature, et l'ombrage frais d'un bosquet pour le sommet des hautes montagnes. Qu'ai-je besoin d'un épais feuillage ? Le soleil a quitté l'horizon, ses rayons ne brûlent plus la campagne. Mais que l'homme ici bas est malheureux ! Notre âme s'ouvre-t-elle au plaisir ; la douleur le devance, et nous empêche de le goûter. Cette chaleur accablante est dissipée, il est vrai : l'air est plus pur, la respiration plus libre : le silence, l'obscurité, qui vont régner dans la nature, ajoutent à la profondeur de mes contemplations ; mais ce paysage et toutes ses scènes variées se sont évanouies dans les ombres : le château majestueux, l'humble cabane ont disparu : les montagnes et leurs fronts rembrunis sont perdus : les vallées solitaires et fleuries me semblent des précipices affreux :

un voile étendu sur les plaines me cache leurs nombreux troupeaux et leurs moissons dorées : la nuit sort du fond des forêts, donne le signal aux ténèbres, et jette son noir manteau sur les longs détours des ruisseaux argentés. Je ne jouis plus de la riche fécondité de la nature, de la variété de ses images, et de la magnificence de ses tableaux champêtres : tout semble anéanti.

Mais devrais-je regretter cette perte ? N'en suis-je pas bien dédommagé par les beautés du firmament ? Tout l'hémisphère est soumis à mes regards ; les nuages, les rayons embrasés du soleil ne me dérobent plus cette voûte magnifique ; les planètes se succèdent, et font étinceler leurs feux ; les étoiles ont parsemé les cieux de pierres précieuses ; des milliers de lampes célestes brillent sur nos têtes ; les cieux paraissent enflammés d'une clarté douce qui charme les regards, repose les yeux, et communique à l'âme les délices les plus pures ; le bleu de l'éther embelli par la saison, et plus vif en l'absence de la lune, prête encore aux étoiles un éclat plus radieux et plus animé.

Un autre plaisir se prépare pour moi ; la

nuit ouvre tous mes sens à la volupté, elle a rendu la vie aux plantes languissantes ; une douce rosée remplit le calice amolli des fleurs ; les zéphirs légers y plongent leurs ailes, et embaument l'air que je respire. Ah ! ce qui donne un prix aux plaisirs, c'est la sécurité avec laquelle on en jouit ; les fleurs de cette heureuse terre ne donnent point à la couleuvre un asile trompeur ; les monstres ne viennent point effrayer le philosophe qui médite dans l'épaisseur des forêts. Mais je m'écarte de mon sujet. Eloignez-vous de moi, charmes trop séduisants, la gloire des cieux redemande mes pensées et mes regards.

J'ai long-temps erré au milieu des tombes, j'ai feuilleté les registres de la mort pour démasquer la vanité des choses mortelles, et rompre leur enchantement. Sorti de ces sombres demeures, j'ai porté mes pas dans un jardin de fleurs, j'ai rassasié mon âme du sentiment de la vie. J'ai allumé la lampe de la sagesse et le flambeau de la méditation, non pour m'égarer dans les villes ni dans la poussière des écoles, mais pour me promener le long des murailles élevées et tranquilles de l'antique nuit. Je m'élance aujourd'hui dans

les cieux, je contemple d'un œil de surprise et d'admiration les ouvrages sublimes du Créateur.

Si nous avons reconnu la touche délicate de son pinceau dans les couleurs brillantes du printemps, si nous avons vu le sceau de sa bienfaisance imprimé sur les riches productions de la nature, si sa clarté répandit la lumière sur les heures du jour, oh que les cieux annoncent sa gloire à l'univers d'une manière bien plus solennelle ! Le firmament est la preuve la plus évidente de la Divinité, son langage se fait entendre aux nations les plus barbares. Tandis que la foule des hommes est ensevelie dans le sommeil, je prête l'oreille à cette voix secrète, des impressions plus fortes du pouvoir éternel pénètrent mon âme ; les ombres solitaires sont amies de la vertu.

Le vulgaire n'aperçoit dans la voûte azurée que des étincelles brillantes, tous les astres rassemblés ne sont à ses yeux que des clous dorés distribués au hasard par la main de la nature ; mais le philosophe qui, sur les ailes de la méditation, se transporte dans les cieux, et en parcourt la vaste immensité, sait y voir des vérités importantes. Quelle foule de décou-

vertes admirables viennent se soumettre à la contemplation?

La terre est un corps rond, quoiqu'elle renferme dans son sein de hautes montagnes, des précipices affreux et des plaines immenses, dont les seules bornes sont les cieux et le vaste océan. A considérer cette masse énorme, notre imagination se plaît à lui bâtir une base solide, et cependant elle flotte dans l'éther, elle roule suspendue au firmament avec des millions de corps plus pesans, et finit son cours dans l'espace de douze mois. Cette rotation périodique enchaîne les saisons et produit l'année. Toujours roulante sur son axe, elle tourne successivement ses côtés vers la source de la lumière, et par ce moyen donne le jour à notre hémisphère, tandis que la nuit couvre l'autre. Sans ce double mouvement, la moitié des malheureux habitans de la terre serait dévorée par les rayons de feu de l'astre du jour, et l'autre moitié, glacée au sein de la neige et des frimas, languirait ensevelie dans les ténèbres.

A nous, faibles atomes répandus sur cette surface, la terre nous paraît un globe immense tapissé d'une molle verdure, couvert

de toutes les espèces de fruits , et embelli des plus superbes décorations , tandis qu'elle ne paraît qu'un point lumineux au spectateur placé sur les différentes planètes , et qu'elle est inconnue et ignorée de l'habitant des régions plus éloignées. Ces astres qui roulent sur nos têtes , qui tour à tour brillent à nos yeux ; et font l'ornement de la nuit , composent le monde planétaire ; ce ne sont que des corps opaques brillans par réflexion ; ils renferment de vastes champs , des mers et des montagnes ; ils se font , comme nous , honneur d'un firmament ; toutes ces commodités ravissantes que la nature nous prodigue , ces grâces qui nous charment , cette liaison admirable et incompréhensible entre la substance animale et l'intellectuelle , le don de vivre et le don plus précieux de sentir et de jouir , tout leur est accordé ; ils se perdent avec nous dans l'espace ; ignorant nos plaisirs , nous ne faisons que soupçonner les leurs ; le soleil brillant , ce père de la vie et de l'abondance , nous éclaire tous ; il voit d'un regard de bonté ce tas immense de matière rouler à ses pieds , s'imbiber et se pénétrer de ses rayons .

Lui seul immuable et fixe au centre du fir-

mament, tourne majestueusement sur son axe, et communique sa lumière à tous les globes.

Ce soleil et toutes les planètes qui l'envir-  
ronnent, ne sont qu'une faible partie du vaste  
système de l'univers. Cette étoile, qui paraît à  
nos yeux aussi petite que ce diamant qui pare  
la coiffure d'une jeune ladi, est un globe aussi  
étendu, aussi resplendissant que le soleil;  
chaque étoile est le centre d'un système ma-  
gnifique, et éclaire une foule de mondes qui  
l'envir-  
ronnent.

Quoi de plus merveilleux, de plus grand et  
de plus vrai que ces observations! La grandeur  
de Dieu étant infinie, notre imagination pour-  
rait-elle mettre des bornes à ses ouvrages?  
Qui peut mesurer cette voûte séduisante et  
terrible? Les mains éternelles en ont reculé  
les bords jusque dans l'infini. Elance-toi du  
sein de la terre, traverse les vastes plaines de  
l'air, passe de bien loin toutes les planètes, va  
te reposer dans ton vol rapide au centre de  
l'étoile la plus élevée; tu verras s'élever un  
autre firmament, un nouveau soleil répandre  
ses rayons inépuisables, de nouveaux astres  
former des nuits aussi belles et aussi délicieuses

que celles qui couvrent notre hémisphère; un système plus noble frapperait peut-être tes regards étonnés et perdus dans l'immensité. Si, rempli de nouvelles forces, tu pouvais t'élever au-dessus de ce nouveau firmament, aussi peu avancé que dans ton premier vol, il ne te resterait que l'admiration et une surprise terrible.

#### Grandeur de Dieu.

O Divinité sublime et inconcevable! la crainte m'accable et mon esprit s'anéantit, lorsque j'ose porter un œil téméraire dans ton sein, et que je le jette ensuite sur mon néant et ma basseesse; tout le feu de mon imagination, la rapidité et le sublime de la pensée, le désir brûlant et cette parcelle de divinité que tu soufflas dans mon âme, ne peuvent fixer un instant l'idée de ton être. Un voile terrible couvre à tous les yeux la base de ton trône redoutable. Perdu dans l'univers au milieu des atomes innombrables qui rampent sur sa surface, rampant comme eux, atome des atomes, je me dis au fond de mon cœur : « Je suis moins « querien; tout ce que je fais est vanité. Quelle « sera ma situation à la face du Créateur,

« moi qui ne suis que cendre et poussière? »

Tandis que, jetant une vue égarée sur cette vaste étendue de feu, j'apprends à connaître ma bassesse, dévoilons aussi le néant des choses terrestres. Qu'est la terre avec toute la pompe de la vanité et les scènes de l'ostentation, si je la compare au spectacle imposant des cieux? Un point qu'on aperçoit à peine dans l'étendue de l'univers. Si le soleil lui-même éteignait ses feux dévorans, si toutes les planètes qu'il éclaire s'anéantissaient, l'œil qui peut d'un regard mesurer tout l'espace n'apercevrait pas plus cette perte que celle d'un grain de sable de moins dans le fond des mers. L'étendue que remplissait leur masse est si excessivement petite en comparaison du tout, que leur absence ne laisserait aucun vide dans les ouvrages immenses du Tout-Puissant. Si notre globe et tout ce vaste système ne sont rien, qu'est un empire? qu'est une ville? que sont toutes les possessions de ceux qu'on appelle riches?

Lorsque l'aigle dans son vol rapide laisse loin derrière lui les nuées et l'orage, qu'il va pour ainsi dire respirer les feux du soleil, regarde-t-il avec inquiétude le ciron qui vole

dans les airs, ou la poussière qu'il secoue de ses pieds? Telle est l'indifférence de cette âme qui, sur les ailes de la contemplation, s'élève jusqu'à la gloire de son Créateur. Lorsque je porte mes regards sur l'éternité, je sens mes sentimens s'agrandir, mes désirs deviennent sublimes, mon âme, palpitant après la grandeur mondaine, éteint son ardeur passagère; je me trouve au-dessus d'un vain pouvoir. Trop long-temps mes affections furent enchaînées au char de la vanité. Ces pensées terribles brisent mes fers; la méditation m'ouvre les portes de la liberté; mon cœur, enflammé de tous les rayons qui s'élancent du firmament, s'élève au-dessus des vapeurs de l'illusion, soutenu par le bonheur et l'espérance.

Homme, viens contempler ces merveilles, et prosterné-toi. Dieu de l'univers, quand je considère les cieux, frappé des rayons divins de ta gloire, et transporté de reconnaissance; je fais entendre ma voix au sein de la nature; et je m'écrie: « Que l'homme est grand, « puisque tu en as fait l'objet de tes soins! »

Puissance de Dieu.

Et nos yeux tournent si bas

Celui qui, dans le centre de la nuit, considère les cieux avec l'œil de la raison, qui voit rouler tous les mondes, briller tous les astres, peut-il s'empêcher de demander quel est celui qui forma des objets si merveilleux? Quel sera son étonnement à la réponse? Le Créateur voulut, tout fut accompli, et ce merveilleux édifice s'éleva, orné de toutes ses beautés, déployant ses perfections, exaltant la gloire de son maître.

Que ne peut pas le bras de Dieu pour le bonheur de son peuple? Si les misères de toute espèce fondent sur lui et le plongent dans l'amertume et le désespoir, lui seul peut le soulager. Que ses besoins soient aussi nombreux que les astres qui brillent sur nos têtes, lui seul peut y suffire. Si la tentation met ton âme aux plus dangereuses épreuves, si l'affliction te charge du poids de l'infortune, si le plaisir avec son sourire trompeur veut t'entraîner dans une ruine délicieuse, demande du secours à celui qui peut tout; il n'est point de péril assez imminent dont il ne puisse te délivrer.

Que le sort du méchant est terrible, puisqu'il provoque tout le pouvoir céleste contre lui! Que la rage de l'impie est désespérée, puisqu'elle excite la jalousie du Tout-Puissant! Créatures aveugles, pouvez-vous entrer en lice avec l'autorité suprême, soutenir les regards de la colère céleste, et supporter les coups de son bras terrible? Quel sera l'asile du ver coupable, lorsque l'Éternel dans sa colère, tenant dans ses mains un glaive enflammé, le forcera de comparaître à un jugement inexorable; lorsque cette main, qui poussa les comètes à une distance presque infinie, s'étendra sur la tête du méchant? Jette un regard sur cette main terrible, et courbe ta tête dans la poussière. Considérez cette main, vous tous qui oubliez les bienfaits du Créateur, ou qui osez affronter sa puissance.

Je ne peux quitter ce sujet important sans admirer la patience de Dieu. Malgré sa force et son pouvoir, il laisse au méchant la vie et son impiété; sa miséricorde est aussi infinie que sa puissance. Si je prononçais avec mépris le nom d'un monarque de la terre, je serais heureux de ne perdre que la liberté. Si j'osais tirer l'épée contre mon souverain, ma vie,

perdue dans des tourmens horribles, serait trop peu pour expier mon crime. Mais toi que j'outrage à chaque instant de ma vie, roi immortel et invisible; toi contre qui mon souffle envoie des blasphèmes multipliés, tu me conserves; tu me rends heureux; tu me soutiens au lieu de me poursuivre avec la foudre de tes vengeances; tu m'environnes de tes bienfaits. O le plus puissant et le meilleur des êtres, ouvre mes yeux au devoir, enchaîne mon âme à tes pieds avec les liens de la bienfaisance et de l'amour.

O toi qui tiens dans tes mains ma vie et mon être, puissent mes pensées être sans cesse fixées dans ta gloire! Puisse mon esprit, toujours humble et modeste, se plier à ta volonté! Si les afflictions enchaînent mes sens à la douleur, puissé-je dire dans tous les états de ma vie, même dans l'abîme de la désolation : « J'éleverai un autel à mon Dieu, un autel de soumission; j'y écrirai : au Dieu de l'univers, seul sage et parfait. » Si tu mettais mon sort dans mes mains, que tu me permises de me tracer moi-même une route au bonheur, je désirerais humblement de le remettre à ta bienfaisance infaillible, persuadé

que tes inspirations, quoique contraires à mes penchans, et même à mes plaisirs, me sont plus utiles que les mouvemens aveugles de mes sens et de ma volonté.

#### Bonté de Dieu.

Si je porte mes regards dans les cieux, je ne vois qu'un illustre chaos, un mélange confus de globes brillans lancés au hasard. Mais ce qui paraît confusion, est l'ordre même; ce que nous croyons l'effet du hasard, est le résultat des opérations les plus certaines et les plus sublimes. Le compas n'a point promené sa pointe erronée sur ces globes de feu; l'œil du Tout-Puissant les a mesurés, et la proportion la plus exacte a présidé à leur construction.

Ce qui nous paraît un mal dans l'univers, porte quelquefois l'empreinte du bonheur; l'amour paternel en fera résulter des biens infinis. Si Joseph est enlevé aux douces caresses de son père, si Dieu l'abandonne à l'esclavage dans une terre étrangère, c'est pour sauver toute sa famille des rigueurs cruelles de la famine. Celui qui languissait dans le désespoir,

s'élève quelquefois jusqu'au faîte des honneurs; les tristes murailles d'une prison, par les opérations inconcevables de la Providence, ont quelquefois servi de base au trône. Homme ignorant et présomptueux, couvre donc ton visage de tes larmes; jette des soupirs brûlans vers le trône des trônes, et fais entendre au milieu de tes sanglots des hymnes de reconnaissance et d'admiration.

Ne taxons jamais la Divinité d'aveuglement et d'injustice; adorons dans un respectueux silence ce que nous ne pouvons comprendre; laissons errer sur nos têtes l'épée fatale; ignorons, s'il se peut, qu'elle est suspendue à un fil. Au milieu du labyrinthe que construisit la main de l'Éternel, faisons notre bonheur du bonheur général; n'allons pas, guidés par le vil intérêt, envier les richesses entassées dans les mains du vice; que la vertueuse indigence nous attache aux pas du juste; ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocence gémit au fond des noirs cachots, tandis que le crime est revêtu de la robe de l'honneur et de la considération; le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle vous dévoilera le secret du juge et de la victime.

Mais que le souffle et l'âme de la Divinité sont bien mieux empreints sur le monde animé ! La froide matière, incapable de sentiment, suit le mouvement simple qui lui fut communiqué ; elle se plie à des lois immuables et uniformes, tandis que les êtres innombrables qui fourmillent dans son sein, nourris du souffle de la vie, tirent de ses opérations des délices inexprimables. C'est pour eux que sa bonté secoua le bonheur et le plaisir sur la nature, et mit une tendre liaison entre ses effets et leurs sensations. Des millions d'habitans trouvent au fond des eaux la vie et l'abondance ; la terre aride renferme dans son sein une multitude infinie d'animaux ; le fluide aérien qui remplit la voûte céleste est sans cesse battu par les rapides mouvemens d'un peuple ailé qui se reproduit sans cesse, et qui paraît vouloir mêler ses chansons à la tendre harmonie des sphères. Il n'y a pas une feuille d'arbre sur la terre qui ne nourrisse une infinité d'êtres qui jouissent dans son sein du plaisir de la vie et de la reproduction. C'est pour cette profusion de créatures animées qui volent dans les airs, rampent sur la terre, ou nagent dans les eaux, que le Créateur exerce

sans cesse sa bonté inaltérable ; c'est pour elles que de ses mains divines il forma le plaisir, cette douce ivresse qu'on nomme le bonheur.

Que sont trois ou quatre élémens ? Quel petit théâtre pour les opérations de Jehovah, dont la grandeur et la libéralité sont infinies ! Lorsqu'on voit des millions de mondes s'élever les uns sur les autres jusqu'à une gradation infinie, que peut dire l'homme ? Est-ce pour lui que Dieu voulut épuiser ses desseins ? Le Créateur ne voulut, ne créa que pour sa propre gloire et pour communiquer sa bienfaisance inépuisable. Dieu n'a pas besoin de l'espérance ; son bonheur est infini, rien ne peut l'altérer ni l'affermir. Avant qu'il fit naître le temps et l'univers, il était parfaitement heureux, remplissant l'infini de son être. Mais l'immense univers fut un jeu de sa volonté ; il le peupla pour verser dans le cœur de ses habitans les nobles effusions de sa bonté. Tous ces mondes que l'imagination la plus forte ne peut concevoir et nombrer, sont des jardins immenses qu'il arrose continuellement des sources les plus pures du plaisir.

## Pureté de Dieu.

Quel air pur ! que le ciel est tranquille ! Plus clair que ce ruisseau qui coule lentement, plus brillant et plus uni que le cristal, ce voile d'azur, relevé par une broderie de feu, couvre dans son étendue des millions de mondes. Quelle draperie noble et touchante ! Quelle main tient ce dais magnifique suspendu sur l'univers !

Ce firmament peut-il nous donner une idée de la pureté divine ? O toi qui es le Très-Haut, pardonne-moi si je porte mes regards téméraires sur tes œuvres ; tes momens, tes actions, tes attributs sont saints et glorieux.

## Miséricorde de Dieu.

La miséricorde de Dieu est plus étendue que l'univers et les cieux. Pensée ravissante, délicieuse réflexion, laisse-moi goûter tout le charme que tu verses dans mon cœur ! Puissé-je reposer mon esprit dans l'immensité de cet attribut divin, et joindre cette perfection à tant de perfections ! Avec quel coloris brillant et animé n'est-elle pas tracée dans la parabole

de l'enfant prodigue ! Qui entraîne ce jeune insensé loin de la maison paternelle ? N'a-t-il pas été tendrement chéri, comblé de bienfaits ? Dirigé, soutenu dans les sentiers pénibles de la vie, il ferme l'oreille à son devoir, et son cœur à la reconnaissance. Il traverse rapidement les plaines de la débauche et du crime ; il va mener une vie déshonorante pour sa famille, ruineuse pour lui. Lorsque la nécessité, non le remords, le force à un retour soumis et humiliant, le père outragé ferme-t-il les portes de sa maison ? a-t-il montré le moindre ressentiment ? Les regards paternels l'ont suivi dans ses débordemens réitérés. Dès l'instant qu'il se replie sur ses fautes, il lui pardonne, ses entrailles sont émues, ses débauches infâmes, son départ cruel sont oubliés. L'amour paternel efface dans un instant une longue suite d'offenses ; ce père se jette dans les bras de son fils. Le retour de ce dernier est lent et tardif, celui du père rapide. Il court au-devant de son fils ; son front est doux et serein ; il se jette à son cou, le serre dans ses bras, le presse contre son sein. Au lieu de désavouer sa prodigalité, de blâmer sa conduite indocile, il le salue avec le baiser

paternel; il se réjouit à son retour comme il s'était réjoui le jour de sa naissance. Ce fils malheureux ouvre la bouche; avant qu'il ait parlé, son père l'a entendu; les épanchemens de son cœur ne peuvent souffrir aucun délai; il est inquiet jusqu'à ce qu'il ait assuré ce fils de son pardon et de ses faveurs les plus tendres. N'est-ce pas là l'image la plus frappante de la miséricorde libéralement accordée à la plus indigne des créatures? C'est ainsi, mon âme; c'est ainsi, vous tous qui l'avez offensé, que le Seigneur vous accueillera, si, sensibles à notre misère, nous retournons à lui d'un cœur humble et repentant.

La même main qui dirige les astres soutient le sage.

Que ce dôme est grand et majestueux! Où en sont les piliers? où se trouve la base de cette voûte superbe? Inébranlable sur ses fondemens, elle voit tous les jours des millions d'êtres s'éclipser. Si ces étoiles sont des masses si surprenantes, quel lien les enchaîne au firmament? Par quelle opération mécanique ces corps pesans ne tombent-ils point sur nos têtes, et n'écrasent-ils point la terre et ses ha-

bitans ? L'architecte tout-puissant ouvre les portes du nord ; tous les astres s'emparent de la place qui leur est destinée ; il suspend la terre et tous les autres globes sur le néant , et cette base est si solide, que les siècles rapides et la faux du temps ne peuvent l'ébranler.

Telle est l'assurance du sage : la même main qui posa la base de l'univers , le défend et le soutient. Faible de lui-même , incapable d'avoir une bonne pensée , il est cependant environné d'ennemis formidables qui méditent sa ruine. Le monde ouvre mille abîmes sous ses pieds : la chair , comme un locataire perfide , sous le prétexte séduisant du plaisir et de l'amitié , cherche à corrompre son intégrité , mais un secours invisible le défend. Le bras qui fixa les étoiles et qui dirige le mouvement des planètes , est étendu pour conserver les hommes.

#### De la prière.

Puisque Dieu réside au centre de la gloire , et voit des millions de mondes prosternés à ses pieds , pouvons-nous avoir une occupation plus agréable et plus noble que celle de le prier ? La prière nous donne accès auprès du

roi des rois, celui dont le sceptre remue l'univers, la source du mouvement et de la lumière. La prière nous met en face du trône céleste. Rougirai-je d'être prosterné devant le Très-Haut, de demander à celui qui tient l'univers dans ses mains, qui seul peut satisfaire des désirs insatiables ?

Contemplons un instant la gloire du Seigneur et la faiblesse de notre nature. Les ouvrages de la création, leur nombre incompréhensible, leur étendue infinie, nous frappent par leur justesse et leur proportion; chaque partie se lie si bien avec une autre partie, qu'on ne peut douter que tout fut arrangé par un agent suprême. Si nous pouvions rassembler les opérations merveilleuses du goût sublime du Créateur, quelle source riche et féconde se présenterait à nos contemplations ! Tous les êtres nous forcent à les admirer. Mais si nous considérons le Créateur sous un point de vue plus relatif à nos besoins et à nos intérêts, comme le gardien et le conservateur de tous les êtres, suivant sans cesse un plan invariable de bienfaisance, présidant à tous les événemens, amenant leur succès pour le plus grand bien général, faisant de l'univers le temple du

bonheur, qui refusera de s'attendrir sur ce dépôt sublime de la félicité?

Examinons notre nature imparfaite et fragile. L'esprit de l'homme erre sans cesse dans un dédale obscur de peine et de plaisir. Incertains et troublés dans les moindres affaires de la vie, le désespoir semble veiller à la porte de nos cœurs pour s'en emparer, si tous les événemens ne suivent pas le vœu de nos désirs. Quel abîme impénétrable que le cœur de l'homme, si Dieu du haut de son trône ne jetait sur nos âmes des nuages légers qui nous dérobent à nous-mêmes ! Quelle serait notre situation ? Des passions tumultueuses et fortes qui nous agitent : des craintes journalières qui tiennent le glaive et la foudre suspendus sur nos têtes : une vie sans cesse exposée au chagrin, à la douleur, à l'inquiétude, à la mort. Que de sujets de réflexion ! Mais il est un Ètre tout-puissant, pourrions-nous refuser d'implorer son secours ! l'imagination elle-même frémit à cette idée. S'il y a des méchans livrés à la fougue du crime, dont le cœur aveugle et présomptueux se met au-dessus du devoir et de la vérité, devons-nous les prendre pour modèles, quoique leur front soit orné de lau-

riens, quoique la foule s'empresse sur leurs traces, et que la moitié de l'univers s'accorde à leur donner les titres de grands et d'heureux?

Les astres reprochent à l'homme son ingratitude.

Telle est la fidélité de la nature matérielle sous toutes les formes; elle prend toutes les impressions que lui donne la main du Créateur: le tonnerre roulant et embrasé s'arrête à sa voix: les éclairs observent la direction de son œil redoutable: l'orage qui s'apprête à gronder, et le tourbillon impétueux contiennent leur courroux ou augmentent leur rage: les ondes mugissantes s'élèvent ou s'abaissent au moindre signe de sa volonté: tout l'univers est dans ses mains comme l'argile dans celles du potier: tout suit les impressions de sa volonté. L'homme seul, ingrat et rebelle, se laisse entraîner à ses appétits déréglés; il murmure sous le joug de la bonté divine; il couvre sa tête du brouillard de l'erreur et des passions, pour se livrer à toute la fougue de son imagination. Je vois toute la nature sous le sceptre divin, et mon cœur présomptueux

murmuré hautement contre la Providence. Sur les ailes d'une raison égarée, ma pensée veut parcourir l'univers : la critique insensée s'empare de ma bouche, glace mon âme, éteint les transports d'une juste reconnaissance. L'harmonie douce et immuable qui lie tous les êtres ne pénètre pas jusqu'au cœur de l'impie. Sourd à la voix de la nature, couvert du bandeau des passions, il donne tête baissée dans le premier abîme. Ne suivons pas cet exemple fatal ; que notre raison soit la première à se soumettre.

Que mon âme rassemble toutes ses opérations. Venez, facultés de mon esprit, je veux ébranler d'une main hardie l'autel de l'illusion publique. Que l'impie gronde et me mette au rang du stupide vulgaire ; j'aime la voix naïve du peuple. Fidèle serviteur d'un Dieu que je vois empreint sur toute la nature, je suivrai les traces qu'il m'a désignées. Qu'il exige tout de moi ; et si mon faible pouvoir et ma volonté peuvent seconder mes désirs, mon âme se dissoudra dans la méditation et l'exécution de ses ordres sacrés. Puissé-je faire entendre ma voix au milieu de l'espace ! puisse-t-elle retentir au fond de tous les cœurs, pour ap-

prendre à l'univers cette douce résignation ! Que la nature joigne sa voix à la mienne, et proclame le souverain des âmes aussi bien que le Créateur de tous les êtres.

Apparition successive des étoiles, utilité des astres.

A mon arrivée, ces perles brillantes étaient éclipsées par l'éclat du soleil. Quoique dans les mêmes places, et jetant les mêmes rayons, elles étaient cependant cachées à mes regards. Maintenant que la clarté du jour prend les nuances de la sombre nuit, que les ombres projetées en longs replis vont couvrir la terre, Hesperus, qui conduit cette foule d'astres, déploie son front rayonnant. Tandis que j'observe son aspect brillant et superbe, je vois les étoiles percer le rideau d'azur, se jouer, briller, disparaître tour-à-tour. Bientôt la nombreuse multitude jaillit du sein de l'obscurité : le firmament paraît une vaste constellation : des flots de gloire et de lumière s'élancent du haut des cieux.

Ces magasins de feux, ces réservoirs de lumières n'ont point été placés dans les cieux comme des corps inutiles ; leur situation agréa-

ble, leurs douces influences nous prouvent qu'ils sont formés pour le bonheur du genre humain ; ils furent mis dans un juste éloignement pour nous laisser le plaisir de les contempler. Plus proches de nous, ils feraient notre tourment, ils nous dévoreraient de leurs flammes. Mais aussi faibles et aussi légers que des diamans, leurs rayons, destitués de toute chaleur, n'affectent nos regards que d'une douce volupté; ils ne sont ni assez forts pour nous ravir la fraîcheur d'une nuit tranquille, ni assez brillans pour distraire notre âme, et la priver d'un sommeil nécessaire.

Ce n'est pas seulement pour orner les toits de nos palais d'une dorure magnifique, que Dieu commande aux luminaires célestes de briller pendant la nuit. Nous retirons plus d'un avantage de leur éclat bienfaisant; il divise notre temps, et fixe ses périodes ; il met une fin à nos travaux, et quelquefois à nos soucis. Le seul retour de la chaleur et de la froidure serait une règle trop incertaine. Mais ces corps lumineux, par la régularité de leurs mouvemens, nous fournissent les moyens de calculer le temps. Par eux l'agriculteur est averti lorsqu'il doit confier son grain au pé-

nible sillon; par eux le matelot s'ouvre une route heureuse au sein des mers, et porte l'industrie et le commerce dans des régions inconnues.

La beauté des cieux n'a pas échappé aux nations, même les plus barbares; toutes les générations les ont contemplés avec admiration et surprise; jamais l'inconstance de nos goûts n'a pu dégrader un instant les charmes d'un beau ciel. Il me semble que les étoiles ne brillent que pour m'inspirer cette douce gaîté qui persuade et qui attire, pour réveiller mon courage et mon zèle dans les travaux confiés à mes soins. Je vous entends, moniteurs célestes; si l'honneur a des charmes pour moi, si la véritable gloire peut ébranler mon âme, vous déployerez les sollicitations les plus vives pour exercer mon assiduité dans les fonctions de mon ministère. J'observerai vos avis; et si jamais mon zèle se refroidit, je rallumerai mon ardeur à vos feux célestes.

L'étoile polaire est immuable et fixe. Garde fidèle de la nuit, elle ne quitte jamais son poste; les saisons, dans leur course rapide, la retrouvent dans son même centre. Combien

de fois sa douce clarté, guidant le matelot, l'a conduit dans le port? Elle seule dirigea les premiers audacieux que l'intérêt força de monter sur un navire; leurs yeux pâles d'avarice et de crainte étaient sans cesse fixés sur cet astre bienfaisant. Lorsqu'une nuée perfide couvrait les vastes cieux de son ombre, le matelot éperdu, errant d'écueils en écueils, voyait sans cesse la mort terrible briser son vaisseau, et lui ravir ses plus douces espérances; mais dès que le brouillard se dissipait, son guide brillant venait charmer son âme; il s'empare du gouvernail; la certitude, l'espérance et le plaisir, à la poupe de son vaisseau, le poussent au travers des ondes, et le conduisent au sein de l'abondance.

#### Attraction, projection.

Lorsque je considère les corps célestes, puis-je oublier les lois fondamentales de l'astronomie moderne, la projection et l'attraction? L'une est le ciment de cette grande combinaison, l'autre la source toujours active de cette structure merveilleuse. Lorsque Dieu voulut et prononça ce *fiat* puissant qui donna

le degré de mouvement et de force à des orbes roulans, s'ils n'avaient été soumis à ces deux lois suprêmes, ils se seraient abîmés dans l'espace; mais la faculté de peser, jointe à la force projective, détermina leur course à une forme circulaire. Ces deux causes suffirent pour suspendre leurs mouvements, et produire cette harmonie qui règne dans les cieux. Sans elles, toutes ces masses désordonnées se seraient précipitées dans le feu central; mais les forces attractives et impulsives, habilement combinées par la volonté du Tout-Puissant, s'exercent dans un accord durable et parfait. Tous les globes asservis sont entraînés dans une course invariable. Ainsi se renouvellement le jour et la nuit, le temps et les saisons; tout se succède pour remplir les désirs de la Providence, et faire le bonheur de l'univers.

Que ce principe de l'attraction est admirable! Etendu, varié, il constitue l'essence de tous les corps; il se répand jusqu'aux bornes les plus secrètes du système du monde. Nous lui devons la pression de l'atmosphère. Ce fluide subtil et léger, resserré par la force attractive, enveloppe tout le globe et ses habitans d'un bandeau. Pressées par un choc mer-

veilleux, les rivières circulent dans les veines de la terre. Ce torrent devient impétueux; il arrose les plaines et les inonde. Excités par cette même force mystérieuse, les sucs nourriciers se détachent de la terre; la sève pénètre les racines, monte dans les arbres, s'ouvre un chemin dans des millions de petits canaux, et porte la vie et l'abondance jusqu'à la cime des plus petites branches. C'est ce même fluide qui retient l'océan dans ses bornes. Malgré le mugissement des vagues, elles se ballottent avec toute la fureur d'une rage mutinée; mais retenues par ce frein puissant, elles ne peuvent outre-passer les barrières les plus simples; les montagnes lui doivent ce front assuré qui résiste à l'impétuosité des vents et de la tempête. Par la vertu de ce mécanisme invisible, sans pouliés ni siphons, des millions de tonneaux d'eau vive s'élèvent dans le firmament. Ces vapeurs, rassemblées et soutenues par le même pouvoir, se fondent en pluies rapides ou en molle rosée. Condensées par la froidure, elles blanchissent nos coteaux; ou, durcies, elles couvrent la terre d'une grêle meurtrière. Le même principe lie étroitement les parties des corps solides; sans lui, la machine

de l'univers serait sans force et sans vigueur; nous attendrions en vain du secours de ces instrumens qui nous rendent la vie si douce; enfin c'est la source de ce juste équilibre qui produit la stabilité de tous les êtres; c'est la grande chaîne qui lie l'univers, accélère et facilite ses mouvemens. Oh! que d'effets compliqués, exécutés et produits par une seule cause! Quelle profusion et quelle économie! Une profusion immense de bienfaits, une économie admirable de dépense!

#### Chaîne des êtres.

Lorsque je contemple cette structure étonnante et vaste, lorsque je considère ces nobles dépositaires de la lumière et de la vie, lorsque je promène mon imagination sur les êtres innombrables qui remplissent tous ces systèmes spacieux, depuis les séraphins qui servent de base au trône, jusqu'aux nations sauvages qui peignent leur chair à demi nue, quelle variété dans les anneaux de cette chaîne immense! Quelle progression dans l'échelle universelle des êtres! Je me dis, tout est sorti de la main de Dieu, tout est rempli de sa présence.

Il mesura de son doigt ces globes larges et terribles qui sont suspendus dans la voûte des cieux ; il alluma de son souffle ces brasiers de feu qui réchauffent l'univers ; c'est lui qui leur donna ce mouvement invariable et perpétuel. Sa main délicate travailla ces canaux innombrables qui portent la vie et le sang dans le corps des moindres insectes. Il fait couler le plaisir dans les veines de tous les animaux , jusque dans un point invisible et animé ; toute la nature se pénètre de ses bienfaits. C'est au centre de l'univers que j'apprends à me fier à la Providence , et à me nourrir de ses bienheureuses influences.

Mais ai-je besoin de l'univers pour croire à la Providence ? Le plus vil de tous les êtres , qui rampe au sein de cette foule inconcevable , n'est point négligé par la cause toute-puissante ; les essences célestes jouissent de son sourire ; les habitans de la terre , le vil reptile de ses bienfaits. Quoique la manifestation de ses qualités ne se développe que devant les esprits intellectuels , son oreille est cependant ouverte aux cris du jeune corbeau ; son œil est attentif à la marche et au bonheur de l'oiseau le plus vil ; l'enfant chéri de sa

tendre mère, et doucement secoué sur ses genoux, n'est pas mieux soigné que les créatures par les soins du Tout-Puissant. Cette mère passionnée oubliera l'enfant chéri qu'elle a bercé sur ses genoux, et pressé contre son sein, avant que le père des miséricordes cesse de répandre ses bienfaits sur les humains.

#### Présence de Dieu.

Ces mondes qui suivent leur course journalière au-dessus de nos têtes, ces atomes qui nous environnent et nous pressent, tous ces êtres qui fourmillent dans le sein de la création sont des garans assurés d'une Divinité présente. Dieu n'est point caché, la nature dévoile son être. Partout on reconnaît ses traces. Être éternel et créateur, tu nous touches en tous sens, tes œuvres t'annoncent à nos yeux, ta bonté parle à notre âme; par ton ordre les doux rayons de l'astre du jour nous échauffent le matin; le soir nous sommes rafraîchis et délassés par le souffle modéré des zéphirs. Ta gloire brille dans les lampes célestes que la nuit vient allumer; tu nous souris dans les fleurs du printemps; ta gran-

d'eur nous est tracée dans l'étendue infinie de la création; ta science dans ces insectes volans et imperceptibles où tu plaças l'étincelle de la vie. Qu'ils sont aveugles et fous, ceux qui, sans cesse frappés des marques visibles de ta présence, qui, foulant à leurs pieds des merveilles sans cesse renaissantes, peuvent t'oublier un instant! Source universelle de tous les êtres, donne-moi des regards assez perçans pour t'apercevoir dans tous les objets, et un cœur sensible et dévoué pour t'adorer à chaque instant. Je veux un Dieu qui m'éclaire et qui me conduise; je ne pourrais vivre sans lui.

Le firmament étonna mon âme, avant que je pusse le considérer avec l'attention d'un homme; un charme secret se glissait dans mes sens, lorsque, négligemment penché sur une mousse légère, mes yeux s'égaraient dans la nature, voyaient les cieux nuancés d'un bleu tendre s'embraser du feu de mille lampes. Je ne sais quelle douce sensation portait sans cesse mes regards vers ce spectacle imposant et magnifique; mon odorat agréablement caressé par les fleurs que je pressais sous mes pieds, le chant langoureux et mélancolique du rossignol, mes pensées émues et flattées par une

fraîcheur voluptueuse, rien ne pouvait me distraire du ravissement qu'excitait en moi cette douce contemplation.

Je sentais je ne sais quoi de puissant qui agrandissait mon âme, qui m'élevait au-dessus des vapeurs de l'orgueil, et rendait ma vue plus perçante à travers les objets sublimes que m'offrait ma pensée. J'ai cru entendre une voix du haut des sphères m'ordonner le mépris des choses de la terre. Je portais mes espérances et mes désirs sur des délices qui m'étaient inconnues. A l'avenir je me pénétrerai de ces influences morales ; elles sont les flambeaux de l'industrie pour certains peuples ; elles les consolent d'une nuit presque éternelle. Si nous les consultons, elles seront nos guides vers la sagesse et le bonheur.

Je contemple, je pèse mes pensées, et j'imagine des choses sublimes ; je roule un oeil d'admiration et de crainte ; je retire avec peine ma vue accablée et séduite, et je la précipite de nouveau dans les cieux. Je ne puis rassasier mes regards ; mes pensées forcent mon imagination bouillante à se soumettre à la contemplation. Je trouve des merveilles toujours nouvelles, toujours plus étonnantes ; et

après l'examen le plus soigneux et le plus séduisant, je n'ai fait qu'admirer, je n'ai rien connu.

### L'HIVER.

Le Créateur paraît avoir déployé sa tendresse d'une manière plus solennelle dans les saisons riantes et délicieuses. La beauté de la nature nous ravit dans le printemps; une mélodie tendre et naturelle nous enchante; une vapeur embaumée et légère porte la fraîcheur et la volupté dans tous nos sens. Au milieu des chaleurs accablantes de l'été, sa main répandit les feuilles et l'ombrage; il réveilla le zéphir. Des lits de mousse nous attendent au fond des bois; un ruisseau clair et limpide mêle ses eaux à la fraîcheur de l'air; il serpente et murmure doucement pour caresser notre imagination. Dans l'automne, sa bonté couvre les champs de trésors inestimables; les branches plient sous le faix; la terre est couverte de fruits. Quelle abondance! Partout les délices et la profusion. C'est dans ces périodes riantes de l'année que le Tout-Puissant répandit ses faveurs les plus pures. Cependant

l'hiver est aussi son ouvrage; le triste hiver, qui se nourrit d'orages et de tempêtes, annonce aussi son pouvoir.

Que l'hiver soit aujourd'hui la matière de mes chants; que la terre couverte de neige et de frimas soit attentive; ce sujet, quoique triste, peut agrandir nos âmes.

Que le jour est abrégé! Le soleil, retenu dans des climats plus doux, vient d'un pas lent et tardif; il se lève avec regret, et se promène avec une morne indifférence du côté du midi, nous lançant obliquement quelques rayons; à peine répand-il la lumière à travers l'épaisseur de l'air, pour donner le jour à notre monde abattu; son aspect est triste, ses rayons languissans. S'il brille par hasard d'un éclat plus vif, comme la jeunesse et la gaieté dans la maison de l'affliction, il paraît inquiet, il hâte son départ. Qu'il parte. Pouvons-nous désirer une clarté plus durable, lorsqu'elle ne nous montre plus que le spectacle de la désolation? Les fleurs ont disparu: les oiseaux, muets, s'enfoncent dans les murailles solitaires; les arbres, dépouillés, se courbent sous l'orage; l'air a perdu son parfum; la nature languissante est comme une

jeune veuve inconsolable ; les vents impétueux précipitent la grêle avec des sifflements horribles , et lient la terre avec une chaîne de glace.

Regrettions - nous le départ précipité du jour , lorsque notre chambre est tendue du voile de la mort , et que des objets terribles nous environnent ? Qui désireraït des flambeaux ardents pour voir à découvert les scènes de la douleur , pour rendre l'horreur plus visible , puisque notre vie est un combat perpétuel de misère et de maux ? Quel ordre admirable est celui qui réduit nos jours à quelques années rapides ! Quatre - vingts ans suffisent bien à l'homme vertueux ; mais que ce terme est court pour le méchant ! La voie qui nous mène au bonheur est parsemée de tous les maux ; accuserons - nous la Providence de l'avoir abrégée ? Dès que nous avons traversé la vallée de larmes , des coteaux rians s'offrent à nos regards ; une lumière douce brille sur nos têtes ; la joie nous sourit , la gloire nous couronne.

Quelquefois le jour est encore plus rapide ; l'année passe sans voir le soleil ; des nuées épaisses s'élèvent du sein de la terre , et cou-

vrent le firmament de leurs vapeurs impénétrables ; les eaux ont inondé les plaines ; elles jaillissent en cascades rapides du haut des montagnes ; elles se rassemblent à gros bouillons dans les fleuves impétueux ; les digues sont renversées. Si la main négligente a laissé le toit à découvert, les eaux insinuantes pénètrent dans le chaume qui couvre la triste cabane, et vont châtier son habitant paresseux. Le laboureur, trempé de sueur et de pluie, quitte à regret sa charrue ; les oiseaux plient sous leurs ailes pesantes, ils n'osent se confier à cet air humide ; les bêtes féroces, inquiètes et désespérées, s'enfoncent en rugissant dans leurs grottes obscures ; les ruisseaux sont enflés ; les rivières n'ont plus de bornes ; partagées en torrens innombrables, elles ont enveloppé les prairies et les campagnes d'un triste déluge.

Qu'il est heureux pour nous que ces inondations ne surviennent point lorsque les prairies sont émaillées de fleurs, les plaines couvertes d'une riche moisson ! Quelle désolation dans les familles, si dans ces momens précieux le ciel ouvrait ses soupiaux terribles !

Que tu es puissant, mystérieux et terrible,

Dieu de l'univérs! Lorsque l'air est tranquille, que les vents furieux donnent le calme à la nature, dans quels antres souterrains sont-ils enchaînés! Quelle main puissante retient leur impétuosité jusqu'à ce qu'il te plaise de réveiller leur fureur! Les portes épaisse de leur prison s'ouvrent à grand bruit; l'atmosphère est ébranlée; les élémens sont confondus; des torrens d'air se précipitent à travers les montagnes et les mers; les flots se soulèvent et mugissent au loin dans le continent; les arbres frémissent jusque dans leurs racines; le mouvement des sphères se précipite; le soleil, rouge de feu, consterne la nature; les forêts plient sous les violentes secousses; les chênes, long-temps respectés par l'orage, sont écrasés par la foudre; tandis que le roseau flexible, sortant du sein des marais, se plie et se courbe au gré de l'orage, et survit au désastre général.

La tempête a pour un moment ralenti ses fureurs; mais c'est pour reprendre des forces nouvelles. Sa rage est parvenue à son comble; l'air est plus violement agité; les menaçantes tours s'écroulent sur leurs fondemens; les dômes élevés éclatent et se précipitent; les

rocs impétueux roulent dans les plaines, et renversent la cabane du laboureur. Où trouver maintenant un asile? Les villes sont ébranlées, l'ardoise vole, l'obscurité nous environne; l'horreur se joint à la désolation; l'ordre des élémens est renversé; la consternation poignarde le cœur de l'homme, la nature est un vaste désert. Ce n'est ici pourtant qu'un effet léger de la colère divine; la coupe de son indignation n'est pas encore épuisée. Que ton orgueil sera vain, lorsque l'Éternel méditera l'épouvante, et la versera toute dans ton cœur; qu'il se rendra visible à la nature et jugera l'univers étonné!

L'océan frémit dans ses abîmes; les vagues pesantes s'élèvent et ouvrent des gouffres profonds; elles se brisent contre les rochers menaçans, ou vont se perdre dans les nues. Les vaisseaux mal assurés, malgré les ancrés les plus fortes, sont élevés; plus rapides qu'une flèche, plus légers que le vent, ils sont les jouets de l'orage; la mer écumante s'entr'ouvre pour les engloutir, lorsqu'une vague impétueuse ferme l'abîme et les lance de nouveau dans les airs. Que l'art du pilote est vain! que la force du matelot est impuissante! Le

vaisseau erre de gouffre en gouffre ; il piroquette aussi rapidement que le sabot sous le fouet de l'enfant qui le chasse. Le désespoir est dans l'âme du pilote ; la mort, sa faux tendue, le menace à chaque flot. Ne perds pas ton temps à t'effrayer. La main du seigneur s'est-elle retirée, parce que ton oreille est frappée des hurlements affreux du tonnerre, et que tes yeux sont éblouis du feu des éclairs ? Lève tes mains vers les cieux, implore son pouvoir ; les vents impétueux sont à ses ordres ; toutes les eaux de la mer sont dans le creux de sa main. A sa voix l'orage rentre dans le silence profond ; la mer redevient calme ; les voiles s'enflent d'un vent favorable, le port se présente au vaisseau délabré, la joie renait sur ton front.

Quelquefois, après une journée longue et triste, vient une nuit plus longue encore et plus mélancolique. Des vapeurs noires et sombres, que le soleil le plus perçant ne pourrait dissiper, couvrent la terre d'un voile terrible ; les heures nocturnes chancellent au milieu des ténèbres épaisses, et vont d'un pas lent ; la lune cherche sa carrière dans l'obscurité. Que cet appareil est effrayant ! Le

chaos semble retourner sur la terre; la tempête pendant le jour a ravagé la nature; la nuit pare son pavillon silencieux de tous les apprêts de l'horreur et de la crainte.

J'ai quelquefois abandonné le cercle tumultueux du monde, je me suis dérobé aux clartés importunes de mille flambeaux. Plongé dans les ombres épaisses, je ne les ai point regrettées, mais j'ai souri à mon âme, je l'ai félicitée de son courage. Ces ténèbres étaient agréables et séduisantes, comparées à l'horreur de la conversation que je venais de quitter. Les discours de mes amis (comment avaient-ils mérité ce titre?) étaient un langage de ténèbres, l'horreur de l'âme, le tourment des oreilles. Hélas! pourquoi suis-je forcé de le répéter? leur langue était trempée dans le venin des aspics; leur gosier était un sépulcre ouvert à la gloire et à la réputation. L'envie, pâle et livide, présidait à ces soirées homicides. Quelquefois la licence et la présomption lançaient des flèches impies contre le ciel. L'homme prenait sur lui de contredire l'Éternel, et de censurer ses ouvrages. Quelquefois je les ai vus partager les appétits de la brute, se livrer à la débauche la

plus lascive ; j'ai vu louer celui qui était le plus chargé d'exploits criminels. Le débordement et la luxure distribuaient des couronnes à des têtes livides et pâles, soutenues par des corps épuisés ; le doux plaisir et la volupté fuyaient loin de ces sales orgies, et allaient se reposer dans le cœur du sage.

Ils m'ont banni peut-être de leur société, en poussant les éclats d'un rire amer ; leur fausse joie s'est exhalée en bons mots sur mon respect pour la Divinité ; ils m'ont traité sans doute d'esprit faible, de caractère bilieux et insociable. Peu m'importe, je ne porterai jamais sur eux le fiel de l'indignation. Si jamais le moindre ressentiment s'élevait dans mon sein, je le convertirais en prière.

Je m'avance vers ma demeure au milieu d'un vide ténébreux. Seul et tremblant, j'aperçois à peine la tête de mon cheval, et je ne fais que soupçonner ma route. Je n'ai d'autre compagnon que le danger, peut-être la destruction. Mais suis-je seul ? L'Éternel, le père de la lumière, le Dieu de ma vie, n'est-il pas toujours à ma droite ? Parce que le jour a disparu, dois-je avoir moins de confiance en sa présence ? Je n'aurais, à la vérité dans mes

malheurs aucun bras de chair pour me soutenir. Aucun ami, dans cet instant, ne me distraite de mes craintes, ne charme les ennuis du chemin par des propos agréables. Mais n'ai-je pas le bras du Tout-Puissant pour ma défense, et la prière qui m'ouvre une conversation céleste? Tous les lieux, tous les temps, toutes les attitudes sont propres à cet exercice. C'est une source de délices inépuisables et faciles à se procurer, c'est un trésor inestimable qui n'est point soumis aux lois du hasard, parfaitement assuré au possesseur, même dans le sein de la nuit la plus obscure.

Me laisserai-je gagner à la crainte? L'accès que j'ai sans cesse auprès de Dieu me donne de nouvelles forces. Heureux ceux qui se confient au Tout-Puissant! Mille esprits célestes les suivent dans leurs voyages, et empêchent même leurs pieds de heurter contre les pierres.

Y a-t-il des ténèbres pour moi, lorsque je jouis de la présence de Dieu? Qu'il donne la paix et le repos à ma conscience, et ce silence redoutable sera plus délicieux que la voix de l'éloquence, ou que les sons mélodieux du luth. Qu'il pénètre mon âme de ses perfec-

tions, je ne manquerai jamais d'avoir une aurore brillante, ni de passer une nuit pure et tranquille.

Que les altérations de la nature sont surprenantes! Je l'ai quittée le soir simple et sans ornement. Aujourd'hui ce brouillard épais a blanchi nos coteaux; la neige ajoute sa toison à celle de nos troupeaux, et crêpe la chevelure du voyageur; les haies sont chargées de ces brillantes dépouilles; la terre en est couverte; les arbres ont pris une parure uniforme, et paraissent emplumés d'une eau qui se fige.

L'air, au milieu de cette fastueuse décoration, est chargé de corpuscules grossiers et dangereux, il dépose l'oppression et l'ennui sur toutes les fonctions de la vie; une langueur froide embarrassé nos membres; en vain le père du jour veut à son lever dissiper ces noires vapeurs; la nuée épaisse et malfaisante résiste à ses rayons puissans, elle met un voile de tristesse sur toute la nature; je peux à peine distinguer la maison qui me touche. Où sont maintenant les voûtes brûlantes et azurées du firmament? Où est la pompe d'un soleil radieux? Où sont les scènes

magnifiques de la création? Elles sont perdues dans un vain brouillard; leur gloire est obscurcie; le théâtre de l'univers écrasé nous ouvre les portes d'un vide affreux; toutes les nuances du brillant coloris de la nature sont rembrunies par l'obscurité.

Le brouillard me paraissait de loin une barrière impénétrable; mais à mesure que j'avance, il semble s'éclaircir. Telles sont les peines de cette vie; elles effraient celui qui ne les a point éprouvées. Tels sont aussi les plaisirs des sens; ils promettent beaucoup, mais leur jouissance les éteint, et rend le désir insatiable. Dans les deux cas, nous sommes également trompés; la pointe aiguë des douleurs s'émousse en nous piquant; le dégoût et l'apathie suivent les bruyans plaisirs.

Quelquefois la nature prend un visage plus riant; la soirée mélancolique s'avance, elle enveloppe tendrement le jour de son ombre, le firmament se couvre d'un bleu plus foncé; les étoiles brillent d'un éclat plus doux. Mais la gelée verse ses influences subtiles et pénétrantes sur tous les corps; les pointes aiguës de l'éther lient toute la nature; le matin d'un pas lent s'avance sur notre hémisphère, et

ouvre enfin son œil pâle sur notre horizon. La nature se revêt d'une parure bizarre ; les glaces inégales et dentelées pendent sur le toit des maisons ; le brouillard a couvert nos vitres d'un vernis épais et blanchâtre ; nos champs fertiles ont pris la dureté du fer ; nos prairies humides forment un long pavé de marbre. Le fleuve est arrêté dans sa course ; ses eaux sont enchaînées au banc de sable ; sa surface polie et solide offre un amusement à la jeunesse , et devient une route sûre au char rapide du voyageur. Et ce qui paraîtrait inconcevable à l'heureux habitant du midi , un souffle léger suffit pour couvrir les lacs et les rivières d'un pavé de cristal , fendre les chênes avec des haches invisibles , et briser en mille pièces le fer et l'acier , s'ils voulaient s'opposer à leur effort.

Les parcelles de nitre , qui depuis long-temps volent dans l'éther , ont purifié l'air que nous respirons ; notre vue peut s'étendre au loin sur la nature ; les semences de l'infection sont détruites ; la peste a fermé son sein corrompu. C'est ainsi que l'affliction mortifie nos vices , et subjugue nos habitudes. L'atmosphère glacée presse plus fortement nos

corps, et tend nos nerfs; un ciel clair et sans nuages, un soleil brûlant, nous accablent et nous amollissent; nous sommes conduits à l'ombre des bois et des fontaines. Maintenant on ne traîne plus de pas languissans; on ne voit personne les bras croisés, tout est en mouvement; la force ébranle tous les corps; la disposition de l'air supplée à l'aiguillon du besoin. Ainsi la dure école du malheur mène l'esprit à l'exercice de ses facultés. Le pâle climat de l'adversité nous inspire souvent des résolutions au-dessus de l'humanité, tandis qu'une prospérité durable relâche l'âme, et l'énerve par le plaisir, par l'indolence et la paresse.

Le froid est venu des portes du nord, les vents impétueux ont balayé ces déserts; ils font une descente cruelle sur notre terre; ils grondent et murmurent autour de nos maisons, ils assiègent nos portes, et se collent à nos fenêtres; les murailles épaisses ne peuvent les retenir. L'obstacle les irrite, leurs ailes chargées de glace pénètrent dans les chaudes fourrures, et glacent le sang dans nos veines; ils promènent le triste hiver par toute la nature; leur souffle est plus dangereux pour la

jeune plante que la faux meurtrière ; ils portent la mort jusque dans les racines les plus profondes. Que le blé ne se hasarde point dans les faibles retranchemens du pénible sillon. Que le tendre bouton ralentisse son essor. Ces sauvages tyrans de la nature ne craignent point de détruire l'espérance de l'année.

Que le froid est cuisant ! La pâleur a voilé le coloris brillant de la jeunesse et de la santé ; les joues sont livides ; les dents ne peuvent s'empêcher de claquer. Vous qui êtes joyeux et tranquilles au fond de vos appartemens commodes , au milieu des corpuscules brûlans d'une chaleur empruntée , n'oubliez pas vos frères qui languissent au sein de la misère. Le froid pénètre aisément les haillons de la pauvreté. De vils lambeaux couvrent à peine leur chair frissonnante , tandis qu'un peu de cendre chaude , éparse sur un triste foyer , se rit de leurs désirs plus qu'il n'échauffe leurs membres. Lorsqu'un vin pétillant et mousseux remplit le verre du plaisir ; lorsque des mets exquis , préparés par la main de la volupté , viennent fumer sur vos tables dans une porcelaine élégante , souvenez-vous que des hommes comme vous , livrés à la maladie ou

au désespoir , sont exposés à la rigueur d'un ciel courroucé. Je crois entendre les vents plaider la cause du malheureux ; puissent-ils souffler dans vos âmes la commisération et la pitié , tandis qu'ils font entendre leurs horribles sifflements dans la triste chaumièr e!

Les vents ont cessé , leur fureur s'est ralenti ; ils sont rentrés l'un après l'autre dans leurs grottes souterraines , après avoir couvert la terre de nuages. La neige se répand d'abord en petite mousse , mais bientôt elle se précipite à gros flocons ; le noir manteau de la nuit se pare de cette blanche dépouille. Au réveil du matin , quelle surprise! toute la nature est couverte de la robe de l'innocence et de la candeur , on peut à peine distinguer les arbres des collines qui les supportent. Où est la différence des terres destinées au labour , à celles réservées pour le pâturage ? Tous les êtres reposent dans une confusion si noble et si brillante , qu'elle efface la splendeur du jour , et qu'elle affaiblit nos regards. Le linon n'est pas si blanc que ce manteau ; le lis lui-même , s'il pouvait paraître dans ces temps orageux , serait terni par l'éclat de la nature.

L'œil ne saurait se satisfaire sans jeter plus

d'un regard sur cette scène curieuse et délicate. Voyez les buissons ornés d'une robe aussi pure que celle des vestales ; les prairies couvertes d'un tapis plus fin que l'hermine ; les bosquets plient sous cet agréable fardeau. Bientôt un vent sorti des portes du midi convertira cette parure vaste et magnifique en une tendre humidité ; le nitre qui se dissout pénètre la glèbe, et la fertilise.

Que les ouvrages du Créateur sont étonnans et variés ! que la nature est flexible et malléable sous sa main puissante ! elle prend toutes les formes ; l'esprit des eaux s'élève dans les airs, se condense, retombe en pluie, ou prend la solidité de la glace, ou le velouté de la neige, ou la forme globuleuse de la grêle cruelle.

Qu'est une vaine parure aux yeux du sage ? Des lèvres vermeilles, un teint de rose, des yeux étincelans, un esprit vif et animé ne plaisent qu'un instant ; mais un esprit vertueux a des charmes qui survivent à la perte de tous ces embellissemens passagers, des charmes qui joignent au doux parfum des fleurs la durée du gazon.

Le bonheur de l'homme pieux est comme

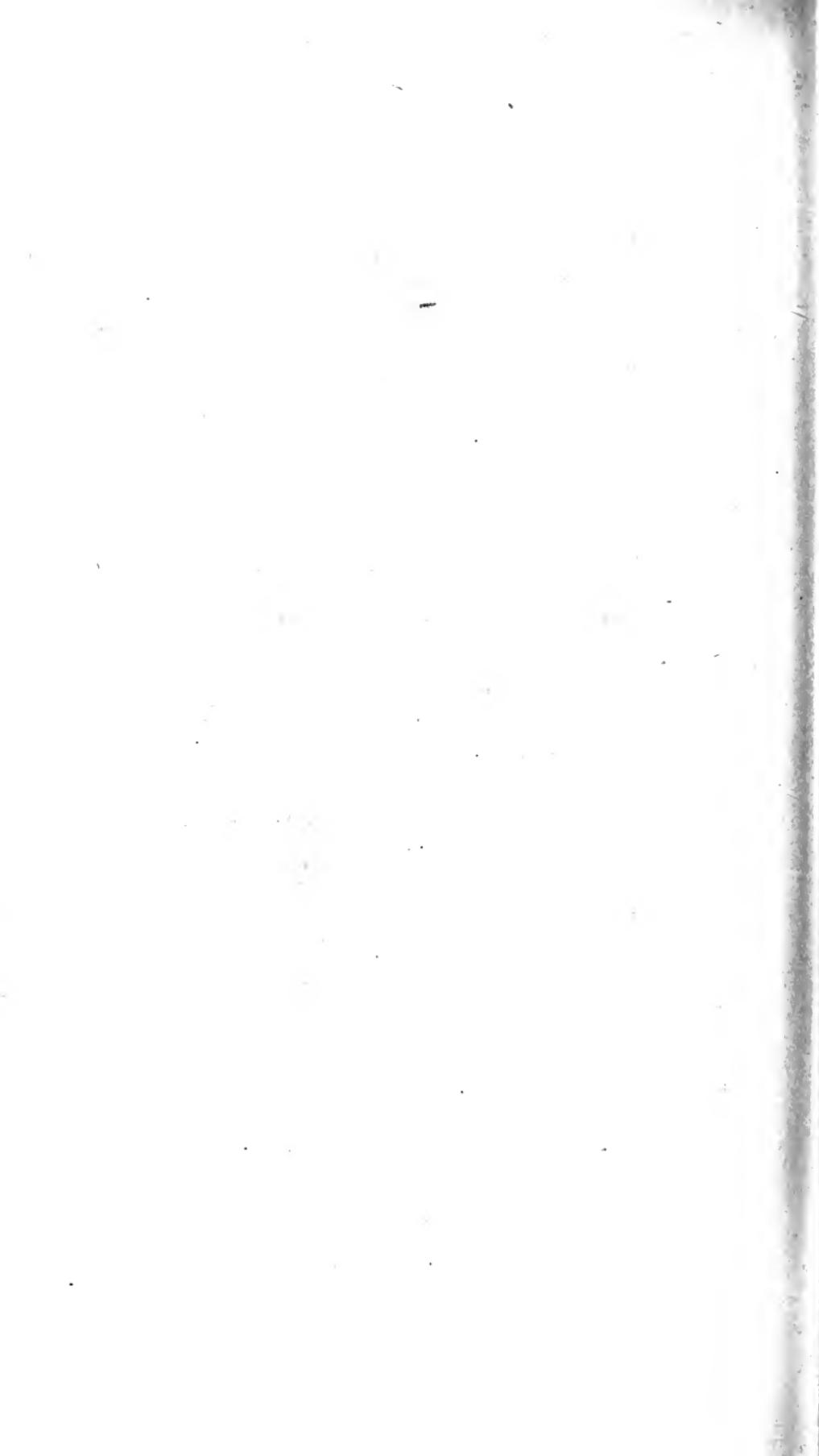
un arbre dont les feuilles ne peuvent jamais tomber; il n'emprunte point son repos des objets muables et passagers, mais de lui-même. Si des événemens inattendus l'appauprissent, il est riche de sa vertu, et plus riche de l'espérance d'une gloire assurée; ses joies sont infiniment supérieures à l'éclat passager de nos délices sensuelles, plus nobles et plus indépendantes que les faveurs de cette déesse trompeuse qu'on appelle la fortune.

La nature a quitté son voile blanc; la neige se fond, et distille de nos toits; des cascades bruyantes se précipitent du haut des montagnes; les arbres se dépouillent par degré d'une fourrure qui les embarrasse; je distingue nos prairies et nos jardins. Puisque la nature paraît encore une fois à nos yeux, saisissons les beaux traits qui lui restent. Le houx a secoué sa graine ardente; le lierre simple et sauvage couvre de ses branches les murailles antiques et décrépites; il ne quitte jamais sa place, malgré les vents et la tempête; il tient des couronnes toujours prêtes pour les enfans de l'ivresse et du plaisir. Le laurier ferme et hardi pousse sa tête au milieu des noirs aquilons; il conserve toujours son

port majestueux , digne par sa victoire sur l'hiver de couronner la tête des conquérans. Ces arbres et quelques plantes conservent leur verdure au sein de la grêle et des frimas, sur le front même de l'hiver le plus cuisant et le plus triste.

Mais portez vos regards dans cette voûte nuancée de mille couleurs. Je vois le soleil qui sourit d'avoir dompté les orages; ses rayons se jouent à travers les petites gouttes de pluie dont l'air est surchargé. Quel arc glorieux ! que sa forme est élégante ! que son apparition est délicieuse ! Il atteste à l'univers que les orages ont disparu ; que le triste hiver est enchaîné; qu'un printemps délicieux, couronné des fleurs les plus suaves, va régner sur la nature.

FIN DES MÉDITATIONS.



---

# TABLE DES PENSÉES CHOISIES D'YOUNG.

---

## ADVERSITÉ.

Le temps de l'adversité est la saison de la vertu. I, 226.

## AMBITIEUX.

L'ambitieux dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. Est-ce là tout, s'écria César monté sur le trône de l'univers? I, 174.

## AMBITION.

Eussiez-vous tous les trésors du Nouveau-Monde, si vous avez encore de l'ambition et des désirs, vous resterez pauvre. I, 104.

Sans la vertu, les talens ne sont dans les mains de l'ambition qu'un instrument éclatant, mais coupable, qu'elle emploie à commettre des crimes célèbres. II, 13.

## AME.

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui portent dans leur sein une âme immortelle avec l'aveugle indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor. I, 158.

L'âme sortira triomphante des ruines de l'univers, et s'élevera comme la flamme au-dessus de l'embrasement universel de la nature. I, 163.

Plus nous pénétrons dans la nature de l'âme, soit que nous analysions ses penchans, soit que nous interrogions ses facultés, plus nous reconnaissions sur elle le cachet de l'immortalité. I, 180.

Que l'âme paie cher le loyer de sa chétive demeure ! I, 222.

L'âme est le seul trésor de l'homme. La possession d'un monde n'y peut rien ajouter, comme la destruction de l'univers n'en peut rien retrancher. II, 24.

### AMIS.

Quand la félicité daigne descendre sur la terre et visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer. I, 49.

Tous marchandent ce trésor : il est peu qui veuillent l'acheter ce qu'il vaut. I, 54.

Qu'il est doux d'en avoir ! qu'il est cruel d'en avoir eu ! I, 207.

### AMITIÉ.

Amitié, fruit délicieux, que le ciel a permis à la terre de produire pour faire le charme de la vie, le nectar que l'abeille exprime des fleurs parfumées est moins doux que toi. I, 49.

Rien n'est si délicat que l'amitié ; sa sensibilité est extrême ; un rien l'affecte ; les plus légères atteintes peuvent lui devenir mortnelles ; la réserve la blesse ; la défiance la tue. I, 54, 55.

Ah! l'amitié est le nectar de la vie! mais pour être parfait il faut aussi que les années ajoutent à sa qualité : l'amitié nouvelle n'a ni force ni douceur. I, 56.

A quoi bon chercher de nouveaux amis dans la vieillesse. La triste amitié que celle qui se forme aux bords de la tombe qui va l'engloutir! II, 150.

#### AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est un républicain jaloux : il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop supérieur. Tandis que d'une main il le couronne des lauriers de la gloire, l'autre cherche son cœur pour le percer; comme les meurtriers de César, il rend à sa victime un hommage perfide, et tombe à ses genoux pour l'assassiner. II, 12.

#### ANNÉES.

Hélas! nos premières années, comme des ancêtres prodigues, déshéritent en quelque sorte les dernières; elles en dissipent d'avance les plaisirs et les douceurs. I, 101.

#### ASTRONOMIE.

La religion est fille de l'astronomie : un astronome athée ne peut être qu'un insensé. I, 312.

#### AVENIR.

N'attends pas l'orage pour t'alarmer. Le calme est plus menaçant que la tempête. Les faveurs du ciel sont des épreuves et non des récompenses. Jouis du présent, mais en te défiant de l'avenir. I, 41.

## BIENS,

Que les biens de la vie sont trompeurs! ils nous donnent un moment de plaisir, et nous livrent à la peine qui nous abreuve à longs traits de toute son amertume. I, 84,

## BONHEUR.

Dès qu'il peut finir, il cesse d'être. Le bonheur fuirait des cieux, si la crainte de le perdre y pouvait entrer. I, 34.

Le bonheur sur la terre! mot d'orgueil; où est la chose? I, 35.

Le bonheur même ne donne jamais ce qu'en promet le nom. I, 39.

Le bonheur est un commerce, un échange de plaisirs. Jamais homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvait l'être. I, 52.

Le bonheur veut deux êtres. I, 53.

Le bonheur! hélas! en est-il ici bas? c'est un fruit interdit à la bouche des mortels. I, 82.

Qu'il se trouve peu d'hommes qui sachent supporter le bonheur! I, 131.

Le premier pas vers le bonheur, c'est d'être convaincu que c'est une nécessité de beaucoup souffrir. I, 236.

Tous les hommes cinglent à pleines voiles vers le bonheur. Très-peu se sont munis de la science pour boussole, et ont pris la vertu pour astre de leur voyage. I, 240, 241.

## BON SENS.

Le bon sens est un diamant de poids, qui a par lui-même un prix réel. Si l'esprit l'a poli, il jette plus d'éclat;

mais quand il resterait brut, il ne perdrait rien de sa valeur intrinsèque. I, 278.

### CALAMITÉS.

Admire et juge le héros dans une bataille, le pilote dans la tempête, et l'homme vertueux dans les calamités. I, 235.

### COEUR.

Un cœur qui ne souffre que de ses maux mérite les peines qu'il endure. I, 40.

### CONNAISSANCES.

Il en est des connaissances comme des biensfaits ; donner, c'est acquérir : en enseignant, nous apprenons. I, 51.

### CRIME.

Les mortels insensés, toujours en contradiction avec Dieu et avec eux-mêmes, sans crainte et sans pudeur, exposent leurs crimes nus à l'œil chaste des cieux, tandis qu'ils frissonnent et pâlissent à la vue d'un mortel. I, 218.

### DÉSESPOIR.

Quand le désespoir s'empare de l'homme et l'accable, comment ne suffit-il pas, pour le ranimer, de lui dire : « As-tu vu les cieux ? » I, 347.

### DÉSIRER.

Pourquoi désirer ? c'est de toutes les occupations la plus cruelle. I, 103.

## DIEU.

Tout ce que Dieu fait est bon. Ses menaces sont des signes de sa clémence. I, 233.

Sa toute-puissance éclate de toutes parts, dans l'homme, dans la terre et dans les merveilles du firmament : de tous les points de l'univers, elle lance des traits de lumière qui foudroyent l'incrédulité. I, 329.

## DOULEUR.

Quand la douleur pénétrante brise et déchire l'âme, la sagesse vient en riant épandre ses semences dans nos cœurs amollis par les pleurs ; ainsi le soc utile sillonne la terre humide, avant que la main du laboureur y verse l'espérance de l'année. I, 226.

## ENVIE.

La vanité peut se rencontrer avec un bon naturel ; mais l'envie suppose toujours de la méchanceté dans le cœur. II, 158.

## ESPÉRANCE.

L'homme ne se rebute point de l'espérance : toujours crédule et toujours trompé, il ne sort d'une erreur que pour retomber dans une autre ; l'expérience ne le corrige point : il veut voir l'instant qu'il n'a point vu. I, 99.

## ESPRIT.

L'esprit est un talent précieux, lorsqu'il sert d'organe à la raison : mais s'il usurpe sa place, c'est une vraie maladie de l'âme. I, 276.

L'esprit, sans le bon sens, cesse d'être un bien, et devient un mal : il ne fait que donner plus de voiles au vaisseau et le précipiter plus tôt sur l'écueil. I, 278.

En vain l'esprit est droit, si le cœur est faux et dépravé. II, 14.

N'espérez pas plus convaincre un bel esprit par la force des raisons, que faire taire un écho, en augmentant le volume de la voix. L'un et l'autre auront toujours le dernier mot. II, 155.

Quand l'esprit veut usurper le premier rang, et jouer dans l'homme le rôle principal, c'est moins un talent qu'une folie qui mérite notre mépris ou notre pitié. *Ibid.*

### ÉTERNITÉ.

Saisis l'instant qui suit; l'éternité repose sur l'aile d'une heure. I, 78.

### EXEMPLE.

L'exemple est un corrupteur qui met adroïtement notre raison dans ses intérêts. I, 216.

### FORTUNE.

La fortune semble avoir fait une société cruelle avec la mort : elle nourrit délicatement les victimes qu'elle lui destine; quand elle les a engrangées de ses dons, elle les envoie parées de fleurs au sacrifice. I, 132.

### GRANDEUR.

La grandeur morale est la seule véritable : la mort qui détruit toutes les autres, la conserve et la couronne. I, 167.

## HEURES.

Nous ne comptons les heures qu'après qu'elles sont perdues. I, 28.

## HOMMES.

Que l'homme est un être étonnant ! après Dieu c'est le plus inconcevable... Anneau brillant, il occupe le milieu dans la chaîne immense des êtres, qui descend depuis Dieu jusqu'au néant. Rayon éteint de la Divinité, esquisse imparfaite, portrait effacé de la grandeur suprême; le frêle enfant de la poussière et l'héritier de la gloire; un faible immortel; un ver, un Dieu. I, 29.

Les fils dont l'industrieuse araignée ourdit sa toile sont des câbles auprès des liens qui attachent l'homme au bonheur et à la vie. I, 33, 34.

L'homme est pour l'homme le fléau le plus cruel et le plus inévitable. Le grain noircit l'horizon et présage la tempête; avant de s'abîmer, les tours s'entr'ouvrent; un tonnerre souterrain annonce l'explosion enflammée des volcans; la terre tremblante avertit qu'elle va dévorer; la fumée ondoyante décèle l'incendie; mais la foudre qui part des mains de l'homme ne brille, ne tonne qu'à l'instant où elle écrase. I, 90.

Les années instruisent l'homme; il se détrompe en vieillissant; mais dès qu'il a trouvé l'art de vivre, les portes de la mort s'ouvrent. I, 105.

Ainsi qu'une montre dérangée dont l'aiguille et la sonnerie ne sont plus d'accord, l'homme et la nature ne vont jamais ensemble; l'homme se croit à six heures, tandis que la nature marque minuit. I, 115, 116.

L'homme, comme le ver, vit sur les cadavres. I, 120.

Homme immortel, salut! c'est un blasphème que de t'appeler mortel. I, 142.

Homme, tu n'es point un ver, un vil insecte : connais-toi, vois ta grandeur, apprends à t'admirer : c'est là tout le secret de la sagesse. I, 143.

L'homme ne peut trop se mépriser, l'homme ne peut trop s'estimer. Le secret est de ne pas se méprendre, et de placer à propos le mépris et l'estime. I, 152.

Non, jamais mortel n'a conçu combien Dieu est libéral, et combien l'homme est grand quand il est vertueux. I, 156, 157.

L'homme ne fait que plonger dans la mort, et se relève immortel. I, 168.

Un mécontentement éternel poursuit et tourmente l'homme. Le monarque et le berger se plaignent également de leur sort, et du trône à la chaumière les soupirs se répondent. I, 170.

L'homme, quand il durerait autant que le soleil, irait toujours apprenant quelque vérité nouvelle, et mourrait encore affamé de science. I, 173.

L'homme n'est pas né pour beaucoup apprendre et beaucoup savoir; il est né pour admirer et adorer. I, 343.

Que sert-il à l'homme de tenir ses yeux ouverts sur le magnifique tableau de la nature, si, restant aveugle sur lui-même, il ne sait pas y voir sa grandeur. II, 1.

Les hommes ne louent que malgré eux, et mêlent à la louange le plus de blâme qu'ils peuvent. II, 11.

Qu'est-ce que le titre de roi devant la majesté de l'homme? II, 24.

Il est dangereux de creuser l'homme au-delà de sa surface. II, 146.

Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire du bien; et la nature équitable récompense le plus grand des devoirs par le plus grand des plaisirs. II, 162, 163.

### L'HOMME DE BIEN.

L'homme de bien est un roi en bas âge qui attend un empire avec sa majorité. I, 149.

Armé d'un courage soutenu qui ne l'abandonne jamais, l'homme de bien, ferme dans son poste, y reste invincible au plaisir, invulnérable à la peine. I, 296.

Pour lui la foi bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa terrible profondeur, et unit les deux bords éloignés du monde présent et du monde futur. *Ibid.*

### IMMORTALITÉ.

Les phénomènes de la terre et des cieux nous parlent de l'immortalité. La raison nous la prêche, le cœur la désire; tout nous la montre ou nous la fait souhaiter. I, 159.

L'immortalité est la clef de la création: c'est la chaîne des siècles; elle unit tous les temps et fait correspondre toutes les portions de la durée à un but unique, au bonheur. I, 190.

### INCRÉDULE.

L'incrédule se ment à lui-même, et toute la nature élève la voix pour le confondre. I, 159.

## INSENSIBILITÉ.

L'être insensible est nécessairement un être ingrat. I,  
258.

## INTEMPOÉRANCE.

L'intempérance hâte l'ouvrage de la vieillesse. I, 337.

## JOIE.

Ne te livre point aux excès de la joie; en la modérant tu la goûteras mieux. I, 42.

## MALHEUR.

En plaignant les autres, nous nous consolons nous-mêmes: en partageant leurs malheurs, nous sentons moins la violence des nôtres. I, 40.

Le mortel heureux contracte une dette avec le malheur. I, 41.

## MAUX.

Nos maux sont innombrables, et je n'ai pas assez de soupirs pour en donner un à chaque espèce de misère. I, 39.

Tout ce qui est un mal dans l'ordre physique, devient un bien dans l'ordre moral. I, 233, 234.

Les grands maux sont presque toujours l'ouvrage des grands génies. II, 13.

## MÉCHANT.

Tremblez quand le méchant vous oblige. I, 291.

## MÉDIOCITÉ.

L'excessive opulence est un fardeau pénible. Elle étouffe ou embarrasse le bonheur : le contentement ne se trouve que dans la médiocrité. II, 21, 22.

## MONDE.

Ce monde, où nous vivons enivrés d'une folle joie, qu'est-il en effet ? un vaste séjour de deuil, chargé de tombeaux, tapissé d'emblèmes funèbres que la mort suspend sans cesse autour de nous. I, 76.

Le monde est un vaisseau pompeux flottant sur des mers dangereuses : on le regarde avec plaisir ; mais on ne l'aborde qu'avec péril. I, 104.

Ce monde n'est qu'un pays d'apparitions, les hommes que de vains fantômes qui courent après des ombres plus vaines encore. I, 237, 238.

Le livre du monde vous présente à chaque page un titre de vertu ; mais vous n'y voyez que des titres, et le reste est en blanc. I, 250.

Le monde est avare et réservé dans ses dons ; il ne donne que ce qu'il ne peut refuser. II, 144.

## MORT.

La trace du vol de l'oiseau ne s'efface pas plus vite dans les airs, ni le sillon du vaisseau sur les ondes, que la pensée de la mort dans le cœur de l'homme. I, 45, 46.

Quelque masque imposant que l'orgueil prête aux héros de la gloire et de la vanité, leur grandeur empruntée se dément : la vertu seule a de la majesté dans les bras de la mort. I, 58.

Nous cherchons et nous fuyons la mort. Semblables à deux époux mal assortis et toujours mécontents l'un de l'autre, l'âme et le corps se querellent tant qu'ils sont unis : faut-il se séparer, ils se désespèrent. I, 71.

Où est-elle la mort? toujours future ou passée; dès qu'elle est présente elle n'est déjà plus. I, 97.

Victime de sa folle imagination et malheureux par son erreur, l'homme invente une mort qui n'est point celle que la nature a faite, et, par la crainte d'une seule, il en éprouve mille. I, 98.

C'est diminuer la crainte de la mort que de rabaisser le prix de la vie. I, 103.

La mort n'est terrible que pour le crime : c'est de lui qu'elle emprunte son masqué effrayant, c'est lui qui aiguise le tranchant de son glaive. I, 108.

En naissant nous commençons à mourir. I, 110.

Non, la vie n'est point en-deçà, elle ne commence qu'au-delà du tombeau. La mort nous blesse pour nous conserver : frappé de sa main, l'homme tombe et se relève : ses fers sont brisés : il est libre; il est roi; il s'empare des cieux. I, 113.

Les débris de l'homme sont semés dans l'étendue de la nature. La mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme. I, 121.

La mort est un bien, elle nous immortalise. I, 233.

Quiconque a pensé sérieusement à la mort ne se la donne jamais. Notre devoir, notre gloire est de fuir toujours devant elle, sans jamais la perdre de vue. I, 272.

## NATURE.

Production toujours changeante de l'être immuable, la nature n'est qu'une suite de révolutions où tout se métamorphose sans cesse et rien ne périt. I, 159.

## NÉCESSAIRE.

Le nécessaire est le terme de nos vrais plaisirs, et l'homme ne jouit plus dès qu'il est passé. II, 22.

## OPINION.

Le choc des opinions contraires fait jaillir l'étincelle cachée de la vérité. I, 50.

## PEINE.

La peine est un héritage que la femme transmet à tous ses enfans avec la vie. I, 37.

La peine est un bien : elle nous avertit d'être vertueux. I, 233.

## PENSÉE.

C'est la parole qui achève et complète les pensées : c'est elle qui les tire de la mine, sépare l'or pur de son alliage, et les façonne soit pour l'ornement, soit pour notre usage. I, 51.

L'expression frappe la pensée d'un coin qui marque sa valeur : si elle est d'un bon titre on peut la mettre en réserve. *Ibid.*

Nul être ne peut resserrer ni gêner la pensée. I, 66.

Mortel, sois vertueux dans tes pensées ; elles sont entendues de l'Être suprême ! *Ibid.*

## P E R T E.

Oh! combien le sentiment de la perte est plus vif que celui de la jouissance ! I, 84.

## P L A I S I R S.

Ne t'appuie point sur la terre : ses biens sont plus frêles que les roseaux ; toujours armé d'une pointe pénétrante qui déchire, le plaisir, en s'envolant, nous perce le cœur et le laisse sanglant et désespéré. I, 87.

Ce n'est que dans la tristesse que l'homme sait les apprécier. I, 95.

Combien de fois, dans les transports même du plaisir, sommes-nous tentés de demander : n'y a-t-il rien de plus ? que le plaisir est pauvre et borné ! I, 100.

Nos plaisirs les plus vifs n'atteignent jamais au bonheur ; ce ne sont que des consolations de nos maux, qui nous rendent la force de souffrir. I, 145.

L'amour du plaisir est inséparable de l'homme : la vertu là plus héroïque ne peut que régler ce penchant, et non pas le détruire. I, 254.

Qu'est-ce que le plaisir ? c'est la vertu sous un nom plus gai. Je ne lui donne pas encore un titre assez noble : la vertu est la tige, le plaisir est la fleur qu'elle produit ; et les ennemis de l'honnête Epicure ne furent que des calomniateurs insensés. I, 259.

Le ciel nous vend tous les biens : le plaisir n'est point donné gratuitement à l'homme ; il n'en jouit que par droit de conquête. Le travail est le prix que le Créateur y a mis. I, 268.

Les plaisirs des hommes corrompus expirent dans la jouissance, et ne laissent que des regrets dans leur mémoire. II, 163.

### PLEURER.

Pleurer un instant les autres, être pleurés nous-mêmes l'instant qui suit, voilà notre partage. I, 77.

Méprisez l'homme superbe qui rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit point en répandant des larmes : la raison permet les pleurs à un être malheureux et sensible ; elle n'en défend que l'excès. I, 85.

Qu'il est malheureux celui qui n'a jamais pleuré ! I, 223.

### PRÉVOYANCE.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture : c'est l'événement qui la nomme sagesse ou folie. I, 43.

### PROSPÉRITÉ.

La prospérité jette un éclat sinistre. Un grand bonheur menace d'un grand revers. I, 132.

Que le ciel ne risque jamais mon ami dans la prospérité, qu'après lui avoir appris, dans l'école du malheur, l'art d'en user et d'en jouir. I, 235.

### RELIGION.

Eprouver du plaisir en voyant l'argile de son corps tomber en ruines, sentir un doux transport aux approches du tombeau, religion, voilà ton triomphe ; religion, tu es tout sur la terre, le reste est néant, et je ne vois dans l'univers que mon âme et Dieu. II, 51.

C'est la gloire de la religion d'élever notre faiblesse

au-dessus de ce qui paraît possible à la nature humaine. II, 109.

La religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les cieux. II, 159.

### REVERS.

L'homme est comptable de ses revers. Ceux que nous appelons infortunés ne le sont point ; ce sont des êtres choisis que le malheur conduit à la vertu. I, 231.

### RICHES.

Plus on est riche, plus le désir s'irrite et croît avec les moyens de s'enrichir encor. II, 21.

Le pauvre du moins ne souffre que de ses besoins. Le riche est doublement malheureux : il souffre à la fois et de ses besoins qui se multiplient, et de ses désirs qui s'étendent au milieu de l'abondance. *Ibid.*

Beaucoup de richesses apprennent au riche combien le cercle de ses plaisirs est étroit : elles ne sont dans ses mains que des hochets inutiles qui perpétuent son enfance et l'amusent jusqu'au tombeau. II, 23.

### SAGE.

Le vrai sage s'entretient avec ses heures passées ; il leur demande quel compte elles ont rendu de lui à l'Être suprême : la suite de leurs réponses forme ce que nous appelons l'expérience. I, 76.

La vie est trop flattée, la mort trop calomniée : le sage qui sait user de l'une et ne pas redouter l'autre, les compare ensemble et leur rend justice. I, 110.

Le sage se change en insensé, lorsqu'il veut sur la terre

sonder les mystères de la nature, ou l'abîme plus profond encore de la divinité. I, 343.

### SAGESSE.

Qu'est-ce que la sagesse, si ce n'est l'art de trouver son bonheur ? celle qui manque ce but est plus folle que la folie même : elle n'en a ni la gaîté ni le grelot. I, 52.

La fortune peut bien, sans qu'on l'appelle, entasser sur nos têtes les honneurs et les titres : les richesses peuvent s'offrir d'elles-mêmes ; mais pour la sagesse, il faut aller au-devant d'elle. I, 260.

La sagesse est la mère du vrai plaisir. *Ibid.*

La sagesse est le fruit de l'expérience : l'expérience s'acquiert, non pas à force d'agir, mais à force de réfléchir sur ses actions. II, 139.

Hélas ! la sagesse humaine n'est guère que le triste fruit de nos douleurs. II, 143, 144.

### SANTÉ.

Notre santé n'est qu'une maladie palliée sans cesse par des remèdes journaliers. I, 145.

### SCIENCE.

Beaucoup de science découvre à l'homme sa vaste ignorance. II, 23.

### SOCIÉTÉ.

Dans la société vous ne voyez que des visages : les âmes sont anéanties ou invisibles. I, 250.

### TEMPS.

Le temps dont nous pouvons disposer, nous l'aban-

donnons à la folie : celui qui est encore dans les mains du destin, nous l'assignons à la sagesse. I, 44.

Le temps, ce bien plus sacré, plus précieux que l'or, est pour l'homme un fardeau plus pesant et plus vil que le plomb. I, 62.

Mortel, tu ne sais pas ce que vaut un instant ! cours le demander à l'homme étendu sur son lit de mort.... *Ibid.*

La nature tient sous nos yeux une école où elle instruit le genre humain : l'emploi du temps est la leçon qu'elle lui répète. I, 64.

Dieu attacha le plaisir à l'emploi du temps ; la peine à sa perte. I, 69.

Le temps court d'un pied léger sur la tête des mortels sans les éveiller de leurs rêves. I, 75.

Perdre le temps, c'est perdre plus que du sang ; c'est mutiler son être ; c'est commettre un vrai suicide. I, 79.

### TOMBEAUX.

Que l'air qu'on y respire est saluaire à la vérité et mortel pour l'orgueil. I, 94.

Le tombeau n'est qu'une route souterraine qui conduit l'homme au bonheur. I, 168.

Nous avançons vers la tombe les yeux fermés, comme les Lacédémoniens allaient à leur lit dans les ténèbres. II, 156.

### TRAVAIL.

Si l'ennui nous gagne, courons ou travail : le remède est infaillible. I, 69.

La joie est un fruit qui ne peut croître que dans le

champ du travail, et quand ce n'est pas un plaisir, c'est un supplice d'exister. *Ibid.*

### VANITÉ.

Si les mortels font encore les vains dans le cercueil, faut-il s'étonner des vanités et des prestiges de la vie ? I, 73.

La vanité ne peut venir que d'ignorance : l'homme vain est un aveugle qui se méconnaît lui-même. Il ressemble à l'oiseau dont on a crevé les yeux, vous le voyez s'élever dans les nues et voler avec plus d'audace, parce qu'il vole dans les ténèbres. II, 5.

### VERTU.

Ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos vertus. I, 63.

Ce n'est pas l'astre des saisons, c'est la vertu qui mesure la durée de notre existence. Sans vertu on meurt jeune après un siècle de vie. I, 129.

L'âme est infirme et languissante comme le corps. Nos vertus les plus pures renferment toujours quelque alliage qui en rabaisse le titre. I, 145.

La vertu, aussi délicate qu'elle est belle, ne peut se mêler dans la foule, que sa constitution fragile et tendre n'en souffre. Il est rare qu'elle approche d'un monde impur, qu'elle le touche sans se salir. I, 215.

Tout est mortel dans l'homme, excepté la vertu. Elle seule éternise la durée des plaisirs qu'elle procure et les rend immortels comme elle. I, 282.

Les vertus des honnêtes gens du monde ne sont qu'une

fausse apparence, un fard appliqué sur leurs vices; leur visage masque leur cœur, dont la vue serait insoutenable. I, 289.

Non, jamais l'humanité ne se trouva qu'avec la vertu, et l'ennemi de la vertu ne fut jamais le véritable ami de l'homme. I, 291.

Que la science est frivole, que l'art est vain, quand ils ne servent pas à la vertu! II, 63.

### VICES.

Nous avons souvent querellé nos vices; mais ces querelles n'ont jamais été jusqu'à une rupture ouverte, II, 148.

### VIE.

Nous mourons tous les soirs; nous renaissions tous les matins; chaque jour est une vie complète et différente. Cette différence nous échappe, et nous confondons le jour qui luit avec celui qui l'a précédé. I, 64.

Comme on ne se baigne jamais deux fois dans les mêmes eaux d'un fleuve, on ne se réveille point deux fois dans la même vie : le fleuve et la vie s'écoulent et changent sans cesse, sans paraître changer. *Ibid.*

Comment pouvons-nous nous attacher de plus en plus à ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures, et sous lequel menace un gouffre dévorant, fameux par les naufrages de l'espérance humaine. I, 99.

La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par « ci-gît. » Des peines à souffrir, des biens qu'il faut laisser, tel est l'inventaire exact de la

vie, et la poussière en poussière est le terme de toutes les grandeurs de la terre. I, 105.

On dirait que la longue possession de la vie nous en rend à la fin propriétaires, et qu'à force d'années l'homme prescrit contre le tombeau. I, 116.

Plus la vie jette d'éclat, moins elle dure. I, 133.

### VIEILLARD, VIEILLESSE.

Qu'un vieillard, avec des préjugés et des vices de soixante ans, est un censeur ridicule des fautes de la jeunesse ! I, 114.

La jeunesse est la saison de l'action, la vieillesse est celle de la réflexion. II, 140.

Le monde est usé pour le vieillard; le vieillard est usé pour le monde. Si nous entendions nos intérêts, nous nous retirerions du monde, comme les abeilles quittent la fleur dont elles ont épousé les sucs. II, 149.

Le cadran ignore l'heure qu'il nous montre : ainsi le vieillard par ses infirmités montre à tous les hommes, excepté à lui seul, à quelle heure en est la journée de sa vie. II, 152.

### VIVRE.

L'espoir de vivre renait avec chaque aurore : cette erreur est celle qui nous abandonne la dernière, et qui met le comble à toutes les erreurs de la vie. I, 76.

### VOLONTÉ.

Pour faire tout le bien qu'il souhaite, l'homme peut manquer de pouvoir : n'importe, puisqu'il le veut, il l'a

fait : la volonté vaut l'action même. On ne répond point de son impuissance. I, 66.

## VOLUPTÉ.

Si tu épaises la volupté jusqu'à la lie, tu rencontreras la peine au fond du vase. I, 262.

FIN DE LA TABLE DES PENSÉES.

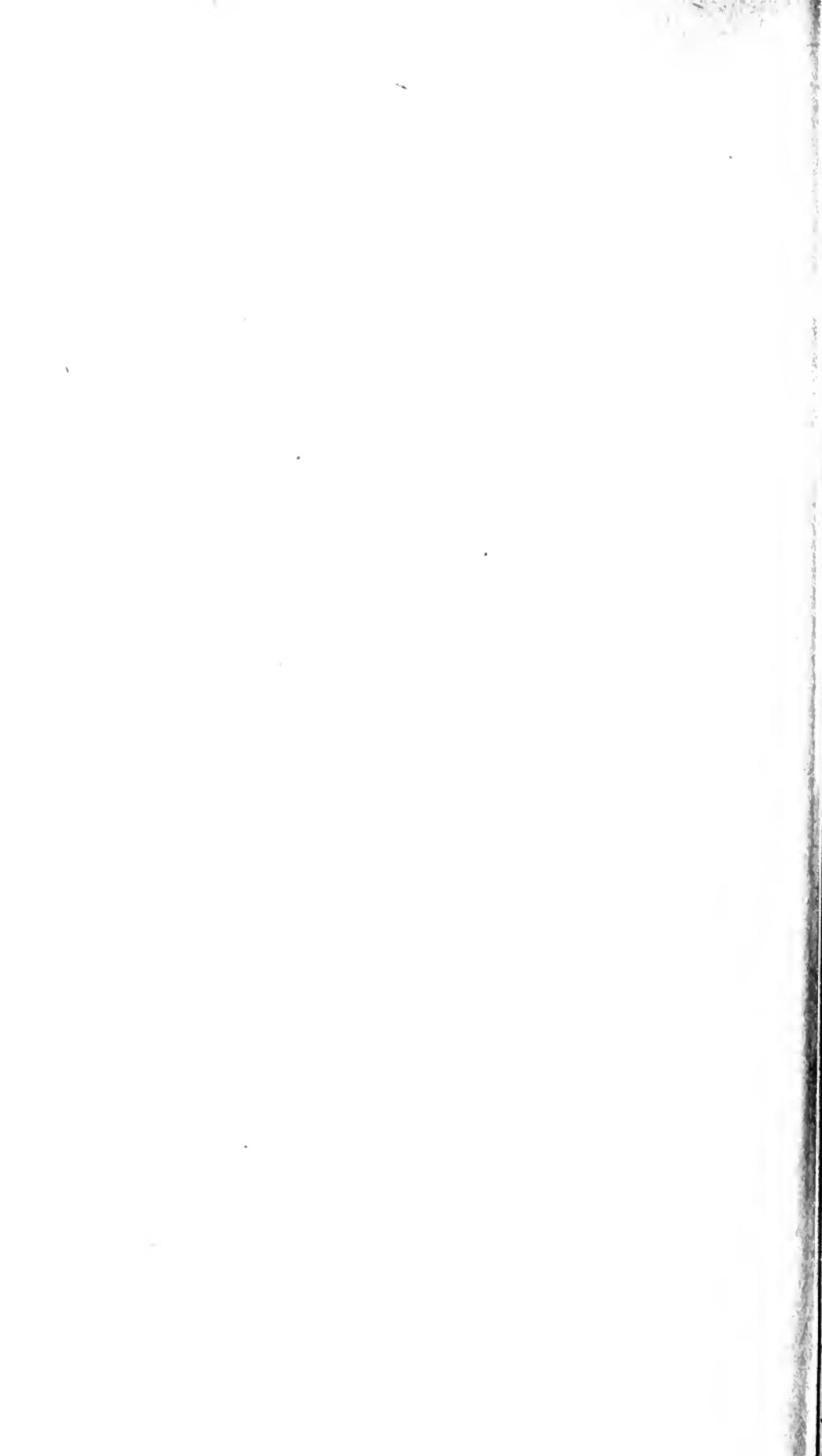
TABLE  
DU SECOND VOLUME.

---

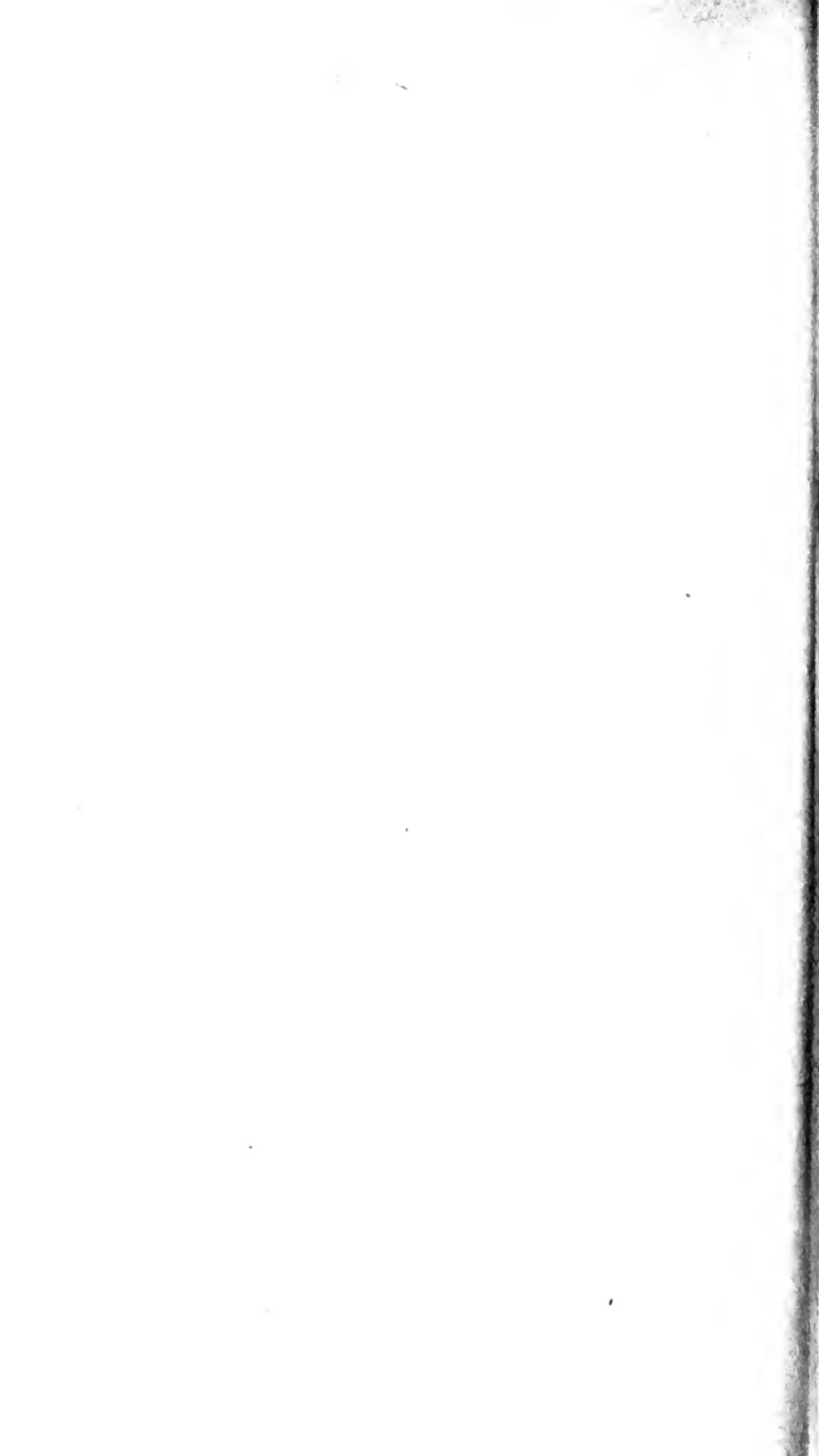
|                                                                |             |          |
|----------------------------------------------------------------|-------------|----------|
| <b>VINGT-TROISIÈME NUIT.</b> Grandeur de l'âme.                | <b>PAG.</b> | <b>1</b> |
| <b>VINGT-QUATRIÈME NUIT.</b> La consolation.                   | 26          |          |
| <b>LE JUGEMENT DERNIER.</b> Chant premier.                     | 41          |          |
| Chant second.                                                  | 56          |          |
| Chant troisième.                                               | 72          |          |
| <b>EXTRAIT DE L'ESSAI SUR L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE VOLTAIRE.</b> | 83          |          |
| <b>LE TRIOMPHE DE LA RELIGION SUR L'AMOUR.</b>                 | 85          |          |
| <b>PARAPHRASE DU LIVRE DE JOB.</b>                             | 116         |          |
| <b>ÉPÎTRE A VOLTAIRE.</b>                                      | 136         |          |
| <b>REVUE DE LA VIE.</b>                                        | 139         |          |
| <b>PENSÉES SUR DIFFÉRENS SUJETS.</b>                           | 149         |          |
| <b>EUSÈBE, OU LE RICHE VERTUEUX.</b>                           | 160         |          |
| <b>LA RÉSIGNATION.</b>                                         | 164         |          |
| <b>NOTICE SUR HERVEY.</b>                                      | 169         |          |
| <b>LES TOMBEAUX.</b>                                           | 171         |          |
| <b>ÉLÉCIE DE GRAY SUR UN CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.</b>            | 223         |          |
| <b>LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE, TRADUCTION EN VERS.</b>           | 230         |          |
| <b>MÉDITATIONS AU MILIEU D'UN PARTERRE.</b>                    | 237         |          |
| <b>MÉDITATIONS SUR LES CIEUX ÉTOILÉS.</b>                      | 315         |          |
| <b>TABLE DES PENSÉES.</b>                                      | 371         |          |

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

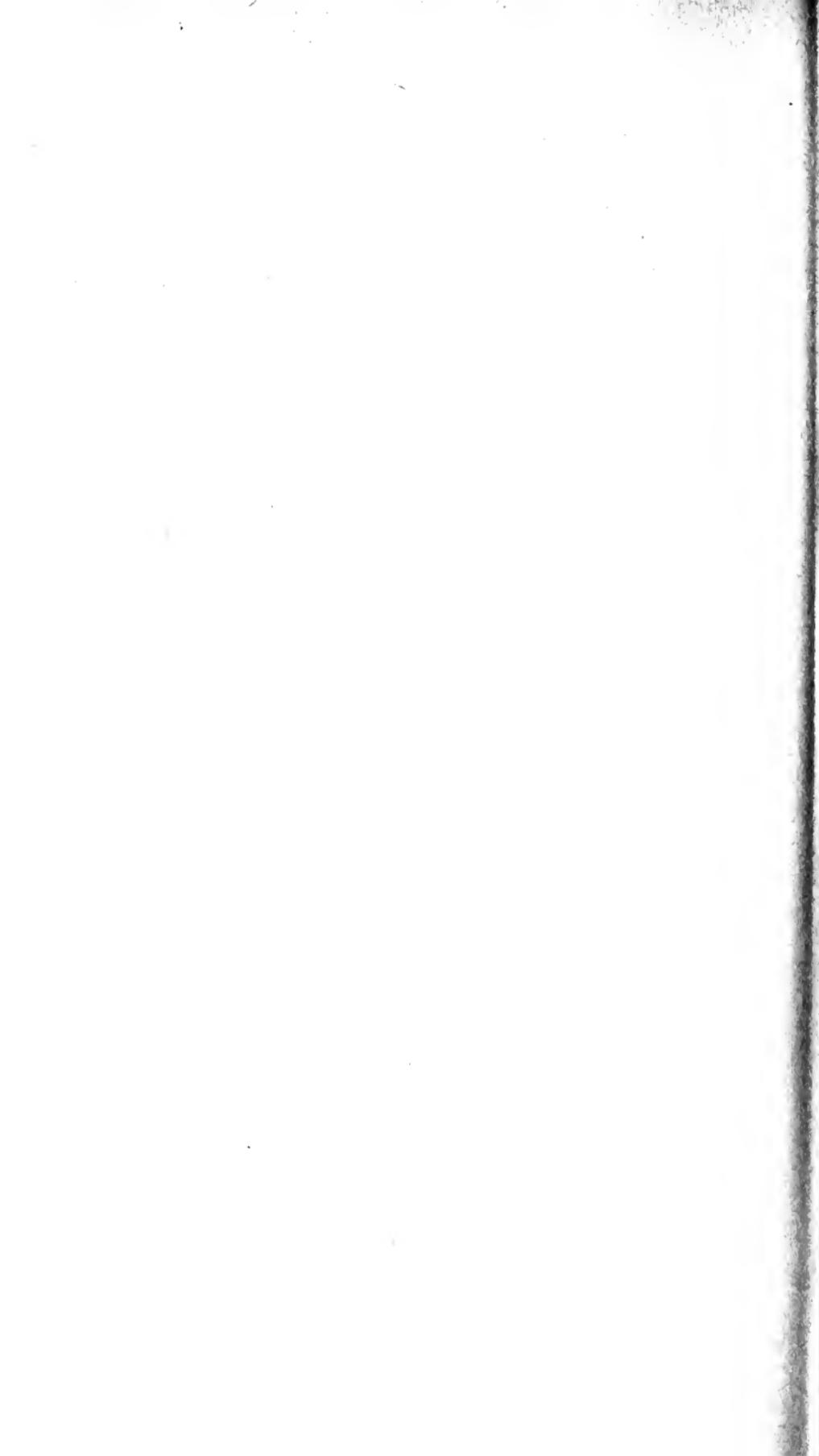




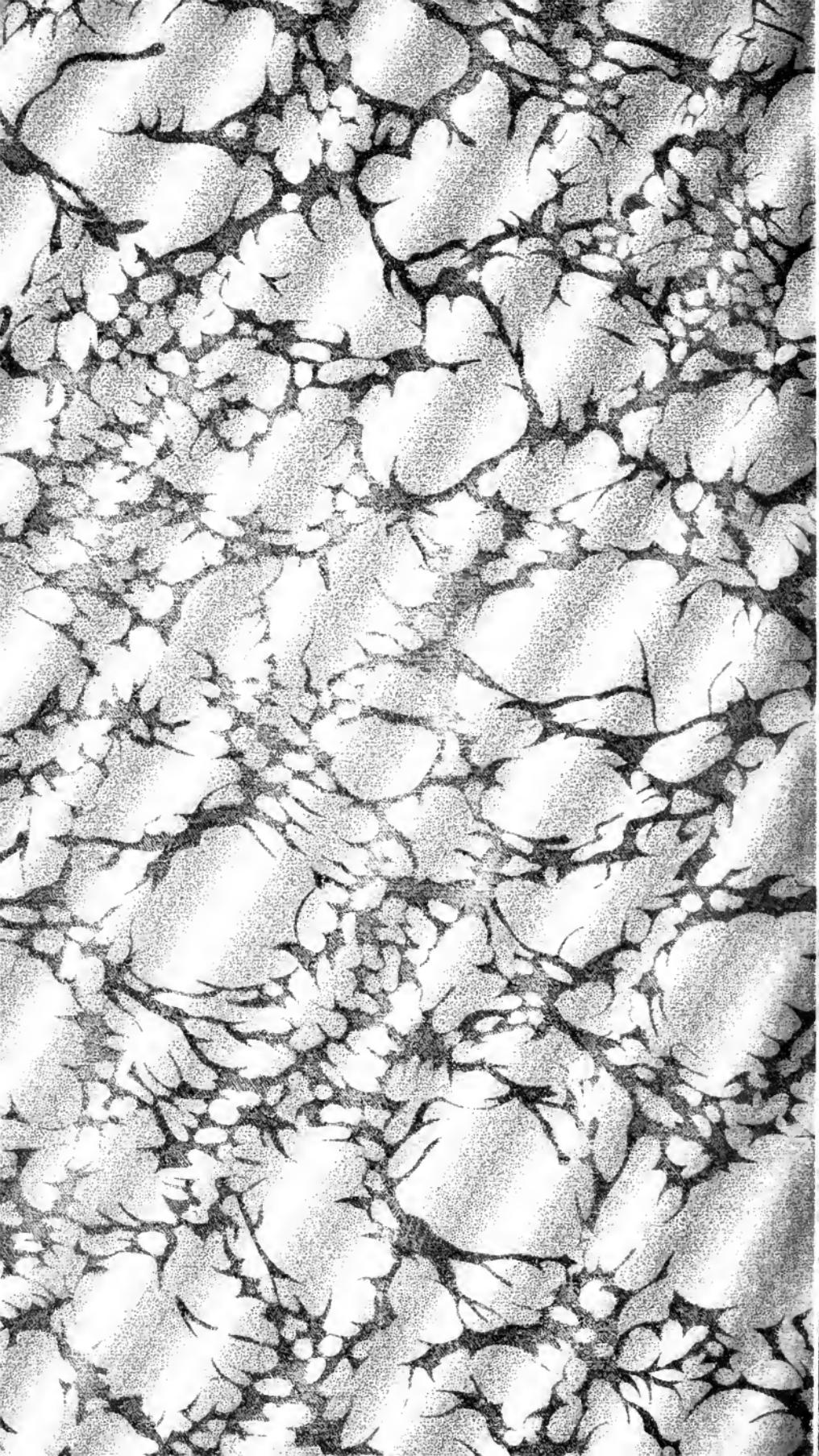












**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

**Acme Library Card Pocket**

**Under Pat. "Ref. Index File"**

**Made by LIBRARY BUREAU**

Author Young, Edward. — The complaint  
286074 LE  
Title Les nuits, tr. by Le Tourneur. New ed.  
Y71CO  
•FLe

